THÈSE

Pour l'obtention du grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE POITIERS
UFR lettres et langues
Centre de recherches latino-américaines - Archivos (Poitiers)
(Diplôme National - Arrêté du 7 août 2006)

École doctorale : Lettres, pensée, arts et histoire - LPAH (Poitiers)
Secteur de recherche : Langues et littératures romanes

Présentée par :
Jesús David Osorio Mejía

L'oeuvre d'Alfredo Molano : sous le signe de l'hybridation générique

Directeur(s) de Thèse :
Cécile Quintana

Soutenue le 19 mai 2014 devant le jury

Jury :

Président	**Dominique Gay-Sylvestre**	Professeur des Universités à Limoges
Rapporteur	**Marie Estripeaut-Bourjac**	Professeur des Universités à Bordeaux 3
Rapporteur	**Venko Kanev**	Professeur des Universités émérite à Rouen
Membre	**Cécile Quintana**	Professeur des Universités à Poitiers
Membre	**Henri Billard**	Maître de conférences à l'Université de Poitiers

Pour citer cette thèse :
Jesús David Osorio Mejía. *L'oeuvre d'Alfredo Molano : sous le signe de l'hybridation générique* [En ligne]. Thèse Langues et littératures romanes. Poitiers : Université de Poitiers, 2014. Disponible sur Internet <http://theses.univ-poitiers.fr>

UFR des lettres et des langues
École doctorale n° 525 – Lettres, pensée, arts et histoire
Centre des recherches latino-américaines

Thèse pour l'obtention du doctorat en langues et littératures romanes

L'œuvre d'Alfredo Molano sous le signe de l'hybridation générique

Jesús David Osorio Mejía

Présentée et soutenue publiquement à l'Université de Poitiers le 19 mai 2014

Sous la direction de
Mme Cécile QUINTANA
Professeur des Universités

Composition du jury :

M. Henri BILLARD, Maître de conférences à l'Université de Poitiers
Mme Marie ESTRIPEAUT-BOURJAC (rapporteur), Professeur des Universités à Bordeaux III
Mme Dominique GAY-SYLVESTRE, Professeur des Universités à Limoges
M. Venko KANEV (rapporteur), Professeur des Universités émérite à Rouen
Mme Cécile QUINTANA, Professeur des Universités à Poitiers

Table des matières

Remerciements 9

Introduction 11

1 **Première Partie**

L'écrivain et son contexte 15

Chapitre 1.1 Alfredo Molano : chercheur, collecteur d'histoires, auteur 17

1.1.1 Le regard porté sur le monde rural 17

1.1.2 Au-delà des limites de l'enquête statistique et du cercle scientifique 20

Chapitre 1.2 Bref aperçu de l'histoire récente de la Colombie 21

1.2.1 Le XIXème siècle 21

1.2.1.1 La déclaration d'Indépendance et la *Patria boba* (1810-1816) 21

1.2.1.2 L'indépendance effective vis-à-vis de l'Espagne 22

1.2.1.3 Le conservatisme centraliste 22

1.2.2 Le XXème siècle 23

1.2.2.1 La « Guerre des mille jours » et la scission du Panamá 23

1.2.2.2 Les réformes libérales 23

1.2.2.3 Les événements préalables à *la Violencia* 24

1.2.2.4 Le 9 avril : l'assassinat de Gaitán 25

1.2.3 La période de *la Violencia* 30

1.2.3.1 Du milieu des années quarante à la dictature de Rojas Pinilla 30

1.2.3.2 Le « *Frente nacional* » 31

1.2.3.3 L'État Providence et le surgissement des groupes armés révolutionnaires 32

1.2.4 La transition vers le XXIème siècle 34

1.2.4.1 Trafic de drogue, libéralisation de l'économie et nouvelle Constitution 34

1.2.4.2 Le repli des FARC et la « parapolitique » 35

Chapitre 1.3 Œuvres d'Alfredo Molano 37

2 **Deuxième partie**

Le positionnement d'Alfredo Molano face au « modèle » générique de l'écriture testimoniale 41

Chapitre 2.1 L'écriture testimoniale 43

2.1.1 Origines du témoignage 46

2.1.2 Caractéristiques et objectifs du témoignage 47

2.1.3 Alfredo Molano dans le contexte de l'écriture testimoniale 52
2.1.3.1 Place, niveau et perspective des narrateurs chez Alfredo Molano 53
2.1.3.2 La focalisation dans le témoignage chez Alfredo Molano 57
2.1.3.3 Les fonctions du narrateur chez Alfredo Molano 59
Chapitre 2.2 Le témoignage et l'oralité chez Alfredo Molano 67
2.2.1 Les traits de l'oralité 68
2.2.2 Le passage de la langue orale à la prévalence de l'écrit 72
2.2.2.1 L'expression orale et le discours narratif 74
Chapitre 2.3 Le témoignage, démarche du sociologue qu'est Alfredo Molano 79
2.3.1 L'approche qualitative en sociologie, anthropologie et ethnologie 83
2.3.2 La phase de l'analyse 84
2.3.3 Les méthodes d'analyse qualitative 85
2.3.3.1 Analyse « en mode écriture » 85
2.3.3.2 Autres modes d'analyse qualitative 87
2.3.4 Les techniques d'enquête basées sur l'entretien 88
2.3.4.1 L'apparition de l'entretien et du récit de vie 89
2.3.4.2 Le climat de confiance 95
Chapitre 2.4 Témoignage et historiographie : Alfredo Molano historien 101
2.4.1 Alfredo Molano et la critique de l'historiographie traditionnelle 101
2.4.2 De la « nouvelle Histoire » à l'historiographie marxiste 104
2.4.3 L'influence du courant structuraliste sur l'écrivain 106
2.4.4 Alfredo Molano : un historien critique et relativiste 108
Chapitre 2.5 Critique de la littérature de témoignage 113
Chapitre 2.6 Alfredo Molano et le témoignage : un auteur et une écriture périphériques 120
2.6.1 La démarche testimoniale d'Alfredo Molano : une écriture de l'urgence 132
2.6.2 L'urgence et le passé lointain 134
2.6.3 D'abord la mémoire et après l'oubli 135
2.6.3.1 La mémoire, l'arme du témoin 136
2.6.3.2 La mémoire historique, ces souvenirs qui construisent l'Histoire 141
2.6.3.3 La pratique de la mémoire historique en Colombie 144
2.6.3.4 L'oubli, un outil à manier avec précaution 145
2.6.4 La fiction dans les textes d'Alfredo Molano, recours pour exprimer la vérité 151
3 **Troisième partie**
L'écriture de l'hybridation textuelle par l' "imputation" : un modèle "molanien" 163
Chapitre 3.1 L' « imputation », procédé cher à Alfredo Molano 165

3.1.1 L'imputation en tant que manifestation verbale chorale 173
Chapitre 3.2 Le rôle du paratexte dans les œuvres d'Alfredo Molano 176
3.2.1 Les titres et les sous-titres 177
3.2.2 Les remerciements 179
3.2.3 Prologues, présentations et autres textes introducteurs 180
3.2.4 Textes conclusifs, épilogues 183
3.2.5 Dédicaces et épigraphes 184
3.2.6 Notes de bas de page et références bibliographiques 187
3.2.7 Photographies et dessins 190
3.2.7.1 Les couvertures 190
3.2.7.2 Les photographies à l'intérieur des textes 191
3.2.7.3 Les dessins 194
3.2.8 Cartes et plans 195
3.2.9 Autres documents insérés dans les textes 198
3.2.10 Les glossaires 200
3.2.11 Les tableaux et les grilles 202
Chapitre 3.3 Alfredo Molano : un auteur au-delà de l'écriture hybride 205
3.3.1 L'hybridation textuelle du point de vue formel 206
3.3.2 L'écriture hybride : corrélat des sociétés et des culture hybrides 211
Chapitre 3.4 Différents types textuels dans l'œuvre d'Alfredo Molano 219
3.4.1 Formes narratives 220
3.4.1.1 Le récit de vie 220
3.4.1.2 L'autobiographie 225
3.4.1.3 La chronique 229
3.4.1.4 Le reportage 235
3.4.1.5 Le récit de voyages 239
3.4.1.6 La nouvelle 244
3.4.2 Formes non narratives 248
3.4.2.1 L'essai 248
3.4.2.2 Le rapport de recherche 255
3.4.2.3 Le dialogue 258
3.4.2.4 Le texte épistolaire 263

4 **Quatrième partie**

Immersion dans la violence du conflit colombien : discours, personnages et thématiques d'Alfredo Molano 271

Chapitre 4.1 Différents types discursifs 273
4.1.1 Le discours de l'apprentissage : une maturation négative 273
4.1.2 Le discours sentimental, d'amour et érotique 281
4.1.3 Le « discours d'action » : émotion et tension 291
4.1.4 Le discours religieux: du dogmatisme à l'engagement 297
4.1.5 Le discours sur l'adhésion et sur le militantisme politiques 309
4.1.5.1 Les division au sein des groupes politiques 312
4.1.5.2 Critique des mouvements politiques et révolutionnaires 314
4.1.6 Le discours magico-réaliste : de l'improbable au merveilleux 324
4.1.7 Le discours autour du mythe, de la légende et du surnaturel 340
4.1.8 Le discours autour du hasard, du destin et de la fatalité 345
Chapitre 4.2 Témoins et personnages : les cibles de la violence 349
4.2.1 Les paysans et les colons 349
4.2.2 Les Amérindiens : étrangers dans leurs propres terres 355
4.2.3 Les femmes, victimes du conflit 366
4.2.3.1 Contre le machisme et le sexisme 371
4.2.4 La diversité sexuelle et de genre 383
4.2.4.1 De la découverte de l'homosexualité à la transsexualité 383
4.2.4.2 L'amour lesbien 384
4.2.4.3 La bisexualité : une homosexualité circonstancielle 386
4.2.4.4 Le travestisme comme camouflage 388
4.2.5 Les délinquants, les criminels et les bourreaux 389
4.2.6 Le monde carcéral 394
4.2.6.1 L'arrivée en prison 395
4.2.6.2 Dans le pénitentiaire : répression, corruption et isolement 397
4.2.6.3 La survie en prison : de l'entraide à la riposte 401
Chapitre 4.3 La violence : sujet central dans l'œuvre d'Alfredo Molano 403
4.3.1 La violence : acte humain, rationnel et nuisible 404
4.3.2 La violence non physique ni corporelle 406
4.3.3 Les motivations de la violence 408
4.3.4 Les violences en Colombie (1) : *la Violencia* 410
4.3.5 Les violences en Colombie (2) : les conflits récents et actuels 412
4.3.6 La violence en Colombie est-elle inéluctable ? 416
4.3.7 La violence et le paradis perdu 418
4.3.8 La violence au foyer : déclencheur d'autres violences 420

4.3.9 Les motivations économiques de la violence ... 422
4.3.10 La distribution inégalitaire de la propriété foncière ... 423
4.3.11 La déliquescence de l'État, génératrice de violence ... 426
4.3.12 La violence excessive, « gratuite », les sévices ... 429
Conclusion ... 435
Bibliographie ... 443
Œuvres d'Alfredo Molano ... 443
Ouvrages et documents de théorie et d'analyse littéraire ... 444
Ouvrages et documents au sujet des sciences humaines ... 449
Ouvrages et documents sur l'histoire de Colombie ... 451
Ouvrages de linguistique et de philosophie du langage ... 452
Textes critiques de l'œuvre d'Alfredo Molano ... 452
Œuvres de témoignage d'autres auteurs ... 453
Œuvres non testimoniales et fictionnelles ... 453
Œuvres et documents sur la violence ... 453
Œuvres et documents sur d'autres sujets ... 455
Annexes ... 457
1. Texte du dialogue entre Jésus David Osorio et Alfredo Molano ... 457
2. Images et photographies des couvertures ... 469
3. Photographies à l'intérieur du volume *Apaporis* ... 471
4. Dessins dans *Así mismo* ... 473
5. Cartes, plans ... 474
6. Articles de presse ... 475
6.1 *Seis millones de víctimas deja el conflicto en Colombia.* ... 475
6.2 *Desde Marquetalia, "Para el Presidente en su Palacio".* ... 476
6.3 *El 'baile rojo'*. In : *Semana*. 7 août 2007. ... 477
6.4 *Fiscalía tiene documentados 173 183 homicidios cometidos por 'paras'.* ... 479
6.5 *Le scandale des paramilitaires éclabousse Uribe.* ... 480
6.6 *Reparar a las víctimas, requisito para la paz en Colombia.* ... 481
6.7 *Garzón: "Me apena que el franquismo se tenga que juzgar en Argentina".* ... 484
6.8 *Volver a la Macarena...* ... 485
6.9 *Así quedó escrito.* ... 486
6.10 *¿De qué tamaño es el despojo de la tierra y de los bienes en Colombia?* ... 487

Photographies

Photographie 1 : couvertures de *Apaporis*, de *Desterrados* et de *Así mismo*..... 191
Photographie 2 : *Tuerto* (le borgne) Giraldo dans les années soixante [*Corte*] 192
Photographie 3 : vue de l'intérieur d'une *maloca* [*Apaporis*]..... 193
Photographie 4 : contournement d'un rapide fluvial [*Apaporis*] 193
Photographie 5 : Alfredo Molano discute avec le leader local Mario Guerra [*Cosas*] 194
Photographie 6 : Don Nicanor, paysan installé dans la réserve de la Macarena [*Cosas*] 194
Photographie 7 : couvertures de *Aguas*, *Caimán*, *Corte* et *Espaldas*..... 469
Photographie 8 : couvertures de *Fierros*, *Llano*, *Penas* et *Selva* 470
Photographie 9 : Amérindiens habillés pour une danse traditionnelle..... 471
Photographie 10: Vue extérieure d'une maloca 471
Photographie 11: Tamne (Gustavo Rojas), leader d'une communauté amérindienne..... 472
Photographie 12: navigation fluviale 472

Cartes

Carte 1 : routes des chercheurs et des colonisateurs entre la zone andine et le département de Guaviare [*Selva*] 196
Carte 2 : parcours d'une des routes de colonisation au sud du département de Tolima [*Trochas*]. 197
Carte 3 : parcours d'une route de colonisation entres les département de Tolima et de Cundinamarca [*Trochas*]. 197
Carte 4 : l'Amérique centrale, le Mexique et la frontière mexico-étatsunienne [*Espaldas*] 198
Carte 5 : zone de colonisation entre la cordillère orientale et la Savane [*Corte*] 474
Carte 6 : zone d'influence de *Tirofijo* (futur cofondateur des FARC), au début des années soixante [*Trochas*] 474

Remerciements

Toute tentative de remerciement à tous ceux et celles qui m'ont accordé, d'une manière ou d'une autre, leur soutien et leur appui, se heurterait sans aucun doute au manque de place et s'avérerait loin d'être exhaustive. Parmi tant d'autres, auxquels j'exprime ma reconnaissance la plus sincère même si je n'ai pas l'occasion de les évoquer ici, je tiens à remercier :

Madame Cécile Quintana, directrice de la thèse, pour l'encadrement et les conseils, sur la forme et sur le contenu, ainsi que pour sa patience inébranlable, grâce auxquelles j'ai conclu cette thèse.

Madame Maryse Renaud, Professeur des Universités, pour toutes les orientations thématiques et formelles durant l'élaboration de cette étude, sans lesquels je n'aurai pas pu avancer dans cette entreprise ni parvenir à la fin de cette période. Sans l'aide conceptuelle et formelle, toujours opportune et plus que pertinente qu'elle m'a apportée avec constance et fermeté, je n'aurais pas pu finir cette thèse. Je tiens en même temps à exprimer mon immense reconnaissance à Maryse et à son mari, Jean, pour le soutien plus qu'opportun, immense, qu'ils m'ont fourni sur le plan personnel.

Monsieur Alfredo Molano, non seulement pour l'entretien qu'il m'a accordé et pour les discussions informelles que nous avons eu l'occasion d'avoir, mais pour l'intérêt que ses articles de presse et le premier de ses livres que j'ai pu lire – *Los años del tropel* – ont suscité en moi.

Le professeur Vito Galeota et son collègue Andrea Pezzè de *l'Università degli studi di Napoli - l'Orientale*, pour leurs suggestions thématiques et méthodologiques, qui se sont avérées d'importance capitale dans la structuration de cette étude. C'est également par le biais de M. Galeota que j'ai eu notamment l'honneur de rencontrer le journaliste Guido Piccoli, spécialiste de la Colombie.

Le Professeur Jean-Louis Duchet, qui m'a permis d'accéder à la vie universitaire à Poitiers – au sein du DESS en traitement de l'information textuelle, dirigé à l'époque par Mme Marie-Hélène Lay. Son appui solide, accueillant et désintéressé a été décisif durant mes premières années d'étude à la faculté des Lettres et des Langues.

Michelle García, fille des réfugiés qui fuyaient la violence de l'autre côté des Pyrennées, qui a vu le jour non loin de la Ville Lumière et nous a quitté à Bogotá, où elle nous éclairait. Avec elle, ces bons 'profs' de la Nationale qui m'ont appris les fondamentaux…

Tous ces nombreux Pictaviens – et Nantais – qui ont été là, de façon aussi discrète que décisive, toujours et au moment juste : María et Jean-Michel, Alexandra et Gonzague, Annie et Mohamed, Chantal et Claude, Adeline, Stéphanie – de Mignaloux à Buxellores –, Vicky – à Nantes –, Mme Gillet et Marcel, les personnels du R. U. Champlain – dont Philippe et Patricia –, por n'en citer que quelques-uns.

Aux victimes du conflit, cette guerre silencieuse et sanglante, aussi inexistante que meurtrière. Les œuvres étudiées ici nous font ressentir une partie, aussi minimale soit-elle, de leur souffrance incommensurable.

À mon père récemment décédé dans des circonstances peut-être prédictibles, mais néanmoins hors de toute attente. À tout ce qu'il a fait pour nous – et à ce qu'il n'a pas fait. Son absence imprévue nous a laissé plein de questions insondables et de vides à combler, mais autant de réponses.

À ma mère et à toute ma famille, ainsi qu'à mes proches.

Introduction

Alfredo Molano, écrivain colombien contemporain, est à l'origine un sociologue de formation et de terrain, devenu au fil du temps journaliste et éditorialiste. Caractérisé par une formation universitaire éclectique et interdisciplinaire, il est également réputé pour ses opinions politiques de gauche et pour son positionnement nettement critique vis-à-vis de la concentration de la propriété terrienne en Colombie. Il hausse également la voix contre la distribution inégale des ressources financières et économiques du pays, où l'opposition politique et les leaders sociaux non acquis au pouvoir n'ont de cesse d'être poursuivis. Son approche analytique et critique de la violence et des instigateurs anciens et actuels du conflit lui valut l'exil à la fin de la décennie 1990 et des menaces de mort en permanence. Cette violence frappe la société colombienne depuis la moitié du XXème siècle, ayant laissé plus de 200 000 morts à l'époque, et ravage toujours le pays au début du troisième millénaire, à un moment ou le nombre de victimes atteint, selon certaines sources, 6 millions en trente ans (cf. Annexe 6.1)[1].

Sur le plan formel, la démarche du sociologue a glissé progressivement vers la rédaction d'ouvrages relevant du domaine du témoignage, plus apte que les textes institutionnels et scientifiques, selon lui, à faire connaître du grand public les réalités colombiennes. D'après Alfredo Molano, l'écriture testimoniale peut provoquer des réflexions et des actions sur les difficultés et les problèmes dont souffrent les secteurs vulnérables, défavorisés, voire exclus et stigmatisés de la société colombienne, auprès d'un public plus vaste que la communauté universitaire. Ainsi, le sociologue a rejoint une démarche adoptée par de nombreux écrivains en Amérique latine et en Afrique notamment, comme dans certains endroits de l'Europe d'après-guerre. La problématique à laquelle il s'attaque, l'inégalité sociale et l'exclusion, a toujours été traitée par des maîtres de la prose fictionnelle, comme le Colombien Gabriel García Márquez ou les Mexicains Carlos Fuentes et Juan Rulfo.

Notre étude vise à analyser la production narrative d'Alfredo Molano. Nous nous intéresserons fondamentalement au recours, pleinement assumé par l'écrivain, à l'écriture testimoniale. Néanmoins, nous ne négligerons pas le recours éventuel à la fiction à l'intérieur de cette écriture, un recours assumé par l'auteur, mais que lui-même considère comme subsidiaire, et qui se met, d'après lui, précisément au service du factuel.

[1] « Seis millones de víctimas deja el conflicto en Colombia ». In : *Semana*. 8 février 2014.

Notre étude porte sur un ensemble abondant et diversifié des textes ou, plus exactement, sur une série d'ouvrages appartenant à divers moments de la production de l'écrivain et présentant des caractéristiques variables. L'analyse que nous nous proposons d'effectuer vise à observer dans le détail le caractère hybride ou transgénérique de son œuvre, la présence des références factuelles et le recours à la fiction. Nous verrons également, dans le cadre de cette écriture testimoniale, quels sont les traits et éléments qui distinguent ou rendent spécifique sa production par rapport au « canon » du genre. Nous nous approcherons aussi des différents éléments thématiques abordés par l'écrivain – et par les témoins et personnages qu'il convoque – tout au long de son œuvre.

Certaines productions prises en compte et étudiées ici, notamment les premières, s'inscrivent dans le cadre des travaux que l'écrivain a effectués en qualité de chercheur en sciences sociales, mais qui recourent systématiquement à l'écriture narrative. Nous laisserons de côté les articles d'opinion, publiés dans des journaux ou des magazines de presse, sauf si de tels articles paraissent dans les recueils de récits que nous analysons.

Nous comptons observer ici les procédures narratives et rhétoriques adoptées par Alfredo Molano, qui agit en médiateur, et par le(s) narrateur(s), ainsi que les éléments paratextuels et le contenu thématique des textes produits afin de situer génériquement son œuvre. Notre intention est également de déterminer non seulement le degré de factualité de celle-ci et de la classer dans une typologie du récit factuel, mais aussi de constater ou d'infirmer le caractère fictionnel de toute ou partie de sa production. Nous porterons une attention particulière aux caractéristiques d'autres genres qui ont précédé l'écriture testimoniale et qui s'y apparentent – notamment l'autobiographie, le document historiographique et certains types d'études en sciences humaines.

Les étapes de notre étude et les parties dont elle sera composée sont les suivantes. Dans un premier temps nous établirons une rapide notice bibliographique de l'auteur et évoquerons l'histoire de la Colombie durant les deux derniers siècles, du début du XIXème au début du XXIème siècle. La deuxième partie de notre étude traitera du témoignage comme genre, de sa définition, de ses origines et ses caractéristiques spécifiques, par rapport à l'ensemble de l'écriture narrative. Nous étudierons ainsi le lien entre le témoignage et l'oralité, ainsi que le rôle joué par le médiateur et sa présence, plus ou moins implicite, dans le texte livré par le témoin. Des aspects tels que l'apport du témoignage à la construction et à la revendication de la mémoire individuelle et collective retiendront notre attention. Notre approche ne négligera pas le regard critique porté sur ce genre par un certain nombre de spécialistes, ni la réflexion sur l'éthique de

cette pratique discursive. En outre, nous allons aborder les différentes écoles et démarches historiographiques et, de façon plus large, les différentes modalités de recherche en sciences humaines et sociales, particulièrement les approches qualitatives. Nous analyserons donc les œuvres d'Alfredo Molano à la lumière d'un cadre référentiel propre à cet univers disciplinaire. L'intérêt de cet exercice naît de la démarche de l'auteur inspirée par sa formation de sociologue et par son expérience personnelle du terrain.

Puis, dans la troisième partie de notre étude, nous aborderons un élément central, à savoir cette procédure rédactionnelle si profondément enracinée dans l'œuvre du Colombien : l' « imputation ». Cette fusion ou synthèse de récits et de personnages est mise systématiquement en œuvre par l'écrivain, lequel l'assume et revendique de façon claire et explicite. Nous évoquerons d'autres écrivains dans le monde qui suivent une démarche similaire et nous verrons pourquoi cette technique entraîne des contraintes particulières, vis-à-vis du témoignage dans sa généralité, et pousse à la réflexion autour de la fictionnalisation.

Sujet également essentiel de notre étude, nous aborderons par la suite la façon dont s'opère l'hybridation dans les textes d'Alfredo Molano. Nous nous attarderons ainsi sur les différents modules textuels, narratifs ou non, qui s'entrecroisent dans son œuvre en tissant un maillage dense : reportage, récit de voyages, nouvelle, chronique, autobiographie, récit de vie, discours épistolaire, dialogue, essai, rapport universitaire. Comme le discours reste ou doit rester intimement lié à ses émetteurs, aux personnes visant à s'exprimer et à se faire entendre et valoir par son intermédiaire, nous nous intéresserons aux groupes et aux populations auxquels l'écrivain sociologue offre ce canal d'expression qu'est le témoignage, et qui deviennent les narrateurs et les personnages. Nous y trouvons les paysans, les Amérindiens, les femmes, les représentants de la diversité sexuelle et de genre, les militants et activistes politiques des formations autres que les traditionnelles, les délinquants et la population des pénitentiaires. Nous verrons ce qui les distingue, ce qui les oppose, mais, surtout, ce qui les rapproche.

Une quatrième et dernière phase de notre étude sera consacrée au contexte dans lequel sont immergées les voix des témoins, tributaire de la violence sous toutes ses formes : exclusion, injustice, inégalité, agression, mort. Ces voix dépeignent de surcroît les tragiques conséquences du conflit social en Colombie, autant lors de la période connue sous le nom de *la Violencia* que plus tard, jusqu'à nos jours. Initialement prévu comme un appendice, le traitement de ces réalités sanglantes ne saurait être oublié, puisqu'elles constituent le socle référentiel de la production de Molano et sont à la base des problèmes qu'il dénonce et voudrait aider à résoudre.



Figure 1 : carte physique et politique de la Colombie

1 Première Partie

L'écrivain et son contexte

Nous aborderons ici le parcours biographique d'Alfredo Molano, afin de comprendre comment l'écrivain s'est approché de la sociologie et, dépassant les contours de cette discipline, s'est aventuré sur le terrain du témoignage. En outre, nous nous arrêterons brièvement sur les éléments les plus marquants de l'histoire récente de la Colombie, en vue de contextualiser le travail de l'écrivain et de mieux comprendre la portée réelle des passages de son œuvre que nous allons citer ou évoquer.

Chapitre 1.1 Alfredo Molano : chercheur, collecteur d'histoires, auteur

Sociologue, journaliste et écrivain, Alfredo Molano est né en 1944, au sein d'une famille aisée du milieu rural de la Calera, village voisin de la capitale colombienne. Il vise dès le début de sa carrière à faire connaître l'histoire, le mode de vie et les problèmes des populations périphériques colombiennes, autant les groupes amérindiens que les habitants des zones centrales du pays, membres de la paysannerie, souvent désignés sous le nom de « colons ». Ceux-ci se sont déplacés vers les régions de l'Amazonie et de la Savane orientale, mais aussi dans vers d'autres zones du pays négligées ou délaissées par les autorités centrales. L'écrivain met donc ses pages à la disposition des victimes de la violence politique et de l'exclusion socioéconomique, des Amérindiens, des paysans et de la population carcérale, entre autres. Sa production narrative accorde un statut prépondérant aux femmes, dont la voix s'y fait souvent entendre. Lors d'une réflexion sur la pratique testimoniale en Amérique latine et, plus précisément, en Colombie, Lucía Ortiz, spécialiste en littérature contemporaine et intéressée particulièrement par le témoignage, évoque la production d'Alfredo Molano (c'est nous qui soulignons, comme dans toutes les autres citations au long de notre étude).

> [Ses œuvres] **effacent les frontières entre les discours littéraire, sociologique, journalistique et historique** pour proposer une nouvelle approche de la réalité colombienne par le biais du témoignage [Ortiz 2010 : 18].

1.1.1 Le regard porté sur le monde rural

L'écrivain sociologue se plaît depuis son enfance à dialoguer avec les travailleurs agricoles et les paysans, dont il écoutait informellement les récits et les histoires, à défaut de regarder la télévision qui, à l'époque, n'existait pas encore, comme il le souligne avec humour. Il attribue son goût pour les narrations orales et les histoires personnelles à l'absence, pendant son enfance, de cet élément médiatique et technique distrayant et à son intérêt marqué pour les diverses anecdotes et récits qu'il pouvait entendre chez lui. Il s'émerveillait de ce que les travailleurs agricoles pouvaient se raconter entre eux. Les « *cuentos* » constituaient pour le petit Molano un loisir, un plaisir esthétique, et, en outre, un « corpus » ou un document pédagogique. Ces récits lui permettaient donc de développer ses capacités imaginatives, de découvrir son entourage et d'apprendre à connaître la vie des autres au travers du « plaisir des récits oraux, des gens ». « Les histoires drôles, les confidences, les cancans » constituaient pour lui un véritable régal. « Ces récits, c'était fascinant pour moi de les entendre », dit-il.

> Yo creo que es simple. **Yo nací en una hacienda**. Naturalmente, **no había televisión**. **A las cinco de la tarde, uno se ponía a oír a los muchachos de la hacienda, los peones, sus cuentos**. **Para mí eso era la televisión[2]; el encanto de la narración oral**, de la gente. Los chistes, confidencias, chismes. Todo eso salía ahí. Y yo me acuerdo de ellos; realmente yo me sentaba, yo iba a buscarlos a las cinco y media o seis de la tarde, cuando ellos estaban en la cocina comiendo o descansando. **Esos relatos, era una fascinación para mí oírlos**. Yo creo que la misma impresión que le puede causar a un niño la televisión hoy día. Y el mismo disparo de la imaginación frente a lo que ellos contaban. **Pa' mí era absolutamente maravilloso, yo creo que es eso** [Molano 2010 : (53:30)].

Dans un premier temps, après avoir connu une éducation primaire et secondaire agitée, ses parents voulurent l'inscrire à la faculté de droit de l'Université du Rosaire, institution de tradition aristocratique et religieuse de Bogotá[3]. Il préféra la licence en sociologie à l'Université Nationale de Colombie[4], le centre publique d'éducation supérieure le plus important du pays, et obtint son diplôme en 1968 à Bogotá. Au sein de cet établissement, il fut influencé autant par le fonctionnalisme de l'école nord-américaine que par le marxisme et par la philosophie classique allemande, combinant la recherche théorique et le travail de terrain.

Pendant le gouvernement du président libéral Carlos Lleras Restrepo (1966-1970), il trouva un poste à l'INCORA[5], organisme d'État chargé de mettre en place une reforme agraire visant à une redistribution plus équitable de la propriété foncière et des terres en friche[6]. Ce poste lui permit de parcourir les zones rurales et de discuter avec les paysans de leur quotidien et de leurs difficultés. Plus tard, il devint professeur à l'Université d'Antioquia, à Medellín, puis partit pour Paris où suivit des études de troisième cycle en sociologie et en économie à l'École Pratique des Hautes Études, qu'il abandonna en 1977[7].

De retour en Colombie, il reprit la recherche et l'enquête de terrain. C'est alors qu'il consolida sa perspective politique et commença à développer le type d'écriture qui sera le sien et

---

[2] Dans toutes les citations en espagnol et en français, c'est nous qui soulignons, sauf indication contraire.

[3] Établissement privé d'éducation supérieure fondé en 1653, sous l'autorisation du roi Philippe IV d'Espagne, par l'archevêque de Santa Fe de Bogotá. Voir : http://www.urosario.edu.co/La-Universidad/Informacion-General/Historia/Origen-y-Fundacion/, consulté en décembre 2013.

[4] Voir : http://www.unal.edu.co/contenido/trayectoria_historica.html, consulté en novembre 2013.

[5] « *Instituto colombiano para la reforma agraria* ». Cet organisme d'État fut supprimé au début des années 1990, lors d'une restructuration des administrations publiques.

[6] Avec des résultats mitigés au fil des décennies et des présidents et en raison des orientations gouvernementales souvent opposées aux buts affichés de l'institution. Voir, à ce sujet, entre autres documents, l'article « *¿Un nuevo pacto de Chicoral?* », publié dans le quotidien colombien *El Espectador* le 25 octobre 2009. Cet article dénonce les initiatives de concentration de la propriété terrienne proposées par le gouvernement du président Álvaro Uribe. Accessible sur : http://www.elespectador.com/impreso/politica/articuloimpreso168513-un-nuevo-pacto-de-chicoral, consulté en janvier 2013.

[7] En septembre 2014, l' *Universidad Nacional de Colombia*, à Bogotá, lui octroie le diplôme de docteur honoris causa en sociologie.

sa façon de travailler comme chercheur en sciences sociales. Le produit de ses études et sa façon spécifique de travailler prirent progressivement la forme d'ouvrages qui ne s'ajustent pas au format des rapports universitaires. Ceux-ci, comme Alfredo Molano ne cesse de le souligner, sont soumis à des normes techniques de rédaction et de présentation strictes et sont destinés à des cercles réduits et spécialisés. Ses ouvrages s'écartent également des textes relatant l'histoire officielle depuis une perspective traditionaliste, qui privilégie les « grands personnages ». Le format adopté par Molano rend possible tout à la fois la vulgarisation des sciences sociales et la mise au jour d'une face souvent ignorée de la réalité du pays.

L'écrivain est parvenu à accéder aux médias d'information de presse écrite et à la télévision. Il a collaboré pendant plusieurs années avec des journaux comme *El País*, *Cambio 16* et *El Periódico de Cataluña* (Espagne), comme chroniqueur et éditorialiste, de même qu'à *El Espectador* (Colombie), dans lequel il continue à publier, en 2014, une tribune hebdomadaire. L'émission télévisée qu'il réalisait au milieu des années quatre-vingt-dix, *Travesías*, présentait les populations des endroits les plus éloignés des grands centres urbains, essentiellement la côte du Pacifique, la Plaine ou Savane orientale et l'Amazonie.

Molano, opposant caractérisé des gouvernements de droite et du néolibéralisme économique adopté par les derniers présidents du pays, dénonce les exactions des forces de l'ordre et leur connivence avec le grand capital et les grands propriétaires terriens. Critique virulent du trafic de drogue, tout comme des ingérences états-uniennes dans la vie politique et économique colombienne, il est un sévère contradicteur de l'ancien président Álvaro Uribe Vélez et de son milieu. À la fin des années 90, Molano fut contraint de s'exiler en Espagne, en raison des menaces proférées contre sa vie par les AUC (*Autodofensas Unidas de Colombia*), groupe illégal d'extrême droite dont le sociologue a dénoncé les liens avec l'armée.

> **Esa noche, un 24 de diciembre, tomé la decisión de exiliarme**. La embajada de España en Colombia me había ofrecido protección y viabilidad para establecerme en España. Desde que comenzaron las amenazas había previsto una salida semejante, peor era difícil saber cuándo se cruza la raya. **Yo sentía el peligro, aunque me empeñaba en ocultarlo** (…). Sin embargo, los ojos de algunos amigos míos me decían a gritos que también ellos se sentían amenazados con mi presencia (…). **Al día siguiente, sin despedirme de mis hijos, porque soy un hombre flojo, tomé el avión a España** (…) [*Desterrados* : 21].

Récemment (2007-2010), Alfredo Molano a fait l'objet d'une plainte pour diffamation déposée par des membres de la famille Araújo, appartenant à l'élite de Valledupar, ville du nord-est du pays. Dans une de ses tribunes, l'écrivain accusait en effet plusieurs membres de cette famille de complicité, reconnue et de longue date, avec la mafia du trafic de stupéfiants et avec les groupes terroristes paramilitaires d'extrême droite. Plusieurs membres de la famille Araújo,

anciens députés et fonctionnaires du gouvernement Uribe Vélez, ont fait l'objet d'enquêtes judiciaires dans le cadre du procès dit de la « Parapolitique », l'infiltration des paramilitaires dans les partis politiques. Molano a eu gain de cause dans cette affaire judiciaire[8].

1.1.2 Au-delà des limites de l'enquête statistique et du cercle scientifique

Dès le début de sa carrière, Alfredo Molano a jugé limité le travail reposant exclusivement sur des enquêtes, des sondages et des statistiques, qu'il trouve peu explicites pour le néophyte et par conséquent circonscrits à un milieu fermé. Il enrichit ces rapports à l'aide des récits des paysans qu'il a l'occasion de rencontrer. Nous pouvons citer ici quelques travaux mixtes, comme que *Selva* et *Cosas*, dans lesquels les narrations côtoient les essais et les rapports scientifiques. Il applique les méthodes de l'historien et du journaliste, se consacrant essentiellement au dialogue et à la collecte de témoignages et de récits de vie.

[8] Les articles d'opinion rédigés et publiés par Alfredo Molano, ainsi que l'évolution du litige entre lui et la famille Araújo, sont présentés et commentés dans l'ouvrage de la journaliste colombienne María Teresa Herrán. *¿Acallar la opinión? Cuatro Araújos versus Alfredo Molano*. Rocca – Hipertexto limitada. Bogotá, 2010.

Chapitre 1.2 Bref aperçu de l'histoire récente de la Colombie

En vue d'une contextualisation et d'une meilleure compréhension des faits historiques abordés par l'écrivain et par les témoins, nous survolerons l'histoire de Colombie depuis la période de l'Indépendance (1810-1819) jusqu'au moment de l'élaboration de notre étude.

1.2.1 Le XIXème siècle

1.2.1.1 La déclaration d'Indépendance et la *Patria boba* (1810-1816)

Sitôt après la proclamation de l'indépendance face à la couronne espagnole, notamment lors des événements du 20 juillet 1810 à Bogotá et de la proclamation de l'indépendance de la ville de Cartagena en novembre 1811, et sans consolidation de ce processus sur le plan militaire, la Nouvelle Grenade fut entraînée dans sa première guerre civile durant laquelle s'affrontèrent les partisans d'une république fédérale et ceux qui inclinaient pour une organisation politique centralisée. Fédéralistes et centralistes, comme dans de nombreux pays d'Amérique Latine, s'opposèrent violemment. Ces divergences idéologiques sur la façon d'ordonner et d'administrer le territoire se prolongèrent pendant tout le XIXème siècle et influencèrent plus tard les idées des groupes qui devinrent, au fil du temps, les partis politiques traditionnels. D'un côté, surgit le « Libéral », motivé par la philosophie du libre-échange, de la liberté de croyance et d'enseignement, généralement fédéraliste ; de l'autre, apparaît le parti « Conservateur », proche des intérêts des grands propriétaires terriens, du clergé, de l'aristocratie, des exploitants d'esclaves et d'Indiens et des militaires haut gradés, généralement centraliste.

Dans ce climat de conflit interne, le pays se trouva dans une situation de grande vulnérabilité face à la contre-attaque impétueuse de l'armée espagnole, opération connue sous le nom de « la Reconquête » (1816-1819) et ordonnée par Ferdinand VII dès qu'il se fut libéré du joug napoléonien. Cette campagne militaire fut commandée par le militaire Pablo Morillo, lequel mena une offensive connue, dans l'histoire de Colombie, sous le nom de « Régime de la terreur ». En guise de riposte, plusieurs leaders révolutionnaires et hommes politiques, mais également des académiciens et des hommes de sciences[9], accusés de diffuser des idées séditieuses à l'encontre de la couronne espagnole, furent exécutés par les troupes royalistes.

[9] Parmi eux, Francisco José de Caldas et Jorge Tadeo Lozano, morts en 1816. Naturalistes et ingénieurs, ils avaient participé aux premiers gouvernements de transition, puis aux mouvements de résistance.

1.2.1.2 L'indépendance effective vis-à-vis de l'Espagne

Ce n'est qu'après l'organisation des troupes libératrices, sous le commandement de l'homme politique et militaire vénézuélien Simón Bolívar, « *el Libertador* », que l'offensive royaliste fut neutralisée et que le retrait complet du pouvoir militaire et administratif espagnol se matérialisa en 1819. Quoique d'autres affrontements militaires aient eu lieu ultérieurement, c'est la célèbre « bataille de Boyacá », survenue le 7 août 1819 dans la province du même nom, à une centaine de kilomètres au nord de Bogotá, le combat décisif permettant d'inverser le rapport de forces en faveur des Néo-granadins, d'après l'historiographie traditionnelle. Cette date, érigée peu après en fête nationale, fut intronisée comme point de départ de la nouvelle nation.

Le territoire de la Nouvelle Grenade ainsi libéré fut dénommé la Grande Colombie, composée de l'actuelle Colombie, du Venezuela et de l'Équateur. Ces deux derniers conquirent leur indépendance après la Colombie, grâce à l'action des troupes bolivariennes. À la mort du *Libertador*, en 1830, ce grand État se dissocia en raison des intérêts indépendantistes des leaders régionaux. Si Bolívar ne défendait pas des idéaux conservateurs, imprégné qu'il était de ceux du Siècle des Lumières, il n'en prônait pas moins une gestion centraliste de l'État, effrayé qu'il était par les risques de chaos politique inhérents, selon lui, au fédéralisme.

À partir de 1830, la Colombie devint la « République néo-granadine ». Pendant cette période, les gouvernants de tendance libérale et conservatrice alternèrent au pouvoir. Citons, entre autres, le libéral José Hilario López, qui abolit l'esclavage, et Mariano Ospina Rodríguez, dont les partisans adoptèrent, pour la première fois, l'appellation de « conservateurs » et choisirent comme couleur distinctive le bleu, lié dans la tradition catholique au culte marial. Pour Ospina, les idées libérales représentaient l'athéisme, le libertinage, l'anarchie[10] et l'usurpation.

En 1863, une structure d'inspiration clairement fédéraliste et laïque vit le jour : les « États-Unis de Colombie ». Le gouvernant le plus représentatif de cette période fut Tomás Cipriano de Mosquera.

1.2.1.3 Le conservatisme centraliste

La reprise du pouvoir par les caudillos conservateurs atteignit son point culminant lorsque Rafael Núñez promulgua la Constitution de 1886, durant une période désignée par Núñez lui-même comme la *Regeneración*. En effet, pour les conservateurs, non seulement

[10] L'anarchie : à entendre au sens propre du terme, et non comme courant politique, connotation qu'il prit en France et en Russie au milieu du XIXème siècle. Les idées de Proudhon et de Bakounine ne furent connues en Colombie que beaucoup plus tard.

l'orientation gouvernementale, mais aussi les positions libérales sur le plan sociétal apparaissaient comme « dégénérées ». La constitution de 1886, centraliste, favorisa l'association étroite de l'Église et de l'État et institua l'actuelle dénomination du pays : « République de Colombie ». La première ligne du préambule de cette charte, en vigueur jusqu'en 1991, illustre explicitement l'ingérence de la religion dans la vie nationale : « Au nom de Dieu, suprême source de toute autorité ». La charte connut plusieurs modifications pendant le XXème siècle.

1.2.2 Le XXème siècle

1.2.2.1 La « Guerre des mille jours » et la scission du Panamá

Entre 1899 et 1902 se produisit un nouvel affrontement entre libéraux et conservateurs, qui provoqua près de 100 000 morts parmi les combattants des deux factions et les civils. Cest cette violence lointaine, la « Grande guerre », qui est souvent évoquée dans les textes de Molano. De manière concomitante, la province de Panama se souleva contre le gouvernement dirigé par José Manuel Marroquín, homme politique et lettré conservateur. L'État, épuisé, ne parvint pas à juguler l'insurrection. Parallèlement, la concession dirigée par Ferdinand de Lesseps, chargée de la construction du canal, fit faillite. La région rebelle put compter sur l'appui de Théodore Roosevelt, qui reconnut le nouvel État-nation. Les États-uniens firent valoir leur intérêt pour le canal en construction, dont ils prirent le contrôle par la suite et jusqu'en 1999[11].

1.2.2.2 Les réformes libérales

L'hégémonie des conservateurs s'étendit jusqu'en 1930, quand les libéraux reprirent le pouvoir. Pendant une quinzaine d'années, ils entamèrent une politique de modernisation des mœurs politiques et de la société en général. Par la voie d'une réforme de la Constitution en 1936, sous le premier mandat d'Alfonso López Pumarejo (1934-1938), ils réglementèrent la propriété privée, qui restait certainement autorisée, mais soumise aux intérêts de la nation ; ils instituèrent le droit de grève et la journée de travail de huit heures et revendiquèrent la séparation entre l'Église et l'État, ainsi que la liberté partielle de conscience[12]. Ils mirent en place l'accès gratuit à l'éducation primaire publique et, du coup, sa sécularisation ; le suffrage universel

[11] En vertu du traité signé en 1977 par Omar Torrijos et Jimmy Carter, présidents panaméen et américain à l'époque.

[12] Liberté de conscience partielle, dans la mesure où elle était soumise à la « morale chrétienne ». « *Artículo 13. El Estado garantiza la libertad de conciencia. Nadie será molestado por razón de sus opiniones religiosas, ni compelido a profesar creencias ni a observar prácticas contrarias a su conciencia. Se garantiza la libertad de todos los cultos* ***que no sean contrarios a la moral cristiana*** *ni a las leyes* ». Voir, entre autres, *Reformas a la constitución política de la republica de Colombia de 1886*. Archivo general de la Nación, Biblioteca Luis Ángel Arango. http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/historia/docpais/reformas.doc, consulté en septembre 2011.

masculin pour l'élection du président fut également mis en place. Auparavant, la constitution limitait ce droit aux personnes appartenant à des familles aisées et ayant suivi des études, population très limitée en pourcentage à l'époque, ce qui rendait extrêmement restrictif l'exercice des droits politiques.

De grands changements se préparaient. Les paysans, notamment dans les zones de culture du café, s'organisèrent en coopératives ou en ligues. En même temps, les mouvements ouvriers, qui prenaient de plus en plus vigueur depuis le début du siècle, commencèrent à s'inspirer d'idées politiques telles que l'anarchisme espagnol, la doctrine catholique rénovatrice, contraire à celle que préconisaient les conservateurs colombiens, et la *Troisième Internationale* du socialisme [Sánchez 1998 : 30].

Plus tard, en 1945, furent entérinés par le pouvoir libéral, réceptif aux nouveaux courants politiques européens, le droit à l'association syndicale dans les entreprises, le calcul d'un salaire minimal et les congés payés. Certes, l'application de ces principes constitutionnels et de ces lois ne fut pas immédiate, loin de là, mais leur simple proclamation entraîna le mécontentement des secteurs traditionalistes et des conservateurs. Ceux-ci avaient tout de même institué certaines réformes auparavant, notamment l'abolition de la peine de mort en 1910, sous le gouvernement du conservateur Ramón González.

1.2.2.3 Les événements préalables à *la Violencia*

Les événements préalables au déclenchement de *la Violencia* furent marqués par les divisions au sein du parti libéral entre les modérés, comme Eduardo Santos, président du pays entre 1938 et 1942, enclins à ralentir le rythme des réformes et à pactiser avec les conservateurs, et les tendances plus radicales et modernisatrices.

En 1942, les votants réélurent Alfonso López Pumarejo. Le nombre et l'ampleur des réformes qu'il impulsa furent moindres par rapport à son premier mandat et son succès auprès du peuple diminua. Cependant, son gouvernement reconnut pour la première fois la citoyenneté des femmes, fait remarquable dans l'évolution de la société. Il démissionna en 1945 et fut remplacé successivement par Darío Echandía et Alberto Lleras, libéraux eux-aussi, présidents par intérim.

En 1946, à l'issue des scrutins qui furent dénoncés par le parti libéral, eut lieu la prise de fonction de Mariano Ospina Pérez, un conservateur. Après plusieurs années de divisions, en 1947, se scella l'union des libéraux autour de Jorge Eliécer Gaitán (1902-1948), personnage de première importance, comme nous ne manquerons pas de le constater.

1.2.2.4 Le 9 avril : l'assassinat de Gaitán

Le 9 avril 1948, date qui a marqué les destins de plusieurs témoins, Jorge Eliécer Gaitán fut assassiné dans le centre-ville de Bogotá, non loin du siège du Parlement, par le tueur Juan Roa Sierra. La foule lyncha le meurtrier et, encore aujourd'hui, les commanditaires du crime restent inconnus. L'assassinat déclencha une révolte massive et hétéroclite, expression à la fois de mécontentement, de frustration, de rage et de défoulement, connue sous le nom de *el Bogotazo*, terme qui pourrait se traduire par « révolte à Bogotá ». Les manifestations, les soulèvements, ainsi que leur répression particulièrement cruelle et meurtrière, se répandirent rapidement à tout le pays.

J. E. Gaitán avait été désigné candidat libéral à la présidence. Issu de l'aile la plus radicale et progressiste, il assumait des positions de gauche. Avant de rejoindre le Parti libéral, Gaitán avait fondé en 1933 et dirigé le mouvement politique *Unión Nacional Izquierdista Revolucionaria*, UNIR. Il connaissait les thèses socialistes, sans se considérer lui-même comme tel, et rivalisait avec les communistes. Diplômé en droit à Rome et ancien maire de Bogotá, Gaitán se caractérisait par son éloquence et par son esprit combatif, qui lui valurent la sympathie des couches populaires : tribun éloquent, il maîtrisait la communication devant les foules, sur la place publique[13], au moyen de la parole. Il pouvait passer de la harangue véhémente au silence suggestif, en s'aidant d'une gestuelle convaincante.

Sur le plan idéologique, l'anthropologue colombien Gonzalo Sánchez et le sociologue français Daniel Pécaut suggèrent que Gaitán incarnait à la fois trois dichotomies différentes. Il symbolisait la polarisation entre le peuple et l'oligarchie ; celle, voisine de la précédente, de la lutte de classes, dominants contre dominés ; enfin, celle de la rivalité entre conservateurs et libéraux et, parmi ceux-ci, entre progressistes et modérés [Sánchez 1998 : 31-32]. Gaitán distinguait le « pays politique », les élites au sommet de la société, du « pays national », auquel le tribun affirmait appartenir, « celui du peuple ». Le pays politique – des politiciens – était pour Gaitán « une concentration du pouvoir total aux mains d'un groupe restreint travaillant pour ses propres intérêts et tournant le dos au reste de l'humanité » [Uribe 2004 : 32].

L'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán ne se cantonne pas, dans les textes de Molano, à sa gravité ni à son indéniable impact historique et politique. Cet événement sanglant s'érige en point de référence essentiel, sorte de jalon qui marque, pour de nombreux narrateurs et

[13] L'espace de rencontre, de dialogue, de négociation et d'échange d'idées par excellence à l'époque, autant dans les milieux ruraux et dans les centres urbains, qui commençaient à être peuplés par les gens venus de la campagne.

personnages, un « avant » et un « après », un point d'inflexion entre le calme, la paix, voire la prospérité, et l'exil, la violence, la mort, l'horreur. Aux yeux de ces témoins, Gaitán incarne une sorte de figure tutélaire, autant par sa personnalité que par sa tragique disparition.

El cocuyo, narrateur de son propre récit dans *Caimán*, fait l'éloge non seulement de la familiarité avec laquelle l'homme politique s'adressait au peuple, mais notamment de la prise de conscience à laquelle incitait son discours.

> **Eran los días de Gaitán. El hombre parecía de río, porque conocía a todo el mundo y todo el mundo lo conocía**. (…) Yo lo oí en Barranca en un discurso que todavía me suena cuando miro tanta cosa que se ve. Hablaba de los pobres y nosotros nos mirábamos en lo que decía; **hablaba de la oligarquía y nosotros sabíamos de quién hablaba**. **Por eso lo mataron**, por eso lo acallaron, por eso el pueblo se volvió como loco cuando le cortaron la cabeza y por eso andamos como andamos [*Caimán* : 22].

Le narrateur du récit intitulé *La travesía* raconte l'insouciance de ses parents, des paysans menant une vie tranquille, voire aisée, qui ne s'inquiétèrent guère lors de l'assassinant de Gaitán, convaincus qu'ils ne seraient pas touchés par la violence. Ils se trompaient.

> Llegaron a tener una tierra con fábrica de panela y ganado. Lograron acomodarse. Cultivaban arroz y **estaban en paz cuando mataron a Gaitán. Mi mamá cuenta que ni con la muerte de Gaitán se preocuparon**. Ellos decían: "si hay violencia eso es por allá, al otro lado del mundo, en Santander. Aquí la guerra no llega. Aquí hay comida y a la gente le gusta trabajar. La guerra llega es cuando la gente no trabaja, cuando no tiene nada que hacer. Aquí no *prende*[14]**". Almas benditas, no sabían lo que decían** [*Corte* : 172].

Un chapitre entier de *Trochas*, intitulé *El 9 de abril*, présente non seulement la perception qu'a le narrateur, Isauro Yosa, de cet événement, mais lui permet surtout d'exprimer les raisons pour lesquelles, en tant que paysan, il appuyait l'homme politique assassiné. Comme nous le commentions plus haut, J. E. Gaitán, libéral, n'avait tissé aucun lien officiel avec les communistes et n'hésitait pas à afficher cette distance, malgré la parenté entre ses idées et les leurs. Au début, les discours de Gaitán au parlement poussèrent le narrateur à se dresser contre les abus que lui et d'autres petits producteurs de café, souvent mal payés pour leur produit, subissaient de la part des intermédiaires.

> Gaitán andaba ya con esa vocecita – que era mero timbre – pellizcándonos todos desde la Cámara y recordándonos que nos estaba cogiendo el día. Nuestra pelea comenzó por las *pesas* [15]. (…) **Nos metimos a la lucha en el movimiento que formó Gaitán**, invitamos a una asamblea de tabloneros de El Limón y planteamos la cosa de las *romanas* [16].

[14] « *Aquí no prende* » : Elle ne pousse pas ici, elle ne s'enracine pas ici. Nous employerons dorenavant les notes de bas de page pour les références lexicales.

[15] « *Pesa* » : (Col.) balance.

[16] « *Romana* » : balance romaine.

> De las pesas del café pasamos al comisariato y luego a la tierra misma: **la liga comenzó a pensar en los que no tenían tierra donde trabajar**. Con esa bandera fuimos a las elecciones del 36 y ganamos para Gaitán dos bancas en el Concejo. Esa vez los liberales sumamos ocho y los godos sólo tres [*Trochas* : 17].

Cependant, lorsque les modérés réussirent à s'emparer du parti libéral, le narrateur le quitta. Tout en se disant toujours acquis aux idéaux de Gaitán, il rejoignit les communistes.

> Vino la elección de Santos[17] y perdimos las bancas en el Concejo. El unirismo, el partido de Gaitán, se dejó convencer por los liberales santistas y **yo me volví comunista de verdad**, de partido, pedí el ingreso y recibí el carnet. **Me eché la soga al cuello** [*Trochas* : 19, 20].

C'est de toute façon l'assassinat du leader, survenu dix ans après, juste à un moment où Isauro est malade, qui va marquer son futur engagement politique et sa lutte armée. Désormais, il décide de lutter contre les *godos*, les conservateurs, et ceux qu'il appelle, métaphoriquement, la *pajaramenta*[18], les bandes armées aux ordres des conservateurs.

> A mí me tocó un 9 de abril muy triste. Estaba operado; hacía dos días que me habían traído a Chaparral en manta, atacado de peritonitis. (…) **El 9 de abril no se oían sino voladores, vivas y jodas**. (…) el gusto duró poco, porque a los días echó a llegar a Chaparral la *pajaramenta* del Valle; los godos armados y los policías civiles. (…) **cuando salí del hospital, a los cuarenta días de haber entrado, la cosa ya se había prendido. Los muertos abundaban y eran conocidos. Los asesinos no** [*Trochas* : 21, 22].

La narratrice de *El cuarto de hora* [*Corte*] explique comment son père est parvenu à évacuer la famille du village où ils habitaient. Il ne pouvait pas prévoir exactement ce qui se passerait le 9 avril, mais c'est grâce à cette mesure de prudence qu'ils furent épargnés. C'est son oncle qui assista, malgré lui, à la révolte à Bogotá. « ***Para nosotros en Macanal no hubo 9 de abril***. *Nos anotició un tío muchos días después. Lo que gastó de Bogotá a la tierra y de allá a Macanal, ocho días completos* » [*Corte* : 253].

Dans la première partie du texte *Selva*, dans laquelle ce sont Alfredo Molano et le groupe de chercheurs qui prennent la parole, et qui est rédigée, comme l'auteur le souligne, sur un ton davantage objectif et plus proche du rapport, l'assassinat de Gaitán s'affiche comme l'élément déclencheur de la violence généralisée, durant la période du même nom.

> **La Violencia, como es sabido, se generalizó en el país a raíz del asesinato de Gaitán**. (…) Las pésimas comunicaciones hicieron que sólo tres o cuatro días después los colonos se informaran (…). No obstante, el Guaviare es la prolongación del Llano y en el Llano la guerra había comenzado pocos días después del 9 de abril con la toma de Puerto López, dirigida por Eliseo Velásquez [*Selva* : 32].

[17] Eduardo Santos, un libéral modéré, président de 1938 à 1942. Oncle de l'homme politique et président Juan Manuel Santos (élu chef de l'État de 2010 à 2014, puis de 2014 à 2018).

[18] « *Pajaramenta* » : volée d'oiseaux. Le narrateur fait référence à la présence accrue des « *pájaros* », les hommes armés au service du parti conservateur.

Tropel, volume consacré presque totalement aux événements de *la Violence*, contient d'abondantes références à l'assassinat du politique libéral. Le témoin Efraín Barón, un conservateur, décrit l'ambiance d'incertitude, d'angoisse et de fureur qui s'installa dans son canton lorsque la nouvelle de la mort de Gaitán arriva.

> Alguien me dijo que por los lados de Cartago estaban recibiendo jornaleros y para allí me orienté. **A los pocos días fue el 9 de abril. Serían como las tres de la tarde cuando alguien gritó en la plaza: "¡Mataron a Gaitán!"**. Ahí mismo la gente se reunió. **Unos gritaban: "¡Viva Gaitán!"; otros: "¡Mueran los godos!"**. La gente se fue organizando en manifestación, las noticias no paraban. Que la revolución había estallado en Bogotá, que habían matado al presidente, que Darío Echandía se había tomado el poder, que en Cali los liberales habían declarado la guerra [*Tropel* : 56].

La narratrice Ana Julia, une sympathisante libérale du département de Valle, affirme que, peu avant l'assassinat, les conservateurs évoquaient des faits graves qui surviendraient dans les jours à venir. Comme une prédiction ou parce qu'ils en avaient été préalablement informés, ils parlaient d'« un châtiment venu du Ciel pour nous être éloignés de Dieu ». Par cette évocation, Ana Julia insinue que les conservateurs auraient été derrière le crime.

> Porque antes del 9 de abril **los godos decían que en Colombia iba a pasar algo**, algo supremamente grave, algo que era castigo del cielo por habernos apartado de Dios [*Tropel* : 79].

Malgré cette sorte de prémonition ou d'avertissement, même si l'ensemble de la population, d'après elle, tentait de se prémunir contre une calamité, sans pouvoir imaginer laquelle, personne ne pouvait prévoir la mort de Gaitán.

> Bueno, llega el 9 de abril. Todos sabiendo que en el país iba a pasar algo grave, algo terrible y así y todo, **nos cogió por sorpresa la muerte de Gaitán**. Ese día, como a las dos o tres de la tarde, se supo la noticia. **Nos quedamos como mudos; nadie sabía qué decir ni qué hacer**. Tanto que habíamos pensado en lo que podía suceder y, cuando sucedió, nadie movió un dedo. **Fue tal el susto que ni miedo sentimos**. La gente apenas comentaba por ahí en los cafés y miraba de reojo a los godos a ver qué decían, y ellos decían que éramos nosotros los liberales los que habíamos matado a Gaitán para poder hacer la revolución. ¡Sinvergüenzas! Cuando ellos eran los que habían planeado todo [*Tropel* : 81].

Pour décrire les conséquences du crime, Ana Julia emploie des mots concis et lapidaires : "***Después de lo del 9 de abril no volvió a haber paz*** [*Tropel* : 83]".

À son tour, *Chimbilá*, l'un des organisateurs et chefs des bandes armées – *Los pájaros* – aux ordres du parti conservateur, affiche une certaine admiration pour Gaitán qui pourrait surprendre, mais qu'il explique par la stature politique du leader assassiné : il se serait érigé, avec ses thèses, au-dessus du clivage partisan ; il « était le peuple ». Il se dressait, selon le narrateur, « contre l'oligarchie libérale » – *Chimbilá* se garde, à ce stade de son récit, de critiquer

l'oligarchie conservatrice –, à tel point que la base conservatrice et les communistes, au même titre, continuèrent de l'admirer après sa mort.

> **Compartíamos un enemigo común, el liberalismo**, además de [compartir] la imagen de Gaitán. Porque **Gaitán, dígase lo que se diga, estaba por encima de los partidos, era el pueblo**. Realmente ese hombre estaba hecho de otra masa. Los conservadores llegamos a apoyar a Gaitán contra la oligarquía liberal, que quería mantenerse en el poder (…). **Gaitán se enfrentó a los oligarcas y por eso unió las voluntades populares de ambos partidos** y por eso en la cárcel de Ibagué pudimos acercarnos a los comunistas. Porque ¿No fueron los liberales los que mataron a Gaitán? ¡El partido conservador no fue! (…) **El asesinato de Gaitán se fraguó para suprimir un obstáculo**, para sacar una espina que se estaba enconando dentro de las oligarquías y esa hinchazón iba a trastornar el estado de cosas [*Tropel* : 165-166].

Le narrateur Nasianceno Ibarra dépeint le 9 avril comme une journée de confusion, d'incertitude, d'angoisse et de mort. Militant conservateur, il rend compte des rumeurs et des ouï-dire, des informations très partiales, car venant de personnes acquises, elles aussi, au parti conservateur. Selon elles, les communistes auraient été sur le point de prendre le pouvoir.

> El 9 de abril fue un tropel muy duro, un *bochinche* muy agitado. Esto se puso feo, **los demonios sacaron su cara más fea ese día**. (…) decían que la *chusma* liberal marchaba sobre [el] Palacio [presidencial], que los fejes habían sido colgados de los postes de la Plaza de Bolívar, que **la revolución había estallado en Bogotá** y que **los comunistas iban para el poder**. Lo que le padre Goyo y el sargento Sánchez nos contaban daba **miedo** [*Tropel* : 194].

Même Sofía Espinosa, qui décrit une situation survenue en 1980, donc éloignée de la période de *la Violencia*, connut cette époque-là et exprime son avis sur l'assassinat de Gaitán. « On l'a tué parce qu'il a dit des choses justes, pour avoir démasqué l'oligarchie du pays ».

> Por eso, señor, nosotros a los políticos no les creemos. Porque diga usted, eso es como antes, cuando **Jorge Eliécer** [**Gaitán**]. **A él lo acabaron por decir justicias, por decir de la oligarquía de este país**, que son los mismos jefes actuales todavía y descendientes de los que ya murieron (…), que **en el infierno han de estar**. A él lo acabaron por eso, lo malograron por eso. Eso fue la violencia [*Tropel* : 220].

Plusieurs ouvrages évoquent, autant du côté de la fiction romanesque que de la rive de la recherche documentaire et du témoignage, cet événement central et sanglant qu'est le 9 avril. Parmi ces ouvrages, nous allons citer deux textes. D'une part, *El día del odio*, roman publié en 1953 par l'écrivain José Antonio Osorio Lizarazo ; d'autre part, le texte *El bogotazo, memorias del olvido*, d'Arturo Ruiz Alape, recueil de témoignages, fournis par des participants directs aux faits, accompagnés de documents écrits et des transcriptions de documents sonores qui purent être conservés et que l'auteur a mis au jour.

1.2.3 La période de *la Violencia*

1.2.3.1 Du milieu des années quarante à la dictature de Rojas Pinilla

À la suite de l'assassinat de Gaitán, l'escalade des hostilités contre les sympathisants et les partisans libéraux ne cessa d'augmenter. L'année 1948 est considérée par certains comme le point de départ de *la Violencia*, période historique difficile à cerner, car les agressions meurtrières contre les libéraux s'étaient déjà déchaînées deux ans auparavant. C'est pourquoi, pour d'autres, elle débute vers 1946. Cette année-là, le conservateur Mariano Ospina Pérez remporta les élections présidentielles. La polarisation bipartisane augmenta et, avec elle, le harcèlement dont furent victimes les libéraux.

Jean-Pierre Minaudier, dans son ouvrage sur l'histoire de la Colombie, essaie d'expliquer une situation dont les contours et les implications restent toujours flous, y compris pour les historiens et les sociologues nationaux, et qu'il assimile à une guerre civile non déclarée ni reconnue, à la différence de la « Guerre des mille jours », la Grande guerre.

> **Tous les Colombiens ont recours à ce terme** [Violence] aussi emblématique que vague, aussi bien l'homme de la rue que les nombreux intellectuels qui ont écrit sur ces événements. (...) **Et puis le flou qui entoure le mot « Violence » évite de désigner un coupable, par exemple un parti ou une classe sociale** ; il suggère que la responsabilité de la tragédie est partagée entre tous les Colombiens [Minaudier 1997 : 251-252].

Les mots de l'anthropologue colombienne María Victoria Uribe, dans son texte intitulé *Anthropologie de l'inhumanité*, qui explore dans le détail les mécanismes de la violence en Colombie, comme phénomène social et comme période historique, nous permettent d'envisager l'ampleur, la gravité et les conséquences de cette période sur la vie du pays :

> La **période historique** connue sous le nom de **la Violence** est donc marquée par une problématique qui a trait à la **relation antagonique de deux communautés** – ou collectivités – politiques : **le parti libéral et le parti conservateur**. Ceux-ci se sont vus mêlés à une guerre d'extermination qui a fait plus de 200 000 morts et un nombre très élevé de femmes violées et d'enfants orphelins. **En tant qu'événement analytique, la Violence se définit par son ampleur, par son aspect fratricide et par l'impunité qui accompagne les actions atroces accomplies** (...). Ce fut une guerre anormale en ce sens qu'il n'y a eu ni chef d'armée ni idéaux d'émancipation, et que le nombre de massacres reste à ce jour inconnu [Uribe 2004 : 25].

Effectivement, tel que l'exprime M. V. Uribe, il n'exista aucun chef de file expressément identifiable comme tel, de portée nationale, pour revendiquer un quelconque idéal social et politique. S'il était possible d'envisager un « chef mort », celui-ci serait alors, indubitablement, Gaitán. Son antagoniste, en revanche bien vivant, fut Laureano Gómez, leader du parti conservateur. Des idéaux émancipateurs couvaient pourtant chez de nombreux combattants et

leaders régionaux, notamment chez les libéraux et les naissantes formations communistes. Les belligérants libéraux éprouvèrent un sentiment d'abandon de la part de l'élite de leur parti. Beaucoup d'entre eux, plus tard, unis aux combattants communistes, donnèrent origine aux groupes rebelles actuels.

En 1950, Laureano Gómez, un conservateur radical, fut investi président lors des élections de 1949, auxquelles les libéraux refusèrent de participer par manque de garanties. Juste au moment du scrutin, le président conservateur Ospina Pérez venait de fermer le parlement, à majorité libérale. Les membres de ce parti étaient déjà poursuivis et attaqués, notamment dans les zones rurales. En 1952, des bandes au service du parti conservateur attaquèrent les principaux dirigeants libéraux. On assista également à l'incendie criminel, à Bogotá, des sièges des journaux libéraux de tirage national (*El Tiempo*, *El Espectador*).

En 1953, le général Gustavo Rojas Pinilla s'empara du pouvoir par un coup d'État. Paradoxalement, la dictature favorisa une certaine accalmie. En effet, après avoir été durement combattues par l'armée, qui était au service des idées et des hommes politiques conservateurs, Rojas Pinilla accorda une amnistie aux guérillas libérales. Cette amnistie affaiblit les structures combattantes, dont plusieurs leaders furent assassinés par la suite. Cependant, Rojas réprima également les milices conservatrices. En 1957, Rojas Pinilla fut déchu du pouvoir. Une junte militaire devait diriger le pouvoir exécutif pendant un an.

1.2.3.2 Le « Frente nacional »

En 1958, les leaders libéraux et conservateurs de la capitale parvinrent à un pacte bipartite, connu sous le nom de « Front national ». Cet accord consistait en l'exercice alterné de la présidence et en une répartition équilibrée des postes administratifs et de la fonction publique entre les personnalités nationales et les cadres moyens et locaux des deux partis traditionnels. L'arrangement excluait les membres des minorités politiques, notamment la gauche. En même temps, les guérillas libérales, mécontentes de l'immobilisme des dirigeants, reprirent les armes. Les formations armées communistes commencèrent à apparaître et à participer, à côté des groupes armés libéraux, à la colonisation des zones orientales et sud-orientales du pays. Les rapports entre les deux groupes oscillaient entre le partenariat et la rivalité. Le gouvernement anéantit presque totalement ces guérillas : plusieurs de leurs membres furent tués, d'autres déposèrent les armes ; certains, encore, devinrent des délinquants de droit commun. D'autres, enfin, seront à l'origine des FARC. Le gouvernement déclara officiellement la fin de *la Violencia* en 1965, comme si la cessation des conflits sociaux, des rivalités politiques et des

atavismes qui l'avaient déclenchée pouvaient être exécutée par une disposition gouvernementale, de manière immédiate et absolue.

1.2.3.3 L'État Providence et le surgissement des groupes armés révolutionnaires

Pendant les décennies soixante et soixante-dix, une tranquillité relative dans les zones urbaines permit l'essor de l'économie et le développement de l'industrie. La culture du café apporta également des revenus non négligeables à l'État et aux zones de production. La vie économique et sociale prit donc la forme d'un capitalisme industriel et agricole, accompagné d'un cadre institutionnel visant à garantir des conditions minimales de subsistance à la population, en vue d'éviter de nouveaux soulèvements, mais cette stabilisation ne signifiait pas, cependant, que la société était devenue égalitaire ou équitable. Le pouvoir était toujours détenu par les élites et le fossé entre les riches et les pauvres subsistait ; parallèlement, les colons éloignés du centre du pays, qu'ils avaient fui durant *la Violencia*, ainsi que les petits producteurs agricoles des zones andines, se trouvaient complètement délaissés par l'État.

La guérilla des FARC, à vocation rurale et aux revendications agrairiennes, fut fondée en 1964 dans le village – désormais célèbre – de Marquetalia, au sud-est de l'actuel département de Caldas. Une lettre reposant dans les Archives générales de la nation, à Bogotá, fut récemment divulguée, comme l'annonce le quotidien *El Espectador* du 31 octobre 2010 : elle aurait été adressée en mai 1964 au président de la république – qui ne l'aurait pas lue avant d'ordonner une attaque militaire sur le village (cf. Annexe 6.2)[19]. La missive, signée par un groupe d'hommes et femmes, dont le futur chef des FARC, dénonçait le manque d'intérêt du gouvernement pour les paysans et les colons, militants communistes et anciens membres du parti libéral. Installés dans certaines régions du centre et de l'est du pays, ils avaient opté, en conséquence, pour une gestion autonome des territoires qu'ils occupaient. La forte répression militaire exercée par le gouvernement contre ces « républiques indépendantes » motiva la création d'une organisation armée. Outre l'action militaire du gouvernement contre le groupe, plusieurs tentatives de dialogue visant à la démobilisation des FARC et à leur incorporation à la vie politique pacifique et légale furent entamées. En 1984, le président conservateur Belisario Betancur et l'État major des FARC menèrent à bien des pourparlers aboutissant à la création d'un parti légal, proche des FARC en termes politiques, idéologiques et de revendications sociales et économiques. L' « *Unión patriótica* », Union patriotique, fondée en 1985, put disposer de nombreux élus locaux

[19] Acevedo, Tatiana. « Desde Marquetalia, "Para el Presidente en su Palacio" ». In : *El Espectador*. 31 octobre 2010.

et régionaux dans les régions périphériques et jouit d'une perception favorable dans les milieux étudiants et intellectuels. Cependant, le parti, comme entité, et ses membres, comme personnes physiques, furent l'objet d'un plan massif d'extermination qui laissa entre 3000 et 5000 morts (cf. Annexe 6.3)[20], des sympathisants de quartier aux candidats aux présidentielles, en 1987 et 1990, en passant par des membres du parlement.

En 1973, un groupe d'activistes de gauche et de sympathisants du général Gustavo Rojas Pinilla fondèrent un autre mouvement d'insurrection, à vocation urbaine : le « M-19 ». Cette dénomination énigmatique fait allusion au dimanche 19 avril 1970, date à laquelle l'ancien général, déchu en 1957, se présenta aux élections présidentielles. Admiré et soutenu par des secteurs politiques traditionalistes, mais éloignés du binôme libéral-conservateur, et apprécié par certains activistes de gauche, le militaire à la retraite fut donné gagnant aux premières heures du dépouillement, mais aurait été victime d'une fraude permettant de maintenir l'alternance libérale-conservatrice accordée en 1958. L'action armée du M-19 avait donc pour justification l'impossibilité d'accéder au pouvoir par la voie démocratique. L'incident qui marqua les dernières années du mouvement et accéléra son déclin fut la prise du Palais de Justice à Bogotá, siège de la Cour suprême, en 1985. L'assaut donné par les insurgés et la reprise de l'édifice par l'armée provoquèrent plus d'une centaine de morts, entre guérilleros, militaires, magistrats et autres civils[21]. Le M-19 se dissout en 1990 et cette même année le leader de l'organisation, le charismatique « commandant » Carlos Pizarro, présente sa candidature à la présidence du pays : sans possibilités réelles de l'emporter, mais jouissant d'une grande popularité dans l'opinion publique, il fut assassiné un mois avant les élections. Par la suite, plusieurs survivants du M-19 furent élus à des fonctions exécutives et législatives ou ont été nommés à des postes administratifs. Un ancien membre du M-19, Gustavo Petro, à la tête d'une coalition de centre gauche, les « Progressistes », remporta les élections à la mairie de Bogotá en octobre 2011[22].

---

[20] Voir, parmi d'autres documents, l'article « *El baile rojo* », publié par le magazine colombien *Semana* en août 2007. « *El baile rojo, memoria de los silenciados* » est le titre d'un documentaire, produit en 2007, sur l'extermination du parti Union patriotique. D'après Yesid Campos, son producteur, le documentaire porte le nom d'une des opérations clandestines organisées pour liquider des militants et activistes de l'UP. http://www.semana.com/nacion/articulo/el-baile-rojo/87549-3, consulté en janvier 2013 : voir annexe 6.3. Un autre article, publié en novembre 2007 par l'hebdomadaire colombien *Cambio*, rend compte du mode opératoire et des motivations des assassins. « *El exterminio* ». http://www.cambio.com.co/paiscambio/750/ARTICULO-PRINTER_FRIENDLY-PRINTER_FRIENDLY_CAMBIO-3814991.html, consulté en janvier 2013.

[21] Diverses sources, parmi elles des institutions gouvernementales, des médias, des centres universitaires et des organisations non gouvernementales de différentes tendances politiques, apportent des chiffres variables oscillant entre 55 et 200 morts.

[22] Il fut déchu de son poste en décembre 2013 et réinstallé quelques mois plus tard, à l'issue d'un bras de fer juridique et politique.

1.2.4 La transition vers le XXIème siècle

1.2.4.1 Trafic de drogue, libéralisation de l'économie et nouvelle Constitution

Depuis la fin des années soixante-dix, notamment dans le nord du pays et en Amazonie, les premières cultures de cannabis sont apparues. Tirant profit de la précarité économique des riverains et des colons, qui ne parvenaient pas à commercialiser leur production agricole, des tiers en provenance des régions centrales et du nord du pays impulsèrent la production et le traitement de la feuille de cannabis et, plus tard, de la feuille de coca. La coca est consommée depuis longtemps par différents groupes amérindiens, en quantité limitée, dans un cadre traditionnel et rituel, soumis à un encadrement spécifique.

Les circuits de production, de traitement et de transport des stupéfiants se répandirent, au fil du temps, de façon tentaculaire. Les hauts revenus engendrés par ces activités permirent aux producteurs et surtout aux trafiquants d'infiltrer les institutions publiques, y compris les forces de l'ordre, les partis politiques et les différentes instances de la vie quotidienne. Dans les zones de production, les prix de la terre, du transport et des denrées s'envolèrent. Les trafiquants investirent de plus en plus leur argent dans d'autres activités légales et illégales, dans d'autres régions, et acquirent des propriétés foncières. Ils financèrent indirectement les guérillas, puis organisèrent leurs propres groupes armés et commencèrent à constituer des cartels, dont les plus puissants et célèbres furent ceux de Medellín[23] et de Cali.

Parallèlement, le gouvernement démontait de manière graduelle les structures de l'État Providence et libéralisait les importations. Ces mesures, appliquées notamment entre 1981 et 1983, mais surtout durant les années quatre-vingt-dix, pendant la présidence du libéral César Gaviria, affaiblirent l'industrie et l'agriculture nationales. En 1991, avec la participation des leaders conservateurs et libéraux et des dirigeants de l'ancien M-19, une Assemblée constituante rédigea et entérina la nouvelle Charte politique, formellement plus avancée, plus égalitaire, plus multiculturaliste et plus laïciste que celle de 1886. La constitution de 1991 vise à garantir « un ordre politique, économique et social juste », au nom du peuple et « en invoquant la protection de Dieu », selon le stipule le préambule. La Colombie y apparaît comme :

> Un **État social de droit**, organisé sous forme de République unitaire, décentralisée, avec des entités territoriales autonomes, **démocratique, participative et pluraliste, fondée sur le respect de la dignité humaine**, sur le travail et la solidarité des personnes qui l'intègrent et sur la prévalence de l'intérêt général (article premier).

[23] Dont le leader fut le célèbre trafiquant Pablo Escobar Gaviria, tué par les autorités en décembre 1993.

1.2.4.2 Le repli des FARC et la « parapolitique »

Afin de pouvoir affronter les forces de l'ordre et des groupes paramilitaires de mieux en mieux armés, la guérilla des FARC commença à se charger directement de la production et du trafic de stupéfiants. De l'autre côté de l'échiquier, les paramilitaires, financés et entretenus par des propriétaires terriens, des trafiquants de drogue et des effectifs militaires à la retraite ou en exercice, se développèrent. Ils visaient de multiples buts : le contrôle des zones de production et des circuits de transport de stupéfiants ; la prévention des attaques des guérillas contre les propriétaires terriens ; l'affaiblissement des groupes armés d'extrême gauche ; la dissuasion des civils à l'égard de la guérilla ; l'intimidation des autorités locales ; l'influence sur les scrutins, en poussant les civils à voter les candidats favorables aux grands propriétaires et aux trafiquants ; l'exode des petits propriétaires en vue de s'emparer de leurs terres.

Les FARC, en raison de leur contamination par le trafic de drogue et de leur stratégie d'intimidation des civils, ont perdu beaucoup du soutien dont elles disposeraient dans les zones rurales et se sont éloignées de leur revendication initiale : la défense des paysans. Le gouvernement d'Álvaro Uribe a durement combattu l'organisation, y provoquant de nombreuses désertions ; d'importants cadres furent arrêtés ou tués, poussant le groupe à un repli stratégique. En revanche, son attitude vis-à-vis des paramilitaires a toujours été pour le moins extrêmement indulgente : auteurs de multiples assassinats et massacres, de spoliations, d'exodes de paysans et d'Amérindiens dont ils ont occupé les terres, et d'infiltration du pouvoir politique, ils furent soumis à des peines dérisoires, à l'issue des accords intitulés « Justice et paix », passés en 2002 et en 2005. Maints membres de ces groupes sont désormais retournés à l'action armée, comme délinquants de droit commun ou en formant de nouveaux groupes, désignés sous l'appellation euphémistique de « bandes criminelles » ou « Bacrim », notamment celle des « Aigles noirs ».

L'accord « Justice et paix » favorisa pourtant la création d'une « Comission nationale de réparation et de réconciliation[24] », qui exerce un travail de mémoire historique autour des victimes, les conseille sur le plan juridique et leur prête un appui psychologique. L'accord permit aussi la mise en place, depuis 2005, d'une structure judiciaire d'enquête sous la direction du

[24] *Comisión nacional de reparación y reconciliación*. Au début accusée de partialité en faveur du gouvernement Uribe, qui a favorisé sa création, la Commission revendique sa neutralité en mettant l'accent sur le caractère indépendant de ses membres dirigeants, issus du milieu de la recherche en sciences sociales et, pour certains d'entre eux, proches des organisations de défense des droits de l'homme. Au cours d'une conférence, le 17 novembre 2010, à l'antenne de Poitiers de l'Institut de sciences politiques de Paris, le directeur du groupe de mémoire historique de la Commission, l'anthropologue et historien Gonzalo Sánchez, a affirmé que celle-ci est parvenue, à plusieurs reprises, à résister aux tentatives de manipulation du gouvernement Uribe.

« *Fiscal general* » – l'avocat général du ministère public. Après six années de travail, les enquêteurs de « Justice et paix » ont documenté et constaté, grâce à des travaux de police scientifique[25], à des témoignages des proches des victimes et à des confessions d'anciens combattants, 175 514 homicides attribuables aux groupes paramilitaires (cf. Annexe 6.4)[26].

Plusieurs hommes politiques, élus au parlement, gouverneurs des provinces, maires et hauts fonctionnaires appartenant au parti de l'ancien président, Álvaro Uribe Vélez, ont été jugés et condamnés pour leur participation directe ou indirecte aux exactions commises par les paramilitaires et pour leurs liens avec des trafiquants, lors d'un scandale politico-judiciaire connu sous le nom de « procès de la parapolitique » (cf. Annexe 6.5)[27], encore ouvert en 2014. Une autre affaire controversée, lié au combat intensifié contre la guérrilla des FARC durant le gouvernement Uribe, est celle des *Falsos positivos* ou faux cas positifs : plusieurs membres de l'armée, des soldats aux généraux, furent mis en examen, accusés d'avoir causé la mort à des civils hors de combat pour après les présenter comme des pertes provoquées aux insurgés. Le but en aurait été de « faire du chiffre » dans la lutte contre les FARC auprès des médias, du Ministère de la défense et de la présidence de la République elle-même ; les deux derniers auraient poussé les troupes à de tels dérapages par exigence excessive d'efficacité.

Cet aperçu de l'histoire récente de la Colombie peut sembler un peu long. Néanmoins, il nous a paru nécessaire d'expliquer ici un certain nombre de faits historiques majeurs qui sont souvent évoqués dans les textes d'Alfredo Molano.

[25] Anthropologie légale, médecine légale, taphologie, comparaison d'échantillons d'ADN, entre autres.

[26] Source: site web de la "Fiscalía general de la nación, unidad de justicia y paz" (http://www.fiscalia.gov.co/justiciapaz/Index.htm), consulté le 30 mars 2011. Voir aussi "Fiscalía tiene documentados 173.183 homicidios cometidos por 'paras' ", article publié dans le quotidien colombien *El Espectador* le 13 janvier 2011 (http://www.elespectador.com/print/244826). Voir annexe 6.4.

[27] Voir, parmi d'autres articles et publications : Bele, Patrick. « Les liaisons dangereuses des politiques colombiens ». In : *le Figaro*, 16 mars 2010. http://www.lefigaro.fr/international/2010/03/16/01003-20100316ARTFIG00442-les-liaisons-dangereuses-des-politiques-colombiens-.php. Voir aussi Mariani, Pascale; Langlois, Roméo. « Le scandale des paramilitaires colombiens éclabousse Uribe ». In : *Le Figaro*, 24 avril 2008 (Annexe 6.5). http://www.lefigaro.fr/international/2008/04/24/01003-20080424ARTFIG00375-le-scandale-des-paramilitaires-colombiens-eclabousse-uribe.php

Chapitre 1.3 Œuvres d'Alfredo Molano

Penchons-nous maintenant sur les ouvrages de Molano abordés et analysés pour l'élaboration de notre étude. Ce sont, pour la plupart, des productions majeures dans la biographie littéraire de l'écrivain. Nous nous intéressons aux ouvrages composés de textes narratifs, à dominante narrative ou contenant un nombre ou un pourcentage élevé de textes narratifs. À gauche de chacun d'entre eux, nous retrouvons l'abréviation par laquelle il sera désigné dorénavant et, à droite, le sous-titre de la publication, quand elle en comporte un. Comme nous l'avons précisé dans l'introduction, nous ne tenons pas compte d'autres types de texte produits par l'écrivain, notamment les rapports scientifiques, les tribunes d'opinion, ni les essais ou les commentaires critiques parus dans des revues spécialisées.

Lorsque nous citerons, pour exemple, un passage ou un fragment textuel, cette citation sera accompagnée d'une référence, en italique et entre crochets, indiquant l'ouvrage dont il est tiré, de même que la page. Cette référence peut à son tour être précédée d'une mention, en italique, du nom du récit ou du chapitre dont le fragment est extrait. Par exemple :

> Asesinaron a un inocente (…) por estar acostumbrados a creer que siempre tienen la razón y que nadie les discute. *El jardín* [*Desterrados* : 113, 114].

Le passage cité est tiré du récit *El Jardín*, appartenant à l'ouvrage *Desterrados*, pages 113 et 114.

Ci-dessous, nous dressons la liste des ouvrages lus et analysés. Nous y trouvons les mots que nous utilisons comme abréviations des titres, les titres proprement dits, les sous-titres et un commentaire très succinct sur chacun de ces livres.

[*Selva*] **Selva adentro**: una historia oral de la colonización del Guaviare (1987). Ce volume combine les témoignages collectés par Alfredo Molano et son équipe de chercheurs et les observations effectuées par ces derniers sur les différents vagues et processus de colonisation que connut l'actuel département du Guaviare. L'ouvrage oscille entre le genre narratif, le rapport d'enquête de terrain et l'essai.

[*Corte*] **Siguiendo el corte**: relatos de guerras y de tierras (1989). Cet ouvrage se consacre au peuplement de l'est et du sud-est de la Colombie par des paysans originaires du centre et de l'ouest, depuis les montagnes de Sumapaz, au sud de Bogotá, jusqu'aux actuels départements frontaliers du Venezuela, dans la Savane orientale, du Brésil et du Pérou. Ce texte permet de connaître le vécu et les impressions des combattants ayant lutté contre les

gouvernements conservateurs, les conflits à l'intérieur des factions libérales, l'apparition des mouvements de gauche pacifique et armée, les formes de la colonisation et les débuts de la culture du cannabis et de la coca, destinées au trafic de stupéfiants.

[*Cosas*] **Yo le digo una de las cosas**: la colonización de la reserva de la Macarena (1989). Cet ouvrage, rédigé par plusieurs auteurs, est composé de deux parties principales : le recueil de récits et le rapport de terrain. Le composant narratif, largement majoritaire, est attribuée à Alfredo Molano ; ses collègues se chargent des composants sociologique, biologique et géographique. Comme l'explique le sous-titre, le volume est consacré aux différentes étapes de la colonisation de la zone de réserve forestière de la Macarena, chaîne de montagnes à l'est de la Colombie, caractérisée par sa forêt tropicale.

[*Aguas*] **Aguas arriba**: entre la coca y el oro (2001, première édition parue en 1989). Ce volume présente le voyage effectué en juin 1988 par Alfredo Molano et ses collègues chercheurs de Bogotá dans la zone d'exploitation aurifère du département de Guainía, frontalier avec le Brésil et le Venezuela, région de production de coca également. Le texte recueille aussi les témoignages de plusieurs personnes rencontrées au cours du voyage et dans la zone d'exploitation.

[*Tropel*] **Los años del tropel**: Crónicas de la Violencia (1991, première édition parue en 1985 sans le dernier récit). Ce livre comprend une série de récits de rescapés et de témoignages de bourreaux sur des affrontements partisans durant la période connue sous le nom de *la Violence*. Ces personnages, originaires de différents endroits, urbains et ruraux, du département du Valle, à l'ouest de la Colombie, nous permettent de connaître de près les épisodes sanglants des années cinquante et soixante, principalement.

[*Así mismo*] **Así mismo**: relatos (1993). Recueil de récits, pour la plupart préalablement publiés dans la presse écrite. Ces textes courts s'apparentent, par leur format et leur contenu, à des nouvelles, mais ils disposent également d'un arrière-plan testimonial.

[*Trochas*] **Trochas y fusiles**: historias de combatientes (1994). Cet ouvrage dresse un parcours historique et sociologique de l'apparition de la guérilla des FARC et de son expansion, dépeintes par des membres fondateurs, lesquels racontent leurs motivations, leurs revendications et leurs combats. A ces témoignages s'ajoutent la documentation historique et la recherche de terrain, qui permettent à Alfredo Molano de regarder en profondeur, non sans esprit critique, la structuration et le mode opératoire de l'organisation, à la lumière du contexte

sociopolitique national. L'œuvre rend compte de personnages et d'épisodes propres à la fin des années quarante, au tout début de la période de *La Violencia*, jusqu'à l'aube des années quatre-vingt-dix, quand échoua la tentative d'intégration d'un secteur des FARC à la politique nationale, au travers du parti « Union Patriotique », anéanti à coups de pistolet. Ce texte évoque aussi l'échec de l'offensive militaire menée par le gouvernement contre le noyau de commandement des insurgés, en décembre 1990, dans la forêt tropicale colombienne.

[*Llano*] **Del llano llano** (1995). Ce volume réunit les récits de vie de différentes personnes originaires du *Llano*, la vaste plaine ou savane à l'est de la Colombie, ou qui s'y établirent entre le milieu et la fin du XXème siècle. Nous y trouvons des agriculteurs, des éleveurs, une jeune femme forcée par les circonstances à se prostituer, un travailleur précaire de l'industrie pétrolière. La marginalisation, l'acculturation ou l'imposition de mœurs et de normes morales étrangères à la vie du *Llano*, le conflit politique et la crise provoquée – paradoxalement – par le boom pétrolier marquent la vie de ces habitants de la Savane.

[*Rebusque*] **Rebusque mayor**: historias de mulas, traquetos y embarques (1997). Dans ce volume, différents narrateurs nous présentent leur vie et leurs expériences dans le sous-monde du trafic national et international de cocaïne. Certains d'entre eux mènent une existence de caïds, marquée par le gaspillage de grandes sommes d'argent, les règlements de comptes mortels et la prison. D'autres sont entraînés, plus ou moins naïvement, dans l'engrenage de l'activité illicite et finissent par tomber, aussi naïvement, entre les mains des autorités colombiennes, boliviennes, espagnoles ou états-uniennes. Par « *mulas* » et « *traquetos* », il faut entendre les passeurs de drogue en moindre quantité et les petits caïds. Par « *embarques* », la drogue convoyée en moyenne et grande quantité.

[*Desterrados*] **Desterrados**: crónicas del desarraigo (2001). Recueil de témoignages de différentes personnes qui durent s'exiler dans leur propre pays ou fuir à l'étranger, abandonner leur demeure par crainte d'être agressés ou tués, dans un climat général de violence et de poursuites politiques.

[*Apaporis*] **Apaporis**: viaje a la última selva (2002). Cet ouvrage présente le parcours de Molano et son équipe de chercheurs tout au long de la rivière Apaporis, dans l'Amazonie, de même que les personnes qu'ils côtoient durant cette traversée, les histoires que celles-ci relatent et leur rapport avec la société et avec la nature.

[*Penas*] **Penas y cadenas** (2004). Cet ensemble de récits réunit les expériences de différents prisonniers et d'anciens détenus, accusés de crimes et de délits de droit commun et politiques, ainsi que d'autres personnes liées au monde carcéral, dont un gardien de prison et la fiancée d'un activiste politique assassiné derrière les barreaux.

[*Espaldas*] **Espaldas mojadas**: historias de maquilas, coyotes y aduanas (2005). Ouvrage qui réunit les observations faites par Alfredo Molano et sa collègue María Constanza Ramírez dans la frontière méxico-états-Unienne. Ils nous transmettent également les témoignages de plusieurs migrants, dans lesquels s'entremêlent l'exploitation, l'injustice, la souffrance, la mort et, par moments, la réussite, obtenue par des moyens plus ou moins illicites, de quelques-uns des narrateurs. Par « *maquila* », il faut entendre les ateliers d'assemblage installés au Mexique par de grandes compagnies multinationales ; par « *coyotes* » les passeurs de migrants du côté mexicain de la frontière vers les États-Unis.

[*Caimán*] **La tierra del Caimán**: historias orales del bajo Magdalena (2006). Les protagonistes de ce recueil et les situations vécues se situent sur les berges du cours inférieur du fleuve Magdalena et dans les territoires alentour, là où commence *la Costa*, la région géographique et l'aire socioculturelle caribéenne de la Colombie. Les personnages évoluent entre la ville de Mompox, sur le Magdalena, et Barranquilla, le grand centre urbain côtier, chef-lieu du département de l'Atlántico et capitale régionale.

[*Fierros*] **Ahí les dejo estos fierros**: relatos (2009). Recueil de témoignages d'anciens guérilleros et paramilitaires qui racontent les circonstances qui les poussèrent à participer à différents conflits, leurs expériences dans le maquis ou dans des commandos urbains et, surtout, les raisons pour lesquelles ils décidèrent d'abandonner la lutte armée.

2 Deuxième partie

Le positionnement d'Alfredo Molano face au « modèle » générique de l'écriture testimoniale

Alfredo Molano exerce et revendique la pratique de l'écriture testimoniale, mais, comme nous le verrons, il y introduit des variations qui rendent son style particulier. Molano s'impose des contraintes et prend également certaines libertés, les unes motivées par les autres, autour de l'identité des témoins. De même, dans ses efforts de restituer devant le lecteur la vérité, ou plutôt les vérités de chaque témoin, il fait appel à des procédures narratives et rhétoriques qui le font frôler, sans pourtant les dépasser, les limites de la fiction.

Dans cette partie de notre étude, nous allons justement traiter des éléments caractérisant le genre testimonial, en les présentant au travers d'exemples tirés des œuvres de l'auteur, en vue d'évoquer les origines, le fonctionnement et le but de cette écriture. Nous nous intéresserons également au rôle joué par ces instances que sont le témoin, le narrateur (souvent fondus dans un même personnage) et le médiateur sur les plans narratif et idéologique. Nous n'oublierons pas d'évoquer le regard critique porté sur le témoignage.

Chapitre 2.1 L'écriture testimoniale

Si no contamos ni hablamos,
todos nuestros muertos van a quedar muertos para siempre
[*Desterrados* : 161].

Nous venons de reprendre les mots d'Osiris, narratrice de son propre récit dans *Desterrados*, lorsqu'elle réfléchit à l'importance que pour elle revêt le témoignage. Le critique littéraire guatemaltèque Dante Liano Quezada, cité par Marie Estripeaut-Bourjac [2012 : 33] propose cette définition de témoignage, tenue pour canonique : « ***Narración no ficticia contada en primera persona*** *por un protagonista que se vale de la* ***mediación de un intelectual*** *para la escritura de su historia* » [Liano Quezada 2000 : 217].

Nous avons donc affaire à un **récit non fictif raconté à la première personne** par un protagoniste qui profite de la médiation d'un intellectuel pour l'écriture de son histoire. À son tour, Marie Bornand formule cette définition:

> Le témoignage est un acte de parole qui se trouve précisément au confluent des exigences fondamentales actuelles de notre société: **un sujet *je* parle de ce qu'il a vécu, vu ou entendu en première position** (authenticité). **Son expérience personnelle, douloureuse, est un bouleversement qui concerne ses semblables car la dignité humaine est en jeu**, d'où une prise de parole publique (...). La question éthique est cependant au premier plan dans le témoignage, **la crédibilité du témoin étant une condition indispensable** à la prise de parole [Bornand 2004 : 8].

Elisabeth Jelin considère, elle, le témoignage comme un genre qui systématise une mémoire individuelle ou une information autobiographique, en vue de la transformer en une « mémoire sociale ». C'est donc un exercice narratif de socialisation d'une expérience, exercice qui confère un sens au passé du témoin et permet de construire un savoir culturel partagé entre le témoin et son public [Jelin 2001 : 94].

Le sociologue colombien Orlando Fals Borda, sans prétendre définir explicitement le témoignage, décrit la démarche d'Alfredo Molano dans son prologue à *Corte*. Après avoir souligné l'importance que, pour l'écrivain, revêt l'oralité, Fals Borda commente un engagement qu'il considère incontournable et que, selon lui, Molano ne néglige pas :

> Sans oublier non plus **la responsabilité de partager toute cette information** murie et réfléchie [autant que celle purement descriptive] **avec les communautés de base d'où**

> **elle est issue** et dans des styles ou des formes compréhensibles et saisissables pour les gens ordinaires[28] [*Corte* : 20].

Le témoignage, selon ces mots, sert donc autant de miroir aux personnes et aux populations qui divulguent des informations les concernant que de moyen permettant de faire connaître ladite information à d'autres individus, extérieurs, de façon accessible. Le témoignage peut et devrait être vu, lu, par les témoins eux-mêmes et par leurs communautés. Comme Alfredo Molano le souligne à maintes reprises, les rapports universitaires et techniques ne favorisent pas l'accomplissement de ces deux aspirations : ni celle de la diffusion ni celle de l'effet miroir. Molano souligne cet effet qui permet aux témoins de se voir, de s'observer eux-mêmes, tout en leur permettant de prendre un certain recul par rapport aux personnages. Les témoins s'identifient donc avec ces personnages auxquels ils ont donné origine, ils s'y reconnaissent, malgré certaines différences formelles ou de détail, qu'ils ne se privent pourtant pas de souligner.

> El efecto que eso produce en la gente cuando lee el relato (…) fue bien maravilloso, porque **estos relatos son un poco como espejos** – ¿no es cierto? – **en donde se reconocen y al mismo tiempo no se reconocen**. El no reconocimiento es por ejemplo "- ¿sabe qué? Usted está equivocado. No estaba vestido de azul, estaba vestido de caqui". No tiene ninguna importancia eso, pero esa fidelidad de ellos al relato, al testimonio mismo, a veces los confunde. Pero, en general, la función es de espejo. **Se ven un poco retratados, se ven ahí y se ven reconocidos** [Molano 2010 : (56:40)].

Molano explique également la possibilité offerte par le témoignage de s'approcher davantage des informateurs et des lecteurs par le biais d'un langage qui valorise le texte narratif et s'écarte du registre et de la structure des rapports scientifiques et institutionnels. Pour lui, le rapport s'avère incapable d'exprimer « la vie réelle ». C'est pourquoi l'écrivain décide de choisir le récit comme type textuel central de sa thèse – interrompue – à Paris.

> Pues es simple, realmente simple. Los trabajos de campo son trabajos, que eran para mí muy atractivos. Pero al verter, al utilizar ese material 'pa' un informe, el informe siempre… **el lenguaje del informe, el formato del informe, el esquema del informe era muy apretado. Digamos que la vida real no me cabía ahí**. Entonces, ahí tomé una decisión, a sabiendas de las consecuencias, que fue presentar mi tesis de grado con relatos y no bajo el formato académico, por considerarlos más ricos en elementos, matices, más cerca del ser humano y capturaban, digamos, ángulos y matices que en el informe se perdían [Molano 2010 : (01:35)].

Cette familiarité entre le témoignage et l'individu dans son quotidien, dans sa façon habituelle de s'exprimer, rend le genre apte à dépeindre la réalité dans ses différentes facettes et manières d'être perçue et expliquée. Le témoignage permet l'exploration des rapports entre

[28] "*Sin olvidar tampoco que existe la responsabilidad de compartir toda esta información madurada y reflexiva (como la puramente descriptiva) con las comunidades de base de donde partió y en estilo o formas comprensibles y asimilables para las gentes comunes (…)*".

l'individu et la société, du fonctionnement de celle-ci, des problèmes de ses membres et de la manière elle société contribue à pallier ces difficultés ou à les aggraver. D'après l'essayiste, critique littéraire et éditeur espagnol Eduardo Becerra, les « multiples espaces problématiques de la réalité hispano-américaine » s'affichent explicitement grâce au témoignage et à sa richesse thématique, laquelle suscite chez le lecteur une « prise de conscience radicale ».

> **El testimonio constituye una nueva forma de compromiso** que (…) **adopta explícita y rotundamente una actitud política**. La toma de conciencia radical respecto a los múltiples espacios problemáticos de la realidad hispanoamericana otorga asimismo una variedad temática notable que acaba por **evidenciar un panorama histórico especialmente convulso**. **Masacres, experiencias carcelarias, acciones represivas** realizadas por gobiernos tanto dictatoriales como democráticos y situaciones de **marginalidad y pobreza** son los materiales que nutren este tipo de narraciones [Becerra 1995 : 392].

Parmi ces « espaces problématiques » auxquels s'intéresse particulièrement Molano, E. Becerra cite les « les massacres, les expériences pénitentiaires, les actions répressives, (…) les situations de marginalité et de pauvreté ».

Avant de rentrer dans le détail sur l'origine et sur les caractéristiques du témoignage, de même que sur la façon dont l'écrivain sociologue le met en pratique, citons une définition négative de ce qu'est, ou plutôt de ce que n'est pas, cette manifestation de l'esprit, d'après le professeur et chercheur en littérature espagnole Georges Tyras. Ce dernier évoque le cas du faux témoignage écrit par Binjamin Wilkomirsky au sujet de la Shoah (cf. 2.6.4), avant de se pencher sur l'œuvre *Maquis*, de l'espagnol Alfons Cervera, texte dont G. Tyras analyse ce qu'il appelle les « dispositifs de garantie » permettant au récit d'assurer sa véracité.

> **Le témoignage** n'est pas un genre littéraire mais une modalité de **discours référentiel capable de se couler dans des formes littéraires diverses**. (…) La question de la véracité ou de la fausseté du témoignage **oblige à remettre en cause la validité de la distinction entre factualité et fictionnalité** (…) [Tyras 2008 : 410].

Comme nous commençons à le percevoir, le témoignage n'est pas qu'un genre qui ouvre sa porte et accorde sa place aux victimes. À plusieurs égards, il s'agit d'un genre à la fois victime et suspect. Soit son orientation vers la factualité lui vaut d'être exclu de la liste des créations littéraires, soit son éventuel recours à la fiction sert de prétexte à douter de sa véracité. A. Molano et ses textes ne sont pas étrangers à cette double mise en cause qu'il reconnaît, assume et met à son tour en question de façon explicite, comme nous le verrons.

2.1.1 Origines du témoignage

Notre évocation des origines du témoignage nous amène, de façon moins surprenante qu'il n'y paraît, vers le terrain de la littérature épique. Les deux genres ont en commun différents éléments, notamment, à notre avis, le fait de rendre compte ou de révéler des situations conflictuelles, tout comme le fait de prendre l'oralité, du point de vue formel, comme point de départ [Madelénat 1986 : 14-16]. Bien que les protagonistes de l'écriture testimoniale soient des individus en principe anodins, inconnus et ordinaires, contrairement aux prestigieux héros de la mythologie, de la littérature épique et de la grande Histoire traditionnelle, les uns comme les autres exposent une action qui peut néanmoins être jugée « intéressante et mémorable » [Madelénat 1986 : 19]. À ce sujet, le professeur de littérature hispano-américaine Maryse Renaud, dans l'introduction à *Epicidad y heroísmo*, volume qu'elle a coordonné, affirme, à propos de certains textes romanesques actuels :

> **Hasta los antihéroes más triviales pueden llegar en ocasiones a poseer cierta inesperada y entrañable dimensión heroica**. La epopeya, parodiada, se humaniza, se banaliza: ¿Acaso no es la vida o, más sencillamente aún, la supervivencia, la resistencia, los valores supremos en medio de tanta irracional violencia? [Renaud 2009 : 14][29].

Aussi nous retrouvons-nous devant des textes caractérisés par des attitudes ou par des démarches héroïques, mais parcourus en même temps par un souffle paradoxal, par une veine parodique, voire burlesque. À son tour, « l'humanisation du héros historique », processus opposé, mais concomitant à l'exaltation du héros anonyme, est également évoquée par Lucía Ortiz, pour qui le roman historique *El general en su laberinto* apparaît comme l'exemple le plus représentatif de cette démythification d'un grand personnage de l'historiographie officielle. Gabriel García Márquez y place le *Libertador* à une échelle humaine, retraité comme n'importe quel autre mortel [Ortiz 1997 : 101]. Le but recherché est de recréer la profondeur de sa personnalité et les conflits intérieurs qui le tourmentaient sans doute alors, plutôt que de ternir son importance historique comme leader militaire et politique. Depuis un point de vue historiographique, si l'exaltation du héros anonyme, à laquelle se consacre sans cesse Alfredo Molano, relève d'une démarche propre à l'Histoire des Annales et de la recherche qualitative en sociologie, la descente des grands héros de leur piédestal correspond à une perception relativiste, sceptique, « postmoderne » en quelque sorte, de l'Histoire (cf. Chapitre 2.4).

[29] « Même les antihéros les plus ordinaires parviennent parfois à posséder une dimension héroïque, inattendue et étonnante. L'épopée, soumise à la parodie, devient humaine, se banalise. La vie n'est-elle pas, ou plus simplement, la survie, la résistance, la valeur suprême au milieu de tellement de violence irrationnelle ? ».

En Amérique latine, le témoignage rejoint depuis toujours les confrontations entre vainqueurs et vaincus, ainsi qu'entre les structures sociales et économiques dominantes et celles qui visent à se libérer de ce joug. Cette dichotomie s'observe depuis la Conquête et les premiers temps de la Colonie, comme le remarque Renato Prada Oropeza, dans les peaux de personnages si différents que Fray Bartolomé de las Casas, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca ou Lope de Aguirre, pour citer certains Espagnols, ou, depuis une perspective opposée, le Péruvien, issu de la noblesse Inca, Felipe Guamán Poma de Ayala. R. Prada Oropeza souligne que la confrontation entre dominants et dominés est perceptible même au niveau discursif, car les uns et les autres recourent à différentes formes et espaces d'expression. « **La verdad del avasallador dista en términos semánticos y lingüísticos de aquella verdad marginada, de los avasallados**» (cité par Marie Estripeaut-Bourjac [2012 : 20]).

Les « *avasalladores* », les asservisseurs, détiennent les moyens de création et d'expression « officiels », canoniques, institutionnalisés. Les individus et les groupes marginés visent à créer des moyens d'expression alternatifs et également à infiltrer, pour ainsi dire, les sources et les canaux d'information des élites en vue de se faire entendre. Le témoignage en général et l'œuvre d'A. Molano en particulier constituent des façons d'y parvenir. Reprenons l'idée du Français Pierre Girard, fondée à son tour sur la philosophie politique du Napolitain Giambattista Vico : il est nécessaire d'adopter une posture machiavélique – dans un sens positif, favorable – permettant de concilier la nécessité des fins – faire entendre les dénonciations et les revendications des opprimées – et la difficulté des moyens – l'ouverture d'espaces pour que les opprimés parviennent à s'exprimer [Girard 2008 : 351].

2.1.2 Caractéristiques et objectifs du témoignage

le critique littéraire vénézuélien Miguel Gomes signale une particularité qui constitue, à notre avis, l'élément central du témoignage. Après avoir analysé différents ouvrages qui relèvent de ce style d'écriture, l'auteur affirme que dans la plupart des textes cohabitent deux locuteurs, deux « voix textuelles » : l'une se situe à un niveau social et énonciatif généralement considéré comme supérieur. Elle accorde la parole à la seconde voix, qui parvient ainsi à se faire entendre.

> Hay una coincidencia numéricamente importante que podría plantearse así: **el testimonio supone una negociación entre, al menos, dos voces textuales:** una situada en una posición tradicionalmente considerada como superior y una inferior. **La primera,** guardando silencio, **ha de ceder su ritual expresivo a la segunda para que ésta logre, al fin, dejar de ser una desposeída de la palabra** [Gomes 1999 : 188].

Autrement dit, pour parler de témoignage, il est donc impératif de se retrouver en présence d'un individu ou d'un ensemble d'individus A qui occupent, au vu des conventions

sociales, une position « inférieure », que nous entendons comme plus vulnérable du point de vue socioéconomique, et d'un individu B, qui occupe une position sociale moins vulnérable et qui jouit d'une certaine reconnaissance publique. Cet individu B cède, ou doit céder, la parole à l'individu A, qui ne dispose pas de moyens pour exposer sa situation. L'individu B n'entend pas et ne devrait pas se transformer en porte-parole de A ou en représentant de A, ou en tout cas ne doit pas le faire de manière systématique : il doit tout simplement laisser parler A.

L'autre fonction essentielle du témoignage, déjà évoquée et sur laquelle nous ne manquerons pas de revenir, consiste à faire connaître une réalité ignorée ou passée sous silence. Ainsi, lorsque nous lisons le recueil intitulé *Así mismo*, nous trouvons, en guise de texte liminaire, une présentation intitulée « L'autre pays », rédigée par la poétesse colombienne María Mercedes Carranza. Elle suggère au lecteur d'observer la Colombie non comme un seul pays, mais comme deux, deux extrêmes, deux moitiés ou pôles qui se repoussent, tout en ayant besoin l'un de l'autre. D'un côté, apparaît ce pays « qui écrit l'histoire, gère l'économie, nomme les gouvernants (…) et, enfin, représente la Colombie dans le monde ». De l'autre, il existe un pays, « largement plus vaste et plus nombreux que le premier et presque entièrement ignoré ou méconnu ». C'est ce pays ignoré, méconnu, qui vise à se faire remarquer à l'aide du témoignage.

L'analyste politique colombien Jorge Orlando Melo, qui a rédigé le prologue de la deuxième édition de *Aguas*, nous laisse entendre que ce recueil reflète les vies de « ceux qui ne trouvent pas de place dans le pays conventionnel » et qui subsistent dans « un monde dépourvu d'État et de normes ».

> (…) **Quienes no encuentran sitio dentro del país convencional**. **Un mundo en buena parte sin Estado**, sin sistemas judiciales definidos, donde las normas de convivencia se imponen o espontáneamente o por la fuerza [*Aguas* : 9].

Pour Jorge Orlando Melo, ce recueil et d'autres, comme *Selva* et *Corte*, revêtent une utilité certaine, puisqu'ils présentent une sorte de « négatif photographique du pays ».

> (…) Permiten ver cómo lo que de alguna manera podría definirse como un **negativo del país**[30] –zonas sin Estado, donde la guerrilla es guardián del orden, sin escuelas ni iglesias, ni industrias ni cultivos permanentes – constituye, sin embargo, **una prolongación, entre corrupta y entusiasta, de lo que es el resto de Colombia** [*Aguas* : 10].

Pour Marie Bornand, le témoignage doit reposer sur une base irremplaçable, fondée, comme dans le cas de l'autobiographie, sur le respect d'une « exigence d' 'authenticité' »

[30] « Négatif », dans le sens du traitement de la photographie argentique. C'est ce que le pays est vraiment, mais vu de façon complètement inversée.

[Bornand 2004 : 7]. En termes d'actes langagiers, outre ses ambitions « performatives » ou « perlocutionnaires », dont nous parlerons plus loin (cf. 2.1.3.3.8, 2.6.1), le témoignage doit respecter le « principe de sincérité » ou « maxime de qualité de l'information », postulée par le philosophe et linguiste anglo-américain Herbert Paul Grice, qui formule ces deux consignes :

> 1. N'affirmez pas ce que vous croyez être faux.
> 2. N'affirmez pas ce pour quoi vous manquez de preuves[31] [Grice 1979 : 57-72].

Le témoignage est donc tenu de se placer au plus près possible de la réalité objective dans la présentation des faits évoqués. Cet effort d'impartialité n'empêche pourtant pas que le témoignage, abordé d'une manière pragmatique, discursive, ne se caractérise également par « une position d'énonciation ou par un statut de parole dans lequel la victime d'une violence politico-idéologique se trouve placée au premier plan » [Bornand 2004 : 16]. Autrement dit, le témoignage porte en lui une focalisation particulière, laisse transparaître une perspective singulière adoptée par le narrateur et, pour ainsi dire, cautionnée par le médiateur.

Cette apparente contradiction entre l'objectivité visée et la subjectivité inévitable se résout dans le sens où le témoin rend compte d'une situation concrète, susceptible d'être constatée et corrigée, mais qu'il présente avec sa propre sensibilité. La sincérité est donc de mise et le témoignage s'apparente à la biographie par sa démarche, d'après Marie Bornand. Néanmoins, pour elle, l'impératif de sincérité est supérieur dans le témoignage, par rapport à la biographie, laquelle n'est pas tenue de se conformer à des exigences éthiques aussi sévères. Plutôt qu'à la biographie, il nous semble plus juste d'apparenter le témoignage à l'autobiographie et d'évoquer les engagements qui constituent ce que Philippe Lejeune désigne sous le nom de « pacte autobiographique » et qui visent à la véracité du récit (cf. 3.4.1.2).

Le critique colombien Juan Carlos Vélez reprend les postulats des chercheuses espagnoles Nancy Bermeo et Paloma Aguilar Fernández[32], dont les travaux portent sur la mémoire historique de la Guerre civile et de la Dictature franquiste. Pour tous trois, outre la volonté de sincérité, le sens du témoignage réside dans un « apprentissage politique ». Ce processus de modification du positionnement politique et des pratiques individuelles et sociales qui en découlent s'opère, dans un premier temps, chez le témoin. En effet, lui-même évolue au fil des expériences auxquelles il est confronté. Son vécu est, à son tour, transféré au lecteur, pour

[31] *Try to make your contribution one that is true. 1. Do not say what you believe to be false. 2. Do not say that for which you lack evidence*.

[32] Bermeo, Nancy (1996). In : Aguilar Fernández, Paloma. *Memoria y olvido de la Guerra Civil española*. Alianza Editorial. Madrid. p. 49 - 50.

qui l'expérience d'autrui devrait servir à modifier ses propres actions et prises de position. Le témoignage revêt donc une valeur didactique, d'enseignement par l'exemple [Vélez 2003].

Le témoin, individu en position d'infériorité et de vulnérabilité à l'égard d'autres individus, forces ou secteurs sociaux, vise également à être identifié et reconnu par la société. Il entend aussi résoudre une situation critique, ponctuelle ou inscrite dans la durée, qui empêche le témoin et ses proches de vivre dignement, voire met en danger leur existence physique. En cas d'extrême gravité, la diffusion de son témoignage revêt alors un caractère urgent.

D'autres mots, prononcés également par le sociologue colombien Orlando Fals Borda, ancien professeur d'Alfredo Molano à l'Université Nationale de Bogotá, dans son prologue à *Corte*, nous aideront à préciser le mode opératoire et, surtout, le but du témoignage. O. Fals Borda présente le témoignage comme suit :

> (...) Une **recherche légitime de faits et d'évidences sur la réalité élusive**, particulièrement dans ces circonstances dans lesquelles il n'existe pas de documentation écrite ni de sources secondaires accessibles, afin d'**aller à la rescousse de l'histoire oubliée ou interdite**, ainsi que de **constituer un registre de la vie** qui s'agite, inédite, en face de nous[33] [*Corte* : 16].

Nous insistons souvent sur le fait que le travail de vulgarisation d'A. Molano dépeint et met en avant de nombreux épisodes de violence ayant marqué plusieurs secteurs de la société colombienne, souvent considérés comme exclus, à divers moments historiques. Nous nous interrogeons sur l'intérêt d'une telle exposition de la violence, tant au travers de la pratique littéraire que par le biais d'autres pratiques artistiques. Comme A. Molano ne cesse de le revendiquer, c'est un mécanisme permettant d'attirer l'attention sur ce problème et d'y réfléchir. Myriam Watthee-Delmotte, dans l'introduction au volume qu'elle coordonne sur les représentations de la violence, s'exprime très clairement :

> Une des fonctions des représentations littéraires et artistiques de la violence est bien de **créer**, dans la muraille du bienheureux conformisme, **une brèche d'insécurité qui permet de maintenir à l'égard de l'horreur une certaine lucidité** [Watthee-Delmotte 2002 : 8].

Eduardo Becerra définit « l'écriture testimoniale » comme un genre qui a pour but de présenter les faits « nus », tels quels, « crus », s'écartant d'une volonté esthétique ou esthétisante. Le genre vise donc la clarté, la concision, la possibilité chez le lecteur d'accéder rapidement à

[33] "*(...) Una búsqueda legítima de hechos y evidencias sobre la realidad elusiva, especialmente en aquellas circunstancias en las que no hay documentación escrita ni fuentes secundarias accesibles; todo ello con el fin de rescatar la historia olvidada o prohibida y además registrar la vida que se agita inédita ante nuestros ojos*".

une information qui présente « les aspects les plus conflictuels de la société et de l'histoire récente de l'Amérique hispanique » pour se l'approprier sans difficulté.

> La narrativa testimonial supone un **acercamiento a los aspectos más conflictivos de la sociedad** y la historia recientes de Hispanoamérica con pretensión de **mostrarlos desde una perspectiva directa,** rebajando al mínimo la mediación estética del proceso narrativo implantado para presentar **los hechos desnudos, expuestos en toda su crudeza** [Becerra 1995 : 392].

Cependant, contrairement à ce qu'on pourrait inférer de cette assertion, le témoignage ne saurait être pris pour de la réalité brute, en vrac, livrée au lecteur pour qu'il s'y arrange comme bon lui semble, au risque de ne pas pouvoir la digérer. La sélection et la retouche auxquelles s'adonne le médiateur et le caractère imagé et complexe de certains récits plaident en faveur du genre et contre l'accusation de simplisme ou de platitude formelle.

L'objectif de l'écriture testimoniale consiste donc à susciter des réactions et à provoquer des remous, au-delà du simple bruit – lequel sert bien à attirer l'attention des individus et de la société. La pertinence du témoignage repose donc sur ces nécessaires et attendues répercussions. Citons ici ce que Dan Sperber et Deidre Wilson, chercheurs en linguistique et en psychologique cognitive, entendent par « pertinence ».

> Nous soutiendrons que, **pour qu'une information soit pertinente, il faut qu'elle ait des effets contextuels**. Nous soutiendrons aussi que (…) plus les effets contextuels sont grands, plus grande est la pertinence [Sperber et Wilson 1989 : 182]
>
> **Une hypothèse est d'autant plus pertinente** dans un contexte donné que **ses effets contextuels y sont plus importants** [et] que l'effort pour l'y traiter est moindre [Sperber et Wilson 1989 : 191].

Plus la présentation de la réalité est saillante, plus la mobilisation en vue d'intervenir favorablement pour la solution aux faits présentés et dénoncés et d'en éviter la répétition s'avère utile, plus le témoignage s'avère efficace donc pertinent. D'ailleurs, l'écriture testimoniale peut apparaître plus accessible à l'éventuel lecteur non spécialiste que la recherche et la lecture de documents universitaires, historiques et scientifiques, du moins dans un premier temps. Voici l'idée que défendent Alfredo Molano et en général l'ensemble des représentants de l'écriture testimoniale, idée qui gravite tout au long de cette étude.

Le témoignage partage avec les sciences humaines le souci d'entendre les voix des personnes et des populations « d'en bas », oubliées ou marginalisées, grâce aux « sources orales » qui s'expriment depuis leur propre subjectivité, comme le rappelle l'historien colombien Mauricio Archila. Des mécanismes comme le récit de vie, dont nous parlerons (cf. 3.4.1.1),

abordent ainsi les existences personnelles comme un moyen de comprendre la société et de construire l'Histoire dans leur totalité.

> (…) recurrir a las fuentes orales no era un asunto banal (…). **Se buscaba oír las voces silenciadas, especialmente las de abajo**, indagar por dimensiones ocultas del pasado como la vida cotidiana y, en últimas, **romper con la historia tradicional elitista** y las modas estructuralistas que anulaban la acción de los subalternos. Por ello, las **fuentes orales** se veían emparentadas con las **tradiciones orales** (…). También se las asociaba con el resurgir del género subjetivo en la narración histórica como la biografía, las memorias, los diarios o los anecdotarios, en el que se ubicarían las "**historias de vida**". En ese sentido, se inscribía a las fuentes orales en la tendencia de la microhistoria o aquella que **enfatiza lo particular, lo subjetivo y la experiencia como punto de arranque para entender la totalidad** [Archila 2005: 299].

2.1.3 Alfredo Molano dans le contexte de l'écriture testimoniale

Les ouvrages d'Alfredo Molano dont nous nous occupons ici sont des recueils de textes narratifs, donc appuyés sur un schéma impliquant le passage d'une situation initiale à une situation finale, provoquée par un ou plusieurs éléments, circonstances ou péripéties qui surviennent et affectent les personnages et leur environnement. Bien que la progression textuelle ne soit pas censée coïncider systématiquement avec la progression temporelle et logique ascendante, il est possible de trouver dans les différents récits une exposition de faits initiaux, un nœud et un dénouement. Ces textes contiennent souvent des éléments descriptifs, dialogaux et argumentatifs, ainsi que d'autres narrations emboîtées ou parallèles. Les événements doivent être reliés de façon cohérente ; leur enchaînement logique peut souvent atteindre de hauts degrés de complexité. Nous n'avons donc pas affaire à un schéma discursif élémentaire ni précaire.

Les récits possèdent aussi une longueur variable : certains ne dépassent pas les trois pages, comme le texte *Así mismo*, dans le recueil du même nom. D'autres, notamment celui du *Tuerto* Giraldo [*Corte*], peuvent occuper plus de cent-vingt pages. L'écriture narrative, chez Molano, s'intercale à plusieurs reprises avec d'autres types textuels comme l'essai et le rapport de recherche. De même, à l'intérieur de ces textes narratifs, nous pouvons retrouver des pans de dialogues, de discours épistolaire, juridique et judiciaire, didactique, entre autres (cf. Chapitre 3.4). Dans *Caimán*, par exemple, une femme âgée structure son récit autour des lettres de son grand-père, qu'elle lit ou cite au fur et à mesure de la narration. Un des récits du recueil intitulé *Así mismo* prend forme à partir de l'interrogatoire d'un témoin par un juge. Les premiers chapitres de *Apaporis* adoptent, eux, une forme proche de l'essai.

2.1.3.1 Place, niveau et perspective des narrateurs chez Alfredo Molano

Nous essaierons d'observer, à travers quelques exemples empruntés à Alfredo Molano, de quelle façon opèrent une série de phénomènes et d'instances narratifs imbriqués. Nous nous pencherons donc sur la présence des narrateurs, sur la place qu'ils occupent dans la diégèse et sur la perspective qu'ils y adoptent. En conséquence, nous parlerons à maintes reprises des *narrateurs*, puisque, dans les textes de Molano, ils sont multiples. Dans la plupart des volumes, les témoins assurent, eux, la narration de leurs propres récits. Le médiateur agit, lui aussi, dans certains cas, comme le narrateur de ses propres expériences. À l'intérieur de ces récits et par les témoins, d'autres voix peuvent relater des récits enchâssés. La situation devient plus complexe si nous ne considérons pas Alfredo Molano lui-même comme une instance extérieure à tous les récits, sauf ceux dans lesquels il apparaît explicitement, mais si nous le percevons comme une sorte de narrateur « métadiégétique », un narrateur qui englobe tous les autres. Nous nous appuierons ici, essentiellement, sur les catégorisations de l'instance narrative et de ses fonctions qu'effectuent Christian Angelet et Jan Herman [1987 : 168-201].

En effet, selon la narratologie française[34], tout récit doit être porté par quelqu'un qui en assume la responsabilité ; aucun récit ne peut être dépourvu de narrateur. Dans le témoignage, cette prise en charge s'opère doublement, puisque le témoin assume ses propos, lesquels sont, à leur tour, pris en charge par le médiateur. Il existe donc une « instance énonciative » ou narrative, une personne[35] narratrice qui peut se situer à l'intérieur ou à l'extérieur de l'histoire, mais qui est toujours présente, même lorsqu'elle vise à se rendre la plus discrète possible ou à s'effacer, situation dans laquelle nous parlons de « narrateur non représenté ». Elle peut, tout au contraire, se mettre en avant ou faire irruption dans le récit, comme chez Miguel de Unamuno dans *Niebla*, lorsque le personnage principal du roman, Augusto Pérez, va rendre visite à l'auteur et discute avec lui. Christian Angelet et Jan Herman citent également un passage du texte *Le tambour Legrand*, de l'Allemand Heinrich Heine, comme un exemple de l'irruption de l'auteur dans le récit[36]. Quand Alfredo Molano se cantonne strictement au rôle de médiateur, il ne laisse aucune marque de sa présence dans l'acte d'énonciation : pas de dialogue avec le témoin, pas

[34] Contrairement à l'opinion de certains narratologues anglais comme Lubbock (1968) et Banfield (1982) (cités par Christian Angelet et Jan Herman).

[35] Par cette dénomination, nous nous référons à la place, en termes narratifs, de l'individu par rapport aux événements qu'il relate et à la manière dont il perçoit ces événements, phénomène recevant le nom de « focalisation ».

[36] Le narrateur, extérieur au récit qu'il raconte, s'adresse comme suit à l'un des personnages : « madame, je vais déjeuner et après je commencerai un nouveau chapitre ».

d'intervention à la première personne. Il s'efface et cède entièrement au témoin la place du narrateur. Dans un tel cas, nous pouvons envisager Molano comme un narrateur à la fois « hétérodiégétique » et « extradiégétique ». Hétérodiégétique, car il ne correspond à aucun personnage. Extradiégétique, car il occupe une place complètement extérieure aux faits dont il parle : il est étranger à la diégèse, c'est-à-dire à l'histoire qu'il relate. C'est souvent les cas des narrateurs dits omniscients, qui connaissent toute la trame du récit, mais ne participent à rien et n'y peuvent rien modifier. A. Molano pourrait être tenu pour un narrateur omniscient, puisqu'il connaît déjà ce que les témoins lui ont relaté et dispose d'autres informations obtenues par lui-même. Comme nous le verrons, cette omniscience s'avère incompatible avec le récit factuel. Il pourrait également parler des témoins à la troisième personne, mais préfère preque toujours que chacun d'entre eux assume, du point de vue narratif et énonciatif, son propre récit.

Le témoin, personnage central de sa propre histoire, est par conséquent un « narrateur représenté[37] », un narrateur qui prend part aux faits racontés : c'est le fonctionnement typique du témoignage, puisque le témoin rend compte essentiellement de sa propre expérience. De ce fait, il se comporte également comme un narrateur « intradiégétique », autrement dit présent dans l'histoire qu'il narre, et « homodiégétique », qui incarne en même temps l'un des personnages de son récit et ne se pose pas en simple observateur d'une histoire qui n'est pas la sienne. Au vu de ces définitions et du rôle central du témoin dans son propre récit, nous pouvons affirmer sans difficulté que ce témoin est, de plus, un narrateur « autodiégétique » : il s'agit d'un narrateur intradiégétique et homodiégétique, qui se pose, en outre, en personnage principal du récit, comme le font la plupart des narrateurs dans les ouvrages de Molano. Ils sont les protagonistes, les héros ou, dans les cas de personnages comme *Chimbilá*, les antihéros de ce qu'ils narrent.

Certaines de ces occurrences de narrateur représenté sont beaucoup plus complexes, en raison de la pluralité des voix ou de l'alternance des instances narratives, comme dans les récits intitulés *Le bateau turc* [*Desterrados*] et *Le journal de Sharon* [*Aguas*]. Dans ce dernier, le narrateur est bel et bien représenté, du fait qu'il participe à la traversée de la mer dans un yacht transportant des stupéfiants vers les États-Unis. L'espace physique du yacht constitue le cadre dans lequel se déroulent tous les événements que le narrateur expose. Cependant, il ne prend pas la place du personnage principal, occupée par Sharon, la femme dont il parle en permanence. Il ressemble, par passages, à un narrateur non représenté. Ce narrateur semble être un « narrateur pseudo-hétérodiégétique », comme Gérard Genette désigne celui qui prend part à l'histoire, tout

[37] Lorsque l'un des personnages du récit exerce la fonction de narrateur, nous parlons de « narrateur représenté ».

en émettant le récit à la troisième personne, faisant allusion à l'autre, aux autres, et non à lui-même ou, en tout cas, non directement. Cette manière de relater les événements peut inciter à croire, de façon erronée, qu'il n'y participe pas. Nous remarquons toutefois que le narrateur joue son rôle dans l'histoire, en tant qu'amoureux de la femme dont il parle et complice délictueux des autres membres de l'équipage.

Le récit intitulé *El barco turco* [*Desterrados*] est, lui aussi, pris en charge par de multiples narrateurs, dont le principal est Toñito, enfant sans abri, rescapé d'un massacre sur la terre ferme et jeté par-dessus bord, en pleine mer, du bateau dans lequel il s'était embarqué furtivement. Un adulte présente et introduit le récit de l'enfant, en résumant ce que celui-ci expliquera dans le détail. L'adulte exerce alors une fonction de « narrateur non représenté ». Un pont impossible à négliger est jeté entre l'enfant et l'adulte : sur le plan narratif, chacun apparaît dans le récit de l'autre. Sur le plan des faits, l'adulte prend l'enfant en charge après l'avoir sauvé.

Le récit intitulé *Zarkuney – Ati*, du nom de sa narratrice, constitue également un cas intéressant d'imbrication des instances narratives. En effet, la protagoniste raconte sa propre tragédie, qui est celle de sa famille et de son ethnie ; elle constitue donc une « narratrice représentée ». En même temps, son témoignage est mis à la disposition du médiateur par un tiers, décrit comme un étudiant chercheur en sciences sociales. Le médiateur informe les lecteurs des circonstances dans lesquelles l'étudiant aurait collecté le témoignage et lui en aurait remis l'enregistrement. Comme le médiateur adopte un positionnement de narrateur, dans la mesure où il présente le récit et raconte la manière dont il l'a obtenu, mais ne prend pas part à l'ensemble des actions, nous pouvons dire qu'il agit comme un narrateur non représenté.

Le narrateur du récit intitulé *La derrota* rend compte du drame vécu par Diego, Aníbal, María José et Ramón. Pourtant, il ne participe pas à cette succession d'événements, nous ignorerons son nom et il ne semble être aucun des personnages. Il est donc « non représenté » dans le récit qu'il relate, à deux exceptions : au début de ce récit, quand il se rappelle l'occasion où sa femme – dont nous saurons plus loin qu'elle s'appelle María José – l'a quitté ; puis lorsqu'elle revient chez lui pour lui relater la succession des faits qui ont précédé l'assassinat d'Aníbal. C'est finalement par le biais de María José que le narrateur aurait accédé à l'information constituant le corps du récit [*Desterrados* : 27-34].

Revenons encore une fois au médiateur. Il peut, dans certaines situations, être partiellement représenté grâce à de brèves interventions, des réflexions occasionnelles qu'il formule et des conclusions généralisatrices qu'il tire, au sein desquelles il s'auto-désigne ou

désigne son entourage. Quelquefois, A. Molano effectue des digressions qui s'insèrent dans la narration effectuée par le personnage. De ce fait, l'écrivain nous rappelle son existence, en tant que médiateur, lorsqu'il prend par moments la place du narrateur. Cette situation se présente dans des témoignages comme celui de Sofía Espinosa, *Los bombardeos de El pato* [*Tropel*], et celui de *Zarkuney-Ati* [*Desterrados*].

Ce médiateur qu'est Alfredo Molano se dévoile beaucoup plus explicitement dans *Aguas*, volume publié pour la première fois en 1989, puis en 2001, dont la structure formelle permet de distinguer facilement les expériences vécues par l'auteur et l'équipe de chercheurs des situations et événements que les informateurs leur ont racontés. Une occurrence particulière de narration hétérodiégétique s'observe aussi dans le récit *Alcalde encargado* du recueil *Así mismo*, récit dans lequel un individu, que nous pourrions même identifier avec Molano, exerce la totalité de la narration et n'établit aucun contact avec la situation ni avec les personnages [*Así mismo* : 37-42]. Cette absence de contact s'avère pourtant facile à expliquer : l'existence de Molano, au cas où il s'agirait bien de lui, et celle des personnages du récit ne peuvent aucunement coïncider sur le plan chronologique. Ce qui nous amène à supposer la présence d'un intermédiaire : quelqu'un qui aurait connu de première main la situation évoquée dans le récit, ou le récit même, et qui l'aurait transmis à l'écrivain.

Quand à l'intérieur d'un récit se trouvent un ou plusieurs autres narrateurs qui racontent une autre histoire, c'est-à-dire dans les cas de récits emboîtés ou enchâssés, le narrateur chargé du récit principal, englobant tous les autres, occupe un niveau « métadiégétique ». Cette situation s'observe, par exemple, dans *Tropel*. Ana Julia, au sein du récit qui porte son nom, évoque différents récits qu'on lui aurait racontés, notamment celui de son mari. Elle se place donc à un niveau métadiégétique. Sur un plan plus général, nous pouvons envisager A. Molano comme un narrateur métadiégétique, tout en insistant sur le fait qu'il ne relate pas systématiquement, mais cède la parole aux témoins dans la plupart des cas.

On dénomme aussi métadiégétique le niveau auquel se place un narrateur, personnage central d'un récit, lorsqu'il apparaît à son tour comme personnage secondaire d'un autre récit, pris en charge par un tiers. *Fierros* nous en fournit une exemple lorsque le protagoniste du dernier récit, qui prête son titre à tout l'ouvrage, raconte qu'il a cédé aux FARC les armes qu'il gardait dans sa cachette. Pour ce faire, il a contacté un vieil ami et a compté sur l'aide d' « un certain *Desconfianza* ». Ce *Desconfianza* est sûrement le narrateur du récit qui porte son nom, l'un des premiers du même recueil. Un autre exemple est celui de *Chimbilá*, personnage

secondaire d'au moins deux récits dans *Tropel*, mais qui s'affiche, dans le même ouvrage, en narrateur et protagoniste de son propre récit.

2.1.3.2 La focalisation dans le témoignage chez Alfredo Molano

Un aspect important, que nous avons mentionné brièvement, en citant Gérard Genette, et qui réside à mi-chemin entre « la personne du narrateur » et les « niveaux narratifs » est celui de la focalisation, autrement dit la place occupée par le narrateur, laquelle détermine également l'information dont il peut disposer et l'adoption d'un point de vue.

> Par **focalisation**, j'entends donc bien une restriction de « champ », c'est-à-dire en fait une **sélection de l'information narrative** par rapport à ce que la tradition nommait l'omniscience (…) [Genette 1983 : 49].

Selon Gérard Genette, il peut exister trois types différents de focalisation, en fonction de la quantité et de la qualité de l'information que le narrateur gère et, surtout, de son positionnement vis-à-vis des personnages et des faits évoqués : la focalisation zéro, la focalisation interne et la focalisation externe. La première permet au narrateur de disposer de davantage d'informations que les personnages. Il peut de la sorte connaître les pensées, les faits, les antécédents et les gestes de tous les protagonistes et les personnages secondaires. Tel serait le cas du traditionnel « narrateur-Dieu » ou « narrateur omniscient ». Cette omniscience, propre au narrateur du récit épique, comme le remarque Daniel Madelénat [1986 : 23], s'avère impossible dans le cas du témoignage et de tout autre récit factuel. Selon D. Madelénat, le récit épique est véhiculé par un narrateur « à la fois omniscient et objectif » qui « tient distance à sa matière comme passé absolu, (…) à jamais coupé du monde présent ». En revanche, d'une part, aucun témoin ni médiateur dans le témoignage ne peut connaître la totalité du monde intérieur et extérieur des personnages, ni l'ensemble des événements auxquels ceux-ci font allusion. D'autre part, quoique le narrateur relate des faits passés ou présents par rapport au moment de sa narration, il ne se détache pas complètement des faits, même lorsqu'il manifeste l'intention de prendre du recul. Ainsi, il ne peut pas non plus adopter un positionnement entièrement objectif.

Si nous abordons cette problématique du côté du médiateur, il est certain qu'il peut, dans certaines situations, être mieux informé que les témoins du contexte général dans lequel se déroule la vie de ceux-ci ; il dispose d'un savoir historiographique, sociologique, anthropologique ou fourni par d'autres disciplines, savoir qui fait souvent défaut aux témoins[38].

[38] Non, à priori, par ignorance ou par désintérêt, encore moins par une présumée incapacité à aborder la réalité de façon systémique. Beaucoup de témoins nous prouvent le contraire. Simplement parce qu'il est plongé dans sa propre réalité, qu'il doit gérer et affronter au quotidien.

Il peut aussi se renseigner au préalable sur la situation évoquée par les témoins, voire sur eux-mêmes. Ces renseignements peuvent être mis à la disposition du médiateur par ses informateurs, de leur propre initiative ou à leur insu. Mais les témoins connaissent mieux, sans aucun doute, leurs pensées et leurs états mentaux, leur situation. Le médiateur possède donc des informations générales, larges, une vue d'ensemble et sûrement peut construire une interprétation systémique des faits. Les témoins sont davantage centrés sur leur expérience personnelle, leur propre vecu, qu'ils connaissent évidemment beaucoup plus en profondeur que le médiateur. Celui-ci peut évidemment disposer d'un bagage théorique et historique plus solide que celui des témoins, mais ne peut obtenir l'information dont ils disposent qu'en s'adressant à eux.

Le médiateur, dans le témoignage, ne peut donc aucunement être omniscient, connaître de fond en comble les actions ni les pensées des témoins. S'il peut les prévoir, c'est en raison de son parcours ou de sa formation intellectuelle. Alfredo Molano peut imaginer le type de réactions de certains individus qui lui sont présentés, car il peut avoir rencontré auparavant des situations et des populations similaires en termes de localisation géographique, d'activité économique, d'appartenance à un groupe humain qu'il connaît sûrement bien. Il est pourtant loin de pouvoir deviner ou de connaître à l'avance qui ils sont et ce qu'ils font. Sinon, il écrirait de la pure fiction ; il affabulerait et n'aurait donc besoin d'aucun témoin véritable.

À leur tour, les témoins eux-mêmes évoquent d'autres personnages qu'ils ont connus ou dont ils ont entendu parler. Dans ce dernier cas, la possibilité de spéculation – et de fictionnalisation – augmente autour d'un individu avec qui le témoin n'a pas vraiment établi de contact ni tissé de liens directs. Cette situation ne fauusse pas le témoignage, mais rappelle que les témoins ne disposent pas de moyens de connaître exhaustivement le vécu ni la pensée des personnages qu'ils citent. De toute manière, aucun témoin, chez Alfredo Molano, ne s'attarde sur des assertions très précises et concluantes au sujet d'individus qu'il n'a pas vraiment connus.

Aussi, le médiateur et les témoins peuvent-ils osciller entre la focalisation dite « interne » et la focalisation « externe ». La première est la situation dans laquelle ils disposent d'autant d'informations que les personnages. La seconde est la situation dans laquelle ils sont contraints de disposer de moins d'informations que les personnages. Comme nous venons de l'expliquer, Alfredo Molano peut en savoir autant sur une situation que les témoins qui en rendent compte, mais il n'en sait pas davantage qu'eux et, logiquement, il ne peut pas parvenir à en savoir « tout ». Le témoin, lorsqu'il se trouve en position de narrateur de ce que d'autres vivent et font, se trouve dans une situation équivalente : ce narrateur peut connaître les faits qu'évoquent un ou

plusieurs personnages, qu'il a rencontrés ou côtoyés, mais il n'en sait pas « tout ». Logiquement, le témoin n'a pas vécu tout ce que les individus auxquels il fait allusion ont, eux, connu.

Dans la focalisation externe, le narrateur en sait moins que les personnages. Il agit comme l'œil d'une caméra, suivant leurs faits et gestes, mais incapable de deviner leurs états mentaux : pensées, souvenirs, intentions, etc. De ce fait, il ne peut rapporter d'autres informations que celles auxquelles ces personnages accèdent. Selon que l'information dont il dispose est plus ou moins complète que celle que lui fournissent les personnages, c'est la focalisation interne ou externe qui s'impose.

2.1.3.3 Les fonctions du narrateur chez Alfredo Molano

La narratologie discerne différentes fonctions remplies par le narrateur. Nous les observerons dans les textes d'Alfredo Molano, autant sur le terrain expressif des témoins que chez le médiateur, quand il se comporte en narrateur.

2.1.3.3.1 Fonction de représentation

« Le **narrateur** détient la fonction de représentation par rapport aux **événements** de l'histoire : **il en est le véhicule** obligé vis-à-vis du lecteur » [Angelet et Herman 1987 : 172]. C'est au narrateur que l'histoire se présente. Celui-ci la fait connaître à son tour au public : il la re-présente donc. Autrement dit, pour que le lecteur puisse connaître, lui aussi, cette histoire, il est indispensable que quelqu'un, du point de vue énonciatif, la raconte : ce travail, toujours exercé par le narrateur, l'est aussi, dans l'écriture testimoniale, par le médiateur. Le témoin accomplit également une importante fonction de représentation, car c'est lui qui possède l'information nécessaire à l'ouvrage et qui peut rendre compte des événements présentés, son propre vécu. Depuis cette perspective, il est même plus important que le médiateur. Certes, c'est le médiateur qui décide s'il se sert ou non des dires du témoin, mais c'est dans ces dires que résident l'importance et la valeur de l'écriture testimoniale, qui ne pourrait pas exister autrement.

Chacun des témoins, qui sont pour la plupart les personnages principaux de leurs récits, s'occupe aussi d'effectuer la représentation des personnages secondaires. Tel est le rôle joué par Ana Julia dans *Tropel*, lorsqu'elle évoque les mésaventures d'Evelio, son mari. C'est également la démarche suivie par *Chispas* et par *les Blonds* (*Los Monos*) dans *Aguas*. Dans *Penas*, don Pedro rend compte de la vie de *Flaco*, de Vicente et de Gelen. C'est Laura, dans le même volume, qui expose les pressions et les persécutions dont est victime Isidro, son compagnon emprisonné. Dans *Tropel*, *Cóndor*, leader conservateur et présumé commandant dans l'ombre

des bandes armées proches du parti, passerelle entre celles-ci et les dirigeants de la formation politique légale, est dépeint par plusieurs narrateurs : el maestro, José Amador, Ana Julia et *Chimbilá*. Ce dernier personnage est lui-même décrit par plusieurs autres, lesquels mettent en relief notamment son comportement sanguinaire. À l'intérieur de son propre récit, *Chimbilá* s'efforce de confirmer ou de démentir différentes insinuations et affirmations émises par d'autres à son égard. Dans les cas de *Aguas*, de *Selva*, de *Cosas* et de *Apaporis*, c'est le médiateur, Molano, entouré de son équipe de chercheurs, qui livre sa propre histoire. Il agit comme un narrateur, tout en permettant, en même temps, que le lecteur ait accès aux récits des témoins.

2.1.3.3.2 Fonction de contrôle

En faisant connaître et en divulguant les traits qui les caractérisent, le narrateur construit les personnages et les événements. Les uns comme les autres peuvent certes jouir d'une existence préalable, dans un monde réel ou possible, mais, sans le travail du narrateur, ils seraient méconnus, ignorés, littéralement inexistants. Chaque témoin exerce à son propre tour la fonction de contrôle, étant donné qu'il est en mesure de déterminer quels individus de son entourage – voisins, connaissances, amitiés, ennemis jurés ou dissimulés, hommes politiques (c'est-à-dire antagonistes, adjuvants, subalternes, etc.) – il choisira d'évoquer pour structurer son récit et pour illustrer et enrichir la situation exposée. Ce faisant, il « construit » ses « personnages ». De son côté, le médiateur n'apparaît pas systématiquement dans les différents recueils. Pourtant, sans être lui-même le narrateur de ce qu'il expose, il exerce à coup sûr un contrôle sur les témoins. A. Molano choisit quels personnages, réels ou fictifs, vont présenter leurs histoires et dans quel ordre ; il décide aussi du sujet central et des événements évoqués.

Dans *Tropel*, Ana Julia exerce une fonction de contrôle, puisque c'est elle qui introduit les personnages – par exemple ses voisins, son mari – et développe leur apparition progressive et leur parcours. Don Pedro [*Penas*] introduit les personnages de Vicente et de *Flaco*, deux individus d'importance capitale, axes de son récit. Laura, dans *La caída* [*Penas*], convoque Isidro, personnage principal au même titre qu'elle-même, narratrice. Comme nous allons le voir (cf. 2.1.3.3.4), la fonction de contrôle exercée par le narrateur s'apparente à la fonction de régie, considérée comme secondaire, et au statut de « je régisseur » attribué au médiateur.

2.1.3.3.3 Fonction narrative

Bien que considérée comme secondaire [Angelet et Herman 1987 : 173], dans le sens où le narrateur n'est pas tenu de signaler qu'il l'exerce, nous la considérons inhérente à tout récit et étroitement liée aux fonctions primaires que nous venons d'évoquer. Elle consiste, de la part du

narrateur, à rendre compte de sa propre existence. Il peut le faire explicitement, par des formules comme « je raconte que » ou « je vous dis que », ou de façon partiellement explicite s'il émet une assertion telle que « Les *oiseaux* sont arrivés la nuit au village », sans préciser que c'est lui qui le raconte. Il peut, au contraire, choisir de rester tacite, implicite, de s'effacer et de laisser les personnages parler par eux-mêmes. Le narrateur peut aussi, sans s'extérioriser, présenter des preuves, tels que des documents, en vue de faire comprendre et de faire avancer le récit (lettres, articles de presse, etc.). En somme, cette fonction est accomplie par tout personnage qui présente des récits, et par A. Molano lui-même, lorsqu'il narre son propre vécu. Nasianceno Ibarra, dans *Tropel*, présente le fac-similé d'une lettre envoyée au directoire du parti conservateur ; Molano accompagne le récit du *tuerto* Giraldo, dans *Corte*, de photographies et de cartes. L'écrivain sociologue, dans *Desterrados*, cite la lettre que les paramilitaires lui ont adressée.

2.1.3.3.4 Fonction de régie

« Le narrateur commente l'organisation et la facture de son récit », voilà une fonction très proche de celle de « contrôle » et du « je » régisseur du médiateur. Voyons comment cette fonction reste l'une des plus importantes pour la structuration du recueil, déterminée par l'auteur. Dans le cas de l'écriture testimoniale d'Alfredo Molano, celui-ci annonce, en tant que médiateur, la structure du récit au travers des paratextes comme les prologues ou les sous-titres de certains de ses ouvrages (cf. 3.2.1, 3.2.3). Ainsi, nous avons « une histoire orale de la colonisation du Guaviare », pour *Selva* ; « chroniques de *la Violence* », pour *Tropel*, « chroniques du désarroi », pour *Desterrados*. Dans d'autres cas, comme dans *Aguas*, ce sont la disposition des éléments à l'extérieur et à l'intérieur des récits, ainsi que l'alternance des textes narratifs avec d'autres textes, proches de l'essai et du rapport, qui illustrent l'organisation voulue par le médiateur.

2.1.3.3.5 Fonction de communication

Cette fonction s'apparente à la fonction phatique du langage dont Roman Jakobson parle. Elle consiste à s'adresser au lecteur, « pour établir ou maintenir le contact » avec lui.

> **Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication**, à vérifier si le circuit fonctionne, à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas. Cette accentuation du contact – **la fonction phatique**, dans les termes de Malinowski – peut donner lieu à un échange profus de formules ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation [Jakobson 2003 (1963) : 217].

Dans les ouvrages d'A. Molano, nous observons des traces de cette fonction chez les témoins, lorsqu'ils s'adressent au médiateur et, indirectement, au lecteur. Quand Sofía Espinosa [*Tropel*], Desconfianza [*Fierros*], Muñeco [*Rebusque*] ou Osiris [*Desterrados*] formulent des

commentaires ou des mises en garde qui s'écartent du terrain du récit pour s'adresser au médiateur, celui qui les écoute, ils font appel également à celui qui lit. C'est pourquoi ils emploient des formules telles que « *Sí señor…* » et « *Como le venía diciendo…* ».

Le médiateur exerce, lui, cette fonction dans les paratextes introducteurs ou de présentation de l'ouvrage, comme les sous-titres et les textes liminaires. Des personnes autres que les témoins et les médiateurs, comme les commentateurs et les critiques, remplissent également cette fonction. Cest cela que font O. Fals et J. O. Melo dans les prologues à *Cosas* et à *Aguas* : ils expliquent pourquoi la lecture des textes de Molano, les récits qu'ils comportent et les sujets abordés, vaut la peine. Ils invitent donc le lecteur à les lire.

2.1.3.3.6 Fonction d'attestation

« Le narrateur atteste la vérité de l'histoire, donne ses sources, etc. ». Cette fonction, qui apparaît comme secondaire ou comme un artifice rhétorique dans la fiction, est, en revanche, essentielle dans les récits à caractère factuel, comme l'autobiographie et, sans aucun doute, dans le témoignage. Dans les œuvres d'Alfredo Molano cette attestation s'opère à deux niveaux : celui des témoins et celui du médiateur. Le Colombien, médiateur, vise à garantir la vérité des histoires qu'il présente, sans être un narrateur à proprement parler, sauf dans les récits qu'il émet et dans lesquels il est partie prenante. Les rédacteurs des commentaires paratextuels et liminaires, le sociologue Orlando Fals Borda, la poétesse María Mercedes Carranza et l'historien Jorge Orlando Melo garantissent, eux-aussi, la véracité des faits , mais ne font aucunement office de narrateurs, puisque ce ne sont pas eux qui relatent les histoires.

Pour sa part, chaque témoin narrateur garantit, en tant que participant aux histoires qu'il raconte, la véracité du contenu de son récit et considère même explicitement que ses propos, les citations qu'il fait, les personnages et événements évoques, sont réels ou ont existé. Une situation particulière se présente cependant dans le récit *La vierge de sibylline* [*Llano*] dont la narratrice, vers la fin, s'adresse au médiateur et, au passage, au lecteur.

> Hasta que un día, el 13 para ser exactos – **y quien me conoce no me deja mentir** – estaba mirando el Llano desde la ventana del dormitorio. (…) me vino la imagen de una virgen subida en el palo de las gallinas del corral de mi casa [*Llano* : 24].

La précision apportée, « ceux qui me connaissent savent que je ne mens pas » pourrait être entendue comme un engagement à dire vrai. En même temps, nous pouvons penser que si ni le médiateur ni les lecteurs ne la connaissent vraiment bien, ils ne peuvent pas l'empêcher de

mentir. En fonction de la façon dont nous interprétons cette précision, elle peut donc apparaître comme un pacte de vérité ou comme un aveu de fiction.

2.1.3.3.7 La « fonction idéologique » du témoignage chez Alfredo Molano

« Le narrateur explique l'action à partir d'un savoir général, souvent condensé en maximes ». Nous pensons que le positionnement idéologique ne passe pas seulement par l'emploi de proverbes ou de maximes, que nous trouvons certes dans les paroles de maints personnages, mais par les explications et les analyses que ces personnages fournissent de leur propre situation et des événements auxquels ils participent. Si la fonction idéologique apparaît en principe comme secondaire et facultative dans le récit, car la défense et la diffusion d'une thèse ne constituent pas en elles-mêmes une étape dans une séquence de faits, dans les textes d'A. Molano et dans le témoignage en général, cette fonction revêt une importance décisive.

Dans le témoignage, autant les narrateurs que le médiateur sont susceptibles d'assumer et de divulguer leurs prises de position politique, philosophique, éventuellement religieuse, idéologique au sens large. L'affirmation d'une telle idéologie peut être effectuée explicitement, si le médiateur souhaite éclaircir ou développer certains aspects du témoignage et de sa pertinence auprès du lecteur. Au contraire, s'il choisit de laisser les faits et les témoins parler par eux-mêmes, la position idéologique se transmet implicitement. Chez le témoin, la présentation explicite ou implicite de la position idéologique dépend de plusieurs facteurs : le niveau de formation intellectuelle qu'on lui attribue ou qu'il s'attribue lui-même, ses opinions et croyances, son appartenance ou non à des groupes politiques légaux ou clandestins, son degré de connaissance de son entourage, ses rapports avec des structures civiles ou armées, son appartenance ou non à une institution d'État ou à une compagnie privée, entre autres.

Ninfa, la narratrice de *El jardín*, après avoir assumé les conséquences de son ambition et celle de son mari assassiné, adopte une position énergique contre la guérilla, contre les paramilitaires et contre les trafiquants de drogue, tous coupables, à divers degrés, de l'assassinat de son mari. Son récit devient un acte de dénonciation, comme d'autres que nous aurons l'occasion d'analyser. Si Alfredo Molano l'a conservé tel qu'elle le lui a livré, c'est probablement parce qu'il partage les conclusions qu'en tire la narratrice.

> **Tampoco quiero ni puedo perdonar a esa señora que nos ofreció esta vida y la otra llena de maravillas**. (…) nos vio la fatiga y la angustia por cumplirles a los hijos con el techo y la comida. (…) no tuvo caridad para mandarnos derechito a la boca del lobo (…) solo para ganarse unos millones. **No perdono a la guerrilla**. (…) Los paramilitares nos engañaron y los engañaron también a ellos y los llevaron a cometer un crimen. **Asesinaron a un**

> **inocente** (…) **por estar acostumbrados a creer que siempre tienen la razón** y que nadie les discute [*Desterrados* : 113, 114].

Ce réquisitoire met en évidence non seulement la vulnérabilité des paysans dans la corrélation de forces et d'acteurs violents, mais également l'inhumanité de ces derniers, qui se reflète dans la plupart des témoignages. Les mots de Ninfa laissent pressentir une prise sévère de position de l'écrivain vis-à-vis de la guérilla, dont il condamne les exactions et les abus, au même titre qu'il le fait pour les paramilitaires. Cette attitude contredit les accusations contre Alfredo Molano de ses ennemis politiques, qu'il affronte dans le premier chapitre du même texte [*Desterrados* : 14-26]. Selon eux, Molano adopte une attitude complaisante envers la guérilla.

Dans *Penas*, Laura reprend les idées, les revendications et les projets qu'Isidro, son compagnon, avait envisagés et commencé à mettre en pratique pour l'amélioration des conditions de détention des prisonniers et le respect de leurs droits. Ce plaidoyer, détaillé et motivé, est abondamment évoqué par Laura et, plus largement, par A. Molano, qui y adhère indirectement : en permettant l'expression de ces idées, s'il ne les cautionne pas, du moins se montre-t-il tolérant [*Penas* : 232-235].

Molano cautionne, indirectement aussi, les critiques insistantes et réitérées qu'Adelfa formule autant à l'encontre des mouvements de gauche pacifiques qu'aux groupes armés [*Fierros* : 87, 93, 96]. Elle rejette notamment le sexisme ankylosé, contraire à toute idée d'égalité ou d'équité, qui règne parmi les membres de ces mouvements ; elle souligne aussi les effets nocifs de l'atomisation de ces mouvements en petits courants. Elle pointe également du doigt un aspect d'une gravité extrême : l'exercice de la délinquance de droit commun sous la bannière de la révolution ou de la lutte populaire. Certes, Adelfa fait référence à des événements survenus à la fin des années soixante-dix, éloignés de la date de parution du livre *Fierros*, en 2009, mais cette critique ne reste pas moins valable du point de vue historique. Alfredo Molano aurait pu s'abstenir de reproduire ces propos, qu'il retient pourtant. On peut donc penser qu'il met, lui aussi, en cause la démarche des FARC, ou d'un secteur de ce groupe, accusé d'exercer des sévices à l'encontre des civils.

2.1.3.3.8 La fonction performative du narrateur : au centre du témoignage

Pour le philosophe et linguiste états-unien John Austin, tout individu effectue trois types d'actes de langage ou de parole, à l'oral comme à l'écrit. D'abord, le simple fait de s'exprimer par des mots constitue un *acte d'énonciation*. Lorsque le locuteur réfère et « prédique », il exerce un *acte prépositionnel*. Quand il profère une affirmation, pose une question, ordonne ou promet quelque chose, émet une exclamation, entre autres, le locuteur exerce un *acte* de parole

illocutionnaire. Ces trois actes, pratiquement indissociables, se mettent en branle à chaque fois que l'individu s'exprime au quotidien [Searle 1972 : 60-61].

À cette typologie, John Searle, reprenant la terminologie de son mentor et collègue J. Austin, ajoute une quatrième notion : celle d'*acte perlocutionnaire*, l'acte de parole qui provoque des transformations sur le plan extralinguistique, qui « change le monde ».

> **Si l'on considère la notion d'acte illocutionnaire, il faut considérer aussi les conséquences, les effets que de tels actes ont** sur les actions, les pensées et les croyances, etc., des auditeurs. Par exemple, si je soutiens un argument je peux *persuader*, ou *convaincre*, mon interlocuteur ; si je l'avertis de quelque chose, je peux *l'effrayer* ou *l'inquiéter* ; si je lui demande quelque chose, je peux *l'amener à faire* ce que je lui demande ; si je lui fournis une information, je peux le *convaincre*, (*l'éclairer, l'édifier, l'inspirer, lui faire prendre conscience*). Les **expressions notées en italiques ci-dessus désignent des actes perlocutionnaires** [Searle 1972 : 62].

L'écriture testimoniale, comme celle d'A. Molano, vise une fonction performative ou perlocutionnaire : elle entend accomplir des actions perceptibles sur des individus, sur des groupes ou sur la société dans son ensemble, des transformations du contexte, qui doivent s'opérer dans le monde réel. Le médiateur, le narrateur et les autres personnages poursuivent un but plus ou moins affiché et désirent transformer le contexte auquel ils appartiennent. Premièrement, ils entendent faire connaître et dénoncer une série de situations d'exclusion, d'inégalité, d'oppression et de violence ignorées donc considérées comme inexistantes. Deuxièmement, la recherche de solutions à ces situations s'avère essentielle. Le médiateur, les témoins et les autres personnages peuvent tout simplement dresser un constat des injustices, des déséquilibres et des exactions qu'ils observent ou éprouvent : reste donc au lecteur d'y imaginer les remèdes. Les différentes instances narratives peuvent cependant suggérer, plus ou moins explicitement, des solutions aux faits constatés, subis et dénoncés.

La transformation de la réalité peut s'opérer à deux niveaux. En premier lieu, à un niveau individuel, personnel : celui du lecteur qui serait parvenu, grâce au témoignage, à adhérer à la version des faits que celui-ci lui présente. En second lieu, à un niveau collectif, social, de façon sans doute différée, à moyen ou à long terme : celui des décisions politiques et des actions qui en découlent, conduisant à la solution du problème exposé et dénoncé.

Le médiateur, Alfredo Molano, partage en principe les mêmes intentions que les témoins, auxquelles nous pouvons ajouter la volonté de défendre ou de mettre en question une certaine conception de la vie politique et économique ou du fonctionnement de la société. Le médiateur peut nourrir accessoirement d'autres ambitions, secondaires, ou qui devraient le rester en tout cas : se présenter comme un individu particulièrement compétent dans la collecte des

témoignages et capable d'exercer suffisamment d'influence sur l'ensemble de la société pour qu'elle tienne compte de ce qu'il divulgue et dénonce.

Chapitre 2.2 Le témoignage et l'oralité chez Alfredo Molano

Alfredo Molano utilise les témoignages oraux comme matériau privilégié de ses textes. Il s'efforce d'en respecter autant que possible le contenu et d'en garder les traits d'oralité. En même temps, il adopte la narration orale à une forme propice à la lecture. Dans les sous-titres de deux de ses ouvrages, A. Molano met en relief ce penchant pour l'information orale. *Selva* porte comme sous-titre *Une **histoire orale** de la colonisation du Guaviare* ; *Caimán* rassemble des ***histoires orales** du cours inférieur du fleuve Magdalena*. Orlando Fals Borda rappelle l'importance que Molano confère à l'oralité. « Molano est l'un des premiers à se pencher sur la formation orale du mythe dans les régions qu'il a étudiées » [39]. Par ailleurs, toujours selon Fals, Molano a su tenir compte de « la pensée intégrale qui se reflète dans l'oralité » [*Corte* : 18].

Pour mieux comprendre les caractéristiques essentielles du récit oral, nous allons nous appuyer principalement sur le travail du philosophe et linguiste états-unien Walter Ong. Nous citerons également quelques fragments et passages des textes d'A. Molano dans lesquels nous pensons trouver des traces d'oralité. Ong nous rappelle le caractère originellement oral du langage verbal. Selon lui, sur plusieurs milliers de langues vivantes et parlées dans le monde, seule une centaine disposent d'un registre écrit servant de support à des productions littéraires. Parallèlement, des centaines de langues vivantes ne disposent d'aucune sorte d'écriture. Les langues ayant développé et favorisé l'expression écrite, dans certaines situations de communication, ne renoncent pourtant pas à l'utilisation de la langue orale[40]. Néanmoins, cette expression orale est souvent négligée et sous-estimée par les « cultures écrites », malgré l'impossibilité de l'écriture sans une oralité la sous-tendant.

> **La escritura nunca puede prescindir de la oralidad**. (...) La expresión oral es capaz de existir, y casi siempre ha existido, sin ninguna escritura en absoluto; empero, nunca ha habido escritura sin oralidad [Ong 2006 : 17].

Même Ferdinand de Saussure, comme le feront plus tard les linguistes Edward Sapir et Leonard Bloomfield, accorde un statut prépondérant à la langue orale, dont l'écriture n'est que la représentation [Ong 2006 : 21-25]. Sur un autre plan, celui de la théorie littéraire, nous pouvons

---

[39] Molano "*Se ha anticipado a la formación oral del mito en las regiones que estudió*".

[40] Walter Ong désigne sous le nom d' « expression orale primaire » l'expression orale d'une culture qui ne dispose d'aucune écriture. Le terme « primaire », insiste Ong, ne doit pas être assimilé à « primitif » ou à « sous-développé ». Cette « expression orale primaire » n'existe plus, à proprement parler, dans les sociétés occidentales, mais elle se manifeste toujours, à plusieurs niveaux et contextes, et interagit diversement avec l'expression écrite, « même dans un environnement hautement technologique » [Ong 1996 : 20].

citer à nouveau Daniel Madelénat, qui met en avant le rôle primordial de l'oralité dans l'épopée et, plus largement, dans l'ensemble de l'épique [Madelénat 1986 : 25-34].

À l'origine, l'attirance d'Alfredo Molano pour l'oralité remonte à son enfance, comme nous l'avons précédemment évoqué (cf. 1.1.1), en citant le passage où l'écrivain explique son intérêt pour les anecdotes que les travailleurs de la ferme familiale se racontaient les uns aux autres, à la fin de la journée. Comme l'explique le narrateur et protagoniste du récit *Mompox, tierra de Dios*, en se faisant peut-être l'écho des mots de l'auteur, une manière efficace de connaître le quotidien des gens consiste à les écouter parler.

> Me tocó aprender a mirar el mundo desde sentado. **Pasaba el día esperando a que mi gente regresara del trabajo para oírles los cuentos que traían. Todos sabían de todo**. No es que alguno supiera más que otro, sino que hacían cosas distintas [*Caimán* : 105-106].

2.2.1 Les traits de l'oralité

Walter Ong désigne, sous l'expression « psychodynamiques de l'expression orale », les traits caractéristiques de la langue orale. Dans l'univers de l'oralité, la parole sert non seulement à l'expression, mais comporte aussi le pouvoir de transformer le monde par elle-même. L'oralité s'appuie sur des stratégies de mémorisation permettant de conserver et d'enrichir l'information sans recours à des supports écrits. L'expression orale préfère, sur le plan syntaxique, la coordination et la juxtaposition à la subordination. Si nous évoquons les traits que Daniel Madelénat assigne à la « parole épique », nous verrons comment elle s'enracine dans le langage oral et ressemble, dans ce domaine, au témoignage.

> **Les caractères qualitatifs du texte épique (…) proviennent de son oralité fonctionnelle** : le discours fonctionne comme « stimulus » qui ne se répète pas, soumis au temps linéaire (…), obligé de multiplier à la fois les facilités mnémoniques et les procédés à l'efficacité prouvée (…). Ces conditions et ces intentions se traduisent en puissance et en énergie plutôt qu'en finesse ou en nuances : dans le maniement de la temporalité, choix fréquent d'un présent qui actualise abruptement l'action ; **constitution additive des narrations** ; **emploi des répétitions** (…) ; préférence pour les fortes charges émotionnelles. (…) **Dans l'agencement syntaxique domine la parataxe** ; l'absence de concaténation stricte permet, au gré de l'exécutant, des modifications textuelles par ajouts ou retraits ; le **récit juxtapose**, sur le même plan, ses informations sur la nature et les hommes, exclut le discours exégétique, la subordination d'un accessoire secondaire à un essentiel principal (…) [Madelénat 1986 : 30-31].

Walter Ong nous explique que l'oralité est à la fois « traditionaliste » et « vitaliste », car la parole fonctionne non seulement comme expression, mais surtout comme « pouvoir et action ». Pour les cultures improprement considérées comme « primitives » et fondées sur l'expression orale, la langue sert non seulement à exprimer la pensée, mais constitue aussi, et

surtout, un outil, un moyen d'agir, en transformant le contexte et en changeant le monde ou, du moins, l'entourage, même au-delà du pouvoir performatif. La parole deviendrait donc « magique » dans le sens où elle s'avérerait capable de transformer directement les objets et les êtres. Certes, nous n'affirmons pas qu'elle dispose effectivement de ce pouvoir, marqués que nous sommes par une culture privilégiant l'écrit, mais les cultures orales n'en confèrent pas moins cette valeur à la parole [Ong 2006 : 38-40]. Les membres des cultures essentiellement orales considèrent que le pouvoir performatif de la parole s'exerce autant de façon concrète que métaphoriquement. Le narrateur du récit intitulé *La travesía* explique comment, perdu dans la Savane, il a cru avoir réussi à influencer décisivement Dieu, lequel l'aurait en effet aidé à retrouver son chemin, la sortie « de cette terre-là » mais sans l'arracher à « cette terre-ci » ; autrement dit, sans lui ôter la vie. L'intérêt de cette formulation réside dans le jeu des démonstratifs, puisque « même Dieu peut se tromper sur les mots ». Constatons au passage que l'homme est conscient de l'imprécision inhérente au langage naturel.

> Le pedí a Dios que me sacara de esa tierra: pronuncié bien, eso sí, de esa tierra, no de ésta, no vaya y se equivocara porque **con las palabras, siendo esquivas como son, hasta Dios puede equivocarse** [*Corte* : 178].

Le savoir et la stabilité de l'information dépendent de la mnémotechnie. Une culture fondée sur l'expression orale, ne disposant pas d'autres moyens, graphiques ou scripturaux, d'exprimer les perceptions et de conserver le savoir, fait appel à la mémoire neurologique et psychique. La conservation efficace de l'information implique donc la mise en marche de mécanismes mnémotechniques et de répétitions [Ong 2006 : 40-42]. L'utilisation systématique de l'apposition du nom, des constructions « Nom +Adjectif » et des surnoms permet de créer des unités d'information facilement gérables. La mise en place de schémas thématiques et narratifs stables[41] aide à l'évocation d'autres situations différentes, mais similaires. Les comparaisons hyperboliques, ainsi que l'amplification des traits négatifs des adversaires et des traits positifs des alliés et des partenaires, favorisent également la mémorisation. Daniel Madelénat explique comment le récit épique, fondé sur l'oralité, recourt systématiquement à l'hyperbole.

> **Parmi les figures, l'hyperbole, ou exagération, grossit l'information**, magnifie et intensifie la représentation pour atteindre le sublime, dépassement extatique de la réalité ordinaire [Madelénat 1986 : 31].

Le témoignage, fondé lui aussi sur l'oralité, ne peut cependant se servir abondamment de l'hyperbole ou en abuser, sous peine de déformer les faits et de s'approcher dangereusement de

[41] Comme celui des contes merveilleux, élucidé par Vladimir Propp. Voir : Propp, Vladimir Iakovlevitch et Meletinski, Eleazar Moiseevitch. *Morphologie du conte*. Paris. Seuil, 1970.

la fictionnalisation. Ceci n'empêche pas les témoins d'effectuer certaines descriptions ou comparaisons hyperboliques mettant en relief des traits positifs ou négatifs, ou bien le caractère inattendu ou extraordinaire de certains phénomènes, objets ou individus. Le recours à l'hyperbole s'observe dans plusieurs textes d'A. Molano. Au niveau de l'expressivité non verbale, les jeux de sonorité comme les rimes, les anaphores et les allitérations sont également importants. L'accompagnement musical et la gestuelle, ou bien l'immobilité absolue, ainsi que le choix d'un emplacement, d'un décor et d'une occasion spécifique à l'expression, servent de support mnémotechnique [Ong 2006 : 62-71].

L'expression orale favorise la conservation « mot à mot » des contenus. Même si ce but n'est pas systématiquement atteint et par conséquent la mémoire peut s'avérer inexacte, elle peut se conserver mot à mot pendant d'assez longues périodes. Le degré de variation peut en affecter non seulement l'aspect formel, mais également le contenu évidemment. W. Ong explique que les variations du contenu peuvent découler non seulement du processus de transmission du savoir, mais aussi de la transformation du contexte. La narratrice du récit *El cuarto de hora* [*Corte*] nous présente, à cet égard, un intéressant exemple de la manière dont un savoir, indépendamment de sa véracité ou de son contenu de préjugés ou d'idées reçues, peut être synthétisé en une seule phrase : « Les Indiens sont des fainéants[42] », à l'exception de ceux qui sont « civilisés ». Cette phrase, au présent de l'indicatif, porte une valeur intemporelle ou permanente et devient ainsi une sorte d'axiome. Le contenu d'une telle phrase, accepté et véhiculé par la répétition de la formule, se pose en « certitude ». Pourtant, beaucoup d'Indiens, relativement peu « civilisés », comme Chapune, personnage de *Apaporis*, nous prouvent amplement qu'il n'en est rien. Le stéréotype démeure pourtant.

La juxtaposition d'éléments prévaut sur l'organisation phrastique complexe, car le style oral favorise la présentation des idées successivement. L'accumulation de phrases simples par coordination l'emporte sur la construction de phrases complexes reliées par subordination. Ainsi, les informations, simples ou préalablement empaquetées sous forme de locutions, d'épithètes, de proverbes, s'organisent en séquences plutôt qu'en arborescences [Ong 2006 : 43, 44]. Dans la communication écrite, l'éventuel oubli du sujet abordé ou d'aspects préalablement évoqués, contextuels ou coréférentiels, est facile à résoudre : il suffit de relire le passage précédent. En revanche, pour favoriser la référence interne et la mémorisation, l'oral compte sur la répétition.

[42] "*El indio nos ayudó mucho. Si no hubiera sido por él, no salimos al otro lado. Era un indio civilizado, trabajaba duro, porque los indios son flojos*" [*Corte* : 290].

Celle-ci favorise également l'emphase, mettant en relief les propos tenus. Osiris, narratrice de son récit dans *Desterrados*, emploie la répétition des verbes et des conjonctions, créant un effet d'accumulation et de mise en relief. Dans la première occurrence, elle parle de don Julio, un homme mûr qui s'est épris d'elle, mais qu'elle n'aime pas ; il se fait insistant, elle le repousse. « *Él me lloraba **y me lloraba**, pero yo lo dejé **y lo dejé**. Me mandaba cartas **y** razones **y** regalos **y** yo firme*[43] » [*Desterrados* : 119].

Maintenant, elle évoque la réponse qu'elle a souvent donnée à Eladio, un jeune amoureux qui est devenu plus tard son mari. La réaction initiale de la famille d'Osiris à l'égard du jeune homme n'était que méprisante. « Pues así es, a usted no lo quieren **¡Y no lo quieren!** ». Plus loin, Osiris se plaint des reproches insistants de sa mère. « Mi mamá no dejaba su cantaleta: **que** yo había dejado a don Julio, **que** ese sí era un buen hombre, **que** ese era el marido que yo necesitaba ». [*Desterrados* : 120, 121].

L'expression orale s'avère à la fois traditionnaliste et vitaliste, avons-nous dit plus haut. En effet, elle s'affiche conservatrice dans la mesure où elle doit garantir que le contenu transmis ne se dénaturalise pas excessivement, surtout s'il s'agit d'un bagage cumulé depuis des siècles et dont peut dépendre la bonne marche de la société. C'est pourquoi les activités d'apprentissage et de transmission du savoir peuvent exiger beaucoup de temps et être soumises à des contraintes institutionnelles particulières mettant en avant le processus et son importance. En même temps, les cultures reposant sur l'expression orale établissent une relation plus directe avec l' « ici et maintenant », avec l'ensemble des membres de la communauté, de même qu'avec les êtres, les objets et les espaces alentour. Ces cultures accordent donc davantage de valeur et d'importance au présent, à la situation ambiante, qu'au passé ou au futur. Elles privilégient le concret face à l'abstrait, sans que cela signifie qu'elles manquent de capacité d'abstraction[44].

Cette fonction vitaliste et conservatrice de l'oral opère au niveau même de l'individu. Le narrateur et personnage central du récit *La travesía*, évoqué plus haut, se sert d'une oralité adressée à lui-même, dont nous avons du mal à savoir si, par moments, elle se fait à haute voix ou si elle rélève de la pensée non prononcée. Par moments, il rêve. Par moments, il semble

[43] Nous observons aussi, dans cet exemple, un phénomène d'ellipse : « *Y yo firme* », à la place de « *Y yo seguía, **continuaba, permanecía, me mantenía** firme en mi posición* » (ferme).

[44] Ces cultures peuvent exercer des raisonnements logiques, autant que « nous les occidentaux », mais elles les appliquent à la réalité pratique. Cela peut paraître paradoxal, mais l'étroite liaison de la parole avec tous les actes de la vie de tous les jours, actes concrètes qui garantissent tout de même la survie de la communauté, confère à l'expression orale un caractère qu'on peut considérer comme sacré [Ong 1996 : 77, 78].

délirer. Parfois, il semble réveillé, lucide. En pleine nuit, au milieu de la Savane, il essaie de s'orienter, de parvenir à se diriger quelque part sans perdre la raison.

> **La noche me cogió haciendo historias**. (…) Dije yo: "¿Será la estrella? Sí, pero ¿Para dónde *cojo* [45], para qué lado, hacia qué punta?" ¡Qué desconsuelo! Me dio rabia y pensé: "No, voy a arrepentirme, voy a arrepentirme porque a Él no le gusta la soberbia". Al rato había sólo un rayo, los demás habían desaparecido. **Dije: "esa es la ruta"** [*Corte* : 177].

Don Pedro, dans *Penas*, bénéficie de la force vitale de la parole orale, non seulement comme moyen de diffusion de l'information, dans un milieu où l'écriture est limitée, mais comme élément de construction d'une réputation, la sienne. Les échos à son sujet lui permettront de préserver sa vie en prison et de prendre l'ascendant sur les autres détenus : « *La gente se dio cuenta y mi fama voló como el Pielroja*[46]*: de boca en boca* » [*Penas* : 53].

2.2.2 Le passage de la langue orale à la prévalence de l'écrit

Même après l'adoption et l'intronisation progressive de l'écriture, voire des formes d'expression multimodales et complexes, comme celles combinant l'écriture, la formulation mathématique et les images abstraites – non figuratives –, l'expression essentiellement orale subsistera, notamment lors de la communication spontanée au quotidien. Même dans les cultures et les contextes qui accordent une valeur probatoire incontournable à l'écrit, la parole comme gage reste présente pourtant de façon métaphorique, ce qui explique l'existence de la formule juridique « liberté sous parole » ou de l'expression « je vous donne ma parole ». En effet, avant l'apparition et la postérieure valorisation des supports écrits, les décisions de justice étaient prises et communiquées oralement, en présence d'un groupe de témoins nombreux, si possible l'ensemble de la communauté [Ong 2006 : 97-100].

Certains, en dépit de leur illettrisme ou de leur scolarité réduite – dont ils ne crurent pas avoir besoin ou à laquelle ils ne purent pas accéder –, deviennent progressivement conscients des enjeux cruciaux de l'écrit. Velázquez, un ancien camarade de l'homme perdu, dans le récit *La travesía* [*Corte*], est un individu plutôt silencieux, ne sachant pas lire, mais qui aime pourtant raconter « des histoires » : « les histoires de Vélazquez ». Il porte toujours dans son sac à dos, où qu'il aille, des rouleaux de papier. Lui, tout comme son père qui les lui a légués, sont donc conscients de la valeur monétaire et juridique de tels documents.

---

[45] « *Coger* » : (Col., fam.) outre le sens de « prendre, saisir », ce verbe peut signifier, dans sa forme « *coger por* + adverbe de lieu, nom d'endroit ou nom de trajet », comme ici, « décider du chemin à suivre ».

[46] « *Pielroja* » : pendant longtemps, la cigarette produite en Colombie la plus connue et la meilleure marchée.

> También **cargaba unos rollos entre la mochila** que miraba callado, como triste. Él no sabía leer, pero eso no le importaba como sabía qué decían. **Eran dizque las escrituras de la tierra** en Ráquira que perdió cuando la violencia comenzó allá. **El papá creyó que guardando los rollos guardaba la tierra** y Velázquez, para no traicionar al viejo, los cargaba [*Corte* : 189].

L'expression orale reste également une source alternative d'information dans un contexte où l'écriture prévaut. Don Pedro [*Penas*] raconte comment il acquit oralement des savoirs indispensables à sa vie d'adulte, impossibles à obtenir au foyer ou au collège, grâce aux commentaires de ses amis, Diego et Pablo, et aux propos qu'il entendit ici et là.

> Fueron ellos los que me enseñaron a robar guayabas y duraznos, que **me contaron** que las mujeres no eran hombres capados (…).
>
> Me emborraché y **alguien me contó** que yo no era hijo de mi papá. Fue un golpe que todavía me duele.
>
> Yo **había oído hablar** en el colegio de las minas de Muzo y Peñas Blancas.
>
> **Dicen que** los suicidas lo que buscan es una mano amiga que los saque del abismo [*Penas* : 20].

L'interaction entre l'oralité et l'expression écrite prend une forme complexe chez Melisa [*Trochas*], narratrice de sa propre vie et de son appartenance aux FARC : un personnage très particulier. Ayant fini ses études secondaires, elle dispose d'un niveau élevé d'expression orale et écrite, supérieur à celui de la plupart de ses camarades. Cette compétence lui permet de rédiger des communiqués que le groupe rebelle diffuse, mais aussi de raconter des affabulations devant ses tortionnaires, lorsqu'elle tombe entre les mains des forces de l'ordre – comme le fait également le personnage d'Adelfa, dans *Fierros* –, afin de préserver sa vie, tout en garantissant la sécurité de l'organisation. Elle n'est donc pas tenue de se contenter de la seule oralité.

À la lecture de son témoignage, on ne peut pas savoir avec précision si elle a transmis son récit au médiateur oralement et par écrit, ou seulement par écrit. Elle affirme avoir raconté exactement la même succession de faits, de vive voix, à l'un des plus importants cadres dirigeants des FARC à l'époque, Raúl Reyes[47]. Les dernières lignes de son récit laissent entendre qu'elle l'a rédigé et transmis par écrit à Alfredo Molano, le médiateur.

> No salí del llanto en muchos días. No volví a hablar con nadie hasta que el camarada Raúl Reyes (…) me llamó a rendir cuentas. **Le conté la misma historia que ahora firmo de mi puño y letra**. Melisa. Pueblito, agosto 30 de 1990 [*Trochas* : 181].

[47] Abattu par l'armée de l'air colombienne en février 2008, lorsqu'il se retrouvait en territoire équatorien, près de la frontière. L'attaque a provoqué un incident diplomatique, les autorités du pays voisin n'ayant pas été préalablement informées de l'action.

2.2.2.1 L'expression orale et le discours narratif

Pour Walter Ong, une des caractéristiques essentielles des récits oraux réside dans leur écart par rapport au schéma narratif de base propre aux textes écrits. Ce schéma canonique, appelé « pyramide de Freytag », est construit par une situation initiale, un nœud et un dénouement, selon une progression chronologique ordinairement ascendante. Comme Ong nous l'explique, le récit épique, l'une des manifestations fondatrices du genre narratif, autant en Occident qu'ailleurs, ne se soumet pas au schéma cité [Ong 2006 : 139-144]. Dans son *Art poétique*, rappelle W. Ong, Horace affirme que le poète épique ne suivait pas une chronologie ascendante, car il aspirait à faire ressentir à l'auditoire « le vif de l'action », quitte à s'occuper plus tard des détails. Homère présente donc d'abord les points les plus mouvementés de ses récits. *L'Iliade* s'appuie sur une progression en spirale faisant appel à des rétrospectives et insère des récits secondaires. De même, comme les séries TV et les *telenovelas*, la célèbre épopée se divise en épisodes, qui comprennent à leur tour un climax ou moment de tension suprême spécifique, tout en faisant partie d'un ensemble narratif global. Nous verrons comment les récits rapportés par Molano adoptent souvent une progression propre à l'oralité.

Le récit oral opte pour une organisation comparable à celle des épopées. Il a tendance à débuter *in media res*, en plein déroulement de l'action, afin d'attirer l'attention de l'auditoire dès le premier instant et de rendre plus facile l'évocation des événements principaux. L'analepse, c'est-à-dire le retour en arrière, qui rend l'expression redondante, favorise l'évocation et aide à l'insertion de récits secondaires, tout en permettant de reprendre le fil des actions et de faire avancer l'intrigue. La plupart des récits chez Alfredo Molano suivent un ordre grosso modo ascendant, du passé le plus ancien au moment le plus récent, qui coïncide avec « le présent », le moment où le témoin s'exprime. Le narrateur part souvent de cette situation d'énonciation et remonte autant qu'il le peut dans le passé, d'où il repart en faisant des détours qui peuvent le faire revenir encore en arrière. Dans d'autres récits, le narrateur part directement du moment passé, mais ne suit pas une progression homogène, linéaire.

Dans son récit *Bombillo* [*Penas*] entame l'exposition des faits en évoquant une mère qui pleure en présence de son fils incarcéré, à savoir lui-même devant sa propre mère. Sur une ligne temporelle, il s'agit d'un événement intermédiaire entre le moment où il dialogue avec l'écrivain médiateur et la série d'agissements qui l'ont conduit en prison. L'épisode de la mère inconsolable semble donc relativement récent. Puis *Bombillo* fait un bond en arrière, afin d'expliquer ce qui l'a poussé à devenir un agent de l'ordre. À l'intérieur de ce bond, il recule encore pour évoquer les valeurs morales et politiques de ses parents. À ce stade, *Bombillo*

commence à progresser dans le temps au fur et à mesure qu'il raconte sa promotion professionnelle, parallèle à sa dégradation personnelle, son passage d'un corps d'État, la marine, à un autre, le service des renseignements, pour se retrouver finalement derrière les barreaux. Ce n'est qu'à ce point-là qu'il commence à aborder dans le détail la vie carcérale.

Le schéma narratif adopté par *Gringo*, un autre narrateur de *Penas*, diffère légèrement : il entame son récit en le plaçant dans le « présent de l'énonciation » et intercale des expériences situées dans un passé lointain avec des épisodes présents ou du passé récent. La narratrice Laura, toujours dans *Penas*, commence son récit en rendant compte de plusieurs faits du passé de son compagnon Isidro, notamment son appartenance à la guérilla et la façon dont il a été trahi par l'un de ses camarades. Laura passe constamment du récit de la réclusion d'Isidro à celui de ses propres difficultés pour le rencontrer et pour obtenir sa libération, et raconte enfin son assassinat. Leurs trajets se croisent souvent, en tant que couple qui affronte l'enfermement et la distance. Le récit suit une progression temporelle plutôt ascendante, sans être dépourvu de retours en arrière.

Le récit du bijoutier, *el joyero*, dans *Aguas*, prend également une forme que nous pourrions définir comme « plutôt linéaire », puisque la succession d'événements se projette du passé vers le moment de l'énonciation. Néanmoins, nous y observons des nuances. Le bijoutier n'entame pas son récit en évoquant son enfance ou sa jeunesse, ni en détaillant les motivations et les préparatifs de son voyage bouleversant dans la forêt tropicale du Guainía, province du sud-est de la Colombie, frontalière avec le Brésil. Il commence en racontant la veille de son départ et revient en arrière jusqu'au moment où il a rencontré l'escroc Arturo, puis progresse chronologiquement dans le déroulement de son séjour à la forêt. Il s'avance délibérément, mais en évitant les détails, comme quelqu'un qui connaît évidemment le dénouement de sa propre histoire, mais qui se garde de tout en livrer d'emblée. Les références cataphoriques, c'est à dire les anticipations, constituent, à l'intérieur du récit, des pressentiments relatifs à un futur incertain, douteux, des pressentiments pourtant déjà résolus et dépassés au moment de l'énonciation, lors de la narration devant le médiateur.

Comme dans le cas du bijoutier, la narratrice de *Ocho años, tres meses, un día* ne peut pas raconter son récit en progression strictement ascendante, car elle ne disposait pas de toutes les informations nécessaires à la compréhension de la situation ni ne pouvait savoir ce que certains faits déclencheraient ultérieurement. Aussi ignorait-elle en principe, et ne pouvait pas l'inférer, que la voleuse pour qui elle travaillait trafiquait également des stupéfiants. Plus tard, en prison, elle ne décele que tardivement, une fois les faits accomplis, les zones d'ombre de

l'importation d'un chargement de noix de coco remplies de cocaïne qui lui ont valu la prison : un piège dont elle a été la victime et dont les véritables auteurs ont fui les autorités. Cependant, l'ordre de la narration respecte la succession des faits : elle raconte d'abord l'affaire des noix de coco puis explique comment elle s'est rendu compte du piège.

Dans le récit *El diario de Sharon*, nous percevons une progression chronologique sur deux plans simultanés : celui de la traversée de la mer, d'une part, et celui des histoires de la vie des différents personnages, de l'autre. Les deux plans, pris en charge par le même narrateur, comprennent évidemment des intervalles différents : parallèlement au début de la traversée, ou du segment de la traversée évoqué par le narrateur, il remonte à des époques éloignées, particulièrement au temps où les rivalités meurtrières entre deux familles du département colombien de la Guajira se sont déclenchées, et à l'époque où le trafic de cannabis dans les Caraïbes s'est trouvé à son apogée. Le narrateur évoque aussi le passé de ses copains de bord. Les trois temps – celui de la narration, celui de la traversée et celui extérieur, global – coïncident lors de la navigation au large. Quand le récit et la traversée se terminent, le narrateur se projette vers un temps ultérieur, futur par rapport au périple ; passé par rapport au moment où il raconte tout. Il évoque le sort de ses compagnons de voyage : celui de Sharon reste indéterminé. Le narrateur affirme ignorer ce qui est advenu de la femme.

Dans le récit *El barco turco* [*Desterrados*], comme nous l'avons déjà mentionné ailleurs, nous nous confrontons à une même histoire, à la même succession de faits, racontée différemment, non pas sur le fond, mais sur la forme, par deux instances narratives. Dans un cas, les faits sont exposés de manière concise, abrégée, résumée. Dans l'autre, ils sont évoqués de façon détaillée. C'est un concours de circonstances qui permet la rencontre des deux narrateurs. Dans *Cartas* [*Caimán*], la narratrice construit son récit sur la base d'autres : les lettres qu'elle conserve. Elle esquisse sa propre trajectoire de vie et, en même temps, approfondit celle de son grand-père, qui raconte des histoires encore plus anciennes. Cette dame narre l'ensemble des récits à un autre personnage qui prend note de tout ou le mémorise : un médiateur au regard et à l'oreille admiratifs, un peu étourdi. Le narrateur de *La travesía* [*Corte*] imbrique des souvenirs, des rêves et des souvenirs de rêves, sans pour autant abandonner une progression ascendante basée sur ses journées d'égarement en pleine Savane.

Dans le récit intitulé *El confesatorio* [*Así mismo*], il existe, certes, une progression chronologique du récit, depuis l'arrivée des chercheurs au hameau, jusqu'à leur départ au bout de deux ou trois jours. Mais l'univers dépeint par Cornelio se passe de tout ancrage temporel, car il

évoque des événements dont on ignore le moment où ils surviendront et la durée. Cornelio attend en effet l'arrivée, peut-être imminente, peut-être ajournée à jamais, de sa bien-aimée Evergita, ainsi que l'apparition d'une « Christe » qui se décidera à accompagner le Christ dans sa solitude. Une « Christe » que Cornelio lui-même se décide à tailler dans le bois [*Así mismo* : 27-33]. Dans le même recueil, nous trouvons le récit *La cruz de madera*, dont la durée des actions se réduit au bref laps, quelques secondes, que prend Albita à s'éffondrer, inanimée, après avoir été abattue par Dimas d'un tir dans la nuque. Certes, le narrateur, un aveugle, raconte ce qui s'est passé les heures précédant le crime, mais ces éléments s'entremêlent de descriptions de circonstances et de souvenirs qui remontent à des décennies auparavant, riches en verbes à l'imparfait, à l'histoire du lieu où l'homicide a été perpétré. C'est à la suite de cette exposition que l'aveugle raconte l'homicide et les événements dans la foulée et le lendemain. Le nœud et la conclusion, simultanés, ne durent que le temps que tarde Albita à tomber [*Así mismo* : 51-55].

L'expression écrite avait négligé ces variations dans la structure narrative, que plusieurs écrivains commencèrent à reprendre depuis le milieu du XXème siècle. Le linguiste et spécialiste de la communication Jacques Brès met lui aussi en question la prévalence systématique de la progression linéaire. Pour Brès, « la non-réalisation de la relation de progression peut prendre deux formes : la simultanéité, la régression » [Brès 2001: 23, 31]. Brès critique sur ce point William Labov, qui considère « raté » tout texte narratif ne respectant pas la progression des événements. Selon cette attitude, de nombreux récits, et parmi les plus célèbres, seraient donc défectueux. Les récits des témoins le seraient donc également. Brès juge la thèse de Labov discutable du fait que maints textes narratifs écrits, considérés comme littéraires, s'écartent de la séquence narrative de base [Brès 2001 : 44]. De surcroît, ces écarts par rapport à la progression, s'ils étaient inhabituels, devraient entraîner chez les lecteurs ou les auditeurs « un temps de traitement cognitif supérieur », mais, d'après les observations menées par Jacques Brès lui-même, les lecteurs ne semblent pas considérer de tels écarts comme problématiques.

> **Ce n'est pas le récit, plus précisément la textualité narrative, qui impose la relation temporelle qui unit ses unités** (les propositions narratives), **mais** tout simplement nos connaissances du monde, en interaction avec certains principes pragmatiques, notamment **le principe de pertinence**[48] (...) [Brès 2001 : 47].

[48] Brès cite, à ce sujet, Dan Sperber et Deirdre Wilson [1989], que nous avons également évoqués.

Chapitre 2.3 Le témoignage, démarche de Molano le sociologue

> *Escribí lo que veía, lo que me contaban; unas veces grababa, otras tomaba notas e, inclusive, apelé al video* [*Desterrados* : 14].

Nous avons déjà évoqué le positionnement d'Alfredo Molano sur le plan de la recherche en sociologie et de la production narrative, une démarche à cheval entre la création littéraire et la recherche scientifique. Nous citerons plus loin des auteurs centraux dans le développement de l'écriture testimoniale, tels qu'Oscar Lewis, Elena Poniatowska ou Miguel Barnet, qui partent d'un cadre de référence théorique relevant de l'anthropologie et de l'ethnographie et se livrent à une sorte de travail de terrain inspiré de ces disciplines.

L'un des personnages de *Caimán* synthétise, avec une sorte d'autodérision et de cynisme, l'attitude du chercheur en sciences humaines qui tente à la fois d'adopter une démarche qualitative et un positionnement impersonnel, neutre. Il sert d'introducteur du récit qu'un témoin lui aurait raconté. Le chercheur « débite [sa] tirade comme toujours, toujours à la même voix » pour convaincre les informateurs de s'exprimer. Il nous fait penser à l'auteur ou, plus largement, au chercheur qui remplit la tâche de médiateur.

> Empecé **mi perorata de siempre**, con la misma voz de siempre que comienzo a hablar en público, que siento como si fuera de otro, generalmente del vecino. **Hablé de lo mismo: de la guerra, de la paz, de la historia, de su importancia, de sus caprichos, de sus modos de contarla, de recuperarla. Nada nuevo** [*Caimán* : 31].

La formation initiale en sociologie d'A. Molano nous incite à examiner avec attention les démarches de collecte, de traitement, d'interprétation et de diffusion des données par le spécialiste en sciences humaines et sociales, car cette façon complexe de procéder détermine la production narrative de l'auteur. Nous nous arrêterons donc sur les principes et sur les procédures d'analyse qualitative des données en sciences sociales, ainsi que sur les techniques d'entretien utilisées par les chercheurs. Nous nous intéresserons également à l'historiographie.

L'introduction de *Selva*, un texte qui garde de nombreux éléments propres au rapport d'enquête et au format des documents scientifiques, détaille les procédures du chercheur. Effectivement, Alfredo Molano explique que cette étude se fonde sur les « récits de vie » des colons. L'écrivain emploie un style propre au traité, utilisant à l'envi le pronom impersonnel « se ». Un travail postérieur de « systématisation de biographies individuelles », nous explique Molano, permet d'établir une « synergie de trajectoires individuelles » qui

confluent ainsi dans une « trajectoire collective ». Les récits sont enregistrés, puis transcrits textuellement, analysés et interprétés à l'aide des notes prises dans le journal de terrain. Le chercheur entend donc effectuer une démarche inductive, puisqu'il parvient à des conclusions générales à partir d'informations particulières systématisées.

> **El trabajo que aquí se presenta** es una contribución a la historia de la colonización, basada – por ello es importante – en los relatos que numerosos colonos nos hicieron sobre su vida. Es, en realidad, la **sistematización de biografías individuales** contadas de una manera directa, que recogen en su conjunto la **trayectoria de una experiencia colectiva**.
>
> (…) La recolección de la información fue lenta y ardua, pero al mismo tiempo llena de emociones. Comenzamos – **grabadora y cuaderno de campo en mano** – a conversar, así, sencillamente, con los colonos más antiguos del Guaviare en San José.
>
> (...) **Metodológicamente hablando**, optamos por lo que se ha llamado, en brutal traducción, "**historias de vida**", y no sólo porque el Guaviare carece de una historia escrita sistemáticamente, sino porque es el único camino que **sin traicionar los principios de la disciplina** posibilita reflexionar sobre los procesos vivos [*Selva* : 13, 14].

Quelle est « la discipline » dont parle Molano ? Il pourrait s'agir de la sociologie, qui aborde les phénomènes sociaux dans leur contexte « actuel », au moment de l'étude. Ou plutôt de l'Histoire, orientée vers la passé, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage : « une histoire orale ». Molano, sociologue, réunit les éléments nécessaires à la rédaction de l'Histoire du département du Guaviare, non encore construite. Il « fait l'Histoire » de la province, ou contribue à son écriture, en se basant sur celles de leurs habitants.

Au début de la deuxième partie du texte, Alfredo Molano et son collègue Fernando Rozo attirent l'attention sur l'importance de l'observation du terrain, la recherche sur place. Ils arrivent dans la ville de San José del Guaviare, chef-lieu du département, où le visiteur ne s'attendrait pas à trouver des locaux comme le café la Bohème, décoré « d'affiches du festival de Cannes ». Ils y s'efforcent ensuite d'interagir autant avec des citoyens ordinaires qu'avec des personnalités de la ville, visant à entrer en contact avec des membres de la guérilla des FARC, qu'ils voudraient interroger. En outre, Molano et Rozo apprennent en arrivant la nouvelle de la mort de Dionisio, un délinquant puissant et très redouté, survenue la veille. Sept versions au moins circulent, des rumeurs, autour de son assassinat. La tâche des chercheurs, outre la prise de contact avec les insurgés, consiste à tirer au clair ce qui s'est passé avec Dionisio et à se forger une idée globale de la vie à San José et dans les municipalités alentour. Ils discutent avec plusieurs riverains et observent leur mouvement dans les lieux publics, adoptant un positionnement de sociologues. La disparité des sept versions relatives à l'assassinat de Dionisio nous illustre la multiplicité de points de vue engendrés par un fait unique. Elle nous laisse également percevoir comment la perception de la réalité peut s'avérer variable et son interprétation relative.

> **Unos decían que** (…) lo habían matado de un tiro en la nuca cuando se había volteado para alcanzarle una gaseosa al asesino; **otros negaban que** fuera una gaseosa y sostenían que (…) era una cerveza. **Había quienes afirmaban que** el tiro no había sido en la nuca sino en la cara (…). **Otra versión era menos legista porque** no tomaba en cuenta la localización de los tiros, sino el hecho de que Garzón hubiera o no desayunado y **a un testigo lo que le impresionó**, y así lo hizo constar en su declaración, **fue que** Nisio, siendo conservador, había muerto con una camisa roja [*Selva* : 89-90].

L'objectif des chercheurs consiste, entre autres, à mieux comprendre les éléments déclencheurs de la lutte armée, à connaître l'histoire du mouvement d'insurrection, à observer de façon critique l'action de la guérilla dans une zone de colonisation comme celle-ci, bref, à dépasser le « discours vide déjà entendu à l'université ».

> En cierta ocasión pudimos establecer un diálogo con un miembro [des guérillas], que a la postre se transformó en un sermón ideológico mal hilvanado sobre la lucha de clases. Desde luego, **nuestra intención iba más allá de registrar un discurso vacío que habíamos oído desde la universidad**. **Queríamos adentrarnos en su mundo real**, en las verdaderas y concretas razones de su lucha y, sobre todo, en la historia de ella [*Selva* : 91].

L'observation des attitudes et des comportements permet aux chercheurs de tirer quelques conclusions sur la vie sociale et économique de la province et sur la composition de la population, notamment sur les lieux d'origine des colons. Par exemple, Alfredo Molano et Fernando Rozo décrivent comment, à l'intérieur d'une taverne, la réaction du public varie à l'égard d'un groupe musical, selon la nature des rythmes et des chansons (en italique). « Certains n'applaudissaient que les *corridos*, d'autres s'extasiaient sur les *chansons colombiennes* et d'autres éclataient en sanglots en écoutant les *tangos* ». Molano et son collègue essayent, au début, de faire des observations sociologiques à usage purement personnel.

> Unos solo aplaudían los *corridos*; otros llegaban al éxtasis con las [chansons] *colombianas* y algunos sollozaban con los *tangos*. Mi compañero y yo tratamos al principio (…) de **hacer observaciones sociológicas para nuestros adentros**. Descubrimos cosas interesantes, sin duda. Había una gran **colonia** boyacense, que poco después terminó bailando *corridos*. Había una numerosa colonia tolimense, que pedía una y otra vez *El Barcino* [49]. Había una [**population**] **miscelánea de origen urbano**, medio **lumpenizado**[50], que acompañaba con golpecitos de pie y ademanes caprichosos, que se les antojaban ejemplarizantes, los *tangos*. (…) **Con el correr del aguardiente nuestras observaciones frías se hicieron más y más agudas** y el público más explícito: los boyacenses pedían el *corrido* de Efraín

[49] Chanson au rythme de *bambuco* (rythme traditionnel dans différentes zones de la région andine colombienne et dans d'autres pays) composée par Jorge Villamil, lui-même originaire de la ville de Neiva, chef-lieu du département de Huila. Les paroles en évoquent la marche des paysans et des insurgés du département du Tolima, notamment Tirofijo, le fondateur des FARC, vers la savane orientale et vers l'Amazonie où ils s'installent et fondent des colonies. Le Huila et le Tolima conforment une région anciennement dénommée le *Tolima grande*.

[50] « *Lumpenizado* » : participe passé à valeur adjectivale du verbe « *lumpenizar* », dérivé à son tour du nom « *Lumpen* ». Ce vocable constitue le raccourcissement du mot « *lumpelproletariado* », calque à son tour de l'allemand « *lumpenproletariat* ». Pour la RAE, « *lumpen* » désigne « la couche sociale la plus basse et dépourvue de conscience de classe », ainsi que « les membres de cette couche sociale ». « *Lumpenproletariat* » fut utilisé pour la première fois et adopté par Karl Marx et Friederich Engels dans l'ouvrage *L'idéologie allemande* (1845-1846)

> González[51] y los tolimenses *El Barcino*, lo que ha llegado a equivaler al himno de las FARC [*Selva* : 93].

Comme nous le voyons, malgré le style scientifique assez marqué de *Selva*, par rapport à d'autres œuvres, les chercheurs se laissent aller à une certaine subjectivité – considérée par A. Molano, non sans ironie, comme la preuve d'une rigueur accrue – et démontrent, comme nous l'avons déjà signalé, un sens certain de l'autodérision qu'ils ne pourraient pas se permettre dans un rapport ou dans un traité strictement scientifique ou « sérieux ». D'autant plus qu'ils reconnaissent sans ambages avoir bu durant l' « observation ». Plus loin, à leur arrivée dans le village de Calamar, où la prostitution abonde et les denrées de première nécessité coûtent dix fois plus qu'à Bogotá, ils essaient d'interroger les colons et les trafiquants et tentent de visiter les plantations de coca et de cultures alimentaires légales. Les colons et petits cultivateurs acquiescent spontanément ; les grands propriétaires, les trafiquants et les commerçants se montrent hermétiques. Pour eux, la présence et la figure même du chercheur entraînent méfiance et scepticisme. Cependant, certains dialoguent dans la mesure où leur anonymat est préservé.

> Durante tres días **hablamos en Calamar con mucha gente**. **Visitamos** chagras, **asistimos** al procesamiento de la hoja que, entre paréntesis, se lleva a cabo en una esquina del desmonte y se realiza con los instrumentos y la tecnología más pedestres (…). **Los colonos carecen de malicia** en el trabajo de la coca, lo hacen con naturalidad y **no esconden secretos**. (...) En general son francos y cordiales. (...) En cambio, **los empresarios**, es decir, aquellos cultivadores y financistas en gran escala, **son más recatados y ásperos**. Suelen andar acompañados de escolta y no disimulan su agresividad. Muchos de ellos son agricultores o ganaderos de fuera de la zona, profesionales universitarios o comerciantes que se distinguen claramente del colono que ha arrastrado su miseria selva adentro. No obstante, unos y otros **accedieron a responder nuestras preguntas**, "eso sí, **sin grabadora**" [*Selva* : 109].

Le dernier chapitre de *Trochas*, qui sert à la fois d'épilogue – contenant des prises de position et des jugements – et de récit – celui de l'expédition vers le quartier général des FARC – est pris entièrement en charge par Alfredo Molano. L'écrivain évoque le contraste entre la formation théorique du chercheur et la confrontation qui est la sienne avec l'observation de la rélaité sur le terrain, observation souvent non programmée, imprévue et ardue, qu'il appelle « *la cátedra de la realidad rural colombiana* » [*Trochas* : 186].

Pour s'expliquer, Molano fait était d'une situation vécue alors qu'il se trouvait en compagnie de son équipe des chercheurs et d'une quinzaine d'étudiants de l'Université Nationale de Bogotá dans le département de Guaviare, l'une des zones les plus intéressantes du

[51] Célèbre combattant et leader des groupes armés acquis au parti conservateur. Le noyau dur et premier de ces organisations s'est développé dans le département de Boyacá, notamment dans le village de Chulavita, d'où la dénomination qu'ont pris, par extension, les bandes armées proches du parti conservateur et leurs membres.

pays, aux yeux de l'écrivain sociologue, s'il s'agit de comprendre les processus de colonisation durant le XXème siècle. Tous les présents suscitent l'hostilité autant de l'armée que de la guérilla. Le groupe assiste en effet, évidemment sans l'avoir prévu, à l'assassinat d'un vendeur du journal *Voz*, titre proche du Parti Communiste. Le jour même, l'armée de l'air effectue un bombardement de grande ampleur qui ravage la région. Après un tel concentré d' « observation participante » en si peu de temps, les chercheurs décident de renvoyer les étudiants à Bogotá pour d'évidentes raisons de sécurité [*Trochas* : 184-188].

2.3.1 L'approche qualitative en sociologie, anthropologie et ethnologie

Alfredo Molano entreprend ce qu'on pourrait appeler une démarche qualitative ; nous verrons donc en quoi elle consiste. Les sociologues Alex Mucchielli et Pierre Paillé attirent l'attention, comme le met en évidence le titre de leur ouvrage commun[52], sur l'étape de l'analyse des corpus textuels collectés par les chercheurs en sciences humaines. Ce type d'analyse, axée sur un traitement qualitatif des données, est défini par les auteurs comme suit :

> Une **démarche discursive** de reformulation, d'explicitation ou de théorisation d'un **témoignage** , d'une expérience ou d'un phénomène. La logique à l'œuvre participe à la découverte et à la construction de sens. Elle **ne nécessite ni comptage ni quantification pour être valide**, généreuse et complète, même si elle n'exclut pas de telles pratiques. Son résultat n'est, dans son essence, ni une proportion ni une quantité **; c'est une qualité, une dimension, une extension, une conceptualisation de l'objet** [c'est nous qui soulignons] [Mucchielli et Paillé 2004][53] .

Nous pouvons ainsi supposer que Molano mène une analyse qualitative des témoignages qu'il collecte. Il présente explicitement ou bien laisse percevoir des éléments de sa démarche dans plusieurs de ses ouvrages. En lisant le récit sur Floresmiro Lagunas, qui prête son titre au recueil *Así mismo*, nous percevons le travail de documentation préalable et la postérieure enquête de terrain dans laquelle se lance le narrateur, qui pourrait bien être l'écrivain lui-même. Il suit des pistes et accumule des renseignements sur son « objet d'étude » : un vieux combattant réputé et redouté. C'est à la suite du bouche à oreille, des indications de troisième main, qu'il parvient à le rencontrer [*Así mismo* : 72-73].

Toujours dans *Así mismo*, l'individu qui agit en narrateur, durant les premières lignes du récit intitulé *El estupor del capitán Santos Carmona*, décrit le processus d'obtention du corpus

[52] Mucchielli, Alex, Paillé, Pierre (2003-2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines*. Armand Colin. Paris.

[53] Paillé, P. In : Mucchielli, Alex (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Armand Colin. Paris.

qui sert de base à l'histoire. Ce narrateur, qu'on pourrait assimiler à Alfredo Molano lui-même[54], évoque l'origine du document qu'il s'apprête à divulguer et la façon dont l'individu qui a servi d'intermédiaire a effectué l'enregistrement : à l'insu de l'informateur. Le document est soumis à une phase de transcription et à une adaptation de la langue orale à la forme écrite finale. A. Molano – ou son corrélat – a « un peu retouché » le document.

À l'opposé de *Así mismo*, dans d'autres textes comme *Fierros*, *Penas*, *Corte* et *Rebusque*, aucune référence à la recherche n'est perceptible en dehors des paratextes. Nous pourrions donc nous demander si Alfredo Molano ne choisit pas sciemment de laisser une partie de l'analyse qualitative au lecteur, afin que celui-ci construise sa propre idée des faits et des problématiques exposés par les témoins et médiatisés par l'écrivain. Une telle attitude doit-elle être considérée comme imprudente, car confiant l'analyse non pas à des scientifiques, mais à des individus qui peuvent s'avérer des néophytes, voire des incompétents dans le domaine ? Ne pourrait-on, au contraire, dire que Molano vise à mettre le contenu dont il dispose à la disposition des néophytes afin qu'ils procèdent par eux-mêmes à l'analyse tout en leur procurant des éléments leur permettant de mener à bien cette tâche ?

En tout état de cause, Molano – ne l'oublions pas – ne cesse d'annoncer qu'il ne considère pas son œuvre narrative comme une étude scientifique, et que nous ne devons pas l'aborder comme telle. Elle ne saurait donc être soumise à des critères d'évaluation scientifiques, encore moins si ces critères sont quantitatifs.

2.3.2 La phase de l'analyse

D'ordinaire, l'opération analytique intervient « vers la fin » de la recherche, ou pendant les dernières étapes de celle-ci. Pour analyser les données collectées, elles doivent être soumises préalablement à une organisation et indexées, en vue de favoriser l'accès à l'information recueillie et sa lisibilité. Ce travail entraîne des activités de transcription, de marquage, de stockage et de catégorisation en fonction de critères divers, visant à favoriser l'exploration des documents à analyser [Mucchielli et Paillé 2008 : 9-11].

Nous savons que, ni en sciences humaines, ni dans les sciences « dures », la recherche ne se cantonne aux simples phases de présentation et de description des données brutes, telles qu'elles ont été obtenues. Pourrait-on alors, de ce point de vue, reprocher à Alfredo Molano la diffusion de données brutes, non soumises à l'analyse ? Certains de ses recueils comprennent des

[54] Si nous nous tenions à l'identification entre le narrateur et l'auteur propre aux textes à dominance factuelle.

récits qui n'ont apparemment fait l'objet d'aucun travail de compréhension et qui semblent manquer d'un appareil explicatif, qu'il soit textuel ou paratextuel (cf. Chapitre 3.2). D'un point de vue scientifique, une telle façon de procéder pourrait poser problème.

Cependant, nous pensons que lorsque les traces de l'intervention de l'intervieweur ont été effacées, cela tient à des raisons rhétoriques, stylistiques et pragmatiques. Cette absence, apparente, de traitement analytique ne découle donc pas de la négligence, mais bien d'une intention précise de rendre les rênes de l'interprétation au lecteur.

2.3.3 Les méthodes d'analyse qualitative

L'ouvrage de P. Paillé et A. Mucchielli approfondit quatre démarches que le chercheur peut adopter pour l'analyse des données. La préférence accordée à une option particulière ne restreint pas l'adoption, en amont ou en aval, d'une autre. Survolons rapidement ces différentes méthodes, en nous concentrant sur la première : l'analyse « en mode écriture ».

2.3.3.1 Analyse « en mode écriture »

Elle se fonde sur la prise de notes et sur la réflexion autour d'elles. Cette phase de réflexion peut s'opérer de façon concomitante à l'écriture ou peut se produire lors d'une relecture, simple ou accompagnée d'autres matériaux et documents d'appui. L'analyse en « mode écriture » peut aussi s'effectuer pendant la production d'un ou de plusieurs nouveaux textes à partir du premier, jusqu'au moment de l'élaboration d'un texte final contenant des conclusions [Mucchielli et Paillé 2008 : 12-13]. Nous pouvons imaginer que, plus les textes d'A. Molano s'écartent d'une structure propre au rapport scientifique, plus ils ont été l'objet d'une analyse « en mode écriture », méthode que l'écrivain sociologue tend à privilégier.

Il est primordial de souligner que l'acte même d'écriture peut « tenir lieu de stratégie d'analyse suffisante en soi », comme l'affirment Mucchielli et Paillé [2008 : 123]. Pour eux, cette méthode s'avère fonctionnelle dans toute recherche de nature biographique et coïncide même avec « la logique d'analyse réelle de plusieurs chercheurs ». Les auteurs attirent aussi l'attention sur deux aspects important dans la validité de l'analyse au travers de l'écriture.

Le premier d'entre eux concerne l'utilité indiscutable du texte, en tant que système de codification, sur quatre plans. D'abord, « l'activité discursive narrative » permet de construire une structure conceptuelle et une « trame », un ou plusieurs fils conducteurs, sans lesquels les différents concepts et notions resteraient isolés les uns des autres, sans lien défini. En outre, Alex Mucchielli et Pierre Paillé rappellent que même les synthétisations thématiques et les

catégorisations nécessitent une organisation textuelle pour dépasser le stade de simple énumération d'idées. Ils ajoutent encore que toute analyse, même quantitative, doit être exprimée en termes discursifs pour être entièrement comprise, ou du moins pour être bien expliquée : Alfredo Molano adhère complètement, faut-il le souligner, à cette idée. Enfin, le destinataire de l'étude, même si celle-ci s'adresse à des connaisseurs et même s'il s'agit d'une analyse quantitative, se réapproprie le sujet traité grâce au discours. La psychologie cognitive explique comment tout individu destinataire d'un discours l'insère à son tour dans un nouveau discours, le sien. Chacun rend alors compte à d'autres du discours qu'il s'est approprié ; il le fait grâce au discours. En d'autres termes, toute circulation de l'information entre les êtres humains, y compris de l'information quantitative, mathématique et statistique, a recours au « langage naturel », à l'expression verbale orale ou écrite.

Le deuxième aspect réside dans le fait qu'une étude, pour être acceptée, dépend autant de la façon dont elle est présentée par le discours que de la validité des conclusions auxquelles elle parvient. Dans le « mode écriture », l'opération de transposition des idées contenues dans le « document-source » – l'ensemble des données sur les lesquelles le chercheur travaille, par exemple, les témoignages bruts – vers le discours, comprend trois étapes successives.

D'abord, l'appropriation : processus au cours duquel le chercheur examine et articule les données. Puis la déconstruction : opération analytique de sélection d'un ensemble de données qui se présentent aux yeux du chercheur comme plus pertinentes que le reste. Le prélèvement, pour ainsi dire, de ces informations, provoque une sorte de décontextualisation, puisqu'il implique nécessairement une rupture de l'unité initiale, originale, du document. Pour conclure, la reconstruction : processus synthétique de « (ré)assemblage des données » préalablement prélevées, en rétablissant l'information contextuelle, dans une nouvelle unité textuelle dont on dispose pour une ultérieure conceptualisation ou théorisation.

Voyons les explications que nous fournit Alfredo Molano sur sa façon d'élaborer ses ouvrages. D'abord, il sélectionne un champ thématique. Ensuite, l'écrivain sociologue procède à la collecte des données qui sont, dans les cas qui nous occupe, les témoignages. En dernier lieu, il construit un nouveau récit fondé sur ces témoignages, après les avoir transcrits et lus « à maintes reprises ». Nous pouvons donc voir que l'écriture de Molano, loin d'être une activité improvisée, constitue un « effort d'analyse compréhensive » permettant d'effectuer l'analyse et qui s'avère, en outre, une activité créatrice en elle-même [Mucchielli et Paillé 2008 : 127]. Cette assertion prend en sciences sociales une valeur particulière, puisqu'elle accorde à l'écriture une

importance équivalente à celle d'autres démarches ordinairement jugées plus propres à l'activité scientifique.

Le travail d'Alfredo Molano apparaît donc valide à la fois sur les plans littéraire et scientifique, malgré son absence d'informations quantitatives, son appel à des stratégies rhétoriques et son éloignement formel, dans la plupart des cas, du classique rapport d'enquête. Vus depuis la perspective d'A. Mucchielli et P. Paillé, les reproches dont Molano affirme avoir fait l'objet de la part de son directeur de thèse à Paris, en raison, précisément, du non-respect des normes de présentation d'un rapport, perdraient beaucoup de leur pertinence.

2.3.3.2 Autres modes d'analyse qualitative

Au cours d'une autre procédure, qu'Alex Muchielli et Pierre Paillé désignent sous le nom d' « analyse par questionnement analytique », le chercheur observe dans quelle mesure le matériel collecté répond à des questions qu'il s'était posées au préalable, et même à d'autres qui surgissent en cours d'analyse. En partant de ce questionnement, le chercheur s'efforce de trouver des réponses, d'établir des constats et, le cas échéant, de se formuler de nouvelles interrogations. C'est une démarche comme celle-ci que suit A. Molano lorsqu'il lit chaque entretien « de dix à vingt fois, jusqu'à [s']en forger une idée d'ensemble ».

Lorsqu'il procède à une analyse « thématique », le chercheur vise à organiser autour de notions centrales les conclusions qu'il a tirées de l'étude du matériel collecté, des notes de terrain ou des transcriptions d'entretien. Nous trouvons un exemple d'analyse thématique dans *Selva*. Les auteurs décèlent trois types différents de colonisation, trois processus correspondant à trois étapes consécutives de colonisation de la province du Guaviare. Chacune d'entre elles est abordée dans un chapitre spécifique.

La deuxième et la troisième parties de *Cosas* prennent la forme de rapports. Nous y avons affaire à des travaux d'analyse thématique, sur la base des pratiques que Molano et ses collègues chercheurs[55] ont menées sur le terrain et des témoignages qu'ils y ont collectés, ainsi que sur la recherche bibliographique et la réflexion théorique, le tout accompagné d'informations graphiques. Cette partie de l'ouvrage s'écarte du style d'écriture narrative.

Dans l'analyse sur la base de « catégories conceptualisantes », le chercheur vise à associer le contenu de son matériel à des catégories préexistantes, ou en conçoit de nouvelles.

[55] L'anthropologue Darío Fajardo Montaño, l'ingérieur civil et spécialiste de l'environnement Julio Carrizosa Umaña et le sociologue Fernando Rozo, co-auteurs du volume.

2.3.4 Les techniques d'enquête basées sur l'entretien

Dans son article sur l'entretien, Danielle Ruquoy [1995 : 59-82] réfléchit sur la nécessité, qui s'affiche tôt ou tard, de dépasser l'étude des faits extérieurs, plus facilement susceptibles d'être décrits statistiquement, et de s'approcher davantage de l'individu dans son intériorité. Il rend compte, à sa façon, de ses représentations du monde, de son entourage et de sa réalité, ainsi que de ses pratiques, ses actions, ses habitudes, ses démarches. Pour D. Ruquoy, « interroger un être singulier, alors que les sciences sociales s'intéressent au collectif », reste paradoxal, car cet acte pose des problèmes de représentativité. Néanmoins, comme elle-même le souligne, cet individu est justement « interrogé en tant que **représentant** [c'est nous qui soulignons, comme d'ordinaire] d'un groupe social » [Ruquoy 1995 : 59].

Pour Alain Blanchet, un entretien constitue un type particulier de situation conversationnelle, qu'il définit en s'appuyant sur les potulats du sociolinguiste Dell Hymes (1968) et sur les propos de William Labov et David Fanshel (1977), sociolinguistes eux aussi :

> Un entretien est un « *speech event* » dans lequel **une personne A extrait une information d'une personne B**, information qui était contenue dans la biographie de B [Labov et Fanshel 1977 : 30].

Alain Blanchet, en citant encore Labov et Fanshel, fait remarquer que cette information subit d'inévitables déformations lors de sa restitution par B et de son assimilation par A [Blanchet 1987 : 82]. En effet, la subjectivité est inhérente à l'acte de l'entretien.

Danielle Ruquoy reconnaît ce risque potentiel, dont Alfredo Molano est conscient, que représente « la rencontre de deux êtres subjectifs » sur le plan de la rigueur scientifique. Mais malgré ce défaut d'objectivité, l'entretien devient intéressant, justement, parce qu'il fait ressortir des subjectivités, particulièrement celle de l'interrogé, impossible de relever par les méthodes quantitatives, incapables de rendre compte de « la complexité de l'action humaine », voire des « dispositions inhérentes à la nature humaine » [Ruquoy 1995 : 59].

Cette « nature humaine » se construit et se manifeste par le biais de la pensée, des opinions, des motivations et des sentiments de la personne, ainsi que par les processus mentaux non rationnels et les souvenirs dont l'individu peut rendre compte. En outre, Danielle Ruquoy nous rappelle qu'aucune démarche, aussi exacte ou précise soit-elle, ne saurait garantir l'objectivité totale en sciences humaines. Nous voilà encore une fois devant le problème de la prétendue adéquation absolue à la réalité[56], impossible à atteindre. Nous pouvons ainsi penser, à

[56] Ou à une seule version, standardisée ou conventionnelle, de la réalité.

nouveau, que la factualité et la véracité résident essentiellement dans la sincérité, plutôt que dans la précision, laquelle ne doit pourtant pas être négligée.

Sur le même plan conceptuel, Françoise Digneffe [1995 : 147-149] postule que l'opposition entre l'individu et la société se voit relativisée par l'approche qualitative. La perception des rapports « dialectiques » ou « de circulation » entre la subjectivité individuelle et « l'objectivité d'une histoire » devient ainsi possible. En connaissant le parcours biographique de l'individu, grâce à la technique du « récit de vie », Alfredo Molano peut aussi connaître le fonctionnement de la société, la façon dont celle-ci a influé sur celui-là et vice versa. F. Digneffe fait allusion à *Los hijos de Sánchez*, œuvre testimoniale de l'anthropologue états-unien Óscar Lewis. Pour elle, un tel texte permet de connaître le mode de vie dans les couches socioéconomiques défavorisées du Mexique et, éventuellement, du monde entier, même si le texte traite d'un cas et d'un contexte particuliers [Digneffe 1995 : 147-149].

La subjectivité est ainsi valorisée et reconnue comme source d'information et surtout comme composante essentielle du savoir sociologique. C'est ce qu'A. Molano souligne au sujet du récit de Sofía Espinosa, dans *Tropel*. F. Digneffe nous rappelle que, pour des anthropologues et des philosophes comme Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss et Jean-Paul Sartre, il est impossible d'interpréter le fait social sans tenir compte de l'individu.

Les chercheurs peuvent disposer d'une information qui va au-delà des statistiques et des données « macrosociologiques » et qui les enrichit, qui rend compte des manifestations et des répercussions particulières et variables qu'un même phénomène peut entraîner d'un individu à l'autre. En effet, comme Alfredo Molano le met en évidence, un phénomène et ses conséquences peuvent sembler homogènes lorsqu'ils ne sont observés que globalement ou quantitativement. En revanche, la technique biographique « rend accessible le particulier, le marginal, la rupture, les interstices et les équivoques », voire les contradictions connaturels à la réalité sociale et partant incontournables.

2.3.4.1 L'apparition de l'entretien et du récit de vie

Danielle Ruquoy dresse un parcours historique des méthodes qualitatives de collecte d'information et précise que l'intérêt pour le parcours de vie des individus constitue d'abord une préoccupation centrale pour Wilhelm Dilthey, philosophe et historien allemand. Pour lui, l'être humain et son action, et par la suite tout ce qui tient au social, « ne peut être appréhendé que par une approche compréhensive » [Ruquoy 1995 : 64].

Arrêtons-nous brièvement sur la démarche que Wilhelm Dilthey adopte pour définir et expliquer les sciences humaines, ainsi que pour les distinguer des sciences naturelles, dont elles ne devraient pas calquer les méthodes, précise-t-il. Selon lui, les sciences humaines doivent s'appuyer préalablement sur la compréhension des phénomènes observés, avant de se consacrer au raisonnement.

> [**Les sciences humaines**] ont une tout autre nature et une tout autre structure que celles de la nature. **Leur objet se compose d'entités qui nous sont directement données** et que nous ne conquérons pas par un effort de raisonnement, et qui sont compréhensibles par notre sens interne ; dans ce domaine **nous savons et nous comprenons avant d'avoir une connaissance scientifique** [Dilthey 1942 : 140].

L'Allemand ouvre donc la voie aux recherches de type « microsociologique » et « micro-historique », comme la collecte de témoignages et de récits de vie.

> **Les entités individuelles diffèrent entre elles par une infinité de nuances**. Entre elles le jeu des causes, des effets, des réactions se répartit d'une manière que nous ne pouvons mesurer et reste constamment changeant ; **c'est ce jeu qui compose la réalité du monde historique et social**, et c'est en lui que la science, même si elle veut qu'avoir une idée générale de cette réalité, doit chercher à grouper des similitudes des faits, des concordances de rapports, d'une part dans la succession des faits (…), et d'autre part dans leur concomitance [Dilthey 1942 : 140].

Cette façon de procéder, incontournable en anthropologie, en ethnographie, en travail social et en sociologie, n'est autre que celle adoptée par Alfredo Molano. W. Dilthey, qui est évoqué aussi par Alain Blanchet [1987 : 86], affirme en outre que « le monde n'existe que dans la représentation des individus ». Autrement dit, le monde n'existe que de la façon dont on le perçoit. Les objets et les notions ne sont donc saisissables que par le biais de l'expérience qu'en acquièrent les individus. La recherche et la pratique narrative chez Molano se fondent sur cette certitude. D'après lui, « [i]l est beaucoup plus intéressant d'entendre les gens, [ce qui est] beaucoup plus riche en éléments » que de se priver de cette information ou que de la remplacer par une autre. Toute démarche négligeant l'individu et les données qu'il est en mesure de fournir, affirme Alfredo Molano, s'avère forcément réductrice.

> Lo que es real es que **es mucho más interesante oír a la gente**. Muchísimo más interesante, mucho más rico, rico en elementos – ¿No? – **que tratar de meter las realidades en unos esquemas bastante rígidos**. Cuando yo voy a observar a través de esos anteojos académicos o en informes públicos, realmente veo cosas que me mandan ver, pero no veo lo que hay [Molano 2010 : (10:00)].

Après W. Dilthey, l'école de Frankfurt et Theodor Adorno en particulier s'intéressent à l'entretien comme moyen de déceler l'intériorisation des normes sociales, qu'elle s'opère de manière consciente ou inconsciente. D. Ruquoy mentionne également l'importance qu'accorde à l'entretien l'interactionnisme d'Erwin Goffmann. Celui-ci préconise que l'entretien s'effectue

dans des conditions les plus proches possibles du quotidien de l'individu, qui ne doit pas être isolé de son contexte.

Sur le plan de ce que E. Goffman appelle « les rites d'interaction », autant le chercheur en sciences humaines et sociales que le collecteur de témoignages – dans le cas d'Alfredo Molano une seule et même personne – se voient soumis à une double contrainte. D'une part, leur façon d'interagir doit pouvoir être acceptée par les individus ou par le groupe observé ; d'autre part, ils doivent être à même d'analyser les interactions entre les membres du groupe sans pour autant les influencer ou les modifier, ce qui fausserait évidemment l'analyse. Le chercheur ou le collecteur de témoignages doit garder sa « face », tout en respectant celle des populations observées, s'accorder à leur « ordre expressif » [Goffman 1974 : 9-17] et bien tenir compte des règles de « tenue » et de « déférence » [Goffman 1974 : 43-55] du groupe.

> (…) Il nous faut **identifier les modèles et les suites naturelles de comportements** qui apparaissent en quantité innombrable chaque fois que des personnes se trouvent immédiatement en présence les unes des autres. (…) Nous en appelons ici à une sociologie des circonstances. **L'organisation sociale en est le thème central, mais la matière organisée est faite de conjonctions de personnes et d'interactions temporaires** qui peuvent y prendre naissance [Goffman 1974 : 8].

C'est l'ethnologue polonais Bronislaw Malinowski qui a introduit, au début du XXème siècle, la notion d' « observation participante ». Malgré l'usage d'un vocabulaire que nous pouvons considérer de nos jours comme péjoratif à l'égard des groupes humains non occidentaux – des mots comme « sauvages » ou « primitifs » sont employés –, Malinowski reste l'un des premiers chercheurs en sciences humains à postuler que tout individu et tout groupe disposent d'une culture propre, et à suggérer que le chercheur en sciences humaines, s'il souhaite acquérir une connaissance vraiment « scientifique » de son sujet, doit partir à la rencontre de la société à laquelle il s'intéresse et y « planter sa tente ». Ce positionnement a connu bien des améliorations visant notamment à rendre la présence du chercheur la moins dérangeante possible et à collecter les informations le plus fidèlement possible, mais il n'en reste pas moins largement plus efficace que la simple collecte de vestiges et d'objets qui, selon B. Malinowski, caractérisait le travail en sciences humaines au XIXème siècle.

> En sociologie moderne, l'ethnologue, dans sa tâche tellement plus simple, est à même d'envisager les cultures comme un tout et de les observer de part en part, sous ses propres yeux. Il est donc le grand inspirateur des courants vraiment scientifiques de **la sociologie moderne, celle qui analyse les phénomènes culturels modernes et pratique l'observation directe, non contente des révélations en chambre, intuitives et apodictiques** [Malinowski 1968 (1944) : 12].

Comme l'explique B. Malinowski et le rappelle A. Molano, l'étude de la culture et de ses faits n'exclut ni les démarches quantitatives ni le travail au laboratoire. Ces démarches hors du terrain sont nécessaires, mais insuffisantes, pour le chercheur en sciences sociales.

> Ainsi l'**élaboration des critères d'identification sur le terrain**, dans la théorie, en anthropologie appliquée (…) contribue tout particulièrement à imprégner l'Étude de l'Homme de rigueur scientifique. Plaçons-nous au niveau élémentaire de l'enquêteur de plein air. Quand il vient **planter sa tente au milieu des peuplades** dont il désire comprendre, consigner et faire connaître la culture, il lui faut évidemment savoir ce que c'est qu'identifier un fait culturel [Malinowski 1968 (1944) : 46].

La rencontre des témoins sur leur lieu de résidence habituel ou provisoire permet la prise en compte du contexte au sein duquel se déroule leur quotidien. C'est le travail qu'effectuent Alfredo Molano et son équipe, lorsqu'ils assistent à l'extraction de l'or par *les Blonds*, *los Monos* [*Aguas*], et séjournent quelques jours dans leur campement. Ainsi, les chercheurs s'imprègnent des techniques extractives des mineurs, prennent des notes, tissent des liens plus ou moins profonds et spontanés avec un grand nombre d'individus, qu'ils évoquent en énumérant et en accumulant les exemples, produisant à la fois un effet humoristique et une sensation particulière d'hétérogénéité, d'univers composite, au milieu d' « un paysage étrange et merveilleux ». En effet, l' « observation participante » consiste en une situation d'interaction avec les personnes interrogées, dans laquelle le chercheur cohabite avec elles pendant une période d'une certaine durée. Le chercheur parvient donc à jouir de l'approbation de la communauté ; il en respecte et en adopte le plus possible les habitudes. Parallèlement à l'observation et à l'interaction, il rédige son journal, organise et indexe le matériel collecté et se forge une idée de plus en plus précise du groupe observé.

> En el campamento de los Monos estuvimos tres días, **conversando con ellos**, **aprendiendo directamente las técnicas** de la minería y gozando de un paisaje extraño y maravilloso. Durante el día salíamos a visitar otros puntos de trabajo y por la noche **escribíamos los diarios de campo**. Tuvimos la oportunidad de relacionarnos no sólo con las labores de la minería, sino con **los personajes más insólitos y más corrientes** de nuestro país. Muy cerca al sitio donde guindábamos había un *paisa*[57] que tenía, como él mismo decía, "más recorrido que un palo de carpintería". (…) **nos relacionamos** también con una pareja, Mábel y Óscar, propietarios de una sociedad minera. (…) **conversamos** con raspadores de coca del Guaviare, vendedores ambulantes de Bucaramanga, "impulsadores" de puerta a puerta de Pereira, choferes de bus de Bogotá, empleados bancarios de Cali, sindicalistas perseguidos de Medellín, exagentes de policía de Barranquilla (…) y, naturalmente, **todo tipo de personajes**: pillos, ladronzuelos, mafiosos frustrados. (…) y el resto del tiempo lo dedicábamos a pensar cómo **organizar todo el material** que habíamos conseguido [*Aguas* : 203-204].

[57] « *Paisa* » (Col.) : habitant du département d'Antioquia ou de la ville de Medellín, ainsi que de la zones qu'ils ont colonisées, notamment les zones de production de café à l'Ouest du pays. Ressortissant d'une de ces régions.

L'entretien s'effectue depuis une « perspective intensive ». En effet, il s'agit de faire jaillir et de connaître en profondeur la pensée de la personne intérrogée et de dégager ses prises de position, ses motivations et ses réactions à l'égard des événements auxquels elle a participé. Il ne s'agit pas d'accumuler des entretiens peu profonds ou insuffisants, ni de construire un corpus d'un volume ingérable. L'intérêt réside dans la constitution d'un échantillon de récits « suffisamment nombreux et diversifiés pour couvrir ou infirmer les présupposés que l'on a établis au point de départ » [Digneffe 1995 : 151]. Cette variété tend à garantir la pluralité des voix et à faire apparaître des positions différentes, même divergentes, comme celles des victimes et de leurs bourreaux chez Alfredo Molano.

Les logiciels de traitement des données textuelles[58], qui rendent possible le traitement de corpus volumineux ou étendus, prêtent un appui essentiel au travail interprétatif. Cependant, le nombre d'entretiens peut être limité, à condition qu'ils fassent l'objet d'analyses détaillées. Chaque entretien fournit au chercheur des données qui restent partielles et partiales, car les informateurs ne veulent ou ne peuvent fournir des renseignements très exhaustifs sur leurs représentations du monde ni sur leur pratiques [Ruquoy 1995 : 62].

Le degré de liberté dont dispose le témoin dans l'entretien varie en fonction de l'intervention du chercheur et de la variété thématique. Un entretien directif, qui consiste en un questionnaire abordant un ensemble fixe et prédéfini de sujets et un nombre précis de questions, entraîne des réponses courtes et fermées. L'entretien non directif se fonde sur un ou plusieurs champs thématiques traités ou approfondis par l'informateur, à son rythme et à son gré. C'est à ce type d'entretiens que procède Alfredo Molano, comme l'ont précédemment fait Oscar Lewis et Miguel Barnet, entre autres. L'entretien semi-directif, lui, se trouve à cheval entre le questionnaire fermé et la totale liberté de réponse. Il doit « permettre à l'interviewé de structurer lui même sa propre pensée autour de l'objet envisagé » [Ruquoy 1995 : 61, 66], tout en se

[58] Ces logiciels d' « analyse des données textuelles » (ADT) ou de « traitement automatique du langage naturel » (TAL ou TALN) permettent l'analyse statistique des corpus, en recensant les occurrences des différentes « chaînes de caractères » comme des mots ou des expressions. La répétition, la concentration et les rapports croisés entre un mot ou expression et d'autres permettent dans certains cas d'extraire le sens du corpus ou, du moins, d'en saisir approximativement. Ces logiciels effectuent des opérations aux niveaux morphologique et sémantique du langage verbal, l'interprétation pragmatique et contextuelle restant toujours, de préférence, à la charge du chercheur. Des logiciels comme Alceste, SPADT ou Tropes étaient connus en France au début des années 2000 dans le milieu de l'ADT et du TALN, aussi bien au sein de la recherche universitaire qu'en entreprise. En 2013, une recherche rapide sur le sujet nous fournit, en 2013, les noms de quelques logiciels et applications comme, entre autres, Smarter Analytics, produit par IBM (http://www.ibm.com/smarterplanet/fr/fr/business_analytics/ideas/index.html), Omniscope, développé par la compagnie française Avizua (http://www.avizua-logiciel-analyse-donnees.com/) et Lexico 3, conçu et distribué depuis plusieurs années par l'équipe universitaire SYLED-CLA2T de l'Université Paris III – Sorbonne nouvelle (http://www.tal.univ-paris3.fr/lexico/).

centrant sur un objet d'étude précis ou en approfondissant des aspects considérés importants par le chercheur, que son interlocuteur pourrait avoir négligés ou oublié d'évoquer.

A. Molano effectue également des entretiens semi-directifs. Dans le volume intitulé *Aguas*, il laisse parler, en évitant de prendre parti, le caporal *Chispas*, y compris quand celui-ci raconte les mauvais traitements qu'il inflige aux Amérindiens, dont il se servait pour l'exploitation de l'or. *Chispas* les attachait ou les droguait afin d'augmenter leur productivité à court terme [*Aguas* : 52-53]. Dans une attitude qui peut paraître cynique, *Chispas* se considère moins cupide que beaucoup d'autres exploitants, auxquels il fait de nombreuses allusions. L'un des sujets centraux, probablement formulé par le chercheur au témoin, reste le comportement des colons et des autorités à l'égard des Indiens.

Dans le même recueil, précédant le récit d'Ignacio, le bijoutier, Alfredo Molano et ses collègues rendent compte de l'impossible dialogue avec un comandant local des guérillas. Ils essaient en vain de s'entretenir avec lui, qu'ils décrivent hautain et paré de signes extérieurs de richesse très notoires. L'homme refuse surtout d'évoquer les moyens de subsistance des rebelles dans la zone. Les chercheurs décident donc de collecter les impressions d'autres individus et expliquent la façon dont ils ont obtenu le récit d'Ignacio.

> Nuestro amigo nos presentó como un **grupo de investigadores sociales** que tenía interés en **conocer "la vida de la mina"**. (…) La gente nos miraba con el rabo del ojo tratando de adivinar lo que conversábamos y de calibrar la actitud del comandante (…).
>
> **Tratamos, sin mucho éxito, de aclarar las relaciones existentes entre los alzados en armas y los comerciantes**. El comandante sostuvo todo el tiempo que no cobraba impuestos a los mineros, pero aceptó que a algunos comerciantes solía cobrarles en gasolina o en *remesa*[59] de vez en cuando. Naturalmente, nosotros no estábamos en capacidad de profundizar (…) el tema y buscamos la manera de concluir **la entrevista**, al cabo de la cual **salimos a la calle y comenzamos a conversar con los más diversos personajes**: el propietario de un bar, un minero en bancarrota, el socio de una compañía de antioqueños y un insólito joyero (…) cuya insólita historia, mitad grabada en Maimache y mitad grabada en Bogotá, queremos transcribir en su totalidad [*Aguas* : 104, 108, 111].

Rappelons que l'attitude des informateurs est susceptible de se voir modifiée en présence des chercheurs. L'information peut dans ces circonstances être biaisée. En effet, l'informateur peut omettre, minimiser ou amplifier les sujets qu'il évoque, en fonction de l'importance qu'il leur accorde, de l'objet d'étude affiché par les chercheurs, du préjudice ou du bénéfice qu'il pense pouvoir tirer du dialogue, ainsi que de l'intérêt ou du besoin de se faire connaître ou de préserver son anonymat. Plusieurs individus évitent de parler, comme nous l'avons mentionné au

[59] « *Remesa* » : envoi. Par extesion, envoi ou transport régulier de quelque chose, notamment des denrées, vers des lieux distants ou peu accessibles.

préalable, pour se protéger ou pour oublier. D'autres portent en eux l'envie et le besoin d'être entendus. Certains adoptent une démarche affectée, convenue et formatée dès qu'ils disposent de l'occasion de dialoguer avec les chercheurs.

Lorsqu'ils se trouvent à la zone de réserve forestière de la Macarena, Alfredo Molano et les chercheurs rencontrent Efraín. Ils reconnaissent que ses commentaires sur le peuplement accéléré de la région, processus dépourvu de régulation institutionnelle, sont pertinents. « *Poco habló el hombre, pero claro* », ajoutent-ils à la fin de la transcription. Mais ils avaient remarqué au préalable, dès qu'ils ont allumé le magnétophone, un changement dans la façon de s'exprimer du témoin, devenue plus proche, par son vocabulaire et par l'intonation, de l'allocution de l'homme politique, que du commentaire plus ou moins libre, spontané.

> El problema – agregó ya **en tono de discurso** cuando notó que **habíamos prendido la grabadora** – es que se necesita que se digan las cosas como son [*Cosas* : 9].

2.3.4.2 Le climat de confiance

> *Pero rompimos el hielo con tequila y cigarrillos para todos* [*Espaldas* : 14].

Pour que l'interrogé accepte sans réticence d'éventuelles orientations de la part du chercheur, celui-ci doit instaurer un « climat de confiance » au cours de l'entretien. Une ambiance détendue et de liberté doit régner à tout prix, non seulement pour obtenir des données fiables, mais aussi pour que le rapport établi entre les informateurs et les chercheurs se fonde sur le respect et sur le partage. Le chercheur doit créer une situation favorable autant pour les uns que pour les autres, plutôt que de se limiter à prélever des informations, action toujours vue d'un mauvais œil, à juste titre, par les individus et par les populations étudiées.

Alfredo Molano met l'accent, dans l'entretien qu'il nous a accordé, sur le respect que le chercheur en sciences humaines et sociales doit aux personnes qu'il observe. Il explique comment il installe ce climat de confiance et un rapport « gagnant-gagnant » avec les témoins. Le chercheur s'exprime également, laisse transparaître sa personnalité et le but de son enquête, il paie de sa personne. Le témoin cesse d'être le seul à apporter de l'information : il ressent aussi qu'un partage s'établit, l'entretien devient une mutualisation d'expériences.

> Eso tiene un secreto: **yo no solamente le pido a la gente que me dé, sino que yo también le doy a la gente**. Es decir, en ciertos momentos o en ciertas referencias que hacen, que me permiten a mí contar cosas mías, yo también les doy ¿cierto? **Eso crea un intercambio más fraterno y, por lo tanto, un interés mutuo en lo que estamos hablando** [Molano 2010 : (22:55)].

Quand Molano et sa collègue María Constanza Ramírez arrivent sur la côte de Tijuana, avec l'intention de rencontrer des migrants prêts à y traverser la frontière, ils se doivent d'adopter une démarche rassurante. Des gestes simples et opportuns pour réconforter les gens s'avèrent efficaces ; dans ce cas-ci, de l'alcool – du tequila – et des cigarettes, pour réchauffer les jeunes qui se disposaient à pénétrer dans la mer, en pleine nuit d'hiver.

> Por fin **vimos a los muchachos que miraban el horizonte con esperanza**. No hace mucho tiempo esa playa era el lugar de encuentro y de visita entre los migrantes que lograron atravesar años atrás y sus parientes. **En la noche fría y nublada de comienzos de enero, nos acercamos a ellos**. Eran ocho. Seis hombres y dos mujeres que esperaban pasar desde la víspera de navidad. (…) conversamos con ellos, con discreción. **Dos extranjeros como nosotros**, que no estábamos ahí para pasar, **siempre son mirados con cautela. Pero rompimos el hielo con un trago de tequila y cigarrillos para todos** [*Espaldas* : 13,14].

Toujours à Tijuana, Molano et Ramírez ont l'occasion de retrouver d'autres migrants voulant accéder aux États-Unis par la mer. Ces hommes et femmes fournissent aux chercheurs des indications sur plusieurs autres endroits à visiter pour observer la transhumance frontalière et leur indiquent comment retrouver et interroger différents types de personnes. Ces dialogues se tiennent souvent de manière informelle, autour d'un café.

> **Nos tomamos un café con ellos y hablamos largo rato de sus vidas**. Fernando se había devuelto para ver a sus hijos (…) y había encontrado a Myriam, que decidió cruzar para buscarle un futuro al hijo de ella que tenía seis meses de nacido. Se iban juntos esta vez. **Nos dieron datos de otros puntos de la *valla*** [60] que decidimos explorar durante el día, mientras que ellos seguían en el intento [*Espaldas* : 15,16].

Grâce aux indications de Fernando et Myriam, un véritable fil d'Ariane, les chercheurs pourront rencontrer deux autres témoins dont ils transcriront les récits de vie de manière très détaillée : ce seront deux récits indépendants au sein de l'ouvrage. Plus loin, dans d'autres villages, ils rencontreront d'autres informateurs qui relateront les quatre récits restants.

L'instauration d'un climat de confiance et le rapport « gagnant-gagnant » évitent ce que le professeur en psychologique sociale Alain Trognon [1987 : 1-15] désigne comme le « paradoxe de l'observation ». Dans son article *Produire des données*, en se servant d'exemples empruntés au sociolinguiste William Labov[61], Trognon explique comment l'observation peut rarement être effectuée de façon « précise et systématique » en raison des modifications que les personnes opèrent dans leurs attitudes dès lors qu'elles prennent conscience d'être observées. Si l'informateur ne se sent pas à l'aise ni ne s'exprime le plus librement possible, le chercheur se

[60] *« La valla »* : la grille, la clôture qui marque la limite entre les deux pays.

[61] Labov, William (1978). *Le parler ordinaire*. Minuit. Paris.

heurtera au mutisme ou obtiendra des renseignements fragmentaires et biaisés, parvenant ainsi à des conclusions erronées [Trognon 1987 : 4-7].

Si l'écart social et culturel entre l'individu interrogé et le chercheur s'avère très marqué, celui-ci doit agir de sorte à le faire disparaître ou à le réduire. Par exemple, en démontrant qu'il possède une certaine connaissance de la vie du groupe, qu'il a rencontré auparavant des personnes appartenant à cette même population, qu'il était venu auparavant. Certes, dans des circonstances de conflit, cette attitude s'avère délicate, mais elle peut amenuiser la réticence de l'interlocuteur et ainsi favoriser son expression spontanée et sincère.

Le cadre spatial et temporel doit aussi favoriser l'aisance chez l'informateur, lequel sera plus disposé à s'exprimer s'il n'est pas en présence, sur écoute ou à portée de vue des personnes ou des membres des institutions dont il compte parler. Il aura également du mal à communiquer s'il est sorti de l'entourage physique dans lequel il se sent à l'aise ou si l'emplacement où il se trouve semble mettre le chercheur en position de supériorité.

L'intervieweur doit également se montrer prudent dans la manipulation des équipements techniques. Il doit notamment demander une autorisation préalable pour tout enregistrement et accepter les conditions posées par la personne qu'il s'apprête à interroger : transcription écrite sans reproduction de la voix, distorsion de la voix, enregistrement vidéo ou non, arrêt de l'enregistrement à un moment donné ou lors du traitement d'un sujet en particulier, prise ou non de photographies, entre autres. Le narrateur du récit intitulé *Cartas* [*Caimán*] dialogue avec une femme âgée. Celle-ci l'invite chez elle et lui raconte la vie de son grand-père, contenue dans des lettres qu'il lui a laissées et, en partie, la sienne propre. Le narrateur – aussi un médiateur – passe directement, sur place, de l'oral à l'écrit : l'informatrice proscrit l'usage de magnétophone.

> – Sinceramente – dijo mirándome a los ojos mientras **yo trataba de tomar notas en mi libreta de campo, puesto que no me permitió usar grabadora** – no deberían llamarse cartas sino esquelas [*Caimán* : 35].

Finalement, le chercheur doit expliquer de manière honnête et rassurante les phases et les objectifs de son étude. Il doit montrer à l'informateur que l'échange, même s'il semble inhabituel ou, au contraire, trop répétitif (certains informateurs s'en plaignent), aura un effet bénéfique, direct ou indirect, pour lui et pour le groupe auquel il appartient, et que pour cette raison sa participation volontaire et dépourvue d'a priori s'avère fondamentale.

Pour conclure, nous remarquons qu'Alfredo Molano fait souvent des références humoristiques au travail de collecte et de traitement des données par le chercheur en sciences

sociales en général, et au sien en particulier. Il laisse transparaître que, malgré l'asymétrie existant entre le médiateur et le témoin, entre le chercheur et son informateur, lequel occupe une place subalterne, c'est en réalité celui-ci qui dispose du « matériel » et, surtout, du « vécu » qui intéressent tellement le spécialiste. Sans le témoin, le chercheur ne jouirait pas de son statut, car il n'aurait pas grand-chose à dire. Face au savoir et à l'expérience du témoin, le chercheur se sent souvent « stupide ». Sans l'informateur, le travail du chercheur ressemblerait à un « vacarme de perroquets » et à des « gribouillis de carnet de notes ».

> – Increíble, le dije, y **me sentí como un estúpido**. (...) Doña Rosalba se quedó pensativa. Del patio de atrás de la casa nos llegaba la alharaca de los loros que revoloteaban entre los naranjos y los tamarindos. Yo me puse a **escribir *pendejadas*[62] en mi libreta de apuntes**, dándomelas de muy sabiondo y de pronto ella, como si acabara de regresar de un largo viaje, retomó el hilo de su historia [*Caimán* : 64-65].

Le médiateur, qui parle ici à la première personne, nous suggère – comme nous l'avions lors de la rencontre entre les chercheurs et les migrants à Tijuana – que l'ambiance amicale et détendue favorise certainement le dialogue, sans nuire à son contenu.

Dans *Cosas*, les chercheurs discutent avec *El mocho* Toledo, un colon en provenance du centre du pays, installé depuis un certain temps dans la réserve forestière de la Macarena, à l'est de la Colombie. L'homme, amputé des deux bras et atteint de strabisme, mène pourtant une existence aisée grâce aux revenus qu'il tire de son terrain de 2000 Ha planté de coca. Il dispose d'alcools forts et raffinés, qu'il consomme et offre aux chercheurs durant l'entretien.

> Nos atendió con una botella de **brandy** Napoleón Tres Estrellas y una botella de **whisky** Ballantines 12 años. **Ello facilitó el diálogo, o eso creímos**, porque el texto de la entrevista dice otra cosa [*Cosas* : 63].

Pour Toledo, la culture illégale et massive de la coca n'est que le fruit de la négligence de l'État vis-à-vis du territoire, qu'il devrait mieux administrer, et des colons. En outre, il laisse entendre que la coca s'avère certes rentable pour les colons, mais que ce sont « les gouvernements d'autres pays », les instances supérieures, qui en tirent le plus grand profit. « *Era difícil de entenderle al Mocho. Su lógica era la de su estrabismo* », affirme Molano avec humour. Derrière un discours assez confus, apparemment peu logique, le riche paysan parvient à exprimer son point de vue sur la prolifération de la coca dans la région. La faible rentabilité des produits agricoles légaux, l'absence de programmes d'aide aux paysans et la forte demande internationale d'hallucinogènes stimulent l'activité illégale et l'inscrivent dans la durée.

[62] « *Pendejada* » : (Col.) *tontería*.

> **Con la llegada de la coca**, prácticamente ustedes deben comprender, **la situación viene del mismo gobierno** y aquí no lo tenemos en partes humanas. Como todo el mundo, somos humanos, no lo tenemos. Porque el gobierno allá, **un tipo pobre va a ver cuál es la solución y no le prestan para sembrar una hectárea de arroz, ni una hectárea de nada**. Entonces toca buscar es la fuerza del puño de la mano de uno. **¿Qué más hace uno, dejarse morir?** Ni por el verraco. Si uno va a robar, ¡olvídese, lo matan! Lo cuidan, lo cogen y lo matan. Entonces uno tiene que trabajar.
>
> (…) **La coca** prácticamente sirve porque tiene un producto para que la fume, pero el que no la fume no tiene producto. ¿Ya? **Para llevar para otros países sirve, porque por allá son viciosos y nos la devuelven con otros productos**. Por eso no da. Da puchos para comprar la droguita, pero para meter riqueza, no. La plata la recoge ¿sabe quién? Yo le voy a decir: los gobiernos de otros países [*Cosas* : 38].

Les paysans et les leaders ruraux ne sont pas les seuls à adopter une attitude affectée face aux dispositifs d'enregistrement. Les hommes politiques, les chefs de certains groupes amérindiens et même les hauts comandants des groupes rebelles cèdent à la tentation des microphones et des caméras.

Durant leur expédition au cours de la rivière Apaporis, Alfredo Molano et les chercheurs arrivent au village amérindien de Jirijirimo – nom d'une rivière affluente de l'Apaporis. Tamne, son leader, accepte de les accueillir dans la *maloca*, la grande maison où l'ensemble du groupe s'installe et vit au quotidien, à une condition : les visiteurs doivent le filmer habillé de sa parure traditionnelle, en fumant du tabac et en mâchant de la feuille de coca de façon cérémoniale. Conscient de la valeur documentaire de l'enregistrement, il demande aux chercheurs de lui en laisser une copie que la communauté pourra visionner. Peu après, toute la population, hommes et femmes, enfants et adultes, s'ornent de leurs parures traditionnelles, pour la plupart représentant des animaux de la forêt. Le leader évoquer alors sa vie et ses hauts faits, « comme un président lors d'une conférence de presse ».

> Al cabo de un rato Lucas nos dijo que el **capitán aceptaba dejarnos pasar a cambio de que lo filmáramos y le dejáramos el video**. (…) Sacó de algún sitio un penacho de plumas de guacamayo y se atravesó la nariz con otra, roja y enorme; luego procedió a pintarse la cara con una sustancia granate. **Al final adquirió una imagen realmente feroz: vimos su tigre**. (…) Los viejos se fueron ataviando con sus plumas y arreos ceremoniales; después lo hicieron los hombres maduros, luego los jóvenes y al final los niños y las mujeres. Al final toda la comunidad revoloteaba de lado a lado vestida de tigre, *danta*[63], conejo, *mico*[64], león[65]. Maravillosa visión. (…) **Mientras todo esto sucedía, el capitán nos fue relatando su vida y obras completas, como si fuera un presidente atendiendo una rueda de prensa** [*Apaporis* : 88, 89].

[63] « *Danta* » (*Tapirus terrestris*) : tapir présent en Amazonie et dans d'autres régions au nord de l'Amérique du sud, pouvant peser jusqu'à 300 kg. Sa viande est souvent consommée par les populations locales.

[64] « *Mico* » : singe.

[65] En général, lorsqu'on parle de « lion » ou de « lion sud-américain », on fait référence au puma (*Puma concolor*).

Comme nous le voyons, la démarche testimoniale « molanienne » tient entièrement compte des contraintes procédurales de la recherche qualitative en sciences sociales. Dans un climat de confiance, voire de convivialité, au milieu du quotidien des témoins, le sociologue, écrivain et médiateur parvient à saisir non seulement la généralité d'une situation problématique, mais surtout l'expressivité de chaque individu qu'il rencontre.

Chapitre 2.4 Témoignage et historiographie : Alfredo Molano historien

Alfredo Molano, dans sa condition d'écrivain, chercheur et vulgarisateur, et le témoignage, en tant que courant ou démarche scripturaire, se fixent l'objectif d'aller à la rescousse d'une partie ignorée ou négligée de la réalité historique. Le témoignage entend donc effectuer une récupération de la mémoire. Ce faisant, il participe à la construction, à la déconstruction et à la reconstruction de l'Histoire, offrant ainsi une vision alternative ou élargie du passé. Les écrivains et les chercheurs testimoniaux s'adonnent donc à l'historiographie, même si, comme le Colombien, ils ne s'inscrivent à aucune école en particulier : ils rédigent ou réécrivent l'Histoire, sciemment ou spontanément. Mais de quelle manière agit Molano ?

Penchons-nous maintenant sur les différentes écoles et courants historiographiques, non pas dans l'intention de les examiner minutieusement, mais dans le but de mieux le positionnement qu'adopte, plus implicitement qu'ouvertement, Molano en tant qu'historien.

2.4.1 Alfredo Molano et la critique de l'historiographie traditionnelle

Cette façon décriée par l'écrivain sociologue d'écrire l'Histoire privilégie, on le sait, les « grands événements » et « les grands personnages ». Elle rend notamment service aux mythologies fondatrices et commémoratives des États nationaux, au « roman national », bref, sert de socle de ce qu'on appelle communément l'« Histoire officielle ». Ce courant historiographique est aussi bien contesté par les historiens « méthodiques » que par ceux qui adhérent aux courants et écoles postérieurs, car il méconnaît non seulement toute interprétation périphérique de ces grands événements et personnages, mais surtout tout phénomène extérieur à ce panthéon. Par conséquent, les thèses défendues par l'Histoire officielle se trouvent dans la ligne de mire de l'écriture testimoniale, qui vise précisément, comme l'entend à son tour Molano, à raconter « l'autre Histoire ».

L'écrivain sociologue évite de souscrire explicitement aux lignes théoriques et d'action d'une école historiographique quelconque, mais surtout se méfie de l'objectivité. Il s'écarte donc aussi de l'« École méthodique ». Comme l'affirment Guy Bourdé et Hervé Martin, Louis Bourdeau, la figure la plus importante de celle-ci, prétend à l'objectivité de l'historien. Bien que cette approche historiographique ait été durement fustigée par les écoles postérieures, elle ne considérait pas moins essentiel que l'Histoire porte son regard sur toutes les activités humaines et se garde d'accorder une importance excessive aux événements ponctuels ou singuliers. « Il

faut que les aristocrates de la gloire s'effacent de plus en plus devant l'importance des foules… occupons-nous des masses » ; un positionnement auquel le Colombien adhère sans aucun doute. La revendication centrale et, à la fois, le plus grand leurre des méthodiques selon ses détracteurs, résident dans l'idéal de l'objectivité absolue.

A. Molano fait un clin d'œil, sans la nommer, à une autre approche historiographique, celle des Annales, dans l'épilogue de son recueil sur la Savane orientale, *Del Llano llano*.

> **La historia** no es algo que ya pasó y, sobre todo, que ya les pasó a hombres notables y célebres. Es mucho más. Es lo que **le sucede al pueblo común y corriente todos los días**, desde que se levanta lleno de ilusiones hasta que se acuesta sin esperanzas [*Llano* : 119].

Sous la houlette de l'historien et médiéviste français Marc Bloch, l'École des Annales connaît son essor. C'est la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, laquelle paraît pour la première fois en 1929, qui donne son nom à ce courant. Le but de cette publication est d'aider à :

> 1) briser l'esprit de spécialité, **promouvoir la pluridisciplinarité**, favoriser l'union des sciences humaines ; 2) **passer du stade des débats théoriques au stade des réalisations concrètes**, notamment des enquêtes collectives sur le terrain de l'histoire contemporaine [Bourdé 1997 : 218].

Les mots précédents, que nous soulignons, font écho des buts visés un demi-siècle auparavant par B. Malinowski, déjà évoqués, d'aller à la rencontre des populations à étudier. Ces mots nous rappellent ceux de Molano, insistant sur le besoin de sortir des bureaux à la rencontre des individus. D'autres membres de cette école, tel que Lucien Lefebvre, mettent en cause la tendance de l'Histoire à se fonder souvent presque exclusivement sur des documents écrits. Lefebvre souligne l'importance que, pour l'Histoire, doivent revêtir les fouilles archéologiques, ainsi que les recherches en linguistique et en ethnologie.

L'École des Annales ne met pas entièrement en cause les postulats des méthodiques, mais insiste sur la difficulté de forger une objectivité stricte. Cette école, comme l'École méthodique, questionne sévèrement l'historiographie traditionnelle dite « historisante ». Les principales objections que les méthodiques, mais surtout les membres de l'École des Annales font à cette histoire historisante reposent sur le fait que (c'est nous qui soulignons) :

> [E]lle ne prête attention qu'aux documents écrits, aux **témoignages volontaires**, alors que les documents non écrits et les **témoignages involontaires** renseignent également sur les activités humaines.

En outre, l'Histoire traditionnelle :

> [M]et l'accent sur l'événement, le fait singulier, survenant brièvement ou durant une période courte, tandis qu'**il est intéressant d'appréhender la vie des sociétés**, **laquelle se**

> **dévoile par des faits ordinaires**, répétés, se déroulant sur un temps long [Bourdé 1997 : 220].

L'histoire traditionnelle « privilégie les faits politiques, diplomatiques et militaires et néglige, à tort, les faits économiques, sociaux et culturels ». Enfin, elle « craint de s'engager dans un débat, risque rarement une interprétation, renonce à l'avance à toute synthèse ».

M. Bloch et L. Lefebvre préconisent que l'historien acquière des savoirs en numismatique, en ustensiles de différents matériaux et types, en fabrication et utilisation d'armes, en statistique, en économie, en histoire de l'art, en géographie, en démographie, en linguistique (morphologie et syntaxe, phonétique et phonologie, sémantique, énonciation et pragmatique), en biologie (végétale, animale, humaine), en écologie, en agronomie, en géologie, entre autres. Une ancienne culture à étudier peut, en effet, remonter à un âge dont il ne reste pas de vestiges écrits, une population actuelle peut ne pas se servir de l'écriture. Ce recours à des disciplines auxiliaires s'avère utile et pertinent, car il permet d'élargir et de compléter le champ de travail de l'Histoire [Bourdé 1997 : 225] et accroît son impartialité.

Qu'en est-il de la pratique d'Alfredo Molano ? Il s'intéresse à l'histoire orale, comme le précise le sous-titre de *Selva*, et recueille souvent des récits de personnes illettrées. D'autres témoins peuvent disposer de différents niveaux d'instruction, mais sans doute ils n'auraient pas livré à l'écrit leurs récits de vie pour des raisons diverses : préservation de leur intimité ou de leur sécurité, manque d'intérêt, manque de temps. A. Molano, médiateur, obtient ces récits, les récupère, les sélectionne, les classe et les diffuse. Ils deviennent donc une source documentaire. Avec ses collègues, au cours de ses voyages à travers les provinces, il observe de près l'environnement et la situation des habitants. Ils se gardent de toute interprétation objectiviste, comme l'exprime l'auteur dans le prologue de *Apaporis*. A. Molano affirme aussi s'être rendu dans certains endroits à deux reprises, voire davantage, être resté longtemps dans quelques sites, des villages, des lieux-dits, des points précis, et avoir dialogué plusieurs fois avec certains individus. Il évite ainsi d'avoir une vision isolée, fragmentée ou trop ponctuelle et perçoit le contexte et l'évolution des situations.

Comme l'a fait pour la première fois Ferdinand Braudel, l'École des Annales aborde et analyse l'histoire de manière déductive, allant du général au particulier, des considérations sur l'être humain, tout au long des âges, aux études sur l'individu ou sur un ensemble d'individus en un lieu et à un moment précis, en passant par une histoire sociale qui analyse les groupes humains. Cette démarche rend possible l'élaboration de travaux sur des aspects particuliers, comme la vie économique ou politique d'une société spécifique à un moment donné.

L'historiographie des Annales ne se contente pas d'élaborer des statistiques démographiques à caractère quantitatif ; elle opte pour une approche anthropologique et qualitative. En cela également, l'esprit des Annales coïncide totalement avec celui de Molano.

2.4.2 De la « nouvelle Histoire » à l'historiographie marxiste

Le Colombien ne s'écarte guère non plus des prémisses de la « nouvelle histoire ». Ce courant suit la même ligne que l'École des Annales, dont elle constitue le prolongement. Elle se focalise sur la « relecture des documents » et sur « le recyclage des matériaux anciens », afin de mieux comprendre les problématiques récentes et actuelles [Bourdé 1997 : 245]. Ce courant revendique aussi l'impartialité, le rejet de tout choix idéologique ou déterminismte.

Parmi les membres les plus célèbres de cette école se trouvent Jacques le Goff, Pierre Nora et Michel de Certeau. Comme d'autres, ils mettent l'accent sur la rigueur scientifique que doit revêtir le travail de l'historien, sans pour autant tomber dans le scientisme. « Comme le physicien ou le naturaliste, **l'historien doit procéder en échafaudant des hypothèses**, qu'il soumet à vérification et qu'il rectifie en conséquence » [Bourdé 1997 : 255].

Le but de l'historien est de « répondre à une question posée au passé » et, pour y parvenir, il doit définir un objet d'étude et constituer un corpus hétérogène. Guy Bourdé et Hervé Martin s'expliquent ainsi : l'historien cesse d'être un « narrateur » et se transforme en un « analyste » capable, en fin de compte, de « proposer une interprétation rationnelle des données que lui fournit son corpus ». Alfredo Molano nous présente l'interprétation que de leur réalité fournissent les différents personnages et narrateurs, ainsi que lui-même. Il invite aussi le lecteur, qui devient un acteur dans la recherche, à produire sa propre interprétation.

Le traitement des corpus exige, pour la « nouvelle histoire », des méthodes et des connaissances multidisciplinaires et transversales[66]. J. Le Goff et P. Nora suggèrent toutefois, comme Molano, de ne pas abuser des données informatiques, statistiques et quantitatives en général, ni de les interpréter isolément, car elles demandent toujours à être confrontées aux autres documents, informations et éléments que l'historien a recueillis.

La « nouvelle histoire » nourrit une ambition globalisatrice qui la mène à s'intéresser aux « différentes cadences du temps historique », sans négliger pour autant l'individu ordinaire ni

[66] Ces savoirs deviennent de plus en plus complexes et variées. À la panoplie de techniques recommandées par les historiens de l'École des Annales, nous pouvons ajouter la dendrochronologie, la datation par carbone 14, l'analyse des traces d'ADN et toute nouvelle technique susceptible d'être développée.

son quotidien. Parmi les phénomènes qui attirent l'attention des nouveaux historiens, nous comptons des activités sociales dont l'importance a souvent été sous-estimée, comme les fêtes et les célébrations populaires, les cérémonies, les récettes, les techniques et ingrédients de cuisine, entre autres. Ces actes et éléments de tous les jours apportent néanmoins d'importants renseignements sur la structure sociale, sur les rôles et la « praxis » des individus au sein de la communauté, sur l'exercice du pouvoir, sur les ressources dont la communauté dispose, sur les « forces et rapports de production », comme les appellera le marxisme. Ces événements erronément considérés comme banals attirent souvent le regard de Molano : parmi d'autres, nous en repérons des exemples au sein du recueil *Así mismo* : les récits *La cruz de madera* et *El día de los hechos*. Les actions s'y déroulent dans le cadre de deux festivités municipales différentes, apparemment sans grande transcendance. En effet, dans la démarche de la « nouvelle histoire », « [la] périphérie est toujours valorisée aux dépens du centre : marginaux, déviants et sorcières jouissent actuellement d'un traitement de faveur » [Bourdé 1997 : 270]. Cette orientation s'identifie entièrement aux objectifs de l'écriture testimoniale, qui se dirige vers la périphérie.

Outre l'école des Annales et la Nouvelle Histoire, le marxisme a revêtu une grande importance dans l'orientation des courants récents de l'historiographie et dans la formation d'Alfredo Molano en tant que sociologue ; l'écrivain assume explicitement cette influence. Dans son ouvrage de 1859, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Karl Marx présente et développe certaines notions centrales, comme celles de « **forces productives** », les ressources, et de « **rapports de production** », les interactions, qui constituent ce qu'il appelle l'infrastructure économique d'une société, reprises, entre autres, par la Nouvelle histoire.

Les forces productives, matérielles et humaines, comprennent les sources d'énergie, les matières premières, les machines et d'autres dispositifs, mais également les connaissances scientifiques et techniques et, évidemment, la force de travail des individus, des travailleurs. Molano fait référence à toute sorte de forces productives, du savoir scolaire et universitaire dont disposent les étudiants et les chercheurs au savoir millénaire des chamans, en passant par la débrouillardise au quotidien des paysans, des colons, voire des délinquants. Il se perd dans les feuilles de coca et part derrière les veines d'or, des économies sousterraines, comme le détaille le sous-titre de *Aguas*, « entre la coca et l'or », suit la trace de la force de travail mexicaine et centroaméricaine exploitée aux États-Unis, entre autres. Les rapports de production sont les interactions sociales que les êtres humains établissent afin de produire et de distribuer les biens et les services. Ces rapports, chez Molano, oscillent entre la loyauté des camarades au sein d'une organisation politique et la soumission des enfants et des adultes, dans les zones rurales, aux

institutions administratives, scolaires et religieuses ; entre le respect mutuel des paysans qui s'entraident, dans une terre récemment colonisée, et la migration forcée par des groupes armés ; entre la coopération et l'esclavage.

Parallèlement à cette « infrastructure », comme l'appelle Karl Marx, le philosophe observe la mise en place de différents types de constructions sociales s'influençant mutuellement. Ainsi, il parle de la « superstructure juridique et politique », à laquelle correspond une « conscience sociale » qui s'extériorise et devient perceptible à travers la religion, l'art et la philosophie. Comme A. Molano le met en évidence, c'est la « superstructure juridique et politique » centraliste, andine, citadine, occidentale qui vise à s'imposer par tous les moyens à ces autres structures, marginalisées, les groupes paysans et amérindiens, dans un rapport de forces beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

La conception historique marxiste est souvent qualifiée de déterministe et de rigide, sous prétexte qu'elle annulerait l'individu comme moteur des évolutions historiques et le présenterait soumis aux rapports économiques. Cette assertion est fausse, cependant, dans la mesure où Karl Marx reconnaît l'individu capable d'exercer une « praxis » : une pratique sociale motivée et déterminée par sa propre conscience[67]. Molano affirme avoir été influencé par l'historiographie marxiste, mais plus particulièrement, souligne-t-il, par *le Capital*. Il en reprend une notion qui peut être considérée comme déterministe, sans pour autant la juger invariable : « Tout est déterminé notamment par les antécédents et par le contexte, mais ceux-ci peuvent varier d'une situation à l'autre ». C'est pourquoi le Colombien entend toujours présenter les situations dans leur contexte.

> Ahora bien, a mí siempre me sonó una formulación dentro del marxismo que era: "**Lo concreto es concreto por ser la síntesis de múltiples determinaciones**". Es una frase clásica, más hegeliana que otra cosa. Es decir que la vida es un conjunto de elementos (…) que son indivisibles entre sí, que se vinculan, que se implican. **Por eso los relatos míos tratan de mostrar conjuntos, contextos** [Molano 2010 : (25:57)].

2.4.3 L'influence du courant structuraliste sur l'écrivain

Alfredo Molano affirme avoir été influencé, à un stade de sa formation universitaire, par le structuralisme. Claude Lévi-Strauss, considéré comme le père du courant, en pose les principaux jalons dans trois ouvrages décisifs : *Anthropologie structurelle*, *Race et histoire* et *La pensée sauvage*. Publiée en 1962, *La pensée sauvage* synthétise une prise de position clé de

[67] Cette conscience ne se trouve pas complètement à la base de toute action humaine, comme le pensent les idéalistes, car elle est influencée par l'entourage matériel et par l'activité économique, mais elle n'en est pas moins présente pour autant. En fait, son rôle est décisif pour mener la « lutte de classes ».

Lévi-Strauss. Contrairement à J. P. Sartre, il tient que lesdits « sauvages » disposent des mêmes instruments logiques que les Occidentaux ; l'ensemble de l'humanité étant bel et bien pensante. Ces « sauvages » ne sont aucunement dépourvus d'histoire ni ne se cantonnent à une dialectique moins complexe que celle dont disposeraient les Occidentaux.

Claude Lévi-Strauss remet en cause autant l'ethnocentrisme européen que l'idée de progrès et d'évolution entendue comme un processus linéaire, continu. Un positionnement similaire est adopté, à leur tour, par nombre de représentants de l'écriture testimoniale, dont Molano lui-même. Lévi-Strauss rejette également l'idée selon laquelle les différentes formes de fonctionnement des sociétés, dans d'autres régions du monde et à d'autres moments, ne sont que des témoignages de stades préalables ou primitifs de l'évolution sociale, dont le véritable point culminant serait la société européenne.

> Or **le progrès**, nous dit-il, **n'est ni nécessaire ni continu** ; il procède par sauts, par bonds, par mutations, au besoin en changeant de direction. (...) si l'Occident a accumulé les réussites dans le domaine mécanique, par exemple, ne le cède-t-il pas en revanche à l'Orient en matière de connaissance du corps ? [Bourdé et Martin 1997 : 308, 309].

Claude Lévi-Strauss ne se cantonne pas à l'analyse synchronique des sociétés et des cultures. Il tient compte du passé, qu'il juge important pour comprendre l'origine des « formes actuelles de la vie sociale ». Lévi-Strauss combine par conséquent l'ethnographie, qui analyse les processus et les « expressions inconscientes » des sociétés actuelles, avec l'Histoire, qui rend compte des événements et des processus passés des sociétés. Histoire et ethnographie visent donc un but commun : la vie sociale. L'Histoire est partiale pour les structuralistes, mais cette partialité peut être palliée si le chercheur décide ou essaye d' « adopter le point de vue de l'autre ». Sont particulièrement notables les tentatives d'adopter le point de vue de l'autre chez Nathan Wachtel dans *La vision des vaincus* et chez Tzvetan Todorov dans *La conquête de l'Amérique – la question de l'autre*, que le Russe définit comme un exercice d' « ethnohistoire ». N. Wachtel souligne, dans la préface à l'édition de 1992 – le texte fut publié pour la première fois en 1971 – son étude s'inscrit dans le contexte social, intellectuel et économique de la décolonisation. Sans adopter une démarche testimoniale à proprement parler, N. Wachtel consacre son analyse historique et sa recherche documentaire aux processus d'acculturation et de déculturation des sociétés amérindiennes durant « la première phase de l'époque coloniale au Pérou ». L'auteur effectue ultérieurement des études ethnographiques *in situ* présentes dans le document intitulé *Le retour des ancêtres*.

> La perspective adoptée, qu'annonçait le titre, participait aussi d'une prise de conscience collective : l'historiographie occidentale avait longtemps l'**Europe** comme le centre de

> référence de ses **catégories d'analyse**, dont il apparaissait qu'elles n'étaient **pas pertinentes pour les autres sociétés**, plus ou moins exotiques, qui ne suivaient pas nécessairement les traces du modèle européen. **Ma démarche était animée par une certaine sensibilité à la condition de ceux que notre société avait non seulement vaincus, mais encore exclus de sa mémoire** [Wachtel 1992 (1971) : I].

Dans la littérature testimoniale en général et chez Alfredo Molano en particulier l'envie de connaître et de comprendre l'Autre, ce vaincu et exclu, occupe une place centrale. Le témoignage naît donc d'un désir de connaître et de comprendre le fonctionnement des sociétés, ces structures, par l'observation et par la compréhension des éléments qui les composent. Les collecteurs et diffuseurs de témoignages, comme le soulignait Hermann Herlinghaus, permettent à la périphérie, ce monde des « vaincus », comme le rappelle le titre de l'ouvrage de N. Wachtel, de faire entendre sa perception de la réalité. A. Molano suit ainsi une démarche structuraliste.

2.4.4 Alfredo Molano : un historien critique et relativiste

Au sein de ce courant cohabitent différentes approches qui ont en commun une « remise en cause des belles certitudes sur lesquelles vivait la science historique depuis le XIXème siècle » [Bourdé et Martin 1997 : 339]. Le trait distinctif de telles approches réside dans la mise en cause de la certitude du « fait établi ». Celui-ci s'avère, selon les relativistes, impossible à déterminer et à prouver, car il naît souvent d'une interprétation proposée par quelqu'un, que ses paires finissent par accepter, lors d'un consensus entre les historiens, plutôt que d'un constat. Ce doute s'érige en « procès systématique de la discipline ».

Sans mésestimer entièrement le déterminisme causal des événements, les relativistes jugent impossible de bâtir des schémas réguliers rendant compte d'une série de faits apparemment similaires. En outre, chaque historien qui s'intéresse à une situation adopte sa propre perspective[68]: un autre aurait pu ou pourrait en adopter une autre, ce qui mène à penser que l'explication et l'interprétation sont toujours biaisées. La perspective de l'historien, ajoutent Michel de Certeau et Jean de Chesneaux, est soumise à l'influence idéologique de la société à laquelle il appartient. De Chesneaux, à l'origine militant anti-impérialiste et chercheur en histoire de l'Extrême-Orient contemporain, et de Certeau, historien ayant suivi des formations en sémiotique, philosophie et psychanalyse, représentent une autre approche critique de l'historiographie. Depuis des perspectives marxistes et lacaniennes, ils mettent en question la prétention historiciste de connaître et d'énoncer « le réel » de façon totalisatrice. Le « discours sur le réel », pensent-ils, se construit toujours sur des arrière-plans idéologiques.

[68] Comme le dit Henri Marrou [Bourdé et Martin 1997 : 339], « l'histoire est inséparable de l'historien ». Celui-ci laisse son empreinte interprétative et idéologique dans le travail qu'il accomplit.

En outre, la production historiographique et le travail des historiens semblent souvent ne poursuivre autre but que la justification de leur propre existence ; ils deviennent, eux-mêmes, une fin plutôt qu'un moyen de produire de nouvelles connaissances. D'ailleurs, dans un ordre social dont ils dépendent souvent, les historiens s'en affranchissent difficilement et finissent souvent par s'y plier, voire par s'y consacrer. Ainsi, ils minimisent ou écartent les éléments pouvant mettre cet ordre en question. À cette problématique, nous ajoutons l'impossibilité d'être entièrement dénotatif à travers le langage naturel, qui est enclin à l'équivoque. Si nous poussions ces critiques à l'extrême, tout travail historiographique s'avérerait dépourvu de validité.

À plusieurs reprises, au fil de l'entretien qu'il nous a accordé, Alfredo Molano formule des commentaires qui pourraient fort bien le placer dans un positionnement relativiste. En réponse aux remises en question des personnages et des événements qu'il évoque, il estompe la frontière entre la perception soi-disant objective et le regard subjectif. Il se demande également, comme nous le verrons, quel est l'écart entre la réalité et l'imagination, s'il en existe un.

> Y la pregunta era ¿Hasta dónde lo que dice ahí es imaginación suya y hasta dónde es realidad? (…).
>
> Ahora, el problema es **¿Hasta dónde lo subjetivo no es objetivo?** Una pregunta que siempre queda flotando. [Molano 2010 : (03:50)].

Plus loin, Alfredo Molano répond aux critiques selon lesquelles sa production littéraire et journalistique et ses recherches se mélangent sur le plan scripturaire à tel point qu'il devient impossible pour certains de les distinguer. La réalité étant pour le Colombien indivisible, impossible à découper en pans de façon arbitraire, son expression ne peut pas l'être non plus. « On me demande 'Que faites-vous ? Du journalisme ? De la littérature ? (…)' Mais la réalité, elle, vous ne la découpez pas comme vous voulez! »

> ¡Claro, el adjetivo! Pues yo he reaccionado contra eso, simplemente. A mí preguntan **¿Usted hace qué? ¿Periodismo? ¿Literatura?** ¿Qué mierda hace usted? **Pero es que la realidad no está dividida en lo que usted quiere** ¿No es cierto? [Molano 2010 : (09:06)].

Revenons aux noms associés au relativisme en historiographie. Paul Veyne, lui, envisage l'Histoire, au dire de Guy Bourdé et d'Hervé Martin, comme un genre narratif, plutôt que comme une activité scientifique. L'Histoire, pour lui, vise à mettre en mots des faits et des situations passés, toujours insuffisamment connus, sous forme de récit. C'est cela que font les écrivains, qu'ils traitent des faits véridiques ou qu'ils aient recours à la fiction, à des degrés variables, en se basant ou non sur des faits véridiques. Précisément, Molano et les témoins présentent des faits par le biais des récits. Par ailleurs, P. Veyne pense que l'Histoire est toujours

lacunaire, incomplète, perfectible[69], comme le sont les récits que le témoin apporte et que ce médiateur et compilateur qu'est l'écrivain présente par la suite au lecteur. Ces récits perfectibles ne cessent pour autant d'être factuels.

La recherche de terrain, la collecte et le traitement des récits de vie, l'interprétation qualitative des données quantitatives et qualitatives mettent en évidence que certaines analyses sociales et historiques, préalablement effectuées, sont incomplètes dans le meilleur des cas et sciemment biaisées, dans le pire. Alfredo Molano, comme chercheur et comme écrivain, poursuit une fin bien précise : montrer que l'interprétation officielle, conventionnelle, habituelle de la réalité colombienne s'avère insuffisante. Il s'efforce de montrer que la réalité est beaucoup plus hétérogène, complexe et inégale qu'elle ne le paraît. Il entend alors contribuer à une meilleure compréhension de ces phénomènes et de ces pratiques et, lorsqu'ils se déroulent au détriment des individus et de certains secteurs sociaux, aider à modifier ces états de fait.

Comme nous l'avons indiqué, Molano s'inscrit, par sa démarche, dans la mouvance de l'école des Annales. Il assimile également d'importants postulats du marxisme et du structuralisme. Il n'en adopte pas moins, nous l'avons également vu, un positionnement critique, éclectique et relativiste, influencé par la formation reçue de l'un de ses principaux mentors, le philosophe, écrivain et pédagogue colombien Estanislao Zuleta[70].

> Pero Zuleta no estudiaba solamente *el Capital*; Zuleta estudiaba a **Nietzche**, estudiaba a **Freud** (…). Zuleta estudiaba **los clásicos rusos**, estudiaba y exponía **la filosofía clásica** [Molano 2010 : (25:20)].

Revenons au relativisme. Louis Quéré synthétise à sa manière ce qu'il considère comme l'idée principale de ce courant, qu'il aborde sur un plan général, non seulement historiographique, mais aussi sociologique et anthropologique.

> **La connaissance sociologique et la connaissance anthropologique n'auront jamais qu'une validité locale**, tributaire du langage dans lequel les sociétés occidentales modernes se définissent et se comprennent. Leur revendication de scientificité sera donc remise en cause [Quéré 1999 : 132].

Pour les relativistes [Quéré 1999 : 133], les formes culturelles ne sont pas – en tout cas, pas esssentiellement – déterminées par des contraintes naturelles, la variabilité culturelle est

[69] Tous quatre théoriciens, Marrou, Veyne, de Certeau et de Chesneaux préconisent l'adoption par les historiens de perspectives ouvertes, autant sur le plan de la démarche qu'au niveau de l'interprétation des faits et des événements passés [Bourdé et Martin 1997: 354-362].

[70] Estanislao Zuleta (Medellín, Colombie 1935 – Cali, Colombie 1990). Professeur universitaire à Bogotá, à Medellín et à Cali, intéressé par les idées philosophiques de Socrate et de Platon, de même que par les différents courants rationalistes et par la psychanalyse, entre autres.

multiple et le déterminisme s'avoue d'emblée discutable. En effet, « chaque culture constitue un univers en soi », différent du reste. Ainsi, les formes et les aspects d'une culture peuvent certes trouver des équivalents dans d'autres, mais pas dans toutes. Ce que nous jugeons « absurde » peut être jugé « normal » pour d'autres, et vice versa.

Les situations dépeintes par A. Molano grâce aux témoins peuvent paraître – comme lui-même le souligne et comme le pense aussi J. O. Melo, dans le prologue de *Aguas* – incroyables, absurdes ou en dehors de tout cadre de légalité, voire de normalité, aux yeux des citoyens du centre du pays, de l'étranger, ou de ceux qui partagent une série de valeurs dites dominantes. Cependant, de telles situations paraissent parfaitement normales, voire inéluctables, dans les milieux que l'ouvrage évoque, c'est-à-dire dans la zone frontalière et d'exploitation minière entre la Colombie, le Venezuela et le Brésil.

Pour rendre compte d'une culture, affirme encore Louis Quéré, il faut appréhender sa logique interne. D'où l'importance de l'interaction du chercheur avec les membres des populations, de l'instauration du « climat de confiance » et de l'observation participante mentionnées plus haut (cf. 2.3.4). Dans la même ligne, il faut assumer que les modes de connaissance et d'organisation socioéconomique et politique d'une population peuvent être « équivalents du point de vue fonctionnel » à ceux d'une autre, bien qu'ils soient différents du point de vue formel. Les uns ne sont ni « meilleurs » ni « pires » que les autres. Ces prises de position rejoignent les démarches, en création et en critique littéraire, qui prônent l'émergence de nouvelles façons de s'exprimer et des esthétiques spécifiques et hétérogènes, comme le rappellent Hermann Herlinghaus et Mabel Moraña, que nous verrons plus loin (cf. 3.3.2).

Enfin, Alfredo Molano se réclame d'être fidèle, plutôt qu'à une école historique ou à un courant de pensée en particulier, aux individus avec lesquels il dialogue et dont il met au jour le vécu et les situations problématiques.

> [Je m'engage auprès de] **la gente con que yo hablo**; **la gente que yo quiero**, desde el punto de vista histórico, si usted quiere utilizar esa palabra un poco antipática [Molano 2010 : (19:45)].

Chapitre 2.5 Critique de la littérature de témoignage

Pourvue d'un socle sociologique et historiographique, l'écriture testimoniale permet à des individus et des groupes marginalisés de s'exprimer et de dénoncer les abus dont ils sont l'objet. Sur ce plan, son apport à la société est, disons-le, positif. Néanmoins, des spécialistes comme le Vénézuélien Miguel Gomes considèrent que l'écriture testimoniale démeure pleine d'indéfinitions génériques. D'une part, l'essai et l'écriture narrative, genres déjà établis, semblent se réclamer du témoignage avec une égale intensité. D'autre part, toujours selon M. Gomes, le conflit phénoménologique entre la fiction et la réalité est loin d'être résolu dans le témoignage, contrairement à d'autres genres narratifs et à l'essai « [D]ont les ambiguïtés limitrophes étourdissent rarement les lecteurs, lesquels attribuent presque la totalité des œuvres qu'ils lisent à l'auteur en chair et en os [Gomes 1999 : 196][71] ».

Cette prise de position peut être sujette à discussion du fait que, dans l'essai, la marque de subjectivité est assumée pleinement par l'écrivain qui s'exprime comme conscience singulière. Ce n'est pas le cas du témoignage : la subjectivité n'y occupe pas le premier plan, ni n'aspire à s'imposer. La parenté du témoignage avec le récit, en revanche, s'avère plus convaincante à nos yeux. Si les recueils de témoignages semblent ainsi osciller entre l'essai et la narration, cette confusion peut être renforcée par la présence assez fréquente du médiateur, qui s'extériorise souvent par un texte introducteur ou conclusif expliquant les raisons qui l'ont poussé à élaborer et à publier le recueil de récits.

Lucía Ortiz, dans son article sur le témoignage féminin en Colombie, cite les critiques que formulent à l'encontre du genre des spécialistes comme les États-uniens David Stoll et John Beverley. Ce dernier part de l'idée que le témoin reste un subalterne, par rapport à l'écrivain ou au chercheur, et que ce témoin se voit soumis à des mécanismes de représentation qui le placent en position d'infériorité, de dépendance vis-à-vis du médiateur. D. Stoll, à son tour, va plus loin et dans un sens entièrement contraire, en contestant la pratique testimoniale sur le plan, central, de la véracité : le non recours à des protocoles de recherche et d'analyse scientifique de l'information collectée, ainsi que les erreurs inhérentes à la mémoire et l'incrustation de la fiction rendraient le témoignage non valable. Pour J. Beverley, certes l'écriture testimoniale apporte des informations valables et aborde des problèmes à la recherche de solutions, mais la

[71] C'est nous qui traduisons.

« subalternité » dans laquelle se place presque toujours le témoin constitue une sorte de « colonialisme théorique » [Ortiz 2010 : 21]. Lucía Ortiz cite aussi la philosophe et critique indienne Gayatri Spivak, pour qui « si le subalterne pouvait parler, il ne serait pas subalterne »[72].

L'historien nord-américain Charles Bergquist, comme l'explique le colombien Mauricio Archila, adopte une position critique qui oscille entre celle de Stoll et celle de Beverley, malgré cette apparente contradiction. Bergquist juge que la disparition des dispositifs de garantie propres au discours scientifique, notamment les références, dans des études et travaux testimoniaux porte atteinte à la compréhension des événements évoqués. Il croit à la fois que la fusion des récits et des informateurs, comme celle pratiquée par Alfredo Molano, risque de faire prévaloir l'imagination sur la documentation et, de surcroît « infantilise le lecteur » en lui évitant une démarche analytique.

> (…) no faltaron las críticas. Así, por ejemplo, **Charles Bergquist** en su defensa del oficio del historiador señalaba que la ausencia del aparato crítico podía aligerar la narración pero ponía serias dificultades para la comprensión del pasado. Él **aducía que al suprimir la referencia a las fuentes y al crear personajes colectivos a partir de varios testimonios, se borraban los límites entre la voz de los entrevistados y la imaginación del investigador**. Curiosamente, agregaba (…), así **se infantilizaba al lector** y se le impedía avanzar en el entendimiento del pasado, pues **no podía llegar a la fuente y menos contrastarla con el conocimiento acumulado**, sino que se le imponía la verdad del testimonio que, sospechosamente, parecía ser más la del entrevistador que la de los entrevistados [Archila 2005 : 300].

Alfredo Molano, comme médiateur, ne nie pas l'adoption de « filtres » durant le processus d'élaboration du témoignage. Ces interventions affectent sans aucun doute le choix des récits, leur organisation et leur forme, comme nous ne cessons de le signaler (cf. 2.1.3.3). Le sociologue et écrivain colombien l'admet et l'assume lors de l'entretien qu'il nous a accordé en 2010. Il le laisse aussi transparaître dans certains de ses textes, quand sa voix correspond à celle du narrateur, voire à celle du personnage principal. Ce procédé s'avère si habituel et naturel dans l'écriture testimoniale que l'écrivain met en relief, par contraste, les situations dans lesquelles le « filtrage » est exclu :

> "Concepción" (...) me aclaró que el agua venía escaseando desde hacía años (…). **Transcribo**, pues – **sin filtros** –, lo que la grabadora logró coger en medio de aquel ruido (…) [*Así mismo* : 59].

Dans d'autres cas, le médiateur qu'est Molano précise que son intervention dans le témoignage brut se réduit au strict minimum.

[72] Spivak, Gayatri. « Can the subaltern speak ? ». In : Nelson, Cary and Grossberg, Lawrence (1988). *Marxism and the Interpretation of Culture*. University of Illinois Press. Chicago. p. 273. Cité par Ortiz, Lucía in [Forero 2007].

> Hace poco, ordenando papeles, me encontré con un paquete envuelto con sumo cuidado que, sin duda, yo había recibido y olvidado. Lo abrí y encontré una carta y **una grabación**. (…) la grabación, **que retoqué un poco**, dice así: (…) [*Así mismo* : 85-86].

Lors du même passage, quand le narrateur introducteur transcrit la lettre qui lui aurait été adressée, nous ne pouvons manquer de percevoir une allusion, pleine d'humour et d'une certaine désinvolture, à la démarche de recherche et à l'attitude rédactionnelle de l'auteur, laquelle est parfois jugée par certains cavalière, « facile », donc peu sérieuse.

> Fonseca[73], enero 23 de 1990
>
> Señor Alfredo Molano
>
> Bogotá
>
> Señor Molano:
>
> Soy un obsesivo observador de su trabajo. He leído casi todo lo que usted publica y me gusta, **a pesar del facilismo que sugieren sus procedimientos**.
>
> Le envío, sin mayores explicaciones, una grabación que realicé en Siapana, la Guajira. El hombre a quien se la grabé – por no decir robé – tiene unos cuarenta y seis años y vive en la región desde hace más de treinta (…).

Passons maintenant du domaine de la représentation du témoin et de sa position subalterne à la question de la fonctionnalité, de l'utilité pratique du témoignage. Alfredo Molano fonde un réel espoir sur les éventuels effets positifs de ses publications, car son intention est de faire connaître et comprendre une réalité jusqu'alors ignorée. Il ne pèche pas, pour autant, par excès d'optimisme ou de naïveté. Son but ne s'affiche pas disproportionné, il reste précis. À la fin du premier chapitre du livre *Cosas*, l'auteur déclare :

> Si, a través de la reconstrucción que hemos hecho, logramos **transmitirle al lector una nueva sensación de lo que es la colonización**, de lo que busca y sueña el colono, habremos coronado nuestro intento [*Cosas* : 165].

La prétention d'Alfredo Molano, mais aussi de l'écriture testimoniale dans son ensemble, pourrait s'exprimer par les mots du philosophe italien du XVIIIème siècle Giambattista Vico, ainsi que par l'interprétation de ses thèses que propose Vincenzo Couco, italien lui aussi, au début du XXème siècle. Pour eux, la consigne à respecter par le philosophe de l'histoire et, si nous nous le permettons, par tout intellectuel, reste celle-ci : « *Conosciamo la casa che abitiamo: ecco il primo precetto* » [Couco 1924 : 132].

[73] Municipalité du département de la Guajira, au nord-est de la Colombie, entre la Sierra Nevada de Santa Marta et le Venezuela.

Si l'élite intellectuelle, à laquelle appartient le collecteur de récits, médiateur et auteur des recueils de témoignages, souhaite vraiment apporter des éléments théoriques et pratiques dont l'application peut favoriser les conditions d'existence d'un groupe – et, par la suite, de l'ensemble de la société –, elle doit les faire connaître et aider à leur mise en marche. Cette élite, si son engagement est réel, ne doit pas se contenter de produire de la connaissance, mais doit la répandre, la vulgariser – surtout si elle la produit grâce au « subalterne ». Autrement, elle risque, comme le souligne Pierre Girard, de se déconnecter du reste de la société, donc de commettre la même erreur qui a conduit à l'échec la révolution napolitaine de 1799, « **Dirigée par une classe limitée d'intellectuels, sans aucune racine et sans aucun relais** dans la nation napolitaine » [Girard 2008 : 350].

Dans les textes d'Alfredo Molano, les témoins sans formation politique ou disposant d'une formation politique réduite formulent ce reproche à l'encontre des partis, y compris les mouvements de gauche, dont le discours apparaît souvent confus et dont les membres gèrent fréquemment le savoir avec arrogance. Si une thèse, aussi structurée soit-elle, apparaît tellement abstraite ou obscure aux yeux de la communauté à laquelle elle espère rendre service – suggère Pierre Girard, s'appuyant sur les postulats du Napolitain G. Vico –, elle ne sera ni comprise ni acceptée, encore moins adoptée, aussi juste et opportune soit-elle. La « raison entièrement dévéloppée », *ragione tuta spiegata*, pour employer l'expression de G. Vico, doit pouvoir être comprise, synthétisée et médiatisée sans perdre son essence, auprès de ce que Vico appelle, de façon assez péjorative, « la lie de Romulus », *la feccia de Romulus* [Girard 2008 : 65], les masses, l'ensemble de la société.

Les paysans et les Amérindiens connaissent des problèmes et subissent des injustices ; les intellectuels de la ville des lettrés – sociologues, anthropologues, biologistes, agronomes, médecins, économistes, etc. – les comprennent et peuvent – à côté des populations affectées – proposer des solutions. Reste au grand public de s'y positionner et d'agir à son tour, mais, pour s'y engager, il doit de prime abord en être informé. Sinon, comme le dénonce aussi Pierre Bourdieu, le savoir et le pouvoir se cantonnent aux l'élites, les victimes démeurant confrontées à leurs problèmes et le grand public indifférent – mais pas indemne pour autant. L'écriture testimoniale doit s'élever contre cet état de choses.

Alfredo Molano montre que la pratique testimoniale peut effectivement produire, au-delà des effets esthétiques, littéraires et sur la vision du monde chez le lecteur, des modifications tangibles sur les plans politique et social, par le biais des actions administratives. Lorsque la voix

des laissés pour compte monte jusqu'aux plus hautes instances de l'État centralisé, elle peut susciter les décisions officielles ou les influencer. Ainsi sont parfois exaucées les demandes et les revendications de la périphérie. Molano explique les raisons pour lesquelles un groupe de professeurs et de chercheurs de l'Université Nationale de Colombie, dont lui-même faisait partie, se sont rendus dans la Sierra de la Macarena et dans les zones alentour, et les résultats de cette sorte de mission d'observation.

> **Los profesores** encargados de representar los intereses de la Universidad Nacional **tuvieron una destacada actuación en la solución pacífica del problema** [l'un des nombreux affrontements entre les colons et l'État autour de l'installation d'unités d'habitation dans des zones protégées et de l'attitude répressive à l'egard des colons] y **se comprometieron, entre otras cosas, a realizar un estudio histórico, social y jurídico sobre la Reserva, y a presentar unas recomendaciones**. Varias de las conclusiones de ese trabajo sirvieron de base para el *realinderamiento*[74] de la Reserva **y la definición de un plan de manejo**.
>
> La Universidad Nacional me contrató a mí, Alfredo Molano, como parte del equipo de investigación (…) [*Trochas* : 184].

Ce passage complexe revêt un grand intérêt. Premièrement, il fait référence à *Cosas*, volume composé à la fois de recueil de témoignages – effectué par Molano lui-même – et de rapports de recherche de terrain. Ces derniers recouvrent les domaines biologique, agronomique et sociologique, la situation des colons originaires d'autres régions et le degré de préservation et de perte de la biodiversité de la Réserve. Nous avons donc affaire à un exemple clair de multiplicité de genres et de polyphonie. Deuxièmement, il permet de voir comment A. Molano combine l'activité scientifique, propre au chercheur, et la démarche de l'écrivain. En troisième lieu, ce passage laisse entendre que l'exercice testimonial peut, au même titre que les recherches en sciences « dures », porter une valeur non seulement scientifique, mais aussi administrative.

Quand les recherches sont commandées ou parrainées par des structures d'État, par des organisations non gouvernementales ou par des entités mixtes, nous supposons que ces institutions vont s'en servir. *Selva* s'oriente dans cette direction. La *Corporación Araracuara* investit dans l'étude. Ses conclusions auraient permis de mener à bien, sur des « bases certaines », des programmes d'aide au développement[75], grâce aux renseignements qu'elles ont apportés sur « la structure sociale » de la région.

> **La corporación de Araracuara**, conocedora del carácter de la **estructura social** sobre la que actúa, **se ha propuesto iniciar un recuento histórico de la colonización del Guaviare** que contribuya a dar bases ciertas a sus programas de desarrollo social y

[74] « *Realinderamiento* » : (mot dérivé de « *lindero* ») redéfinition des limites d'une surface.

[75] « *Deseo hacer público reconocimiento del invaluable apoyo de la Corporación de Araracuara, del convenio colombo-holandés y de DAINCO para levar a cabo el presente trabajo* », Alfredo Molano [*Selva* : 11]

> económico. **Todo intento de modificación de una realidad que no se inspire en el rumbo que la determina conduce necesariamente al fracaso** [*Selva* : 17].

Ce parrainage institutionnel place le travail de l'écrivain chercheur, et le témoignage en général, devant un paradoxe. D'un côté, la voix des témoins est entendue et prise en compte lors des décisions politiques et des actions visant à les favoriser, davantage que s'il s'agissait d'un travail exclusivement littéraire : les témoins et le médiateur disposent d'une sorte de garantie de satisfaction de leurs demandes. D'autre part, il peut exister un risque de conditionnement de l'écriture testimoniale aux paramètres adoptés et aux buts visés par l'étude, Alfredo Molano affichant des buts institutionnels explicites ici, dans *Selva*, tout comme dans *Cosas*. Lorsque le mandat institutionnel devient très contraignant, non seulement sur le plan thématique, mais au niveau scripturaire, du format que doit adopter le document, rappelle Molano lors de l'entretien qu'il nous a accordé, la liberté de l'écrivain et la parole des témoins sont atteintes. L'écriture testimoniale se transforme alors en une sorte de bilan, de document produit par un comptable, débouchant sur une analyse réductrice de la réalité.

> Las consecuencias políticas son las siguientes: es que usted cuando habla en **el informe** (…) que es para un gobierno, para una agencia internacional, para cualquier programa, es un informe que **está adaptado a una contabilidad, de resultados**. Entonces **usted tiene que meter la realidad dentro de ese informe contable** [Molano 2010 : (05:27)].

Évidemment, cette influence possible du témoignage sur la prise de décisions par les autorités s'avère partielle et relative. Comme le précise l'écrivain sociologue, les conclusions de telles études servent de « recommandations » aux autorités locales et nationales, lesquelles décident dans quelle mesure elles s'y appuient ou non. Remarquons également que le poids du témoignage, dans ces études destinées à la prise de décisions, dépend étroitement des autres composantes thématiques et du caractère scientifique de l'ensemble. Le témoignage entièrement indépendant, considéré isolément, malgré la validité de sa démarche qualitative, risque d'être beaucoup moins pris en compte par les autorités et par les « décideurs » que le témoignage produit sous mandat institutionnel et que le rapport universitaire ou administratif.

Finalement, qu'on le veuille ou non, une relation de dépendance s'établit entre les témoins et le médiateur. Pour l'exprimer en détournant les termes de Gayatri Spivak, « le subalterne reste subalterne ». Même s'il fait preuve de la plus grande transparence possible, le médiateur joue toujours le rôle d'intermédiaire entre l'individu ignoré et opprimé de la périphérie et les élites politiques et culturelles de la ville des lettrés. Lorsque le subalterne cesse de l'être, il ne nécessite plus aucun médiateur. Et c'est hélas dans la mesure où ce médiateur dispose d'un

degré élevé de proximité personnelle ou institutionnelle auprès de ces élites qu'il peut parvenir à mieux leur faire entendre la voix des témoins.

Si Alfredo Molano n'était pas non seulement sociologue, mais encore – il l'est devenu par la suite – chercheur associé à l'Université Nationale, éditorialiste de presse et écrivain reconnu en Colombie, il en irait tout autrement. Quel que soit l'écho dont il dispose aujourd'hui, ses prises de position auraient certainement moins d'impact et les récits de ses témoins, en dépit de leur valeur et de leur sincérité, ne seraient pas reconnus de la même manière ni n'entraîneraient des recommandations ou des actions de pareille ampleur.

Chapitre 2.6 Alfredo Molano et le témoignage : un auteur et une écriture périphériques

Nous réfléchirons dans ce chapitre à la notion de périphérie et au caractère éminemment périphérique du témoignage. Nous verrons également comment Alfredo Molano part à la rencontre de cette périphérie qu'il rejoint, revendique et fait connaître.

En effet, l'auteur s'éloigne de la ville, seul ou accompagné de ses collègues chercheurs. Il pénètre dans les Savanes orientales, qui s'étendent du piémont de la Cordillère orientale des Andes aux rives occidentales de l'Orénoque et aux rives nord d'un de ses affluents, le Meta[76]. Molano s'enfonce dans l'Amazonie colombienne, depuis le département du Guaviare, limitrophe de la Savane, jusqu'à la frontière avec le Pérou et le Brésil. Il parcourt la côte du Pacifique, les montagnes du centre et du sud, le cours inférieur du fleuve Magdalena, jusqu'à son embouchure entre les villes de Barranquilla et Santa Marta. Il se dirige vers la zone désertique de la Guajira, derrière la Sierra Nevada de Santa Marta, chaîne de montagnes en face de la mer des Caraïbes qui atteint en son point maximum 5 700 mètres d'altitude. Hors de la Colombie, Molano a parcouru le désert, dans la frontière entre le Mexique et les États-Unis, où il a rencontré les migrants qui essaient de la franchir. L'écrivain s'est également entretenu avec des migrants et des détenus colombiens en Espagne.

En ville, il fréquente les milieux littéraire, universitaire et politique. Il y dialogue en même temps avec les habitants des quartiers populaires et pauvres souvent en provenance, justement, des sites éloignés du centre du pays qu'il a parcourus. Ces migrants forcés sont obligés de s'installer dans les quartiers défavorisés et excentrés des zones urbaines grandes et moyennes à cause de la violence, de la spoliation et du mirage d'une vie meilleure. La périphérie du pays s'identifie donc à celle de la ville. Molano part donc à la recherche des exclus, des exploités, des menacés, des exilés, des fugitifs, des prisonniers, mais également des tortionnaires, des fous et des morts. Un chemin souvent semé d'embûches :

> Entonces tuve que enfrentar un nuevo problema: **mientras más lectores se interesaban y defendían mis versiones sobre el país, más enemigos aparecían**. (…) El círculo se estrechaba de semana en semana. Mis viajes también eran riesgosos debido a que las áreas de cultivo de coca y amapola, **las zonas de colonización, las fronteras que yo frecuentaba, se veían cada vez más ensangrentadas**. **El enfrentamiento de un orden formal** – impecablemente jurídico – **con un país real** que no cree sino en sí mismo se da allí con toda su violencia [*Desterrados* : 15].

[76] De l'autre côté de ces deux fleuves, la Savane s'étend sur une bonne partie du territoire vénézuélien.

Les critiques littéraires allemands Hermann Herlinghaus et Monika Walter [2004 : 47] s'intéressent aux manifestations littéraires issues des périphéries. Ils évoquent la notion de *Ciudad letrada*, la « ville des lettrés », forgée par le critique littéraire uruguayen Ángel Rama. C'est cet endroit concret et abstrait qui émet et gère les canons et les jugements de valeur sur ce qui est acceptable, valable, ou non. Et cela, sur tous les plans : intellectuel, esthétique, artistique, culturel, voire administratif et politique. Cependant, si les pratiques sociales et culturelles dans leur généralité se transforment et s'entremêlent, on devrait pouvoir s'attendre à ce que les modèles, les canons et les jugements de valeur esthétiques et artistiques, entre autres, évoluent et soient imprégnés par les cultures populaires, alternatives ou marginalisées. Ce n'est pas souvent le cas, cependant, car le canon évolue plus lentement que les sociétés.

La critique littéraire devrait donc s'affranchir des seuls critères que lui a fournis et imposés la *Ciudad letrada*, entité constituée depuis l'époque coloniale. Une *Ciudad letrada* qui joue depuis l'Indépendance un rôle de légitimation idéologique et prescriptive du centralisme républicain, au point de s'arroger le droit de fixer quelles manifestations littéraires peuvent être considérées comme telles ou non. Au point, par exemple, de douter toujours du caractère littéraire du témoignage et la véracité des faits dont il rend compte.

Néanmoins, H. Herlinghaus et M. Walter mettent le positionnement d'Ángel Rama en question. D'après eux, l'Uruguayen, par la métaphore de la *Ciudad letrada*, reconnaît certes l'existence d'un centre, cette « ville » concrète et abstraite, détentrice présumée du savoir et du canon, mais aussi d'une périphérie, une « ville réelle », constituée par les espaces de la périphérie urbaine, de la campagne, des zones rurales et des territoires éloignés des villes. Ces espaces, selon Rama, possèdent des formes culturelles spécifiques, une grande « densité sémantique » et leur propre complexité anthropologique. Cependant, le critique uruguayen adopte, lui-même, une position centraliste en suggérant que ces cultures périphériques doivent s'adapter ou s'intégrer à la culture officielle, ou s'affaiblir jusqu'à leur disparition.

Comme le décrit John Beverley, en reprenant la formule d'Ángel Rama, la ville des lettrés place la périphérie et ses moyens d'expression dans une position de subalternité, une position décriée par la culture dominante ou « hégémonique ».

> **De la misma manera que sus narradores** (guerrilleros, indígenas, campesinos, criadas, mendigos, sindicalistas, marihuaneros, presos, estudiantes pobres, soldados rasos, músicos populares, etc.), **el testimonio es también en cierto sentido un intruso en los recintos elegantes o cómodamente bohemios de** (para recordar el concepto de Ángel Rama) **"la ciudad letrada" latinoamericana**. Si la idea de subalternidad en la crítica postcolonial designa algo, es una posición socio-cultural (de clase, etnia, casta, género, oficio, edad,

> preferencia sexual, etc.) desautorizada por una cultura dominante o hegemónica [Beverley 2002 (1992) : 10].

Une autre façon de faire s'adapter les cultures périphériques à la culture centrale et hégémonique, à la norme centraliste, se cache paradoxalement derrière l'idée de métissage. Ce processus de combinaison de cultures et de sociétés n'est pas à bannir en lui-même, car il est, du moins pour certains groupes, inexorable à moyen ou à long terme. Il entraîne pourtant un processus d'acculturation certaine pour les groupes et les sociétés périphériques qui accéderaient ainsi à un degré « acceptable » de culture, aux yeux du Centre. Pourquoi, se demande J. Beverley, les sociétés dominantes « métisses » ou blanches ne sont-elles obligées à aucune adaptation aux cultures périphériques par celles-ci? Les paysans sont déjà des métis, maints Amérindiens le deviennent à des degrés variables. Quel est donc le degré de métissage minimum aux yeux de la culture hégémonique ?

> Es interesante observar que **en el discurso del mestizaje** (que habría que distinguir del discurso de la población mestiza concreta), **la cultura ladina no está expuesta al requisito de la negación-superación** al cual, por contraste, deben someterse las culturas indígenas [Beverley 2002 (1992) : 13].

Ce serait comme si toutes les sociétés et tous les groupes paysans et amérindiens, et leurs membres, rencontrés et interrogés par Alfredo Molano, étaient sommés d'appartenir à la société urbaine et métisse de Bogotá ou de Medellín. Ils devraient aussi disposer d'une formation scolaire ou universitaire, d'une certaine familiarité avec les élites de la ville des lettrés et d'une maîtrise rédactionnelle en espagnol comme celle de l'écrivain sociologue. Ce serait, du moins pour certains témoins, l'idéal, car ils échapperaient ainsi à leur subalternité. Mais que se passerait-il en attendant ce moment – du moins du point de vue centraliste – « idéal » ? Que surviendrait-il dans les cas où les témoins tarderaient ou ne réussiraient pas à s'intégrer à cette élite citadine, ou tout simplement ne voudraient pas le faire ? Ils seraient tenus de rester dans l'ostracisme dont ils veulent sortir. Ils seraient condamnés, de nouveau, à l'exclusion. En même temps, pourquoi les citadins, au cœur de la ville des lettrés, ne devraient-ils pas, à leur tour, être sommés d'acquérir une connaissance des cultures et une maîtrise des langues autres que la leur ?

Hermann Herlinghaus et Monika Walter font également, dans leurs réflexions sur la périphérie, référence à Octavio Paz, lequel fait l'éloge du Modernisme esthétique et littéraire, face à la modernisation. Pour eux, le poète et écrivain mexicain prend parti pour la culture marginale et périphérique, négligée et méprisée par les structures sociales et économiques centrales et dominantes, en affirmant que « dans un monde égoïste (…), l'amour et la poésie sont marginaux ». Les identités subalternes, autant dans des contextes nationaux que continentaux ou

mondiaux, les groupes ethniques ignorés ou méprisés par ceux qui détiennent le pouvoir des États, les voix représentatives du Tiers-monde, par rapport à ceux qui appartiennent au « monde développé » ou qui en reproduisent le modèle, les voix du Sud – et de l'Orient – , face à celles de l'Occident et du Nord, ressentent le besoin et ont le droit de se faire entendre, voire de se « soulever ». Tel est donc, comme nous l'avons déjà dit, l'objet du témoignage : faire entendre l'individu de la périphérie. Il nous interpelle depuis sa position subalterne, pense John Beverley : « *En el testimonio somos de hecho interpelados* ***desde*** [C'est Beverley lui-même qui souligne] *un sujeto subalterno* » [Beverley 2012: 105].

Dans le contexte colombien, A. Molano, en sa qualité de « *letrado solidario* » [Achúgar 2012 : 67] – solidaire ou plutôt engagé –, met à notre portée des personnages et des contextes périphériques, pour que nous les connaissions, comprenions leur situation et adhérions éventuellement à leurs prises de position. Songeons, parmi d'autres personnages, au capitaine Cornelio, trois fois excentrique : premièrement, par sa vision singulière du monde ; en outre, par la distance, en kilomètres et en mode vie, qui le sépare des capitales comme Bogotá et Cali ; enfin, par sa méfiance à l'égard des hauts gradés de l'armée :

> Estoy jodido porque **el coronel de Bogotá me tiene envidia** (…) [*Así mismo* : 27].
>
> **Es un atropello, un verdadero atropello** – decía mientras recogía las hélices partidas – no crean que fue el viento, el viento no sabe hacer daño. Eso fue un mal mandado por el coronel con quien hablé ahora, hace un rato. El hombre no quiere dejarme tranquilo. Sabe que **yo soy más poderoso,** que **soy un capitán de guerra y no un capitán de escuela como él**, protegido por los americanos, pagado por ellos y consentido por el gobierno (…) [*Así mismo* : 29].

Hélas, Octavio Paz considère, selon Marshall Berman, cité par Hermann Herlinghaus et Monika Walter, que les cultures périphériques « ont désespérément besoin (…) du modernisme ». En tenant de tels propos, le Mexicain peut, à notre avis, être interprété au moins de deux manières : soit il prône la mise du modernisme à la disposition des voix et des courants alternatifs et marginalisés comme moyen sûr et efficace de se faire entendre et valoir dans un système normatif dont ils sont exclus à tort. Soit, tout en voulant mettre le modernisme au service des expressions et des revendications marginalisées, Octavio Paz adopte une position hégémonique. Il insinue que les expressions et revendications de la périphérie ne sauraient présenter une proposition esthétique et thématique propre et valide ; elles devraient donc passer par une phase déjà existante, forte, acceptée et centralisée.

Ce dernier positionnement et celui d'Ángel Rama se rapprochent de la posture controversée que l'anthropologue états-unien David Stoll a adoptée en 1999 au sujet de

l'ouvrage d'Elizabeth Burgos sur Rigoberta Menchú. D'après celui-ci, des inexactitudes et des faiblesses qu'il aurait décelées dans l'autobiographie de la Guatémaltèque dénatureraient ses dénonciations, constitueraient une sorte de mystification et laisseraient transparaître un parti pris en faveur des guérillas. En outre, de telles inconsistances prouveraient l'absence d'objectivité et la discutable valeur historique et scientifique du témoignage comme pratique, contrairement à la démarche de l'anthropologue classique ou de tout autre chercheur en sciences sociales respectueux des protocoles et des procédures de la discipline, tel que David Stoll lui-même. John Beverley relativise de telles critiques, que Stoll a atténuées ultérieurement sans les abandonner complètement[77], et considère qu'elles reflètent *per se* une posture centraliste ou, s'il nous est permis d'employer ce mot, « occidentalisante ».

> Sin embargo, **el debate** entre Menchú y Stoll **no es tanto sobre qué sucedió realmente, sino sobre quién tiene la autoridad para narrar**. **Lo que más parece molestarle a Stoll es que Menchú tenga una agenda propia**. Él querría que ella fuera una "informante nativa" o "lengua" que se prestara a los objetivos de él (en cuanto a recopilación y evaluación de información de acuerdo con las reglas disciplinarias de la antropología). Por contraste, como narradora de *Me llamo Rigoberta Menchú*, **la dirigente indígena está funcionando como** lo que Antonio Gramsci llamó **un "intelectual orgánico" de lo subalterno, interesado en producir un texto de "historia local"** (…) [Beverley 2012 : 109].

Bien qu'Alfredo Molano soit lui-même un chercheur en sciences sociales, la combinaison des procédés de sa discipline, la sociologie, et la démarche testimoniale choque. Son travail, tout autant que la véracité de la parole des témoins sont mis en cause, particulièrement sur le plan politique, comme a été critiqué le témoignage de Rigoberta Menchú.

> [A] la gente, digamos, le gustan mis cosas o simplemente las rechaza y las considera especulativas y mentirosas, malintencionadas. Pues **¿Qué puede pensar José Obdulio[78] de un texto mío? Que soy un "hablamierda"** [Molano 2010 : (44:01)].

Le regard vers les cultures locales et vers d'autres territoires et espaces, qui établissent également une relation d'opposition ou du moins de différence vis-à-vis de l'Occident, se veut une démarche dépassant le simple exotisme, lequel n'est qu'une autre manifestation de la culture hégémonique. C'est en revanche une façon d'affirmer et de respecter l'existence de l'Autre [Moraña 2004 : 209-214] et, plus largement, d'assumer la cohabitation d'un ensemble d' « identités contingentes » aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des États nationaux, dont elles

[77] Tout en reconnaissant la validité factuelle du témoignage de Rigoberta Menchú dans son ensemble.

[78] José Obdulio Gaviria, conseiller politique et idéologique de l'ancien président Álvaro Uribe Vélez. Gaviria, membre de diverses formations de gauche pendant les années 70, défend aujourd'hui des postures d'extrême droite. Il a dirigé le *think tank* « *Primero Colombia* », qui sert de socle à Álvaro Uribe et à ses partisans. L'ancien président et son conseiller ont été élus sénateurs en 2014.

dépassent les limites. Nous voici face à un multiculturalisme non exempt de graves conflits, demandant des solutions équilibrées, afin qu'aucune culture ne piétine l'autre.

Reprenant une idée de l'écrivain et philosophe péruvien José Carlos Mariátegui, la critique littéraire uruguayenne Mabel Moraña suggère le dépassement de la conception moderne de nation devant l'évidence d'une « dissemi-nation ». Alfredo Molano, lui, nous présente la dissemi-nation colombienne: parmi beaucoup d'autres, coexistent à l'intérieur de l'État-nation les tribus amérindiennes comme celles riveraines de l'Apaporis, en Amazonie, celles des cordillères andines ou les Wayuu du département de la Guajira, au nord-est. Un espace à la fois géographique et abstrait qu'occupent et partagent, non sans tensions, les migrants venus du centre et installés dans les territoires amérindiens, le nombre très réduit de ressortissants étrangers non Espagnols, les exilés. Dans un autre registre, l'écrivain chercheur nous amène aux endroits où la guérilla, les paramilitaires, les trafiquants et, souvent, les forces de l'ordre instaurent leur propre loi.

S'opposant ainsi à Ángel Rama et à Octavio Paz, Hermann Herlinghaus et Monika Walter [2004 :48-49] mettent en exergue la démarche défendue par la critique argentine Beatriz Sarlo. Pour celle-ci, et comme l'énonce le titre d'un de ses ouvrages, il faut ouvrir la voie à une « modernité périphérique » en construction, car les expressions et les revendications périphériques sont en mesure de forger leur propre modernité, parallèlement à la culture officielle. La soumission aux canons existants cesse donc d'être indispensable ou obligatoire bien qu'elle soit toujours possible. Ces manifestations périphériques se déroulent dans la *ville réelle* et non pas dans la *ville des lettrés*, mais ne sont pour autant ni moins valables ni moins performantes. Par conséquent, pour analyser la production littéraire issue de la ville réelle, de la campagne réelle, de la forêt réelle, il devrait exister de nouveaux paramètres, autres que ceux de « l'enfer d'une critique littéraire canonique ». Une option, parmi d'autres, est celle choisie par A. Molano : passer du rapport de terrain, selon les normes formelles des sciences sociales, à la présentation de ces terrains et des gens qui les font vivre sous forme d'une écriture testimoniale à mi-chemin entre la recherche et la création littéraire.

H. Herlinghaus et M. Walter [2004 : 51] accordent aussi une grande importance aux études de la chercheuse franco-chilienne Nelly Richard, influencée, elle, par le poststructuralisme de Jacques Derrida et de Gilles Deleuze. Elle envisage le rapport entre le « centre » et la « périphérie » en termes de « marges » à l'intérieur ou en dehors desquelles se positionnent les manifestations de la culture quotidienne et les productions littéraires et

artistiques. Tout ce qui déborde ces marges peut être considéré comme « contestataire » ou comme « alternatif ». La distinction entre ces deux notions réside dans leur portée : celle de l'expression contestataire s'épuise dès que les thèses avancées ou les revendications formulées ont obtenu satisfaction, tandis que la démarche alternative ne se contente pas d'atteindre un but spécifique, mais vise à incarner toujours une opposition ou une différence. Dans les œuvres d'Alfredo Molano, nous pouvons observer les deux tendances, en fonction des personnages : certains, comme Tatiana [*Fierros*], *Muñeco* [*Rebusque*] ou *la Doña* [*Espaldas*] adoptent des comportements antisociaux jusqu'à ce que leur situation se stabilise et peuvent rejoindre la société dominante ou se soumettre, tant bien que mal, à ses normes. Ils sont donc contestataires. D'autres comme Isidro [*Penas*], Adelfa [*Fierros*] et le protagoniste du récit *Ahí les dejo esos fierros*, qui prête son titre au recueil, assument des positionnements alternatives : transcendant leurs vies et leurs luttes, ils visent à transformer la société.

Centre et Périphérie évoulent en permanence sans être ancrés dans des espaces géographiques clairement délimités, car en « décentrage » continu. À ce sujet, il est facile de constater l'existence d' « un Premier monde dans chaque Tiers monde » et vice-versa, dans un faisceau d'oppositions multiples, transversales et entrecroisées. Dans cet espace de décentrage les deux éléments – le centre et la périphérie – cohabitent et des coïncidences entre eux font surface. En termes mathématiques, c'est une intersection d'ensembles. Comme le laisse percevoir Alfredo Molano, à Bogotá, noyau du pouvoir central et des élites politiques et économiques colombiennes, les paysans déplacés par la violence vivent souvent dans l'indigence absolue. Ils sont justement poussés vers les quartiers périphériques. Parallèlement, perdus dans les régions les plus lointaines, nous avions jadis trouvé les exploitants du caoutchouc. À leur place se trouvent maintenant les propriétaires des centres de production de cocaïne, les trafiquants de stupéfiants, les chefs des escadrons paramilitaires, les leaders locaux de la guérilla qui agissent contrairement aux idéaux arborés et les commandants des bases et des détachements militaires. Ces « grosses têtes » jouissent de prérogatives inatteignables pour la plupart des habitants, citadins ou ruraux.

Alfredo Molano et les voix auxquelles il donne la parole évoquent l'opposition « gouvernement *versus* paysans », sans doute la première à jaillir dans les textes de l'écrivain sociologue. C'est premier degré de la rupture entre le centre et la périphérie. D'autres altérités en dérivent, « forces de l'ordre *versus* paysans », « conservateurs *versus* libéraux », « *chulavitas* et *oiseau*' conservateurs *versus* '*chusma*' libérale ». Sur la base des altérités précédentes, d'autres encore, beaucoup plus complexes et subtiles, deviennent tangibles. Parmi elles, nous retrouvons

« mineurs *versus* Amérindiens », « commerçants *versus* mineurs », « mineurs *versus* agriculteurs », « habitants des municipalités *versus* habitants de la campagne », « consommateurs traditionnels de coca *versus* producteurs et trafiquants de cocaïne », « consommateurs traditionnels de coca *versus* consommateurs par addiction de produits dérivés de la coca ou de drogues dures », « trafiquants de drogue *versus* autorités », « libéraux modérés *versus* libéraux combatifs », « libéraux *versus* communistes », « migrants illégaux *versus* '*coyotes*' », « migrants illégaux *versus* autorités nord-américaines ». Nous retrouvons-nous donc devant un étoffé tissu de relations de pouvoir, de rapports asymétriques de force dévoilés grâce aux récits.

C'est ainsi qu'A. Molano jette des passerelles non seulement entre la « ville des lettrées » et la « ville réelle », mais entre les différents espaces et pratiques sociales de la périphérie. Par ailleurs, plusieurs personnages soulignent leur positionnement périphérique, en termes idéologiques, sur le plan des pratiques sociales, mais aussi, tout simplement, en termes de localisation géographique et de cadre de vie. *Chispas*, un homme modeste issu du centre du pays, décrit l'endroit où il fut envoyé en qualité de douanier et de policier aux frontières :

> A mí me tocó el Atabapo, **nuestro fuerte frente a Venezuela**, a donde llegué por el río Orinoco saltando raudales. Cuando desembarqué **creí que se habían equivocado porque no había sino una rastrojera**, una media-agua y un atracadero [*Aguas* : 35].
>
> Así, mirando el río o los ríos, duré un año. Aprendí a comer *mañoco*, *fariña* y *yucuta*;[79] a meter *ajicero*[80], a cazar *terecay*[81], a pescar y enamorar las ánimas. Veintitrés meses y quince días después de haber llegado a El Atabapo recibí el primer pago, pero para entonces **ya había perdido la vergüenza y trabajaba de agente en lo que saliera** [*Aguas* : 36].

Comme *Chispas* l'explique par la suite, l'incommunication, l'isolement géographique et le besoin de s'adapter au milieu inconnu et hostile pour lui à son arrivée, sans disposer de moyens économiques ni logistiques, le poussent à acquérir les habitudes et les connaissances nécessaires à sa survie : la nourriture locale, la navigation fluviale, l'interaction avec les Amérindiens. En outre, ces dures conditions l'obligent à exercer des activités « périphériques » qui contournent la légalité, voire qui s'en détournent. Il découvre en même temps le mode de vie des habitants de la région, les Amérindiens des ethnies Piapoco et Curripaco, dont il apprend les

---

[79] « *Mañoco, fariña, yucuta* » : différents produits alimentaires locaux, élaborés à partir de la « *Yuca brava* » (« Manioc amer »), varieté du manioc ou « *Yuca* » (*Manihot esculenta*). Cette racine est considérée comme vénéneuse, mais après traitement et coction, elle peut être utilisée dans plusieurs préparations comestibles. « *Mañoco* » : préparation à base de « manioc amer » râpé, imbibé et eau, fermenté et pressé. « *Fariña* » : farine de manioc amer, lequel est cuit au préalable ; préparations à base de cette farine. « *Yucuta* » : boisson à base de *fariña*.

[80] « *Ajicero* » : préparation, qui peut prendre plusieurs formes et variétés, à base de fruits d' « *ají* » découpés et marinés. « *Ají* » : en Colombie, an Venezuela et dans d'autres pays, nom de différents espèces de poivrons piquants. « *Chile* ».

[81] « *Terecay* » : espèce de tortue amazonienne (*Podocnemis unifilis*).

langues. Cette compétence communicative et actionnelle se révèle par la suite indispensable pour *Chispas*, car elle lui permet d'interagir au quotidien et de commercer avec eux. Il applique également, à sa manière, l'autorité dont il s'est lui-même investi, dans un territoire où tout diffère du centre du pays.

Au sein de *Rebusque*, *Muñeco* explique avec ses propres mots ce que la périphérie signifie pour lui. Malfaiteur chevronné, après avoir d'abord vécu en Amazonie, puis avoir fait partie des guérillas à Medellín pendant une brève période, plutôt par soif d'aventures que mu par un quelconque engagement politique, il se dirige vers la province de Cauca, au sud-ouest du pays, afin d'y acheter du crack qu'il espère revendre ailleurs. Lui, malgré son expérience en « magouilles », se retrouve littéralement « roulé dans la farine » par son « fournisseur », qui ne lui vend rien d'autre que de la farine, « dans un village dont personne n'a la moindre idée s'il existe ou non et dont tout le monde se fiche au bout du conte ».

> Me sentía como un *güevón*[82]. Como un güevón entero, *tumbado*[83] por un campesino de Bolívar, Cauca, **un pueblo que nadie sabe si existe o no, y a nadie le importa ni lo uno ni lo otro** [*Rebusque* : 212].

Comme nous le démontre à son tour le jeune Toñito, protagoniste du récit *El barco turco* [*Desterrados*], la périphérie habite à l'intérieur même de la ville, situation qui renforce paradoxalement le sentiment d'abandon et de solitude. Il se rémemore son expérience dans la très touristique et historique ville de Carthagène des Indes, escale de croisières, mondialement connue par ses remparts coloniaux, par le concours national annuel de beauté féminine et même par le « tourisme sexuel » qui s'y développe depuis peu[84]. La périphérie va de pair avec l'exclusion, car l'individu « périphérique » l'est souvent sous la contrainte ou sous la menace.

C'est le cas des migrants forcés, les déracinés, les déplacés dont Toñito, un enfant originaire du Chocó, un département périphérique à trois titres. D'abord, cette province se trouve loin des yeux des habitants du centre du pays et difficilement accessible, à cause de la topographie accidentée et de la négligence des administrations nationales et locales, désintéressées de l'entretien des routes. En outre, la population du Chocó est majoritairement amérindienne et noire, souvent exploitée par les blancs et par les métis venant de Medellín et du

[82] « *Güevón, huevón* » : couillon.

[83] « *Tumbar a alguien* » : le berner, l'escroquer.

[84] Particulièrement depuis le début des années 2000. Cette situation a acquis une renommée mondiale lors de la visite en Colombie de Barack Obama, en avril 2012. Certains gardes du corps du président états-unien ont été dénoncés pour avoir eu recours à des prostituées.

département d'Antioquia. Enfin, la présence de l'État au Chocó se caractérise par sa précarité. À Carthagène, Toñito essaie, sans succès, de s'installer dans un bidonville. Lui et ses compagnons de mésaventure mènent une vie périphérique en plein cœur du centre historique et du quartier d'affaires. Sans domicile fixe et dans le plus complet dénouement, ils déambulent poursuivis par la police et méprisés par les commerçants et par les passants. Auparavant, ces jeunes ont essayé d'habiter dans le quartier Mandela, dont ils furent chassés, faute de place : un quartier de taudis peuplés de migrants forcés, fuyant la violence.

> Yo **vivía con una *gallada*** [85] **en la calle**. Nos rebuscábamos donde podíamos. Éramos cuatro: tres nacidos en el Chocó y uno nacido en un pueblo llamado Chengue, en los Montes de María[86]. **Por la noche dormíamos en la puerta de los almacenes finos, en los cajeros de plata y hasta debajo de los carros**. **Nos vivían sacando a palo de todas partes** porque decían que ensuciábamos, que olíamos feo, que robábamos. La Ley nos mantenía derrotados y siempre de huida. (…) Decían que vendíamos *basuco*[87] y *más encima*[88] vendíamos coca. ¿Coca? ¡Si no teníamos ni para comer! A veces *chupábamos sacol* [89] contra el frío y contra el hambre, porque el sacol es una *cobija* [90] que quita el frío y seca la tripa. Los que venden coca y marihuana son la policía y los *guachimanes* [91].
>
> El *parche* [92] había salido del **barrio Mandela, a donde llega todo el que no tiene casa**. (…) en el Mandela hay miles de familias. Todos han llegado de huida, dejando el camino de los muertos. (…) **Nadie me quería alojar en su rancho, porque no eran ni ranchos siquiera**, sino meros tapados hechos con plástico y cartón sobre el barro de la ciénaga (…) [*Desterrados* : 85].

Dans *Desterrados*, Osiris, narratrice de son propre récit, nous fait également ressentir ce que signifie pour elle la périphérie: c'est son lieu de provenance, la région d'Urabá, au nord-ouest du pays ; c'est son point de chute, un quartier populaire de Bogotá ; c'est le traitement « périphérique » dont elle et sa famille y font l'objet. À son désarroi s'ajoutent l'humiliation, la discrimination, l'indifférence, le silence et, pire encore, le rejet, souvent menaçant, de la part

---

[85] « *Gallada* » : (pop) groupe d'enfants ou de jeunes qui restent dans un endroit fixe ou qui déambulent.

[86] Zone montagneuse proche de la côte des Caraïbes, à l'ouest de Carthagène.

[87] « *Basuco, bazuco* » : (Col.) *crack*. Stupéfiant à très haute toxicité contenant de la cocaïne en proportions très réduites, obtenue à partir des résidus de l'élaboration de la poudre de cocaïne proprement dite. Ces résidus sont mélangés avec des produits comme le bicarbonate de soude ou de la terre battue, et traités à l'aide de substances comme l'acide sulfurique ou l'éther.

[88] « *Más encima* » : (pop, fam) *además*.

[89] « *Chupar sacol* » : inhaler les vapeurs produites par la colle synthétique ou par d'autres produits inflammables ou solvants. (« *Sacol* » est un ancien nom commercial d'un de ces produits).

[90] « *Cobija* » : (Col.) *manta* (couverture).

[91] « *Guachimán* » (de l'anglais *watchman*) : veilleur de nuit, garde de sécurité privée.

[92] « *Parche* » : outre le sens premier du mot, en Colombie (dans des contexte urbains souvent en difficulté socio-économique) signifie 'groupe d'enfants ou de jeunes qui restent dans un endroit fixe ou qui déplacent. '*Abrirse del parche*' : abandonner un groupe, s'éloigner, quitter un endroit, s'en aller, partir.

d'un « centre » qui est, lui-aussi, périphérique, car, nous l'explique Osiris, il s'agit d'un quartier habité par des familles de classe moyenne et modeste.

> Yo aquí en Bogotá no me hallaba. **A uno, acostumbrado al campo y a las gallinas, le queda muy verraco acostumbrarse a vivir *arrejuntado* [93] en una pieza con otros**. Por más pobres que fueran los barrios de Apartadó, no había ni tanta basura, ni tanta mugre, ni tanta hediondez en cada esquina.
>
> Por ejemplo, yo me puse a vender arepas cerca de una escuela. (…) Un día, unas muchachas de colegio, propias de aquí, miraron el puesto y nos dijeron:
> – Esto se nos está volviendo un **barrio de desplazados**.
>
> Cuando las escuché me dieron ganas de decirles cómo es mi tierra y contarles las razones de nuestro destierro, los crímenes que se han cometido contra nosotros. Pero me tocó quedarme callada, mientras me tragaba entero el orgullo. Otra vez, estábamos ya acostados y nos despertaron a punta de bala, en la calle. (…) El que disparaba gritaba:
> – ¡**Salgan hijueputas desplazados**, guerrilleros de mierda! ¡Salgan para acabarlos!
>
> Resultó ser un señor vecino de por ahí, al que con malos tragos le dio por *montárnosla* [94] por desplazados. **Era una broma, pero toda broma tiene su veneno y todo borracho dice la verdad que piensa** (…). [*Desterrados* : 155-156].

Nous pouvons nous faire encore une autre idée de la périphérie grâce à la manière dont Alfredo Molano décrit son arrivée à l' Unión Jirijirimo, un hameau, non loin de l'Apaporis, l'une des rivières qui traverse l'Amazonie, habité par des Amérindiens de la tribu Cabiyari. Ils discutent avec le leader de la communauté, le « capitaine »[95] Tamne, dans sa « maloca »[96].

> (...) Lucas nos anunció que debíamos saludar al capitán de la comunidad y pedirle permiso para pasar por sus tierras. (…) En la mitad, destacada, estaba la maloca del capitán. Los indígenas **nos miraban de la misma manera como uno miraría a un grupo de indígenas** de guayuco[97] atravesar la avenida Jiménez[98].

Cette remarque humoristique laisse entendre que, chez les Cabiyari, la maloca, le terrain qu'ils occupent et leur zone d'influence constituent, pour eux, leur propre « ville des lettrés » ou plutôt leur « forêt savante ». Nous pouvons également employer, par opposition à la société urbaine et citadine, l'expression, proposé par l'anthropologue suisse et péruvien Jorge Gasché,

---

[93] « *Arrejuntado* » : (fam.) *hacinado* (entassé). Dans d'autres contextes : « en concubinage ».

[94] « *Montársela a alguien* » : (Col.) gêner quelqu'un, le déranger, l'embêter.

[95] Le terme « *capitán* » désigne souvent le chef ou le leader d'une communauté indienne. Ce terme n'a pas, dans ce cas, de rapport avec la gradation militaire.

[96] « *Maloca* » : Unité d'habitation collective adoptée par de nombreux groupes amérindiens. Elle favorise l'échange intergénérationnel et le partage du travail et des ressources.

[97] « *Guayuco* » : couvre-sexe.

[98] *Avenida Gonzalo Jiménez de Quesada* : le boulevard le plus emblématique et ancien de Bogotá, situé tout près du quartier colonial de la Candelaria – le plus ancien de la ville – et la *plaza de Bolívar*, où se situent la mairie de Bogotá, le parlement et le siège présidentiel. Le boulevard, en angle avec *la carrera séptima*, aussi ancienne et qui passe devant la place, porte le nom du conquistador espagnol et fondateur de la ville en 1538.

« *sociedad bosquesina* » : « société de la forêt », paysanne ou amérindienne. Chacune de ces sociétés développe et met en pratique ses propres systèmes de fonctionnement et d'assignation de tâches, ses propres rapports à l'écosystème et aux ressources, ses propres mécanismes d'administration et d'exercice du pouvoir et ses propres canons esthétiques. Comme le précise J. Gasché, de telles sociétés ne sont pas exemptes de problèmes et de tensions endogènes et exogènes, mais elles disposent des moyens autonomes de les réguler.

> **La repartición social de las tareas por sexo y edad hace que cada persona, según la generación y el género a los que pertenece, adquiera formas de ejercicio de la racionalidad que corresponden a la solución de problemas** que plantean las tareas concretas que aprende a realizar de manera satisfactoria en los diferentes biotopos del medio natural y en las diferentes situaciones sociales. Estas realizaciones pueden ser de distinto grado de perfección, medida según el canon estético de la sociedad en cuestión, de acuerdo a los potenciales o "talentos" personales [Gasché et Vela 2011 : 50-51].

Du point de vue des sociétés de la forêt, la « périphérie » serait donc l'endroit lointain d'où viennent les chercheurs, lesquels sont observés avec la même surprise et la même curiosité que les Amérindiens suscitent aux yeux de nombreux citadins. Nous voilà face à une explication relativiste de la rencontre des deux cultures qui se sont souvent croisées et heurtées, surtout aux dépens des Amérindiens. Ainsi, « nous », les citadins, nous retrouvons à la périphérie des endroits et des sociétés que nous considérons, nous, comme périphériques.

Pour faire valoir les droits de son groupe vis-à-vis des trafiquants, Tamne a appris l'espagnol et les mathématiques, comme les métis et les blancs. Néanmoins, pour être reconnu « citoyen », il doit se soumettre aux épreuves de la bureaucratie, la religion et la politique.

> **En Mitú**[99] **nadie lo reconocía**. En la comisaría del Vaupés le dijeron que sin *cédula*[100] no podían atenderlo y **le aconsejaron sacar una identidad plastificada**. Fue a la Registraduría y **le respondieron que él no tenía nombre**, que a quién se le ocurría llamarse Tamne y que tampoco tenía apellido; que Cabiyari no era una palabra y que si quería sacar cédula tenía que bautizarse. **El cura le dijo que, en efecto, su nombre era de animal y necesitaba uno de cristiano** [*Apaporis* : 91].

En effet, Tamne, sans aucune pièce oficielle d'identité, n'existe pas pour l'administration ; en conséquence, il n'a même pas de nom pour elle. Il est donc contraint de se refaire une identité à l'occidentale, une « identité plastifiée ». Son nom amérindien ne compte pour rien, car d'abord il n'est pas écrit. En outre, ce n'est pas un nom « chrétien » et donc, pense le prêtre, pas un nom humain.

[99] Chef-lieu du département du Vaupés, limitrophe avec le Brésil.

[100] Document national d'identité en Colombie. Carte plastifiée.

L'État n'exerce vraiment aucun pouvoir ni de véritable présence dans les zones dites lointaines ; il ne garantit pas la vie de leurs habitants ni le respect de leur culture. Cependant, le centralisme vise à exercer son contrôle sur eux et à leur imposer ses normes, sa « modernité ». Les vicissitudes vécues par Tanme et par son peuple semblent le confirmer.

2.6.1 La démarche testimoniale d'Alfredo Molano : une écriture de l'urgence

Nous présenterons maintenant divers éléments de réflexion de la spécialiste française en littérature testimoniale Marie Estripeaut-Bourjac, autour de la notion d' *écriture de l'urgence*, qui mettent en lumière les manifestations, les mécanismes et la portée de cette pratique en Amérique Latine et, plus précisément, en Colombie.

Premièrement, M. Estripeaut-Bourjac souligne que la manifestation de l'urgence constitue l'un des objectifs essentiels des textes de témoignage.

> Afin de marquer sa spécificité au regard de la littérature, l'écriture testimoniale requiert donc une nouvelle approche. **Sa finalité et le contexte dans lequel elle se développe en Amérique latine construisent en effet un ensemble, que j'ai choisi de nommer « l'écriture de l'urgence »** (…) qui vise à souligner **l'utilisation, à des fins d'urgence politique, sociale et humanitaire, des diverses formes testimoniales** analysées au cours de ces pages [Estripeaut-Bourjac 2012 : XI-XII].

L'écriture de l'urgence consiste donc en la possibilité dont dispose le témoin, par le biais du médiateur ou de l'auteur du recueil de récits, de rendre perceptible, auprès d'un public qui l'ignore complètement, un événement ou une série d'événements portant préjudice à des individus ou à des groupes sociaux. L'intérêt de la démarche ne se cantonne pas à dresser un simple constat de ce que M. Estripeaut-Bourjac appelle une « situation problématique », mais réside dans la recherche d'une solution à cette situation dans les meilleurs délais et de la meilleure façon possible. Cet idéal d'efficacité absolue peut certes relever de la naïveté et s'avérer, dans la pratique, difficile ou impossible à atteindre, mais il est indissociable du témoignage. La manifestation de l'urgence s'effectue ordinairement par le discours oral des témoins, que le médiateur se charge d'exprimer et de diffuser par écrit, au travers des supports audiovisuels ou par ces deux moyens. Comme nous l'avons signalé plus haut, outre son activité d'écrivain testimonial et de chroniqueur, Alfredo Molano a produit des émissions télévisées, notamment *Travesías*, consacrée elle aussi à la périphérie colombienne.

Plus loin, Marie Estripeaut-Bourjac attire l'attention sur le caractère récent, voire concomitant ou imminent des faits évoqués par rapport au moment de leur énonciation – laquelle constitue de surcroît une dénonciation. Cette immédiateté entraîne une sorte de réaction à chaud,

pouvant déboucher sur des productions langagières dont la qualité formelle, de prime abord, pourrait sembler en deçà de celle des textes fictionnels.

> **Le récit testimonial se pose donc comme un véhicule privilégié, permettant d'alerter sur des situations d'urgence et sur la nécessité de reconstructions sociales, identitaires et symboliques**. (…) L'écriture testimoniale se déclare ainsi contemporaine des faits qu'elle évoque et s'inscrit dans l'histoire immédiate. (…) en privilégiant le souvenir, l'émotion et la réaction à des événements encore proches, **cette écriture choisit un temps de l'urgence, qui s'oppose à la valeur de pérennité attachée à l'œuvre d'art** [Estripeaut-Bourjac 2012 : 56].

Le philosophe colombien Alfredo Gómez Müller, dans la préface à son texte intitulé *La reconstrucción de Colombia – escritos políticos*, explique l'importance que revêt la prise en compte de ce qui est urgent et son articulation avec des objectifs à moyen et à long terme, en vue de la reconstruction d'une société dévastée comme la colombienne.

> Cuando hablamos de la "reconstrucción de Colombia" pensamos en lo que ha sido el país, en lo que es y en lo que queremos que sea. **La tarea de reconstruir una sociedad remite a diversos horizontes de tiempo y ha de articular lo urgente con lo permanente, lo inmediato con lo duradero**, los objetivos a corto, mediano y largo plazo [Gómez Müller 2008 : 7].

Une réalité ignorée, méconnue et donc dépourvue de nom et de description, aussi tangible et sanglante qu'elle puisse l'être, n'est qu'une réalité inexistante. Autrement dit, ce n'est pas une réalité. Le témoignage et l'écriture de l'urgence qu'il incarne constituent dans un tout premier temps un acte de nomination, de désignation et de description. Les événements doivent être « verbalisés », être exprimés par le langage verbal, mais aussi éventuellement, dans un deuxième temps, être typifiés au sens légal, juridique.

> Mais **la dimension de l'urgence indique** que **ce référent** est ce **qui doit être nommé et ne plus rester sous silence** ou qu'il est temps de faire savoir [Estripeaut-Bourjac 2012 : 57].

En tant qu'entités indissociables, l'écriture de l'urgence et le témoignage partagent leurs objectifs, dont nous avons précédemment parlé. M. Estripeaut-Bourjac considère que témoignage doit répercuter sur les instances nationales et internationales. Il peut alors servir de base pour constituer, de la part des organisations et des institutions gouvernementales et non gouvernementales, le « droit d'ingérence » ou l' « ingérence humanitaire », qui peut permettre de résoudre certaines situations particulièrement problématiques.

Sur un autre plan, celui de la structuration du récit et du positionnement du narrateur, souvent lui-même protagoniste de son récit, M. Estripeaut-Bourjac revient avec insistance sur le « je », le narrateur homodiégétique. C'est « je » qui connaît ce dont il parle.

> Les diverses formes qui composent une écriture de l'urgence ont ainsi pour objet de favoriser la création de solidarités et la demande d'appuis, nationaux et internationaux. **Elles constituent donc une utilisation spécifique, à des fins d'urgence politiques, sociales et humanitaires, de l'écriture du « je » et de la pratique testimoniale**. Leur premier impératif consiste en effet à informer sur des faits et des événements que seul le « je » peut faire savoir, et dont il ressent l'urgence et le besoin d'être racontés [Estripeaut-Bourjac 2012 : 60].

Finalement, l'écriture de l'urgence, avec la dénonciation qu'elle implique, porte en elle une altérité, une distinction entre les individus ou les groupes qui subissent un préjudice et ceux qui le leur font subir. Elle rend compte du mode opératoire des agresseurs et des dommages infligés aux agressés, visant de façon plus ou moins explicite, en fonction de la manière dont l'agresseur et ses agissements sont décrits, à mobiliser le lecteur pour la cause des victimes.

> L'écriture de l'urgence a pour mission essentiellement de faire connaître et de dénoncer une situation problématique, afin de persuader le lecteur de la justesse du combat mené. [Elle doit] **montrer efficacement l'ennemi et son discours**, ainsi que **savoir faire vivre cette altérité par le langage**, au-delà du niveau cognitif de la dénonciation [Estripeaut-Bourjac 2012 : 184].

L'urgence entraîne également une question de « pertinence » : divulguer une situation problématique ignorée consiste non seulement à la faire connaître ou à démontrer « la justesse du combat mené », mais à le faire de la façon la plus fidèle, la plus précise et en même temps, comme nous l'avons dit, la plus efficace possible. Si cette situation entraîne un risque imminent pour les individus qui la subissent ainsi qu'un risque indirect ou futur pour d'autres, il est important de pouvoir agir en vue d'une solution ou, du moins, d'une amélioration de l'état des choses. Si cette situation a déjà provoqué des dommages et des dégâts jusqu'alors ignorés, mais inévitables car déjà survenus, les mettre au jour le plus rapidement possible favorise la réparation des victimes, condition indispensable à tout processus de réconciliation (cf. Annexe 6.6)[101]. Faire connaître la situation peut aussi éviter que des faits identiques ou similaires ne se reproduisent.

2.6.2 L'urgence et le passé lointain

Ainsi, lorsque Alfredo Molano, comme d'autres rapporteurs de témoignages, évoque des événements passés et partant inévitables comme *la Violencia* bipartisane des années cinquante ou la dégradation de la société durant les années soixante-dix et quatre-vingts, liée au commerce de stupéfiants, il entend sans aucun doute resituer ces événements historiquement. Il vise aussi et surtout à mettre en évidence les effets négatifs de ces phénomènes et à dresser, de façon plus ou moins explicite, des lignes d'action permettant d'éviter de nouvelles confrontations du même

[101] Gaviria Betancur, Paula. « Reparar a las víctimas, requisito para la paz en Colombia ». In: *Semana*. 13 février 2014.

type. Il s'agit de mieux faire face à la repression à l'encontre des mouvements sociaux, à la concentration de la propriété terrienne et au narcotrafic du XXI siècle. C'est en cela que réside l'urgence de sa pratique, même si les faits rapportés se sont produits dans un passé que certains pourraient considérer comme lointain par rapport au moment présent, à la vie quotidienne.

2.6.3 D'abord la mémoire et après l'oubli

Uno también le puede dejar recuerdos a la vida
[*Corte* : 229].

Comme le dit le narrateur de *Los mangos*[102] *de San José* [*Corte*], l'individu, tout anonyme et anodin qu'il paraisse, est à même de laisser des traces et de construire une mémoire personnelle et collective. Ce témoin fait en principe allusion à des réalisations concrètes, tangibles, matérielles, notamment lorsque lui et son copain Pedro Angarita fondent un hameau, Puerto Benjumea, aux bords de la Pacunagua, l'une des nombreuses rivières dans la province de Guaviare. Pour eux, cet endroit se transforme en un lieu de mémoire. Ses mots abordent de surcroît le champ lexical de la mémoire que chacun aide à bâtir et peuvent, à notre avis, s'appliquer non seulement à son propre témoignage, mais à l'acte de témoigner dans son ensemble : « on peut aussi laisser des souvenirs à la vie ».

Néanmoins, le même personnage nous met en garde contre ce défaut de la mémoire qui est sa faiblesse. Il nous prévient du risque de l'oubli, qui peut ouvrir des crevasses dans lesquelles s'infiltre la fiction, que le témoin ne souhaite pas forcément. Pourtant, avec le temps les imprécisions et les lacunes deviennent inévitables. L'oubli peut, d'après le narrateur, nuire à la véracité du souvenir, mais contribue néanmoins à atténuer des souffrances et devient nécessaire. Le narrateur de *Los mangos de San José* évoque les dures époques de la production du caoutchouc, quand tout le monde cherchait à berner tout le monde. Un exploitant d'origine nord-américaine, le *Mister*, abusait des colons et des aventuriers comme notre témoin ; eux, à leur tour, abusaient des Indiens. Le narrateur ne se souvient plus du vrai nom du *Mister*, car « au fil des années, on perd la tête, car les souvenirs nous accablent, il faut savoir s'en défendre ».

> Bueno, pues a la gente le dio por meterles piedras a las láminas para que pesaran más, para defenderse del mister. **No recuerdo** cómo se llamaba el hombre. **Con los años se pierde el *tuste*[103], porque los recuerdos agobian** y uno tiene que defenderse de ellos [Corte : 226].

[102] « Los mangos » : les arbres à mangue, les manguiers.

[103] « *El tuste* » : (fam.) la tête. Par extension, les capacités cérébrales et les facultés mentales.

Dans ces pages, nous traitons plus en profondeur de la mémoire, aspect fondamental et complexe du témoignage. Elle a pour but d'établir ou de reconstruire la vérité ou, du moins, la vérité de celui qui parle, mais détermine en grande partie le recours à la fiction. La mémoire ne constitue pourtant pas la seule raison qui pousserait l'écrivain à introduire des éléments fictionnels dans un contenu censé être fondé sur des faits et des personnages réels.

2.6.3.1 La mémoire, l'arme du témoin

Pero después comienzan los recuerdos:
los buenos que son pocos y los malos que son el resto
[*Trochas* : 13].

Isauro Yosa, rapporteur de son propre récit de vie, dépeint avec les mots que nous venons de citer la fin de sa petite enfance, à la fois heureuse et difficile à remémorer. L'exercice rétrospectif, l'effort de reconstruire le cours de l'existence, propre à la démarche autobiographique, dépend de la capacité de se rappeler les événements et d'élaborer un discours permettant de les exprimer de manière cohérente. Ce processus concerne autant l'aspect purement neurologique et cognitif que le domaine psychologique et émotionnel.

Le témoin peut difficilement se montrer neutre à l'égard de son propre vécu, qu'il analyse souvent sous différents angles, sans se cantonner au domaine purement référentiel. L'individu adopte des critères affectifs, lorsque il exprime les sentiments que les expériences vécues ont produits sur lui. En outre, le jugement d'ordre axiologique porte sur le caractère « correct » ou « incorrect », « bon » ou « mauvais » que le témoin accorde à ses actions passées. Il peut également évaluer sa vie d'autrefois en termes d'adéquation aux circonstances ou aux buts visés. Comme nous le voyons, le souvenir n'échappe pas à la modalisation. Par ailleurs, l'évaluation que l'individu fait de ses actes peut se voir modifiée au fil du temps, y compris quand le souvenir reste intacte : c'est la façon de les juger qui se transforme, devenant plus stricte, sévère, nuancée ou bienveillante qu'auparavant.

Sous un angle littéraire, anthropologique et sociologique, le Colombien Gonzalo Sánchez, dans son ouvrage *Guerras, memoria e historia*, définit la mémoire comme suit : « *[e]n sentido profundo, una* ***forma de resistencia a la muerte, a la desaparición de la propia identidad*** » [Sánchez 2003 : 24]. Pour lui, la mémoire permet l'ancrage du passé dans la postérité, en vue de lutter contre la mort ou, plus exactement, d'y survivre autrement. G. Sánchez adhère à un positionnement propre à la psychologie cognitive, suggérant que ce sont les traces laissées par les événements, plutôt que ceux-ci, les véritables objets de la mémoire. Pour nous introduire dans le sujet, le même auquel s'intéresse Alfredo Molano, G. Sánchez précise que « les traces » (*las*

huellas) dont il s'occupe sont « les impacts objectivement identifiables de la guerre » [Sánchez 2003 : 25].

La mémoire est devenue, dans la littérature latino-américaine, depuis les dernières décennies du XXème siècle, un objet incontournable. Son exercice apparaît quasiment comme une obligation morale à laquelle l'écrivain et ses personnages ne sauraient se soustraire. Songeons notamment au célèbre roman de l'Argentin Mempo Giardinelli, *Santo oficio de la memoria*, au titre emblématique, qui reçut en 1993 le prix Rómulo Gallegos. Mémoire et écriture du moi sont souvent liées, mais la convocation de la mémoire naît également du désir de revivre des pans entiers de l'histoire nationale. En Colombie, le besoin de faire connaître – et de reconnaître – la condition de victimes de nombreuses populations et la gravité de leur souffrance peut expliquer l'importance attribuée à la mémoire. Pour le chercheur colombien Juan Carlos Vélez, « *[e]l tema de la memoria ha adquirido tal notoriedad que* ***ya se reconoce la existencia de una "cultura" y de un "marketing" de la memoria*** » [Vélez 2003].

Vélez attribue ce « virage vers le passé » à des raisons telles que le désenchantement face aux utopies, qui se sont avéré impossibles à concrétiser dans un futur hypothétique qui n'est jamais arrivé ou qui n'est pas encore arrivé, tandis que les problèmes qu'elles visaient à résoudre subsistent encore et toujours, voire s'aggravent. J. Vélez explique également l'essor de la thématique de la mémoire par l'évolution des paradigmes dans la recherche en sciences sociales, de plus en plus orientés vers le quotidien et vers le vécu des individus ; par l'apparition des mouvements sociaux qui revendiquent l'étude des populations marginalisées, leur reconnaissance et la lutte pour leurs droits. L'engouement pour la mémoire découle en outre de « l'accélération du temps à l'époque contemporaine » qui prédispose, selon le chercheur colombien, à l'oubli, à un oubli rapide et facile qu'il faut éviter à tout prix.

Carola Hähnel-Mesnard, Marie Liénard-Yeterian et Christina Marinas, dans l'avant-propos du recueil d'articles qu'elles coordonnent, adoptent un point de vue proche de celui de J. C. Vélez et constatent une explosion de la pratique de la mémoire. Pour elles, « l'importance de la mémoire dans notre culture contemporaine est indéniable ». En effet, la nécessité de connaître et de faire connaître toute une série de faits d'une gravité extrême à l'échelle de l'humanité, comme l'Holocauste, oblige les sociétés à regarder derrière elles et à s'intéresser à un passé malgré tout relativement récent. À cet événement d'une incontestable barbarie, s'ajoutent d'autres non moins horrifiants comme l'oppression au sein des dictatures communistes européennes et des régimes militaires d'extrême droite latino-américains, le franquisme espagnol

ou les conflits interethniques en Afrique, entre autres. Il s'agit d'en comprendre les mécanismes, d'en évaluer les dégâts et les pertes humaines – sans pour autant essayer de les minimiser –, d'en établir les responsabilités, de mettre en marche des processus de réparation et d'ancrer ces événements dans un récit historique général. À cela s'ajoute besoin de contrer le présentisme ambiant à la fin du XXème siècle et au début du XXIème.

> Mais aujourd'hui, le phénomène d'une **hypertrophie des expressions mémorielles n'est pas seulement dû à la conjoncture événementielle de la conscience** et de la reconnaissance des violences historiques ou encore à la disparition des témoins. (…) **il est également lié à notre présent dans un monde surmédiatisé et globalisé** où les représentations de la temporalité, de l'espace et de l'identité changent rapidement et **où le retour au passé et l'intérêt pour la mémoire sont une façon de ralentir cette accélération du présent** [Hähnel-Mesnard et *al.* 2008 : 7].

C'est le même constat dressé à son tour par l'anthropologue Gonzalo Sánchez, qui observe une intensification du travail de mémoire dans certains cercles. Cette démarche naît du besoin, devenu une exigence, de comprendre le conflit actuel, puisqu'il est motivé par les conflits passés [Sánchez 2003 : 26]. Les témoins convoqués par Alfredo Molano, notamment ceux qui, âgés, ont vécu différentes périodes et situations de conflit – de *la Violencia* des années cinquante à la problématique actuelle – en passant par les luttes des guérillas, le trafic de drogue, la répression et le paramilitarisme – tissent un fil conducteur, aussi complexe que sanglant, reliant le passé au présent.

Comme Carola Hähnel-Mesnard, J. C. Vélez évoque la prise de position du chercheur allemand Andreas Huyssen, pour qui « la culture de la mémoire » adopte une orientation « plus explicitement politique », symbolisée notamment par l'adoption de l'Holocauste subi par le peuple juif comme événement archétypal. C'est aussi la position de Paul Ricœur. Le rappel de l'Holocauste doit servir d'exemple afin d'éviter que ne soit passé sous silence ce génocide et aussi afin de mettre au jour d'autres exactions, comme celles exercées en Europe Orientale, en Amérique latine ou en Afrique, notamment le génocide au Rwanda en 1994. L'élucidation de la vérité sur les responsables de tels abus et sur leurs motivations doit favoriser une réparation, bien que posthume, pour les victimes.

Juan Carlos Vélez, dans son essai, s'intéresse à la mémoire collective et sociale dans le contexte colombien. Il vise surtout à établir que, au moment de la publication de son texte – et, nous pouvons toujours l'affirmer pendant la deuxième décennie du XXIème siècle – la société colombienne a plongé dans une sorte d'amnésie, produite par une série de « politiques d'oubli » sciemment préparées et exercées. Certes, comme nous le mentionnons plus loin, l'oubli se révèle pertinent et même nécessaire, dès que les événements meurtriers et douloureux ont été élucidés

et les victimes ou leurs proches entendus et dédommagés. Cependant, l'oubli sans élucidation de la « vérité », sans réparation et sans prévention de nouvelles situations du même genre, constitue une autre attaque portée contre les victimes.

Mais le souvenir en lui-même ne constitue pas forcément, pour nombre d'individus, un moyen de comprendre et de surmonter les exactions dont ils furent l'objet par le passé. Bien au contraire, il ramène la souffrance vers le présent, en permanence, en pérennisant la douleur. Sur ce point, Vélez [2003] évoque les réflexions de Tzvetan Todorov, lequel établit une distinction entre la « mémoire exemplaire » et la « mémoire littérale ».

La « mémoire exemplaire », selon le philosophe russe, s'appuie sur les souvenirs des expériences négatives et les utilise comme un moyen d'agir dans le présent, en vue d'éviter, maintenant et dans le futur, que des faits similaires ne se reproduisent. Des faits passés, élucidés et analysés, peuvent permettre d'en comprendre la causalité, d'en désigner les responsables, la façon dont ils sont survenus, leurs conséquences. Cette reconstruction du passé favorise l'anticipation et la prévention de nouveaux faits similaires.

En revanche, la « mémoire littérale » se fonde sur un souvenir qui reconstitue les faits tels quels, voire dans les moindres détails, en renchérissant leur spécificité, leur singularité et leur impact sur l'individu. Cette recherche de la minutie oblige l'individu à fouiller en permanence dans le passé, à se fixer sur l'événement, à s'accrocher sans cesse au passé que la victime ne peut pas surmonter, qui la poursuit. Alfredo Molano nous suggère, dans un des récits, que l'impact produit par les événements psychologiquement ou physiquement négatifs, blessants ou meurtriers, sur certaines victimes et sur leur entourage, peut atteindre un tel degré de gravité qu'il empêche tout travail de réflexion ou d'élucidation.

> **Siete veces he repetido esta historia**. **Siempre igual**. El juez dice que mi cabeza es privilegiada, porque **no cambio una sola letra de mi declaración**. Y es cierto. Pero desde ese día, **tampoco sirvo para nada distinto** [*Llano* : 54].

Ces mots de la narratrice et protagoniste de *El retaque* [*Llano*] nous poussent à la réflexion sur la mémoire littérale : après avoir assisté à l'assassinat avec sévices de toute sa famille et de ses voisins, malheur qu'elle se rappelle point par point, mot à mot, la victime affirme être incapable désormais de toute prise de distance, voire de tout autre souvenir.

Nous pouvons donc imaginer que l'exercice de mémoire exemplaire peut être accompli par les individus qui ont réussi à prendre du recul face aux événements dont ils ont été victimes, qui ont pu les supporter ou qui n'ont pas été directement affectés. L'Argentin Rodolfo Walsh

dépeint l'attitude de Miguel Ángel Giunta, un survivant qui apporte son témoignage au sein du texte intitulé *Operación Masacre*. Ce récit factuel retrace et élucide l'exécution de plusieurs militants péronistes par l'armée argentine en 1956, sous le gouvernement du général Eugenio Aramburu.

> Es matador **escuchar a Giunta**, porque **uno tiene la sensación de estar viendo una película que, desde que se rodó aquella noche, gira y gira dentro de su cabeza, sin poder parar nunca**. **Están todos los detallitos**, las caras, los focos, el campo, los menudos ruidos, el frío y el calor, la escapada entre las latas, y el olor a pólvora y a pánico, y uno piensa que **cuando termine va a empezar de nuevo**, como es seguro que empieza dentro de su cabeza ese continuado eterno: "**Así me fusilaron**" [Walsh 2008 (1964): 16].

Certaines victimes se retrouvent donc dans l'impossibilité d'exercer cette mémoire exemplaire. Lorsqu'elles encaissent les coups et les coûts les plus douloureux des exactions dont elles furent l'objet, le prétendu travail de deuil et de prise de distance, très logique et pertinent pour un observateur extérieur, peut s'avérer un objectif impossible à atteindre.

Ce phénomène peut affecter non seulement les victimes à proprement parler, mais des pans entiers de la société ou même l'ensemble de celle-ci, lorsqu'elle s'avère incapable d'analyser son passé dans « un espace public de dialogue et de délibération » ou refuse de le faire. D'après le philosophe colombien Alfredo Gómez Müller, il en dérive une répétition en boucle des événements du passé, non seulement au sein de la mémoire et de ses manifestations – culturelles, artistiques, médiatiques –, mais, chose plus préoccupante encore, au sein de la pratique sociale. Autrement dit, c'est l'histoire qui se répète.

> **La incapacidad para construir un verdadero espacio público de diálogo y de deliberación** como medio para dirimir políticamente los conflictos **expresa, al mismo tiempo, una "patología" de la temporalización del pasado, en la que no hay reapropiación sino repetición** inerte del pasado [Gómez Müller 2008 : 9].

D'autres personnes peuvent vivre dans une situation paradoxale sur le plan de la mémoire. Le témoin est capable de se souvenir de certains événements, même difficiles, douloureux ou sanglants, et de les évoquer en prenant suffisamment de recul. Il peut en parler ouvertement. En revanche, il refuse de s'exprimer sur d'autres faits, qu'il juge beaucoup plus traumatiques, qui l'ont touché plus profondément. Sa souffrance resurgit à l'évocation de ces situations dont il pourrait parler, car il se les rappelle, mais qu'il choisit de passer sous silence. Il ne s'agit pas, ici, d'un problème « cognitif », mais affectif.

> Volví a trabajar esta vez en las tierras de mi suegro y allí me nombraron comandante de autodefensa y tesorero de la zona de El Roble. A pesar de la paz, nosotros seguimos

> organizando las masas, organizando la autodefensa, comprando los *aparaticos* [104]... **hasta que el Ejército se puso delicado y nos cogieron presos** con el compañero Sanín, que mentaban también 'Mayor Lister', o sea José Isauro Yosa. **Sobre esa cárcel no quiero declarar nada. Fue muy triste y miserable** [*Cosas* : 51].

Dans cette citation, Juan García, *Gavilán*, paysan coriace et combattant aguerri, parle sans ambages de son activisme politique et des opérations militaires, tactiques, voire de combat, auxquelles il a participé. Mais même un « dur » comme lui a cruellement souffert en prison, en l'occurrence, souffrance dont il se souvient, qu'il n'oublie pas, mais qu'il refoule. À chaque lecteur de faire des conjectures sur ce que García y a vécu.

Il est probable que l'informateur soumis auparavant à des souffrances, dont les séquelles l'empêchent de prendre du recul, ne parvienne pas à se libérer de la mémoire littérale. Cependant son récit, sa voix, peuvent acquérir une grande importance aux yeux de la société par l'intermédiaire de l'écriture testimoniale. Il ne s'agit pas d'exploiter le vécu du témoin, d'en profiter à son insu, mais certainement le récit de son expérience constitue, pour les récepteurs du témoignage, un exercice de mémoire exemplaire.

2.6.3.2 La mémoire historique, ces souvenirs qui construisent l'Histoire

L'ensemble des mémoires individuelles, loin d'être isolées pourtant, car appartenant à une époque et un espace géographique et social, exercent une sorte de synergie. Elles permettent de bâtir une « mémoire historique ». Reprenons ici la définition qu'en propose la chercheuse de l'Institut d'études politiques de Paris, Ingebourg Lachaussée.

> Par **mémoire historique**, on entend **le rappel d'une situation insupportable ou intolérable qui a marqué un être humain et, à travers lui, l'humanité tout entière. Le cas individuel prend une valeur exemplaire**. De plus, l'idée de mémoire historique désigne le renversement d'un rapport de force. Elle donne une voix aux laissés pour compte et aux oubliés de l'histoire [Lachaussée 2006 : 13].

Observons comment les objectifs de la mémoire historique se ressemblent – et s'assemblent – au programme de l'écriture testimoniale. La mémoire historique comprend deux plans réciproquement influencés : d'une part, la mémoire de l'individu ou de sa communauté ; de l'autre, une histoire générale, sociale. La mémoire individuelle ou groupale s'ancre dans l'Histoire, qui peut à son tour être revisitée ou réinterprétée grâce à la mémoire.

À ce stade, il convient d'établir une différenciation entre la construction de l'Histoire et la pratique de la mémoire, même si ces deux façons d'accéder au passé doivent interagir. En vue de

[104] Dans ce contexte, le mot *aparaticos*, petits appareils, fait référence à des armes à feu.

comprendre ce qui distingue les deux approches, citons ci-dessous les mots du chercheur québécois Éric Méchoulan. Il fait d'abord référence à l'historiographie, discipline dont nous avons déjà traité de façon détaillée.

> **L'historiographie est un appareil de médiation qui permet, à partir de la coupure irréductible avec le passé, de recomposer les faits**, critiquer les sources, mettre en scène les événements, comprendre leurs enchaînements, relever les structures profondes qui en rendent raison, etc., **tandis que la mémoire est un appareil d'immédiation, qui suppose une présence infatigable du passé**, un lien immanent avec ce dont on hérite (…), même s'il faut pour cela en modifier sans cesse et en adapter les éléments disparus aux nouveautés du jour : l'essentiel est que tout soit fait au nom du passé, même pour les innovations les plus flagrantes [Méchoulan 2008 : 58].

Plus loin, il explique le rôle de la mémoire dans l'enrichissement du savoir historique.

> **[C]e retour de la mémoire dans la culture historique qui est la nôtre permet aussi d'accorder plus de valeur aux voix singulières** et aux modes d'appropriation de la culture, à l'histoire orale et aux ressources de l'imaginaire et du symbolique longtemps écartées [Méchoulan 2008 : 60].

Ces « voix singulières » permettent à Alfredo Molano de construire l'histoire des mouvements d'insurrection colombiens entre les années soixante et quatre-vingt-dix, ces « histoires de combattants » auxquelles fait allusion le sous-titre de *Trochas*. Les voix des colons les plus vieux, en provenance du centre, permettent de tisser « une histoire orale de la colonisation [du département] du Guaviare », au sud-est, développée dans *Selva*.

> **Los colonos más viejos cuentan que** cuando llegaron desde el interior por el río Ariari, partiendo de la trocha sanjuanera que comunicaba a San Juan de Arama con San Martín y Villavicencio – en los años treinta –, San José del Guaviare era un punto al que se acercaban cautelosos los indígenas a cambiar pieles, *fariña* y pescado *moqueado*[105] por pantalones, perfumes y sal [*Selva* : 21].

Christine Rivalán-Guégo, professeur d'espagnol à Rennes, explique dans son article sur les romanciers espagnols de la période franquiste et post-franquiste [Rivalán-Guégo 2006 : 50] en quoi consiste la mémoire historique. Elle cite à ce propos Paul Ricœur :

> La découverte de ce qui s'appellera mémoire historique consiste en une véritable acculturation à l'extériorité. Cette acculturation est celle d'**une familiarisation progressive avec le non-familier, avec l'inquiétante étrangeté du passé historique** [Ricœur 2000 : 513].

La mémoire historique suppose un passage de l'individuel, du familier, du « micro », à l'historique, au social, au « macro », à travers des passerelles jetées entre les deux ; en cherchant dans le « micro » des indices du « macro ». Une démarche que nous pourrions qualifier d'inductive. Les (micro)histoires ont vocation à s'intégrer, en qualité d'acteurs, d'

[105] « *Moqueado* » : *ahumado* (fumé).

« actionnaires » – pour employer une métaphore boursière – pourvus de voix et de vote, de la (macro)histoire. A. Molano l'exprime à sa façon, dans son texte sur le récit de vie :

> La vida es una totalidad, un conjunto, un fluir de algo particular y genérico al mismo tiempo. **Si uno le coge el hilito a algo particular, ese particular lo lleva a la relación entre eso y muchas otras partes, eso ya es el conjunto, es una totalidad**, y como totalidad es algo parecido a la vida y la vida es lo que estamos tratando de representar [Molano 1998 : 111].

Comme l'explique la chercheuse Ingebourg Lachaussée, la récupération de la mémoire historique entraîne deux démarches intimement liées. Premièrement, la nécessité d'effectuer « le récit de la souffrance et de l'injustice commise » : Le récit rétablit la voix des délaissés et octroie une place dans l'histoire à ceux qu'elle avait oubliés, devenant par la suite un instrument de réparation parmi d'autres. La mémoire ne doit pas se cantonner au seul plan émotionnel. Deuxièmement, « la quête de l'identité et la perception du temps historique » : la mémoire se veut pas totalisatrice, au sens où elle se substituerait à l'histoire, mais porteuse de clarification. Elle doit permettre aux individus et aux groupes auparavant oubliés ou négligés d'affirmer leur existence, en établissant un rapport avec le passé et le présent et en le mettant en évidence. Ainsi, ils prennent place parmi un ensemble de faits et d'entités dont ils étaient considérés comme absents, dont ils étaient exclus [Lachaussée 2006 : 13-15].

Ingebourg Lachaussée cite, elle aussi, Paul Ricœur, pour qui la mémoire historique résout « l'énigme de la présence de l'absence ». Cette « présence » est en réalité celle du « temps présent » dans lequel confluent le temps passé déjà révolu, mais jusqu'à ce moment-là ignoré donc absent, et le temps non encore vécu, et par conséquent absent lui aussi, du futur. Selon Paul Ricœur, **le récit** (c'est nous qui soulignons) constitue la meilleure manière d'exprimer cette rencontre entre l'absent et le présent. L'une des possibilités qu'ouvre l'exercice de la mémoire historique consiste en l' « anamnèse ». Cette démarche, appliquée notamment en psychanalyse, consiste en un travail volontaire de réminiscence, de recherche et d'exploration des souvenirs et nous rapproche de la pratique, déjà citée, de la mémoire exemplaire. L'objectif en est d'évoquer le passé douloureux, mais en dépassant le stade du souvenir récurrent dont on ne retient à chaque fois que le sentiment traumatique.

La victime peut ainsi mieux comprendre ce passé, le regarder avec plus de distance, le dramatiser sans pour autant le minimiser. Ce faisant, elle retrouve un certain soulagement et, en même temps, parvient à exprimer plus facilement son vécu, afin de faire connaître et reconnaître sa situation. Nous avons donc affaire à un travail d'oubli de la sensation douloureuse et à une reconstitution consciente et critique de la situation qui l'a déclenchée.

2.6.3.3 La pratique de la mémoire historique en Colombie

Pour Juan Carlos Vélez, outre l'absence de volonté politique d'élucidation des violences, en Colombie a toujours prévalu la mémoire littérale. Il reconnaît cependant l'importance des travaux visant à rétablir pleinement la mémoire et qui peuvent forger une conscience politique chez le lecteur, parmi lesquels nous plaçons les ouvrages d'Alfredo Molano et d'autres documents testimoniaux.

Le journaliste et écrivain italien Guido Piccoli et le philosophe Alfredo Gómez Müller vont dans le même sens. Ils pointent, comme Gonzalo Sánchez, Daniel Pécaut et d'autres analystes des violences anciennes et récentes, l'absence d'un véritable exercice critique de mémoire historique. Pour eux, la Colombie est plongée dans la construction d'une entité intemporelle et abstraite de la violence, sans début ni fin, dans une répétition approximative des schémas violents d'une époque à l'autre et dans l'exercice permanent de la mémoire littérale. Ces trois facteurs empêchent la réflexion critique sur le passé par l'ensemble de la société, réflexion qui n'est pas, de surcroît, vraiment encouragée par l'État.

G. Piccoli suggère, dans son texte intitulé *El sistema del pájaro* (en italien, *Colombia, il paese del ecceso*), que les mécanismes et les formes de la violence en Colombie depuis le milieu du XXème siècle tendent à se répéter. N'en changent que les noms des protagonistes.

> Este libro recorre el fenómeno de la privatización del empleo de la fuerza y la degradación paralela del Estado. **Cuenta las hazañas de los guerreros privados, desde pájaros como el Cóndor, o el Vampiro** [années cinquante]**, el Negro Vladimir y King Kong** [années quatre-vingts]**, hasta el italiano Salvatore Mancuso, el narco "para" don Berna, o los capos de los capos, Fidel y Carlos Castaño** [années quatre-vingt-dix et deux mille]. También habla de sus empresarios, los políticos y estrategas que han diseñado y aprobado el sistema sin ensuciarse las manos, como los presidentes Kennedy y Uribe, los ministros y los oligarcas colombianos. Y de quienes se las ensucian a menudo: generales, coroneles, tenientes y capitanes [Piccoli 2005 (2003) : 13].

Pour Gómez Müller, l'attaque de la mémoire historique passe également par une institutionnalisation à la va-vite de la pratique de l'oubli, par une stratégie de mémoire sélective et par un détournement tendancieux du passé au détriment de la vérité factuelle.

C'est depuis novembre 2011 que vit le jour en Colombie le *Centro de memoria histórica*[106], institution d'État dépourvue de fonctions judiciaires chargée de :

[106] Pour obtenir des informations complémentaires sur la mission du Centre, sur les types de travaux et de recherches qu'il effectue et sur sa présence dans les différentes régions du pays, il est possible de visiter son site web, http://www.centrodememoriahistorica.gov.co/, consulté en octobre 2013.

> [**L]a réception, la récupération, la conservation, la compilation et l'analyse de tout le matériel documentaire, des témoignages oraux et par tout autre moyen, relatif aux violations** [des droits de l'homme] **exercées dans le cadre du conflit** armé interne colombien[107].

Cet organisme a été crée à l'issue de la loi 1448, connue sous le nom de « Loi des victimes et de la restitution des terres », de 2011. Cette loi vise à dédommager les victimes, à résoudre des problèmes de spoliation subie par des centaines de milliers de citoyens : petits et moyens propriétaires ruraux, colons, populations amérindiennes et afrocolombiennes[108]. Ces populations ont été exploitées par des trafiquants de drogue, des grands propriétaires terriens, des groupes terroristes paramilitaires liés aux grands propriétaires et aux narcotrafiquants, des groupes rebelles et des compagnies agricoles, agroalimentaires, pétrolières et minières locales et transnationales.

Ce n'est que dans les années à venir que l'on pourra juger de l'efficacité des mécanismes légaux de restitution des terres, de la réparation des victimes et du volet consacré à la mémoire historique. La mise en vigueur de ces dispositions a entraîné, il faut le savoir, la rupture politique et idéologique entre le président du moment, Juan Manuel Santos, et son prédécesseur, Álvaro Uribe Vélez. Celui-ci et ses partisans étaient farouchement opposés à la restitution terrienne. Ce dispositif a aussi provoqué des contradictions au sein même du gouvernement Santos, car plusieurs aspects de son modèle de développement économique vont à l'encontre de ladite loi – notamment la mise en place de grands complexes agro-industriels.

2.6.3.4 L'oubli, un outil à manier avec précaution

Bien qu'Alfredo Molano, lui, ne soit guère favorable à la pratique de l'oubli, certains des personnages et des témoins considèrent cette dernière comme convenable, voire nécessaire. C'est aussi ce que pense Ingeburg Lachaussée [2005 : 17]. Pour elle, l'étape qui doit suivre le travail de la mémoire, la revendication de ces faits et individus qui ont été oubliés injustement, passe par l'oubli. L'oubli revêt, comme elle l'explique, pour la mémoire historique et pour la mémoire en général, une importance indiscutable. Il ne s'agit pas, bien entendu, de sous-estimer des faits d'une gravité extrême, de les occulter ou les nier, d'autant plus qu'ils constituent souvent des

---

[107] "*La recepción, recuperación, conservación, compilación y análisis de todo el material documental, testimonios orales y por cualquier otro medio, relativo a las violaciones ocurridas con ocasión del conflicto armado interno colombiano, a través de la realización de las investigaciones, actividades museísticas, pedagógicas y otras relacionadas que contribuyan a establecer y esclarecer las causas de tales fenómenos, conocer la verdad y contribuir a evitar en el futuro la repetición de los hechos*".

[108] Populations colombiennes d'origine africaine ou « noires ». Ce dernier terme n'est pas systématiquement employé en Colombie de façon péjorative, bien que la discrimination raciale à l'encontre des Afrocolombiens soit pourtant toujours habituelle dans certains milieux et régions.

« crimes imprescriptibles ». L'oubli que préconise I. Lachaussée a valeur d'outil destiné à libérer l'individu du tourment que provoque en lui ce passé douloureux, sans qu'il en perde toutefois le souvenir et la conscience.

Non moins intéressante s'avère la réflexion selon laquelle une hypertrophie de la mémoire, dénoncée par Tzvetan Todorov, contribuerait à une forme d'oubli pernicieux. Dans la mesure où le travail d'évocation se transforme en une sorte d'exposition de faits divers, cette « mémoire littérale » dont nous avons précédemment parlé, la victime devient un objet ; elle trouve difficilement le soulagement et la reconnaissance dont elle a besoin. La responsabilité des bourreaux n'y est pas envisagée ni jugée avec suffisamment d'ampleur. Ainsi, l'exercice de la mémoire risque fortement de donner dans le sensationnel, déconnecté qu'il est de l'histoire qu'il devrait aider à construire, à mettre en question ou à éclairer.

Christine Rivalán-Guégo nous montre comment certains écrivains des périodes qu'elle étudie, la Guerre civile espagnole, le Franquisme et la Transition, mettent en question la démarche d'oubli et de silence qui a prévalu durant les premières années après la dictature, sans la rejeter entièrement toutefois. Cet apaisement leur sembla nécessaire : il convenait de calmer les passions, de s'efforcer de surmonter pacifiquement les rivalités, tout en ajournant le deuil des dégâts passés. Christine Rivalán-Guégo cite l'homme politique espagnol, écrivain et ancien résistant anti-nazi Jorge Semprún, qui affirme que « l'oubli devint une sorte de thérapie », préalable à l'exercice de construction de la mémoire historique entrepris en Espagne depuis le début des années 2000 et selon lui, enfin accompli.

> **[L]a démocratie espagnole**, désormais consolidée (…), **a la force suffisante pour se payer le luxe d'une mémoire vraie**, critique, sans équivoques ni faux fuyants (Cité par Christine Rivalán-Guégo [2006 : 50]).

L'attitude ambiguë du gouvernement espagnol à l'égard du franquisme – un gouvernement élu en novembre 2011 et issu du conservateur *Partido Popular* – laisse présumer, contrairement aux espoirs de Semprún, qu'il reste encore bien du chemin à parcourir avant l'exercice libre et véritable de la mémoire. Du moins, c'est ce que reflète la presse espagnole en septembre 2013 (cf. Annexe 6.7)[109]. Elle laisse entendre que l'apologie de la dictature persiste et que, sur le plan légal, et judiciaire, l'inaction prévaut.

[109] Voir par exemple Junquera, Natalia. « Garzón: "Me apena que el franquismo se tenga que juzgar en Argentina" In : *El País*. Madrid, 19 septembre 2013 (voir annexe 6.7). http://politica.elpais.com/politica/2013/09/19/actualidad/1379624301_702694.html, consulté en octobre 2013. Europa Press. "El PP rechaza en solitario penalizar más la apología del franquismo". In : *Público*. Madrid, 26

Quand un véritable travail de mémoire se met en marche, le passé, dont le souvenir était suspendu ou mis entre parenthèses, redevient objet d'intérêt et de revendication à une échelle transgénérationnelle. En Espagne, ceux qui ont vécu la guerre et la dictature et qui y ont survécu, veulent se faire entendre, divulguer leur version des faits et faire part de leur souffrance, lorsqu'ils n'en ont pas eu l'occasion, pour terminer ainsi leur deuil. Les générations postérieures, contemporaines de la parution des œuvres et qui n'ont pas vécu directement la période souhaitent établir ou rétablir l'histoire et se forger une idée plus claire de l'ampleur, de la complexité et de la gravité des événements.

La fin du deuil et donc la possibilité de l'oubli dépendent de l'élucidation des événements et des exactions, ainsi que de la prise de responsabilité par les criminels : ils doivent assumer leur culpabilité et être passibles de sanctions, ou jouir d'un mécanisme de pardon cautionné par les victimes, et contribuer à leur réparation et à celle de leurs proches. S'ils sont décédés, absents ou empêchés, l'État prend la responsabilité à sa charge. Autrement, le deuil et l'oubli n'arrivent pas à leur terme. C'est dans ce sens que travaillent en Colombie la Commission nationale de réparation et réconciliation, puis le Centre national de la mémoire historique et, sur le plan judiciaire, les différentes instances légales chargées de résoudre les crimes contre les droits de l'homme.

Le deuil et l'oubli opèrent à deux niveaux : un niveau « micro », au sein duquel l'individu et sa famille – ou ses proches – considèrent que les faits passés ont été éclaircis, que le deuil a été accompli et que justice est rendue ; un niveau « macro », auquel la société ou le secteur de la société qui a été affecté considère l'affaire réglée en termes de vérité, de justice et de réparation. Si, malgré la solution sur le plan individuel d'une situation de victimisation et de deuil, d'autres cas n'ont pas été résolus, des responsabilités n'ont pas été établies ni des sanctions appliquées, la mémoire historique ne peut se construire et, pour utiliser la métaphore médicale fréquemment employée, les blessures ne peuvent pas cicatriser.

C'est ce qui se produit autour des disparus, des fosses communes pleines de victimes identifiées ou non, mortes violemment et dont les circonstances de la mort ont été faussées. La non identification des victimes implique, au passage, une double difficulté : celle des proches à faire leur deuil et les impossibles identification et sanction des meurtriers. Osiris, une paysanne du nord-ouest du pays [*Desterrados*] explique comment sa fille a disparu, peu avant la mort d'un

---

septembre 2013. http://www.publico.es/470639/el-pp-rechaza-en-solitario-penalizar-mas-la-apologia-del-franquismo, consulté en octobre 2013.

autre de ses enfants. Comme elle le dit, la jeune femme a pu être tuée par les forces de l'ordre, auxquelles Osiris attribue également la mort de son jeune fils. Cependant, elle n'a jamais pu constater vraiment le sort de sa fille et démeure dans l'incertitude :

> **De esa muerte sí no sé nada; nunca pude saber ni averiguar cómo fue. Ella se llevó el secreto, dejándoselo a quienes la mataron**. (…) Un hombre me dijo, ya pasado un tiempito y enterrado el hijo, que la habían matado en las afueras de Apartadó, en un sitio llamado Nueva Antioquia; que él había visto bajar de una *buseta*[110] a una muchacha como la mía y que la habían matado en ese sitio (…). Yo tampoco estoy segura. **De la muerte de mi hijo sí porque lo vi y le di sepultura, pero de ella no sé nada, no puedo decir si está muerta. La espero todavía** [*Desterrados* : 143-144].

Dans le cas d'Osiris et celui des personnes confrontées à la disparition forcée d'un proche, le souvenir tend à se figer et l'incertitude à augmenter. L'indétermination prévaut : la victime est morte et ne l'est pas en même temps ; elle n'est ni ici ni ailleurs. Dans les cas d'enlèvement avec des preuves de survie fiables, la victime est présumée vivante. Dans les cas d'homicide constaté, ses proches savent qu'elle est morte. En cas de disparition forcée, les soupçons, les conjectures, voire les indices de ce qui a pu arriver à la victime existent, mais aucune preuve concluante ne les étaie. Le commanditaire et l'exécuteur du crime effectuent de cette façon ce que Gómez Müller considère comme une administration de l'oubli et de la mémoire chez les proches des victimes, une manipulation qui perdure après le crime proprement dit. Mais cette manipulation peut s'élargir au point de devenir – par secteurs, par régions et par époques, même au niveau de l'État – une politique d'abolition du souvenir, victime lui-aussi de disparition forcée. Il n'y a pas d'oubli, de vrai oubli, sans souvenir.

> **Toda política del olvido supone, evidentemente, el recuerdo**: en este terreno se puede hablar de política, es decir, de intención y proyecto, porque precisamente no hay olvido, **porque se conserva en la sociedad un recuerdo de la inhumanidad sucedida que ciertos sectores de esa sociedad desearían 'abolir' de manera voluntarista por medio de determinadas medidas públicas**. Quién y por qué desea abolir ese recuerdo, y qué puede significar aquí 'abolir', son las preguntas inmediatas que debemos plantearnos [Gómez Müller 2008 : 14].

Gómez Müller insiste encore sur ce point : « la politique de l'oubli, entendue comme l'abolition pure et simple du passé, vise à abolir à la fois les exigences des victimes » dont la réparation, car il n'y aurait rien à réparer, rien ne s'étant passé. C'est ainsi qu'opèrent, pour le philosophe, la « paix » et la « réconciliation » lorsqu'elles sont accaparées par les bourreaux.

> **Tales hechos** [les actes violents et autres exactions], que **producen un tipo asimétrico de relación entre víctimas directas y sus verdugos**, generan en las primeras y en la sociedad-víctima intereses y exigencias específicas (…): reparación y justicia. **Referida a**

[110] « *Buseta* » : autobus de taille moyenne ou petite (transportant entre quinze et trente passagers), minibus.

> **este marco formal, la política del olvido, entendida como la abolición pura y simple de esos hechos pasados, busca abolir al mismo tiempo las exigencias normativas de las víctimas** y, por eso mismo, expresa, dentro de esa relación, los intereses particulares del perpetrador: abolir el pasado es abolir el deber de reparar y la posibilidad de ser juzgado y castigado. (…) **En la versión política del olvido producida por los perpetradores, el olvido de la inhumanidad perpetrada se halla invariablemente asociado a los temas de la "paz" y la "reconciliación"** [Gómez Müller 2008 : 15].

Telle est la vision des partisans d'Augusto Pinochet au Chili et des secteurs de la société espagnole qui ont profité du franquisme, et de leurs héritiers. Les individus et secteurs proches du « projet paramilitaire », en Colombie, arguent aussi que le travail de mémoire historique entraîne le risque de « rouvrir les blessures » ou « attiser à nouveau le feu ».

L'oubli ne peut donc s'opérer que lorsque « l'affaire est close », ce qui est loin d'être le cas en Colombie, comme Alfredo Molano ne le sait que trop. Lui, comme bien d'autres chercheurs, comprend que l'enjeu de la mémoire consiste en grande partie à collecter de nombreux témoignages, sur de nombreux événements, avant la mort des informateurs, laquelle entraînerait inexorablement l'oubli – d'une situation problématique peu ou pas connue – ou, pire encore, l'impossibilité de savoir – quelque chose au sujet d'une situation totalement ignorée. « Même au sujet de *la Violencia*, nous ne savons pas **bien** ce qui s'est passé », nous avoue Molano (c'est nous qui soulignons), à cause de la disparition des témoins.

> Y fíjese usted que **en la violencia de los años cincuenta, no sabemos qué pasó *bien* porque, en primer lugar hubo censura oficial todo el tiempo**. El país casi se vino a enterar de lo que había pasado con el libro de Orlando y esos testimonios se fueron perdiendo, y quedaron perdidos y sepultados, **la gente se murió** (…). **Y el testimonio de esos actores** – digámoslo así, palabra detestable también –, **como nunca fueron tomados, nunca llegaron a la escritura**, **se perdieron**. Perdidos quedaron, como los de los soldados de Bolívar, perdidos, nadie se interesó por eso [Molano 2010 : (38:31)].

L'abus de l'oubli s'avère donc aussi grave que l'abus de la mémoire : les deux nuisent aux victimes, en les négligeant ou en les hiérarchisant, comme si les unes étaient meilleures ou pires que les autres, ou comme si certaines d'entre elles « le méritaient ».

> **Les abus concernent autant des usages outranciers de la mémoire pour justifier des réalités contemporaines que des mécanismes de négation**, d'enfouissement, dont nous voyons les conséquences (…) [Fink et Heimberg 2008 : 68].

L'oubli forcé de certains faits et la sur-évocation d'autres, au détriment de ceux dont il n'a pas été parlé, constituent une pratique involontairement ou délibérément négationniste. Dans certains cas, la combinaison de l'oubli et de la mémoire sélective peut revêtir des nuances complexes, à des degrés divers de subtilité, comme nous l'explique Alfredo Gómez Müller, situation fréquente durant les périodes et les gouvernements « de transition ». Ce faisant, la barbarie ainsi exercée n'est pas reconnue, voire pire, elle apparaît comme justifiée. En outre,

l'opposition à un tel argument est souvent présentée, non comme une lutte contre le négationnisme, mais comme un attentat à la liberté d'expression ou d'opinion.

> **Lo problemático no es por supuesto la constatación del hecho banal de que lo inhumano no es reconocido efectivamente como tal, sino el hecho de atribuir al no reconocimiento de lo inhumano un espacio público válido**, en el que aparece como una opinión particular entre otras, defendible desde el punto de vista de la "libertad de opinión" [Gómez Müller 2008 : 22].

Gómez Müller évoque une autre attitude orientée dans le même sens, consistant à décrédibiliser la victime, à lui ôter cette qualité par le biais de ce qu'il appelle « la dé-subjetivisation narrative de la victime ». Ce processus peut s'opérer selon quatre modalités différentes. Premièrement, « le récit des deux démons », qui vise à présenter les victimes comme étant aussi malveillantes ou cruelles que leurs bourreaux ; les victimes le sont donc « parce qu'elles le méritaient » ou car « elles n'étaient pas nettes non plus ». Deuxièmement, « la prétendue relation d'horizontalité ou de symétrie entre les victimes et les bourreaux » consistant non à nier les exactions, mais à vouloir accorder le même niveau de responsabilité et de capacité de nuisance aux victimes et aux bourreaux. Cette posture avoisine la pratique journalistique fréquente qui explique les exactions en termes de « riposte ». Troisièmement, « l'assimilation du statut de la victime à une pathologie », tendant à démontrer que la victime ne l'est vraiment pas, mais se considère comme telle par « passion, ressentiment, obsession, traumatisme » ou par tout autre motivation rationnelle ou non, voire clinique (névrose, psychose). Enfin, le travail de construction de la mémoire historique peut être délégitimé sous prétexte qu'il est partial, favorable à une idéologie particulière – celle des victimes ou celle, universelle, du « droitdelhommisme », ou bien produit d'une ingérence externe – nationale ou étrangère [Gómez Müller 2008 : 26-36].

Alfredo Molano et l'écriture testimoniale dans son ensemble visent à démontrer et à faire inscrire dans la mémoire et dans l'Histoire, par exemple, que les paysans libéraux de l'ouest de la Colombie ne disposaient pas des mêmes moyens logistiques, des mêmes motivations ni de la même « force de frappe » que les bandes armées proches du parti conservateur. Molano vise aussi à démontrer que les Amérindiens de l'Amazonie ne disposaient pas des mêmes armes ni des mêmes intérêts que les exploitants du caoutchouc, les missionnaires, les trafiquants de drogue, les guérillas ou les paramilitaires. L'écrivain veut faire comprendre que les civils, même les supposés proches, pour une raison ou pour une autre, d'un groupe armé déterminé, ne constituent pas, eux, un groupe armé et ne sont donc pas en mesure de résister à une attaque

armée ou d'éviter un tuerie. L'éventuelle hypertrophie de la figure des victimes, aussi condamnable qu'elle soit, n'est pas plus grave que l'effacement effectif et planifié des victimes.

2.6.4 La fiction dans les textes d'Alfredo Molano, recours pour exprimer la vérité

Ese ficticio no es tan "ficticio"
[Molano 2010 : (36:27)]

Le professeur de littérature contemporaine Georges Tyras reprend dans son article une assertion du spécialiste en lettres modernes Luc Vigier. Celui-ci, avertit Tyras, rappelle que « n'importe quelle production de témoignage implique le soupçon de son mensonge ou de sa déformation » [Tyras 2008 : 415]. Nous voyions que David Stoll met en doute la véracité du témoignage de Rigoberta Menchú et que plusieurs hommes politiques et porte-parole de la droite colombienne se méfient des textes d'Alfredo Molano, ce dont il est conscient.

Au début de notre entretien, Molano aborde le sujet de la fiction pour affirmer que, pour lui, celle-ci ne pose pas de problème majeur, car elle est inhérente au fait même de témoigner, comme nous l'avons vu, sans que l'expression perde pour autant de son caractère factuel. Interrogé sur sa volonté d'éviter le rapport universitaire ou institutionnel, L'écrivain sociologue nous explique qu'il a décidé de suivre cette voie au cours de ses études de troisième cycle, à Paris. Mécontent du format « scientifique » et souhaitant se placer « au plus près de l'être humain », il décide d'élaborer son mémoire sous forme de recueil de récits. Dans le contexte du laboratoire de recherche, cette modalité de présentation des données n'apparaissait pas crédible, car elle semblait trop vulnérable à l'imagination.

> Entonces, entré en una diferencia con Daniel Pécaut, que en ese momento había reemplazado a [Alain] Touraine. **Y la pregunta era ¿hasta dónde lo que dice ahí es imaginación suya y hasta dónde es realidad? No sé distinguir entre las dos cosas**. Realmente es una profesión, es una mirada subjetiva, es una mirada que no es alojable dentro de un esquema académico **y a mí no me complica qué sea imaginación y qué sea verdad** [Molano 2010 : (02:50)].

La démarche qu'il entreprend est mise en question par son directeur d'études à l'époque, le sociologue Daniel Pécaut, lui-même spécialiste de la violence et de l'histoire agraire de la Colombie. Pour ce dernier, le recueil de récits risquait de contenir des renseignements non objectifs, voire fictifs ; Molano ne craint pas ce risque. Paul Ricœur, qui avait déjà longuement abordé la problématique de la mémoire et de l'éventuel recours à la fiction dans son livre *Temps et récit*, non plus. Pour lui, les éléments fictionnels servent à enrichir le témoignage, en lui octroyant un poids rédactionnel et narratif attirant pour le lecteur, tout en respectant l'essence des

faits racontés. Comme Ricœur, Marie Bornand, dans son volume *Témoignage et fiction – Les récits de rescapés dans la littérature de langue française*, s'intéresse au sujet, et plus particulièrement autour de la Shoah.

En effet, la fictionnalisation du des témoignages directs et indirects de la Shoah constitue l'intérêt central de son étude. Pour Bornand, le passage à la fiction a pour but non pas de pervertir ou fausser le témoignage, mais d'attirer l'attention du lecteur sur le sujet, d'empêcher que le lecteur ne se contente d'une information anecdotique. Le but est de réussir à ancrer le sujet traité dans la conscience collective, en vue de faire perdurer chez les lecteurs l'évocation de ces faits, de leur gravité et du besoin d'éviter qu'ils ne se reproduisent.

Nous avons demandé à Alfredo Molano son avis sur le postionnement de Paul Ricœur. L'écrivain colombien y adhère entièrement. Pour lui, le recours à la fiction n'implique aucunement une tentative de mystification ni ne peut être vu comme le désir d'évoquer des événements « tirés par les cheveux ». Il est nécessaire, pense-t-il, de garder la tonalité, la « saveur », l'intentionnalité, qui sont propres à l'ensemble de récits oraux collectés.

> No. **Eso es extraído, en algún momento, de los testimonios**, de muchos otros testimonios: de su espíritu, de su tonalidad, de su intencionalidad, del sabor que tienen. **Ese ficticio no es tan ficticio** [Molano 2010 : (36:27)].

Certes, la fictionnalisation peut devenir rédhibitoire en termes d'exactitude. Mais cet inconvénient démeure largement secondaire face au bénéfice d'exercer le travail de mémoire.

> Pero, fíjese usted que, en eso de Ricœur y de la memoria colectiva **¿Qué pasaría si Alemania no hubiera perdido la guerra[111]? Nunca nos hubiéramos enterado de lo que pasó, nunca**. Con eso quiero decir que las versiones oficiales escamotean sistemáticamente – ¿no es cierto? – unas determinadas realidades. **De alguna manera, estas memorias de la gente enfrentan, critican y le quitan fundamento a las versiones oficiales sobre los hechos** [Molano 2010 : (36:27)].

Au préalable, Alfredo Molano avait déjà exposé la question de la variation, voire de la disparition de la mémoire, processus inhérents, donc inévitables, à tout contexte de transmission et de conservation orales de l'information, du savoir. Cet affaiblissement des souvenirs, lorsqu'ils ne sont pas collectés, indexés, conservés et diffusés, s'avère inéluctable.

> (…) Fíjese usted que los testimonios pueden ser reales ¿En qué sentido son reales? Son reales en el sentido en que a uno se lo han contado. Por eso uno los toma por reales. Pero haga usted el siguiente ejercicio: **vuelva a hablar con la misma persona cinco años después y verá que le cuenta otra cosa** [Molano 2010 : (34:22)].

[111] Alfredo Molano fait allusion ici à la Seconde guerre mondiale.

Comme Paul Ricœur, Wolfang Iser, lui, considère qu'entre la véracité du témoignage et la fiction du roman ne doit pas forcément exister une opposition ou une contradiction, mais une complémentarité. En fait, la fiction favorise la compréhension de la réalité. « La fiction nous communique quelque chose au sujet de la réalité » [Bornand 2004 : 17]. Pour Marie Bornand, le choix entre le témoignage strictement factuel et le recours à la fiction dépend également d'une question d'engagement. Elle rappelle comment des personnalités comme Jean-Paul Sartre ont défendu et préconisé l'engagement politique à travers la littérature, s'opposant aux représentants du Nouveau roman, lesquels privilégiaient l'acte esthétique et l'aspect formel par dessus tout parti pris historique ou politique. Des écrivains comme Georges Pérec ont adopté un positionnement intermédiaire.

L'écriture testimoniale se place à un niveau similaire : quoique factuelle, contrairement au roman, pour le dire schématiquement, nous assistons chez elle à un équilibre variable entre le contenu et l'expression, entre la forme et le fond, entre ce dont l'on veut ou doit parler et la façon de le faire. Molano insiste sur ce point, en mettant l'accent sur la variabilité et sur la subjectivé dans le discours du témoin et sur l'éventuel apport d'éléments supplémentaires par le médiateur, préoccupé, lui, par la nécessité de « boucler » les récits. L'écrivain prévient pourtant que ces ajouts s'inspirent des témoignages eux-mêmes, n'affectent que des aspects secondaires et ne sont pas, par conséquent, fictifs au sens strict du mot.

L'expression de la réalité ou d'une série de perceptions de la réalité par les témoins peut donc faire appel à la fiction. En revanche, Marie Bornand dénonce les tentatives délibérées de mystification et la démarche imprudente consistant à présenter comme du témoignage réel un discours et une situation entièrement fictionnels, aussi vraisemblables ou crédibles qu'il le soient. Une telle pratique, le « faux témoignage », trompe le lecteur et porte atteinte à long terme à la crédibilité de l'écriture testimoniale et à ses objectifs.

L'historienne et femme de lettres italienne Frida Bertolini concentre, elle aussi, ses études sur l'histoire et sur la mémoire de l'Holocauste. Elle consacre une abondante partie de ses recherches aux faux récits de survivants. Dans son article intitulé *Mémoire et authenticité: le méta-témoin et le récit de la Shoah*, elle évoque trois œuvres ayant d'abord connu le succès, puis suscité le scandale : *Fragments. Une Enfance, 1939-1948*, écrit par Binjamin Wilkomirski et paru en 1995 en Allemagne ; *Survivre avec les loups*, de la Belge Misha Levy Defonseca, paru en 1997 aux États-Unis, au Canada et en France ; *Stolen Soul*, de l'Australien Bernard Holstein (ou Bernard Bougham), publié en 2000. F. Bertolini attire l'attention sur l'impossibilité de

considérer ces textes comme des œuvres littéraires et fictionnelles tant que leurs propres auteurs n'auront pas reconnu ce sont effectivement de faux témoignages. Elle juge que ces ouvrages constituent pourtant une sorte de méta-témoignage, un genre qui n'est certes pas testimonial, mais qui se structure autour de vrais récits de rescapés dont il s'inspire. On assiste donc, pour elle, à l'émergence d'un nouveau « genre », d'un nouveau *topos*.

> **Les faux témoins, dont les œuvres ne peuvent pas être placées dans le genre du témoignage, mettent en outre en évidence la présence d'un topos historiographique et littéraire** de la Shoah doté d'un mécanisme similaire à d'autres histoires du passé [Bertolini].

Pour Frida Bertolini, l'existence de ces contrefaçons démontre d'ailleurs que « la falsification s'est glissée dans la vérité de la Shoah, sans en altérer la signification ». Ce serait, à notre avis, un phénomène de fictionnalisation comme beaucoup d'autres, dont on pourrait citer l'exemple des romans historiques au sujet de tout pays et de toute époque, des péplums et des films de guerre, des jeux vidéo basés sur des faits historiques, entre autres. Ainsi, les films et les romans sur le trafic de drogue et sur ses conséquences sanglantes dans la société colombienne des dernières décennies, les textes de fiction situés autour du 9 avril 1948 et de la période de *la Violencia* en Colombie et les productions écrites et filmiques qui représentent la vie des migrants forcés, les *desplazados*, acquièrent de la valeur non par leur véracité, mais par leur vraisemblance. Tant que leur qualité formelle et thématique est acceptable, ils constituent un mécanisme de vulgarisation et de réflexion, non dénué d'intérêt, sur une problématique précise d'exercice de la mémoire. Ils ne sont pas pourtant à considérer comme des œuvres factuelles, contrairement aux témoignages présentés par Alfredo Molano ou aux films documentaires portant sur les mêmes sujets.

Après avoir suggéré que l'existence de faux témoignages, néanmoins vraisemblables et surtout très proches de l'histoire d'un point de vue factuel, est préférable au négationnisme ou au silence, Frida Bertolini affirme que ces textes se transforment en une sorte de méta-mémoire, c'est-à-dire une mémoire appartenant à ceux qui n'ont pas vécu ni éprouvé les faits évoqués et dénoncés, mais qui en ont connu ou entendu les témoins directs. Curieusement, Alfredo Molano exprime, dans l'entretien qu'il nous a accordé, qu'une de ses urgences consiste à collecter les récits de ces témoins directs de *la Violence*, déjà très âgés, avant qu'ils ne disparaissent et, avec eux, tout ce qu'ils ont à exprimer. Les témoignages factuels de Molano pourraient donc donner origine, plus tard, à des méta-témoignages fictionnels.

> **Les faux témoins ne disqualifient pas les vrais** et même si leurs textes ne peuvent pas se substituer au récit des survivants comme modalité narrative alternative, ils ne peuvent

> néanmoins être considérés comme simple littérature. **Ils sont plutôt, comme les fausses nouvelles de la guerre, le miroir dans lequel, comme l'écrit Bloch, « la conscience collective contemple ses propres traits »** [Bertolini].

En somme, comme le suggèrent P. Ricœur et des théoriciens comme Hans Robert Jauss, cité par M. Bornand, le récit littéraire et le récit historique tissent des rapports au niveau de « l'inscription des événements dans une forme, les choix d'écriture de l'auteur et l'acte de réception par le lecteur à une époque donnée » [Bornand 2004 : 26-27]. Pour le théoricien Michel Nadeau, la littérature – au sens de la fiction –, se trouve effectivement liée au réel : son rôle consiste à rendre compte d'une « expérience vécue », réelle, sous forme d' « expérience sensible ». Au sujet, Georges Pérec apporte des arguments importants au débat :

> **La littérature est indissolublement liée à la vie, le prolongement nécessaire de l'expérience** (…). Toute expérience ouvre à la littérature et toute littérature à l'expérience (…) [Perec 1992 : 88-89].

Ces mots nous renvoient à Gabriel García Márquez qui, dans ses mémoires intitulées *Vivre pour la raconter*, souligne qu'une condition nécessaire au travail créateur en littérature est de compter sur suffisamment de souvenirs et d'expériences, donc de matière fournie par le monde réel, afin d'avoir vraiment de quoi parler, y compris sur le plan de la fiction.

Georges Pérec pense, lui aussi, que la réaction à l'horreur racontée dans le témoignage peut osciller entre l'incrédulité et la terreur, entre la pitié et la colère. Ces sentiments, tous légitimes, peuvent pourtant rendre difficiles la compréhension et la réflexion, en profondeur, des faits évoqués. La fiction peut donc, selon lui et comme le croit aussi Ricœur, à « faire comprendre ce que l'on ne pouvait pas comprendre ; [à] exprimer ce qui était inexprimable ». L'expérience vécue par le témoin, ajoute M. Bornand, se transforme en expérience connue par le lecteur. Du moins dans le cas des récits des rescapés des camps d'extermination, se tisse donc une lecture complémentaire entre fiction et témoignage. Celui-ci « rend la fiction possible car il constitue une base qui garantit la réalité événementielle et permet le décodage du caractère allusif de la fiction ». La fiction, elle, pérennise le témoignage.

À nos yeux, une telle procédure s'opère également pour faire connaître les événements vécus par les victimes et par les « rescapés » de la violence politique en Colombie, auprès desquels Alfredo Molano joue le rôle de médiateur. À notre avis, les deux situations sont comparables. Telle est la démarche entreprise, selon Lucía Ortiz, par des auteurs comme les Colombiens Gustavo Alvarez Gardeazábal, Patricia Lara et Ana María Jaramillo. Les œuvres du premier sont d'habitude classées du côté de la fiction. P. Lara et A. Jaramillo publient des ouvrages des deux types. Ces auteurs effacent certaines références concrètes, tout en en

conservant d'autres ; ils peuvent retenir, plutôt que les circonstances des faits dénoncés, les faits mêmes et leur gravité. Une procédure similaire est celle suivie par l'écrivaine espagnole Dulce Chacón, qui décrit ainsi le travail d'élaboration de son texte *La voz dormida*.

> Lo que he hecho ha sido **ficcionalizar la realidad**, he recogido pedazos de realidad y los he incorporado a la novela. **La línea argumental de esta novela es ficticia, pero el tiempo** (…) **es real** (Dulce Chacón, citée par [Rivalán-Guégo 2006: 53]).

Un autre exemple d'irruption de la fiction dans l'expression d'informations factuelles, parmi beaucoup d'autres productions écrites au sujet de la Guerre civile espagnole et de la Dictature franquiste, est celui du récit *Les exilés de la mémoire* (en espagnol, *Los rojos de ultramar*) de l'Hispano-mexicain Jordi Soler. Le texte, qui porte en français le sous-titre de « récit » revêt à la fois une forme autobiographique et romanesque, mettant en scène un protagoniste anthropologue. Il effectue des recherches documentaires et collecte parallèlement les témoignages oraux de son propre grand-père, combattant républicain forcé de s'exiler au Mexique. Le texte s'appuie sur ces éléments factuels que sont les vies de l'écrivain et de son grand-père, de même que sur l'histoire de la guerre civile et du franquisme, mais se complète grâce à des éléments et des passages fictionnels. Ces ajouts sont très réussis, même si par moments, du moins pour certains lecteurs, la vraisemblance de certains de ces passages peut être mise en cause : un lecteur colombien avisé réfuterait facilement ce qui s'y dit sur les personnages et les événements ayant trait à ce pays sur le plan historique.

Une référence intéressante au recours à la fiction chez Alfredo Molano nous est fournie par la poétesse María Mercedes Carranza dans son prologue[112] de *Llano*.

> [La façon dont il écrit, nous explique M. Carranza] possède deux vertus fondamentales. La première consiste à montrer au lecteur la face cachée de la Colombie, à peine survolée par les médias de masse, et la seconde réside dans **l'utilisation d'un langage qui a recours en même temps à la sociologie, au journalisme et à la littérature** pour saisir dans toute sa splendeur la dimension humaine, tragique et vibrante […]. C'est pourquoi **les livres de Molano constituent à la fois un témoignage et un défi, une réalité et une fantaisie, un produit de la vie et de l'imagination littéraire**.

Nous avons précédemment vu que Molano lui-même, dans l'entretien de 2010 déjà cité, juge inévitable, voire inhérente à cette pratique la présence de la fiction dans le témoignage. Cependant, il souligne que la fiction du témoignage ne découle pas du mensonge. L'éventuel composant fictif dérive du caractère mobile du témoignage, des variations dans la mémoire – au sens cognitif – de l'individu. L'élément fictif, ajoute A. Molano, concerne également l'évocation de situations « qui ne se sont pas passées exactement » comme les raconte l'informateur, mais

[112] Et dans la quatrième de couverture.

dont la variation ne nuit pas à la véracité globale de l'information présentée. Le fictif connaît par conséquent des paliers : la modification de certains éléments ponctuels n'entame aucunement le caractère factuel du récit.

Une telle modification peut opérer délibérément, pour des raisons littéraires ou stylistiques. Elle peut aussi tenir à des raisons de sécurité, principalement la protection de la vie du témoin. Le témoin est en outre susceptible d'oublier des détails ou des aspects secondaires de son vécu, plus ou moins lointain. Dans ce dernier cas, le médiateur est censé combler ces lacunes, pour des raisons de cohésion narrative et de cohérence logique et thématique, avec des éléments qui ne sont pas à proprement parler réels, mais qui ont été extraits ou « déduits » du récit même du témoin ou d'autres témoignages. Comme nous l'indiquions, le témoignage, ainsi que l'information qu'il véhicule et les façons de l'exprimer, est mobile. Il peut évoluer, subir des transformations. Alfredo Molano le sait et le rappelle.

> **Eso se va moviendo**. Un testimonio se va moviendo; **un testimonio no es una cosa que esté alinderada y definida y así es, sino que tiene elementos que lo determinan según las circunstancias de la persona**, según su relación en ese momento, según su vida íntima, según sus relaciones con el gobierno, con los vecinos, según su estado de ánimo. Hay muchos elementos. **Por lo tanto, siempre hay un elemento subjetivo, ficticio – llamémoslo así, para entendernos. Con eso le quiero decir que muchos de los elementos que vinculan un testimonio con otro, en el caso mío, son ficticios, no exactamente han pasado**. Así que yo sí reivindico ese ingrediente entre los relatos, porque permite, digamos, añadirles un elemento que es deducible de otros testimonios. O sea, lo ficticio que yo hago no es una cosa inventada, no es producto de mi invención. (...) [Molano 2010 : (34:30)].

Jorge Orlando Melo avertit que, lui-même, s'agissant de *Aguas*, dont il rédige le prologue, n'est pas en mesure d'assurer si les personnages et ses aventures sont effectivement réels ou s'ils sont élaborés à partir d'individus et de faits réels ; s'ils sont donc des entités littéraires destinées à créer l'illusion de la réalité.

Cependant, J. E. Melo ne doute pas du caractère véridique du contenu des récits, qu'il cautionne dans les autres passages du prologue. Pour lui, indépendamment que les personnages soient des individus concrets, repérables dans la réalité, ou non, Molano parvient, grâce à eux, à dépeindre « la faiblesse du libéralisme économique à outrance, (…) poussé à son paroxysme durant la dernière décennie du XXème siècle et au début des années 2000 ».

Il en va tout autrement chez les témoins et les personnages du témoignage fictif. Une transformation d'envergure survient lors du passage de l'œuvre factuelle au témoignage littéraire « à proprement parler ». Nous assimilons ici le mot « littéraire » à la notion de « fictionnel », ces témoignages émis par un témoin inexistant dans la réalité, qui n'appartient pas à l'univers du

factuel. Ce témoin et son dire sont ou doivent être vraisemblables, puisque l'auteur vise à créer un effet de réalité, comme dans le cas du récit réaliste. Comme Alfredo Molano le souligne, ceci n'est pas le but qu'il poursuit.

L'oscillation entre le factuel et le fictionnel, comme l'admet Molano, peut servir à étayer les arguments de ses détracteurs, prêts à mettre en cause autant la véracité que la gravité des événements et des situations dénoncées. Néanmoins, en cas de doute, il existe toujours la possibilité de procéder à des vérifications : d'un côté, de la façon dont procèdent les chercheurs en sciences sociales, par la recherche historiographique et par l'enquête de terrain ; de l'autre, par la collecte, le croisement et l'interprétation de différentes données, fournies par des individus et des organismes publics, privés et indépendants.

Reprenons une affirmation de Marie Bornand au sujet du témoignage et du devoir de mémoire : « la rhétorique vise à gagner le lecteur non pas à la cause personnelle de la victime, mais à une cause historique et collective » [Bornand 2004 : 62]. Sinon, le témoignage ne serait qu'un fait divers de plus. L'aide que prête au témoignage le recours aux « techniques rhétoriques et littéraires » et à la fiction réside dans la transcendance, dans la « sublimation » du factuel. Il ne se contente donc pas d'être le compte rendu d'un simple fait. Alfredo Molano lui-même rappelle, lui aussi, l'importance du passage à un stade favorisant l'examen critique des faits par le lecteur.

Évidemment, pour que le témoignage ne soit pas dénaturé, il doit souscrire à un « contrat de vérité » visant à en garantir, non nécessairement l'exactitude, mais obligatoirement la fidélité. Ce contrat comprend certaines clauses, qui rappellent celles du « pacte autobiographique », ou encore, pour utiliser une autre expression de Philippe Lejeune, du « pacte référentiel » [Lejeune 1975 : 27-37] [Lecarme et Lecarme 1997 : 63-65] (cf. 3.4.1.2). Dans le contrat de vérité que doit souscrire le témoignage – le « pacte du témoignage » – le caractère testimonial de l'œuvre doit être clairement précisé dans le paratexte. En outre, un équilibre doit exister entre les exigences d'ordre éthique et les possibilités créatrices et expressives que permet l'écriture littéraire. Il est essentiel qu'une identification s'opère entre le narrateur du récit et l'individu désigné comme le témoin, comme l'exige le pacte autobiographique. À défaut, une précision explicite doit permettre de distinguer le témoin du médiateur. La position discursive, idéologique et « opérative » du témoin et du médiateur doit être définie et repérable. L'auteur du recueil, le médiateur, doit s'engager à garantir la véracité des témoignages qu'il présente et à éviter la parution de faux témoignages et des affabulations.

> **Le pacte testimonial garantit que la fiction romanesque relève en dernière analyse d'un même contrat référentiel que le pacte autobiographique**, certifiant par cela même la véridicité de l'histoire racontée [Tyras 2008 : 416].

Le « témoignage fictif » peut exister et constitue une expression scripturale et esthétique valable, comme d'autres. Cependant, sans être tenu de se soumettre à un contrat de vérité, son auteur doit informer explicitement le lecteur du caractère non factuel de l'œuvre. Dans le cas du témoignage factuel, comme celui de Molano, c'est souvent dans les prologues et textes préliminaires, rédigés par l'écrivain ou par ses commentateurs, que se trouve le contrat de vérité souscrit par l'écrivain. Dans d'autres textes, un regard attentif des récits devient nécessaire.

Le recueil intitulé *Así mismo* est composé de textes courts dont plusieurs sont teints d'onirisme et de ce détachement de la réalité qui constitue l'image de marque du conte populaire et de l'écriture magico-réaliste. Ce détachement n'y est cependant qu'apparent et partiel. Dans ce recueil, le récit *El día de los hechos* rassemble plusieurs particularités. L'une d'entre elles réside dans sa forme, puisqu'il s'imbrique dans une déposition, une sorte d'interrogatoire d'un témoin durant un procès. Le témoin l'est doublement : devant le juge et devant le lecteur.

Il existe ici un jeu ambivalent, perceptible au cours de la lecture, entre véracité et fiction : certes, nous venons de le souligner, le témoignage peut recourir à la fiction, mais le discours et le contexte judiciaire s'orientent vers la véracité, vers l'évitement de la fiction, s'opposent au « non-vrai ». La narratrice, c'est-à-dire l'interrogée, évite la fictionnalisation dans certains cas, en précisant que certaines choses dites par d'autres et qu'elle répète ne sont pas vérifiables, entrant ainsi dans l'espace de la rumeur. Dans d'autres cas, elle spécule sur les comportements des personnages, mais le fait en se fondant sur sa connaissance préalable de leurs agissements. Dans les fragments qui suivent, la narratrice parle du couple formé par Luz Dayri et Édgar, ainsi que de Nancy, une amie de Luz Dairy, et d'une personne inconnue que celle-ci aurait rencontrée.

> **Dicen**, **porque a mí no me consta**, que entonces fueron [Luz Dayri et Édgar] a vender la *merca* [113] que habían trabajado durante toda la semana y que nunca bajaba de un *aparato* [114] [*Así mismo* : 81].

Dans le fragment précédent, elle met en doute la véracité des propos d'autrui, sans les démentir entièrement. Elle n'en identifie pas l'énonciateur.

---

[113] « *La merca* » : apocope de « *la mercancía* », la marchandise, nom euphémistique de « la drogue », les produits stupéfiants ou hallucinogènes.

[114] « *Un aparato* » : Dans le langage courant, un appareil. Dans le contexte, il s'agit d'un bloc d'un kilogramme de pâte pour la préparation de la cocaïne. La pâte est, pour ainsi le dire, le produit intermédiaire entre la feuille de coca et la poudre de cocaïne.

> **Quién sabe [de] qué hablaron** aquella mañana [Nancy et Luz Dayri], qué planes tenían, porque Nancy se perdió el día de los hechos, y después, *no volvió a decir esta boca es mía*[115].
>
> De la pieza de Nancy **ella debía haber salido** al puerto a buscar el marido [Édgar] donde él sabía *remesar* [116]. **Pero no fue así**. Se *encascaró* [117] **con alguien, con alguno. Alguien que sabe el secreto** de las tres horas que faltan en el recuento y de las que nadie da cuenta [*Así mismo* : 81].

Dans le dernier fragment, la narratrice évite de fournir des renseignements qu'elle ignore, mais dans le tout dernier paragraphe elle insinue que Luz Dayri a recontré *alguien*, « quelqu'un », sans précision de genre, puis *alguno*, « quelqu'un – au masculin ». La durée de la rencontre, pendant laquelle elle ignore ce qui s'est réellement passée, laisse soupçonner une rencontre intime, donc une infidélité. L'idée pourrait venir à l'esprit de certains interlocuteurs, à l'intérieur du texte, et lecteurs, à l'extérieur. L'interprétation tient aux informations préalables et ultérieures fournies par la narratrice dans sa déposition et qui figurent dans le récit, à une certaine malice dans les propos de la narratrice et à des tabous socialement répandus.

Dans les villes, les villages et lieux-dits où l'activité commerciale et la transhumance sont développées, les « résidences », sorte d'hôtels de passe, abondent. Le temps « standardisé » dont y dispose un couple pour ses ébats est de trois heures, soit l'intervalle durant lequel Luz Dayri a disparu. Mais cette explication, plausible comme toute autre, ne constitue qu'une conjecture, comme le signale la narratrice elle-même. Elle ne formule pas ouvertement cette hypothèse, ni aucune autre ; elle ne s'engouffre donc pas dans la fiction. Elle se faufile entre les possibilités de la réalité, les propos qu'elle rapporte, sans les cautionner, et l'information qu'elle même décide de passer sous silence.

La frontière entre la vérité et la fiction peut apparaître floue, dépourvue de limite précise. Elle semble même imperceptible par moments. Le témoignage fictif, à la recherche de la vraisemblance plutôt que de la ressemblance ou de la véracité, peut investir le terrain de l'histoire et s'approcher de la réalité, comme dans le cas des témoignages écrits par l'Allemand Winfried Sebald. Le témoignage factuel, en quête de richesse expressive, peut faire irruption dans la fiction, comme chez Alfredo Molano.

---

[115] « *No decir esta boca es mía* » : ne pas prendre un propos en charge, ne pas répondre à une question, se taire.

[116] « *Remesar* », « *comprar, traer la remesa* » : faire des courses tous les week-ends, tous les quinze jours, tous les mois, etc. Acheter les denrées alimentaires et de consommation suffisantes à couvrir les besoins de plusieurs journées.

[117] « *Encascararse* » : de « *cáscara* », peau d'un fruit, croute : (fam.) avoir un imprévu, subir un contretemps, s'attarder à faire quelque chose non prévue, (fig.) marcher sur une peau de banane.

> **Alors se dessine une poétique de la voix** (pour emprunter une formule de Dominique Rabaté) **qui reprend l'ancien débat témoignage ou fiction pour le désamorcer et le faire servir à une esthétique où la présence du témoin, *même feinte*** [c'est nous qui employons les italiques], **est reçue par le lecteur comme garante d'une vérité propre** : le modèle est celui fondé sur la présentation (l'intégration au présent) des témoignages absents, disparus – que garantit paradoxalement la seule présence de la fiction [Bouju 2006 : 56, 57].

Une façon notoire d'exercer la fictionnalisation consiste à introduire dans les textes ce que la narratologie désigne sous le nom de « récit de pensées » [Angelet et Herman 1987 : 179-182]. Ceux-ci rendent compte du contenu mental, c'est-à-dire des pensées, mais aussi des réflexions, des sentiments, des représentations et d'autres contenus mentaux que se font le narrateur et, surtout, les personnages. Outre l'activité rationnelle, ce discours peut rendre compte des rêves, des délires, des états psychotiques et de toute activité mentale non rationnelle éventuellement exprimable par des mots. Le narrateur ne peut disposer de ce contenu mental des personnages que dans deux cas : s'il s'est renseigné auprès d'eux ou si ce contenu mental est le produit de sa propre invention ou de celle de l'auteur. Dans le premier cas, le narrateur devrait le présenter au passé ou sous une forme de présent intemporel. Dans le second, l'usage du discours indirect libre et des verbes de pensée permet au narrateur d'accéder au territoire de la fiction. Le monologue intérieur devient la manifestation la plus représentative du récit de pensées.

Nous remarquons fréquemment, dans les recueils que nous étudions, que les narrateurs expriment et partagent leurs propres pensées, réflexions, sentiments et craintes. Adelfa, Otilia [*Fierros*], Ninfa, Osiris, Molano dans son propre récit [*Desterrados*], *Muñeco*, le gardien de prison, Paola, Laura [*Penas*], Chimbilá [*Tropel*], et même les jeunes Toñito et Ángela [*Desterrados*], parmi beaucoup d'autres, le font. En revanche, les récits n'abondent pas en expressions de pensées ou en contenus mentaux attribués par le narrateur à des tiers, ce qui prouve que ces récits ne nous entraînent pas dans le territoire de la fiction.

Pour clore ce chapitre, rappelons les mots de Georges Tyras, lesquels reprennent et synthétisent l'idée que nous avons exposée tout au long de ces dernières pages.

> **La dimension testimoniale d'un récit ne doit pas être cherché dans sa conformité référentielle mais dans l'impact que le texte est capable de provoquer sur le lecteur**, dans les valeurs qu'il lui transmet [Tyras 2008 : 417].

3 Troisième partie

L'écriture de l'hybridation textuelle par l' "imputation" : un modèle "molanien"

Alfredo Molano utilise une technique qui ne lui est pas entièrement exclusive, car, comme nous le verrons, elle est également adoptée par certains auteurs de fiction dans la construction de leurs arguments et leurs personnages. Cependant, sur le plan du genre factuel qu'est le témoignage, cette procédure consistant à fusionner les récits et les personnages apparaît à notre avis comme un trait original de l'œuvre du Colombien ou, du moins, comme une manière d'agir atypique dans l'écriture testimoniale.

Chapitre 3.1 L' « imputation », procédé cher à Alfredo Molano

L'auteur colombien se fonde sur un modèle narratif et discursif déjà existant, celui de l'écriture testimoniale, auquel il accorde un ton singulier, en tout cas par rapport à d'autres travaux du genre. Sa particularité la plus notoire consiste en la fusion ou l'intégration d'individus différents appartenant au monde « extralinguistique », à « la vie réelle », dans un seul personnage. Ce personnage textuel concentre dans son individualité et dans son agir une série de traits, d'expériences et d'actions accomplies par ceux dont il dérive. Molano construit donc d'autres « *characters* », pour utiliser un terme anglo-saxon, au sein de l'espace narratif, à partir de ces individus et de ces existences sur lesquels il se fonde. Ces nouveaux acteurs, personnages à la fois homogènes et « hybrides », quoique le Colombien n'utilise pas ce mot, réunissent les caractéristiques et conservent éventuellement l'identité de ceux qui les ont inspirés.

C'est le sociologue Orlando Fals Borda, ancien professeur d'Alfredo Molano – qui est devenu plus tard son collègue – à l'Université Nationale de Bogotá, qui propose, pour la première fois, la dénomination d' « imputation » dans son prologue à l'ouvrage *Corte*. O. Fals désigne ainsi la façon dont Molano organise souvent les données qu'il obtient à l'issue de ses dialogues avec les témoins qu'il rencontre. L'écrivain sélectionne l'information, sous forme d'enregistrements notamment, que lui fournissent différentes personnes interrogées et l'attribue ensuite à un seul personnage, sorte de synthèse, lequel peut s'identifier effectivement à une de ces personnes ou bien constituer un personnage nouveau.

> El **principal procedimiento de Molano** sobre el terreno ha sido el que en otra parte he llamado "**imputación**" **a través de entrevistas, mayormente grabadas, cuya información se escoge, se suma y se adscribe a un personaje clave** que uno mismo puede bautizar o identificar independientemente (se exceptúa la entrevista con el tuerto Giraldo) [*Corte* : 16].

Le Colombien lui-même explique brièvement, dans l'entretien qu'il nous a accordé en 2010, comment il réalise l'imputation. Lors de l'intervention de l'écrivain, qui est en même temps le médiateur entre les témoins et le public, l'un des sujets interrogés, donc existant ou ayant existé dans le monde réel, reçoit et incorpore des éléments appartenant à d'autres sujets, eux-aussi interviewés, existant ou ayant existé dans le monde réel.

> **Sí, hay un sujeto, de todas maneras; al que se le imputan experiencias de otros. Eso es lo que llama Orlando** [Fals Borda] **la imputación**; eso lo hace usted también con la estadística. (…) En vez de contármelo a mí, él lo cuenta como si a él se lo hubieran contado [Molano 2010 : (17:53)].

Dans son prologue à *Aguas,* l'historien Jorge Orlando Melo rend également compte de la procédure scripturale molanienne consistant, dit-il, à combiner les expériences de vie, la façon d'utiliser le langage, les expressions et les sentiments de plusieurs individus. Il est donc possible, d'après l'historien, que le nouveau personnage, agissant sur le plan narratif, ne coïncide pas entièrement ni de manière prédominante avec un individu en particulier parmi les personnes réelles dont il dérive. Le personnage comprend donc les traits de plusieurs individus, sans pour autant ressembler spécifiquement à aucun d'entre eux.

> (…) El lector que, en su afán de entrar en materia, haya omitido esta introducción, tiene al menos una ventaja sobre el que ahora ha leído estas líneas: puede leer las narraciones que siguen, la historia del policía, del minero, de la aventurera, como si fueran el recuento de la vida de una persona. Nada le dice que el rico y agitado texto que sigue es el resultado de **un procedimiento muy especial, en el que la pobreza usual de la vida de cualquiera se destila y combina con las experiencias de otros, con el tono del lenguaje, con las expresiones y sentimientos de muchas personas**. [*Aguas* : 10].

Demandons-nous donc quel pourrait être l'intérêt d'une telle démarche. À notre avis, la réponse concerne des problématiques expressives et référentielles. Ce procédé permet de regrouper des expériences ou des parcours existentiels similaires. Ce faisant, le médiateur vise à établir des typologies, des catégories, sans les présenter explicitement, et surtout à concentrer l'attention du lecteur. L'objectif ultime consiste à éviter la répétition, à réduire la dispersion ou la perte d'attention du lecteur et à illustrer avec force les vicissitudes et les épreuves, celles-ci bien réelles, que subissent ces individus « dans le monde » qui ont inspiré les personnages « dans le texte ». Aussi l'imputation entend-elle accroître l'intensité ou la « saillance » du récit et donc éviter que le lecteur ne perde l'intérêt pour le texte, ce qui s'avérerait sans aucun doute contreproductif pour l'exercice du témoignage.

Cependant, l'imputation est loin d'être facile à mettre en pratique. Il n'est pas possible de « condenser » ou de combiner indistinctement les thématiques et les récits des témoins, même s'ils peuvent comporter des éléments communs ou paraître, de prime abord, proches ou similaires. Une réflexion préalable de la part de l'écrivain, une prise de distance et une démarche analytique s'avèrent indispensables, comme le laisse supposer cette définition de la technique, apportée par Molano lui-même. Lors de l'imputation, l'écrivain se retrouve dans une position de médiation très ambiguë, difficile à saisir et à conceptualiser.

> No tratar un solo personaje como en el caso del *Vampiro* o como en el caso del *Tuerto* Giraldo, sino hacer **una condensación de muchos personajes**. (…) **uno tiene que ir abierto, flexible, a encontrar, pero al mismo tiempo necesita una dirección para encontrar algo; no se puede mezclar todo con todo, ni en la entrevista, ni en el relato, ni en el texto final**. Hay pues una mediación muy ambigua que se le escapa a uno cuando la trata de conceptualizar [Molano 1990 : 12].

Cette description que l'écrivain sociologue nous fournit de son procédé, en 1990, se voit enrichie par une exposition ultérieure, qu'il effectue devant des chercheurs et des étudiants en sciences sociales, dans le cadre d'un séminaire de 1998 sur l'emploi du récit de vie comme moyen de collecte des données. Alfredo Molano y laisse entendre qu'il ne néglige pas l'information quantifiable, exprimable statistiquement, ni l'analyse d'autres sources documentaires, tout en accordant la priorité au matériel issu des entretiens avec les témoins. Il extrait les points communs d'un ensemble de récits certes différents, mais qui évoquent une même situation problématique depuis une même perspective, en vue de construire un récit basé sur ces éléments, en respectant le langage des informateurs, leur façon de s'exprimer.

> **Las versiones eran diferentes, pero eran más bien matices de una misma versión** y, haciendo a un lado los libros, haciendo a un lado las normas metodológicas, los esquemas, **decidí coger el material y trabajarlo tal como yo sentía que tenía que trabajarlo: simplemente poniendo un poco entre paréntesis la singularidad de las historias para captar la generalidad de la historia que me estaban contando**, mostrando un respeto absoluto por el lenguaje de la gente [Molano 1998 : 104].

Molano ajoute que sa « méthodologie » – il utilise à dessein ce mot auprès des étudiants et chercheurs présents à son séminaire – entraîne l'enregistrement de nombreux récits sur un même événement. Il en construit un nouveau « qui condense toutes les histoires autour de cette histoire ». De ce fait, « un ensemble d'entretiens vous permet de travailler sur une histoire ». Ce récit ne saurait jouir d'une représentativité statistique, ce vers quoi l'approche qualitative en sciences sociales, en général, et Alfredo Molano, en particulier, ne tendent pas, mais s'avère tout à fait représentatif sur le plan thématique.

> Yo personalmente cuando trabajo con esta metodología, **grabo muchas historias sobre el mismo tema o muchos personajes que tienen que ver con el mismo evento**. **Del conjunto de entrevistas sale una historia**, una historia que uno ve naturalmente en un promedio, la historia de vida es una metodología radicalmente opuesta a la metodología cuantitativa estadística, **es, si ustedes quieren, la sistematización de un síntoma pero no el análisis de la frecuencia de los casos**, es el caso hecho historia (…). **Un solo caso es una historia y una historia condensa las [otras] historias que están alrededor de esa historia**, de tal manera que un conjunto de entrevistas le permite a uno trabajar una historia [Molano 1998 : 106].

Notre entretien à l'écrivain sociologue en août 2010 nous permet de comprendre que cette « direction », à laquelle il se réfère dans son texte de 1990, cette « histoire » ou cet « événement » dont il parle en 1998, constitue l'axe autour duquel se tisse l'imputation.

> Por ejemplo, los desplazados. **El tema**. El tema ya me da una línea -¿No es cierto?- de interrogantes, de preguntas. De ahí **yo grabo muchísimas entrevistas** y **las leo muchísimas veces**. Leo una entrevista veinte veces, diez veces, **hasta tener el conjunto más o menos claro**. **Después voy dentro de esas entrevistas; hay una, digamos,**

> **que es más completa**, que da cuenta más coherentemente de la situación. **Esa es, digamos, el hilo conductor y las demás alimentan esa** [Molano 2010 : (15:27)].

Alfredo Molano définit le sujet à traiter, « par exemple, les migrants forcés. Ce sujet me permet de tracer une ligne ». Sur cette base, « j'enregistre de nombreux entretiens ». Enfin, il se sert de l'entretien qu'il juge « le plus complet », le plus riche en éléments, comme « fil conducteur », qui, à son tour « se nourrit des autres [entretiens] ».

D'autres auteurs peuvent appliquer des techniques narratives équivalentes ou similaires à celle de l'imputation. Nous pouvons citer, à ce sujet, l'écrivain allemand Winfried Georg Maximilian Sebald, dont le critique littéraire français Emmanuel Bouju analyse la démarche créative. E. Bouju montre de quelle manière peuvent s'imbriquer le témoignage et la fiction dans des œuvres comme *Les émigrants* (1994) et *Austerlitz* (2001). Dans les deux, le narrateur, fictif, fait appel aux voix des témoins, également fictifs, évoquant leurs paroles et citant le contenu de leurs cahiers, leurs notes et leurs agendas.

Le narrateur se sert également des photographies insérées dans le texte, comme le fait Molano. Les témoins chez Sebald font allusion, eux-aussi, à d'autres individus qu'ils auraient connus ou côtoyés. Cette procédure permet à l'écrivain allemand de présenter une histoire collective, grâce à des personnages non réels, mais qui permettent de reconstruire et de remémorer des événements historiques. Nous observons pourtant deux différences essentielles entre la procédure de W. Sebald et celle d'Alfredo Molano. Premièrement, les textes de l'Allemand relèvent de l'écriture fictionnelle, tandis que l'œuvre du Colombien se veut factuelle. Deuxièmement, les témoins convoqués par Sebald pour s'exprimer sont fictifs, tandis que ceux qui s'expriment dans les livres d'Alfredo Molano sont considérés comme réels.

Ce pourcentage de fiction largement supérieur chez W. Sebald dérive du fait que les témoins qu'il convoque sont déjà morts : appartenant à une époque lointaine, l'écrivain ne les a pas connus personnellement. En revanche, Molano a rencontré et interrogé la plupart des témoins. W. Sebald s'adonne à un travail de reconstruction des témoins, il les re-crée. Sur ce plan, il effectue, lui aussi, un travail d' « imputation » : il injecte dans des personnages fictifs des expériences historiques.

Cependant, dans les deux cas, l'incorporation à un personnage de traits appartenant à d'autres, voire la création de personnages composites, vise donc à découvrir ou à redécouvrir un monde disparu, chez Winfried Sebald, ou ignoré, dans le cas de l'écrivain sociologue.

> **La douleur de la remémoration, ou du remémoré** (rappelant l'*Eingedenken* de Walter Benjamin) **relève du « travail engagé » du souvenir**, de cette pente irrépressible qui conduit l'esprit, et avec lui l'écriture, et avec lui la lecture, **à poursuivre les chimères d'un monde disparu ou « depuis longtemps abandonné »** [Bouju 2006 : 54].

Alfredo Molano ne nous informe pas de façon explicite et systématique dans ses textes lorsqu'un personnage est le produit de l'imputation. Il nous précise ponctuellement quels personnages sont composites, produit de l'application de la technique, et lesquels ne le sont pas. Il nous informe notamment que le personnage *Tuerto* Giraldo, de *Corte*, est présenté tel qu'il est dans le monde réel, sans avoir fait l'objet de l'imputation, tout comme les différents personnages de *Trochas*, exception faite de Melisa. Dans le dernier chapitre du volume, au cours duquel l'écrivain médiateur s'exprime, il nous dévoile la nature particulière de Melisa.

> Hicimos grabaciones también con guerrilleros de base. La historia de una muchacha nos conmovió particularmente. Parte de esa historia intensa, conmovedora y adolorida pero llena de fe, la cuenta **Melisa, que es el único personaje del libro construido a partir de muchas voces** [*Trochas* : 201].

Le personnage de Melisa est donc composite. Les différentes mésaventures vécues par la combattante ne reflètent donc pas la succession d'expériences d'un seul et même individu dans « le monde extralinguistique » – comme les philosophes John Austin et John Searle désignent le monde réel, physique, tangible –, mais de deux ou plusieurs individus. Nous nous demandons si le récit du triste sort de Liliana, elle aussi, comme la narratrice, victime du sexisme et du harcèlement, est vraiment raconté par Melisa, comme nous le laisse entendre le récit de cette dernière. Liliana, elle-même, aurait pu le narrer à Alfredo Molano, lequel l'a par la suite incorporé au récit du personnage de Melisa [*Trochas*: 146-150]. Un élément assez évident permettrait d'infirmer cette possibilité : la mort ultérieure de Liliana, racontée par Melisa, à la suite d'une morsure de serpent [*Trochas*: 156-157]. De plus, Melisa nous informe avoir connu une autre femme, Beatriz, une Colombienne installée en Équateur. Melisa y a résidé pendant plusieurs mois, après avoir enfanté et avoir essayé de tuer le meurtrier de son mari. Dans son récit, enchâssé dans celui de Melisa, Beatriz parle de ses activités auprès du mouvement rebelle M-19 en Équateur et évoque quelques opérations militaires, dont la séquestration d'un avion de ligne, auxquelles elle a participé [*Trochas*: 161-165]. Ce récit de Beatriz peut bel et bien avoir été directement rapporté par elle à Molano, qui l'aurait alors mis à la disposition de Melisa, au lieu de le présenter comme un récit indépendant.

En observant que l'auteur n'applique pas la procédure d'imputation dans tous les cas, nous nous demandons dans quelles occasions et pourquoi il ne le fait pas. Peut-être lorsque le témoin s'exprime de façon très claire, très riche ou chargée d'une émotivité très personnelle ? À

ces questions, que nous lui avons posées en 2010, l'écrivain répond qu'il s'abstient de fusionner les individus et leurs histoires « souvent, car il existe des témoignages […] largement supérieurs à toute imputation, mieux enchaînés, plus articulés. Alors, je les garde tels quels ». Il assure n'y intervenir que pour en ajuster la ponctuation, dans la version écrite, et d'autres détails qu'il juge secondaires. Il transmet donc certains témoignages mot à mot, notamment ceux qui comportent, d'après lui, « une responsabilité (…) morale très forte ».

> Sí, **muchísimas veces**. **Muchísimas porque hay testimonios que en general son muy superiores a cualquier imputación**, entre comillas, en el sentido en que **están mejor hilados, son más articulados**. Entonces yo esos los dejo, ajusto algunas cosas de puntuación o de edición muy elementales. Pero en general hay testimonios completamente textuales. **Hay unos que tienen una responsabilidad** - ¡Qué le digo yo! - **moral muy fuerte** [Molano 2010 : (20:13)].

Revenons à nos exemples et remarquons, dans le récit de Don Pedro [*Penas*], les références permanentes qu'il fait à *Flaco* et également à Vicente, ses amis de réclusion les plus fidèles. Pedro intercale la progression de son parcours avec celles des deux autres hommes, ce qui est normal sur le plan logique et narratif, car tous les trois partagent la vie en prison et forgent une amitié et une entraide solides. Pedro connaît pourtant un grand nombre de détails sur l'enfance et sur la jeunesse de *Flaco*, précédant de longtemps l'entrée de celui-ci en prison. La possibilité pour Pedro d'avoir obtenu ces renseignements directement de *Flaco* apparaît totalement plausible. Mais une rencontre directe de l'auteur et de *Flaco* – ou de la personne réelle dont il est inspiré –, lequel lui aurait passé sa vie en revue, n'est pas à exclure. L'écrivain aurait ainsi transmis ces propos par le biais du personnage central, Pedro, qui présente la vie de *Flaco* au discours rapporté, indirect et en introduisant une analepse.

> **El Flaco hizo las cosas como Dios manda**: en silencio y sin asco. (…) Nosotros, Vicente y yo, ya teníamos ganada una trayectoria y éramos conocidos. Pero **el Flaco, que hacía poco había llegado por primera vez, tenía que decirnos quién era y de qué era capaz** (…). **El Flaco nació mirando trabajar al viejo** (…). Tenía trece hermanos (...). Don Ignacio, el padre, lo quería mucho. (...) No duró mucho en la correccional. (...) **El Flaco ahorró todo lo que ganaba entregando pedidos**; ligó con un amigo de colegio que le enseñó a robar en los almacenes. (…) **El Flaco huyó mucho tiempo**, más de los ojos que Araña [un homme qu'il a tué] dejó abiertos que de la Ley que nunca llegó. (…) **El Flaco siguió su vida** como si nada hubiera hecho. (…) **El Flaco andaba enloquecido** con las locuras que hacía en los huequitos de Helenita (…). **El Flaco desconfiaba de todo el mundo**; quedó notificado de la crueldad de la cana (…). **Fue por aquellos días cuando conocí al Flaco ya en persona** (…) [*Penas* : 93-94].

Un autre exemple de possible imputation se trouve dans *El diario de Sharon*. Celle-ci, protagoniste du récit quoiqu'elle n'en prenne pas en charge la narration, cas peu fréquent dans notre corpus, a bien pu relater sa vie au narrateur, l'homme qui l'accompagne au bord du bateau

dans lequel se déroule la plupart de l'action. Néanmoins, Sharon – ou l'individu réel dont elle s'inspire – a également pu rendre compte de son existence directement au médiateur.

> **Le dije que** no me gustaba su nombre porque me parecía muy duro. "No te preocupes, llámame como quieras: cacha, perla, aguadija. Mi verdadero nombre es María Ignacia (…)". **Y comenzó a contarme el rollo de su historia** (…). **Nacha no sabe de dónde es ni de quién nació** (…). **Se recuerda jugando pelota en un patio** – que después supo que era le hospicio de San José – con las Hermanitas de los Pobres (…) **El día que le vino la regla, doña Carlota le contó, mientras se vestía, que la madre Asunción era hermana de Piedad**, "tu mamá de cama, que te dejó al cuidado de tu tía monja porque no se había casado con tu papá (…)". **Mientras ella me contaba tanta intimidad**, – sin razón alguna, ya que apenas nos habíamos conocido subiendo a la Sierra –, **yo pensaba que había que cambiarle de nombre**, porque el tal Nacha era muy duro y se podía confundir con macha, cacha, tacha [*Rebusque* : 106-107].

Grâce au micro-récit enchâssé, le narrateur présente également des éléments biographiques centraux et des aspects anecdotiques de la vie de Jim, un de ses compagnons de périple, et de Larry, un autre membre de l'équipage. Du point de vue narratif et logique, il est normal que, après une longue période de connivence et de travail ensemble, le narrateur connaisse de nombreux détails de la vie de Jim et de Larry. Cependant, il est aussi tout à fait vraisemblable que l'écrivain se soit entretenu directement avec eux ou ait rencontré les individus dont il s'est inspiré pour construire ces personnages.

> **Nada que aparece Jim**. La noche está llena de estrellas, pero el horizonte sigue negro y nada me ayuda a curar la ansiedad de estar esperando. **Jim nunca le ha incumplido una cita a nadie**. Hijo de escoceses, sabe cumplir su palabra contra viento y marea. **Jim es un marino que sabe del mar porque nació en su orilla**, en una isla del Pacífico canadiense, al norte de Vancouver, llamada la Pequeña Consentida. (…) **Muy joven se lo llevó su uncle Tom a los muelles** en donde, correteando primero y trabajando después, aprendió todos los secretos de la pesca de bacalao. (…) **Aprendió también a jugar cartas** y billar, llegó a ser tan conocido en el King como en las tres bandas. (…) Larry y Jim se volvían a encontrar para subirse al barco, y volvían a emborracharse como si hubieran dejado de verse otros diez años [*Rebusque* : 108-109].

Tel que l'énonce également O. Fals Borda, l'imputation doit être considérée comme « une alternative de recherche valable » en sciences humaines et sociales, fondée sur la mise en valeur d'informations orales, même si cette façon de procéder a été développée en dehors du cadre universitaire à proprement parler.

> **Pero estas técnicas no se aprendieron en la academia**. **Se desarrollaron por fuera de ella como una alternativa investigativa válida**, como una búsqueda legítima de hechos y evidencias sobre la realidad elusiva, **especialmente en aquellas circunstancias en las que no hay documentación escrita ni fuentes secundarias** accesibles (…) [*Corte* : 17].

Demandons-nous, en lisant le fragment ci-dessous, si c'est réellement Ana Julia qui a raconté l'histoire d'Evelio, son mari, au médiateur, ou si celui-ci a obtenu directement cette

information d'Evelio lui-même ou, encore, si autant l'une que l'autre ont apporté des éléments permettant de restituer le parcours d'Evelio durant son absence.

> **Evelio se apareció el 24 de diciembre del 57. Se había desilusionado de la lucha**. (…) los godos habían sido derrotados en muchas regiones y los liberales habían podido volver. (…) **No quiso hablar nada**. Me saludó y me pidió comida. **Solo mucho tiempo después me contó lo que cuento ahora** [*Tropel* : 152-153].

Les exemples précédents nous permettent de conjecturer que l'imputation peut s'opérer au travers des micro-récits – ou récits emboîtés –, par lesquels un témoin évoque la vie d'autres personnages. Ce serait donc une procédure plus facile à opérer tout en étant acceptable, car il est tout à fait naturel et vraisemblable qu'un individu parle de quelqu'un d'autre. Il nous apparaît impossible de déceler si cette convocation d'autres voix découle systématiquement d'un appel effectué par l'écrivain, lequel incorpore les voix de tierces personnes à la voix du narrateur ou si c'est le narrateur lui-même – ou le personnage réel qu'il représente – qui effectue ces évocations. Les deux phénomènes peuvent bel et bien se produire.

L'autre manière de procéder à l'imputation consiste donc, conformément à la pratique ordinaire de la technique, à fondre entièrement deux personnages ou davantage en un seul. Une maîtrise parfaite de la procédure par l'écrivain nous empêche donc d'élucider si un personnage textuel renvoie à un seul et même individu réel ou bien à deux ou plus. Voyons ce qu'A. Molano expose, en prenant l'exemple des personnages de *Tropel* précisément, dans le prologue à ce même volume. L'écrivain nous parle, entre autres, d'Ana Julia :

> (…) **me boté encima de las entrevistas del Valle y de Boyacá y reviví a los hombres y mujeres de carne y hueso que habían contado su historia**. **De ese río de sensaciones salieron los personajes, uno a uno**: Ana Julia, El Chimbilá, El maestro, José Amador, Nasianceno Ibarra. **Hablaban apasionadamente, sin objetividad, y así, chorreando sangre y lodo, entraron en el texto**. No se trataba de hacer la historia de la Violencia, sino de contar su versión [*Tropel* : 11].

Il convient de signaler que tous les micro-récits permettant d'évoquer un personnage absent ne relèvent pas d'une procédure d'imputation. Évidemment, lorsque le personnage et l'événement évoqués au discours indirect appartiennent au passé, vis-à-vis du moment ou s'exprime le narrateur, il peut bien s'agir d'un souvenir qui lui est propre. Bien que nous considérions que l'imputation à décalage temporel – pour désigner en quelque sorte l'éventuelle fusion d'individus et d'événements appartenant à des époques différentes – reste possible, nous pensons que cette procédure risquerait énormé de nuire à la factualité du personnage ainsi élaboré. L'écrivain nous précise, comme nous l'avons déjà signalé, que c'est la grande ressemblance entre eux qui permet la fusion ou la synthèse d'individus en un personnage. Cette

ressemblance se mesure non seulement en termes de caractérisation (âge, aspect physique, lieu d'origine) et sur le plan spatio-temporel (région, département ou province, contrée, lieu-dit, entourage), mais surtout sur le plan de la problématique abordée. Les différences entre l'un et l(es) autre(s) doivent obligatoirement se circonscrire à des détails secondaires, de préférence considérés comme tels par les « individus-source » eux-mêmes. Le médiateur, à l'issue de l'observation de terrain et des entretiens, doit aussi s'assurer que les individus sélectionnés pour être fusionnés permettent de construire un « personnage cible » crédible. N'oublions pas, comme nous le rappelle l'auteur lui-même, que les personnages et les récits sont présentés aux individus et aux populations sur lesquels il s'est fondé, dans une sorte de procédure d'homologation ou de mise en conformité. Si les individus réels se reconnaissent dans les personnages, c'est que le procédé d'imputation est réussi.

La fusion d'un individu habitant au sud du département de Tolima avec un autre, du département de Valle, par exemple, peut s'avérer contrefactuelle si l'un des deux le juge ainsi ou si l'écrivain chercheur croit que leurs parcours ne sont pas similaires. Cette fusion n'est donc pas viable même si les deux provinces sont limitrophes – l'écart entre deux villages non mitoyens de deux départements peut dépasser largement 200 Km –, même si les individus appartiennent à la même l'époque, et par « époque » il faudrait souvent entendre année, voire mois, même si leurs expériences se ressemblent. La fusion d'un habitant du nord de Valle des années soixante, à la fin de la période historique de *la Violence*, avec un autre habitant le même endroit, du même âge, aux mêmes caractéristiques socio-économiques et socioculturelles, mais du milieu des années quatre-vingts, à l'aube de la consolidation du cartel mafieux de Cali – la capitale de Valle – apparaît également difficile. Même si à une échelle macro des similitudes, voire des rapports de cause à effet, peuvent exister entre une époque et l'autre, cette différence sur le plan historique éloigne un témoin de l'autre.

3.1.1 L'imputation en tant que manifestation verbale chorale

Pour conclure, nous verrons que la technique de l'imputation intensifie deux phénomènes inhérents à toute communication verbale littéraire ou non : la polyphonie et le dialogisme discursif. Nous traiterons plus loin d'un autre phénomène du même type, l'intertextualité, également propre au langage verbal et exploitée par l'écrivain chercheur.

La notion de polyphonie a son origine dans le domaine de la musique et du chant, où elle désigne un procédé d'écriture qui consiste à superposer deux ou plusieurs lignes, voix ou parties mélodiquement indépendantes selon des règles contrapuntiques. De façon générale, la

polyphonie consiste en l'interprétation simultanée de plusieurs voix, voire de plusieurs instruments en harmonie, même si certaines compositions semblent vouloir échapper à cette règle. Le mot a ultérieurement été emprunté par la théorie littéraire et par nombreux représentants de la linguistique énonciative et pragmatique ; il désigne dans ce contexte la juxtaposition de voix ou de « sujets énonciateurs ». Mikhaïl Bakhtine utilise en effet l'adjectif « polyphonique » pour désigner le style romanesque d'Igor Dostoïevski.

> [I]l est le créateur du roman polyphonique. (…) **On voit apparaître, dans ses œuvres, des héros dont la voix est, dans sa structure, identique à celle que nous trouvons normalement chez les auteurs**. Le mot du héros sur lui-même et sur le monde est aussi valable et entièrement signifiant que l'est généralement le mot de l'auteur (…). **[Le mot du héros] possède une indépendance exceptionnelle dans la structure de l'œuvre**, résonne en quelque sorte à côté du mot de l'auteur, se combinant avec lui, ainsi qu'avec **les voix tout aussi indépendantes et signifiantes des autres personnages**, sur un mode tout à fait original [Bakhtine 1970 : 33].

Bien que sur un plan entièrement différent, car fondé sur la factualité, le témoignage nous semble répondre parfaitement à cette caractérisation. En effet, la voix des témoins, narrateurs de leurs propres trajectoires, revêt autant d'importance, voire davantage que celle du médiateur. Certes, ce dernier permet aux témoins de s'exprimer, mais, sans eux, le médiateur aurait peu de chose à dire, comme nous l'avons énoncé précédemment. La pratique de l'imputation complexifie et enrichit le processus : lorsqu'un personnage parle, raconte son histoire, un ou plusieurs individus autres que lui et qui ont fusionné dans un même sujet parlant s'expriment en même temps. Le narrateur, les individus qui en font partie, d'autres personnages du récit et sans doute Alfredo Molano, le médiateur – qui cautionne les interventions et les positionnements de témoins – font entendre leurs voix dans une harmonie thématique et générique.

Le linguiste français Oswald Ducrot souligne, lui aussi, la possibilité pour plusieurs acteurs de s'exprimer de façon simultanée ou concomitante, au cœur de l'idée de polyphonie. « L'objet propre d'une conception polyphonique du sens [est] de montrer comment **l'énoncé signale dans son énonciation la superposition de plusieurs voix** » [Ducrot 1984 : 183].

Il ajoute également, plus loin, que les énonciateurs sont « censés s'exprimer à travers l'énonciation sans que pour autant on leur attribue des mots précis » [Ducrot 1984 : 204], comme ils le font effectivement par le biais de l'imputation. Souvent, quand un personnage composite laisse entendre sa voix, nulle façon de savoir lequel de ses « composants » est en train de s'exprimer, ce qui ne porte néanmoins aucune atteinte au contenu ni à l'intention du message. Tout au contraire, ce caractère polyphonique l'enrichit.

Le linguiste Alain Rabatel aborde la polyphonie de manière similaire à celles de Bakthine et d'O. Ducrot, dont il s'inspire. Ainsi, pour lui, cette confluence de voix :

> [C]orrespond à **un phénomène langagier d'essence esthétique, caractéristique de certains discours romanesques dans lesquels le narrateur fait parler des points de vue différents**, sans paraître les subordonner au sien propre [Rabatel 2008 : 363].

Mais, comme nous venons de l'expliquer, le phénomène polyphonique dépasse largement le cadre du discours littéraire romanesque et de l'écriture esthétisante ; il englobe ainsi toutes les formes de la communication verbale. Il en est de même pour le dialogisme. En fait, Alain Rabatel considère que le dialogisme et la polyphonie sont des phénomènes complémentaires, puisque les deux entraînent la présence d'un « troisième dans le dialogue » [Rabatel 2008 : 361]. On entend ici par « dialogue » l'interaction entre les personnages du récit et le lecteur ou entre d'autres intervenants (dont l'auteur) et le lecteur. De plus, polyphonie et dialogisme ont en commun la mise en évidence de « la fin de l'unicité du sujet parlant » [Rabatel 2008 : 363]. Le dialogisme, vaste et subtil, car il opère même lors des monologues et des opérations mentales silencieuses qui s'appuient sur le langage verbal, est ainsi défini :

> Le **phénomène linguistique fondamental de tout énoncé traversé par le dialogue interne ou externe que l'énonciateur entretient avec d'autres énonciateurs, passés ou à venir**, *in absentia* ou *in præsentia* [Rabatel 2008 : 363].

Lors de l'imputation, les mots de l'énonciateur – le narrateur, le témoin – portent donc en eux-mêmes ce que chacun des individus qui se sont fondus en un seul a voulu exprimer.

Chapitre 3.2 Le rôle du paratexte dans les œuvres d'Alfredo Molano

Les différents éléments scripturaux et non verbaux qui favorisent l'accès du lecteur au texte proprement dit sont connus, grâce aux travaux de Gérard Genette, sous le nom de paratexte. Le passage en revue de ces éléments est recommandé, dans la mesure où ils fournissent au lecteur des informations lui permettant de comprendre plus facilement le sens du texte ou de l'explorer plus en profondeur. Cependant, la consultation du paratexte n'est pas obligatoire : certains lecteurs en font abstraction au nom du gain du temps, réel ou supposé, bien que l'omission du paratexte puisse s'avérer désavantageuse pour un lecteur connaissant peu le sujet traité ou le genre auquel appartient l'ouvrage. D'autres lecteurs considèrent que le paratexte tend à orienter la lecture et entraîne une interprétation biaisée.

Pour Gérard Genette, la paratextualité constitue « la relation (...) moins explicite et plus distante » que le texte proprement dit entretient avec « les indices pourtant significatifs, mais souvent jugés secondaires par le lecteur non averti », tels que les titres, les sous-titres, les dédicaces, les préfaces et autres éléments verbaux et non verbaux qui accompagnent le texte [Genette 1982 : 11]. En général, le paratexte, dans le témoignage et dans d'autres genres qui se réclament de la véracité, comme l'autobiographie, joue un rôle central en tant que dispositif de garantie. Le recours au paratexte dans les textes fictionnels reste beaucoup moins systématique, sauf s'il vise à créer un effet de vraisemblance. Accessoirement, le paratexte fictionnel peut servir à une stratégie commerciale ou de diffusion, lorsqu'il met en relief que l'auteur ou l'ouvrage a remporté un prix littéraire ou a fait l'objet de critiques positives.

Alfredo Molano se sert du paratexte à différents degrés. Dans *Corte*, les paratextes, abondants et variés, fournissent d'importantes clés pour la compréhension de l'ensemble du volume. Les récits peuvent certes être lus sans s'appuyer sur l'information paratextuelle, mais elle apporte des renseignements clés sur la démarche de l'auteur (prologue, remerciements) et sur l'historicité des événements (notes de bas de page, remerciements). Les paratextes favorisent donc une compréhension plus aisée pour le néophyte (comme le permet notamment le glossaire) et apportent des pistes sur les éventuelles motivations personnelles de l'auteur (dédicace). Des éléments discursifs, non verbaux et mixtes, tels que les notes de bas de page, les photographies et les cartes, renforcent le caractère véridique de l'information.

3.2.1 Les titres et les sous-titres

Les titres des recueils remplissent dans bien de cas une fonction totalisatrice, de regroupement thématique autour d'une région, d'une époque ou d'une problématique. Néanmoins, ils n'apportent pas toujours de renseignements synthétiques *stricto sensu* sur la thématique abordée. Ils demandent souvent la lecture du sous-titre, lorsque celui-ci existe, et une certaine connaissance encyclopédique du sujet de la part du lecteur. Certains titres exigent tout simplement la lecture du volume dans sa totalité pour n'être compris qu'à posteriori.

Un titre comme *Penas y cadenas* permet d'imaginer facilement – sans se tromper – le sujet traité : la vie en prison, les circonstances qui poussent un individu vers la réclusion criminelle. Le titre *Selva adentro* annonce des récits sur la forêt tropicale, sans doute autour des conditions de vie, de la nature et du paysage, et préfigure un voyage ou un récit d'aventures : le néophyte pourrait penser à des fictions courtes comme celles d'Horacio Quiroga. C'est bien le sous-titre qui fournit des précisions sur le type de texte et sur son objectif : une étude sociologique et historique, basée – entre autres – sur la collecte de récits oraux, au sujet du peuplement d'une région ou d'une province : *una historia oral de la colonización del Guaviare*. Entre le titre, très littéraire, et le sous-titre, qui pourrait renvoyer à un mémoire de recherche, s'établit une curieuse dichotomie qui annonce une œuvre hybride.

Un titre comme *Trochas y fusiles*, sans aucun ancrage spatial ni temporel, évoque pourtant des zones difficilement accessibles, des chemins muletiers ou impraticables et des hommes armés ; le sous-titre, *historias de combatientes*, en précise l'idée, confirme l'hypothèse initiale et désigne clairement la composition et le but du recueil, même s'il n'apporte pas de véritables précisions sur la région ni sur l'époque dont il est question. *Los años del tropel* peut évoquer, comme syntagme nominal, une époque d'agitation sociale, même si nous ignorons le sens spécifique du mot *tropel* dans le contexte colombien : agitation sociale, émeute, soulèvement. Le sous-titre *Crónicas de la Violencia* enrichit et précise cette information, y compris lorsque le lecteur étranger ne saisit pas le sens exact de *Violencia* avec majuscule et ne parvient donc pas à interpréter le mot en tant que période historique, mais se contente de l'acception littérale. De toute manière, les deux sens du mot, dénotatif et connotatif, sont à prendre en compte. Le titre le plus déconcertant et le plus dépourvu de renseignements thématiques et contextuels pourrait être *Así mismo*, au sujet duquel le sous-titre du volume, *relatos*, ne nous fournit pas davantage de précisions. Nous savons simplement qu'il s'agit d'un recueil. Cette opacité pourrait déclencher des doutes sur la véracité du document, qu'on pourrait prendre d'emblée justement pour un recueil de nouvelles, entièrement fictionnel.

Observons, comme l'a fait le critique littéraire et avocat colombien Felipe Martínez Pinzón pour certains couples « titres et sous-titres » [Pinzón 2008], que les champs lexical et sémantique de la plupart de ces couples dans les textes d'Alfredo Molano, à l'exception de *Tropel*, de *Así mismo* et de *Penas*, revêtent des implications telluriques. Ils sont lexicalement et sémantiquement liés à la terre (« *selva*, *tierras*, *desterrados* ») ; à un espace physique dont on sort (« *desterrados*, *aduanas*, *desarraigo*, *embarques* ») ; à l'espace dans lequel on pénètre (« *selva adentro*, *última selva*, *viaje, colonización* ») ou dans lequel on habite (« *tierras, reserva* »). Sont également évoqués l'espace à travers lequel on se déplace (« *trochas, aguas arriba, viaje* »), les individus transporteurs et les objets transportés (« *mulas, embarques* »), et le franchissement des limites (« *corte, aduanas* »).

Même *Penas y cadenas*, qui peut s'associer à la condamnation, à la punition, renvoie à l'idée de prison (supposons que nous n'ayons pas encore regardé dans le détail la couverture du volume), d'enfermement, autrement dit, à un espace. *Los años del tropel*, pour sa part, évoque l'agitation et le mouvement, mais aussi une période, un intervalle durable. Ce titre s'ancre alors dans une perspective temporelle. *Rebusque mayor* évoque la débrouillardise à grande échelle, éventuellement dans l'illégalité. L'abstraction la plus poussée appartient à *Así mismo*. La plupart des titres des volumes se concentre donc sur « les terres », l'espace, la surface, et sert donc d'avant-goût d'un des univers préférés de l'écrivain chercheur : les terres abusivement utilisés, occupées, spoliées, délogées, par des acteurs violents.

Les titres et les sous-titres laissent transparaître également l'oscillation ou plutôt la transition entre discours scientifique et activité littéraire. Plusieurs titres et sous-titres rappellent la dénomination des études universitaires et des rapports institutionnels, dans la mesure où ils délimitent une sorte de « sujet de recherche » ou une « problématique » et, au sein de celle-ci, un objet d'étude spécifique. Nous remarquons ce modèle dans des textes comme *Trochas*, *Selva*, *Desterrados*, voire *Cosas* et *Caimán*, malgré les récits intemporels et magico-realistes qui composent ce dernier recueil. D'autres, comme *Apaporis*, *Rebusque* ou *Tropel* se détachent davantage de ce système de codification propre au discours scientifique, mettant en exergue le caractère narratif du document. Le titre le plus « littéraire », dans le sens de « non dénotatif », abstrait et énigmatique démeure *Así mismo*.

La disparition des sous-titres explicatifs répond grosso modo à une progression chronologique ascendante et à une transformation progressive du style d'écriture d'Alfredo Molano, ainsi que des liens qu'il tisse entre le récit et le rapport. Les sous-titres les plus

informatifs datent de la période du milieu à la fin des années quatre-vingt, ils accompagnent les textes les plus apparentés aux études scientifiques ou qui en contiennent (notamment *Selva* et *Cosas*). Les sous-titres des textes des années quatre-vingt-dix et du début du XXIème siècle font allusion au caractère narratif des œuvres et ressemblent à des titres de reportages ou de chroniques de presse (par exemple, « *relatos de mulas, traquetos y embarques* » – sous-titre de *Rebusque*). Les ouvrages les plus récents sont dépourvus de sous-titres.

3.2.2 Les remerciements

Les remerciements remplissent une importante fonction de passerelle entre le texte et le monde réel. Ils permettent à Molano de reconnaître l'apport essentiel des collaborateurs et des témoins, comme il le fait dans *Trochas*. Il y salue la collaboration des chercheurs, dont il cite systématiquement les noms, et l'appui institutionnel et financier que lui accordent des organismes publics et privés. Dans *Corte*, Molano, le médiateur, remercie premièrement le témoin Berardo Giraldo, *el tuerto*, d'avoir fait preuve de « la patience et [de] la générosité » nécessaires à la reconstitution orale d'une trajectoire de vie si riche, de façon conviviale et détaillée. L'écrivain exprime également sa reconnaissance aux personnes et aux institutions qui l'ont soutenu moralement, économiquement et sur le plan universitaire. Il attire notre attention sur l' « Accord colombo-hollandais » et sur la « Corporation Araracuara[118] », institutions qui ont financé le projet. Cet élément prouve aussi que les premiers ouvrages seraient en réalité des recherches dans lequelles l'écriture narrative commence à prédominer.

Dans *Selva*, A. Molano exprime également sa reconnaissance à l'égard des autres chercheurs qui l'accompagnent, aussi bien dans l'enquête de terrain que dans l'élaboration du volume. Son commentaire révèle non seulement l'existence d'un auteur multiple sous-jacent, mais surtout le passage volontaire d'un style d'écriture à l'autre, autrement dit le caractère transgénérique du livre. Grâce au professeur Paul Melman, affirme l'écrivain chercheur, le travail effectué a « dépassé » le stade de simple « rapport technique » [*Selva* : 18]. Les individus auxquels Alfredo Molano exprime sa gratitude nous fournissent des indications sur les cercles sociaux du « centre », qu'il connaît ou fréquente, et sur ses réseaux d'amitiés et de connaissances. Dans *Rebusque*, publié en 1997, l'auteur cite le journaliste et éditorialiste Antonio Caballero, positionné politiquement à gauche et célèbre en Colombie comme en

[118] La « Corporation Colombienne pour l'Amazonie –Araracuara– » , fondée en 1977 et dont le nom a été changé en 1993 pour « Institut amazonien de recherches scientifiques –Sinchi– » est un organisme d'État, subordonné au Ministère de l'Environnement de Colombie. « Araracuara » désigne en principe une zone montagneuse dans la province – le département – de Caquetá, au sud-est de Colombie, en pleine région amazonienne.

Espagne. Critique sévère des derniers gouvernements colombiens et de la stratégie états-unienne de lutte contre les drogues, l'éditorialiste la juge sanglante, coûteuse et stérile. L'écrivain sociologue, dans le même volume, remercie aussi l'investisseur hôtelier et touristique français Jean-Claude Bessudo, l'un des plus grands opérateurs touristiques de Colombie. Plus tard, le Français fut favorisé par le gouvernement Uribe, lequel lui a octroyé en concession l'administration de plusieurs parcs nationaux naturels et réserves forestières.

Dans *Trochas*, Alfredo Molano salue autant Carlos Ossa et Rafael Pardo, hauts membres du gouvernement du président César Gaviria[119], que les commandants des FARC Alfonso Cano et *Tirofijo*. Tous les quatre l'ont aidé, chacun à sa façon, à élaborer son texte. Ces contacts et influences montrent que l'écrivain chercheur dispose des canaux de communication avec le mouvement rebelle des FARC et qu'il est à la fois très proche des représentants de l'establishment. Il n'adhère pas pour autant à leur vision du monde, sans être acquis à la cause de la guérilla, dont il critique même sévèrement les méthodes et certaines actions. Ce réseau de relations montre bien l'importance, pour l'auteur-médiateur de récits de témoignage, de se faire entendre dans les milieux citadins et « mondains », dirigeants et à forte capacité décisionnelle, dont la volonté d'agir équitablement a toujours laissé à désirer et qui n'ont guère prêté attention aux voix de la périphérie.

3.2.3 Prologues, présentations et autres textes introducteurs

Les prologues et autres textes préliminaires sont rédigés par des professeurs d'université, des chercheurs ou des personnalités du monde des lettres, collègues ou amis de l'auteur, ou bien par lui-même. Certains textes ne disposent pas de prologue ni d'autre texte introducteur. Celui-ci contient des explications sur les procédures de recherche et de rédaction, sur les sujets (les régions, les époques, les problématiques) traités en priorité dans le volume et sur la situation socioéconomique et politique de la Colombie, abordée de manière globale. Le sociologue Orlando Fals Borda rédige le prologue de *Corte*. Il fait un clin d'œil à la fiction, à *La Vorágine*, roman du Colombien José Eustasio Rivera (1924). Par le biais de ce rapprochement anecdotique entre les mésaventures d'Arturo Cova, le héros de Rivera, et les récits recueillis par Alfredo Molano, O. Fals Borda tend un pont entre la violence qui sévissait alors dans la région, à l'époque de l'exploitation du caoutchouc, et la situation sociale et économique au moment de la conception et de la publication de *Corte*. L'auteur du prologue laisse ainsi entendre que cette

[119] Président de Colombie (entre 1990 et 1994) et postérieur secrétaire général de l'OEA, il a introduit ou accéléré différentes politiques et mesures de type néolibéral. Favorable au gouvernement Uribe dans un premier temps, il est progressivement devenu l'un de ses contradicteurs les plus acerbes.

violence n'a pas été exorcisée ni arrêtée : elle s'est tout simplement transformée et subsiste toujours au moment où Molano effectue ses recherches. O. Fals Borda s'avoue même déçu, non pas du travail de l'écrivain chercheur, mais de ce que lesdites recherches mettent en évidence.

> A su primera vista, **los seis formidables relatos de Alfredo Molano** sobre el reciente desarrollo y poblamiento de los piedemontes del sur de Bogotá hasta el Guaviare **me produjeron tristeza y decepción**. **Parecía trágico que, después de dos generaciones de gentes esforzadas que habían tratado de "hacer patria, prosperidad y sociedad", se cumpliera allí todavía el sino de Arturo Cova** cuando (…) sufrió las inclemencias humanas y selváticas del Isana y del Yaguaraní: "antes que me hubiera apasionado por mujer alguna, jugué mi corazón al azar y me lo ganó la Violencia". Así, la Violencia con mayúscula, la de la cabeza marciana de mantis *mariapalo*[120] que se ha ido enseñando con nosotros y con nuestros hijos sin que podamos todavía exorcizarla plenamente de nuestros espíritus e intenciones [*Corte* : 13].

Outre cette référence centrale, autant littéraire qu'historique, le sociologue et ancien collègue à l'université de l'écrivain traite abondamment de l'approche de recherche et d'écriture de ce dernier. Il fait aussi allusion à l'état de la recherche sociologique et anthropologique colombienne sur la période de *la Violence* et sur la migration paysanne vers les zones de forêt tropicale. D'autres auteurs de fiction cités par Fals Borda sont les écrivains colombiens de la région caribéenne Eduardo Zalamea Borda et David Sánchez Juliao, lesquels, depuis leur place, tout en procédant d'une manière différente, ont bâti cet espace de dénonciation sociale dans lequel l'écrivain sociologue s'inscrit.

Dans *Aguas*, l'historien Jorge Orlando Melo critique, dans le prologue que nous avons déjà cité, les dégâts provoqués sur le tissu social par l'activité économique et commerciale dérégulée, lorsque l'État, absent, n'exerce plus aucun contrôle. C'est au centre de cette problématique que se place ce volume. Melo rend aussi compte, à sa façon, de la démarche molanienne. La poétesse colombienne María Mercedes Carranza, quant à elle, insiste dans son texte introducteur à *Así mismo* sur l'optique multiple, hybride, de l'auteur, « sociologue », « historien », « journaliste ». M. Carranza décrit les « sujets d'étude » du chercheur – Molano – et les protagonistes retenus par l'écrivain – Molano. Elle souligne qu'il s'agit de gens « (…) comme vous et comme moi ».

> Grupos humanos que huyen de la violencia y de la injusticia económica. (…) **Gente que solo ha vivido la pobreza y la miseria**. (…) **Gente que ama, tiene hijos, se emborracha** [*Así mismo* : 10].

[120] « *Mariapalo* », « *Mariapalito* », « *Juanpalo* », « *caballo de bruja* » : (Col.) nom vulgaire des insectes de l'ordre *Phasmatodea* qui ressemblent à une petite tige de bois. Cette apparence leur sert de moyen de camouflage. Ils sont quelquefois confondus par les non-spécialistes avec les insectes de l'ordre *Mantidae* (les Mantis). En anglais, cet insecte est connu sous le nom de *walking stick*.

Dans *Apaporis*, A. Molano et María Constanza Ramírez expliquent brièvement l'intérêt de leur expédition, du récit de leur voyage, enrichi d'autres récits, et du regard, qui se veut subjectif, fruit du vécu plutôt que de la recherche, qu'ils posent sur la rivière, sur la forêt et sur ses habitants. L'introduction à *Cosas*, écrite par Molano lui-même, explique la façon dont « l'étude » – c'est ainsi que sont désignés le volume et son contenu –, fondée autant sur la collecte de récits de vie que sur des études agronomiques, géologiques et de biodiversité de la région, donne origine à un document composite sur une situation complexe. L'auteur s'interroge sur la responsabilité de l'État dans la colonisation de la réserve de la Macarena, sur la chaîne de montagnes du même nom, et sur la dégradation qui en découle. D'après les autorités et les médias à l'époque, tout a été provoqué par « les méchants colons ». Ce processus a pourtant eu lieu parallèlement au surgissement et à l'aggravation de la précarité et des conflits sociaux.

> En menos de una década, La Macarena ha cambiado radicalmente de significado para los colombianos. Hasta mediados de los años setenta, **la remota serranía era una reserva ambiental, que poco conocíamos, pero de la cual nos sentíamos orgullosos y hasta seguros**, porque el Estado –suponíamos – velaba por ese patrimonio. Pero poco a poco, La Macarena comenzó a ser sinónimo de conflicto. **Las informaciones de prensa** (…) **comenzaron a dar cuenta de la devastación producida por un puñado de colonos "ignorantes y brutales"**. Se nos mostraron entonces fotos de las quemas y de las "derribas", que contrastaban radicalmente con las imágenes anteriores [de] los riachuelos cristalinos, la variedad de las aves y el exotismo de la flora [*Cosas* : 7].

Alfredo Molano manifeste ainsi sa profonde préoccupation pour la région et ses habitants, tout en rappelant que, pour beaucoup de personnes et d'institutions soucieuses, du jour au lendemain, de l'ordre public et de l'environnement, la Macarena n'existait pratiquement pas auparavant. Elle n'était qu'un endroit rêvé, utopique, intemporel, fantasmatique, « trop loin du gouvernement et des soucis quotidiens des Colombiens » [*Cosas* : 8]. Vingt-cinq ans plus tard, l'écrivain chercheur dresse, dans sa tribune intitulée *Volver a la Macarena*, publiée dans le quotidien *El Espectador* en 2013, le constat de la transformation de la région en zone d'activité touristique, la présence notoire de l'armée, le repli de la guérilla – qui n'a pourtant pas abandonné la zone –, une densité de population beaucoup plus élevée et une tension sociale régnante (cf. Annexe 6.8)[121].

Comme pour les sous-titres, les volumes qui disposent d'un prologue ou d'une autre sorte de texte introducteur sont ceux qui s'apparentent le plus aux rapports d'enquête de terrain ou aux recherches scientifiques, universitaires ou institutionnelles. Tel est le cas de *Selva* et de *Cosas*, deux des premiers livres. Des œuvres beaucoup plus récentes ou dans lesquelles la présence du

[121] Molano, Alfredo. « Volver a la Macarena ». In : *El Espectador*. 8 septembre 2013.

genre narratif est complète ou largement prédominante, comme *Fierros*, ne comportent pas, en effet, de texte introducteur. Des volumes tels que *Desterrados* et *Espaldas* débutent par des textes que l'on peut considérer à la fois comme des récits et comme des paratextes introducteurs. En outre, un recueil comme *Así mismo* possède, comme nous l'avons dit, une présentation, malgré la forte densité narrative et le degré d'abstraction et d'expression imagée qu'il atteint.

Ce même texte, outre la présentation, inclut aussi une « note de l'éditeur » expliquant que les récits composant le recueil sont pour la plupart déjà parus dans *El Espectador*, quotidien à tirage national. D'autres ont été publiés dans des revues universitaires et régionales. L'un d'entre eux paraît également dans une autre compilation, publiée par l'UNICEF. Seul l'un des textes est complètement inédit. Une question peut alors surgir sur l'intérêt à rééditer des histoires déjà publiées ou en voie de parution ailleurs. L'intégration de l'ensemble des récits dans une seule unité textuelle et thématique et surtout, à notre avis, de cohérence formelle et générique, car nous avons affaire à des textes très proches de la nouvelle, justifie ce choix. L'édition sous forme d'un livre unique d'une pluralité de récits rend la diffusion nationale de ces derniers plus facile, elle augmente leur possibilité d'être lus par un public plus large et varié et donc leur impact éventuel.

La note de l'éditeur aide donc à renforcer un fil conducteur métatextuel, ou « architextuel » – pour employer un terme cher à Gérard Genette –, mettant en rapport les différentes publications. La présence au sein de *Así mismo* d'un texte, pourtant narratif, publié dans une revue de psychologie, constitue un indice du continuum d'un genre à l'autre. L'inclusion dans *Así mismo* d'un récit qui constitue, selon l'auteur lui-même, la suite et la fin d'un autre récit, publié dans *Corte* quatre ans auparavant, illustre également cette interconnexion textuelle et générique.

3.2.4 Textes conclusifs, épilogues

Moins fréquents que les textes introducteurs, dans quelques ouvrages les épilogues revêtent une très haute pertinence comme éléments explicatifs, pour l'expression des conclusions fondées sur les observations ou comme expressions des points de vue. Ils prennent donc une forme textuelle proche de l'essai. Dans les ouvrages qui en disposent, les épilogues s'avèrent aussi importants que les prologues. Par exemple, *Apaporis* dispose d'un épilogue, dans lequel Alfredo Molano formule, à la suite de la mort de Pablo, un Amérindien qu'il a connu, une réflexion sur la cosmogonie et sur la mythologie des habitants de l'Amazonie. Adoptant une position que nous pouvons qualifier d'indianiste, l'auteur insiste sur le besoin qu'éprouvent les

Amérindiens de préserver leur identité, de récupérer leur dignité par eux-mêmes et de lutter contre les abus des Blancs et des Métis.

Selva se clôt sur un texte « en guise de conclusion » qui renvoie déjà, assez explicitement, aux conclusions des rapports universitaires et institutionnels. L'écrivain y livre ses réflexions sur l'essor, sur la fluctuation, sur la portée et sur les conséquences du commerce de la coca, qu'il met en parallèle avec le développement ancien de la culture et du commerce du caoutchouc. Ces deux activités, aux débouchées si funestes, sont rendues possibles par le rôle ambigu et négligent de l'État et des guérillas, ainsi que par la cupidité des trafiquants, des commerçants, des intermédiaires, voire des producteurs, pense Molano.

Le « dernier chapitre » de *Trochas* se distingue des autres, puisque l'auteur lui-même se constitue en narrateur et protagoniste. Comme les autres narrateurs, il expose une expérience personnelle : sa visite au siège de l'État major des FARC. En outre, il livre au lecteur des clés nécessaires à la compréhension de l'ensemble du recueil, dont il explique l'élaboration. En ce sens, ce chapitre fait donc office d'épilogue [*Trochas* : 183-209].

Llano intègre également un « épilogue », désigné explicitement ainsi par l'auteur. Il y justifie la sélection des récits, souligne sa démarche historiographique, éloignée de l'historicisme traditionnel et purement documentaire, et fait l'éloge des gens « anonymes » et « sans histoire », comme dans un clin d'œil à l'École historiographique des Annales (cf. 2.4). L'auteur en profite également pour adresser ses remerciements aux multiples témoins et collaborateurs, sorte de co-auteurs, qui ont rendu possible ce texte, qualifié par lui-même de « texte pluriel ».

3.2.5 Dédicaces et épigraphes

A Elvira, que me enseñó a mirar llano [*Corte* : 7].

Nous ne savons rien d'Elvira, mais l'indication qu'Alfredo Molano nous fournit revêt à nos yeux une grande importance, car nous pouvons interpréter l'expression « *mirar llano* », pour le moins, de deux manières, voire trois. D'abord, en prenant le mot « *llano* » pour un adverbe, soit « *llanamente* », ce qui implique « regarder sans obstacles, disposer d'une vue d'ensemble, compter sur un horizon dégagé » ; mais également « *mirar llano* » pourrait signifier, dans un deuxième sens, être capable d'aborder un sujet, même complexe, avec simplicité, sans

prétention. Enfin, « *mirar Llano* » pourrait aussi signifier « diriger son regard vers la Plaine, la Savane, les *Llanos orientales* », dans lesquels se déroule la plupart des événements[122].

Si les remerciements s'adressent notamment aux cercles universitaires, institutionnels ou politiques, les dédicaces s'adressent, elles, à des individus presque anonymes. Le lecteur, y compris le connaisseur en profondeur de l'œuvre de Molano, serait donc presque incapable de les identifier. Les dédicaces peuvent couvrir la totalité du volume ou en précéder certains récits. Elles ne sont transparentes que pour l'auteur et son entourage immédiat.

Penas est dédicacé « *a Felipe y Laura Zoé, que entenderán algún día el valor de sus mamás* ». Imaginons, par exemple, que les intéressés sont des enfants ou de jeunes adultes, fils de ces femmes prisonnières dont le témoignage est recueilli ou qui sont à l'origine de certains personnages. Nous n'en pouvons rien savoir ni inférer. Dans le même volume, le dernier récit, consacré au personnage d'Isidro, lequel donne son prénom au titre, est dédicacé à « *Martina* ». Il s'agit, comme il est d'usage dans les dédicaces, d'une référence extratextuelle, car aucun personnage de ce récit, ni du reste du volume, ne porte ce nom. Nous pourrions nous demander s'il s'agit du véritable nom de Laura, protagoniste et narratrice du récit, de la personne qui a d'abord raconté ou transmis l'histoire à l'écrivain, d'une collaboratrice, ou bien si cette évocation demeure strictement personnelle.

Dans *Llano*, plusieurs épigraphes et dédicaces nous fournissent une idée de la façon dont a été construit le texte et nous apportent des informations supplémentaires sur les personnages. Le premier récit, *La Virgen de Sibilina*, est accompagné de la mention suivante : « basé sur une idée de Ruth María Hurtado ». Nous concluons facilement que ce récit a été conçu et élaboré, pour le moins, « à quatre mains » : Ruth et l'écrivain. En outre, cette épigraphe pourrait donner à croire, sans que le lecteur puisse le vérifier, qu'il s'agit d'un récit fictionnel. Nous voilà donc immergés dans la problématique de la limite ténue, indiscernable, entre la réalité et l'invention. Quelle est-elle « l'idée » de Ruth María ? Le récit tout entier, son argument, ses personnages ? La transformation en récit d'une situation qu'elle connaît ou a vécue ? La façon de présenter un fait réel ? Nous manquons de réponse à ces questions.

[122] Voir, à ce sujet, l'intéressant article de Martínez Pinzón, Felipe (2008). « La fuga al mito. Laura Restrepo y Alfredo Molano: El cronista colombiano y la tradición literaria nacional ». In: *Proceedings of the Thirteenth Annual Graduate Students' Conference*. New York University. New York. http://ojs.gc.cuny.edu/index.php/lljournal/article/view/392/369 , consulté en janvier 2012.

Plus loin, au début du récit intitulé *Gesualdo de Maturín*, comme le personnage principal, nous lisons sous forme d'épigraphe : « A Gesualdo, qui n'est pas mort dans la Savane ». Cette assertion semble anticiper la conclusion. Certes, nous n'avons pas le moyen d'élucider ce qui s'est passé ou aurait pu se passer entre la fin du récit à proprement parler et la mort de Gesualdo, qui survient après. Nous pouvons croire effectivement qu'il est resté en prison, où il semble se trouver au moment de l'énonciation, et qu'il y est mort. Il est aussi possible que, après avoir purgé sa peine, Gesualdo ne soit jamais rentré dans sa région d'origine. La mort hors de sa terre natale n'est pas anodine : elle confirme l'impression, transmise par le personnage et cautionnée par l'auteur, selon laquelle les changements sociaux accélérés du *Llano* mettent en situation de subalternité, voire de forte infériorité, les individus comme Gesualdo. La transformation des modes de vie, la monétarisation des activités économiques et de la propriété terrienne chassent les habitants traditionnels du *Llano*. Les *Llaneros* commencent ainsi à être marginalisés, évincés, comme s'ils n'appartenaient plus à l'espace sociogéographique dans lequels ils étaient enracinés auparavant. Devenu indésirable dans sa propre terre, Gesualdo, comme beaucoup d'autres, est donc contraint de la quitter.

Sandra Milena apporte son nom et son parcours de vie à un récit précédé d'une note. Celle-ci précise que « [l']entretien [a été] effectué par Marta Orjuela ». Voici de nouveau un cas d'écriture multiple, chorale, à quatre mains, ou six : Marta – la femme qui a interrogé Sandra –, Sandra elle-même, Alfredo Molano, médiateur et éventuel modificateur ou correcteur du texte, sur le plan de la forme, du contenu ou des deux. Cette mention illustre le fonctionnement de la recherche de terrain, lors de laquelle des opérateurs ou des enquêteurs, comme Marta, collectent l'information qui est par la suite traitée et analysée de façon critique et grâce à un instrument théorique. Cette épigraphe présente aussi le mécanisme du témoignage : quelqu'un, l'informateur, rend compte de son vécu à un autre, le médiateur, éventuellement au travers d'un autre encore, le collaborateur du médiateur. Lui – s'appuyant sur un éditeur et sur un distributeur– met enfin le texte à la disposition de son destinataire ultime : le lecteur.

Desterrados débute par une dédicace « *A Mónica Restrepo, cuya risa derrota la muerte* ». Nous ignorons de qui il s'agit, sûrement un individu réel, mais il est impossible de savoir si Mónica correspond à quelqu'un dont le nom a été modifié ou si elle est extérieure aux récits du recueil. Mónica, « dont le rire a raison de la mort » pourrait donc être une exilée, une migrante forcée, la proche d'une victime ou, elle-même, une victime. Il peut s'agir également d'une collaboratrice de l'auteur ou d'une de ses proches.

À la page suivante, toujours dans *Desterrados*, apparaît un fragment du poème *Memoria terca*, appartenant au recueil *Juguetería y canciones*, du Mexicain Jaime Sabines[123] :

Buenos días, memoria terca,
Buenos días, sangre seca,
Buenos días, hueso acostado,
Buenos días, aire sin mano
(Pensar en hacer burbujas
con el corazón ahogándose).

La mémoire est têtue, souligne le poète : elle s'efforce, coûte que coûte, de refaire surface et de contourner l'oubli, elle parvient à s'imposer au silence, y compris lorsqu'elle est ensevelie par la violence et par la mort. C'est le message que nous font parvenir J. Sabines et, comme lui, Alfredo Molano et tous les témoins du recueil. Ils aspirent tous à se faire entendre malgré la distance et le bâillon que l'exil et la menace tentent de leur imposer. Cette citation exprime donc l'un des objectifs du témoignage : construire la mémoire.

La plupart des récits constituant *Así mism*o sont eux-aussi précédés d'une dédicace ou d'une épigraphe. Évoquons-en ici deux, qui attirent plus particulièrement notre attention. Premièrement, la phrase qui accompagne *El confesatorio* : « *Se necesita estar loco para poner los pies sobre la tierra* ». Sans nous dévoiler la conclusion du récit, elle nous procure un avant-goût de ce que nous découvrirons, progressivement, lorsque nous connaîtrons l'univers du capitaine Cornelio et ses aventures. Le capitaine Cornelio nous prouve que la folie n'est rien d'autre qu'une sorte de lucidité. Le récit *La cruz de madera* est dédicacé à « *Fernando Rozo, compañero de horas y de sueños* ». Comme l'indique A. Molano, F. Rozo, chercheur à qui il a aussi exprimé sa reconnaissance profonde dans le prologue de *Corte*, est, avec María Constanza Ramírez, l'un de ses collaborateurs les plus proches, inconditionnels et constants.

3.2.6 Notes de bas de page et références bibliographiques : les vestiges des rapports

Dans certains textes, les notes de bas de page servent, elles, principalement à introduire des éléments explicatifs, utiles au lecteur non averti, sans rompre pour autant la séquence narrative ou descriptive. Elles glosent ou expliquent des sigles, des localismes et d'autres termes spécifiques, inconnus ou confus. Dans d'autres cas, elles replacent les événements relatés dans un contexte spatial, temporel et historique, favorisant ainsi la compréhension et étayant la véracité des faits racontés. L'écrivain les utilise également comme mécanisme de citation

[123] In : Sabines, Jaime (1972). *Maltiempo*. Joaquín Mortiz. México D. F. pp. 23-25.

d'œuvres et d'auteurs divers, servant ainsi d'appui théorique – historique, sociologique, statistique, entre autres – à la recherche. Ces notes de base de page constituent donc une marque essentielle du discours scientifique, universitaire, ainsi que de certains documents institutionnels. Et surtout, elles renvoient à des éléments factuels.

Les premiers volumes publiés, ceux qui se situent les entre le discours scientifique et le discours narratif littéraire, accusent une présence des notes de bas de page plus marquée. Un texte dans lequel la démarche narrative commence à devenir prépondérante, *Corte*, contient pourtant un nombre assez élevé de notes de bas de page. Bien que maintes soient de nature lexicale, le recueil dispose également d'un glossaire dans les dernières pages.

Voyons donc quelques exemples de notes de bas de page dans *Corte*, afin d'observer leur utilité pratique (nous n'en conserverons pas la numérotation réelle, que nous remplacerons par un astérisque : *). Ces premières citations appartiennent au récit *Vida del capitán Berardo Giraldo, alias el Tuerto*.

> Eliseo era precisamente de la región del Guavio*. Seguramente conoció bien el problema del 39** en Gachetá porque él tenía un buen nombre en la dirección liberal [*Corte* : 39-40].
>
> * Nacido en Junín (Cundinamarca) hacia 1910.
>
> ** Hace referencia a la célebre "matanza de Gachetá" ocurrida en el año 1939 y que sirvió de argumento al partido conservador para formular la doctrina de la "legítima defensa" y del "atentado personal".

La première note apporte, on le voit, des précisions géographiques, car les lecteurs des provinces ou des zones autres que le centre du pays et le département de Cundinamarca ne sont pas censés savoir où se situe précisément « la région du Guavio », ni quelles villes et villages s'y trouvent. Éventuellement, on pourrait se passer de cette information. La seconde note fournit, en revanche, des éléments d'une plus grande importance pour la compréhension, aussi bien thématique qu'historique, de la séquence ou du passage. Par ailleurs, elle fournit des indices sur Eliseo, personnage secondaire dans le récit de vie du borgne Giraldo.

Plus loin, dans le récit intitulé *La travesía*, le narrateur dresse le portrait de sa mère. La note glose une phrase nominale et, ce faisant, ancre l'anecdote dans un contexte historique.

> Mi mamá (...) era medio indígena. Había nacido en Chaparral en los tiempos de las Guerras Grandes*, pero se hizo mujer en Natagaima [*Corte* : 170].
>
> * La Guerra de los mil días.

L'abondance des notes dans la première partie de *Selva*, moins fréquentes ailleurs, confirme, comme d'autres éléments, la prédominance du texte à caractère scientifique dans

l'œuvre. Elles apportent d'abondantes références bibliographiques, ainsi que des explications et des approfondissements critiques sur les sujets abordés. Voyons-en quelques exemples :

> Desde la colonia, la trocha sanjuanera fue utilizada para sacar el ganado de los hatos que los jesuitas habían fundado en el siglo XVII* [*Selva* : 21].
>
> *Cf. Pacheco, Juan Manuel, S. J. *Los Jesuitas en Colombia*, Tomo II, 1654-1696 (…) pp. 353 y ss., y Liévano Aguirre, Indalecio, *Los grandes conflictos sociales y económicos de nuestra historia*. (…) Vol. I, capítulo XI.
>
> Como es sabido, en los años treintas y cuarentas comenzaron a formarse en el sur y en el norte del Tolima, pero también en Cundinamarca, en la región del Tequendama y del Sumapaz, lo que sus fundadores llaman ligas y sindicatos agrarios** [*Selva* : 37].
>
> **Cf. Gaitán, Gloria, *La lucha por la tierra en la década del treinta* (…). Sánchez, Gonzalo, *Las ligas campesinas en Colombia* (…). Robinson, Cordell, *El movimiento gaitanista en Colombia* (…). Fajardo, Darío, Violencia y desarrollo (…).

Arrêtons-nous, pour finir, sur un autre exemple de note de bas de page non numérotée (marquée par deux astérisques dans le texte même). Elle apparaît dans le premier chapitre de la seconde partie de *Selva*, intitulé *De Calamar a Puerto Nuevo*, deux villages du département du Guaviare. Cette note apporte une précision qui pourrait sembler peu importance ; son absence n'entraînerait en effet aucun problème de compréhension, ne nuirait pas non plus au rythme de la lecture ou au fil conducteur du récit. Pourtant, cette précision revêt une importance majeure du point de vue de la véracité, car elle indique clairement que « les noms de certains personnages sont fictifs ». Par conséquent, on peut conclure que quelques personnages, malgré la dissimulation de leur identité, sont bel et bien réels, que d'autres personnages gardent leurs vrais noms et que l'ensemble, ou pour le moins la plupart, des faits, des individus et des endroits évoqués sont également réels. C'est donc une façon de faire comprendre « négativement » qu'une majorité d'éléments appartient à la réalité : le lecteur sait d'entrée de jeu que quelques-uns sont faux. Les autres ne le sont pas. Un témoignage fictif se serait passé de cette note (ou l'aurait introduite pour créer un effet de réalité).

> Mientras pasaba el tiempo nos distraíamos con las siete versiones sobre la muerte de Dionisio Garzón** que nos habían contado la noche anterior [*Selva* : 89].
>
> **Los nombres de algunos personajes que aparecen en esta segunda parte son ficticios.

Dans d'autres textes, le recours aux notes de bas de page s'avère plutôt sporadique. Le lecteur peut en ressentir l'absence, là où il aurait « espéré » les trouver, comme dans *Salto largo* [*Así mismo*], caractérisé par l'obscurité de son langage et par sa complexité rédactionnelle.

3.2.7 Photographies et dessins

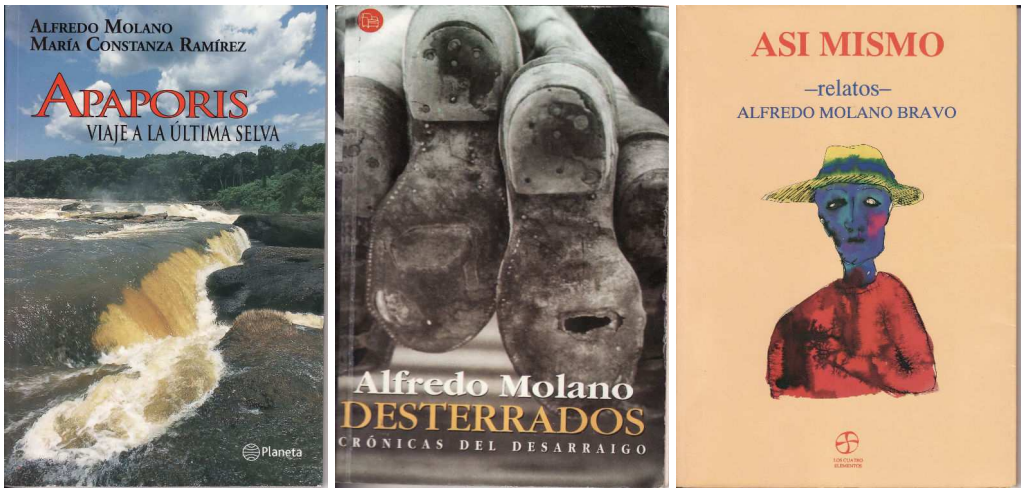
Outre l'image en couverture, certains textes affichent à l'intérieur d'autres photographies et dessins qui évoquent souvent le monde réel et portent quelquefois un sens plus ou moins métaphorique. Voyons-en maintenant quelques exemples.

3.2.7.1 Les couvertures

Toutes les couvertures – exceptés celles de *Así mismo* et de *Caimán* – présentent des photographies qui permettent de compléter ou de clarifier l'information fournie par le titre et par le sous-titre. En l'occurrence, la plupart de ces images établissent avec ces derniers un rapport d'univocité, une sorte de dénotation. L'emploi de photographies en noir et blanc, qu'elles le soient d'origine ou produit d'une manipulation, évoque à la fois le passé et un code, un mode d'expression, propre à la presse écrite. Cet emploi des gris ne peut que nous renvoyer, de prime abord, à la réminiscence, au travail de mémoire. Elle constitue donc un clin d'œil aux articles de presse, voire aux découpes d'anciens journaux. Bien que nous ne retrouvions pas dans les textes des « nouvelles » dans le sens journalistique du terme, les chroniques – de *la Violence*, du désarroi, entre autres – et certains récits qui leur sont apparentés (comme le récit de vie et le récit de voyages) y trouvent leur place.

La couverture de *Apaporis* nous montre une rivière ; celle de *Fierros*, des armes à feu abandonnées – un lecteur qui ne comprendrait pas le sens du mot *fierros* pourrait ainsi conclure que ce mot désigne, dans ce contexte, des armes. Les couvertures de *Tropel* et de *Trochas* affichent des paysans armés, auxquels font écho les mots *Violencia*, dans un cas, et *fusiles* et *combatientes*, dans l'autre. Regardons également la couverture de *Desterrados*. Bien qu'il s'agisse d'une photographie de chaussures usées, abîmées, perforées, le rapport de l'image au titre tarde ici quelques instants à s'établir. Cependant, l'association scripto-visuelle finit par s'imposer : ces chaussures représentent l'errance, la transhumance, le déplacement permanent, l'impossibilité de s'arrêter dans un endroit de façon durable. Elles symbolisent donc le désarroi.

Así mismo ne comporte pas de photographie en couverture. À cette stratégie d'ancrage dans le réel, l'auteur et l'éditeur préfèrent un dessin, plutôt figuratif mais non moins stylisé, d'un homme pouvant représenter un paysan, sans arrière-plan. Ce n'est que cela, ou rien de moins que cela, que cette illustration faussement anodin évoque : *un* paysan, *des* paysans, *les* paysans, comme la plupart des personnages de *Así mismo*. Disons que ce dessin représente « simplement » l'individu, comme le font plusieurs des textes courts du recueil, focalisés sur un être singulier, abstraction faite de son entourage.



Photographie 1 : couvertures de *Apaporis*, de *Desterrados* et de *Así mismo*.

3.2.7.2 Les photographies à l'intérieur des textes

Les images se trouvant à l'intérieur des textes remplissent deux fonctions d'importance capitale : d'une part, elles servent à établir un rapport de continuité formelle et thématique avec les photographies des couvertures. D'autre part, elles jouent un rôle de dispositif de garantie, indispensable à ce récit factuel qu'est le témoignage : elles apportent des preuves de véracité, certifiant l'existence des groupes et des populations rencontrés, des individus interrogés, des endroits parcourus, voire des moyens de transport utilisés à cette fin.

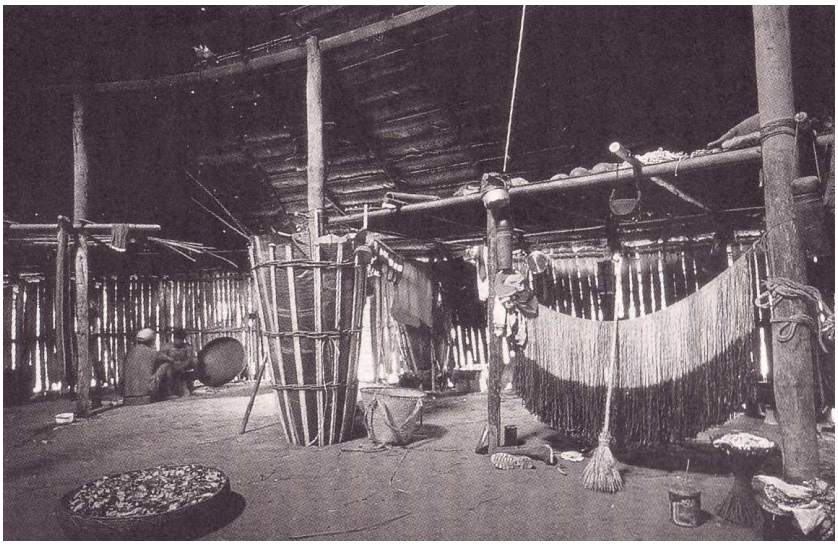
Les premiers recueils publiés disposent d'un nombre relativement élevé de photographies en noir et blanc ou en couleur. Ces textes, répétons-le, sont ceux qui gardent davantage de traces d'organisation formelle proche du discours scientifique et universitaire. *Corte* présente aussi des photographies tout au long du premier récit. Elles servent notamment à en identifier le protagoniste, *borgne* Giraldo, colon et combattant, et l'un des personnages principaux, son antagoniste et ancien compagnon de lutte, Dúmar Aljure.



Photographie 2 : *Tuerto* (le *borgne*) Giraldo dans les années soixante [*Corte*]

D'autres publications plus récentes, comme *Apaporis*, sont accompagnées de photographies tout au long du volume. L'objectif évident de ce recours à l'image consiste à prouver l'existence réelle des endroits parcourus et des individus abordés. Sur quelques-unes, nous pouvons même remarquer la présence de l'auteur, seul ou accompagné des témoins. Nous les voyons dans des endroits fermés, comme une école, une cafétéria ou à l'intérieur d'une *maloca* – l'unité d'habitation et de vie pour nombreux groupes amérindiens –, en plein air ou dans la forêt ; en déplacement – en avion, en canoë.

Outre leur importance objective comme preuves de véracité, les photographies, dans *Apaporis*, remplissent une fonction esthétique : elles portent non seulement un regard subjectif sur l'entourage, mais mettent surtout en avant l'environnement, la beauté du paysage, l'immensité de la forêt tropicale, le mode de vie des sociétés autres que celle, métisse et citadine, qui est la nôtre. Les photographies sont donc des éléments remarquables, saillants, qui attirent l'attention du lecteur. L'admiration qu'elles peuvent susciter constitue à la fois un appel, une sorte d'exhortation à nous intéresser à cette richesse matérielle et immatérielle, à la respecter et à la préserver, afin que perdure tout ce qu'elles nous révèlent.



Photographie 3 : vue de l'intérieur d'une *maloca* [*Apaporis*]



Photographie 4 : contournement d'un rapide fluvial par les occupants d'un canoë [*Apaporis*]

Dans *Cosas*, les images présentent des leaders politiques et communaux et permettent de se faire une idée des habitations, du paysage, du climat et des conditions de vie. Voyons ci-dessous deux photographies extraites du volume en question, l'une d'entre elles présente l'auteur discutant avec un représentant des paysans installés dans la réserve forestière de la Macarena.

Cette image, comme les autres, atteste la présence de l'écrivain chercheur dans la région et auprès des populations auxquelles il fait référence.





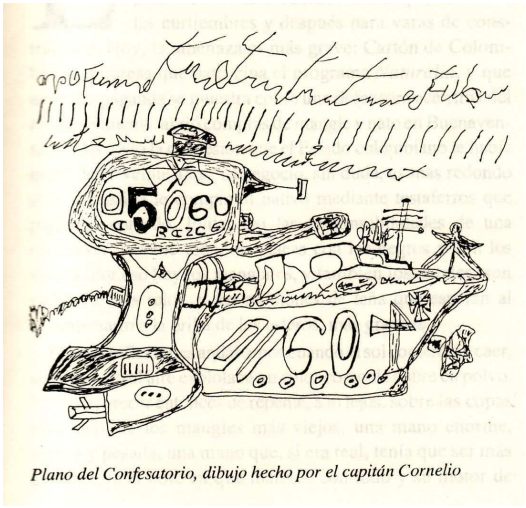
Photographie 5 : Alfredo Molano (à gauche) discute avec le leader local Mario Guerra, dans la réserve de la Macarena [*Cosas*]

Photographie 6 : Don Nicanor (au premier plan), paysan installé dans la réserve de la Macarena [*Cosas*]

D'autres photographies, extraites de *Apaporis*, apparaissent dans l'annexe 3.

3.2.7.3 Les dessins

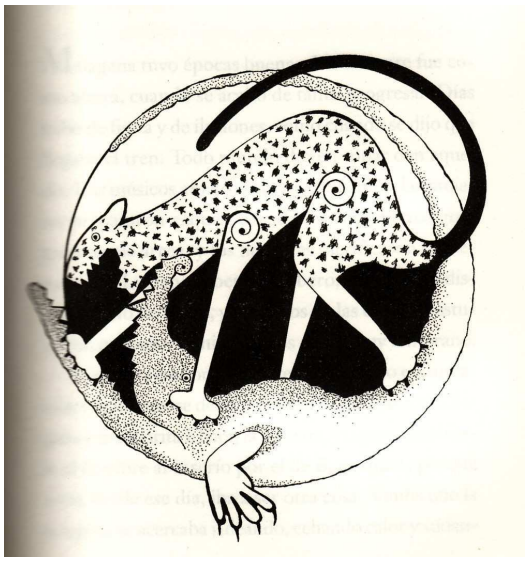
Dans les textes *Así mismo* et *Caimán* se trouvent des dessins intercalés entre les récits. Plus ou moins figuratives, ces illustrations remplissent une fonction plus évocatrice que documentaire, contrairement aux photographies des volumes précédemment cités. Dans *Así mismo*, les dessins précèdent certains récits. À l'exception du premier, chacun propose la caractérisation physique du personnage principal, représente les traits supposés de son visage, sans aucune prétention à l'exactitude. Arrêtons-nous maintenant sur ce premier dessin accompagnant le récit *El confesatorio*, image, en l'occurrence, singulière à plus d'un titre : elle ne représente pas le protagoniste ni aucun autre individu. En outre, elle constitue à la fois le plan d'un terrain et d'un bâti, et cherche à représenter des objets en trois dimensions. Ce dessin, apparemment enfantin, est en même temps disparate et composite : il oscille entre l'esquisse et la caricature ; entre le dénotatif et le connotatif ; entre le scripturaire et le graphique. Enfin, il est attribué non pas au dessinateur chargé de l'ensemble du recueil, mais à son narrateur et protagoniste : son importance comme dispositif garant de l'existence réelle dudit personnage, et partant de la factualité du récit, s'avère ainsi incontournable.



Plano del Confesatorio, dibujo hecho por el capitán Cornelio

Dessin 1 : plan de l'endroit où le capitaine Cornelio habite et qu'il prévoit de réaménager [*Así mismo*].

Caimán présente une série de dessins, dont celui de la couverture. Ces illustrations de figures zoomorphes, toujours circonscrites à une surface circulaire, représentent le caïman, seul ou accompagné d'autres animaux (un autre caïman, un oiseau, un félin). Cette succession fait écho au titre et constitue un fil conducteur non verbal reliant l'ensemble des récits. *Caimán* suit donc trois axes : celui du titre, celui du Madgalena, celui des images.



Dessin 2 : l'un des dessins extraits de la série de *Caimán*

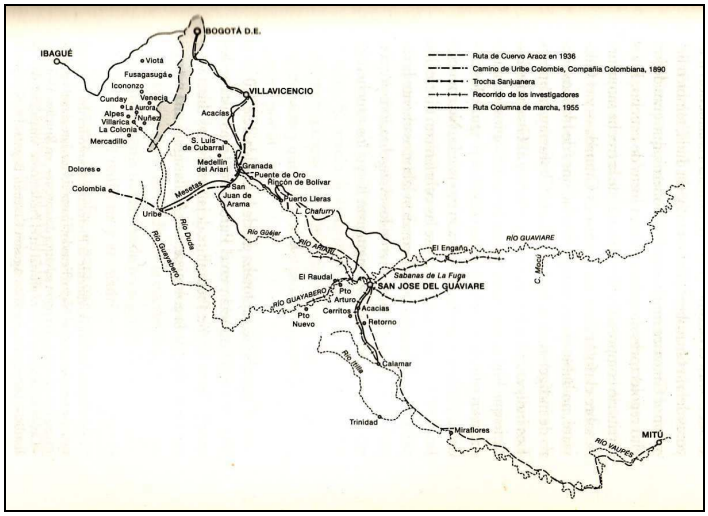
D'autres dessins, tirés de *Así mismo*, apparaissent dans l'annexe 4.

3.2.8 Cartes et plans

Plusieurs volumes contiennent des cartes et des plans. Ils remplissent la même fonction que les photographies, avec lesquelles ils interagissent dans certains recueils : ils permettent de situer les événements et les actions dans un espace géographique, dépeint à son tour par la

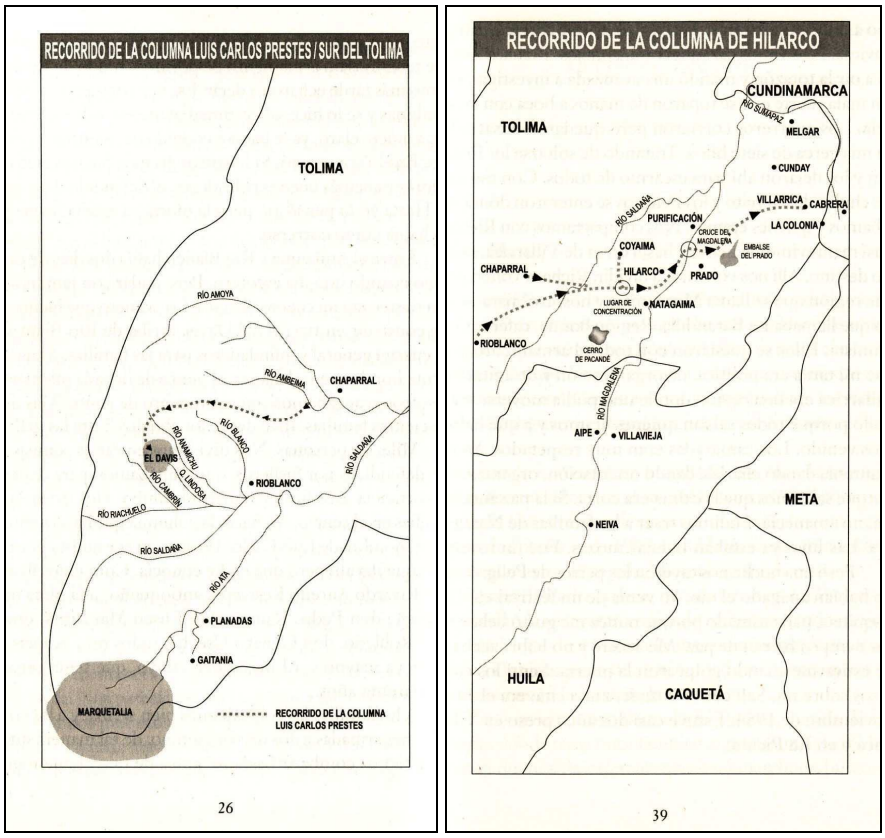
photographie ou décrit par des mots, mais aussi politique et administratif. Par ce biais, l'auteur prouve qu'un tel hameau, lieu-dit ou chemin, peut-être inconnu du lecteur, dans lequel habite ou au long duquel se déplace un personnage, se situe effectivement dans un espace réel et, en outre, appartient à une juridiction administrative reconnue. Les cartes et les plans constituent donc un gage de la véracité des récits.

Nous trouvons dans *Selva* une carte qui comprend la région de Guaviare, dans l'actuel département du même nom, la zone de Savane qui la sépare de la cordillère orientale des Andes, où se trouve Bogotá, et les rivières irriguant la zone. Sur la carte sont marqués les itinéraires suivis par Alfredo Molano et par son équipe de chercheurs (la « *ruta de los investigadores* »). Est également tracé le chemin par lequel les éleveurs déplaçaient autrefois les bovins entre la région et Bogotá. S'affichent de même le parcours suivi par l'explorateur et membre du gouvernement Cuervo Araoz (cité dans plusieurs textes) durant les années trente et celui suivi par les paysans qui ont établi des colonies dans la zone au milieu des années cinquante. La carte, quoique petite et assez confuse dans cette édition, aide au repérage spatial et à la compréhension de l' « étude ».



Carte 1 : routes des chercheurs et des colonisateurs entre la zone andine et le département du Guaviare [*Selva*]

Le texte *Trochas* inclut des cartes signalant la voie empruntée par des groupes de combattants, par des paysans et par des familles déplacées à cause du conflit de la répression gouvernementale, durant les années cinquante. Certains de ces groupes ont par la suite donné naissance, en se rassemblant, aux FARC, Forces armées révolutionnaires de Colombie. Deux autres cartes illustrent, d'une part, le terrain d'action d'un des personnages, membre des FARC durant les années quatre-vingts ; d'autre part, le parcours suivi par l'écrivain chercheur et son équipe pour accéder à *Casa Verde*, le quartier général des rebelles à l'époque.



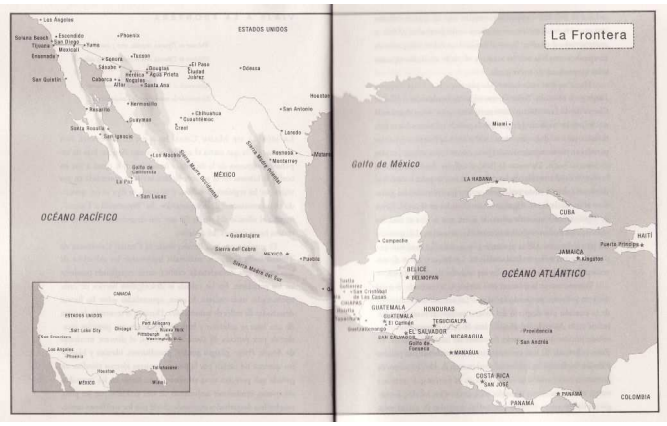
Carte 2 : parcours d'une des routes de colonisation au sud du département de Tolima [*Trochas*]

Carte 3 : parcours d'une route de colonisation entres les département de Tolima et de Cundinamarca [*Trochas*]

Les volumes *Espaldas*, *Aguas* et *Corte* comprennent aussi des cartes. Dans le premier cas, il s'agit d'une carte, sur une double page, de l'Amérique centrale, incluant le nord de la Colombie, le Mexique et le sud des États-Unis, ainsi que, en encadré, l'ensemble de l'Amérique du nord. Elle indique notamment les principales villes frontalières des deux côtés du Río Grande et du mur qui sépare le Mexique des États-unis, mais ne fournit aucune indication des traversées des migrants ni du parcours suivi par A. Molano. C'est au lecteur de tracer ces itinéraires. Dans le premier récit de *Corte* nous retrouvons des cartes permettant de situer les zones d'action et d'influence du *borgne* Giraldo.

Aguas, dans ses premières pages, inclut une carte de la zone orientale de la Colombie, notamment les départements de Meta, Guainía et Vaupés, limitrophes du Venezuela et du Brésil. Autrement dit, les régions de la Savane orientale, qui s'étend jusqu'au Venezuela après la traversée de l'Orénoque, et de l'Amazonie, au sud-est de la Colombie, au sud du Venezuela et à l'ouest du Brésil. Cette zone a autrefois été le centre de l'exploitation du caoutchouc et concentre, au moment de la rédaction du texte, voire encore de nos jours (milieu des années

2010), une abondante production de coca. On y extrait également de l'or. Cette zone est, de ce fait, une plaque tournante du trafic de ces deux produits.



Carte 4 : l'Amérique centrale, le Mexique et la frontière mexico-étatsunienne [*Espaldas*]

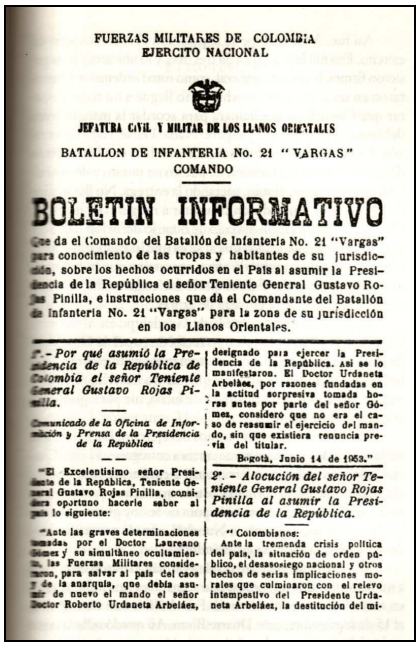
Bien qu'il s'agisse du compte rendu d'un voyage, *Apaporis* ne comporte pas de cartes ni de plans. Cette absence reflète sans doute la volonté d'A. Molano et de Constanza Ramírez d'éviter de s'adonner à une sorte d'étude scientifique et de se centrer davantage sur les impressions, sur le vécu. Les auteurs font prévaloir la subjectivité, comme ils le manifestent dans la « présentation » et comme le laissent imaginer les multiples photographies. D'autres plans et cartes, extraits des différents recueils, figurent dans l'annexe 5.

3.2.9 Autres documents insérés dans les textes

D'autres éléments, notamment des documents textuels, comme des fac-similés de lettres, ou scripto-visuels – qui combinent de l'image et du texte –, s'insèrent dans quelques récits et recueils. Par exemple, dans *Corte* est publié le bulletin ou édit des forces militaires, qui entérine le pronunciamiento du Général Rojas Pinilla en 1954. Ce document, sans doute obtenu à l'issue de recherches dans les Archives générales de la Nation, ou apporté par le narrateur ou par un tiers qui se l'est procuré à l'époque et dans la région (la Savane orientale), vise donc à garantir la véracité de plusieurs événements narrés.

Le *borgne* Giraldo explique que ce bulletin a été distribué par l'armée de l'air qui, sitôt l'investiture de Rojas Pinilla, a « bombardé le *Llano*, non pas de bombes, mais de papier » afin d'informer du putsch et d'inviter les insurgés à déposer leurs armes [*Corte* : 102]. Les différents groupes et détachements se sont dissous peu après ; Giraldo, contre son gré, fut l'un des derniers à se démobiliser. Le tract, à la mise en page soignée et portant le blason de la Colombie, cite les noms des personnages politiques les plus importants à ce moment-là.

Est cité le président conservateur Laureano Gómez, à l'origine de la crise de gouvernance, élu frauduleusement, souvent absent de son poste. Le document cite également Roberto Urdaneta Arbeláez, « premier désigné », haut fonctionnaire gouvernemental choisi par le président pour le remplacer en cas d'absence. L'édit fait évidemment allusion au général putschiste. Sont aussi évoqués les groupes rebelles libéraux du *Llano*, déjà organisés et opérationnels au moment du putsch, formés en réponse au harcèlement sanglant et systématique des conservateurs. Le président abandonne son poste sans démissionner ni annoncer son retour, le premier désigné refuse d'assumer par intérim ; le général profite ainsi de l'occasion pour prendre le pouvoir afin de « sauver le pays du chaos et de l'anarchie ».



FUERZAS MILITARES DE COLOMBIA
EJERCITO NACIONAL

JEFATURA CIVIL Y MILITAR DE LOS LLANOS ORIENTALES

BATALLON DE INFANTERIA No. 21 "VARGAS"
COMANDO

BOLETIN INFORMATIVO

Que da el Comando del Batallón de Infantería No. 21 "Vargas" para conocimiento de las tropas y habitantes de su jurisdicción, sobre los hechos ocurridos en el País al asumir la Presidencia de la República el señor Teniente General Gustavo Rojas Pinilla, e instrucciones que dá el Comandante del Batallón de Infantería No. 21 "Vargas" para la zona de su jurisdicción en los Llanos Orientales.

1º.- *Por qué asumió la Presidencia de la República de Colombia el señor Teniente General Gustavo Rojas Pinilla.*

Comunicado de la Oficina de Información y Prensa de la Presidencia de la República

"El Excelentísimo señor Presidente de la República, Teniente General Gustavo Rojas Pinilla, considera oportuno hacerle saber al país lo siguiente:

"Ante las graves determinaciones tomadas por el Doctor Laureano Gómez y su simultáneo ocultamiento, las Fuerzas Militares consideraron, para salvar al país del caos y de la anarquía, que debía asumir de nuevo el mando el señor Doctor Roberto Urdaneta Arbeláez, designado para ejercer la Presidencia de la República. Así se lo manifestaron. El Doctor Urdaneta Arbeláez, por razones fundadas en la actitud sorpresiva tomada horas antes por parte del señor Gómez, consideró que no era el caso de reasumir el ejercicio del mando, sin que existiera renuncia previa del titular.

Bogotá, Junio 14 de 1953."

2º. - *Alocución del señor Teniente General Gustavo Rojas Pinilla al asumir la Presidencia de la República.*

"Colombianos:

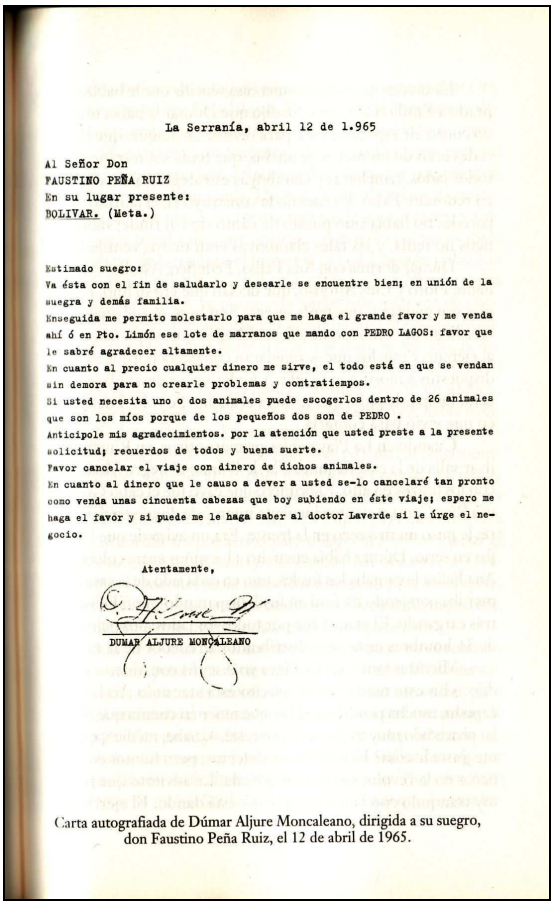
Ante la tremenda crisis política del país, la situación de orden público, el desasosiego nacional y otros hechos de serias implicaciones morales que culminaron con el relevo intempestivo del Presidente Urdaneta Arbeláez, la destitución del mi-

Document 1 : « bulletin informatif » ou édit de l'armée entérinant la prise du pouvoir par le général Gustavo Rojas Pinilla en 1954 [*Corte*]

Nous pouvons également lire une lettre de Dúmar Aljure, l'un des combattants de la Savane, ami ou ennemi de Giraldo selon l'époque et devenu « bandit », délinquant de droit commun, puis tué par l'armée. La lettre est insérée dans le récit de Giraldo. Il ne s'agit pas d'un discours épistolaire, comme ceux qu'on retrouve dans plusieurs récits, en parcourant les textes, mais d'un fac-similé présumé authentique [*Corte* : 154].

La lettre date de 1965, plus de dix après les faits que nous venons de citer, après l'assassinat de plusieurs leaders libéraux démobilisés et la tentative vaine de réorganiser la guérilla libérale. Durant quelques années, l'ancien *bandolero* mène une existence relativement tranquille dans le *Llano*, rejoint, puis quitte le courant du parti libéral le plus proche des élites centrales – tandis que Giraldo appartient à une aile dissidente, proche des communistes –, essaie

de se rapprocher de Giraldo et se consacre à l'élevage bovin et porcin, pouvant ainsi amasser une petite fortune. La lettre rend compte, trois ans avant sa mort, de ces activités.



La Serranía, abril 12 de 1.965

Al Señor Don
FAUSTINO PEÑA RUIZ
En su lugar presente:
BOLIVAR. (Meta.)

Estimado suegro:
Va ésta con el fin de saludarlo y desearle se encuentre bien; en unión de la suegra y demás familia.
Enseguida me permito molestarlo para que me haga el grande favor y me venda ahí ó en Pto. Limón ese lote de marranos que mando con PEDRO LAGOS: favor que le sabré agradecer altamente.
En cuanto al precio cualquier dinero me sirve, el todo está en que se vendan sin demora para no crearle problemas y contratiempos.
Si usted necesita uno o dos animales puede escogerlos dentro de 26 animales que son los míos porque de los pequeños dos son de PEDRO .
Anticipole mis agradecimientos. por la atención que usted preste a la presente solicitud; recuerdos de todos y buena suerte.
Favor cancelar el viaje con dinero de dichos animales.
En cuanto al dinero que le causo a dever a usted se-lo cancelaré tan pronto como venda unas cincuenta cabezas que boy subiendo en éste viaje; espero me haga el favor y si puede me le haga saber al doctor Laverde si le úrge el negocio.

Atentamente,

DUMAR ALJURE MONCALEANO

Carta autografiada de Dúmar Aljure Moncaleano, dirigida a su suegro, don Faustino Peña Ruiz, el 12 de abril de 1965.

Document 2 : lettre de Dúmar Aljure à son beau-père, dans laquelle il est fait allusion à des affaires de vente et d'achat de bétail [*Corte*]

3.2.10 Les glossaires

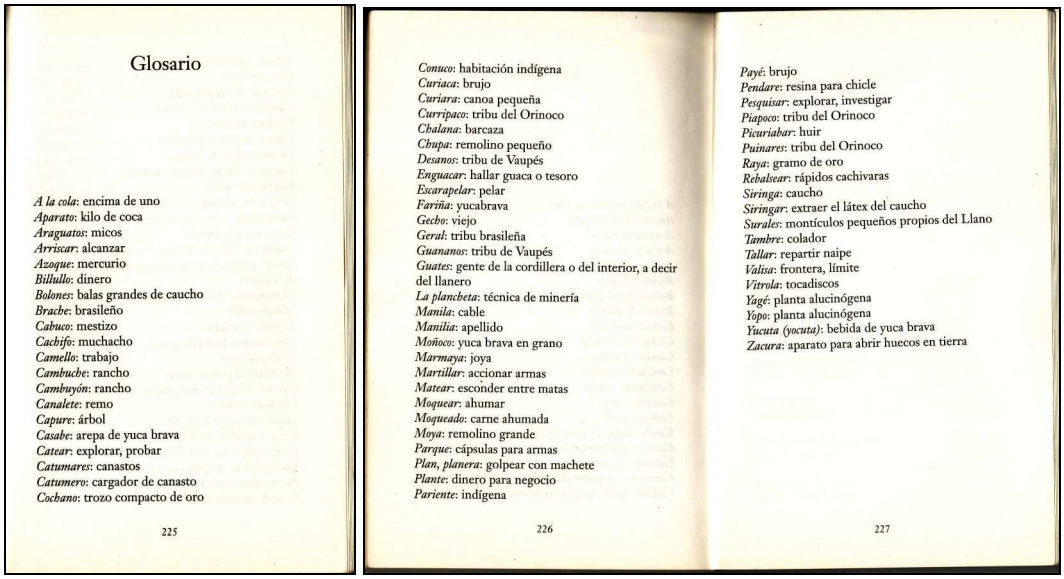
Les textes présentent en abondance des mots et des expressions propres au langage familier et à l'oralité. Trois volumes disposent d'un glossaire dans les dernières pages : *Cosas*, *Aguas* et *Corte*, qui contient aussi des notes de bas de page. Les glossaires sont absents de la plupart de recueils, ce qui peut à notre avis provoquer deux effets opposés : soit des difficultés de compréhension qui peuvent décourager le lecteur, soit l'envie d'approfondir.

L'absence de glossaire et d'autres éléments explicatifs rend obscures la lecture et la compréhension d'ensemble au lecteur néophyte. Celui-ci peut éprouver des difficultés à suivre le fil du texte ou à en comprendre tous les passages, pouvant l'entraîner vers une saisie incomplète ou insuffisante du sens, voire le décourager de continuer à lire. Un récit mal compris ou non lu dessert autant le témoin que le médiateur : le lecteur risque passer à côté les problèmes signalés ou dénoncés, donc de ne pas en prendre conscience. Néanmoins, cette absence d'explication

terminologique peut au contraire inciter le lecteur non averti à suivre une démarche autonome de recherche et d'approfondissement, ce qui peut donc accroître son désir de lire et de mieux comprendre le sujet. Cette façon d'aborder le texte exige donc du lecteur un véritable investissement, autant de temps que d'effort cognitif.

Les glossaires retiennent non simplement des américanismes ou des termes et des expressions courants sur l'ensemble du territoire colombien, mais des termes régionaux, voire locaux ; maints sont d'origine amérindienne ; d'autres sont utilisés par la population métisse. Certains sont attestés par la vingt-deuxième édition du dictionnaire de la *Real Academia Española*, d'autres n'y figurent pas ou possèdent un sens différent ou plus large que celui que leur attribue le DRAE. Ces listes s'adressent surtout au lecteur colombien et hispanophone.

Plusieurs de ces mots et expressions, comme d'autres qui ne figurent pas dans les deux glossaires que nous présentons ci-dessous – nous ne citons pas ici le glossaire de *Cosas* –, se sont répandus. Ils sont désormais courants ou, du moins, beaucoup plus connus en dehors de la région dans laquelle ils étaient utilisés, qu'au moment de la parution des textes.



Glosario

A la cola: encima de uno
Aparato: kilo de coca
Araguatos: micos
Arriscar: alcanzar
Azoque: mercurio
Billullo: dinero
Bolones: balas grandes de caucho
Brache: brasileño
Cabuco: mestizo
Cachifo: muchacho
Camello: trabajo
Cambuche: rancho
Cambuyón: rancho
Canalete: remo
Capure: árbol
Casabe: arepa de yuca brava
Catear: explorar, probar
Catumares: canastos
Catumero: cargador de canasto
Cochano: trozo compacto de oro

225

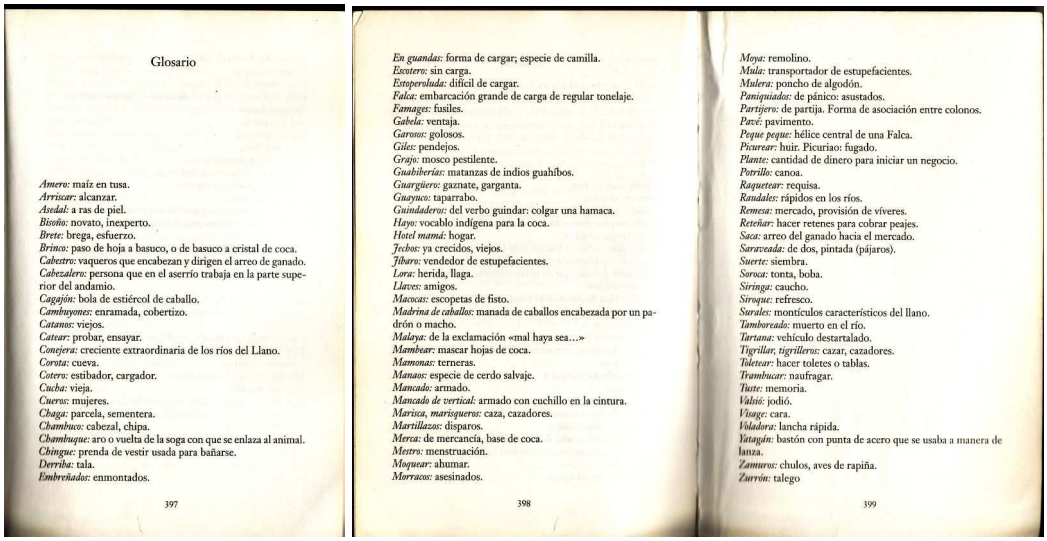
Conuco: habitación indígena
Curiaca: brujo
Curiara: canoa pequeña
Curripaco: tribu del Orinoco
Chalana: barcaza
Chupa: remolino pequeño
Desanos: tribu de Vaupés
Enguacar: hallar guaca o tesoro
Escarapelar: pelar
Fariña: yucabrava
Gecho: viejo
Geral: tribu brasileña
Guananos: tribu de Vaupés
Guates: gente de la cordillera o del interior, a decir del llanero
La planchета: técnica de minería
Manila: cable
Manilia: apellido
Moñoco: yuca brava en grano
Marmaya: joya
Martillar: accionar armas
Matear: esconder entre matas
Moquear: ahumar
Moqueado: carne ahumada
Moya: remolino grande
Parque: cápsulas para armas
Plan, planera: golpear con machete
Plante: dinero para negocio
Pariente: indígena

226

Payé: brujo
Pendare: resina para chicle
Pesquisar: explorar, investigar
Piapoco: tribu del Orinoco
Picuriabar: huir
Puinares: tribu del Orinoco
Raya: gramo de oro
Rebalsear: rápidos cachivaras
Siringa: caucho
Siringar: extraer el látex del caucho
Surales: montículos pequeños propios del Llano
Tambre: colador
Tallar: repartir naipe
Valisa: frontera, límite
Vitrola: tocadiscos
Yagé: planta alucinógena
Yopo: planta alucinógena
Yucuta (yocuta): bebida de yuca brava
Zacura: aparato para abrir huecos en tierra

227

Document 3 : glossaire de *Selva*



Glosario

Amero: maíz en tusa.
Arrascar: alcanzar.
Asedal: a ras de piel.
Bisoño: novato, inexperto.
Brete: brega, esfuerzo.
Brinco: paso de hoja a basuco, o de basuco a cristal de coca.
Cabestro: vaqueros que encabezan y dirigen el arreo de ganado.
Cabezalero: persona que en el aserrío trabaja en la parte superior del andamio.
Cagajón: bola de estiércol de caballo.
Cambuyones: enramada, cobertizo.
Catanos: viejos.
Catear: probar, ensayar.
Conejera: creciente extraordinaria de los ríos del Llano.
Corota: cueva.
Cotero: estibador, cargador.
Cucha: vieja.
Cueros: mujeres.
Chaga: parcela, sementera.
Chambuco: cabezal, chipa.
Chambuque: aro o vuelta de la soga con que se enlaza al animal.
Chingue: prenda de vestir usada para bañarse.
Derriba: tala.
Embreñados: enmontados.

397

En guandas: forma de cargar; especie de camilla.
Exotero: sin carga.
Estoperoluda: difícil de cargar.
Falca: embarcación grande de carga de regular tonelaje.
Famages: fusiles.
Gabela: ventaja.
Garosos: golosos.
Giles: pendejos.
Grajo: mosco pestilente.
Guabiberías: matanzas de indios guahíbos.
Guargüero: gaznate, garganta.
Guayuco: taparrabo.
Guindaderos: del verbo guindar: colgar una hamaca.
Hayo: vocablo indígena para la coca.
Hotel mamá: hogar.
Jechos: ya crecidos, viejos.
Jíbaro: vendedor de estupefacientes.
Lora: herida, llaga.
Llaves: amigos.
Macocas: escopetas de fisto.
Madrina de caballos: manada de caballos encabezada por un padrón o macho.
Malaya: de la exclamación «mal haya sea…»
Mambear: mascar hojas de coca.
Mamonas: terneras.
Manao: especie de cerdo salvaje.
Mancado: armado.
Mancado de vertical: armado con cuchillo en la cintura.
Marisca, mariqueros: caza, cazadores.
Martillazos: disparos.
Merca: de mercancía, base de coca.
Mestro: menstruación.
Moquear: ahumar.
Morracos: asesinados.

398

Moya: remolino.
Mula: transportador de estupefacientes.
Mulera: poncho de algodón.
Paniquiados: de pánico: asustados.
Partijero: de partija. Forma de asociación entre colonos.
Pavé: pavimento.
Peque peque: hélice central de una Falca.
Picurear: huir. Picuriao: fugado.
Plante: cantidad de dinero para iniciar un negocio.
Potrillo: canoa.
Raquetear: requisa.
Raudales: rápidos en los ríos.
Remesa: mercado, provisión de víveres.
Retefiar: hacer retenes para cobrar peajes.
Saca: arreo del ganado hacia el mercado.
Saraveada: de dos, pintada (pájaros).
Siembra: siembra.
Soroca: tonta, boba.
Siringa: caucho.
Siroque: refresco.
Surales: montículos característicos del llano.
Tamboreado: muerto en el río.
Tartana: vehículo destartalado.
Tigrillar, tigrilleros: cazar, cazadores.
Toletear: hacer toletes o tablas.
Trambucar: naufragar.
Tuste: memoria.
Valsié: jodió.
Visage: cara.
Voladora: lancha rápida.
Yatagán: bastón con punta de acero que se usaba a manera de lanza.
Zamuro: chulos, aves de rapiña.
Zurrón: talego

399

Document 4 : glossaire de *Corte*

3.2.11 Les tableaux et les grilles

Les tableaux et les grilles ont vocation à présenter de façon lisible, sans recours immédiat au langage verbal, des informations quantitatives, notamment des valeurs numériques et des statistiques simples, comme des pourcentages, et complexes. Ils constituent un dispositif de garantie primordiale des discours scientifique et de vulgarisation scientifique, dans le domaine des mathématiques et des sciences de la vie et de la terre.

Le discours scientifique des sciences sociales et humaines, lorsqu'elles ont recours à des procédures quantitatives et statistiques, se sert aussi des informations numériques. Une discipline comme l'économie, à la charnière des mathématiques et des sciences humaines et sociales, s'appuie nécessairement et en permanence sur l'information numérique. Les essais sur des sujets scientifiques peuvent aussi faire appel aux informations numériques. En revanche, la présence de ce type d'information est inhabituelle dans le discours littéraire.

Peut-on trouver des informations numériques, présentées sous forme de tableaux ou de graphiques dans des œuvres de témoignage ? La réponse à cette question obligerait à procéder à une révision détaillée de la bibliographie du genre. L'auteur qui nous occupe, Alfredo Molano, ne s'en sert pas généralement dans l'ensemble de ses recueils, à une unique exception : *Cosas*. Ce texte, comme nous l'avons signalé, comprend une grande section consacrée aux récits des témoins et une autre composée de rapports d'enquête et d'observation de terrain. C'est donc dans cette seconde partie que nous trouvons des informations sociologiques, économiques, agronomiques, biologiques et géologiques, sous forme de tableaux. Voyons-en donc les deux premiers. Ci-dessous l'inventaire du peuplement des aires (*zonas*) de colonisation – considérées

souvent, à tort, comme inhabitées par le gouvernement central et par les citoyens des autres régions – entre 1951 et 1980.

ZONA	1951	1964	1973	1980
Llano abierto	45.025	74.504	119.687	137.223
Pie de monte llanero	17.529	35.378	67.135	128.766
Caquetá	40.950	103.718	186.500	271.754
Amazonia	50.031	82.645	106.100	160.926
Región suroccidental	98.299	153.834	154.759	155.762
Urabá	45.473	127.802	177.034	236.545
Región andina central	77.142	124.393	159.337	187.750
Total	374.449	702.273	970.552	1.278.726

Tableau 1 : « Cuadro 1 – Población total en las áreas de colonización 1951-1980 (Fuente: D. Giraldo, L. Ladrón de Guevara, Desarrollo y Colonización. El raso colombiano, LISTA, Bogotá, 1981, cuadro 17, con base en DANE (censos), SEM y proyecciones de población) » **[*Cosas*]**

Le second tableau rend compte de la surface destinée à l'agriculture dans l'ensemble du territoire colombien, dont les aires de colonisation, en 1975. Il précise la part occupée, en pourcentage, par les différents types d'agriculture : « industrielle, mixte ou traditionnelle ».

Tipos de cultivo	Superficie cultivada nacional (Miles Ha.)	%	Superficie cultivada en las áreas de colonización (Miles de Ha.)	%
Agroindustriales	1.077.0	40.4	63.7	37.3
Mixtos	716.8	26.9	77.2	45.2
Tradicionales	869.9	32.7	29.8	17.5
Total	2.663.7	100.0	170.7	100.0

Tableau 2 : « Superficie cultivada en el país y en las áreas de colonización según tipos de cultivos - 1975 (Fuente: D. Giraldo y L. Ladrón de Guevara, Desarrollo y Colonización..., cuadro 315, con base en cifras del Sector Agropecuario, Ministerio de Agricultura.) » **[*Cosas*]**

Chapitre 3.3 Alfredo Molano : un auteur au-delà de l'écriture hybride

¿Cómo hizo Alfredo Molano para obtener
semejante montaña de datos tan interesantes e importantes
para la sociedad y la historia del país y del Llano?
¿Actuó como sociólogo, o como literato, o como periodista?
Esta polémica me tiene sin cuidado (…) [*Corte* : 16].

Arrêtons-nous, dans les pages qui suivent, sur ce qui est considéré comme hybride, plus précisément l'écriture hybride, mais aussi sur la démarche et le positionnement hybrides de l'écrivain chercheur. Occupons-nous aussi des sociétés et des « cultures hybrides », tellement louées par Néstor García Canclini dans son ouvrage ainsi intitulé. L' « hybride » découle d'un processus d' « hybridation » et se caractérise par l' « hybridité », concepts tous aussi novateurs que trompeurs. Novateurs évidemment pour N. García Canclini et pour Jesús Martín-Barbero, ainsi que pour d'autres sociologues, hommes de lettres et chercheurs en communication (« communicologues »), de la fin des années quatre-vingts au milieu des années quatre-vingt-dix. Trompeurs, en revanche, selon Mabel Moraña en 1998. Nous verrons pourquoi dans un cas comme dans l'autre.

Les mots du sociologue colombien Orlando Fals Borda, que nous citons au début de ce chapitre, évoquent la variété de procédés appliqués par Alfredo Molano dans la collecte d'information que les témoins lui ont fournie ou qu'il s'est procurée par lui-même. Sociologue ? Homme de lettres ? Journaliste ? Pour le moins, trois démarches et trois perspectives différentes : scientifique, de la vie quotidienne, esthétique (quatre, si nous y ajoutons celles de l'historien) pour aborder l'histoire du pays et de cette grande région qu'est le *Llano*. Trois approches que les puristes de chaque discipline jugeraient étanches, monolithiques, donc impossibles à combiner. Pour O. Fals Borda, vouloir définir quelle démarche a privilégiée Molano n'a aucune importance. Pour l'écrivain non plus d'ailleurs : nous avons cité ses propos, selon lesquels la réalité n'est pas tenue d'être segmentée au gré du dessein du chercheur, quand nous nous sommes référé à son relativisme en historiographie.

Cette difficulté à différencier et ce refus de délimiter chacune des démarches nous placent devant le problème de l'hybridation générique, opérée sur le plan de la production et reflétée sur le plan de l'expression. L'hybridation découle donc du besoin d'exprimer une variété hétérogène de multiples manières, sans tomber dans une seule approche pouvant s'avérer réductrice. Cette

nécessité peut déterminer les choix que l'auteur effectue sciemment, autant sur le plan de l'écriture comme sur celui, plus profond, de son mode de vie.

En évoquant son exil à Barcelone, le Colombien explique qu'il fuit les menaces à son encontre, le risque croissant d'être assassiné. Son départ revêt pourtant une autre connotation : il décide d'en « profiter » pour prendre ses distances à l'égard du texte scientifique, de se réfugier dans le texte narratif, sans pour autant abandonner l'objet de sa recherche.

> **Decidí escribir este libro cuando abrí la puerta del piso al que llegué en Barcelona** una tarde triste y oscura de febrero, hace tres años. El silencio me golpeó la cara, y el vacío – lo confieso – hizo vacilar mis convicciones. (…) **mi exilio se remonta al tiempo en que *arrumé*** [124] **los libros, dejé de escribir informes técnicos y abolí la pretensión de entender nuestra realidad desde un escritorio**. El rompimiento se produjo cuando a comienzos de los años ochenta me topé con una anciana que me contó su vida, que había sido una continua huida [*Desterrados* : 13].

Ces lignes dépeignent un auteur qui s'avoue affaibli par les menaces et par un exil qu'il peina à accepter, le considérant une sorte de lâcheté – l'écrivain est retourné plus tard en Colombie où il réside. Elles reviennent également sur sa rencontre avec Sofía Espinosa, la paysanne âgée, toujours en fuite, toujours poursuivie, maltraitée et accusée injustement, narratrice de *Los bombardeos de El Pato* [Molano 1990 : 10] [Molano 1998 : 103] [*Tropel*].

Cette rencontre constitue pour Alfredo Molano rien de moins qu'une initiation, un épisode absolument déterminant de son parcours, ce qui a déclenché sa « reconversion », son rapprochement du témoignage. Le sociologu affirme, dès lors, avoir abandonné l'élaboration de rapports techniques. Comme il le nuance en 2010, en fait, il n'a pas entièrement cessé cette activité, qu'il exerce toujours de façon secondaire et comme moyen de subsistance. L'hybridation habite donc dans sa démarche : l'écrivain cohabite avec le chercheur ; l'activité créatrice s'oppose à l'activité rémunérée, non sans une imprégnation mutuelle.

> Me he sentido, para decirlo muy francamente, muy desgraciado de **tener que hacer esos "*putos*** [125]**" informes todavía en mi vida porque necesito comer**, simple y llanamente. (…) Necesito comer y me toca hacer esa mierda [Molano 2010 : (11:52)].

3.3.1 L'hybridation textuelle du point de vue formel

Sur le plan de l'écriture, le critique Dominique Budor [2004 : 9] suggère que le mot « hybride » soit défini de manière théoriquement plus précise. Dans un premier temps, il en évoque le sens « hybride » en biologie : organisme vivant issu d'un croisement d'espèces. Puis il

[124] « *Arrumar* » : (Col., Ven.) entasser, (par ext.) mettre de côté.

[125] « *Puto*, *puta* » : dans ce contexte, détestable, sale.

souligne que, couramment, le mot prend un sens large d'opposition à l'idée de pureté[126]. Plusieurs substantifs évoquent directement ou métaphoriquement la condition hybride et nous renvoient à des entités ou objets qui mélangent ou combinent différentes formes ou fonctions : « entrecroisement », « kaléidoscope », « puzzle », « mosaïque », « fusion », « pot-pourri », « *melting pot* », « mixité ». D'autres qualificatifs indiquent le résultat de l'hybridation, comme « mélangé », « mixé », « hétéroclite », « composite », « impur » ou « brassé ». Des termes péjoratifs comme « illégitime » et « bâtard » sont fréquemment associés à l'hybridation perçue de façon dépréciative. Pour caractériser l'attitude de Molano et ses travaux de sociologue et écrivain, impossibles à classer, Fals Borda, après la phrase qui nous a servi d'épigraphe, précise : « *No son sociología pura, ni literatura corriente, ni simple historia lineal escueta, ni simple reproducción antropológica o económica* » [*Corte* : 18].

L'ancien collègue avait déjà comparé l'œuvre de Molano à celle du Colombien José Eustasio Rivera, *la Vorágine*, sur le plan thématique, car l'une comme l'autre se concentrent sur la Savane orientale et sur l'Amazonie. Tous deux gravitent autour de la violence rurale, telle que l'a éprouvée Arturo Cova. Pourtant, souligne O. Fals Borda, le poète et romancier du début du XXème siècle fut en principe un homme de lettres, alors qu'Alfredo Molano est en principe un chercheur. Tous deux dépassent leur territoire respectif sans l'abandonner toutefois : Rivera se porte vers l'histoire ; Molano vers la littérature.

Tous les termes apparentés à « hybride » comportent une idée de « coexistence d'éléments disparates mais compatibles », ou bien de « force créatrice de la réunion ». Vladimir Krisinsky [2004 : 29-32] nous présente cette définition qui s'avère applicable dans tous les domaines : « l'hybridation est définie en termes de mélange, croisement, couplage ou métissage ». Piotr Salwa [2004 : 53] considère à son tour que l' « hybridité » naît de l'union d'éléments qui, considérés séparément, disposent de leur propre homogénéité.

[126] Le *Trésor de la langue française* définit « hybride », qu'il s'agisse du substantif ou de l'adjectif, de la façon suivante : Qui provient du croisement naturel ou artificiel de deux individus d'espèces, de races ou de variétés différentes. Plante ou animal provenant d'un tel croisement. Mot dont les éléments sont empruntés à des langues différentes : fr. 'bicyclette', formé du préfixe latin *bis*, du mot grec qui a donné cycle et d'un suffixe de diminutif français -ette. Au sens figuré : Qui n'appartient à aucun type, genre, style particulier; qui est bizarrement composé d'éléments divers.

Les industries automobile et aéronautique, par exemple, parlent de véhicules à propulsion hybride lorsque ceux-ci utilisent deux ou plusieurs types d'énergies ou de carburants. Les dispositifs hybrides fonctionnent grâce à deux ou à plusieurs sources d'énergie. Un équipement hybride peut exercer deux ou plusieurs fonctions différentes alternativement ou en même temps.

L'historien J. O. Melo, dans *Aguas*, décrit la façon dont l'auteur combine le genre narratif et l'étude scientifique comme hybride, sans utiliser néanmoins ce mot, et en soulignant que le matériel dont dérive le recueil fut obtenu à l'issue des démarches ethnographiques et sociologiques. La démarche molanienne, éloignée autant du reportage que du rapport, constitue, selon Melo, « une façon différente de s'approcher de la réalité ».

> **Yo mismo no sé si en este libro la técnica anterior** [l'imputation] **ha sido aplicada,** y si cuando nos dice que sigue la transcripción textual de una entrevista, esto es un aserto o un recurso literario para mantener mejor la ilusión de realidad. (…) **Se trata, pues, de un libro que se aleja tanto del reportaje periodístico**, hecho con maestría en Colombia por Germán Castro Caycedo o Gabriel García Márquez (quien no siempre renunciaba a inventar incidentes que revelaran mejor los hechos), **como del trabajo sociológico académico y convencional**. (…) **Metodologías alternativas, formas diferentes de acercarse a la realidad** [*Aguas* : 14-15].

Dans le domaine littéraire, la problématique de l'hybridation est liée à l'affaiblissement du statut et de la notion même de genre. Nous assistons à une atténuation des frontières entre les genres, ce qui donne origine à un « croisement transcatégorique ». Le texte hybride est, pour cette raison, « polydiscursif ». Le critique littéraire états-unien Alastair Fowler [2004], dans son article intitulé *Les formes de la transformation générique*, suggère que les genres littéraires subissent des « recatégorisations » constantes de différents types, à savoir : invention thématique, combinaison, agrégation, changement d'échelle, changement de fonction, contrepoint, inclusion, sélection et mélange générique, celui-ci également dénommé « hybridation ». Attardons-nous sur les deux premières et, évidemment, sur la dernière.

L'**invention thématique** consiste en l'adjonction de nouveaux thèmes au répertoire d'un genre, dans lequel font irruption des personnage-types absents auparavant. Ces sujets et personnages peuvent être, pour ainsi dire, importés d'autres genres littéraires ou non-littéraires, au sein desquels leur présence est habituelle ou banale. Ainsi, cchez Alfredo Molano, nous retrouvons, outre des individus comme les paysans, les Amérindiens et les victimes de la violence, qui disposent d'une place incontestable dans le témoignage, d'autres personnages comme les délinquants, les malfaiteurs et les meurtriers. À côté des récits à prédominance autobiographique, les récits de vie, propres au témoignage, surgissent les récits d'action, les séquences magico-réalistes, le discours sentimental, entre autres.

L'**agrégation** désigne le regroupement d'œuvres brèves, chacune d'entre elles possédant une unité textuelle et discursive propre, qui sont « étanches » par rapport aux autres. Chaque pièce de cette œuvre composite peut donc appartenir à des genres divers, au sein d'un recueil ordonné selon un ou plusieurs critères. Alastair Fowler explique que cette œuvre ainsi composite

« peut être unifiée par le cadrage ou la liaison des passages ». Plutôt qu'une simple accumulation ou une addition, s'effectue une synergie. « Un tel ensemble est distinct, d'un point de vue générique, à la fois des parties qui le composent et d'un [hypothétique] recueil non ordonné [des mêmes œuvres] ». *Selva*, par exemple, réunit des textes narratifs et de l'essai. *Cosas* combine des récits de vie et des rapports de recherche.

Maintenant voyons l'**hybridation** proprement dite, qu'A. Fowler décrit ainsi :

> [P]lusieurs **répertoires sont présents dans des proportions telles qu'aucun d'eux ne domine**. Les genres qui composent un hybride sont nécessairement de la même échelle [échelle, à notre avis, fait référence à un cadre commun transgénérique, une espèce de tronc commun] ; ce sont (…) des types voisins ou contrastés qui partagent les mêmes traits extérieurs » [Fowler 2004].

Nous trouvons pertinents les exemples d'écriture hybride dans la littérature postfranquiste en Espagne que nous présente Christine Rivalán-Guégo. Les romans historiques sur la guerre civile, les premiers à aborder le franquisme, ont cédé progressivement leur place à des « romans de la mémoire », c'est-à-dire des « romans cherchant à retrouver et à reconstruire [le] passé ». C. Rivalán-Guégo explique que, à une époque plus récente, les écrivains nés durant les dernières années de la dictature produisent, depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, une multitude de fictions littéraires, aux formes et aux contenus composites, qui s'approchent du récit factuel. Des auteurs espagnols comme Juan Manuel de Prada assument des orientations comme celles du courant historiographique des Annales ou du relativisme [Rivalán-Guégo 2006 : 50-51].

Certains de ces textes recourent activement à des éléments paratextuels comme des photos, des lettres et des coupures de presse, qui servent ainsi de clefs permettant au lecteur d'avancer dans la compréhension de l'argument. La démarche de ces écrivains espagnols ressemble beaucoup celle d'Alfredo Molano. Comme lui, ils procèdent à la collecte de témoignages, qu'ils croisent ensuite afin de les confronter, mettant en évidence coïncidences et contradictions. Les noms des témoins sont modifiés. Des personnages complémentaires sont créés. Les auteurs mènent également à terme un travail documentaire dans des archives, des bibliothèques ou des dépôts de périodiques, entre autres. Les œuvres de Molano n'appartiennent au genre romanesque, mais il procède pareillement pour étayer la véracité de certains témoignages, comme dans *Corte*, *Cosas*, *Selva* et *Apaporis*.

Comme le défend l'écrivain sociologue, les existences considérées à tort comme anodines, banales ou médiocres apportent aussi leur version des faits, favorisent la construction

de l'Histoire. J. M. de Prada précède l'un de ses travaux, intitulé *Las máscaras del héroe*, d'une citation en espagnol de l'écrivain français Marcel Schwob :

> **No habría que describir minuciosamente al hombre más importante de su época,** o señalar a los más célebres del pasado, **sino narrar con igual preocupación las existencias únicas de los hombres**, tanto si fueron **divinos**, **mediocres o criminales**.

L'activité de recherche et les résultats qu'elle a permis d'obtenir peuvent être présentées à l'intérieur du roman, dans la fiction, par un personnage dans lequel se reflète « l'écrivain chercheur » ; certains documents consultés sont présentés par d'autres personnages. Alfredo Molano exploite à sa façon cette facette méta-narrative, dans le texte factuel, lorsqu'il évoque l'activité du chercheur, non pas dans le paratexte, mais à l'intérieur même de certains récits, comme il le fait notamment dans *Así mismo*, *Aguas* et *Caimán*.

L'application de toutes ces procédures aboutit à des corpus que le lecteur peine à assimiler à un genre précis. *Cosas*, comme l'indique l'auteur lui-même, est une œuvre composite, car elle inclut des textes de Molano, des témoins et des trois autres co-auteurs, mais aussi hybride : une combinaison de « chronique de voyage » et de « réflexion scientifique » [*Cosas* : 9]. Dans *Cosas* et dans *Aguas*, les récits et les témoignages des chercheurs, car eux aussi présentent leurs propres témoignages, sont imprimés en police de caractères normale. Les récits attribués aux informateurs sont écrits en italique, avec un retrait de paragraphe à gauche et séparés du texte des chercheurs par un espacement plus grand.

Selva, comme l'annonce le sous-titre, est composé majoritairement d'histoires orales. Ceci n'empêche pas qu'il soit considéré par Molano et ses collaborateurs comme un « essai ». Dans la première partie, les auteurs affirment :

> **Nous avons adopté un ton objectif et introduit une distance** qui s'avère au bout du compte minimale entre l'observateur et l'observé, nous plaçant toujours au-delà de la simple description [*Selva* : 17].

La deuxième partie de l'ouvrage se présente sous forme de « chronique » et la dernière, intitulée « En guise de conclusion », est une unité textuelle qui prend la forme d'un essai.

Dans le recueil sur la migration vers les États-Unis, *Espaldas*, nous sommes aussi face à un cas d'hybridation et d'indéfinition générique. Le premier récit, attribuée à la co-auteur, est en même temps un récit de voyage et une sorte d'essai, car il présente des commentaires critiques sur la recherche effectuée et sur le phénomène migratoire en lui-même. En lisant la note de couverture et la table des matières, nous comprenons que ce récit est l'un des six qui nous sont annoncés, il n'est donc pas considéré comme un paratexte.

L'auteur ne se met-il pas en position de témoin ? Son attitude ne risque-t-elle pas de paraître peu modeste ou arrogante ? Peut-être veut-elle souligner que Molano et elle ont vécu, eux aussi, ou du moins vu de leurs propres yeux les situations auxquelles se confrontent les migrants, sans se contenter simplement de recueillir leurs histoires ? S'agit-il d'une garantie de légitimité que l'auteur offre au lecteur en rappelant qu'ils se sont vraiment rendus dans la zone en question pour y trouver de véritables témoins ?

Écartons chez les auteurs de *Espaldas* toute forme d'arrogance, d'autant plus que les chercheurs s'efforcent de comprendre les dures conditions que les migrants éprouvent et les risques qu'ils encourent. Les auteurs sont en outre conscients de leur situation très favorable, voire confortable, par rapport à celle des clandestins.

3.3.2 L'écriture hybride : corrélat des sociétés et des cultures hybrides

Le texte et l'espace discursif dans lequel il est émis peuvent illustrer ou représenter un conflit latent ou déjà ouvert entre des systèmes de pensée et des pratiques sociales différents. Ils peuvent refléter, conforter, voire légitimer un imaginaire dominant, mais, à la fois, annoncer l'essor d'un courant émancipateur. La critique littéraire uruguayenne Mabel Moraña, dans *Crítica impura*, explique comment, à partir des années soixante, les sciences sociales et la critique littéraire ont, chacune de son côté, adopté une approche poststructuraliste. Désormais, un nouveau regard commence à se construire sur la complexité de la société et sur l'œuvre littéraire, de plus en plus inclassable [Moraña 2004 : 7-16].

Les textes littéraires parus à partir de cette époque-là se situent de plus en plus à mi-chemin entre véracité et fiction. Les récits se déroulent dans les chronotopes – les endroits et les époques – les plus variés : la grande ville, les villages « perdus », difficilement accessibles et pratiquement « inexistants » pour les citadins, l'entreprise « moderne », les plantations. Ces textes mettent en scène des personnages aussi variés qu'inattendus : dictateurs, leaders politiques d'opposition, policiers, employés de bureau, êtres dotés de pouvoirs surhumains, entre autres. Bien que concentré sur les populations paysannes et amérindiennes de Colombie, Molano n'échappe pas, lui non plus, à la multiplicité de lieux, d'époques et de personnages.

D'ailleurs, ces œuvres, ou certains de leurs passages, sont souvent difficiles à différencier des productions textuelles de la culture de masse, comme les *telenovelas*[127] et les *radionovelas*, souvent considérées comme de la para-littérature, voire de la sous-littérature. Des méthodes d'analyse littéraire beaucoup plus déductives et détaillées, comme la « déconstruction » [Moraña 2004 : 184] s'avèrent donc indispensables afin de porter une attention accrue au particulier, au subjectif, à l' « impur » que ces œuvres mettent en valeur et qui a toujours caractérisé non seulement la littérature latino-américaine, mais aussi l'ensemble de la société et de la culture continentale.

La démarche molanienne produit des textes qui combinent une grande variété de modules textuels, discursifs et thématiques, comme nous l'étudierons dans les pages qui suivent (cf. Chapitres 3.4, 4.1, 4.3). Les personnages vivent des situations et adoptent des discours qui nous rappellent souvent les films d'action, plein de fusillades et d'explosions, mais aussi, par moments, le feuilleton à l'eau de rose, évoquant des amours passionnelles, parfois réussies, souvent vouées à l'échec.

Ils manifestent une appartenance politique souvent plus atavique que rationnelle, mais peuvent pourtant développer des prises de position politiques et idéologiques claires, conscientes. Les personnages enfreignent souvent la loi et la morale régnantes, mus par le besoin, par la cupidité, par la lutte contre l'exclusion, par la vengeance ou par un désir assumé de transgression. Même dans ce cas, ils peuvent toutefois exprimer des sentiments profonds ou agir avec plus de justice que celle qui régit la société.

Les personnages et les situations s'entremêlent dans le texte et exigent chez le lecteur et l'analyste un discernement accru et l'abandon des interprétations binaires, polarisées ou simplistes. Néanmoins, cet homme hybride et son écriture hybride ne sont que le corrélat d'une situation, d'un pays et, plus largement, d'une culture hybride, pour employer l'expression de Néstor García Canclini. L'anthropologue et critique argentin attire l'attention sur le mélange, voire la combinaison d'influences et de genres, observable dans les manifestations de la culture et du quotidien latino-américains à l'aube des années quatre-vingt-dix et du troisième millénaire.

Mabel Moraña cite une série de dichotomies, de valeurs et de notions opposées qui peuvent sembler schématiques, mais qui ne s'avèrent pas moins illustratives des cultures et des

[127] Afin de mieux comprendre la façon dont les telenovelas reflètent l'hybridation sociale et culturale en Amérique latine, nous recommandons la lecture des textes de Roselís Batista-Ralle, par exemple [Batista-Ralle 2007] et ceux de Jesús Martín-Barbero, entre autres.

idéologies latino-américaines édifiées depuis la découverte et la conquête, mais encore des nos jours. Cultures hétérogènes et changeantes, certes, mais toujours décrites et situées en fonction de l'altérité face aux valeurs européennes, assumées et défendues par certains secteurs *criollos* après l'Indépendance. Parmi d'autres, M. Moraña évoque les oppositions « régionalisme/occidentalisme, indigénisme/européisation[128], traditionalisme/progrès, tellurisme/modernité, colonialisme/esprit des Lumières, barbarie/civilisation » [Moraña 2004 : 82]. Hermann Herlinghaus et Monika Walter partagent la pensée de l'Uruguayenne :

> El trabajo ordenador de la modernidad era pues aquella labor discursiva que operaba desde espacios autoedificados para **instalar jerárquicamente una larga cadena de dualismos desde los que siempre resonaría un "otro" menor** [Herlinghaus 2004: 12-13].

L'avènement des conceptions et des politiques fondées sur l'idée d'hybridation installe une vision plus riche et complexe. Les altérités semblent s'effacer, les oppositions cessent d'être nettes entre les expressions de l'esprit « cultivées », élitistes , « populaires » et « massives » – véhiculées par les *mass media* – ; entre la tradition et la modernité ; entre le centre et la périphérie. Les sciences sociales, mais aussi la critique et les canons esthétiques, doivent devenir plus souples, plus mobiles, « nomades », comme le dit García Canclini.

L'hybridation, dans la littérature latino-américaine, vient pourtant de loin. Mabel Moraña considère que le seul fait de voir émerger une nouvelle façon de s'exprimer et une esthétique latino-américaine spécifique, pleine d'hétérogénéités, différente d'une esthétique « péninsulaire » et d'une esthétique précolombienne, pourrions-nous ajouter, constitue une forme d'hybridation[129]. Alfredo Molano pratique à sa façon cette hybridation : il combine l'expression des élites centrales, « occidentales », le discours des chercheurs et des universitaires et l'expression paysanne, amérindienne et des bas-fonds urbains. Hermann Herlinghaus adopte une position très proche de celle de Mabel Moraña. Dans l'introduction à son ouvrage *Renarración y descentramiento*, l'auteur critique « la grande Histoire ».

> **[L]a "historia grande" luce desarticulada e inaccesible, y perversamente,** en los "golpes de teatro" que unas fuerzas con extremo poder han lanzado en el mundo de hoy para inaugurar una nueva era de sometimiento, **se pretende remodelar la figura de la redención** [Herlinghaus 2004 : 11]

Selon lui, nous sommes face à une tentative d' « attaque historiciste », (à entendre dans le sens de « traditionnaliste »), contre laquelle il convient de lutter, en mettant en place ce qu'il

[128] Ultérieurement, s'établit également une dichotomie entre l'indigénisme et l'indianisme.

[129] Une section entière de l'œuvre de Mabel Moraña s'intitule « *Los pliegues del canon* ». Elle s'attarde sur la transculturation qui s'est inexorablement produite dans l'en Amérique coloniale. [Moraña 2004 : 17-162].

appelle une « histoire conceptuelle », sujet principal de l'ouvrage. À son avis, la première problématique à aborder est celle de l' « hétérogénéité », concept qui revêt une importance essentielle pour comprendre la postmodernité et le post-colonialisme. Cette hétérogénéité s'observe sur les plans historique, culturel et épistémologique, sur lesquels nous constatons que les critères qui prétendent uniformiser la réalité sociale ont été mis en cause.

> **Así como no funciona la oposición abrupta entre lo tradicional y lo moderno, tampoco lo culto, lo popular y lo masivo están donde nos habituamos a encontrarlos**. Es necesario desconstruir esa división en tres pisos, esa concepción hojaldrada del mundo de la cultura, y averiguar si su hibridación puede leerse con las herramientas de las disciplinas que los estudian por separado: la historia del arte y la literatura, que se ocupan de lo "culto"; el folclor y la antropología, consagrados a lo popular; los trabajos sobre comunicación, especializados en la cultura masiva. **Necesitamos ciencias sociales nómadas, capaces de circular por las escaleras que comunican esos pisos** [García Canclini 1990 : 14-15].

Comme l'explique aussi Jesús Martín-Barbero, spécialiste hispano-colombien des médias et de la communication sociale, cité par Hermann Herlinghaus et Monika Walter, il existe des « médiations » entre les groupes et les modèles dominants et les secteurs populaires et marginaux de la société. Ces écarts entre la normativité imposée « d'en haut » et l'usage qu'en font les secteurs « d'en bas » prennent la forme de « déviations quotidiennes » entre ce qui est préconçu ou prévu et les processus d'appropriation, de socialisation et d'interprétation. Au sein de la société, l'unicité de critères, de perspectives et de perceptions des concepts, des messages, des contenus et même des contenants s'avère impossible. Il devient donc difficile de défendre une seule et même identité, surtout si elle se dit « nationale » ou « latino-américaine », puisque la variété d'origines sociales et ethniques, de pratiques culturelles et de enjeux politiques et économiques entraîne une multiplicité d'identités [Herlinghaus 2004 :38].

Le philosophe péruvien José Carlos Mariátegui avait déjà prôné une rupture avec les institutions et les critères de jugement officiels, afin d'accorder aux pratiques sociales, culturelles et artistiques généralement ignorées ou même proscrites par les secteurs sociaux dominants l'espace qu'elles méritent. Pour Herlinghaus et Walter, la stratégie de domination et d'homogénéisation, par le biais de l'imposition d'un discours hégémonique, a dépassé les frontières nationales et continentales. L'occidentalisation en est pour eux le cas de figure le plus marquant. L'imposition des valeurs européennes et judéo-chrétiennes s'est accomplie au détriment des conceptions et des interprétations locales de la réalité, reléguées à un statut alternatif dans le meilleur des cas, marginal, voire invisible, dans le pire [Herlinghaus 2004 : 18].

En revanche, frappée par la conception hybride de la culture et de la société, la pyramide sociale aurait donc vécu, cédant la place à une sorte de structure sociale radiale, concentrique, mais aussi nodale. Ce phénomène aurait ainsi des répercussions non seulement sur la composition génétique des groupes humains ou sur la mythologie et la ritualisation de l'existence, mais en général sur toute sorte de « mélanges interculturels ». C'est pourquoi N. García Canclini préfère, comme nous pouvons le voir, aux notions déjà connues de métissage et de syncrétisme, celle d'*hybridation*, qui les englobe et les dépasse – le métissage renvoyant généralement à une dimension raciale et le syncrétisme à une dimension purement religieuse.

> **Se encontrarán ocasionales menciones de los términos sincretismo, mestizaje y otros empleados para designar procesos de *hibridación*. Prefiero este último porque abarca diversas mezclas interculturales** – no sólo las raciales a las que suele limitarse "mestizaje" – **y porque incluye las formas modernas de hibridación** mejor que "sincretismo", fórmula referida casi siempre a fusiones religiosas o de movimientos simbólicos tradicionales [García Canclini 1990 : 14-15].

Cet avènement certain de la modernité locale, voire de la postmodernité, riche en échanges multiples entre les différents secteurs de la société, aurait été censé réduire les écarts entre les élites et les classes socio-économiques moyennes et modestes, entre la culture hégémonique, comme la désigne l'Italien Antonio Gramsci, et la culture subalterne. Comme le constate A. Molano dans ses expéditions et ses entretiens, cette amélioration n'a pas vu le jour dans plusieurs contextes et, encore plus grave, reste toujours loin de se produire.

En effet, modernisation et modernité auraient dû permettre aux groupes ordinairement considérés comme subalternes de se libérer de la dépendance vis-à-vis des détenteurs du pouvoir national, ainsi qu'aux pays latino-américains de s'affranchir des « puissances occidentales ». Une analyse plus plurielle de la réalité latino-américaine aurait dû permettre de dépasser les interprétations réductrices fondées sur le culte de l'exotisme et du réalisme magique, devenu pour certains atavique, prémoderne. Néanmoins, comme le prévoyait N. García Canclini lui-même, les différences se réduisent et les écarts se comblent, « mais ne sont pas supprimés » [García Canclini 1990 : 18-19].

La reconnaissance de la pluriculturalité et des rapports interculturels, ainsi que de l'existence de plusieurs et diverses ethnies et nations dans le territoire des États nationaux, l'acceptation de la diversité linguistique, la rescousse des manifestations culturelles ignorées ou en voie de disparition ont supposé certes un progrès incontestable pour l'Amérique latine. Mais les brèches socio-économiques entre les secteurs hégémoniques et les classes modestes ont

persisté, voire se sont accrues ; l'acculturation, voire l'extinction des sociétés considérées comme périphériques ou subalternes, et de leurs langues, ne s'est pas arrêtée.

La Colombie est dans ce sens un pays hybride. Non seulement par sa diversité frappante à tous les niveaux, mais surtout parce qu'en son sein cohabitent les modes de vie les plus avant-gardistes, les manifestations esthétiques les plus novatrices et des régimes d'exploitation des individus et des ressources dignes du système féodal. C'est pourquoi l'écrivain sociologue bascule en permanence entres les hauts lieux du pouvoir et du canon urbain et mondain et les derniers recoins de la forêt et de la Savane où habitent les Amérindiens et les colons ayant fui le centre, « les sociétés de la forêt » [Gasché 2012 : 51]. Molano transmet, dans ses textes, produits de l'analyse objective et du regard subjectif, les revendications des individus, des groupes et des sociétés périphériques qui essayent toujours de défendre leur cohésion ou tout simplement de ne pas disparaître, quitte à se faire assimiler – ce qui revient à un autre mode de disparition.

C'est ainsi que l'auteur dresse le constat d'une inégalité croissante et d'une violence en Colombie qui n'a pas véritablement diminué. Pendant ce temps, le pouvoir économique et culturel de la société métisse et blanche reste concentré à Bogotá et dans les grandes villes et continue à s'afficher comme la meilleure, voire la seule option de vie. Les zones rurales restent pour la plupart livrées aux agissements des leaders politiques locaux, souvent corrompus, des groupes armés et des trafiquants de stupéfiants, mais soumises à la pression de la culture hégémonique par le biais des médias[130]. Mais les populations urbaines, ou une partie d'entre elles, ont adhéré à la notion et au discours de l'hybridation. L'ensemble du phénomène colombien constitue un exemple d'hybridation.

Alfredo Molano est loin de partager cette mise en pratique de l'hybridation, car elle n'est ni équilibrée – en termes culturels – ni égalitaire ou équitable – en termes socio-économiques – pour les individus, les groupes et les sociétés périphériques. Hormis les efforts entrepris par les populations elles-mêmes et par quelques secteurs institutionnels, universitaires et non gouvernementaux[131], afin de garantir la stabilité de chaque population en fonction de ses propres besoins et critères, la situation ne semble pas s'améliorer véritablement. L'inégalité, l'autoritarisme, l'exploitation, la spoliation et le non-respect des droits de l'homme – érigés cependant en norme par la société centraliste – sévissent toujours. C'est cette même société centraliste qui permet de telles exactions, raison pour laquelle la démarche testimoniale perdure.

[130] Et par d'autres moyens comme l'endoctrinement religieux notamment.

[131] Intégrés souvent par des « lettrés solidaires » – catégorie à laquelle appartient l'écrivain lui-même.

Si les problèmes avaient été réglés, le travail de construction d'une mémoire historique partagée ne serait guère difficile. On ne parlerait plus de périphérie ni de subalternité, car le subalterne ne le serait plus.

Un tel objectif reste peut-être ancré dans l'univers de l'utopie ou, s'il était réalisable, ne le serait qu'après un processus graduel, de longue durée. Il serait donc absurde de vouloir trop l'accélérer ou l'imposer du jour au lendemain sans en avoir les moyens, car, de surcroît, la culture hégémonique réagirait violemment : elle le fait depuis longtemps. Mais, comme le prône Mabel Moraña dans son texte intitulé *El boom del subalterno*, il est nécessaire d'aller au-delà de l'hybridation. L'auteur que nous étudions va dans le même sens que la critique uruguayenne, comme d'autres chercheurs et écrivains testimoniaux, en faisant connaître et en dénonçant toute une série de situations problématiques non résolues. Le sociologue prouve qu'il reste toujours trop de problèmes à régler pour se contenter de notre mode de vie.

> La invitación a **reflexionar sobre la cultura latinoamericana "más allá de la hibridez"** propone la tarea de desafiar los límites de un concepto que hasta hace poco tiempo se presentaba como incuestionablemente operativo (…). **Más que como concepto reivindicativo de la diferencia, la hibridez aparece en Canclini como fórmula de conciliación y negociación ideológica** entre los grandes centros del capitalismo mundial, los Estados nacionales y los distintos sectores que componen la sociedad civil en América Latina, cada uno desde su determinada adscripción económica y cultural [Moraña 1998].

Selon la critique uruguayenne, la notion d'hybridation a certes servi à reconnaître la diversité latino-américaine, mais plus tard, ce mot a cessé d'incarner une vision novatrice de la société pour devenir un outil conciliateur et conformiste. La notion, dans les sociétés nord-américaine et d'Europe de l'ouest, a provoqué un changement de regard. On est passé de l'exotisme, représenté notamment par le réalisme magique, à une nouvelle appréhension, fondée sur le « néo-exotisme ». L'idée d'hybridation et ses implications n'ont pas permis à l'Autre de cesser de l'être sans rénoncer à son identité. Tout au contraire, elles ont aidé à pérenniser l'altérité asymétrique entre le « centre », qui ne veut pas céder sa place et la « périphérie », laquelle ne réussit pas à devenir centre. L'hybridation a donc fini par s'assimiler à « l'anodine notion libérale de multiculturalisme ».

> (…) La noción de hibridez se articula tanto al pensamiento poscolonial como a la ideología de las minorías y a la que Bhabha llama con razón la "**anodina noción liberal de multiculturalismo**", inscribiéndose en un debate transdisciplinario que construye a América Latina, otra vez, como objeto de representación, como imagen que verifica la existencia y función del ojo que la mira. En este contexto, **la hibridez ha pasado a convertirse en uno de los ideologemas del pensamiento poscolonial, marcando el espacio de la periferia con la perspectiva de un neoexotismo crítico que mantiene a América Latina en el lugar del otro, un lugar preteórico, calibanesco y marginal**, con respecto a los discursos metropolitanos (…). Mientras los sectores marginados y explotados pierden voz

> y representatividad política, afluyen el rostro multifacético del indio, la mujer, el campesino, el "lumpen", el vagabundo, el cual [se] entrega en música, videos, testimonios, novelas, etc. [Moraña 1998].

Arrêtons-nous sur l'adjectif *calibanesco* employé par Moraña dans une claire allusion au personnage shakespierien, acclimaté en Amérique latine par le poète et critique cubain Roberto Fernández Retamar, pour qui « *Nuestro símbolo no es pues Ariel, como pensó Rodó, sino Caliban* » [Fernández 2000 (1971): 25]. Caliban, "mythe vivant", représente l'autochtone, l'Amérindien, l'individu présent à l'arrivée des conquérants ; tandis qu'Ariel évoque, pour Fernández, l'intellectuel métis occidentalisé, capable autant de se prosterner devant le représentant de l'hégémonie et de l'oppression, Próspero, que de s'insurger contre lui. En fait, Caliban et Ariel, partageant l'origine et le positionnement subalterne, pourraient et devraient s'unir contre les exactions de Próspero, que nous pouvons associer ici au conquérant ou, plus largement, au pouvoir hégémonique.

> Asumir nuestra condición de Caliban implica repensar nuestra historia desde el *otro* lado, desde el *otro* protagonista. (…) **No hay verdadera polaridad Ariel-Caliban: ambos son siervos en manos de Próspero**, el hechicero extranjero. Sólo que Caliban es el rudo e inconquistable dueño de la isla, mientras Ariel, criatura aérea, aunque hijo también de la isla, es en ella, como vieron Ponce y Césaire, el intelectual [Fernández 2000 (1971) : 31].

Dans les sociétés latino-américaines actuelles, le centre et la périphérie éclantent et se dispersent, sans cesser de l'être, de multiples façons : certains descendants de Caliban peuvent devenir les associés de Próspero. Quelques enfants de celui-ci jouent le rôle d'Ariel, qui emploie ses liens avec Próspero afin de l'aider à écraser Caliban ou, au contraire, à soutenir ses revendications. Caliban cherche à gagner la sympathie de Próspero, à le renverser ou à prendre sa place. Un tel synchrétisme – ou une telle hybridation – est inexorable, mais insuffisant.

> ¿**Podemos aceptar la idea de que los sincretismos culturales**, tan inevitables y abundantes entre nosotros, **conducirán a la superación del racismo**? **Sería muy grato** que pudiéramos responder afirmativamente esta pregunta, **pero no podemos hacerlo** [Fernández 1983 : 31].

Comme Alfredo Molano le sait très bien, il ne suffit pas de reconnaître la société colombienne comme hybride, multiculturelle et multiraciale, dans le cadre d'un « État social de droit ». Sur ce plan, la Constitution politique de 1991 représente un progrès considérable. Il est maintenant nécessaire d'agir en sorte que cette prétention se concrétise réellement. Mabel Moraña se demande même :

> ¿**Cómo arbitrar la entrada a la posmodernidad de formaciones sociales que viven aún una (pre)modernidad híbrida**, **donde se enquistan enclaves neofeudales**, dependientes, patriarcales, autoritarios, **donde sobrevive la tortura** y el colonialismo interno, la impunidad política, la explotación, la marginalidad? [Moraña 1998].

Chapitre 3.4 Différents types textuels

Dans ce chapitre, nous traiterons des différentes formes textuelles narratives et non narratives dont se sert Alfredo Molano dans l'ensemble de sa production testimoniale. Ces types de texte se retrouvent entremêlés, même confondus, à des degrés variables, pratiquement dans chaque récit. Certains types prédominent à l'intérieur d'un récit, voire d'un volume entier ; d'autres exercent une fonction secondaire ou subsidiaire par rapport à la forme principale du récit. Ainsi, Molano se voue à l'hybridation générique.

De même, les sujets s'entremêlent eux-aussi. Cette hybridation thématique se produit globalement au sein de chaque volume, même lorsque celui-ci est prioritairement consacré à un motif spécifique, central, clairement défini au niveau de l'appareil paratextuel. Localement, le récit peut aussi faire allusion à des sujets divers, tout en privilégiant un noyau thématique, surtout dans les textes longs.

Nous avions déjà formulé à l'envi que les textes n'appartiennent pas à l'univers fictionnel, comme l'impose le pacte testimonial. Ils rappellent essentiellement, par leur forme et par leur contenu, des genres et des productions textuels factuels, « récit (du) factuel » que nous pourrions considérer comme un « archigenre », si nous prenons le mot de Gérard Genette [1979 : 69]. Cette volonté de factualité n'empêche pourtant pas certains passages ou blocs de texte de présenter une coloration, une tonalité, une structuration ou une thématique rappelant certains genres essentiellement fictionnels. Nous voici donc à un troisième niveau d'hybridation, celui de la dichotomie réalité-fiction.

Un quatrième niveau d'hybridation se situe au milieu de la tension entre l'objectivité et la subjectivité, pôles entre lesquels Alfredo Molano « fait la navette » en permanence. Cette oscillation se manifeste dans le choix du type de texte, par la focalisation qu'adopte le narrateur ou le protagoniste, par l'intervention éventuelle du médiateur – lorsqu'il n'est pas un des personnages.

Le linguiste suisse Jean-Michel Adam évite de parler de types de texte, en raison de la multiplicité de réalisations textuelles observables dans le discours littéraire, dans l'usage quotidien de la langue, dans les médias, voire par les sciences. Cependant, il ne s'oppose pas à la notion de genre. J. M. Adam estime que les principales séquences de base se réduisent à cinq types : narratif, descriptif, argumentatif, explicatif, dialogal [Adam 1999 : 65-66].

> **L'unité « texte » est trop complexe et trop hétérogène** pour présenter des régularités linguistiquement observables et codifiables, du moins à ce niveau de complexité. **C'est pour cette raison que j'ai (…) proposé de situer les faits de régularité dits 'récit', 'description', 'argumentation', 'explication' et 'dialogue'** à un niveau moins élevé (…), niveau que j'ai proposé d'appeler *séquentiel* » [Adam 1999 : 82].

J. M. Adam désigne donc sous le nom de « séquences » les différentes types de « paquets de propositions » qui, combinés, intègrent le texte. Il préfère ainsi parler de types de séquences textuelles, plutôt que de types de textes, du fait qu'un texte peut être formé par différentes séquences, même si l'une d'entre elles prédomine.

Nous observerons donc différents types de « paquets » ou « modules » textuels qui convergent dans la construction du récit de vie et du témoignage. Concentré essentiellement sur les récits, nous ferons pourtant allusion à certains paquets non narratifs, notamment le dialogue, l'essai et le rapport, riches en passages explicatifs et argumentatifs. En revanche, nous ne nous arrêterons pas sur le descriptif, tout en étant conscients de sa présence variable et en même temps primordiale dans presque tous les récits. Les passages descriptifs fonctionnent comme outil de représentation des éléments objectifs et subjectifs. La description rend compte du contexte spatio-temporel et du « décor » – éléments objectifs –, mais aussi des états mentaux des narrateurs et d'autres personnages – éléments subjectifs.

3.4.1 Formes narratives

Rapprochons-nous maintenant des différents styles d'écriture narrative. Nous traiterons de prime abord du récit de vie et de l'autobiographie, car c'est essentiellement sur eux que se fondent le témoignage et, pour une bonne partie, la recherche et l'analyse qualitative en sociologie. Plus loin, nous aborderons la chronique et le reportage, genres sur lesquels l'auteur affirme s'appuyer, sans pour autant s'y circonscrire. Nous évoquerons également le récit de voyages, central dans la démarche de l'écrivain chercheur. Pour finir, il convient de poser notre regard sur la nouvelle, genre éminemment fictionnel que l'auteur ne pratique pas à proprement parler, mais dont se rapprochent moult récits qu'il nous présente.

3.4.1.1 Le récit de vie

> *La historia de vida es un canal para poderse relacionar con una dimensión temida, pero en la que vivimos inmersos y de la que no podemos excluirnos* [Molano 1998 : 110].

N'oublions pas que la démarche testimoniale trouve son axe central dans l'exposition que les témoins ou informateurs formulent de leur vécu, de leur trajectoire. Ils peuvent rendre compte

d'une partie de leur vie ou de la totalité, soumis aux limitations qu'imposent la dégradation de la mémoire et le besoin d'oublier ou de passer certains éléments sous silence.

Les sciences humaines, notamment la sociologie et l'anthropologie, accordent au « récit de vie » ou à l' « histoire de vie », une place centrale parmi les techniques qualitatives de recherche et de présentation des données. Alfredo Molano agit ainsi comme un chercheur qui effectue l'entretien d'un ou de plusieurs individus, dans le cadre d'un sujet central et d'une ou plusieurs problématiques à traiter ou approfondir. Parmi d'autres, rappelons la colonisation du département du Guaviare, *la Violence* bipartisane des années quarante et cinquante, la colonisation des régions au sud-est par des paysans andins, la migration forcée. La trajectoire de vie de chaque individu fournit des données analysables au chercheur et des sujets à recréer à l'écrivain. Le chercheur s'intéresse aussi aux rapports que la personne a entretenus avec d'autres individus, au sein d'un ou de plusieurs groupes, et à ses opinions politiques et religieuses, pour ne citer que quelques sujets d'étude.

> **No se necesitan documentos acartonados y descoloridos por el tiempo para convertir un hecho en histórico** (…). La historia es una voz llena de timbres y de acentos de gente anónima [*Llano* : 119].

Molano affirme son point de vue sur la construction de l' « Histoire » par le biais de ce texte à l'allure d'explication, voire d'essai, dans l'épilogue de *Llano*. L'Histoire prend donc sa forme, comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises, à partir des « histoires » des individus anonymes qui composent la société.

> Comprendí que **era demasiado pretencioso e hipócrita estar en todas partes, porque cada cabeza es un mundo, cada personaje tiene su verdad** y es víctima de ella. Está consignada en su propio interés y ello es respetable y debe ser respetado en una historia [*Tropel* : 11].

C'est à nouveau l'écrivain sociologue, dans le prologue de *Tropel* écrit par lui-même, qui met en relief l'importance d'entendre ce que chaque individu est en mesure d'exprimer sur lui-même et sur la façon dont il vit et ressent la réalité. En tant que chercheur, l'écrivain s'avère non seulement incapable de tout embrasser, mais aussi juge « trop prétentieux et hypocrite » que le spécialiste et que les sciences humaines visent à se construire sans écouter les individus. Encore une fois, il souligne que chaque histoire fait l'Histoire.

> La **historia de vida** es una manera de evadirse de la reflexión intelectual, del trabajo intelectual, y dirigirse más hacia el **conocimiento emotivo** y, digámoslo de una vez, **subjetivo** [Molano 1998 : 103].

L'éloignement volontaire – mais non systématique – de la rationalité scientifique et le recours à la subjectivité de l'informateur, à l'expression du vécu du témoin, peuvent être

accueillis avec une méfiance évidente dans certains milieux universitaires et scientifiques. Ainsi, par exemple, le sociologue français Pierre Bourdieu critique la pratique de l'histoire de vie, car il affirme qu'elle peut conduire à une « création artificielle de sens ».

> **Produire une histoire de vie, traiter la vie comme une histoire**, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'événements, **c'est peut-être (se) sacrifier à une illusion rhétorique** (…) [Bourdieu 1994 (1986) : 70].

Il considère que, pour aborder la vie d'un individu, le chercheur ne peut pas se fonder exclusivement sur l'individu lui-même, non pas par méfiance à son égard, mais parce qu'il fait partie d'un groupe dont il faut tenir compte. Il est nécessaire, parallèlement à l'expérience individuelle, que le spécialiste s'intéresse aux « (…) mécanismes sociaux qui favorisent ou autorisent l'expérience ordinaire de la vie comme unité et comme totalité ».

Alfredo Molano pourrait bien répondre qu'une telle critique ne le concerne pas. Non seulement il se réclame à la fois tributaire et défenseur du récit de vie, mais il souligne que sa démarche se voit cautionnée par un travail théorique et documentaire, concomitant ou préalable à la collecte de témoignages, qui n'est pour le sociologue colombien aucunement supérieur à l'apport de ceux-ci. L'auteur s'engouffre donc exprès dans l'« illusion rhétorique », non pour s'y sacrifier, mais pour éviter de sacrifier l'expression des témoins et leur charge émotionnelle. D'une part, ce que les témoins ont à communiquer dépasse la communication purement verbale ; d'autre part, les bons rapports entre les informateurs et le chercheur déterminent un échange fluide et une compréhension efficace (cf. 2.3.4.2).

> Creo que ese es **el punto de partida, insisto, de las historias de vida: la relación que uno establece con el entrevistado**. Ahí hay algo emocional, algo amoroso, si ustedes quieren, **que permite comprender mucho más allá de las palabras lo que la gente quiere decir** [Molano 1998 : 104].

Pour que le récit de vie en sociologie ne devienne pas une sorte d' « interrogatoire officiel », Pierre Bourdieu juge indispensable que le spécialiste s'informe du contexte dans lequel se déroule l'existence de l'individu. Comme A. Molano le sait bien et le laisse transparaître dans ses textes, le chercheur doit tenter de comprendre la relation entre contexte social et trajectoire personnelle, car la « trajectoire » suivie par l'individu dépend dans une grande mesure du contexte social, économique et politique.

Outre le récit de leur propre vie, lacunaire ou détaillé, les narrateurs présentent souvent la vie d'autres personnages. Par le discours indirect, le narrateur peut parler de quelqu'un à la troisième personne, mais il peut également citer ou reproduire textuellement les mots que le tiers a formulés. Penchons-nous sur Nubia qui, au milieu de son récit, raconte succinctement

l'existence de son beau-père. Nubia collecte ainsi le récit de vie du vieil homme et le transforme en biographie. Son beau-père s'est livré à un récit testamentaire, un retour en arrière sur l'ensemble de sa vie, du passé lointain au moment de l'énonciation, le moment de sa mort. Un récit de vie peut donc en cacher un autre.

> Elver [le Mari de Nubia] me cogió de la mano y me llevó a donde **mi suegro**, un valluno de Tuluá. Viejo sí, pero entero (…). Nos montamos en el carro. Llegamos a Belén los tres, después a Florencia. Allí dormimos. **Mi suegro no habló ni una sola palabra. Para él todo era muy duro porque era ya la segunda huida de su vida**. Para mí también. La diferencia es que yo tenía apenas veinticuatro años; él ya había cumplido los ochenta y había vivido dos vidas (…). De Florencia para arriba **comenzó a contarnos la historia de su llegada: dónde paró, dónde durmió, dónde se cayó**. **Era como si devolviera la película**. De Tuluá salió para Cali (...), cruzó la cordillera (…). Ahora iba como despidiéndose de los caminos que había andado. **Iba abatido el hombre, sentía que había perdido toda su vida y que había nadado en un charco de donde nunca había podido salir**. El reverso lo fue acabando. **Cuando llegamos a Cali, el hombre ya estaba muerto**, y a Tuluá lo fuimos a enterrar [*Desterrados* : 176, 177].

Le narrateur de *El camino de los huyentes* nous raconte également sa vie. Ce récit appartient à *Trochas,* volume qui évoque le surgissement des guérillas libérales et communistes des années cinquante et soixante, ainsi que l'histoire des FARC. Il est important de préciser que, comme Alfredo Molano le signale dans sa tribune du quotidien *El Espectador*, paru le 26 septembre 2010, cet homme fut en réalité connu sous le surnom de « Mono Jojoy », abattu le 21 septembre 2010 par l'armée colombienne (cf. Annexe 6.9)[132]. Son récit, comme bien d'autres, ne suit pas une progression chronologique strictement ascendante. Le protagoniste avance dans la narration, fait un bond vers une époque ultérieure, mais passée par rapport au moment même de la narration, retourne vers le passé lointain et se projette encore vers des événements ultérieurs. Comme nous le savons, l'existence de la personne avance linéairement, le récit qui en rend compte peut se permettre des retours et des sauts.

> **Cuando calé el pie en la huella, sentí que había hecho ya el camino, que yo era otro, y que todo esto me había pasado una vez**. Se lo pregunté a Guaracas, con quien venía haciendo una travesía larga, desde la Esperanza, una vereda escondida en el Sumapaz, donde nací, hasta el Correguaje, donde quedaba el Segundo frente. Nada me contestó. Me miró sí, pero no chistó palabra. Eso me acabó de confundir porque **no sabía si le había preguntado en voz alta o si había hablado para mis adentros**. (…) El Mono Mejías había hecho la misma travesía diez años antes [*Trochas* : 75].

L'homme, combattant des FARC, traverse la cordillère accompagné de ses camarades, dans la gadoue, sur les traces de celui d'avant, afin de réduire un peu l'effort. Adulte, il ne fait qu'une évocation marginale de sa naissance, dans un état mental confus, sorte de déjà-vu, qui appelle d'autres souvenirs. Son récit ne se prive pas de la subjectivité. Ce n'est que plusieurs

[132] Molano, Alfredo. « Así quedó escrito ». In : *El Espectador*. 26 septembre 2010.

pages plus loin, après avoir raconté la vie de quelques camarades et ennemis, et avoir décrit la région qu'il parcourt, que notre informateur reprend son histoire. C'est le narrateur qui parle des autres ? Ou peut-être ont-ils raconté leurs vies au médiateur, qui les a mises dans la voix du protagoniste ? Mais revenons sur notre témoin :

> **Yo nací en uno de los repliegues del movimiento al alto Sumapaz, cuando todavía se luchaba contra la dictadura civil de los godos**. A mi padre lo mataron durante la guerra con Rojas Pinilla (…). **Estuve en la escuela hasta que me expulsaron por decir que la hostia era simple**, que no sabía a nada y que sería rica si se le echara membrillo de guayaba. La maestra me acusó de hereje y el partido [le parti conservateur] respaldó la sanción. (…) **Acepté la expulsión porque tenía oficio con las autodefensas**, que era lo que me interesaba y porque siempre me han gustado las armas de combate. Cuando niño me sentía culpable de sólo mirarlas [*Trochas* : 89].

Les sauts spatio-temporels dans le récit de vie ne nuisent pas au déroulement de l'action, c'est-à-dire de la trajectoire de l'individu, mais exigent une attention accrue de la part du lecteur, tout en excitant sa curiosité. Ils permettent à la fois d'établir des associations intéressantes et à forte charge symbolique entre des situations ou des événements apparemment éloignés l'un de l'autre, malgré l'effacement des souvenirs. Une linéarité ascendante rendrait peut-être le récit de vie plus objectif, voire plus compréhensible, mais risquerait de le rendre plus anodin et moins authentique, donc moins intéressant. Cette caractéristique de l'oralité, que nous avons déjà soulignée (cf. Chapitre 2.2), ne rend pourtant pas ce style narratif moins riche ni moins vérace.

Passons maintenant à cet exemple de récit, extrait de *Rebusque* :

> **Los que nacimos y nos criamos en Armero le perdimos el rastro a los recuerdos**. Aquella noche fue la primera vez que me vi solo y sin nada. **Quedamos entre el barro, enterrados para siempre mis papás, mis amigos, las calles del pueblo donde aprendí a jugar, la iglesia donde hice la primera comunión un veintiuno de julio, la casa donde nací** (…): el patio de las flores, el patio de los árboles y el patio de los caballos, **a donde una madrugada llegó el caballo de mi tío con él muerto encima** (…). **Todo eso quedó enterrado entre la tierra que comenzó a bajar aquella noche y que no dejó de bajar** y enterrar todo lo que fuera distinto. **Yo no lo viví porque para esos días me había ido a estudiar mecánica automotriz al SENA[133] de Ibagué**. (…) Aquella mañana, cuando me estaba aseando para irme a clase, mi compañero de cuarto me dijo: "Don Yamid[134] se volvió loco; oiga lo que está contando: que **Armero desapareció** ¿será que habrá resuelto cambiar el día de los Santos Inocentes?". Pero yo desde que le oí el jaleo al piloto que dio la noticia, supe que era verdad. (…) Nadie podía creer que la montaña vomitara tal cantidad de fango y, sobre todo, nadie se explicaba el porqué. Pero fue así [*Rebusque* : 51-53].

[133] Acronyme de « *Servicio nacional de Aprendizaje* » : institution publique offrant des formations techniques similaires aux BEP, CAP, DUT et BTS. Ouvert à tout le monde, ce sont souvent les jeunes d'origine modeste qui souhaitent y accéder ou qui sont poussés à s'y inscrire.

[134] Yamid Amat, célèbre présentateur de radio et journaliste colombien proche du pouvoir.

Le narrateur assemble son souvenir d'enfance, la mort « accidentelle » de son oncle, abattu lors d'une tuerie dans laquelle il s'est retrouvé par hasard, avec un souvenir de jeune adulte : l'avalanche qui a entièrement enseveli la ville d'Armero, au nord du département du Tolima, le 13 novembre 1985. La catastrophe naturelle et la négligence des autorités locales et nationales ont provoqué la mort d'entre 25 000 et 40 000 personnes – selon les sources –, dont tous les membres de sa famille. Le protagoniste échappe à l'horreur grâce a ses études de technicien supérieur, qui l'obligeaient de rester pendant la semaine à Ibagué, chef-lieu du département. Impuissant, il ne peut qu'écouter les informations à la radio. Impuissant, comme plusieurs années plus tard, lorsque, en prison, il tente en vain de se suicider par pendaison, en regrettant même d'avoir échappé à l'avalanche. Son récit de vie, libéré des contraintes de progression chronologique ascendante, s'imprègne aussi de l'émotion, laquelle serait sans aucun doute bannie d'un discours soi-disant objectif. Alfredo Molano fait donc appel à la sensibilité du lecteur, au *pathos*, par un discours qui ne se veut ni larmoyant ni impassible.

L'écrivain sociologue insiste sur l'importance de l'effet-miroir, sur le besoin de mettre à la disposition des témoins la représentation qu'il en fait, autant par le biais de leur propre discours que par les éventuels ajustements formels qu'effectue le médiateur. L'effet-miroir permet aux témoins de vérifier si le médiateur a tenu compte de leurs propos, s'il a été bien capable de refléter leurs existences. Il sert aussi de dispositif de garantie auprès du lecteur.

> Creo que aquí se encuentra otra gran ventaja de las historias de vida. Para la gente que la inspira, para la gente que nos cuenta la historia, que nos concede las entrevistas, que nos da la información, **se trata de un espejo reestructurado, y nada produce más conciencia que verse uno tal cual es**. (…) Es la toma de conciencia por parte de la gente inmediata y también por parte del investigador [Molano 1998 : 105].

La collecte et le traitement des récits de vie, souligne à nouveau Alfredo Molano, permettent de prendre l'observation directe de la vie des individus comme point de départ de la recherche. S'agissant d'une étude théorique, basée sur des données globales, statistiques ou bibliographiques, le récit de vie sert à confronter ce travail « au bureau » à l'observation de terrain. « *La historia de vida le permite a uno oír. (…) Le debería permitir o le debería a uno obligar a oír* » [Molano 1998: 106]. Ce sont l'écrivain et le chercheur, cohabitant chez Molano, qui considèrent le récit de vie comme incontournable.

3.4.1.2 L'autobiographie

Évoquer l'autobiographie après le récit de vie peut sembler redondant, au vu du grand rapprochement des deux genres. En effet, l'autobiographie n'est qu'un texte où la « vie d'un

individu [est] racontée ou écrite par lui-même[135]», comme l'indique l'étymologie du mot. Le critique français Philippe Lejeune propose une définition plus précise et enrichie du genre.

> **Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence**, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité [Lejeune 1975 : 14].

Jacques et Éliane Lecarme, pour leur part, précisent que l'autobiographie entend être exhaustive, comprendre la totalité de l'existence de l'individu.

> **L'autobiographie vise** dans le sujet vivant **l'individu**, mais **tout l'individu**, avec sa vie privée et publique. (…) les mémoires supposent, au contraire, une sectorisation de l'individu (…) [Lecarme et Lecarme 1997 : 49].

P. Lejeune [1975 : 29] avait déjà averti que le label « autobiographie » « (…) ne comporte pas de degrés : c'est tout ou rien ». L'appellation « récit de vie » n'impose pas cette contrainte : ainsi, il peut s'identifier au texte autobiographique à proprement parler – exposer toute la vie de l'individu –, ou constituer un texte à « espace autobiographique » fort [Lecarme et Lecarme 1997 : 41]. C'est ainsi qu'ils désignent un texte dans lequel l'individu expose plusieurs, voire de nombreux détails de son existence, sans l'afficher pourtant dans sa totalité. D'autres textes non entièrement autobiographiques restent les mémoires, au sein desquelles l'individu expose sa vie, de façon plus fragmentaire, sans tout raconter. Moins le récit informe sur la trajectoire de l'individu, plus il s'éloigne de l'autobiographie.

Le récit très détaillé que de sa vie effectue *Tuerto* Giraldo [*Corte*] se rapproche davantage de l'autobiographie que celui, très abrégé, de *Desconfianza* [*Fierros*]. Le narrateur de *El diario de Sharon* [*Rebusque*] apporte des éléments très fragmentaires sur lui-même, permettant difficilement de suivre sa trajectoire de vie, mais communique nombre de renseignements sur ses amis – biographiques, mais non autobiographiques, car ce ne sont pas les personnages eux-mêmes qui les racontent.

En dehors de la présentation d'éléments de sa propre vie par le narrateur, l'autobiographie, le récit de vie et l'écriture testimoniale partagent une caractéristique essentielle : l'engagement à respecter le « pacte autobiographique » ou le « pacte testimonial », censés garantir, dans un genre comme dans l'autre, la véracité des énoncés de l'auteur. Ainsi, autant dans l'autobiographie que dans le récit de vie, sur lequel s'appuie le témoignage, l'auteur est tenu « (…) **de raconter directement sa vie** [ou une partie, ou un aspect de sa vie] **dans un esprit de vérité** ».

[135] *Le Trésor de la langue française informatisé*. http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.

Les pactes autobiographique et testimonial, deux avatars de ce qu'on appelle « le pacte référentiel », exigent l'identification entre le narrateur du récit, le personnage principal et l'auteur. Les trois instances doivent correspondre à un seul et même individu. Cependant, chez Alfredo Molano les récits dont le narrateur-témoin est pleinement identifié, de surcroît par un nom considéré comme réel, sont peu fréquents. Le plus marquant d'entre eux reste celui du *tuerto* Giraldo dans *Corte*, récit dont le titre ne laisse aucune place au doute : « Vie du capitaine Berardo Giraldo, surnommé *le Borgne* ».

Dans *Así mismo*, nous trouvons deux récits au style autobiographique, nous supposons qu'ils portent le nom et le prénom des narrateurs : Maximiliano Gómez de Castilla (muletier, éleveur de troupeaux bovins, réfugié, agent de l'ordre) et Julia Ruano (paysanne et petite cultivatrice traditionnelle de coca et de maïs, accusée injustement de narcotrafic). Un troisième récit, portant également le nom de sa narratrice, Zarkuney-Ati, attire notre attention du fait que celle-ci, indienne Wayuu, possède un nom hispanisant, qui n'est considéré, ni par elle-même ni par le médiateur, comme son vrai nom. Nous assistons donc à la revendication d'une identité et au refus d'une autre chez la même personne.

Le problème qui se pose dans les ouvrages de Molano, et qu'il assume, réside dans cette identité qui devrait systématiquement exister entre le narrateur-personnage et l'auteur du récit et qui dans les textes du Colombien n'existe guère. En effet, sauf mention textuelle ou paratextuelle contraire, il nous est impossible de vérifier, sans avoir recours à l'auteur de la compilation, si les personnes existent ou ont vraiment existé. Philippe Lejeune précise que l'identification de ces trois instances – auteur, narrateur, personnage – ne se voit pas érodée lorsque l'auteur utilise un pseudonyme, ou un surnom, à condition que ce pseudonyme ou surnom puisse être associé à un individu dans le monde réel.

Nous aurions certainement du mal à associer les prénoms et les surnoms qui désignent les narrateurs de nombreux récits à des individus précis dans le monde réel. Soit parce que ce sont des appellatifs très répandus, soit parce qu'ils font allusion à des caractéristiques spécifiques ou particulières de leurs porteurs, sans pour autant permettre de les identifier. Paola, *Gringo* [*Penas*], *Desecho* [*Corte*], *la Doña* [*Espaldas*], *el mallero* [*Llano*], *Pelusa*, *el ahorcado*, *el muñeco* [*Rebusque*], entre autres, peuvent désigner tout un chacun. L'association entre le narrateur et protagoniste du récit et un individu réel devient encore plus problématique lorsque ni le titre, ni le corps du texte, ni le paratexte ne fournissent aucune dénomination du personnage. Tel est le cas des récits *La travesía* [*Corte*], *El pormenor*, *El paso de la baliza* [*Espaldas*], *No*

pude dejar de llorar [*Llano*], *Salto largo*, *la huella* [*Así mismo*], *Ocho años, tres meses, un día* [*Rebusque*], entre autres.

Le pacte autobiographique, testimonial o référentiel est-il donc rompu ? Pourrait-on dire en conséquence que nous sommes devant des personnages, à la rigueur, vraisemblables, mais non réels, et que les textes dans lesquels ils paraissent ne sont pas des récits de vie, mais de récits fictionnels pourvus d'un espace autobiographique ? Ce serait une façon trop simple de disqualifier l'écriture molanienne. Si de la désignation des personnages s'agit-il, rien n'empêche maints romans et nouvelles de disposer des personnages clairement identifiables par un prénom et un nom entièrement réalistes et reconnaissables, mais créés de toutes pièces par l'auteur. Tous les témoins ne s'appellent pas Esteban Montejo, Jesús Sánchez ni Rigoberta Menchú, trois personnages célèbres dans l'écriture latino-américaine, entièrement réels. Ou bien Berardo Giraldo, Sofía Espinosa ou Jerónimo Solano, pour citer trois témoins bien réels chez Alfredo Molano. Les témoins autres que ceux-ci ne sont pourtant pas moins crédibles ni moins valables.

L'écrivain créé certes un « effet de fiction » en prenant des libertés vis-à-vis du pacte, mais s'engage en tant que sociologue et qu'auteur reconnu de recueils testimoniaux à garantir la factualité de son écriture. Un autre gage de véracité est constitué par les informations textuelles et paratextuelles permettant d'ancrer les récits à des espaces géographiques et politiques, ainsi qu'à des époques déterminées de façon précise, évitant les raccourcis trop approximatifs. La citation d'éléments spécifiques des contextes régionaux et locaux, identifiables aussi bien par des lecteurs que par des chercheurs et critiques connaissant de près ces réalités – historiens, anthropologues, sociologues, géographes – aide à maintenir ou à rétablir le pacte référentiel.

Les « seuls » rôles joués par A. Molano seraient ceux du médiateur, non négligeables : trieur, compilateur et correcteur de style des récits. Nous voilà donc devant une occurrence d'autobiographie multiple ayant pour fil conducteur le traitement du même sujet et la proximité spatio-temporelle existante entre plusieurs de ces auteurs. Néanmoins, cette situation se complexifie encore avec la fusion ou synthèse de personnages réels dans un seul personnage, qu'il soit réel, lui aussi, ou créé : la technique d'imputation. Le pacte à la Lejeune se rompt, sans que les personnages – et ce qu'ils expriment – manquent pour autant de véracité.

Ce cas de figure peut prendre la « case aveugle » dans le tableau à double entrée que Philippe Lejeune propose en 1975. Ce tableau représente les types de texte, autobiographique, romanesque ou indéterminé, selon d'une part que soit conclu un pacte autobiographique ou romanesque ; d'autre part, que le nom du personnage coïncide ou non avec celui de l'auteur. P.

Lejeune considère impossible la situation dans laquelle le pacte autobiographique est respecté par l'auteur, mais le nom de celui-ci ne coïncide pas avec celui du personnage [Lejeune 1975 : 28] [Lejeune 1986 : 23]. En réalité, c'est le cas des textes que nous étudions – et d'autres recueils de témoignages, pensons-nous – : l'auteur, qui fait office de médiateur, et les témoins s'engagent à respecter le pacte, mais les informateurs ne déclinent pas leurs noms.

Dans le cadre d'une réflexion ultérieure, de 1986, Philippe Lejeune vise à éclaircir ces situations particulières de médiatisation entre l'auteur (ici, dans ce cas particulier, nous entendons par « auteur » le témoin ou l'informateur), les instances éditoriales et le lecteur. Adoptant un positionnement plus flexible que celui préconisé dans le « pacte » et en parlant plutôt du « contrat », P. Lejeune admet que l'autobiographie peut se voir opacifiée par des procédures rhétoriques, par l'appareil paratextuel et par des mécanismes de parution et de distribution du texte. La médiatisation, ajoute P. Lejeune, peut conditionner ou altérer la réception que le lecteur final et réel fait du texte, mais, ajoutons-nous, peut aussi la favoriser.

> **Du côté de l'auteur** [le témoin], **il peut y avoir décalage entre l'intention initiale et celle que finalement lui prêtera le lecteur**, soit parce que l'auteur méconnaît les effets induits par le mode de présentation qu'il a choisi, soit parce qu'entre lui et le lecteur il existe d'autres instances : bien des éléments qui conditionnent la lecture [notamment les paratextes] peuvent avoir été choisis par l'éditeur et déjà interprétés par les médias [Lejeune 1986 : 22].

Quand Alfredo Molano intervient dans les textes autobiographiques ou à des traits autobiographiques, soit il y opère tout simplement de moindres adaptations formelles, soit il procède à la pratique de l'imputation, soit il classe thématiquement les récits. Néanmoins, son objectif avoué n'est autre que d'en favoriser la saisie par le lecteur – qu'il imagine de surcroît non homogène – de ce que les témoins veulent exprimer.

3.4.1.3 La chronique

Attardons-nous sur ce genre auquel l'écrivain colombien associe au moins trois de ses volumes. La chronique (du latin *chronĭca*, dérivé à son tour du grec *χρονικά [βιβλία]*, comme l'explique le dictionnaire de la *Real Academia*) est un recueil de faits historiques regroupés par époques et présentés en ordre ascendant selon leur déroulement chronologique. Les chroniques européennes les plus célèbres furent rédigées entre le XIème et le XVIème siècles, tout en latin comme dans les langues locales en processus de consolidation. Néanmoins, on peut mettre dans la liste de ses prédécesseurs la chanson de geste, voire les épopées de l'antiquité gréco-romaine,

dans l'espace européen, et ces récits fondateurs américains que sont le Popol-Vuh et le Chilam-Balam, pour ne citer que les deux exemples les plus rebattus[136].

Nous semblons nous éloigner du temps et des intérêts d'Alfredo Molano en évoquant des œuvres comme *La chanson de Roland*, *El cantar del mío Cid* ou *Die Nibelungensage*. Cependant, ces textes combinent des faits réels avec des situations imaginaires – vraisemblables et, dans bien des cas, non vraisemblables – , ont recours au langage imagé et à bien d'autres artifices rhétoriques, s'organisent dans une progression temporelle plutôt ascendante. Même s'ils abordent aussi des sujets secondaires, ils s'orientent vers des thématiques centrales qui sont l'origine, la formation et la différentiation d'un groupe ou d'une société face à d'autres. Toutes proportions gardées, Molano étudie l'évolution de la société dans la province du Guaviare au cours des dernières décennies, en racontant depuis une perspective subjective et dans un langage souvent imagé, le fruit de ses recherches, ainsi que l'information apportée par les témoins. Des éléments réels sont donc présentés d'une façon qui peut lorgner l'écriture du fictif. Ainsi, comme le pense le sociologue Fals Borda, Molano aide à bâtir l'histoire de la région.

L'écrivain chercheur agit donc comme chroniqueur à plus d'un égard. Chroniqueur à l'ancienne, comme nous venons de le voir, et chroniqueur journalistique, abordant d'un regard profond et bien à lui des événements historiques qui prennent souvent la forme des faits divers. Il désigne deux de ses recueils comme des « chroniques », comme le précisent les sous-titres de Tropel – édition de 1991 –, « *Chroniques de la Violence* », et de *Desterrados*, « *Chroniques du désarroi* ». L'écrivain signale que d'autres volumes, notamment *Selva*, consacrent des sections entières à ce genre. En soi, la chronique est un genre ambigu, mixte et par conséquent hybride : plaçons-nous donc devant un récit factuel, non dépourvu de tension narrative et qui possède une esthétique relevant de l'écriture littéraire fictionnelle. Le chercheur espagnol Gonzalo Martín Vivaldi, spécialiste du discours journalistique, la définit ainsi :

> La crónica es, en esencia, **una información interpretativa y valorativa de los hechos noticiosos**, actuales o actualizados, donde **se narra algo al propio tiempo que se juzga lo narrado** [Martín Vivaldi 1987 : 123].

De nombreux analystes, apparentés autant au journalisme qu'à la critique littéraire, sont d'accord pour définir la chronique comme un genre – journalistique, mais non exclusivement – apte à raconter des récits véraces en utilisant des outils stylistiques propres à l'écriture narrative fictionnelle et littéraire. Cette écriture traite souvent des faits que le journalisme et les organes de

[136] En fait, chaque société et groupe humain, et les groupes amérindiens se comptent par centaines, dispose de son propre récit fondateur et des ses propres épopées. Il en est de même dans chaque continent.

presse ne considèrent pas comme « les informations du jour », c'est-à-dire les événements à traiter et à divulguer dans l'immédiat. La chronique présente pourtant des faits et des situations qu'elle met en contexte et approfondit, des sujets peut-être traités auparavant dans le cadre de l'information quotidienne, mais pas dans le détail.

La nécessaire prise de recul oblige le chroniqueur à une phase préalable de recherche documentaire et de traitement de l'information que lui fournissent ses sources. Aussi le rédacteur passe-t-il à la production d'un texte narratif marqué par une focalisation particulière et par un positionnement subjectif perceptibles par le lecteur. Dans *Tropel*, A. Molano se penche sur des événements plutôt lointains ; dans *Desterrados*, il développe et illustre des situations survenues entre la date de parution de l'ouvrage et les dix années la précédant, mais qu'on peut juger d'une actualité intemporelle dans le contexte colombien.

Le journaliste et spécialiste espagnol des médias Antonio López, dans son *Dictionnaire du journalisme*, définit la chronique comme un :

> [G]enre du **journalisme informatif** qui raconte périodiquement, signé par un journaliste (chroniqueur, correspondant ou envoyé spécial), les faits survenus entre deux dates ou la façon dont s'est déroulé un événement. **Les chroniques offrent une continuité thématique** (politique, sport, voyages, etc.), de l'auteur et de l'emplacement dans les médias d'information [López 1981 : 57].

Si la chronique a perdu de sa temporalité progressivement ascendante qui la caractérisait depuis des siècles, elle garde néanmoins son caractère factuel. Pour Antonio López, l'oscillation entre la posture objective et l'expression de la subjectivité, par le chroniqueur, rend la chronique « (...) un genre à cheval entre le journalisme informatif et le journalisme interprétatif ». La fictionnalisation n'en est donc pas exclue, tout en se fondant sur un socle véridique.

Alberto Salas, qui s'intéresse dans son ouvrage aux chroniqueurs des Indes, n'ignore pas l'importance du contenu épique, comme celui dont parle O. Fals Borda, au sein de la chronique. Salas définit le genre de cette façon :

> **La historia parcial de un suceso o serie de sucesos ordenados bajo la denominación de una empresa**, **conquista o jornada**, como solía decirse. Este es el reino de la crónica, de la visión inmediata y por lo tanto parcial de los sucesos, **el relato de lo visto y de lo oído**, de lo inmediatamente contemporáneo [Salas 1959 : 15].

Il nous fait remarquer, dès le prologue de son texte, comment les chroniqueurs qui l'intéressent (Pedro Mártir, Oviedo, Las Casas) ne se caractérisaient pas par l'adoption d'un positionnement objectif à l'égard des événements. Oviedo et essentiellement Las Casas, selon Alberto Salas, expriment soit le doute, soit l'engagement : du côté des conquistadors et des

colonisateurs espagnols, comme chez Oviedo, ou en prenant parti pour les Indiens, comme Las Casas [Salas 1959 : 9-11]. Des chroniqueurs comme Mártir ou comme López de Gómara, voire Ginés de Sepúlveda, se trouvent dans une situation spécifique, puisque le contenu sur lequel se fondent leurs récits est médiatisé : ils n'ont pas vécu par eux-mêmes les événements.

Revenant à l'auteur contemporain qui nous occupe, lui-même repousse toute prétention d'objectivité ou de neutralité, qu'il juge impossibles ou illusoires, et assume que son positionnement le rapproche des témoins. Il agit donc comme les anciens chroniqueurs : allant à la rencontre des individus, il se documente sur les sujets traités et se focalise sur les uns et sur les autres, adoptant son propre point de vue. Un parti pris pas si tranché qu'il le paraît en termes de dichotomie politique, mais qui, peut-être à cause de cela, entraîne pour Alfredo Molano des inimitiés plus d'un côté de l'échiquier politique que de l'autre, mais des deux en fin de compte.

> **Los relatos, por simples que fueran, eran de hecho una denuncia** contra un terrateniente, un gamonal político, una autoridad « competente », un capitán del ejército, un comandante guerrillero. El círculo se estrechaba de semana en semana. (…) **Denunciaba tanto** la extorsión de **la guerrilla como** los vínculos de **los militares** con **los traficantes**, y de éstos con **los paramilitares**. [*Desterrados* : 14, 17].

Sans porter le sous-titre « *crónica* », l'écrivain colombien décrit *Selva* comme un document composé, entre autres, d'une unité textuelle prenant la forme d'une chronique. L'auteur colombien y explique ce que pour lui signifie ce genre narratif : un récit, raconté par le chercheur – qui devient chroniqueur, mais aussi aventurier – à la première personne lui permettant, sur la base du matériel obtenu auprès d'autres personnes, de développer un sujet. Il fait à nouveau allusion au récit de vie et à sa technique d'imputation, lorsqu'il explique que les récits de vie – des témoins – servent de base à la chronique – produite par l'écrivain chercheur. Le format de la chronique, souligne ce dernier, favorise la réception par le lecteur.

> El libro *Selva adentro* es **una crónica, una historia contada en primera persona, desde la mirada de un investigador, o de un cronista, o de un aventurero** (…) **que va describiendo**, a partir del material que ha conseguido con otras personas, la historia de una región. Las historias de vida tienen esa alternativa de servir como base a la escritura de la crónica. (…) **Ese lenguaje de la crónica, que también es un lenguaje subjetivo, le permite al lector relacionarse con la materia que se está contando** y vivirla en alguna medida [Molano 1998 : 108].

Voyons plus précisément la façon dont A. Molano, dans l'introduction rédigée par lui-même, se réfère à la seconde partie de *Selva*.

> **La segunda parte**, que reseña la situación y la dinámica de las dos fuerzas actuales de la colonización – la coca y las guerrillas –, **está expuesta como una crónica en la que el analista se torna de alguna manera también actor** y en que la distancia de marras se

> borra, porque se interesa más por lo que se ve, oye, siente y vive, **volviéndose un observador confeso** de lo que lo rodea [*Selva* : 17].

En effet, Alfredo Molano et son collègue Fernando Rozo rendent compte de leur vécu durant leur parcours entre les villages de Calamar et de Puerto Nuevo. Ce sont eux qui narrent, décrivent abondamment la région et ses habitants, apportent des explications historiques et géographiques et émettent des jugements et interprétations. La plupart des témoins sont évoquées à la troisième personne, au discours indirect.

Voyons donc brièvement quelques passages de cette chronique –nous en citons d'autres dans l'ensemble de notre étude. Le patron du café la Bohème, au centre de Calamar, où Molano et Rozo discutent, leur présente trois hommes : deux riverains – en réalité, des migrants arrivés depuis longtemps – et un parlementaire, membre d'une commission de vérification et de dialogue entre les paysans et les autorités nationales. Accompagnés par les deux « riverains » – Miguel et Luis Eduardo –, les chercheurs quittent le village.

> Salimos a las cuatro de la tarde rumbo a La Libertad. Contratamos un Carpati[137], compramos una botella de aguardiente y **nos embarcamos en una aventura que ahora queremos contar**.
>
> **La Libertad es una cruz**. Una calle larga sigue la dirección de la carretera y otra calle cruza perpendicular a la anterior. A medida que nos fuimos acercando a La Libertad, Luis Eduardo se tornaba más y más locuaz (…) [*Selva* : 92].
>
> **Uno está acostumbrado a pensar en los Llanos y en la selva como unas inmensas y silenciosas soledades** tan sólo interrumpidas por el gorjeo de los pajarillos y el rumor de los riachuelos cristalinos. **Pues no**. El camino hacia Calamar es exactamente lo contrario. Más parece un camino de romería que condujera a algún lugar sagrado si no fuera por las imprecaciones de los arrieros y la descomposición febril de los rostros de los transeúntes. Aunque no se puede hablar exactamente de transeúntes. Eso es para la carrera séptima de Bogotá. **Por este camino se corre y se salta, no sólo para no hundirse en el barro, sino porque cada minuto perdido es un minuto que se deja de ganar dinero** [*Selva* : 96].
>
> **Luis Eduardo era un hombre realmente frío y duro**, acostumbrado a la lucha en los medios más hostiles y en las condiciones más adversas. Un hombre dispuesto a dar la vida por su partido, pero no a cualquier precio [*Selva* : 99].

[137] « Aro Carpati » : véhicule tout-terrain (4x4), d'origine roumaine, relativement commun en Colombie du milieu des années soixante à la fin des quatre-vingts. Bien qu'extrêmement proche des États-Unis sur le plan économique et politique, comme la presque totalité des pays du continent, la Colombie maintenait quelques rapports commerciaux avec l'URSS et les pays de l'Est, fondés essentiellement sur le troc de café par des véhicules et des machines – leur achat en devises aurait été sanctionné par les Etats-Unis. D'autres véhicules originaires du bloc communiste étaient les tout-terrains russes UAZ, les trolleybus russes et roumains prêtant le service de transport municipal à Bogotá – en concurrence avec des compagnies privées – et les taxis Dacia. Nombre de voitures Carpati et UAZ, ainsi que des vieux 4x4 Nissan, Toyota et Willis –comme celles de l'armée américaine pendant la Seconde guerre – circulent toujours en milieu rural sur des routes escarpées ou non goudronnées, à côté des modèles plus récents et modernes, peu accessibles aux paysans modestes à cause de leur prix élevé.

> **El desarrollo amplio y rápido de la economía de la coca impuso el uso de las armas y la violencia**. Las armas, en un principio, eran la condición de la reproducción y de la comercialización, pero poco a poco su uso tomó otros rumbos y otros objetivos: liquidar a quien se oponía a un desafuero o a quien hubiera logrado una acumulación sustantiva de dinero o capital líquido, lo que desató una guerra de todos contra todos [*Selva* : 102].

Ces passages que nous venons de lire, et les restants, combinent une narration propre au récit de voyages, genre dont nous parlerons plus loin, des descriptions de la Savane – au discours parfois soutenu, parfois courant – et des brefs portraits d'individus. S'y ajoutent des passages à résonances d'essai et de discours scientifique, comme dans « le développement vaste et rapide de l'économie de la coca a imposé l'usage des armes et la violence ».

Le tout est pimenté d'un tantinet de drôlerie, de sarcasme et d'autodérision, parfois à l'aide de jeux de mots. « La Liberté est une croix » peut certes être entendue comme la description de l'aménagement territorial d'un petit hameau dont on cite le toponyme, description faite par les narrateurs, ou comme « la liberté est une croix qu'il faut porter ». L'interprétation d'une telle phrase, formulée délibérément par l'écrivain ou non, devient multiple, large, dans une œuvre comme celle-ci : comme souvent, c'est au lecteur d'opérer son propre raisonnement. Se pose également devant nous l'opposition centre-périphérie, sur le plan géographique, mais aussi au niveau du mode de vie, par le biais du mot « *transeúnte* » : le citadin marche sur des trottoirs encadrés par des boutiques cotées – même s'il n'y achète rien –, des bâtiments historiques et des institutions gouvernementales. Son corrélat de la Savane ou de la jungle marche sur la boue, obligé par la pauvreté ou mu par la richesse.

Le sociologue O. Fals Borda assimile le travail molanien à la tâche du chroniqueur dans un sens « homérique », de bâtisseur d'une « histoire fondatrice ». Alfredo Molano parvient à connaître en profondeur ces espaces, grâce au contact avec des individus souvent anonymes et faussement banaux. Leur existence, au vu des nombreuses épreuves qu'ils doivent surmonter, rejoint souvent celle des personnages épiques, comme le croit Fals Borda.

> No en otra forma podríamos explicarnos entonces el milagro mismo del duro éxodo campesino del Tolima al Ariari que describen que describen sus actores a través del **autor cronista** (…) [*Corte* : 15].

Molano, dans sa subjectivité, sans abandonner entièrement l'observation objective, toujours dans le territoire du factuel, a souvent recours au langage imagé. Il se comporte donc comme un chroniqueur, mais aussi – comme nous allons le voir – comme reporter.

> Mis enemigos me leían con atención y sentí que trazaban un límite. Lo ignoré y, con dificultades, **continué viajando por el país, oyendo a la gente**, conociendo sus

> problemas, que ya comenzaban a convertirse en tragedias, sobre todo en el caso del – hasta entonces – millón de campesinos desplazados por el terror [*Desterrados* : 19].

3.4.1.4 Le reportage

La chronique s'enracine dans l'Antiquité et est considérée comme un genre littéraire. Au contraire, le reportage, aux origines beaucoup plus récentes, se développe parallèlement à la presse écrite et au journalisme en général, même s'il se décline plus tard en plusieurs versions pour autant de médias : la radio, la télé, l'information en ligne. Le reportage se veut objectif, sans négliger la vision personnelle du journaliste. C'est pourquoi le récit du reporter se sert fréquemment de la troisième personne et des citations, entre guillemets ou signalés par une autre marque typographique, afin de présenter les dires des individus rencontrés ou interrogés. Quand il est employé dans le reportage, le récit à la première personne, lui, sert à exprimer les réflexions ou des points de vue des journalistes ou des enquêteurs eux-mêmes.

Le site Internet de vulgarisation « 24 heures dans une rédaction », soutenu par l'école de journalisme de l'Université de Lille et par différents organismes du gouvernement français[138], souligne l'importance que le reportage revêt au centre de l'activité journalistique :

> Le reportage est considéré comme un genre majeur. **C'est un idéal journalistique: un bon reportage réalise la synthèse de tous les autres genres journalistiques**. Encore faut-il que la forme et le fond y soient harmonisés autour d'un bon sujet traité avec talent. C'est un exercice difficile. Il ne supporte pas la médiocrité. Il réclame la maîtrise de toutes les techniques rédactionnelles. [http://www.24hdansuneredaction.com/presse/13-le-reportage/].

La première des étapes à suivre en vue de l'élaboration d'un « bon » reportage consiste à partir d'une idée précise, une « idée force ». Lisons ce que signale le site de vulgarisation et que soulignent les spécialistes du journalisme et les reporters chevronnés : « [D]ans le tourbillon de l'actualité on la trouve souvent en cherchant à contre-courant ». Le choix d'un sujet ignoré ou insuffisamment abordé ou, le cas échéant, connu ou rebattu, mais attaqué sous un angle inédit, détermine pour beaucoup la saillance – l'impact, l'attrait – et l'utilité du reportage vis-à-vis du public. Sur ce point, le travail du reporter et la démarche testimoniale se rejoignent.

En fonction de ce sujet, le reporter, comme le collecteur de témoignages, se procure la documentation pertinente et se lance à la recherche « des portraits et des scènes de vie » liés au sujet traité. À l'issue de l'exercice rédactionnel, le reportage doit être en mesure de reproduire par le langage verbal les différentes perceptions et sensations que le journaliste a ressenties (« bruits, couleurs, odeurs ») et qu'il voudrait à son tour faire ressentir aux lecteurs. « En ce sens,

[138] Dont le Ministère des affaires étrangères, la direction générale des médias et des industries culturelles et France télévisions.

le reportage est nécessairement un mélange d'objectivité et de subjectivité », juge la spécialiste du discours journalistique Sophie Janvier [2001 : 88].

L'objectif est de bien récréer ou rétablir « le cadre de vie des gens ». Pour réussir, le reporter doit donc choisir un « angle d'attaque » qui peut correspondre à un vécu, à une perception ou à une réaction à l'égard d'un fait ou d'un sujet. Enfin, l'attention du lecteur doit être attirée par une « bonne accroche », maintenue grâce à un fil conducteur solide et finissant par une bonne « chute ». La rédaction et la publication du reportage supposent donc une « mise en scène » autant des faits et individus présentés que de la présentation elle-même.

Dans le dernier récit de *Tropel*, Alfredo Molano agit bien comme un reporter. En effet, il part à la rencontre d'un groupe de manifestants concentrés dans le stade de Neiva, une ville moyenne, après qu'ils ont dû fuir les bombardements de l'armée. Le sujet central du récit est la violence exercée par les forces de l'État contre les paysans et contre les colons dans la périphérie du pays. L'écrivain chercheur s'attaque au sujet par l'intermédiaire de Sofía Espinosa, femme âgée qu'il interroge : elle a toujours été poursuivie sans véritable raison par les autorités et chassée de ses terres. Comme des centaines de personnes qui se trouvent ce jour-là au stade, elle réclame qu'on lui permette de travailler la terre en paix.

L'accroche prend la forme d'un titre en même temps attirant et préoccupant, « *Los bombardeos de El Pato* », ainsi que des mots, très énigmatiques, que la narratrice utilise pour décrire sa vie au tout début du texte : « *Sí señor, como le digo, con esta son tres las derrotas que nos han tocado* », trois défaites, trois déroutes, trois fuites. Le fil conducteur du récit se tisse à l'aide des déclarations de l'informatrice, la femme âgée, dont la vie n'est qu'une succession de mésaventures, qu'elle raconte de façon très riche, descriptive et expressive. Ces mots s'intercalent aux interventions occasionnelles du « reporter », des dialogues, des lettres, des discours de personnalités politiques. Le texte finit par la harangue « Vive la Colombie ! », prononcée par un haut fonctionnaire de l'État, qui lit une lettre de la Première dame devant les manifestants. La harangue sonne énergique et vide de sens à la fois, au vu du dédain que les autorités politiques démontrent à l'égard des paysans, et que la narratrice a richement dépeint.

Le premier récit de *Espaldas*, intitulé *Viaje a la frontera*, prend, outre la forme d'un récit de voyages, celle d'un reportage. Ce dernier sert par ailleurs d'introduction aux récits de vie que sont les chapitres restants du volume. La frontière méxico-étatsunienne sert ainsi de sujet central. L'angle d'attaque consiste à scruter, par la voix des individus qui les vivent, l'émigration illégale et le travail dans les *maquilas* ou usines d'assemblage d'appareils électroménagers et des textiles

notamment. La traversée de la frontière entraîne toute sorte de risques ; les conditions dans les *maquilas* diffèrent peu de celles de l'esclavage. Les mots d'accroche sont prêtés par le chanteur français Manu Chao et le voyage par terre des chercheurs devient le fil conducteur. Le travail de réflexion, d'observation, de rencontre et de dialogue construit le noyau du reportage. C'est la « chute » qui nous laisse percevoir, en guise de conclusion, le regard subjectif des auteurs qui retournent en Colombie après l'enquête. Leur départ nous prépare à plusieurs autres. Ceux des lecteurs, dont l'aventure sur les traces des migrants ne fait que commencer, et ceux de chaque témoin, qui suit une double trajectoire : celle de l'existence et celle du Mexique aux États Unis.

> **Alzamos vuelo con la sensación de que, al fin y al cabo, hoy el río Grande es una coladera** que deja pasar la mano de obra fuerte que le sirve a los gringos para hacer los trabajos pesados que ellos ya no hacen y deja la barata para que les produzca todo lo que ellos jamás se cansarán de consumir. **La frontera entre el norte y el sur rompe familias e ilusiones y separa hombres de mujeres** que viven detrás de la esperanza de encontrarse, algún día, en la vejez [*Espaldas* : 30].

Le dernier chapitre de *Trochas* permet d'apparenter la construction de ce volume à la démarche du reporter. Alfredo Molano et son équipe de chercheurs mènent une enquête à l'intérieur de la guérilla des FARC. C'est ainsi qu'ils parviennent à interroger plusieurs combattants de base, des cadres moyens et des membres historiques de l'État major. Les chercheurs apportent des éléments qui, seuls ou à côté des informations historiques et sociologiques préalablement obtenues, servent à une meilleure compréhension de l'histoire, du mode opératoire, des revendications et des points faibles de l'organisation armée. Molano et ses collègues adoptent un regard subjectif, mais critique. Ce sont les FARC elles-mêmes qui constituent le sujet central du reportage, ou de l'étude, donc du volume. L'angle d'attaque qui permet d'accéder au vif du sujet est fourni par les « histoires de[s] combattants ».

Nous pouvons aussi envisager *Aguas* comme un grand reportage. L'intérêt affiché en est de connaître et de faire découvrir aux lecteurs l'exploitation minière et les cultures illégales, de même que leurs répercussions sur la vie sociale de la région étudiée, du début à la fin du XXème siècle. Ce travail d'investigation s'appuie autant sur le déplacement *in situ* des chercheurs, relaté par eux-mêmes dans les premiers paragraphes de chaque chapitre, que sur les récits des témoins. La section à prédominance narrative de *Cosas* est le fruit d'une démarche semblable et adopte aussi une organisation textuelle similaire à celle de *Aguas*.

Yves Agnès, dans son *Manuel de journalisme*, partage l'idée selon laquelle le reportage demande une mise en scène et doit provoquer une réaction. En raison de sa thématique, de son contenu et de son mode d'élaboration, ce genre journalistique est susceptible d'un accueil hostile

et risque même la censure [Agnès 2002 : 244-249], comme Alfredo Molano le sait très bien. Le bon reporter s'engage à faire vivre une réalité, aussi déplaisante soit-elle, à ses lecteurs ou spectateurs. Pour y parvenir, il est tenu de « rendre attractive l'information », sans la fausser, afin d'en favoriser la réception et de « mieux [la] faire comprendre ». « À travers le regard du journaliste, le lecteur découvre la réalité vécue, l'envers du décor institutionnel », du communiqué ou de la statistique, ajoute Y. Agnès.

C'est exactement le même objectif que visent Alfredo Molano et, plus largement, l'écriture testimoniale, comme nous ne cessons de le répéter. Certes, il existe des différences entre le reporter, le chercheur et l'écrivain, notamment dans les domaines hiérarchique et institutionnel. Le choix thématique du reporter se voit influencé par les orientations économiques, politiques et idéologiques du comité de rédaction, du directeur et du propriétaire de son média. Le format de la publication joue également un rôle dans le reportage, car elle en conditionne l'extension, le vocabulaire, la structure morphosyntaxique à utiliser – simple ou complexe – et le recours à des signes non verbaux.

Mais le choix du chercheur dépend, à son tour, des orientations des comités scientifiques et du budget alloué à sa recherche par des organismes publics, privés ou mixtes. L'écrivain, pour sa part, se confronte aux exigences du genre dans lequel il veut placer son travail, à l'orientation des organes éditoriaux, à la critique et enfin au goût du public, aussi nébuleux que primordial. Alfredo Molano se soumet donc à trois sortes différentes de cahiers des charges, en fonction du cadre dans lequel il élabore ses travaux.

Parmi d'autres reportages que Molano a réalisés pour des médias entièrement journalistiques, citons celui intitulé *Viaje al pueblo más pobre de Colombia*, paru en août 2013 dans l'hebdomadaire colombien *Soho*, appartenant au groupe multimédia *Publicaciones Semana*. Lisons-en les premières lignes :

> **Si de pobreza se trata, nada más razonable que ir a buscarla a Chocó**, una región a la que — nos han dicho — el país le ha dado la espalda. No solo es un departamento pobre, sino paupérrimo, miserable. **Los niños se mueren de hambre, las mujeres encargan niños y niños, no hay escuelas ni acueductos**. **A la carretera** — no se puede hablar en plural — **se le caen las montañas día de por medio**. Con esa imagen, y con la idea conocer el pueblo supuestamente más pobre del país, volé con Camilo Rozo, el fotógrafo más versátil que conozco, a Quibdo [chef-lieu du département du Chocó, au nord-ouest de la Colombie].

Dès le début, nous saisissons trois aspects importants : la description d'une réalité ignorée et grave, à savoir la pauvreté absolue et le pillage des ressources minières dans la province de Chocó ; l'adoption d'un positionnement personnel et politique propre ; enfin, l'appel aux sens,

appuyé par la photographie. Le reportage, publié dans la rubrique *Zona crónica*, ce qui rappelle à nouveau la difficulté croissante à établir une frontière entre les deux genres, paraît dans un magazine adressé à un public citadin, principalement masculin, relativement aisé, ayant suivi des études supérieures. *Soho* adopte un format similaire en termes visuels et thématiques aux magazines *Playboy* et *Penthouse*.

3.4.1.5 Le récit de voyages

"Quisimos seguirle la pista a nuestra gente,
y decidimos viajar al Guainía". Alfredo Molano [*Aguas* : 18].

Le récit de voyages parcourt aussi bien les vastes étendues de la fiction que les territoires balisés de la véracité. Certes, ces périples peuvent se dérouler dans des univers aussi bien réels qu'imaginaires, mais, dans un cas comme dans l'autre, les références à l'espace et au temps, ainsi que le ton didactique, sont explicites et fréquents. Un tel récit vise à montrer, à faire connaître tout ce qui se trouve et se perçoit dans ces territoires jusqu'alors ignorés, inconnus ou oubliés : il transmet donc un savoir nouveau, dont ni le voyageur ni le public ne pouvaient disposer auparavant. Le voyageur, souvent narrateur, rend compte de ses intentions, de sa démarche, des préparatifs, du déroulement du parcours, des vicissitudes éprouvées et enfin de ce qu'il a découvert ou obtenu. Dans l'introduction à *Cosas*, Alfredo Molano nous explique sa traversée de la région montagneuse de la Macarena.

> Para alcanzar nuestro objetivo hemos recogido testimonios de viva voz, en un **recorrido que comenzó en Vistahermosa, continuó por el Güejar y el Ariari, remontó el Guayabero hasta La Macarena y nos llevó hasta el río Duda**. Durante dos meses, un equipo multidisciplinario realizó un viaje enriquecedor, no solo por **la variedad de paisajes** que tuvo oportunidad de conocer sino por la **diversidad de tipos humanos** con los que entró en relación [*Cosas* : 10].

Pierre Brunel, dans la préface de *Métamorphoses du récit de voyage* partage la réflexion suivante, laquelle voit dans ce type de textes un moyen de découvrir l'altérité et de l'accepter, pour ainsi la dépasser. En effet, le voyage s'avère « enrichissant », comme le soulignait A. Molano dans son cas, car tout parcours entraîne la rencontre avec l'Autre : d'autres paysages, d'autres individus, d'autres sociétés, d'autres visions du monde. « **Voyager** au-delà des frontières nationales **est déjà un acte comparatiste**. Montaigne l'avait bien compris, qui se souvient de sa Gascogne en Italie » [Brunel et Moureau 1986 : 7].

Ce que suggère P. Brunel n'est pas moins valable lorsqu'on franchit les « frontières » internes, dans un même État ou pays, lorsqu'on sort de l'espace citadin, urbain, central, vers la périphérie ou même vers une autre ville. La découverte de nouveaux mondes, qui existent et qui

se retrouvent « là-bas » sans doute depuis longtemps, mais que nous découvrons, parce que nous les ignorions, nous pousse à réfléchir à une réalité différente de la nôtre.

C'est sur ce point en particulier que s'établit une ressemblance entre le récit de voyages et le témoignage. L'un comme l'autre dévoilent une situation jusqu'àlors ignorée par les lecteurs et souvent même par l'auteur : quelque chose dont on ne supposait même pas l'existence et qui apparaît, par conséquent, comme inédit. Ce n'est donc pas étonnant que la production scientifique et littéraire molanienne prenne le récit de voyages comme socle. Non seulement plusieurs de ses volumes se fondent sur les parcours, la description des endroits visités ou observés et les rapports tissés avec les gens rencontrés sur le chemin (*Aguas, Apaporis, Espaldas, Cosas*), mais, en outre, les témoignages recueillis rendent compte de toute sorte de voyages : des déplacements volontaires avec un départ et un retour, des exodes, des migrations forcées ou des exils (*Rebusque, Desterrados, Espaldas, Trochas*).

Pierre Brunel localise l'origine du récit de voyages dans les deux grands poèmes homériques, lesquels se différencient des « simples chroniques » – la chronique entendue comme une présentation consécutive de faits, tel un journal de bord – grâce aux différentes opérations formelles qui conduisent à la création d'un récit attirant. En évoquant Alphonse Lamartine et son *Voyage en Orient*, Brunel explique comment le récit de voyages entraîne une transition, une évolution, voire une rupture. Le départ « accentue une différence » entre le voyageur et les autres ; entre celui qui découvre une réalité nouvelle et ceux qui ne vont la connaître qu'indirectement ou ne la connaîtront pas. En outre, la rencontre du voyageur avec divers individus lui permet de s'observer par le biais des autres : « c'est d'abord le regard de l'autre qui permet de se retrouver soi » [Brunel et Moureau 1986 : 7-11].

Dans le prologue de *Apaporis, viaje a la última selva*, les auteurs expriment avoir « parcouru l'Apaporis sans d'autre but que de celui le ressentir ». Leur démarche apparaît donc comme impartiale, mais se prétend subjective, personnelle. L'expression « *la última selva* » attire l'attention sur l'inexploré, sur les aspects ignorés ou insuffisamment connus de cette région, une des zones les plus inaccessibles, pendant des années, autant pour les colons de l'intérieur que pour les autorités d'État et même pour les chercheurs.

La division en chapitres correspond aux différentes étapes du voyage et se voit donc déterminée par des référents spatiaux et temporels. Ainsi, nous avons affaire à un texte divisé en dix-neuf chapitres, qui correspondent à des moments importants du parcours et qui portent souvent le nom des villages, sites et hameaux visités. Entre autres, les chercheurs se rendent à

(ou passent par) *al Llano* (vers la Savane), *La Macarena*, *les Savanes*, *Yaguará II*, *Par-dessus la jungle*, *Pacoa*, *Soratama*, *La Plage*, *Les bouches du Pirá*, avant d'entamer leur *Voyage de retour*. Rappelons que la progression, coïncidant globalement avec l'itinéraire suivi et tenant compte du temps passé à chaque endroit, rapproche le récit de voyage de la chronique, dans le but original de celle-ci : raconter une série d'événements en suivant un ordre chronologique.

> **Viajamos por el Apaporis sin brújula, sin otro objeto que sentirlo**; nos dejamos llevar por sus corrientes y **sólo trajimos lo que su gente nos dio**: una pequeña colección de **cuentos** que se quedaron a vivir con nosotros.
>
> Agradecemos a (...) **todos los habitantes del río** que **con sus historias nos guiaron en el viaje** [*Apaporis* : 10].

Néanmoins, l'ouvrage adopte parfois un ton proche de l'essai, voire du rapport, car il présente des informations dans un registre plus propre au chercheur qu'à l'observateur spontané. L'auteur livre des opinions explicites sur des sujets divers, liés à l'expérience du voyage : la colonisation, la production et le trafic de stupéfiants, la déforestation.

Citons maintenant quelques autres passages qui nous approcheront davantage de ce qu'est *Apaporis*, de la région et de ses habitants, et de cette symbiose entre information, formation et fascination qui caractérise le récit de voyages.

> **Contó doña Encarnación que el loco Omar** – un colono que habíamos conocido en otro viaje – **había muerto en un hospital de Bogotá** y que había donado su cuerpo a los estudiantes de medicina de la Universidad Nacional, que lo habían atendido y cuidado en los últimos días. **Era un personaje muy singular.** Alto, flaco, canoso, un poco moreno y muy ágil en sus movimientos, a pesar de ser un consumidor habitual de la marihuana que él mismo cosechaba. **Se dice que el párroco de La Macarena le había regalado una Biblia** para que se enmendara y volviera al camino de Dios. Meses después el cura le **preguntó "¿Y cómo te ha parecido la Sagrada Biblia?" "Deliciosa – respondió –, ya casi me la acabo de fumar"** [*Apaporis* : 18-19].

Alfredo Molano s'entretient avec Encarnación, qui lui parle de quelqu'un d'autre. Cet enchâssement des récits permet ainsi de dresser de multiples portraits, qui donnent souvent lieu à des réflexions explicites ou obliques, apparemment anecdotiques. Dans le fragment précédent sont traités l'acculturation par la religion et l'adoption d'un regard désabusé sur le monde – lequel permet, paradoxalement, de contrer la tentative de manipulation par le discours religieux – grâce à la consommation, pourtant nocive, de stupéfiants.

> Yaguará II, centro del resguardo, es **un pueblo particular**. Había, en la época de nuestro viaje, cuarenta y tres familias. Una cifra exacta porque todos los habitantes se conocen y la mayoría están emparentados. Es **un pueblo distinto a todos**. No hace parte de la lógica con que los españoles se ranchaban para defenderse y perpetuarse, y cuya estructura se conoce como cuadrícula castellana. Es **un pueblo donde, con la aquiescencia de los demás, cada cual construye su rancho donde le guste**, sin orden ni concierto, sólo

> guiado por su gusto: la cercanía del agua, la sombra de un árbol de aceite, el genio del vecino – o la simpatía de sus hijas [*Apaporis* : 32].

Dans le passage précédent, Molano fait part de leur admiration lorsqu'ils arrivent dans un village dont l'aménagement territorial et la structure sociale diffèrent largement de ceux imposés par la culture hispanique. En montrant en quoi consiste cette différence, l'écrivain remplit une fonction didactique. Le clin d'œil humoristique assiste aussi au rendez-vous : le chercheur nous explique que l'un des critères de sélection de l'endroit où quelqu'un va bâtir sa maison est le degré potentiel de sympathie affiché par les filles du futur voisin.

> Al final de la tarde, **el rumor del Jirijirimo se hacía cada vez más fuerte**. Sonaba como cuando en la selva se va acercando una fuerte tempestad. **La emoción iba de la mano del aumento del ruido sordo de las aguas**. De golpe, cuando ya no podíamos conversar con Lucas porque la voz se ahogaba, **nos acercamos a un lugar donde el río, que en esa antesala tendrá unos 800 metros de ancho, se reduce brutalmente a menos de cien** y se bota por una escalera de peldaños (…) [*Apaporis* : 76].

Le passage que nous venons de lire et le suivant dépeignent un paysage que les expéditionnaires ne peuvent que considérer comme grandiose, attirés et dépassés à la fois par l'exubérance et par le risque qu'entraînent les éléments géologiques, hydrographiques et climatiques. Mais si la rivière Jirijirimo peut se montrer forte et puissante par endroits, elle paraît calme, voire monotone pour ceux qui parcourent souvent ses innombrables méandres.

> En la selva, **la distancia por el río no se mide en kilómetros ni, mucho menos, en millas náuticas, sino en vueltas**. Faltan, dice el marinero, ocho vueltas. Y uno debe conformarse con semejante información, aparentemente arbitraria. Pero la gente que conoce, que ha navegado esas aguas a pleno sol sobre un banco de madera sin espaldar, que ha viajado mirando una selva que no les depara casi sorpresas y les es monótona, para esa gente, **una vuelta es una vuelta, es un cambio de rumbo, la identidad de un trayecto** [*Apaporis* : 139].

Aguas est un récit du voyage et un recueil de témoignages, dont certains sont, eux-mêmes, des récits de voyage. Cette structuration particulière produit une impression comme celle que semblent avoir vécue l'auteurs et ses collaborateurs : au fur et à mesure qu'ils progressent dans leur parcours, qu'ils découvrent de nouveaux éléments géographiques, économiques et sociaux, ils écoutent les récits de vie des informateurs. L'expérience de chacun d'entre eux permet aux chercheurs de mieux comprendre les rapports de pouvoir et le fonctionnement des échanges économiques. En même temps, ils explorent la subjectivité de leurs interlocuteurs : à l'intérieur d'un voyage, celui des chercheurs, se déroulent donc plusieurs autres, ceux des témoins. Le tout est mis à la disposition du lecteur de façon à ce qu'il distingue clairement le parcours des chercheurs de l'expression des témoins.

> **Puerto Inírida parecía aquella mañana transparente más agitado que cuando pasamos hacia el Orinoco, apenas un año atrás**. En realidad, en esa oportunidad no habíamos tenido ocasión de conocer la capital de Guainía ni de empaparnos de su ambiente. El hotel donde nos hospedamos, El Safari – cuyo aviso descolorido cuelga de mala gana en una pared sucia –, fue en una época centro turístico y deportivo que su propietario, Mister Ciruti, tenía organizado para gringos. (…) creían llegar al borde mismo del mundo. Mister Ciruti les tenía organizadas de antemano pesquerías y cacerías en las que cada cual probaba sus capacidades y, por las noches, envanecidos por sus logros, se emborrachaban. (…) Era un viaje redondo para los bolsillos del señor Ciruti, pero que a Inírida – dicen los viejos – sólo le dejaba los esqueletos de los animales [*Aguas* : 19-20].

Dans le fragment ci-dessus la description des endroits et des trajets occupe une place prépondérante, comme le prescrit le canon du genre. Le récit s'appuie non seulement sur l'expression des perceptions et de sensations provoquées par le contexte spatial, mais aussi sur les évocations du passé et sur des réflexions subjectives. Ces dernières mobilisent, de manière ouverte ou latente, une orientation politique, un positionnement jamais absent.

Le passage qui suit nous transporte vers un type de récit sur lequel nous ne nous attarderons pas, le récit d'aventures, souvent intimement lié, comme ici, au récit de voyages. Les dangers objectifs, propres à l'exploration ou à la traversée de certains endroits, et les émotions produites par le risque encouru sont ainsi mis en relief.

> Después de caminar por una zona relativamente plana llegamos a las faldas de la Serranía. Desde abajo no alcanzamos a distinguir claramente su altura; no obstante, **poco a poco fuimos notando que el camino se volvía cada vez más empinado** y que nuestros *morrales*[139] se hacían cada vez más pesados. Roberto nos animaba y nos daba consejos: "No se queden porque se desmoralizan; no descansen porque se cansan; no miren para atrás porque se caen". Y en efecto, **la pendiente era a cada paso más fuerte**. Teníamos que ayudarnos agarrándonos de las raíces de los bejucos. **La dificultad y el peligro consistían en que el peso del morral nos hiciera perder el equilibrio y cayéramos al abismo**. Para completar, **la sed empezó a molestarnos** y **la respiración a hacerse más difícil** [*Aguas* : 155].

Alfredo Molano et les chercheurs procèdent de manière similaire dans *Selva*, que l'auteur affirme avoit agencé « comme un récit de voyages, comme une chronique de voyages » [Molano 1990 : (12:23)] et dans *Cosas*, document qu'ils définissent à la fois comme récit de voyages, marqué par la variété des paysages et par la « diversité de types humains » et comme texte scientifique. *Espaldas* est composé d'un ensemble de récits de voyage, dont le premier rend compte de la traversée de l'Amérique centrale qu'effectuent les auteurs (Alfredo Molano et María Constanza Ramírez) pour arriver à la frontière mexico-étatsunienne. Les récits restants illustrent les migrations, les voyages que chacun des témoins a effectués, à l'intérieur du Mexique en direction de la frontière nord, à travers l'Amérique centrale vers le Mexique –

[139] « *Morral* » : *mochila*, sac à dos.

préalablement à la traversée de la frontière –, ou bien entre les différents états de l'Union nord-américaine.

Trochas contient maints récits centraux et enchâssés qui rendent compte de voyages, de migrations, de déplacements forcés et de marches. Le combattant Isauro Yosa – un libéral, devenu communiste plus tard – raconte toute les difficultés et les aventures qu'il a vécues comme courrier humain et chef de détachement durant les années 1953 et 1954. C'est une des périodes les plus sanglantes de la confrontation entre les groupes libéraux – organisés depuis peu – et les bandes armées des conservateurs, souvent soutenues par les forces de l'État. Les déplacements de Yosa et de ses hommes s'effectuaient souvent par petits groupes, mais, parfois, ils devaient accompagner des familles entières dont ils garantissaient la sécurité. Ces expéditions à l'intérieur d'une même région pourraient paraître courtes, mais obligeaient à passer d'une cordillère à une vallée, pour ensuite grimper une autre montagne : de la cordillère centrale des Andes à la cordillère orientale, dans les départements de Tolima et de Huila. Non seulement le relief est agreste, mais surtout les conditions climatiques sont extrêmes et changeantes : ils quittent des régions tempérées pour traverser des zones chaudes et humides, des zones sèches et des endroits en altitude élevée, froids, glaciaux. En outre, ils contournent les grands chemins, les sentiers battus et les zones habitées, en marchant souvent durant la nuit, pour éviter l'ennemi [*Trochas* : 34-40, 70]. L'un des cinq récits centraux de *Trochas* s'intitule *Camino de los huyentes*, le chemin des fuyants. Dans ce récit, le narrateur explique notamment ce qu'étaient les *Columnas de marcha*, les colonnes de marche, sortes de commissions intégrées majoritairement de civils qui abandonnaient leurs terres dans la cordillère centrale, voire l'occidentale. Poussés par la violence exercée par les conservateurs, ces paysans fuyaient vers la cordillère orientale, vers la Savane et vers les limites de l'Amazonie. Comme le signalait Isauro Yosa, ces colonnes étaient escortées par des personnels armés qui les défendaient et qui aidaient à coordonner la colonisation, une fois arrivés aux nouveaux endroits [*Trochas* : 85-91]. Le narrateur de *Camino de los huyentes*, devenu un important membre du noyau des FARC, n'hésite pas à affirmer que « *[l]a vida del Movimiento está en los pies* » [*Trochas* : 96]. Dans le dernier chapitre du volume, ce sont les chercheurs qui suivent à peu près le même chemin, depuis Sumapaz, grande étendue de *páramo* au sud de Bogotá, jusqu'au siège de l'État major des FARC [*Trochas* : 189-194].

3.4.1.6 La nouvelle

> *Le hicieron un minuto de silencio y ya. Los músicos siguieron tocando (…) hasta las 6 de la mañana*
> [*Así mismo* : 54].

Cette modalité du « récit bref » fictionnel vise globalement à concentrer les faits et les personnages, contrairement au roman, et à construire un cadre et un argument réalistes et donc vraisemblables. Sur ce dernier point, elle se distingue aussi de cet autre récit bref qu'est le conte, orienté, lui, vers des personnages et des événements sinon fantastiques et merveilleux, du moins atypiques [Thomine-Bichat et Cadinot 2001 : 101-102]. Le conte tend, en outre, à être dépourvu de repères spatio-temporels facilement vérifiables. Comme le laisse entendre Hans Robert Jauss, évoqué par Marie-Claire Thomine-Bichat et Sylvie Cadinot, les différences entre la nouvelle et le conte tiennent aussi à l'origine de chacun des deux genres et au public auquel ils s'adressaient.

> **Dans le conte, un narrateur anonyme s'adresse à un cercle d'auditeurs naïfs, tandis que dans la nouvelle un narrateur individuel renommé s'adresse à un public lettré**. Le conte présente un espace en deux dimensions (cercle connu, extérieur inconnu), et un passé imaginaire, alors que la nouvelle opère une actualisation historique du temps et de l'espace. **Le conte met en scène un héros qui dépasse les limites, la nouvelle, elle, dessine des personnages individualisés dans des rôles et des conflits sociaux**. Le conte enfin offre un monde (...) onirique (...) et la nouvelle un monde où se déroule l'expérience des relations humaines [Bichat et Cadinot 2001 : 103-104].

L'hybridation générique se fait pourtant sentir à nouveau, car dans maints textes d'Alfredo Molano, nous avons affaire à la « nouvelle fantastique ». Celle-ci, sans abandonner complètement la vraisemblance et un certain ancrage dans le monde réel, se laisse séduire par la fantaisie et par l'onirisme, dans une sorte de démarche magico-réaliste.

La nouvelle compte sur un nombre limité de personnages et se centre sur un seul aspect ou axe thématique : tel est le cas de la plupart des récits que nous étudions. Pour le critique français Yves Stalloni, la nouvelle remplit d'habitude quatre conditions fondamentales, formelles et de contenu, à savoir : unité d'action, narration monodique, absence ou abréviation de descriptions, ambition de vérité. La nouvelle devrait donc s'organiser autour d'un événement unique, ce qui devrait théoriquement permettre de la résumer en une seule phrase. Sachant que presque tous nos textes relèvent du récit de vie ou du récit de voyage, ils pourraient se résumer dans les phrases nominales « vie de… » – qu'on peut abréger davantage par la simple citation du nom du personnage principal – ou « voyage à… ». Plusieurs récits portent de tels titres.

D'autres récits rendent compte d'un fait précis qui pourrait être résumé en une seule phrase servant de titre, mais cette procédure nuirait à la tension narrative et n'inciterait pas forcément le lecteur à aller plus loin. Si, au lieu de s'intituler *La cruz de madera* [*Así mismo*], ce récit s'appelait *L'assassinat d'Albita*, il prendrait pratiquement la forme d'une information de presse : une bonne partie de l'intrigue serait résolue avant même le début de la lecture. On pourrait dire que d'autres récits, comme *El día en que el tren pasó de largo* [*Caimán*]

concentrent, eux, l'information principale dans une seule phrase qui sert de titre. Néanmoins, le fait évoqué par cette phrase ne constitue que le point de départ de toute une série d'événements et fait allusion à une situation imprévue, tissant ainsi, dès le début, une intrigue.

Dans la nouvelle, le récit n'est pris en charge que par un seul et même narrateur, qu'il soit homodiégétique – participant à l'action – ou non : souvent, dans nos récits, nous identifions un seul narrateur. Cependant, dans quelques textes, comme celui de Don Pedro [*Penas*] ou *El barco turco* [*Desterrados*], le rôle du narrateur est partagé. Dans la nouvelle, afin d'accentuer l'effet de surprise, l'exposition initiale et les descriptions en général sont abrégées ; le récit commence souvent *in medias res*, au milieu de l'action [Stalloni 1997 : 70-74]. Plusieurs des récits, nous insistons, commencent « à la fin » de l'ordonnancement chronologique des faits.

Comme nous l'indiquions précédemment, contrairement au conte, qui se voue au fantastique et à l'irréel, la nouvelle prétend donner une impression fidèle du monde, selon Y. Stalloni. Dans cette perspective, la nouvelle s'avèrerait donc plus propice à la diffusion des témoignages. Nous pourrions qualifier ces récits, à la rigueur, de « nouvelles factuelles ». Autant dans les récits courts que dans les textes d'une extension supérieure, l'objectif affiché est de rendre compte, avec fidélité, d'événements réels. Maints récits se caractérisent par leur brièveté et par leur concentration, un autre trait de la nouvelle. Néanmoins, plusieurs autres atteignent ou dépassent la quarantaine de pages, comme celui du *borgne* Giraldo [*Corte*], celui d'Ana Julia [*Tropel*], ceux de don Pedro et d'Isidro [*Penas*], celui d'Adelfa [*Fierros*] ou celui d'Osiris [*Desterrados*].

En revanche, au sein de textes longs, si le thème général du récit est facilement individualisable et si le sujet spécifiquement traité est la vie d'un personnage, l'ensemble ne rend pas compte d'un seul événement, contrairement à ce que suggère Y. Stalloni pour la nouvelle. Toute une série de faits prévus ou imprévus, de péripéties et de changements de situation y prennent place. Le texte ne se concentre donc pas sur un seul aspect. Nous observons cette situation dans les récits au sein de *Tropel*, mais aussi dans *Cosas* et *Fierros*.

La nouvelle devrait éviter les longues descriptions. Dans les récits longs de notre corpus, malgré l'existence de passages où l'action est rapide et concerne strictement le protagoniste, les descriptions abondent. À l'intérieur de celles-ci se tissent souvent d'autres micro-récits. La tension narrative peut y être plus forte, la progression plus rapide et la description plus brève que dans le récit de niveau supérieur qui leur sert de cadre. Il en découle ainsi, dans plusieurs longs récits, une structure diégétique plus complexe que celle de la nouvelle. Ces récits, notamment

ceux d'Ana Julia et de Giraldo, s'orienteraient clairement vers le romanesque, s'il ne s'agissait pas de textes se réclamant de la factualité et qui se placent dans un contexte riche en éléments factuels – géographiques, historiques, politiques.

L'insurgée Adelfa [*Fierros*], le combattant *borgne* Giraldo [*Corte*] et la paysanne Osiris [*Desterrados*] exposent pratiquement la totalité de leurs vies, comme le font Ana Julia et Sofía Espinosa [*Tropel*], tandis que, dans les récits de *Así mismo* les faits sont ponctuels et le nombre de personnages et de situations secondaires réduit. Certains de ces récits sont pourtant complexes dans leur brièveté. Le narrateur de *La cruz de madera*, un récit de cinq pages, enchâsse d'autres récits sous forme d'élucubrations ou de souvenirs. Zarkuney-Ati, femme de l'ethnie Arhuaco et l'un des personnages de son propre récit, évoque dans son récit l'oppression dont sa communauté a été victime par les prêtres capucins et par les blancs. Zarkuney-Ati aborde non pas un, mais trois faits centraux : sa fuite de l'internat catholique où elle fut recluse contre sa volonté et celle de son père ; l'expulsion du prêtre Agapito par les Amérindiens, commandés par Napoleón Torres, un jeune arhuaco – malgré son nom hispanisant – devenu conjoint de Zarkuney ; l'assassinat de celui-ci par des paramilitaires. Ces faits sont évoqués comme des souvenirs, sans suivre un ordre chronologique, en l'espace de quatre pages, sans détails, de façon concise et cohérente, sans imprécisions. En trois pages, Julia Ruano, qui prête son nom au récit, développe un seul fait central : son arrestation pour être en possession de plantes de coca. En fait, il s'agit d'une quantité infime du produit, destinée à sa consommation personnelle. Le texte comprend pourtant une description succincte, mais non moins enrichissante, de la culture et de l'usage traditionnel de la coca. Julia Ruano évoque aussi des aspects de son enfance et de la vie rurale – la culture du maïs, la tonte de bovins et la fabrication de vêtements en laine – ; ces sujets servent de cadre au fait central, ils ne sont donc pas anodins.

Les catégories les plus stables et univoques dans lesquelles s'inscrivent les récits s'avèrent sans aucun doute le récit de vie – et, dans son sein, la pratique autobiographique –, ainsi que le récit de voyages. Les expéditions au cours desquelles Molano et ses collègues étudient le contexte géographique, social et économique des populations, renvoient à la démarche scientifique, mais aussi au travail du reporter. Prenant ses distances vis-à-vis du rapport d'enquête, la démarche du reporter permet d'agir toujours avec du sérieux et de la rigueur, tout en favorisant la vulgarisation, la mise à la portée du public de la réalité ignorée. Certains récits rappellent, à leur tour, les nouvelles, mais la complexité de certains et leur factualité rendent difficile leur inclusion dans ce genre, ce qui met donc en évidence, encore une fois, leur caractère hybride.

3.4.2 Formes non narratives

Posons maintenant notre regard sur quatre formes textuelles non narratives. L'essai, à mi-chemin entre le rapport et des formes d'expression plus propres au discours quotidien, voire à l'écriture littéraire, prend la place du style scientifique. L'essai et les passages textuels qui s'y ressemblent permettent à la fois la formulation d'opinions personnelles et le traitement approfondi d'un sujet, sans négliger une forme soignée. Le rapport scientifique ou institutionnel, genre dont l'écrivain chercheur s'éloigne progressivement, occupe encore une place importante dans ses premières productions narratives. Les séquences dialogales accompagnent et agrémentent plusieurs récits, les rendant ainsi plus attirants auprès du lecteur. Le discours épistolaire sert aussi d'élément rhétorique et de dispositif de garantie, favorisant à la fois la richesse formelle et la volonté de véracité.

3.4.2.1 L'essai

Si, comme le font la plupart des lecteurs, nous nous laissions guider par une interprétation « naïve » des genres, non médiatisée par la théorisation ni par la critique littéraire, nous considérerions, avec Dominique Combe, comme « essai » toute œuvre n'étant ni poème, ni récit de fiction ni texte dramatique : l'essai occuperait alors, nécessairement, le terrain du factuel. Il comprendrait des documents si variés que les mémoires, les lettres, le discours théorique, les récits de voyage, les journaux intimes et l'autobiographie, entre autres [Combe 1992 : 14]. Nous pourrions donc juger que la quasi-totalité de l'œuvre d'Alfredo Molano contient des passages relevant de l'essai.

Le professeur espagnol Arturo Casas, tenant compte des travaux de sa compatriote, la linguiste et critique littéraire María Elena Arenas Cruz, précise la portée discursive et pragmatique de l'essai. Pour les deux, ce sont la dimension argumentative et la visée perlocutionnaire explicitement déclarée qui caractérisent ce type de texte :

> El archigénero ensayístico está delimitado desde el punto de vista pragmático por una acción discursiva en la que domina la **dimensión perlocucionaria** asociada a la **intencionalidad reflexivo-persuasiva** (…) [Casas 1999].

L'essai cherche donc manifestement à convaincre et ainsi à provoquer un changement de positionnement ou d'attitude chez le lecteur dans le cadre du sujet abordé. *In fine*, pour citer à nouveau J. Austin et J. Searle, l'essai tend à favoriser des modifications de la réalité extralinguistique par le lecteur (cf. 2.1.3.3.8). L'essai vise à provoquer « des effets contextuels », comme le disent Dan Sperber et Deirdre Wilson, déjà cités (cf. 2.1.2). Certes, la capacité à agir sur les individus et sur le monde reste l'objectif de toute expression langagière, mais,

contrairement à d'autres genres, l'essai s'en réclame ouvertement – comme l'assume aussi, par exemple, le discours didactique et comme l'envisage l'écriture testimoniale.

À la différence du rapport scientifique, l'essai n'entend pas présenter le résultat d'une recherche ni ne dispose ordinairement de tableaux ou d'équations, entre autres. Il diffère aussi de la tribune ou de tout autre texte d'opinion, car l'essayiste doit nécessairement étayer ses affirmations, argumenter, tandis que l'éditorialiste est libéré, en principe, de cette contrainte. L'essai peut donc remplir auprès du grand public une tâche de vulgarisation. Entre paires, au sein d'une spécialité scientifique – mathématique, de la vie et de la terre ou sociale –, il favorise la discussion autour des sujets traités, des conclusions et des résultats des recherches, ainsi que de leurs enjeux vis-à-vis de la discipline et de la société. Dans ce dernier contexte, il doit avoir recours aux citations et à d'autres références. En tout état de cause, l'essai ne se veut aucunement impersonnel comme le rapport, il extériorise nécessairement le positionnement de son auteur, comme le signale le Mexicain José González Flores.

> **El ensayo formal refleja** (…) **la personalidad del escritor**, quien explica y educa, en consecuencia es crítico y didáctico. Lo **didáctico porque ofrece datos** históricos, científicos, políticos y filosóficos, desde el punto de vista, a veces biográfico, del ensayista (…). **Crítico porque se refuta el conocimiento imperante** [González Flores 2004].

Le Mexicain Alberto Paredes se penche, lui aussi, sur l'importance qu'au sein de l'essai comporte la manifestation du moi de l'écrivain, sans pour autant négliger la capacité argumentative et critique qui naît de la connaissance profonde du sujet. Paredes ajoute un élément primordial à l'expression de la subjectivité et à la solidité thématique : la richesse de l'expression langagière, indispensable à tout essai et, de surcroît, à l'essai littéraire. Selon A. Paredes, l'essai, sans être un genre éminemment latino-américain, loin de là, joue un rôle central dans l'expression de l'imaginaire, du positionnement politique et de l'activité intellectuelle dans la région. Il a servi depuis des siècles à exprimer le dissentiment, voire la résistance vis-à-vis des cultures et des sociétés hégémoniques ; il a aussi reflété les transformations de l'identité locale, de groupe, nationale et latino-américaine en fonction de l'endroit et de la période historique. Ce n'est donc pas étonnant que l'écrivain chercheur, par lui-même ou par le positionnement des personnages, formule des opinions personnelles, argumentées et critiques, sur la société colombienne.

> **El ensayo**, como género de ideas y de elegancia verbal, acompaña el continente americano. **Es parte de los espacios imaginarios y conceptuales que nos fundan**; parte, además, de su **cultura de resistencia** y espacios de **debate** [Paredes 2006 : 1].

Au centre de cette orientation que du lecteur veut faire l'auteur, se place la sélection plus ou moins explicite d'un sujet délimité. Les sous-titres de plusieurs volumes remplissent cette fonction de délimitation et d'explicitation de l'objet d'étude et du champ théorique : « *colonización* », « *violencia* », « *guerras y tierras* ». Le nom et l'agencement des sections, des chapitres et des sous-chapitres peuvent aussi annoncer des contenus relevant de l'essai. Des recueils comme *Fierros*, essentiellement narratifs, ne contiennent pas d'éléments textuels indépendants sous forme d'essai ou des marques paratextuelles les désignant comme tels. Ils se focalisent pourtant sur un sujet précis, sur lequel ils veulent attirer l'attention du lecteur ; les narrateurs et personnages s'expriment par moments d'une façon qui fait l'écho de l'essai.

D'autres livres affichent des traces plus explicites, à l'intérieur d'unités à prédominance narrative, des pans de texte dont l'expression et le contenu rappellent davantage ceux de l'essai. Ainsi, dans plusieurs passages de *Apaporis* le ton adopté est celui de l'essai, enrichi de plusieurs observations rédigées à l'aide d'un vocabulaire technique, malgré le souhait des auteurs de raconter leur vécu et de céder la place aux voix qu'ils ont entendues, plutôt que rendre compte d'une recherche. Le registre scientifique et le langage quotidien s'y combinent, tout en laissant une place aux mots qui rendent compte de la réflexion personnelle, du doute ou de la probabilité. Voyons-en un exemple où les mots et expressions en gras révèlent l'usage d'un registre technique et soutenu et les italiques permettent de distinguer le positionnement, sous forme notamment d'expressions adverbiales modales ou de rapports de cause-conséquence.

> La colonización, *jalonada por la coca*, ha *destrozado* buena parte de nuestras selvas del sur y de nuestros **bosques húmedos** de las cordilleras. *Seguramente* el daño es ***irrecuperable***, pero lo es, *ante todo*, **a causa de la estrategia** que el gobierno colombiano *se ha visto obligado a* utilizar para combatir los cultivos ilegales. ***En efecto***, la fumigación **impone el desplazamiento** de los cultivadores a zonas más apartadas (…). **El daño es, *pues*, múltiple** (…). La **política ambientalista** de la guerrilla es **ambivalente** [*Apaporis* : 23].

Dans d'autres passages, l'expression propre aux sciences humaines, de la vie et de la terre peut même franchir les limites de l'écriture essayiste et empiéter le terrain du discours scientifique. Nous nous confrontons à des mots de la sociologie, de la biologie et de l'écologie ; le vocabulaire a aussi recours à des mots de liaison et à des termes inhabituels dans la langue ordinaire. Nous marquons ces termes scientifiques en gras dans l'extrait suivant, où ils se combinent avec un langage plus proche du registre courant ou quotidien, que nous marquons en italique. L'expérience de la contemplation de la nature et le regard analytique et critique de la situation se rencontrent et se fondent dans le parler des chercheurs.

> El viaje de las sabanas es *muy excitante*. La perspectiva *ilimitada* del llano es interrumpida a trechos por *matas de monte*. En realidad, son pequeños bosques **cuya función** es proteger

> las aguas y servir de **puentes-islas** que **posibilitan la reproducción de la fauna y la flora** en esta **zona de transición**. **De ahí** el gran peligro que significa la explotación de las maderas en estos **asilos bióticos** [*Apaporis* : 28].

La troisième partie de *Selva* prend une allure d'essai. Alfredo Molano y exprime ses opinions à l'égard de la situation observée et des témoignages collectés. Il formule donc une série de thèses et aussi de recommandations. À commencer par celle-ci, dans laquelle nous signalons en gras les éléments porteurs, à notre avis, d'un positionnement personnel : « ***No** es, **pues**, hora de **sanciones morales**. Hoy **debemos abrir los ojos** para ver **de frente** lo que **hemos contribuido** a formar* » [*Selva* : 137].

A. Molano rejette d'emblée toute forme de réquisitoire. Pourtant, lui même adresse une consigne à tous les acteurs de la société, particulièrement au gouvernement et aux forces de l'ordre. Il place au centre de la problématique de la région l'absence de l'État pendant des décennies, auquel se substitue, tant bien que mal, la guérilla des FARC. Celle-ci, à l'époque de la recherche qui donne origine au livre, régule les rapports entre les colons cultivateurs de coca et les trafiquants proprement dits. Le passage ci-dessous nous permet de connaître la position de l'auteur : son style d'écriture à ce stade de l'ouvrage devient lexicalement et syntaxiquement complexe ; il fait état des problèmes, de leurs causes et des solutions suggérées ; il s'éloigne de la rédaction narrative et adopte donc un style d'essai (les italiques sont à nous).

> En el Guaviare, concretamente, *¿Cuál es la perspectiva?* La *represión violenta* de los cultivos de coca *ha traído como consecuencia* el acercamiento de los narcos con las guerrillas. Y *con un agravante*: el de la *corrupción* de las autoridades legítimamente constituidas. La *corrupción moral* del ejército y de la policía, sobre todo, es *sumamente grave en la medida en que* ella implica *de por sí* la posibilidad de minar la unidad de unas fuerzas militares que deben enfrentarse a enemigos *extraordinariamente* fuertes.
>
> Se han señalado las contradicciones entre la guerrilla y los narcotraficantes. Son *profundas e insalvables* a largo plazo. Sin embargo, la represión de un campesino aliado a la guerrilla pospone esas contradicciones y facilita el acercamiento por el hecho de tener ambas fuerzas un mismo enemigo.
>
> La sustitución de los cultivos de coca es, *naturalmente*, la opción, pero *ello implica en primer lugar* que los cultivos sustitutos garanticen al colono una rentabilidad igual a la de la coca o por lo menos aceptable (…) [*Selva* : 150, 151].

Le critique hispano-uruguayen Fernando Aínsa souligne, lui aussi, l'importance de l'essai dans la consolidation et dans l'expression concomitante des identités esthétiques, politiques et idéologiques latino-américaines, vis-à-vis d'elles-mêmes et de la pensée du Vieux monde. F. Aínsa fait en outre ressortir la portée « *dialogante* » ou « dialogique » de l'essai. En effet, ce genre n'est pas « dialogal », comme le désignerait J. M. Adam, dans la mesure où il ne présente pas deux ou plusieurs interlocuteurs dont l'expression s'agence sous forme de répliques ou de

tours de parole. À l'écrit, il ne permet pas une réponse à son auteur par le destinataire direct – le lecteur – ou indirect – les personnalités ou autorités politiques auxquels le texte peut faire allusion, par exemple.

Cependant, l'essai fonctionne comme une lettre ouverte, voire comme une tribune ou une harangue, mais argumentée : il s'adresse bien à ce lecteur et à ces autorités, même s'ils ne prennent pas part à l'énonciation. Genre à visée performative – comme le témoignage –, il s'attend à des actions ou, pour le moins, à des réponses, d'où la présence éventuelle de l'interrogation rhétorique et d'autres façons de s'adresser à un public virtuel, comme dans « Quelle est-elle la perspective ? » dans le passage de *Selva* précédemment cité.

> No por azar, **el más indefinido de los géneros literarios – el ensayo – ha sido tradicionalmente el más representativo e idóneo para reflejar la plural y compleja, cuando no contradictoria, realidad latinoamericana**. Género incitante, polémico, paradójico, problemático, pero básicamente *dialogante*, el ensayo cubre una parte amplia del *spectrum* semántico de un continente que desde su incorporación al imaginario occidental ha provocado interrogantes y reflexiones [Aínsa 2006 : 1].

F. Aínsa insiste sur l'importance de l'essai en Amérique latine comme outil de dénonciation, d'abord de l'impérialisme états-unien et européen, puis de l'aliénation et de l'acculturation provoquées par la culture de masse – alors non considérée comme hybride, contrairement à ce qu'en dirait plus tard N. García Canclini, essayiste lui-même. Plus récemment, l'essai se focalise sur les dégâts produits dans la société par une « globalisation » ou mondialisation hors de toute régulation, inadaptée aux spécificités des sociétés et complètement soumise aux dogmes de l'économie néolibérale. L'essai présente et vise à susciter « un autre regard », « un regard depuis la périphérie ». Il exerce en outre un regard critique sur la périphérie par elle-même, une mise en question afin d'analyser et de corriger les problèmes qui empêchent la périphérie de cesser de l'être. L'essai, comme le témoignage, sert à mettre en évidence ce qui dissuade les individus et les groupes opprimés, à l'intérieur d'eux-mêmes, de s'affranchir du pouvoir hégémonique. Il pointe donc les incohérences, les contradictions ou les insuffisances à corriger afin de parvenir à une émancipation efficace.

Lisons quelques passages du récit d'Adelfa, dans *Fierros*. À plusieurs reprises, elle dénonce les conflits d'ego, les rivalités internes, les contradictions entre l'appareil conceptuel et la praxis, la persistance des croyances et des attitudes à combattre, au sein même des partis et des mouvements prétendument progressistes. Pour le faire, elle utilise un style qui mêle le récit en rétrospective, le récit enchâssé et autres formes de citation, et la réflexion critique, subjective, proche de l'essai. Ces veines d'essai dont parle Fernando Aínsa, incrustées sous forme de

« pensée brève » ou de quelques lignes au milieu du récit, du dialogue ou de la description, font resplendir des idées [Aínsa 2006 : 25]. « Où allons-nous ? » – se demandent Adelfa et ses camarades – « Quelles doivent-elles être nos cibles ? », « Quelle est-elle la tête de l'oligarchie » ? Les réponses ne surgissent pas si facilement.

> En el 88, ya con Pizarro de comandante general [de la guérilla du M-19, à laquelle Adelfa appartenait], participé en la reunión que llamamos Campo Encuentro, para responder a la misma pregunta de siempre: **"¿Para dónde vamos?**" Una pregunta que tiene tantas respuestas como buenas intenciones, que casi nunca se cumplen. **A veces uno va para un lado y la vida para otro**. El tema de fondo era una evaluación del operativo del Palacio[140]. Muchos decían, y yo con ellos, que si no hubiéramos realizado esa locura, habríamos quedado como las FARC, en la manigua, y **la consigna** del *Flaco* [il ne s'agit pas, ici, du personnage portant ce surnom dans *Penas*, mais de Jaime Bateman, l'un des fondateurs et dirigeants du M-19, mort en 1983] **era** la contraria, **salir de la oscuridad y golpear en la cabeza**. **Pero la cabeza no eran los magistrados, ni siquiera los militares: las cabezas de la oligarquía eran varias**. A los magistrados los había dejado arder, porque no eran cabezas de la oligarquía, sino simples altos empleados del Estado. Se estudió el tema. ¿Cabezas? **¿Quiénes eran las cabezas?** Se pasó revista a varias: Lleras, Turbay, Ospina, Gómez, Carrizosa, Herrera, Umaña, Santos, López y hasta Samper[141]. Se habló caso por caso y se dejaron pendientes investigaciones de inteligencia para definir posibilidades y prioridades. **Así se originó el secuestro de Álvaro Gómez Hurtado** (…) [*Fierros* : 136].

L'intérêt de ce mélange de récit et de digression dépasse la « simple » évocation d'événements historiques, connus grosso modo par une bonne partie de la population colombienne, dont le lecteur supposé. En transmettant la voix d'Adelfa, Alfredo Molano laisse donc connaître non seulement les coulisses, pour la plupart ignorées du grand public, de ces faits, mais surtout met le lecteur devant de telles incertitudes et disjonctives. Outre son rôle informatif, le texte demande au lecteur ce qu'il aurait fait dans une telle situation.

Álvaro Gómez, fils de Laureano Gómez, président conservateur tristement célèbre par ses postures idéologiques extrêmes et par son rôle de premier ordre dans *la Violencia*, fut kidnappé en mai 1988 et libéré sain et sauf par les insurgés deux mois après. Álvaro – à la différence de son père et de son frère – avait adopté des positionnements modérés, voire progressistes : il fut notamment l'un des trois « pères » de la Constitution politique de 1991, à côté du libéral Horacio Serpa et de l'ancien leader du M-19, Antonio Navarro Wolf (cf. 1.2.4.1).

La seule évocation de Gómez comme individu et comme homme politique avisé, par Adelfa et donc par Molano, prend un ton d'essai : elle constitue un message pour le lecteur et

[140] La prise du Palais de justice par le M-19, et son siège par l'armée, en novembre 1985.

[141] La narratrice dresse une liste des noms de famille des hommes politiques traditionnels, libéraux et conservateurs, le plus représentatifs du bipartisme et de l'oligarchie centraliste. D'autres, comme Carrizosa et Umaña, désignent des familles aristocratiques et fortunées, présentes dans le milieu du pouvoir.

pour les forces politiques progressistes et de gauche dans l'opposition. Même les antagonistes politiques, y compris certains membres des secteurs hégémoniques, s'ils sont ouverts à la réflexion non dogmatique, peuvent apporter à l'évolution de la société vers un modèle plus égalitaire et moderne en termes sociétaux. Les mouvements progressistes doivent ainsi être en mesure de parvenir à gagner ces individus à leur cause. Le politique conservateur fut assassiné en 1995. D'aucuns en accusent le gouvernement du président libéral Ernesto Samper – dont Álvaro Gómez mettait en question la légitimité, sans pour autant appeler au putsch. D'autres pointent du doigt l'extrême droite, alliée à certains secteurs de l'armée : l'une comme les autres auraient visé un double gain. Ils se seraient vengés de Gómez pour son refus de collaborer au renversement de Samper et auraient espéré que, de toute façon, la société et les médias inculperaient le président de l'homicide – ce qui s'est partiellement passé.

> Álvaro Gómez era **un ser humano de gran inteligencia y muy astuto negociador político**. A la organización [le M-19] la *tramó* [142] con el argumento de que **si lo mataban, ganaban sus enemigos** [les ennemis de l'organisation] y eso no nos convenía a ninguno. **Duré mucho tiempo hasta entender la frase**. O, mejor: cuando lo mataron y todas las pistas apuntaban a los militares [*Fierros* : 136-137].

Comme nous le voyons, les passages proches de l'essai apportent des réflexions, voire des hypothèses. Ils contiennent aussi des « pistes », des éléments ne permettant pas forcément de prouver ce qui est énoncé, mais, du moins, de l'envisager. Le lecteur est donc appelé à approfondir le sujet, à participer à la confirmation ou à l'écart de ces hypothèses.

> Le **privilège** [est] **accordé à la réflexion, aux idées, à la pensée discursive** et non à l'imagination, exaltée par la fiction. **Cette dimension discursive oriente confusément la « disposition » d'esprit du lecteur**, qui mobilise ses facultés intellectuelles – l'entendement et la raison – plutôt que l'imagination [Combe 1992 : 14].

Bernard Combe exclut cependant le recours à l'imagination fictionnelle au sein de l'essai. Certes, la fictionnalisation risquerait de dépouiller l'essai de son sérieux, de son ancrage dans le factuel et de sa nature réflexive. Néanmoins, en dehors de l'essai et autour de lui, nous jugeons que le recours à la fiction peut servir à la recherche de possibilités, d'éventuelles réponses aux questions soulevées par l'essai même. L'imagination peut donc aider à comprendre la réalité.

Pierre Glaudes et Jean-François Louette considèrent l'essai comme « un genre hybride et complexe, qui occupe un espace incertain, à l'entrecroisement de plusieurs types du discours ». L'hybridation réapparaît donc, cette fois dans l'essai et dans les textes apparentés. Ils citent R. Lane Kauffmann, pour qui ce style d'écriture constitue :

---

[142] « *Tramar* (*a alguien*) » : (Col., pop., fam.) le convaincre. Par extension, le berner.

> [U]n **mode de pensée** [situé] **entre la philosophie et la littérature**, l'art et la science, qui maintient les antinomies de l'imagination et de la raison, de la spontanéité et de la discipline dans un état de tension féconde[143] [Glaudes et Louette 2011 : 12].

Comme pour le témoignage, la visée factuelle n'empêche pourtant pas l'essai d'adopter des stratégies discursives voisines de la fictionnalisation, aussi romanesque que poétique. L'essai peut contenir des métaphores, des allégories ou des paraboles, acceptables tant qu'elles ne sont pas interprétées litéralement [Glaudes et Louette 2011 : 36-39].

Enfin P. Glaudes et J-F Louette rappellent que l'essai – comme le témoignage et le reportage – porte en lui un engagement et peut entraîner un risque pour son auteur. Ils citent Chateaubriand, lequel avertit, au sujet de son *Essai sur les révolutions* :

> **Que ce livre m'attire beaucoup d'ennemis, j'en suis convaincu**. Si je l'avais cru dangereux, je l'eusse supprimé ; **je le crois utile, je le publie**. Renonçant à tous les partis, je ne me suis attaché qu'à celui de la vérité : l'ai-je trouvée ? Je n'ai pas l'orgueil de le prétendre.

Cet avertissement n'est pas sans nous rappeler les mots d'Alfredo Molano, quand il souligne les réactions de ses adversaires idéologiques et de ses ennemis. Les risques encourus se voient compensés par a prise de conscience que l'essai – comme le témoignage – favorise.

> Usted sabe que en eso hay también una mirada, una división muy fuerte, en el siguiente sentido: **[a] quien le mueve la silla** de una manera que le es ingrata, absolutamente ingrata, y le mueve su manera de vivir, **pues naturalmente la rechaza**. (…) **Pero hay gente a quien le abre como cortinas**, que se le abrieron y mira otras realidades, entonces tienen otra opinión [Molano 2010 : (44:01)].

Pour conclure, répétons que les passages sous forme d'essai permettent à Molano le chercheur la vulgarisation de ses observations et à Molano, l'écrivain, l'approfondissement de ses idées et interprétations. En outre, l'essai favorise, comme le récit, la diffusion, le partage et l'appropriation d'un savoir auquel il est plus difficile d'accéder par le biais du discours scientifique. En troisième lieu, l'essai favorise davantage l'expression de positionnements périphériques, vis-à-vis du traité et du rapport, tout en permettant de défendre ces idées, option que le discours ordinaire ne permet pas. Enfin, l'essai se prétend moins objectiviste que le traité et le rapport. [Glaudes et Louette 2011 : 235-237].

3.4.2.2 Le rapport de recherche

Alfredo Molano manifeste de façon réitérée, comme nous l'avons mentionné ailleurs, sa volonté de prendre ses distances vis-à-vis du rapport de recherche scientifique et institutionnel,

[143] Kauffmman, R. Lane (1988). « La voie diagonale de l'essai: une méthode sans méthode ». In : *Diogène*. N°143. juillet-septembre 1988. p. 70.

type de texte qui, selon lui, l'empêche d'exprimer librement le fruit de ses études et observations. Nous avons également vu que les premiers volumes destinés à un large public présentent pourtant des éléments propres à l'étude scientifique qui disparaissent progressivement dans les textes ultérieurs.

Les textes les plus apparentés au rapport d'enquête et qui en conservent donc le plus grand nombre d'éléments génériques se sont avérés *Selva* et *Cosas*. Le premier ne conserve pourtant pas de textes scientifiques à proprement parler, mais présente la méthodologie qui a conduite à son élaboration, dans le cadre des sciences sociales et humaines. Le second intègre une série d'études dont la présentation et le style permettent de les assimiler au rapport.

Voyons le passage suivant, dans l'introduction de *Selva*, qui ancre le volume, et l'étude dont il dérive, dans la méthode scientifique. Nous avons abondamment parlé du récit de vie ; dans ce fragment Alfredo Molano nous explique pourquoi il a adopté cette méthodologie dans *Selva* : « [C]'est le seul moyen qui rend possible, sans trahir les principes de la discipline, de réfléchir sur les processus vivants ».

> **Metodológicamente hablando**, optamos por lo que se ha llamado, en brutal traducción, "historias de vida", y no sólo porque el Guaviare carece de una historia escrita sistemáticamente, sino porque es el único camino que **sin traicionar los principios de la disciplina** posibilita reflexionar sobre los procesos vivos. El resultado es un gran fresco [*Selva* : 16].

Molano obéit donc aux principes disciplinaires de la sociologie par l'adoption d'une démarche cautionnée par cette science. Il le fait même lorsqu'il abandonne progressivement le mode de communication scientifique, au profit d'un style plus proche du discours quotidien, voire littéraire. Toutes ses œuvres de témoignage, fondées sur le récit de vie, gardent ainsi un pied sur l'appareil méthodologique de la sociologie et restent apparentées, même indirectement, à la recherche scientifique.

Passons maintenant à *Cosas*, volume dont la seconde partie est explicitement désignée comme une « réflexion scientifique ». Celle-ci vise à étudier un processus spécifique, la colonisation de la réserve forestière de la Macarena, dans le cadre d'un phénomène social global : le peuplement des régions périphériques depuis la seconde moitié du XXème siècle. La seconde partie de *Cosas* présente aussi « une évaluation rigoureuse et équilibrée des conditions naturelles » de la zone.

> La segunda parte del estudio es una **reflexión científica** que busca enmarcar la colonización de La Macarena en el movimiento de colonización que viene realizándose en el país desde mediados del siglo XIX. Es también una **evaluación rigurosa y equilibrada de las**

> **condiciones naturales** y de sus efectos en el medio ambiente, que funda cruciales cuestionamientos [*Cosas* : 11].

Voyons-en donc quelques passages. Le premier d'entre eux consiste en l'introduction au chapitre qui traite des modifications de l'écosystème, à l'issue de la colonisation. Cette introduction dresse la liste des actions menées par les chercheurs dans les domaines de la géologie – et de la géomorphologie –, de la biologie, de l'écologie et de l'agronomie. L'information existante est répertoriée, inventoriée, présentée sous forme de cartes et comparée aux nouvelles données collectées sur place, issues de sources humaines, de l'observation de l'environnement et de la collecte d'échantillons du sol, de l'eau et de la végétation.

> Modificaciones de los principales ecosistemas de la Serranía de la Macarena
>
> Julio Carrizosa Umaña
>
> Para **fundamentar este análisis**, se han realizado las siguientes acciones:
>
> -**Inventario de la información** disponible.
> -**Reconciliación de la información** en un mapa geológico.
> -**Interpretación, identificación** de grandes **unidades geomorfológicas** en mapas a escala 1:500.000 y 1:25.000.
> -**Elaboración de un mapa de uso del suelo** de la zona nororiental de la Reserva.
> -**Entrevistas a los colonos** asentados en la zona plana de la Reserva y a lo largo de la trocha Macarena-Piñalito.
> -**Inspección** a las zonas nororiental y suroriental.
> -Elaboración de mapas del uso del suelo en tres etapas de colonización: 1966, 1976 y 1982 (de acuerdo con la **información aerofotográfica** disponible) [*Cosas* : 209].

Dans un autre chapitre, intitulé *Estado general de la reserva*, nous trouvons différentes sous-sections, consacrées au sol, à la végétation, à la faune, aux modes de production des colons et à leurs conditions de vie. Le texte consacré à *La fauna* débute ainsi :

> **Según las fuentes de información disponible**, la **fauna selvática** visible en las terrazas y vegas de la zona plana y ondulada de la Reserva era por lo menos tan diversa como la del resto del **pie de monte andino** y especialmente abundante. En las primeras **listas de especies** que fueron elaboradas antes de 1968 ya **se habían identificado no menos de 20 especies o subespecies endémicas de aves** (Grinwood, 1968). En esa misma época se **señalaba la presencia de** más de una docena de mamíferos y reptiles incluidos en la **lista de Especies en Peligro de la UICN**, que habían encontrado albergue en la Reserva.
>
> **Las expediciones** de 1968 (Grinwood, Olivares, Mozo y Fernández) **dejaron testimonios de una situación que se caracterizaba todavía por una gran cantidad de aves, primates y grandes mamíferos** (dantas y saínos) visibles a lo largo de los ríos Güejar, Ariari y Guayabero.
>
> (…)
>
> **La confluencia de los anteriores factores caracteriza como crítica, en extremo, la situación de la fauna** de la Reserva; fauna que, paradójicamente, **sólo ha sido estudiada en forma superficial, asistemática y puntual** [*Cosas* : 219].

La faune de la réserve était largement diverse et variée, selon des recherches de terrain datant de 1968, presque vingt ans avant l'étude, comme le certifient les citations. Certaines de ces espèces animales, déjà considérées à l'époque comme en danger ou en voie de disparition, trouvaient pourtant refuge dans la réserve. Après une exposition de l'évolution de la faune au fil des années, l'étude prévient que celle-ci, dans son ensemble, reste en danger.

Plus loin, le texte consacré à la vie productive de la communauté installée dans la Réserve débute par une énumération des activités de chasse, de pêche, agricoles et d'élevage. Le texte explique en outre que le recours à l'un ou à l'autre moyen de production dépend des possibilités de subsistance, mais aussi des revenus supplémentaires qui en dérivent. Au moment de la réalisation de l'étude, les activités les plus rentables s'avèrent la culture de la coca et l'élevage extensif. Ce dernier n'est pourtant accessible qu'aux colons les plus aisés, qui exercent aussi des activités commerciales et passent la plupart de leur temps hors de la Réserve. Une structure sociale inégalitaire s'impose ainsi, où le plus riches n'habitent même pas la zone, tout en contribuant à sa dégradation.

> Las familias asentadas en la Reserva y en sus márgenes sobreviven en un **sistema de productividad cíclicamente variable** dominado en la actualidad (1987) por la producción de coca **y oscilante**, en los últimos veinte años, entre la subsistencia proporcionada por la cacería, la pesca, la cría de cerdos, los cultivos de maíz y la **ganadería extensiva**; esta **última accesible sólo**, o con poquísimas excepciones, **a aquellos que mantienen ingresos adicionales** de origen comercial o que viven en las ciudades, **repitiendo el esquema colombiano clásico del propietario ausentista** [*Cosas* : 221].

Les fragments précédemment cités illustrent ce style impersonnel, dépourvu de commentaires subjectifs, appuyé par des références et employant un vocabulaire technique, qu'est le texte scientifique, propre aux rapports universitaires et à certains documents institutionnels. C'est l'impossibilité d'accorder l'usage de la parole aux informateurs, de s'adresser au lecteur de façon plus abordable et d'exprimer sa propre pensée qui a poussé Alfredo Molano à adopter le style du témoignage, du moins auprès du lecteur non spécialiste.

3.4.2.3 Le dialogue

Nous avons affaire dans les récits au type de discours dialogal, qu'il soit rapporté et transcrit de façon indirecte, qu'il prenne la forme d'un dialogue à proprement parler ou qu'il adopte une forme mixte, intermédiaire. La totalité des témoignages et de récits de vie constituent des dialogues entre les informateurs et le médiateur.

Néanmoins, l'échange oral entre les deux, l'entretien, se transforme en un récit dans lequel la voix du médiateur disparaît, s'efface sauf de rares exceptions : le témoin devient

narrateur et, presque toujours, protagoniste. Ce narrateur participe donc souvent, dans la plupart des récits, à l'histoire et à l'argument : il est donc normal qu'il établisse des liens de différentes sortes à d'autres personnages ou qu'il évoque leur vie. Soit le narrateur évoque ses propres discussions, soit il cite celles qui lui ont été rapportées. Ainsi, malgré l'élision du dialogue qui sert de point de départ au récit même, d'autres dialogues font surface.

Les dialogues remplissent une fonction rhétorique, en enrichissant les textes à prédominance narrative et en s'ajoutant aux passages descriptifs et proches de l'essai : la variété de types textuels sert donc à éviter que s'installe la monotonie sur le plan du style. Les dialogues opèrent également comme dispositif de garantie, dans la mesure où ils reprennent non seulement le sujet central, mais surtout la façon dont les acteurs se manifestent.

Nous trouvons très fréquemment des dialogues transformés en discours indirect, dans lesquels la structure en séquence de répliques ou de tours de parole disparaît. Dans d'autres cas, des dialogues courts, ou des fragments de dialogues plus longs, sont cités textuellement ou en combinant citation textuelle et discours indirect. Voyons un exemple de dialogue court, bref, inséré dans un récit. Narratrice de sa propre histoire, intitulé *Hospital de sangre*, J. C. travaille pour les paramilitaires à Pereira, ville du centre-ouest du pays. Elle explique les circonstances de sa mutation vers le département de Caquetá, au sud-est, zone d'intenses combats entre paramilitaires, armée – souvent à côté de ceux-ci, quelquefois contre eux – et guérilla des FARC. Le dialogue apparaît compressé à l'intérieur d'un paragraphe, sans points à la ligne. La transcription mot à mot des prises de parole, entre guillemets et accompagnées de didascalies, s'intercale au discours indirect.

> Una tarde se me acercó el comando, que era un hombre respetuoso y un poco seco que había sido suboficial del ejército y me preguntó: "**Mona, ¿usted nos haría un favor muy grande?**" "**Sí, claro, diga usted no más de qué se trata, que aquí está este pecho**" le dije. "**Pues resulta que el bloque Caquetá** – me fue contando poco a poco – **está sin enfermera**. ¿**Usted podría ayudarnos un par de meses mientras llega la propia, que está con paludismo en la Caucana**?". **Yo le contesté que sí**, que claro, que yo como enfermera tenía el deber de ir donde se me necesitara. "**Bien** –dijo –, **entonces aliste sus cosas que mañana sale para Florencia, Caquetá**, en un vuelo chárter directo (…)" [*Fierros* : 157].

José Amador, dans *Tropel*, nous présente une conversation qu'il transcrit, précédée d'un court passage introducteur et suivie d'un bref texte conclusif, permettant de mettre le dialogue en contexte. En 1947, Amador, paysan du sud du département de Tolima, fuit son village d'origine avec toute sa famille et s'installe dans des conditions pires que précaires dans la capitale provinciale, Ibagué. Comme beaucoup d'autres riverains et habitants des communes et des

cantons voisins, il est victime de la répression que la police, contrôlée par le parti conservateur, exerce sur les libéraux. Lors d'un meeting de protestation, il peut entendre une conversation entre une autre migrante forcée et un vieil homme.

> **A Ibagué ya comenzaba a llegar gente huyendo**. Un día, en un *corredor*[144] del palacio departamental, nos reunimos veinte o treinta personas y una de tantas mujeres que había preguntó:
>
> – Bueno ¿**Y por qué es que están matando liberales**? ¿Qué es lo que pasa?
>
> **Un viejo**, conservador que era, paró oídos y **contestó**:
>
> – Mijita, yo no sé; yo sólo sé que **la persecución viene sobre los liberales**.
>
> – Bueno, y… **¿Quién la ordenó?** – **dice la mujer**.
>
> – **Pues – dice el otro – yo no sé**; lo cierto del caso es que no van a dejar liberal libre, por importante que sea. Lo importante es que sea liberal.
>
> – **Pero mire – vuelve a decir la mujer**. **¿Cómo es esto?** Yo no entiendo. ¿Cuál es el pecado de ser liberal?
>
> – **Mijita, yo no sé. No me pregunte de eso porque yo no le doy razón**. Sólo sé que los asesinatos son pagados por algunos mandamases. ¿Cómo le parece que a un compadre mío, liberal, tan trabajador él, tan sano, tan digno, tan buena persona, andan detrás de él? Ya le mataron tres niñitos y ahora lo quieren matar a él, todo porque el tipo no quiere salirse de su tierra.
>
> – **Bueno – dice la mujer ¿Pero quién ordena todo eso?**
>
> – **Eso sí no sé – dice el hombre**. Lo único que le sé decir es que los pocos *chusmeros*[145] que he visto tienen el mismo vestido de la policía, eso es lo único que puedo decir. Así que, **mijita, como buen conservador que soy, si mi casa le sirve de algo véngase** que allí vivimos como se puede y comemos lo que haya.
>
> **Esa conversación la escuché** en el propio palacio de gobierno un día que nos reunimos para protestar por la persecución [*Tropel* : 30].

Cosas, document à vocation scientifique, se fonde pour une bonne partie sur des histoires de vie, lesquelles servent de point de départ à la recherche sociologique. Les colons – en provenance du centre du pays – sont interrogés afin de déterminer leur rapport avec l'entourage, l'usage qu'ils exercent des ressources biotiques et leur mode de vie et de production. Les dialogues entre les chercheurs et plusieurs informateurs sont donc transcrits. Ci-dessous, le fragment de l'entretien à Pedro Angulo, colon et dirigeant politique, membre du syndicat d'agriculteurs et fondateur du village de Vistahermosa, comme l'explique le paragraphe

[144] « *Corredor* » : *pasillo*.

[145] « *Chusmero* » : membre de la *chusma*, nom qui désigne les adversaires politiques ou les groupes armés du parti antagoniste, dans la dichotomie libéral-conservateur. Au début, ce sont les conservateurs qui utilisent le mot le plus fréquemment, pour désigner les libéraux ; ensuite, ceux derniers commencent à désigner leurs rivaux de la même manière. Plus tard *chusma* désigne les sympathisants et militants du parti communiste et, par extension, les membres des guérillas. En général, en Espagne et en Amérique latine, le terme désigne, très péjorativement, la populace.

introducteur. Dans *Cosas*, les dialogues et les citations textuelles des témoins sont imprimés en italique. Les descriptions et autres textes attribués aux chercheurs sont imprimés en police normale.

Le syndicat d'agriculteurs de Vistahermosa

Para obtener una visión más amplia de la historia y de las opiniones que habíamos obtenido del sindicato, decidimos entrevistar al mismo Pedro Angulo, dirigente liberal de Vistahermosa y fundador del pueblo. La entrevista con don Pedro es la siguiente:

-¿Dónde nació don Pedro[146]?
-Soy pastuso[147].

-Y su familia, ¿de dónde era?
-De Barbacoas[148].

-¿Y cómo hizo usted para venir a reventar[149] por estos lados?
-Es una historia larga, muy larga.

-Nosotros no tenemos afán[150].
-Les cuento sólo los pasos, porque lo demás es cosa mía: Yo pagué el servicio militar en el año 49, salí en el 50. Estuve en el Batallón de Infantería No. 9 de Pasto.

-¿Y lo sacaron a pelear?
-No, yo entregué las bayonetas limpias, no quise pelear, no me gusta la violencia. Cuando me retiré del Ejército volví a la casa, después me puse a deambular, estuve en el Caquetá, manejando motores fuera de borda y aserrando. En el 54 me vine para el Llano.

-Pero ¿cómo llegó aquí, por qué aquí, don Pedro?
-Porque quería trabajar.

-Pero en otras partes, por ejemplo en el Caquetá, también había trabajado...
-Sí, pero yo llegué aquí.
-¿Entonces?
-Primero estuve en Villavicencio, luego en San Martín, después en Granada, Boca de Monte, Fuente de Oro, y por fin me vine para acá. Esto eran sabanas y selva. Llegué de aserrador. Primero de Granada a Puerto Callos, después hacia Canaguaro, por último San Juan y el Güéjar [151]. Allí ya había colonos (…). Comenzamos a trabajar en la margen derecha del Güéjar porque allá había más madera. Estimábamos mucho la madera, no tumbábamos sino árboles que dieran por lo menos 90 piezas. No tumbábamos lo que no se debía. Los aserradores somos destructores de bosques pero sólo de sus maderas finas. Yo sé que ustedes quieren saber de eso, pero también sé que tienen afán y no voy a demorarlos.

[146] Forme de vouvoiement à la troisième personne, fréquente chez les paysans des régions andines, les citadins d'origine paysanne et auprès des personnes qui s'adressent souvent aux paysans.

[147] « *Pastuso* » : nom d'origine désignant les habitant de la ville de Pasto, chef-lieu du département de Nariño. La ville se situe sur la cordillère des Andes, au sud-ouest du pays, près de la frontière de l'Équateur.

[148] Village du département de Nariño.

[149] « *Reventar* » : (Col., fam., fig.) finir (quelqu'un dans un endroit), surgir, rayonner ; éclore, pousser, croître.

[150] « *Afán* » : (Col.) *prisa* (manque de temps, contrainte de temps).

[151] « El Güejar » : rivière qui naît dans la Sierra de la Macarena et qui verse ses eaux dans le Meta.

-Sí tenemos afán, pero de hablar con gente como usted... queremos saber del pasado porque el presente lo estamos viendo. ¿Qué maderas apreciaban ustedes, don Pedro?
-Únicamente el cedro macho [152].

-¿No más?
- Pues había otras como el amarillo, el cedro amargo. No talábamos sino los grandes, repito, sólo los grandes y los que no estuvieran a la orilla de los caños[153]. El cedro macho no se da en lotes sino desparramado[154]. Uno salía de cacería, miraba donde estaban, estudiaba la forma de tumbarlos y de sacarlos. Todo palo sirve. Uno analizaba y volvía. Nosotros dejábamos lo que le iba a servir al colono, eso no lo tocábamos, pero después él, como no podía sacarlo, lo quemaba. (…) Después de los aserradores, poco a poco iban entrando los cultivadores, a veces compraban el abierto[155], a veces se lo tomaban. Cuando salíamos nos reuníamos por acá [*Cosas* : 38].

Voyons maintenant cet exemple de dialogue, dans *Salto largo*, un des récits – si nous pouvons ainsi appeler ce texte si particulier – dans *Así mismo*. En fait, l'unité textuelle d'une longueur de cinq pages présente un dialogue entre deux personnes qui ne se compose que de deux répliques : une par individu. Nous nous demandons si le nombre de tours de parole était supérieur lors de l'hypothétique dialogue réel, de départ, dont s'est inspirée la version écrite : sans pouvoir accéder à ce dialogue original, nulle manière de le savoir. Il est aussi possible que certains points à la ligne, à l'écrit, correspondent à des gestes non verbaux de doute ou d'assentiment. Dans les deux répliques s'insèrent des descriptions et des récits enchâssés, relativement longs et abondants par rapport à l'extension du « récit » principal.

Notre connaissance préalable du jargon, la compréhension de la situation – suite à plusieurs lectures successives – et la mise en contexte spatial et temporel des événements[156] nous conduisent à penser, sinon à la véracité, pour le moins à l'entière vraisemblance d'un tel dialogue. Sur le fond, le mode opératoire dans la commission du délit évoqué – vol de voiture – était courant et le reste de nos jours. Sur la forme, le vocabulaire spécifique et les longues répliques caractérisent le parler ordinaire de certains individus d'origine socio-économique et socioculturelle modeste, dans les grands centres urbains.

---

[152] « *Cedro macho* » : (*guarea trichilioides*) arbre des zones de forêt tropicale en Amérique du sud et centrale, dont le bois, de haute résistance à l'intempérie, s'utilise dans le bâtiment.

[153] « *Caño* » : (Col.) *arroyo*, *riachuelo* (ruisseau).

[154] « *Desparramado, a* » : (Col.) participe passé – à valeur adjectivale éventuelle – dérivé du verbe « *desparramar* » : disperser, désorganiser.

[155] « *Abierto* » : (Col.) chez les paysans, les agriculteurs et les colons, terrain défriché, dont la végétation d'origine a été coupée ou abattue, et qui susceptible d'être utilisé à des fins agricoles. *Claro*.

[156] Une indication paratextuelle date le texte du 11 mars 1993 et le situe à Bogotá. À l'époque, dans des villes comme Bogotá et Medellín, dans certains contextes socioculturels et socioéconomiques, la tenue d'un tel dialogue s'avérait tout à fait possible. L'usage du vocabulaire, autant dans les échanges au quotidien que dans quelques médias, peut être attesté par l'auteur de la thèse.

> – No parece, usted sabe que yo no puedo *bajarme de nave*[157], hace apenas ocho días me *tumbaron*[158] otra. No digo que haya sido usted, pero de todas maneras para mí es lo mismo (…).
>
> – Bueno hermano, yo lo *capto*[159] bien, entiende. A mí me gustó su *cucha*[160], se le ve fiera todavía. Yo le digo que desde el comienzo pensé en usted. Me dije: me equivoqué de *pinta*[161] (…) [*Así mismo* : 63-68].

Un autre texte qui se tisse à partir d'un dialogue, entre le médiateur et la narratrice, s'intitule *Cartas* [*Caimán*], mais, comme son titre le laisse entendre, c'est une série de lettres qui y servent d'axe structurant.

3.4.2.4 Le texte épistolaire

Quelques récits se caractérisent par la présence de lettres ou de fragments de lettres. Leur fonction rappelle celles des éléments paratextuels que nous avons déjà évoqués, mais les lettres auxquelles nous avons affaire ici n'apparaissent pas détachées du récit, extérieures à lui. Elles l'intègrent, voire – dans le cas du récit extrait de *Caimán* – en servent de base.

Dans le récit intitulé *Nasianceno Ibarra*, du nom de son narrateur, s'insère la lettre que celui-ci aurait adressée à Álvaro Gómez, figure centrale du parti conservateur, comme son père, Laureano Gómez. L'importance de cette lettre réside non seulement dans son contenu, qui dépeint les mésaventures que Nasianceno et sa famille ont dû éprouver, mais surtout dans l'absence de réponse à laquelle elle se heurte. Le narrateur, déjà accablé par la mort de son fils aîné – mort en combattant la guérilla, donc au service du gouvernement –, demande de l'aide pour soigner sa fille. Celle-ci a été victime d'un accident, mais Nasianceno, extrêmement pauvre, éloigné des centres urbains, manque de moyens de lui assurer un traitement. Il met en avant sa fidélité absolue au parti, qu'il attribue à sa conviction et à sa foi, sa militance et même ses actions de combattant : il a réprimé la populace soulevée contre le gouvernement après l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, il a combattu les libéraux.

Pourtant, des années plus tard, le parti loyalement servi, au nom duquel il a tué et risqué sa vie, lui tourne le dos. Le recours de Nasianceno au *pathos*, loin pourtant d'être un simple effet rhétorique visant à la commisération de ses anciens chefs, tombe dans le vide. Ainsi, la lettre

---

[157] « *Nave* » : dans le contexte, voiture. « *Bajarse de nave* » : perdre sa voiture, se faire prendre ou voler sa voiture.

[158] « *Tumbar* » (verbe transitif ou intransitif à la forme passive) : voler, être volé.

[159] « *Captar* » : dans le contexte, écouter, comprendre.

[160] « *Cucha* » : mère, vieille femme.

[161] « *Pinta* » : (Col., pop.) parure ou apparence d'un individu. Par extension et dans le contexte, l'individu même.

sans réponse met en évidence la manière dont les militants, la base, sont manipulés et utilisés par les élites politiques. La base tue et se fait tuer au nom des dogmes que leurs chantres sont les premiers à trahir. Conservateur, il a lutté pour des idéaux de morale chrétienne, dont la charité ; la réponse à sa demande n'est aucunement charitable. Le narrateur et l'écrivain suggèrent ainsi une approche critique, le besoin d'une prise de recul à l'égard du suivisme en politique. Le narrateur le fait de façon émotive ; Molano, en reprenant les mots de Nasianceno, dénonce sciemment ce dédain des élites vis-à-vis du peuple qui les intronise. Lisons la lettre, dont nous soulignons en italique les expressions de recours au *pathos* et en gras les allusions partisanes.

> Señor Doctor
>
> Álvaro Gómez Hurtado
>
> **Directorio nacional conservador**
>
> Bogotá
>
> Estimado doctor
>
> Le manifiesto que soy *un campesino que habita una breña* de la vereda el Espigón, en el municipio de Boavita. Soy *padre de doce hijos*. *El mayor murió* **combatiendo las guerrillas** en el año y con *ese percance*, mi vida se ha desenvuelto en un *cúmulo de dolores*. Últimamente, doctor Gómez, *mi hija me sufrió un accidente al rodar por un risco escarpado de la vereda*. *La trataron* varios médicos, *sin resultado positivo*, cuando ya *se presenciaba su muerte*.
>
> La retiré, y con *mil sacrificios* la traje para mi *choza* y aquí con remedios caseros tuve la esperanza de salvarla. Pero me encuentro muy pobre y pido al doctor Gómez *me ayude con cualquier medio para sostenerla y seguirle su tratamiento de cuidarla*. Me dicen que hay institutos destinados a ayudar en estos casos, pero *no he podido conseguir nada*. (…) Para despedirme le **manifiesto que he sido militante del partido conservador por convencimiento y credo político** y **fui militar** con servicios especiales en la **Guardia Presidencial** y en el **conflicto de Leticia**. (…) Si en las próximas jornadas *Dios así lo dispone*, **reforzaré mi voluntad**, como **lo fue en el 48**[162] **y en el 51**[163], *y si estoy vivo* **mis hijas y mis parientes irán bajo la sombra de la gran bandera azul y con el nombre de su señoría a la victoria**… [Tropel : 209].

En guise de conclusion de *Los bombardeos de El Pato* [*Tropel*], la narratrice et le médiateur qu'est Alfredo Molano – qui se manifeste par quelques prises de parole et par l'usage de déictiques – se taisent à l'arrivée d'un délégué du gouvernement central. Il se dispose à lire à haute voix, devant les paysans concentrés au stade de la ville de Neiva, une lettre de la Première dame. Le document, au ton condescendent, n'effectue pas la moindre évocation des difficultés qu'éprouvent les paysans, encore moins de la situation problématique dénoncée par Sofía

[162] 1948 : année de l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, de la révolte contre le gouvernement et de la postérieure répression à l'encontre des opposants au pouvoir conservateur.

[163] 1951 : année où se sont tenues les élections présidentielles que le leader conservateur Laureano Gómez a remportées.

Espinosa, la narratrice. Cette lettre se porte ainsi garante de la véracité de ce qu'explique la narratrice au médiateur : le gouvernement ordonne ou, pour le moins, permet la répression militaire, mais n'apporte pas des solutions aux problèmes des paysans. Un détail en apparence anodin attire l'attention : madame Quintero de Turbay, femme du président, adresse son courrier aux enfants, « mes chers enfants ». Comme la plupart des premières dames en Colombie, elle affichait un souci du sort des enfants depuis une perspective entièrement orientée vers la charité plus que sur des actions durables et efficaces. Dans un contexte de mobilisation paysanne, la première dame semble oublier qu'elle s'adresse aussi et surtout à des adultes. Peut-être sans le vouloir, elle fait preuve de son ignorance de la situation, acte à blâmer chez la femme du président, et infantilise les paysans. Face à la gravité du problème – violence, exode, abandon des cultures, mise en danger de la vie d'autrui –, la première dame offre aux paysans « *algunas cositas* », « quelques petites choses ».

> Septiembre 13 de 1980. **Mis queridos niños**: era mi propósito ir a Neiva y **visitarlos** y **llevarles mi ayuda**, pero no pude cumplir con mi deseo por hallarme un poco indispuesta después de llegar de mi viaje a Ecuador. Es por ello que **estoy haciéndoles llegar algunas cositas** que espero les sean útiles. Especialmente quería decirles que pondré todo mi empeño en **la creación y funcionamiento de un centro de niños** en la región donde ustedes habitan. Reciban todo mi afecto y un abrazo cariñoso para cada uno de ustedes. Nidia Quintero de Turbay ¡Viva Colombia! [*Tropel* : 242].

Le ton de la correspondance adressée par Isidro au ministre de la Justice diffère complètement. Le prisonnier et activiste politique, dont Laura, sa compagne, relate l'histoire dans *Penas*, met en évidence sa formation supérieure – Laura nous explique au préalable qu'il a suivi des études de sociologie – et souligne son engagement en faveur de ses codétenus. Son argumentaire ne se cantonne pourtant pas à l'entourage qui est le sien, mais demande de meilleures conditions de détention et de réinsertion pour l'ensemble des prisonniers.

Dans sa lettre, Isidro emploie un langage plutôt soutenu, ayant recours à des termes et à des expressions propres à la sociologie et aux sciences politiques, ainsi qu'à la littérature, voire à la philosophie. Par exemple, afin de dresser la ressemblance entre la prison et la société, il reprend la formule pythagorique « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ». Il présente ainsi la prison comme une « métaphore tragique de la société », car « elle reproduit la société et en reflète le pouvoir ». Le prisonnier axe également son discours, sur le plan logique, autour des droits de l'homme : Isidro procède à une énumération de certains de ces droits, de façon antithétique, puisqu'il fait suivre chacun d'un exemple de son manquement. Sur le plan formel, Isidro se sert de l'anaphore – il emploie à l'envi la formule « monsieur le Ministre » – en guise d'exhortation.

Le détenu emploie souvent le vocabulaire judiciaire et du droit (« *reseñar* », « *cadáver* », « *investigación* »), agrémenté de certaines formules recherchées (« *Aunque* + adjectif », « *salvo si* », « *a sangre y fuego*[164] », « *limitarse a* ») et d'antiphrases (« *l'honneur du crime* », « *le prestige de l'assassin* »). On observe un lexique quotidien et quelques fautes de concordance de nombre, signe de relâchement ou peut-être de détresse. Certes, le texte d'Isidro aurait pu s'appuyer sur un lexique soutenu et spécialisé plus abondant, de même que sur une structuration logique plus solide. Mais sa lettre se rapproche du plaidoyer d'un avocat, reflétant en même temps, de façon assez crédible, le parcours d'un ancien étudiant universitaire qui a rejoint la lutte armée comme moyen d'action politique.

> Señor ministro:
>
> No tiene importancia ni mi nombre ni mi expediente. Soy un número más en una cárcel colombiana y como tal yo quiero que usted me escuche. La cárcel, señor ministro, no es una **metáfora trágica de la sociedad**. **Como en la vida: lo que es afuera es adentro; lo que es arriba es abajo. La prisión reproduce la sociedad y refleja fielmente su poder**. Es imposible que desde la cárcel se pueda cambiar la sociedad, pero, aunque difícil, **el poder político puede imponer la vigencia de los derechos humanos** (…).
>
> **El primer derecho, a la vida. La cárcel es un matadero**. De ella salen muertos sin dueño y las autoridades callan. En cualquier lugar se asesina a sangre fría y las autoridades se limitan a reseña el cadáver sin abrir investigación (…).
>
> **El derecho a los bienes, señor ministro, no existe, salvo si nosotros nos encargamos de hacerlo respetar a sangre y fuego**, como si no existiera una ley y un Estado cuyas leyes son justamente las que nos tienen en estos lugares (…).
>
> La honra, **señor ministro**, aquí funciona al contrario de los derechos anteriores: aquí el Estado respeta y hace respetar **la honra del crimen**, **el prestigio del más asesino**, del más cruel, del más bandido (…).
>
> **Señor ministro**, sólo le solicito una cosa, no se acueste esta noche sin volver a leer esta carta. Quizás mañana usted sea otra persona y nosotros también [*Penas* : 211-213].

Pendant qu'Isidro mène son combat et parvient à obtenir, à côté d'autres activistes enfermés, des améliorations des conditions de réclusion, un ancien camarade, lui aussi en prison, mais ailleurs, se charge de lui montrer qu'il reste toujours un long chemin à suivre. Les demandes d'un traitement plus digne aux détenus sont loin d'être prises en compte partout, comme le démontre très explicitement cette lettre pleine de « *desdichas* », au sein d'un pénitentiaire de haute sécurité géré par une société privée. L'ancien camarade adopte un ton beaucoup plus intimiste et explicite à la fois, complètement contraire à la proclame politique ou à

[164] Expression qui peut pourtant être interprétée, dans le contexte de la vie d'Isidro et la situation carcérale en général, autant au sens figuré que littéralement.

la tribune, plus proche du constat. Sa lettre fait largement appel au *pathos*, à la compassion, mais ne constitue pas moins une dénonciation.

> Estimado compañero:
>
> Espero que se encuentre bien de salud. Paso a contarle **las desdichas de este reclusorio**. Usted sabe que aquí manda la "regional", que de eso sólo tiene el nombre porque las órdenes vienen directamente de Estados Unidos. Aquí el director es un títere que obedece. **Acaban de llegar unos 500 reclusos más y los están embutiendo entre las celdas como haciendo morcillas**. A la gente que ya tenía en sus manos la boleta de libertad, se la confiscaron abusivamente. **El capitán, que acaba de regresar de Washington, prohibió las mesas de trabajo** porque son narcoterrorismo guerrillero. Acabaron con todos los comités; **no volvieron a dejar entrar ninguna clase de apoyo**, ni de ayuda, ni de donaciones ni de nada. Ni siquiera a una *cruzada cristiana*[165] que venía a dictar cursos espirituales (…) [*Penas* : 237-238].

Intéressons-nous maintenant à quelques passages de la correspondance que la sœur Mercedes adresse à la supérieure de son ancien couvent. Arrêtée à Madrid pour transport de stupéfiants, puis condamnée, Mercedes expose, outre les circonstances de sa détention et la vie menée dans la prison madrilène de Carabanchel, l'ensemble de son existence. Ainsi, sa longue missive sert elle-même d'enveloppe au récit de vie, lequel accorde à son tour une place importante à vécu d'autres individus, grâce aux portraits, aux dialogues et aux récits enchâssés, au discours indirect. Par sa lettre, *La monja* vise à établir un dialogue différé, non seulement entre elle et sa supérieure, mais avec l'ensemble de sa congrégation. Plus qu'un courrier personnel, Mercedes signe donc une lettre ouverte à ses coreligionnaires et au lecteur. Par-delà la narration de différentes successions de faits, Mercedes vise à susciter la réflexion sur ce qu'elle raconte, autant dans le domaine religieux, qu'au niveau sociologique, voire politique.

> **Carabanchel, 21 de agosto de 1993**.
>
> Amadísima madre superiora:
>
> Yo, Mercedes del padre Damián de Veuster, sierva de nuestro señor Jesucristo y esclava en él para la comunidad de las Hermanas Redentoras, a la que he entregado mi vida y he hecho votos de pobreza, obediencia y castidad, me arrojo a vuestros pies, llorando lágrimas de vivo dolor (…). **Me dirijo a vos segura de que acogeréis mis palabras y les daréis crédito** (…) [*Rebusque* : 145].
>
> **Usted conoce mi alma y sabe cuánto amor hay por servir**, así mis capacidades sean tan escasas y mis luces tan cortas [*Rebusque* : 152].
>
> **Como usted sabe**, yo vi la luz primera en Abriaquí, un pueblo que nunca conocí porque muy poco después de haber nacido a mi padre lo trasladaron a Frontino, donde crecí y me crié [*Rebusque* : 160].

[165] « *Cristiano, a* » : dans plusieurs pays d'Amérique latine, « chrétien » est utilisé comme synonyme d' « évangélique », par calque de l'expression anglaise « *Christian Church* ».

> **Por eso, Madre**, un día golpeé en la casa de las hermanas redentoras de Medellín. Huida del hogar, es cierto, pero obedeciendo el llamado de Dios, allí comencé mi vida religiosa [*Rebusque* : 161].
>
> **Me gusta escribir, Madre, estos recuerdos**, porque me hacen vivir de nuevo mi país; porque a pesar de la sangre y el dolor, allá sigue amaneciendo y la gente sigue burlándose de su propia adversidad [*Rebusque* : 168].
>
> **Madre mía, a sus pies suplico que leáis** [sic] **esta comunicación** ante el capítulo de Bogotá, próximo a reunirse. La comprensión de ustedes es el perdón y el perdón es para mí un nuevo nacimiento (…).
>
> Mercedes del padre Damián de Veuster.
>
> Hermana redentora y sierva de Nuestro Señor Jesucristo [*Rebusque* : 177].

Au sein de *Caimán*, le récit justement intitulé *Cartas* se structure autour de la correspondance que le grand-père de la narratrice n'aurait jamais envoyée à son amante, mais qu'il aurait conservée. Longtemps après la mort de vieil homme, Rosalba, la narratrice, aurait retrouvé ces missives, grâce auxquelles elle a pu retracer la vie de Vidal González, « Espagnol né en Navarre venu avec monsieur Bacardí produire du rhum de canne à Cuba, quand Cuba était espagnole et on faisait du rhum de pure canne ». En narrant la vie de l'Espagnol, sa petite-fille raconte aussi sa propre existence : le texte développe donc deux récits en parallèle.

Dans ses lettres, Vidal González se sert d'une écriture à plusieurs facettes, un discours pouvant aller de la dénotation la plus détaillée aux ellipses entraînant la présupposition, la conjecture, comme le souligne la lectrice-narratrice. González passe aussi de la description concise et objective de l'explorateur, au ton sentimental, romantique, sans se priver du ton abstrait et intemporel des aphorismes.

La première des lettres que la narratrice présente au médiateur rend compte de l'arrivée de Vidal à la côte des Caraïbes en Colombie après avoir quitté Cuba. Ayant prévu de se diriger à Carthagène, il s'arrête à Riohacha – chef-lieu de l'actuel département de Guajira – et s'installe dans cette région côtière et désertique du nord du pays. La lettre s'adresse à une femme dont nous ignorons le nom et qu'il évoque souvent comme « *ma mulâtresse* ».

> **Mulata mía**:
>
> Después de que perdimos la guerra contra el poderoso imperio norteamericano, me embarqué para Cartagena de Indias. Sin embargo, antes de llegar a mi destino el paquebote tocó tierra en un pueblo llamado Río del Hacha y allí me detuve porque había fama de que todavía quedaban playas perleras. Poco me quedé en el puerto y casi de inmediato me embarqué de nuevo hacia el noreste, hacia el famoso Cabo de la Vela. (…) me indicaron que más adelante, en una provincia llamada Fonseca, estaban trabajando la caña con alambiques. Fui y encontré lo que necesitaba para comenzar, porque son muchos alambiques sueltos [*Caimán* : 35].

La deuxième lettre date de deux ans plus tard. Vidal se trouve à Panama, combattant pour l'indépendance de l'isthme, mais lui-même pressent que, comme Cuba, Panama passera sous l'égide des États-Unis. Cependant, comme il l'affirme, « le destin ne vous ouvre un nouveau chemin que lorsqu'il vous a fermé celui par lequel vous êtes arrivé ».

> **Colón, 2 de junio de 1900.**
>
> **Mulata mía**:
>
> **Vuelvo nuevamente a coger la pluma para hacerte llegar mis dolores** después de hacer la guerra contra el gobierno colombiano. Aquí estallan las guerras por cualquier cosa. Todos saben hacerlas. Hombre que tenga más de cincuenta años ha participado en por lo menos tres, de las cuales ha ganado dos y ha perdido una. En la que estamos ahora hasta el pescuezo la perderemos sin falta, porque otra vez, como pasó en Cuba, los yanquis meterán sus armas y acabarán ganando. (…) Colón me recuerda a Matanzas, aunque resulta más húmedo y malsano. Aquí el que no muere de paludismo y miasmas tropicales es eterno y puede llegar a cumplir los cien años (…).
>
> Cuando perdamos la guerra, seguiré con tu recuerdo y mis promesas para reunirnos en Quito o quizás en Lima. El destino sólo le abre camino a uno cuando se lo cierra por el que llegó [*Caimán* : 36-37].

Vidal ne part pas vers l'Équateur ou vers le Pérou. Il va jusqu'au sud du pacifique Colombien, d'où il traverse la cordillère des Andes et descend le Magdalena pour déboucher à nouveau sur la côte des caraïbes, à Carthagène. Non loin de là, où il travaille dans une raffinerie de sucre, il visite le village de San Basilio de Palenque, réduit emblématique d'esclaves échappés ou *cimarrones*. Ainsi, les lettres construisent non seulement un récit de vie, mais également un récit de voyage. Elles jouent donc un rôle pédagogique.

> **Mulata**:
>
> Vivo en una gran fábrica de azúcar. Hay muchos operarios cubanos y los técnicos que manejan el negocio son justamente de Santiago. Se trabaja mucho, los obreros son mulatos y negros, y los tratan bien porque, si los vejan, cogen camino como lo hicieron sus abuelos cuando el amo los lastimaba con el látigo. Cerca de Sincelejo[166] conocí un pueblito que hicieron los negros cimarrones o libertos, llamado Palenque de San Basilio. Es un pueblo verde. Todo es verde, salvo la piel y los dientes de los negros, que hablan un idioma salvaje que sólo ellos entienden. Aquí también se les tiene prohibida esa lengua, pero ni falta les hace porque saben comunicarse con tambores y, como aquí no hay, hacen sus ruidos con palitos, o con las manos y los dedos, o tocándose el tobillo y de todas maneras se hablan (…) [*Caimán* : 40].

La narratrice lit le courrier et apporte des explications complémentaires ou des mises en contexte, pendant que le médiateur l'écoute sans avoir, selon lui-même, grand-chose à ajouter. Lui, comme le lecteur, assiste à une sorte d'apprentissage par le biais de l'anecdote.

[166] Ville à l'ouest de Cartaghène.

> Gozan los aborígenes de estas tierras con una ceremonia extraña, aunque debo decir que en mi pueblo, en Pamplona, y en otros pueblos menores, hay fiestas parecidas. No tan bárbaras, pero tampoco tan divertidas. Se trata de las fiestas del caimán (…) [*Caimán* : 42].

De la main de Vidal et par la voix de sa petite-fille, le lecteur se laisse entraîner dans les endroits les plus cachés de la côte atlantique colombienne, comme Puerto Escondido[167] et Soplaviento, des territoires réels qui semblent pourtant appartenir à un monde imaginaire.

> **Mulata**:
>
> Hay en estas soledades dos pueblos que rivalizan a muerte desde la guerra. Uno se llama Puerto Escondido y en él hay un arsenal, y el otro se llama Lado Solo y ahí hay un contingente organizado pero sin armas. Cada cual tiene sus jefes, sus generales y sus oficiales [*Caimán* : 57].

[167] Commune du département de Córdoba, sur la côte des Caraïbes en Colombie. Une ville portant le même nom se trouve au Mexique. Soplaviento : commune du département de Bolívar, également sur la côte des Caraïbes.

4 Quatrième partie

Immersion dans la violence du conflit colombien : discours, personnages et thématiques d'Alfredo Molano

L'écrivain sociologue s'inscrit dans la démarche entamée par son mentor et ultérieur collègue, Orlando Fals Borda, co-auteur du texte *La violencia en Colombia – estudio de un proceso social*. Ce document pionnier s'érige en initiateur d'un courant de recherche scientifique, d'abord depuis la sociologie, puis transdisciplinaire, visant à analyser d'un angle critique le conflit colombien et à explorer des mécanismes permettant de le résoudre. L'étude, parue en 1962 et soumise à de strictes consignes méthodologiques, aborde les acteurs, les processus, les « variables » et les enjeux de *la Violencia* bipartisane lorsqu'elle frappait encore de plein fouet le pays, mais d'autres confrontations sanglantes s'annonçaient déjà.

Alfredo Molano suit donc, à sa façon, la trace de Fals Borda, sans négliger les protocoles et les procédures de la sociologie, mais s'orientant vers une forme différente de communiquer les résultats de ses recherches. Le paradigme essentiel de l'écrivain sociologue est donc la violence, vécue directement ou indirectement par les différents personnages et témoins qui la subissent ou l'exercent ; une violence multiforme. Ces « violences » sont infligées par une « classe dominante » ou hégémonique épaisse et hétérogène, à une population dominée, également hétérogène. Cette dernière supporte les agissements de la première ou se soulève de diverses manières, parmi lesquelles nous trouvons, précisément, la violence comme mécanisme de résistance ou de riposte. Le témoin, souvent victime, parfois bourreau, comme personnage central de son propre récit, part de sa propre expérience – et aussi, dans nombre de cas, de celles de ses proches. Comme le signale Marie Bornand, dans un passage que nous citerons à nouveau, car il exprime une idée essentielle, le contenu, ce que le témoin a à dire, mais aussi la perspective qu'il adopte, constituent le noyau du témoignage. Ce genre fait prévaloir « une position d'énonciation ou (…) un statut de parole dans lequel la victime d'une violence politico-idéologique se trouve placée au premier plan » [Bornand 2004 : 16].

Les sujets que chaque témoin évoque et que nous abordons ici jouent donc un rôle central autant pour lui-même que pour le médiateur et auteur. L'intérêt de toute la démarche réside, répétons-le, dans la présentation des individus objets – et agents – de la violence, des domaines dans lesquels elle se manifeste et des dégâts qu'elle provoque, en vue de la faire connaître, de la dénoncer et de stimuler la réflexion sur d'éventuelles solutions. Ainsi, ni l'auteur ni les témoins ne veulent se cantonner à un regard purement compassionnel ou, encore pire, sensationnel, ni banaliser des faits graves ou tomber dans la complaisance.

La violence, en effet, transparaît au travers de ces différents sujets, qu'on pourrait considérer, à tort, comme éloignés ou détachés de la problématique qui est la nôtre dans cette partie, mais qui la préfigurent ou l'annoncent. Nous traiterons ici, en premier lieu, des types discursifs, thématiques, sur lesquels se construit l'idée de la violence. Ensuite, notre intérêt portera sur les personnes et sur les groupes qui deviennent agents et objets de la violence. Pour conclure, la violence à proprement parler attirera notre attention, c'est-à-dire la façon dont elle est définie, perçue et assumée, ainsi que ses motivations et ses conséquences.

Chapitre 4.1 Différents types discursifs

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué les différentes déclinaisons génériques que peuvent prendre les récits. Nous avons aussi observé la présence d'autres types textuels, non narratifs, imbriqués ou parallèles aux récits. Maintenant, attardons-nous sur différents discours développés par le Colombien, ainsi que par les témoins et par les personnages. Le « discours » découle du rapport établi entre le « texte » – cette unité langagière transphrastique[168] qui intègre un ou plusieurs types textuels – et le « contexte ». Il ne faut pas entendre ce dernier seulement comme la somme des circonstances tangibles et spatio-temporelles de production et d'émission du texte. Le contexte comprend aussi les éléments psychologiques, sociologiques, historiques, politiques et idéologiques entraînant la production et la réception du texte, ainsi que la façon dont la thématique abordée est traitée.

Conscient de la simplification dans laquelle nous nous lançons, vis-à-vis des études entreprises par des disciplines comme l'analyse du discours et la linguistique pragmatique, nous entendons ici « discours » comme l'association existante entre un texte et le sujet qu'il aborde et approfondit. Nous réfléchirons donc au discours autour de l'apprentissage, à celui qui aborde le sujet sentimental et amoureux, au discours « d'action », au discours religieux, au discours magico-réaliste, au discours mythique, ainsi qu'à celui du hasard. N'oublions pourtant pas que, si le contexte influence la portée du discours, le but ultime de celui-ci, sa pertinence, réside à son tour dans sa capacité à transformer le contexte, à provoquer des changements dans le monde extralinguistique. Telle est donc la visée de l'écriture testimoniale, mue par l'urgence et par le besoin de construire la mémoire.

4.1.1 Le discours de l'apprentissage : une maturation négative

Nous nous référons ici au discours qui évoque l'apprentissage, non dans un sens didactique ou pédagogique institutionnalisé, mais sur un plan plus vaste et général, celui de la transformation de l'individu par l'expérience ou par le savoir. Une telle évolution, exploitée principalement, mais non exclusivement, par un genre romanesque spécifique, peut s'avérer positive ou négative à l'égard des normes sociales. Les critiques littéraires Angelo Marchese et

[168] Quoiqu'une seule phrase puisse constituer un texte, on considère que le texte est composé de plusieurs phrases – nous pouvons parler de « propositions » si nous considérons la phrase au-delà du plan morphosyntaxique – qui constituent, au-delà de leur simple succession, des groupements pourvus de cohésion syntaxique et de cohérence logique. Le groupement de base en est le paragraphe, mais d'autres paquets ou modules peuvent être constitués en fonction de la longueur et de la complexité du texte.

Joaquín Forradellas définissent le roman d'apprentissage, le « roman de formation ou d'éducation » ou *Bildungsroman*[169], comme :

> Un tipo de relato en el que se **narra la historia de un personaje a lo largo del complejo camino de su formación intelectual, moral o sentimental entre la juventud y la madurez** (…) con una autolimitación voluntaria del héroe que parece contentarse con los valores que le parecen empíricamente realizables, y que normalmente corresponden a una ideología dominante (…) [Marchese et Forradellas 1989 : 44].

Ce type de récit présente donc « le chemin de formation intellectuel, moral ou sentimental » de l'individu, de sa jeunesse à sa maturité. Nous pouvons également citer la définition fondatrice du *Bildungsroman* qu'apporte Wilhelm Dilthey :

> J'aimerais appeler *Bildungsromane* les romans qui constituent l'école de *Wilhem Meister*. L'œuvre de Goethe montre **la formation humaine selon différents degrés**, **différentes figures**, **différentes époques de la vie** (...) [Dilthey 1870 : 282].

N'oublions pas que les récits étudiés ici appartiennent à la catégorie des documents factuels ou à prédominance factuelle. Cette véracité n'y empêche pas la présence de traits propres au *bildungsroman*. Nous les répérons dans le parcours de *Muñeco* [*Rebusque*], lequel, après une longue vie délictuelle et un court passage par la lutte révolutionnaire, se consacre à un travail « légal ». C'est son expérience d'ancien malfaiteur et prisonnier qui s'avère indispensable en tant que « formation » ou « préparation » à l'exercice d'un métier socialement accepté, voire respecté : garde privé de sécurité. *Muñeco* parvient donc à mûrir, à s'intégrer et à se faire accepter par l'ordre dominant, grâce à l'infraction aux règles imposées par cet ordre-là.

Néanmoins, l'évolution individuelle, sorte de bras de fer dialectique avec la société, de rejet, de distance et de rapprochement, ne débouche pas toujours sur une assimilation tranquille ou heureuse par celle-ci. A. Marchesse et J. Forradellas évoquent l'exemple d'Andrés Hurtado, personnage central du roman *El árbol de la ciencia*, de Pío Baroja. Chez Alfredo Molano, nous pouvons citer Adelfa [*Fierros*] qui doit se contenter, à sa maturité, d'une existence précaire. Malgré sa formation intellectuelle, menée à bien non sans effort et en dépit de son entourage, une prise de conscience politique précoce et conséquente, une consécration entière à l'activisme politique, Adelfa se retrouve dans une impasse. Ayant participé, à ses risques et périls, à la vie armée, éprouvé la répression policière, les blessures physiques et la convalescence, elle opte

[169] Denis Pernot, dans son article « Du '*bildungsroman*' au roman d'éducation : un malentendu créateur » (publié dans Romantisme, N°76. Paris, 1992), explique les différences existant entre le *bildungsroman*, dans sa conception germanique, et la pratique française du « roman d'éducation », propre aux XVIIIème et XIXème siècles, et au contexte de la Troisième République. Le genre discursif allemand s'inscrit dans un processus individuel de développement spirituel et moral ; la pratique française s'incline vers l'instruction de l'individu, sous la houlette d'un mentor ou d'une institution.

pour une vie anodine et difficile, plutôt que pour la trahison des idéaux, voie choisie par beaucoup de ses anciens camarades. Certes, elle ne meurt pas, mais elle se voit abandonnée par tous, au bout d'un apprentissage et d'une lutte aux résultats amers.

La trajectoire du *borgne* Giraldo [*Corte, Así mismo*] se voit également semée d'embûches et suit des parcours irréguliers. Paysan à l'origine, il devient combattant, visé autant par les tirs de l'armée que par ceux de ses coreligionnaires, objet, comme beaucoup d'autres, des manipulations des dirigeants politiques. Comble du destin, Giraldo se rend victime de sa propre imprudence, plus couteuse que tous ses combats. Néanmoins, à la fin, il atteint une certaine stabilité et se sent satisfait de son combat, même s'il croit que les répercussions sociales et politiques de sa lutte auraient pu – et dû – être largement majeures.

L'apprentissage, comme le rappelle le philosophe italien Mario Domenichelli, n'est pas exempt de malheur, ni ne garantit le bonheur ou le succès, du moins selon les paramètres qu'impose l'ordre social en vigueur. Dans de telles circonstances, la progression vers la maturité ressemble au mythe de Sisyphe, pensons-nous. L'apprentissage peut donc déboucher sur un positionnement contraire aux normes sociales ou bien sur l'insertion dans la société.

> [Le héros peut] trouver son accomplissement dans le fait que si, d'un côté, **les personnages qui se posent en conflit avec l'ordre commun du monde finissent par apprendre à reconnaître ce qui est authentique et important et donc finissent par se réconcilier avec le monde** pour y entrer avec tout le caractère laborieux de la bourgeoisie, de l'autre, ils doivent trouver dans la prose de la vie la perception d'une réalité poétique et de la beauté de la vie vécue, conçue, enfin, comme art de vivre: ce qui coïncide avec l'*Erlebnis* romantique [Domenichelli 2007 : 2].

Autrement dit, le héros parvient à concilier sa vision « poétique » du monde avec la réalité dure et « prosaïque » de la vie. Adelfa nous démontre que cette solution optimale n'est pas toujours de mise : la tentative de promotion peut donc se solder par l'échec. M. Domenichelli évoque, entre autres occurrences d'évolution vouées à l'échec, celles de Pip, protagoniste de *Great Expectations* (de Charles Dickens), qui « ne devient pas le gentilhomme qu'il pense et espère devenir » ou de Lucien de Rubempré des *Illusions perdues* (Honoré de Balzac). Julien Sorel, dans *Le rouge et le noir*, court un sort similaire, comme Georges Duroy, dans *Bel-ami* : cas emblématique dans la mesure où il obtient socialement « un succès, quoique infâme » [Domenichelli 2007 : 2].

Le parcours de Georges Duroy fait penser à celui des *Pícaros*, personnages qui font irruption dans le monde littéraire au XVIème siècle, également évoqués par le chercheur italien. Ceux-ci, qu'ils y parviennent ou non, tentent de progresser socialement et économiquement par

des moyens divers, souvent contraires aux normes sociales et à la loi, en vue de quitter les bas-fonds dans lesquels ils se produisent. Ils rêvent d'améliorer leur cadre de vie et d'occuper une place au milieu de la bourgeoisie ou de l'aristocratie. Nous renouons ici avec Alfredo Molano, dont plusieurs personnages adoptent une démarche « picaresque » pour essayer de progresser dans la vie. Ils mènent une sorte de *verbildung* ou apprentissage à l'inverse, une déformation ou une dégradation, une « *mala educación* », comme le dit Mario Domenichelli, en évoquant expressément le titre et l'argument du film de Pedro Almodóvar. Comme dans la narrative picaresque, les personnages molaniens se retrouvent systématiquement face à un monde plein d'entourloupes dont ils sont le plus souvent l'objet ou qu'ils tendent, parfois, aux autres.

L'univers carcéral présenté dans *Penas* réunit plusieurs personnages que nous pouvons facilement qualifier d'antihéros et qui parviennent à survivre, dans ce milieu dur et hostile, grâce à la ruse, aux combines et, très fréquemment, à l'exercice de la violence. La démarche autobiographique qui rend compte de leur dégradation nous rappelle un autre élément caractéristique du genre picaresque, lequel prend ainsi sa place dans cette écriture du factuel qu'est le témoignage. Ces délinquants montrent comment des éléments externes, comme le contexte familial, l'entourage social, la situation économique et le niveau intellectuel et culturel, déterminent leurs vies et leur ultérieure entrée en prison. Cette mise en relief du déterminisme caractérise également le genre picaresque.

Bombillo nous montre, de façon paradoxale et risible par passages, son apprentissage à l'inverse. Lui, qui avait envisagé une carrière armée pour servir honnêtement la société, comme sa mère le lui avait inculqué, devient un délinquant, comme ceux qu'il poursuivait.

> El día que **mi mamá** vino a visitarme fue uno de los más amargos de mi vida (…). **Fue maestra de escuela en Anserma y nos enseñó, a sus cuatro hijos, el amor a la patria y el respeto a Dios**. **En ese orden**. Era liberal y le había tocado vivir la violencia [*Penas* : 113].

Après avoir évoqué un événement récent, proche de la situation d'énonciation, il procède à une analepse afin de se remémorer ses idéaux perdus, son dessein de servir Dieu et la société, son ministère, car sa vocation prenaît une tournure preque religieuse.

> **Yo había cogido la carrera de las armas porque creí que era la mejor forma de honrar a la patria y de servir a mi prójimo y a Dios**. Me gustaban las armas, cierto, pero yo me veía en sueños defendiendo al país de los bandoleros y de los enemigos. **El día que el presidente Lleras me entregó la daga**[170] **sentí lo mismo que cuando hice la primera**

[170] Lors de la cérémonie de remise de dagues, les cadets des armées et de la police qui ont réussi leur formation reçoivent chacun une dague du président de la République, en l'occurrence Carlos Lleras Restrepo (libéral, élu de 1966 à 1970), ou du commandant de la force auxquels ils appartiennent.

> **comunión**, una sensación de estar elevándome sobre el suelo, de ser casi un ángel [*Penas* : 114].

Bombillo dresse un portrait décourageant de sa propre réalité, dans laquelle les garants de l'ordre usent de leur autorité et la dignité octroyée par l'État pour abuser des autres.

> **En el ejército no hay respeto por el ser humano. El mando es puro terror. Los ideales del escudo, Libertad y Orden, son la disculpa para *montársela*[171] a otros**: arrastrarse ante el mando, arrastrar al mandado y perseguir a sus conciudadanos [*Penas* : 115].

Ses anciens espoirs contrastent avec le monde, réel et corrompu, dans lequel il a vécu. Déçu de l'armée, il demande une mutation vers la police secrète, le DAS, « *Departamento administrativo de seguridad* » afin de « lutter contre le crime et gagner ma vie ». Il y découvre rapidement que « si je dis la vérité, on me rejette ; si je mens, on m'accepte », mais s'intègre à l' « unité des droits de l'homme », chargée de poursuivre les délits et les crimes contre les droits de l'homme. *Bombillo* souhaite y exercer un travail plus sérieux.

> **Resolví presentarme al DAS** (…) **para desde allí ayudar a combatir el delito y, al mismo tiempo, tener con qué ayudar en la casa** (…). "Bien – dije yo. **Este es otro hundidero: si digo la verdad, me rechazan; y si digo mentiras, me aceptan**". Pero *la necesidad tiene cara de perro*[172]. Yo tenía, además, la esperanza de que en la unidad de Derechos Humanos las cosas mejoraran porque a esa división la entrenan mejor y uno tiene que conocer de códigos y saber los derechos de la gente [*Penas* : 115].

L'inversion totale des valeurs atteint des sommets même comiques. Par exemple, lorsqu'un juge qui l'avait toujours traité de façon méprisante lui propose, par des mots familiers et faussement innocents, de participer à un acte illicite. Avant, autant le juge que ses collègues du DAS, attachés à d'autres divisions, le marginalisaient.

> Al principio, *don Perencejo*[173] no me invitaba a nada. Me conversaba sólo lo necesario, pero poco a poco fuimos entrando en confianza. El hombre fue invitándome a entrar donde las *bandidas*[174] y hasta llegó a *gastarme* [175] un polvo con una. (…) Una noche me dijo "**Oiga, Caro** [le nom de famille de *Bombillo*] **¿por qué no coge usted tal *negocito*[176]?**". No le entendí, pero él se tomó el trabajo de explicarme. Se trataba de un contrabando de electrodomésticos que había confiscado (…) [*Penas* : 118].

---

[171] « *Montársela a alguien* » : abuser du pouvoir dont on dispose ou est investi, exercer des pressions sur un individu vulnérable.

[172] « *La necesidad tiene cara de perro* » : proverbe populaire, fréuent en Colombie, signifiant que pour pallier un besoin il faut se rabaisser.

[173] « *(Don) Perencejo* » : monsieur Untel (*Fulano, Zutano, Mengano y Perencejo*).

[174] « *Bandida* » : (fam.) prostituée.

[175] « *Gastar(le) algo a alguien* » : (Col.) offrir ou payer quelque chose à quelqu'un, inviter quelqu'un.

[176] « *Negocito* » : petit commerce, petite entreprise ou industrie. Par extension et par antiphrase : affaire illicite de grande ampleur.

Dans le passage précédent, signalons le contresens qui se pose lorsqu'un juge et un agent secret fréquentent les *bandidas* – aux sens propre et figuré – pour des raisons autres que l'avancement d'une enquête. *Bombillo* se retrouve donc attrapé dans une lie où l'opacité règne, un monde où tous connaissent les agissements des autres et personne n'en semble rien savoir. Surtout lorsqu'il est muté sur une unité qui « combat » le trafic de stupéfiants.

> **La ley del silencio era la ley del trabajo**. De lo que a cada uno le tocaba nunca se hablaba. Fueron muchos los operativos en los que participé y que fueron dañándome el corazón. Yo decía: "**si no lo hago yo, otro lo hace**; y, más grave aún: **si no hago lo que los demás hacen, quedo como el *sapo*[177] y mis propios compañeros me *quiebran*[178]**" [*Penas* : 119].

Il se laisse progressivement entraîner dans le déboire et perd presque tout scrupule. "*Yo fui volviéndome ducho*[179] *en aquella unidad.* ***Fui perdiendo la vergüenza***" [*Penas* : 120].

Lui-même, au fur et à mesure qu'il décrit sa descente morale, souscrit à un positionnement déterministe. En effet, il doit d'abord satisfaire aux besoins quotidiens de sa famille et aux siens. Ensuite, il doit s'adapter aux normes imposées par le groupe, par son entourage professionnel. Enfin, il se laisse envahir par l'ambition et par la cupidité.

> **Yo digo que las circunstancias y las cosas nos hacen ser como somos**. Uno tiene obligaciones, pero además le van echando otras al cuello (…). **Somos una especie de camaleones** que tenemos que volvernos del mismo color de las ramas donde nos trepamos [*Penas* : 121].

Dans le même ouvrage, mais sous un autre regard, le gardien de prison, le *Carcelero*, souscrit de façon concise et lapidaire à l'orientation déterministe, par le biais de cette sentence : "*Uno no es lo que quiere, sino lo que le toca*" [*Penas* : 176].

Le gardien s'étonne du haut degré de créativité et d'ingéniosité des reclus comme moyen de survie en prison. La ruse devient le meilleur moyen d'assurer la sécurité personnelle et la prévalence sur les éventuels rivaux et ennemis. La débrouillardise naît du désir de liberté et s'oriente donc vers la liberté, fruit de l'astuce, plutôt que de la réhabilitation ou de la rédemption : la prison est loin de fournir au détenu l'une ou l'autre. Tout au contraire, elle s'érige, dans la plupart des cas, en école du délit ou du crime. Le gardien regrette que l' « inquiétude nerveuse » des prisonniers manque, hélas, de meilleurs débouchés.

---

[177] « *Sapo* »: (Col.) informateur, balance.

[178] « *Quebrar* » : (fam.) tuer.

[179] « *Ducho, a* » (*en algo*, *en hacer algo*) : (fam.) expert, expérimenté, chévronné.

> **Son de un ingenio creativo infinito, que si pudieran utilizarlo en cosas buenas se harían millonarios** (…). La creatividad del interno es muy valiosa, es una inquietud permanente, una inquietud nerviosa, siempre en movimiento, siempre a la búsqueda de la libertad [*Penas* : 184].

En dehors du contexte pénitentiaire, *El Desecho*, narrateur de son récit dans *Corte*, a passé plusieurs années dans la culture de la coca, son traitement pour la production de la cocaïne et le transport de la drogue. Il a vécu et voyagé dans plusieurs zones de l'Amazonie colombienne. Certes, ces activités lui ont parfois généré des revenus, mais il a encouru de nombreux risques et subi de mauvais traitements.

Pourvu d'économies suffisantes à vivre dans la capitale du pays pendant un mois, fatigué, mais décidé à entamer une nouvelle vie et à vivre d'un travail honnête, il arrive à Bogotá, après quelques heures de voyage par avion et par autocar. Son dessein consiste à retourner définitivement à son lieu d'origine, un village dans le département d'Antioquia, au nord-ouest du pays. Son avenir semble s'éclaircir.

> No podía creer que por la mañana hubiera amanecido en semejante *manigua*[180] y por la nochecita estuviera sentado en un restaurante de la *Terminal* [181] *tirando bistec y metiendo cerveza*[182]. **Yo había podido venir cargado de *merca*[183] hasta las orejas** porque ni en Villavo[184] ni en la carretera nos requisaron. (…) **Pero bueno, pensaba yo, para mejor será**. **Había que dejar esa cadena** y ajustar mi vida a lo que podía hacer trabajando sin aventuras [*Corte* : 391].

El Desecho manifeste donc une volonté de se réinsérer dans la société grâce à « la valeur travail ». Très sommairement, il raconte ses recherches infructueuses d'emploi dans les quartiers qu'il connaissait auparavant. Ses maigres économies se diluent jour après jour. Il écarte la possibilité de rentrer « pauvre » chez sa famille, car, Ulysse à sa manière, il juge honteux un tel retour après si longtemps. Informée de ses problèmes d'argent, une connaissance lui offre enfin du travail. *Desecho* découvre rapidement qu'il s'agit d'un métier illicite : justement, l'emballage de cocaïne dans des « capsules », des bulles de latex, à ingérer par les courriers humains, les

---

[180] « *Manigua* » : jungle, forêt tropicale.

[181] « *Terminal de transportes* » : nom donné en Colombie aux gares routières (le personnage parle de celle de Bogotá). Comme le transport ferroviaire s'est pratiquement éteint depuis les années 90 en raison des politiques d'État, les gares routiers et le transport par autocar jouent un rôle essentiel dans la mobilité.

[182] « *Tirar bistec* » : la forme « *tirar* + Nom d'aliment » indique le fait de manger un plat ou un produit peu commun, qu'on consomme peu fréquemment ou qu'on ne goûte pas depuis longtemps, et qui peut s'avérer coûteux. « *Meter cerveza* » : « *meter* + nourriture ou boisson » signifie en consommer abondamment ou avec excès.

[183] « *Merca* » : « marchandise », drogue.

[184] « *Villavo* » : apocope de Villavicencio, chef-lieu du département de Meta. La ville se trouve aux contreforts de la cordillère orientale des Andes, zone où commencent les grandes extensions de la Savane oriental. C'est la plus peuplée des villes de la Savane et la plus proche de Bogotá. C'est un point d'échange de personnes et de marchandises, ainsi que lieu de correspondances terrestres et aériennes.

« mules » en partance pour les États-Unis et pour l'Europe. Il se voit alors entraîné dans un dilemme d'ordre éthique, mais, mu par le besoin et considérant que le risque est faible, il se décide, non sans regrets : « [La coca] est maudite et après qu'elle vous a rencontré, elle vous cherche et vous trouve où que vous soyez ». Il analyse sa situation comme une fatalité et se juge prisonnier de son passé. Son espoir de retour à une vie normale se brise donc.

> **La plata se me estaba acabando** cuando un conocido me dijo que si quería trabajar. Por la manera en que me habló caí en cuenta de que era para *capsular*[185]. **Yo había hecho la promesa de no volver a tocar la coca, pero ella es maldita y después de conocerlo a uno lo busca y lo encuentra en donde esté**. Dudé mucho, pero al final pensé que era solo para hacer una *basecita*[186] y que no tenía ningún peligro. El trabajo era en Bogotá [*Corte* : 392].

Nous pourrions être tentés de juger les démarches de recherche d'emploi de *Desecho* et même sa véritable volonté de réinsértion. Cela ne nous concerne pas. Le personnage manifeste s'en être efforcé. Il est compréhensible qu'après plusieurs années d'éloignement, sans aucun contact et sans d'autres expériences de travail, son retour dans l'illegalité ne découle ni d'une absurdité ni d'une réelle envie de rester dans le milieu. D'autant plus que, après avoir cumulé une certaine « base » d'argent, il quitte la préparation de capsules de cocaïne à Bogotá et retourne, enfin, chez ses parents.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Lorsque ses économies s'épuisent à nouveau, il doit trouver une nouvelle activité salariée ou une source de revenus. Nous assistons à un tour narratif, reflet évident d'un tour dans la trajectoire du personnage. En quatre lignes, peu de mots, à la fin du récit, sans qu'il nous explique si c'est en raison du hasard, il rebrousse chemin. Poussé encore par le besoin, mu par les réminiscences, avide peut-être de retourner en Amazonie au bout du compte, ou pour toutes ces raisons, il trouve un poste de conducteur d'un camion qui suit le trajet vers Pasto et Mocoa, villes andine et amazonienne au sud.

C'est exactement la route suivie quand il a quitté sa famille pour la première fois et s'est enfoncé dans la forêt tropicale. Il recommence. Nous ne saurons pas s'il se contentera de conduire le camion, honnêtement, légalement, jouissant d'une maturité tranquille, ou s'il sera tenté ou forcé de s'approcher, une nouvelle fois, de la production et du trafic de stupéfiants.

> ***Capsulando*** [187] **hice una basecita, pequeña ella, y volví a la casa**. (…) **Mi mamá casi me mata a punta de comida**: cada cinco minutos me miraba, me decía que estaba muy

[185] « *Capsular* », variante de la forme correcte « *encapsular* » : mettre quelque chose en capsules.

[186] « *Basecita* », diminutif de « base » qui fait référence, dans l'exemple, à un capital permettant d'entreprendre un projet.

[187] « *Capsulando* » : (fam.) *Encapsulando*.

> flaco y me daba de comer. **A los días salió una vacante de chofer en el camión que tenía un tío**. **Me *enfleté*** [188] **con él**. **Llevábamos carga de Pasto a Mocoa**. **Volví a comenzar otra vez por la misma parte**. No encontré el atajo [*Corte* : 396].

4.1.2 Le discours sentimental, d'amour et érotique

> *L'amour se glisse partout comme un partenaire privilégié de l'aventure romanesque. Il surgit où on l'attend le moins, dans les romans historiques, dans la critique sociale, dans la fiction héroïque, dans l'aventure picaresque* [Lepape 2011 : 14].

Les témoins, les victimes et même les bourreaux aiment ; Alfredo Molano laisse transparaître ce sentiment dans moult récits et personnages. Le professeur Ellen Constans définit le récit d'amour, autour duquel se construit le récit sentimental, de la façon suivante :

> Récit d'une histoire d'amour à deux personnages centraux [qui] se construit à partir de trois motifs stables qui sont des invariants : **rencontre, disjonction du couple, conjonction finale** (dans le bonheur ou dans le malheur) [Constans 1999 : 29].

Le texte amoureux peut s'appuyer sur trois schémas narratifs, correspondant à trois types de situation, à savoir ; la séduction, la naissance de l'amour, l'amour contrarié. La première rencontre revêt toujours une importance centrale, comme déclencheur de la liaison. En outre, la situation « disjonctive » ou conflictuelle ne manque pas, une crise impliquant une séparation, crise elle-même induite par un « élément perturbateur » que les personnages visent à résoudre ou à neutraliser [Fondanèche 2005 : 342-348]. Comme fréquemment le sentiment en jeu n'est pas réciproque, l'un des personnages doit lutter pour obtenir l'amour de l'autre.

Selon Julia Betinotti, professeur de l'université de Laval, au Québec, les phases essentielles du récit romanesque sentimental sont la rencontre, la confrontation, la séduction, la révélation de l'amour et le mariage ou la consolidation de l'union [Betinotti 1998 : 161]. Des variations peuvent s'y opérer, sans aucun doute, mais le roman sentimental tend à se rapprocher du conte de fées, non pas sur le plan des phénomènes magiques, mais au niveau du dénouement. Le destin réserve un dénouement heureux aux deux protagonistes, notamment la femme qui joue le rôle principal, dans les rapports hétérosexuels. Dans les rapports homosexuels ou bisexuels, la situation finale la plus favorable est réservée à l'amant(e) qui a éprouvé la souffrance la plus grande. Cependant, comme dans la tragédie, la liaison peut se vouer à l'échec, éventuellement aggravé par un ou plusieurs événements funestes, fatals.

[188] « *Me enfleté* » : (fam.) « je me suis affrété moi-même » : j'ai décidé de partir.

Plusieurs textes analysés ici, se réclamant de la factualité, affichent pourtant des traits du récit sentimental : ces histoires d'amour débouchent autant sur le bonheur que sur la douleur. Comme le précise Pierre Lepape, le discours amoureux peut jouer un rôle parallèle ou subsidiaire dans le traitement d'autres passions et, ajoutons, de tout autre sujet.

> **Tous les romans où il est question d'amour ne sont pas des romans d'amour**, même si la ligne de partage est parfois difficile à tracer. (...) **L'amour intervient souvent comme un thème dans une construction romanesque aux ambitions plus vastes** où se croisent et parfois s'opposent d'autres passions [Lepape 2011 : 14-15].

Ces récits laissent s'exprimer les sentiments des personnages, extérioriser leurs émotions et mobiliser celles de lecteurs. Le discours de l'amour s'appuie évidemment sur le *pathos*, tandis que le témoignage semblerait s'aligner du côté du *logos* et de l'*ethos*. L'émotion se construit progressivement, au fur et à mesure que les protagonistes s'approchent affectivement ou érotiquement, qu'ils éprouvent l'éloignement et qu'ils parviennent, comme le récit même, au climax affectif ou sexuel. Certes, d'autres genres, comme les récits policier et d'aventures, investissent aussi le domaine de l'émotion, mais dans le cas du récit sentimental le déclencheur en est l'affectivité. Il permet ainsi l'évasion, autrement dit la distanciation à l'égard du monde réel, et vise la captation du lecteur, c'est-à-dire son implication, son identification à un ou plusieurs personnages et son rejet des autres.

Le discours « à l'eau de rose » dans l'œuvre de Molano remplit, à notre avis, deux fonctions spécifiques. D'une part, il présente les témoins comme des individus banals, dans un sens positif : ils sont « comme vous et comme moi » ; tout en dénonçant des exactions ou en prônant des changements sociaux, ils éprouvent les mêmes sentiments que tout le monde. D'autre part, en humanisant les personnages et en les plaçant au plus près du lecteur, le témoignage s'allège et devient plus accessible au lecteur non spécialiste, le genre s'approche donc davantage du grand public. Le récit sentimental construit ainsi un schéma intime.

Alejandra, la narratrice du récit sur Paola [*Penas*], raconte la façon fortuite mais opportune dont elle a connu Paola et la liaison tourmentée qu'elles ont vécue. Elle évoque aussi la découverte de sa sexualité et la romance qu'elle a menée avec le caïd de la prison, lorsqu'elle venait d'être incarcérée. Les situations qu'elle raconte et la manière de le faire permettent de penser au discours à l'eau de rose et rappellent le langage des *telenovelas*.

> **Yo me la pillé desde que entró**. Venía hecha un andrajo. Arañada, amoratada, a medio vestir. Andaba paso a paso porque **era un solo dolor**. (…) A pesar de su estado, **se le veían unos ojos negros picantes, una piel sana y una boca húmeda, jugosa**. Tan pronto sonó la reja al cerrarse, **ella cayó en mis brazos** [*Penas* : 95].

De cette rencontre, dans le milieu rude et violent de la prison, une prison pour hommes, au passage, naît une liaison qui dure cinq ans. Plus loin, Alejandra remémore sa propre arrivée au pénitentiaire, auparavant. Une première rencontre où se combine l'agressivité, propre à la violence sexuelle, à une sorte particulière de tendre héroïsme.

> En la jaula me rodearon los hombres **y ya me tenían desnuda y lista como un pollo antes de meter al horno, cuando oí un grito: "¡Quietos hijueputas!"**. **Y no alcancé a saber de dónde salía cuando el *cacique*[189] me estaba rescatando y besando**. Me pillé que él era el mando ahí (…). No me violó. Me acarició, me consoló y yo me le entregué más por miedo que por ganas (…). Él se enamoró de mí y no aceptó que nos dieran celda aparte, sino que me llevó a vivir con él desde el primer día [*Penas* : 96].

Alejandra fait encore un bond vers le passé, plus lointain, pour expliquer comment elle a découvert l'amour et affirmé sa sexualité, adolescente, lorsqu'elle a rencontré Janet.

> **Ella me entendió desde que me le pegué a sus ojos en la buseta**. La amé y la amo todavía. Ella me supo hacer. Me descubrió, me dio confianza al valorarme como soy [*Penas* : 99].

Après cette analepse, Alejandra revient au moment de la narration, durant lequel, comme depuis un certain temps, la mémoire défaillante la conduit à une sorte d'attitude totalisatrice : ses amours se confondent, s'intègrent en un seul sentiment.

> **Yo a veces llegué a confundirme y a tratar a Paola de Janet**. Tenía los ojos que eran los mismos. Me quedó fácil enamorarme otra vez porque era como haber recuperado mi primer amor [*Penas* : 103].
>
> Ya estoy volviéndome vieja y no puedo dejar de pensar en Paola [*Penas* : 110].

L'amour se heurte cependant à la frustration dérivée de la violence et de la mort. La narratrice se retrouve seule. En effet, ayant quitté Alejandra pour Vicente – un autre détenu, dont parle également Don Pedro [*Penas*] –, Paola perd la vie au cours d'une tentative échouée de fuite, non pas la sienne, mais celle de Vicente, qui purgeait une longue peine. Paola, sur le point de sortir de prison, sacrifie donc sa vie à Vicente après avoir quitté Alejandra.

> Yo me abracé a Paola. Temblaba y lloraba pensando en su Vicente, y pensando en él la besé, la amé, la acaricié y la gocé en medio del terror. (…) **Los amé a ambos, a pesar de que Vicente me la había robado** [*Penas* : 110-111].

Il faut remarquer que le personnage est en fait un homosexuel masculin, qui revendique sa recherche d'une identité féminine, non seulement du point de vue de l'apparence physique, mais sur le plan psychologique et social.

[189] « *Cacique* » : dans ce contexte, et par extensión, leader, chef, caïd.

Passons maintenant au récit de Laura sur Isidro et arrêtons-nous sur la façon dont elle l'a rencontré. D'une certaine manière, atavique ou non rationnelle, favorisée par l'instant, la narratrice fixe son attention sur un individu « pas très recommandable ».

> Fue en Zaperoco, un bar de Cali al que yo iba por las tardes, cuando **el día había dado lo que tenía que dar y la noche era pura promesa**. Yo tenía 26 años. Él 35. Alguien me dijo: "**pilas con ese negro, fue jefe de la guerrilla**". **Yo no estaba preguntando quién era, pero ya nos habíamos *echado los perros*** [190]. **Le soy fiel desde ese instante**, y sentí que lo era esta mañana cuando caminaba por un andén estrecho hasta la cárcel [*Penas* : 192].

Quelques années plus tard, au cours d'une liaison accablée par les barreaux, par l'écart géographique, aggravée par les transferts permanents et par la torture dont Isidro est l'objet, l'amour subsiste. L'activisme politique du prisonnier, traduit dans la mise en place de « *mesas de trabajo* » efficaces, contribue à consolider cette affection solide, bien que cette lutte soit parfois encombrante pour la passion.

> "**Yo preferiría que las mesas fueran camas**", le dije y me miró con una cierta tolerancia que detesto porque me hace sentir como una menor de edad. Pero me tapó la boca con las sábanas**. Hicimos el amor como nunca**. Me comió con cada poro, me abrió cómo si yo fuera un continente, la humedad me invadió, puso entre paréntesis el día, el tiempo, el sufrimiento. **Recorrí todos sus miembros, le besé muchas veces los ojos, entró por todos mis orificios**, que son el vínculo con el otro mundo, las caderas se me volvieron infinitas, **un dolor rico – ¿quién puede negar esa secreta contradicción?** – me subió del pubis a los hombros y bajó a las rodillas, lo sentí en las sienes y en los tobillos. Isidro me tutea en la cama, sólo en la cama, y me habla y me dice que soy bella y luego me cambia y me dice fea, vuelve a subirme al cielo y me dice diosa, me baja y me dice puta, un carrusel de susurros, de pujes gozosos se instala entre nosotros, **todos nuestros líquidos se hacen uno** (…). **Al rato me miró, y oliéndose la barba me dijo: "Te juro, Laura, nunca más voy a volver a lavármela. Mientras yo esté en la cárcel, quiero que tú vivas, ahí, conmigo**" [*Penas* : 236-237].

Cette description intense, non seulement du contact physique, mais d'une identification émotionnelle et mentale, dépeint un amour qui, lors du climax, dépasse même le combat politique, sans l'éclipser. Un amour interrompu, non par les infidélités sporadiques et sans intérêt, comme elle-même le remarque, de Laura, mais par l'assassinat du prisonnier activiste. L'amour n'empêche pas les tueurs de tuer, mais subsiste après la mort.

> A las dos de la mañana, cuando la noche es más silenciosa y densa, estábamos solos. **Abrí la tapa del *cajón*** [191] **y le miré largamente la cara**. (…) **Isidro sabía cumplir su palabra: no se había vuelto a lavar la barba** y me llevaba ahí con él al otro mundo [*Penas* : 244].

[190] « *Echar los perros* » : draguer.

[191] « *El cajón* » : (fam.) *el ataúd*.

Tatiana, la jeune paramilitaire [*Fierros*], exprime son désir et son amour de façon plus prosaïque, plus instinctive, mais non moins pourvue d'affection. En effet, sa rencontre avec le commandant de l'escadron, le *Bachiller*, son futur amant, qu'elle a connu la veille, se passe entre la tension des combattants en état d'alerte, l'obéissance et la malice. Les slips du commandant, qu'il l'oblige à laver, objet à évocation sexuelle directe, servent d'accélérateur.

> Al rato llegó él y me dijo: "**¿Qué? ¿Me va a lavar los bóxer?**", "¿Qué? –salté yo– ¿Usted qué se ha creído, que me compró?". Él se quedó mirándome sin revirar, y dijo calmado: "**Es una orden, Tatiana**". Y no dijo más. *Volteó*[192] la espalda y yo cogí los bóxer, fui al río, los lavé y **lavándole los bóxer me enamoré**. No mucho después quedé embarazadita [*Fierros* : 18].

Quelque temps plus tard, quand elle tombe amoureuse d'une autre combattante démobilisée, un mécanisme plus affectueux, moins « animal » et à une grande charge atavique, s'opère. Parallèlement, la réminiscence de la mort, provoquée par elle-même, participe à la renaissance de l'amour – après la fin de la liaison au *Bachiller* – :

> **[E]ra el retrato vivo de la muchacha aquella que el Bachiller me había ordenado ajusticiar**, Graciela, que enterramos en una loma y que durante muchas noches me visitó (…). **Al principio yo no existía para ella, pero ella sí para mí** (…) [*Fierros* : 34].

Le sentiment d'amour, au début, n'est pas réciproque. La femme qu'elle aime ne l'aime pas. Elle insiste pourtant, attitude qui semble porter ses fruits.

> **Tenía la mirada dura, pero dulce, retadora. Me entregué**. Sentí que ella se me entraba, que me había ganado y me asaltaba. No tenía defensas. Todo había sido inútil. **La gana podía más que la pena** (…). Yo la atendía, le lavaba su ropa, toda su ropa, menos los *cucos*[193], por pura fidelidad. No olvidaba que lavando unos bóxer había caído [*Fierros* : 36].

D'autres femmes, comme Adelfa [*Fierros*], évoquent brièvement et discrètement leurs expériences sentimentales et sexuelles. Elle n'accorde pas à ce sujet une place prépondérante ; ses évocations s'entourent pourtant d'une tendresse à la fois profonde et succincte. Elle se souvient de son premier amoureux, un membre de l'organisation subversive à laquelle elle a appartenu ; elle l'a rencontré au début de sa militance, « pendant une émeute ». Beaucoup plus âgé qu'elle, timide, erronément pris par les autres pour un prétentieux, issu des élites, fils de grand propriétaire terrien : autrement dit, tout le contraire de ce qu'elle était. Mais engagé, sensible à l'âpreté de la vie rurale, connaisseur du terrain et excellent randonneur, qualités essentielles chez un maquisard. « Un coup au milieu de l'âme ».

[192] « *Voltear* » : tourner.

[193] « *Cucos* » : (Col.) sous-vêtements féminins, *panties*, slips ou strings.

> **Era un golpe al alma**. **Habíamos encajado sin sentirlo y, sobre todo, sin saberlo**. Lo había conocido en un *tropel* [194] cuando *estábamos pollos* [195] y nos cruzamos varias veces en *la civil* [196] y después, cuando entregamos la esperanza. Era mayor que yo, mucho mayor. No era *acuerpado* [197] (…). **Parecía pretencioso porque era tímido**. Pero a mí me llegaba más lo que contaba que lo que, a veces, trataba de escribir; sobre todo sus cuentos de niño. **Había nacido rico**. Su familia tenía haciendas y el niño se crió como lo llamaban los peones que trabajaban para su padre: amito [*Fierros* : 146].

Les deux s'approchent, s'unissent. Elle trouve que c'est lui qui l'envoûte par sa sagesse et par son savoir, par sa discrétion et par son contact très profond avec la vie rurale. Ils partagent leurs peurs pour ainsi les vaincre. L'affinité érotique vient par la suite[198].

> **Me metió en su vida como me metía en sus cuentos. Nos descubrimos el cuerpo como quinceañeros y nos lo gozábamos entero y por partes**, al detal y al por mayor. **Teníamos orgasmos largos** que tardaban en irse porque había que trabajar con paciencia. **A veces, no obstante, saltaban como la tapa de una botella**. Nos hacían olvidar las armas, escondían los miedos [*Fierros* : 147].

Elle avait préalablement mentionné Silvia, une ancienne camarade. La narratrice ne s'attarde pas sur elle, mais la décrit avec beaucoup d'affection, en soulignant sa dignité, son honnêteté et son caractère solide. Adelfa dépeint les sentiments à son égard de façon ponctuelle et ambiguë en même temps : « *Me recibió con el amor de siempre. Mucho la había querido, por no decir amado* » [*Fierros* : 144]. À la fin de son récit, Adelfa se retrouve sentimentalement seule et dans un cadre de vie difficile. Son parcours amoureux, comme la plupart de ceux présentés par Alfredo Molano, la mène bien loin du bonheur. Sur ce plan, l'écrivain chercheur affiche un certain pessimisme : quoique possible, semble-t-il insinuer par le biais de ses histoires, il est difficile que l'amour se réalise pleinement et durablement dans des conditions de violence et d'inégalité. Celles qui semblent en revanche se trouver dans une situation amoureuse satisfaisante, jouissant, en outre, d'un cadre de vie relativement agréable, sont Tatiana et sa compagne, les deux membres des troupes paramilitaires.

La façon dont la narratrice de *No puedo dejar de llorar* [*Llano*] décrit ses rapports amoureux et sexuels s'écarte de toute tendresse et dénote le caractère rude, mais non moins passionnel, des relations humaines dans le contexte qui est le sien. Elle ne fait mention d'aucun stade affectif ou sentimental préalable, ni ne s'arrête sur la signification des premières

---

[194] « *Tropel* » : dans le contexte, émeute.

[195] « *Ser pollo* », « *estar pollo* » : (Col.) être jeune adulte ou à la fin de l'adolescence.

[196] « *La civil* »: dans le contexte, section ou cellule d'une organisation rebelle qui n'effectue pas d'actions armées.

[197] « *Acuerpado, a* » : (Col.) *fornido, a*. Rubuste, costaud.

[198] Adelfa le reverra longtemps après, quand elle a déjà quitté la lutte armée et peine à vivre dignement.

rencontres. « L'amour » surgit « quand il doit commencer » ; la première rencontre et la concrétisation physique de l'amour sont pour le moins concomitantes. L'observateur extérieur aurait pu considérer une telle rencontre comme une agression sexuelle, voire comme un viol. La narratrice dit s'être sentie agressée, mais relativise.

> Fue entonces cuando **entré en amores con don Plinio** (...). Estando yo en una parva, *desunchando*[199] el trigo para *aventarlo* [200] al aire, **llegó él a cargar**. Me miró trabajando y **sin más se arrimó a donde yo estaba**. No me preguntó ni el nombre. **Entró directo a *hacerme el alguito*** [201] y cuando ya me sintió cerca y caliente… ¡salté! Pero **caí en barro liso** y él quedó en mi canto. **No luché más**. Me cogió la mano, me besó la boca y **el resto fue amor *al destapao*** [202]. **Con eso tuvimos para quedar el uno del otro** (…). Hasta con los curas luchamos para no dejarnos abrir [*Llano* : 33].

Ils mettent au monde une fille qui meurt peu après sa naissance. À cause de ce malheur, Plinio devient alcoolique, dépressif, irascible et hostile. Pris d'une jalousie infondée, il maltraite sa femme physiquement de plus en plus violemment et la soumet aussi à du harcèlement moral. Malgré les tentatives infructueuses de Plinio de se ressaisir, le sentiment de tristesse qui envahit la narratrice finit par l'en éloigner. Et la pousse vers un nouvel amour.

> **Me volví desapasionada, desapasionada**. **Y él comenzó a celarme** hasta con su propia alma. La cerveza se volvió su día y su noche [*Llano* : 36].
>
> **Todo eso fue haciéndole camino a Víctor Bello** (...). Era trabajador y nada pretencioso. **Me gustó por lo seguro**, y entre más bulla hacía don Plinio, más me gustaba el hombre [*Llano* : 39].

Le discours feuilletonesque ne se cantonne pas aux rapports amoureux et à la déception qu'ils peuvent entraîner. Il investit le territoire de la souffrance dans les drames familiaux, souvent conséquents aux ruptures amoureuses, certes, mais qui affectent notamment les enfants. La protagoniste de *Ocho años, tres meses, un día*, récit dont le titre rend compte de la durée de son incarcération, se voit éloignée de ses filles de longues années durant. Elle se demande si elle a été piégée par amour, par ambition ou par peur d'un avenir incertain. Ce n'est qu'à posteriori qu'elle découvre – et regrette – les zones d'ombre de l'affaire qui l'a mise derrière les barreaux [*Rebusque* : 76-83]. À leur tour, les petites doivent affronter des crises d'identité et de confiance, qu'elles parviennent ultérieurement à surmonter à la sortie de prison de leur mère. Celle-ci souffre de voir la peine endurée par ses filles, face à laquelle elle s'avoue impuissante

---

[199] « *Desunchar* » : (fam.) égrainer.

[200] « *Aventar (algo)* » : lancer, jeter. « *Aventar a alguien* » (fam.): le dénoncer.

[201] « *Hacer el alguito* » : (fam.) dit de façon très euphémistique, avoir des rapports sexuels, pénétrer ou se faire pénétrer.

[202] « *Al destapao, al destapado* » : En plein air; (fig.) sans contrainte.

[*Rebusque* : 90]. Les deux enfants sont prises en charge par les services sociaux : la mère éprouve des remords pour les avoir, selon elle, lâchées : « en voulant les protéger, j'ai fini par les abandonner ». En effet, les affaires troubles dont elle s'est mêlée avaient pour but d'offrir un meilleur cadre de vie à ses filles, déjà pourtant très choyées.

> **Las niñas seguían siendo mi tormento de día y de noche**. La municipalidad de Madrid las había tomado por su cuenta e internado en un orfelinato para hijas de padres y madres drogadictos. **Ellas sabían vivir pobres pero no solas**, **porque afecto nunca les faltó**; **yo me desvivía por ellas y siempre estuve a su lado tratando de que el mundo les hiciera el menor daño posible**. La vida es muy celosa y no permite que uno se meta a dirigirla. **Buscando protegerlas, resulté dejándolas abandonadas**. Supieron salir solas adelante, como me lo prometieron en su primera carta: "Mami, no te preocupes por nosotras. Por encima de todas las cárceles serás nuestra mamá (...)". Pero **yo lloraba pensándolas tan solas como yo** en ese pabellón frío y en manos de la arbitrariedad. Lloraba también por mi tristeza [*Rebusque* : 82-83].

N'oublions pas que souvent, dans le discours à l'eau de rose, nous trouvons l'héroïne seule : veuve, divorcée, abandonnée ou mère célibataire. Elle doit reprendre du courage pour éviter d'être vaincue par le désespoir, pour refaire surface, pour ne pas laisser couler ses enfants. C'est souvent grâce à ce courage que la femme seule attire un autre partenaire, admiratif non seulement de sa beauté physique récupérée, mais aussi de son attitude résiliente.

Ninfa, la narratrice de *El Jardín*, [*Desterrados*], au prénom d'emblée si évocateur, introduit un élément récurrent dans le discours sentimental, à savoir la figure de la fleur comme métaphore de l'amour, de la passion et de la tendresse. Le titre du récit évoque d'emblée un espace au sein duquel l'abondance de plantes, de fleurs et de couleurs transmet une sensation d'harmonie, de calme, de beauté et de prospérité. Ces notions semblent aller à contre-courant de ces sujets que sont l'exil et la migration forcée ; la réponse à cette apparente contradiction va se profilant au fil de la lecture. Nous observons pourtant que, dès le début, la narratrice apporte des nuances à un cadre qui semble idyllique, quand elle cite l'opposition, archétypique dans le discours sentimental, entre les « roses » et les « épines » qui les accompagnent par nature. Cette évocation peut être considérée, sans aucun doute, comme un « lieu commun », ce qui ne l'empêche aucunement d'enfermer une souffrance et d'anticiper une situation problématique : « *Cuando tierno uno cree que la vida* ***son puras rosas****, pero cuando uno va creciendo y viviendo, entiende que* ***son puras espinas*** » [*Desterrados* : 91].

Cette dualité entre le bonheur et la douleur, entre la joie et la souffrance, ne se borne pas à l'univers purement sentimental et passionnel. Ce n'est pas simplement l'inexorable perte de l'innocence. Pour Ninfa, c'est la dichotomie entre la vie, sa vie qui commence, et la mort qui lui gicle en pleine figure. Le rouge des roses, des joues d'une fillette joyeuse et, pourquoi pas, des

règles qui ne tarderont pas, représente ici, de façon plus dénotative que symbolique, la violence et la mort, comme lors de l'assassinat d'un homme, don Raúl, après la cérémonie de première communion de la jeune. La robe blanche sacramentelle, qui préfigure souvent celle des quinze ans – le quinzième anniversaire des jeunes filles, sorte de date d'entrée dans la féminité, est systématiquement fêté, souvent avec faste, en Amérique latine – et celle du mariage ultérieur rêvé, se voit entachée du sang de la victime. Chez Ninfa, un prénom féerique, se rencontrent ainsi, lors de sa première communion, la pureté et la souillure.

> Cuando llegué al uso de la razón mataron a don Raúl. Nunca lo olvidaré. **Yo había hecho ese día por la mañana mi primera comunión** y, a pesar de que **mi vestido blanco con azahares** era alquilado, no me lo dejaba quitar. Yo me sentía como un **alma pura** con ese vestido (…).
>
> Don Raúl trató de decir no me maten, pero ya lo habían matado. El tiro le estalló en la cara y **su sangre me saltó encima como un animal asustado y me manchó todo el vestido con el que había recibido al niño Jesús**. Una sangre caliente y olorosa a cobre, que aún no me he podido quitar de encima. Los ojos le quedaron disparados en sentidos opuestos, como si hubiera querido buscar a los asesinos y entre tanta gente no hubiera acertado a saber quiénes eran. (…) **Yo todavía pago el precio por haber quedado untada de esa sangre** y de esos ojos, porque todavía a mis 37 años no puedo dormir en un cuarto oscuro sin verlo parado a los pies de la cama, o en el suelo acostado con la lengua por fuera, como quedó muerto [*Desterrados* : 92].

Nous nous engageons dans un parcours de vie marqué par les bombardements, par l'exploitation et par le meurtre des proches. Derrière le « *jardín de flores* », entouré du paysage et de la nature du páramo, se cache une toute autre réalité : la culture du pavot et ses conséquences sanglantes, que la narratrice ne pourra pas contourner. Loin d'être faible, elle les assume et les affronte. Le discours reflète donc cette tension et ce risque, mêlés en permanence d'un environnement et d'un parler, que nous marquons en caractères gras, imprégné d'exubérance, de beauté, de séduction et d'interdit, de fertilité luxuriante.

> Nos fuimos primero con Álvaro [son mari] a conocer, y era tanta la **ambición** que hicimos el viaje por la cordillera, por **el paso de las Hermosas**[203]. (…) **El pie de páramo es bonito**; hay **árboles cargados** de quiches que parecen candelabros; ese árbol se llama sietecueros, de **flores moradas, púrpuras y nazarenas**. Es un **árbol que alumbra**.
>
> (…) Era **una finca bonita ella**, en lo frío todavía, como decir Roncesvalles[204]. En lo bajo se alcanzaba a dar el **café** y en lo alto se daba la papa. **Tierra bendita** de veras. Ahí uno sentía que le había **dado la espalda a la muerte** y que todo era **futuro bien ganado**. (…) Me dijo que la doña de la finca le había propuesto un negocio para **ir por mitades**: que se dedicara a tumbar monte para hacer **un jardín bien bonito** y que por los lados le botáramos a eso un **matrimonio** de **maíz** y **fríjol**. A mí se me hizo raro hacer un jardín por esos lados y que además eso diera **plata**. (…) Me dijo que, según la señora, lo que estaba dando plata era

[203] Zone de passage, voisine d'une chaîne de páramos, entre les cordillères centrale et occidentale de la Colombie.

[204] Village dans les montagnes du département de Tolima.

> sembrar **una flor muy bonita llamada amapola**, que botaba una pepa que era lo que valía. Y me preguntó: – ¿No le parece hasta **bonito** poder **alegrar el paisaje con una flor**? – No sea tan pendejo que yo perdí la **virginidad** hace mucho – le dije. Sea más directo, fresco; yo sé que es un **negocio prohibido**, pero si usted **está dispuesto y responde**, cuente conmigo [*Desterrados* : 104-107].

Ninfa pressent que la situation va mal tourner, mais essaie en même temps de faire confiance au bon critère de son mari et d'éloigner le pessimisme larvé dont elle est envahie. Elle se dit que, si les affaires marchent bien, le dur cadre de vie que le couple a toujours éprouvé et surtout celui des enfants s'amélioreront. À la fin, elle se retrouvera veuve et encore plus pauvre qu'au début, lorsqu'elle menait une vie extrêmement modeste, mais, du moins, disposait de quoi manger sans risquer sa vie. Elle se livre à l'autoflagellation morale, sans épargner les acteurs armés et les trafiquants de drogue de leur part élevée de culpabilité.

La plupart des personnages qui expriment des sentiments amoureux et développent un discours sentimental, dans l'ensemble des récits, sont des femmes – hétérosexuelles ou bisexuelles – et des hommes voulant adopter une identité et une corporalité féminines. C'est pourquoi attire aussi notre attention un discours d'amour tenu par un personnage masculin hétérosexuel : le narrateur du récit sur Sharon, la femme qu'il aime [*Rebusque*]. Le temps qu'il prend à la connaître, à tomber amoureux d'elle et à parvenir à s'y unir affectivement et physiquement coïncide avec la durée de leur périple au large des Caraïbes. Ils s'étaient connus peu avant, aux environs de la Sierra Nevada de Santa Marta, où ils ont acheté à certains riverains les six tonnes de cannabis à transporter vers l'Amérique du nord.

Outre une narration et une description de la traversée dans lesquelles il se montre soucieux du détail et serein en même temps, l'homme se livre à une contemplation de la jeune femme, qu'il décrit à la fois tendrement et passionnément. D'autres personnages masculins évoquent leurs compagnes de façon non forcément salace, mais beaucoup plus crue, y compris pour manifestent leur amour. En revanche, le vocabulaire et les images transmis par le narrateur de *El diario de Sharon* sont emplis de délicatesse. Plus loin, il évoque leurs ébats.

> **Parecía que la calma de afuera la hubiera contagiado**, se le hubiera metido por dentro **y la hubiera poseído**. Me hacían falta sus ojos abiertos y **le acaricié la nuca**. **Me miró y se sonrió, todavía ajena a este mundo**. Me quedé con la duda de si era un gesto de complacencia por mi caricia o era una sensación de entresueño. **Volví a acariciarla** hasta terminar en el lóbulo de la oreja, que tenía frío. **Pasaron unos instantes sin respuesta**. Abrió con pereza y dificultad un ojo, **me cogió la mano y la besé con un beso largo**; sentí la humedad de su boca y me acosté a su lado, acariciándole el pelo. **Su cuerpo lleno de vida me llamaba y yo me dejé ir como a un aposento conocido**. Nos quedamos inmóviles mientras la pasión aumentaba sin desbordamientos, sin abandonarnos. La piel se abrió de par en par y las caderas se soltaron atravesadas por una punzada de intenso placer, y **nos dejamos derramar como ríos en el mar** [*Rebusque* : 126-127].

La manière dont le narrateur dépeint ce moment d'intimité rappelle une façon de s'exprimer d'habitude attribuée aux personnages féminins. Il décrit certes les perceptions et les sensations physiques, l'orgasme, mais subordonnées aux sentiments. Plus tard, il usera du même registre pour décrire un groupe de dauphins qui entourent l'embarcation, dont certains « font l'amour » et d'autres « se baignent dans l'air ». Les cétacés rompent le silence, remplissent le vide et, en quelque sorte, ornent son affection pour Sharon.

4.1.3 Le « discours d'action » : émotion et tension

Nous employons cette dénomination pour désigner un élément thématique et textuel difficile à définir, mais qui renvoie à différents genres, non seulement dans le domaine du livre, mais aussi dans l'univers filmique – cinématographique et télévisuel – et des jeux vidéo. Le « discours d'action » investit la littérature, la paralittérature, le journalisme et l'interaction verbale quotidienne ; il se manifeste autant dans le cinéma d'auteur que dans les « séries B ».

Comme le discours sentimental, le discours d'action vise une sorte d'humanisation de certains personnages en mettant l'accent, en même temps, sur le risque que leurs conduites entraînent pour eux-mêmes et pour les autres. Ces personnages déclenchent des « opérations », des « actions » souvent dangereuses et meurtrières, aussi bien soudaines que longuement préparées, instantanées ou de longue durée. Ils incarnent des traits dont l'accumulation peut forger le stéréotype : la ruse, la mise à l'épreuve des capacités physiques, la hardiesse, la capacité à concocter des stratégies et à adopter des tactiques, une certaine improvisation. Cette « décharge d'adrénaline » joue un rôle central dans les films de guerre et d'aventures, ainsi que dans les *thrillers*, dans les polars et dans certains romans noirs.

Témoins et personnages se voient plongés dans des attentats, des fusillades, de courses-poursuites, des assauts, de combats, des sièges, des vols et des enlèvements à main armée, entre autres. Ils peuvent également tenter de prévenir ou de neutraliser de telles actions, ou d'y riposter. L'individu peut se positionner du côté de la loi ou en dehors de celle-ci, bien que la légalité et la légitimité de son comportement dépendent de rapports de pouvoir complexes. Il affronte la mort en permanence et assiste souvent à celle de ses adversaires et de ses propres adjuvants. La narration proprement dite peut s'alterner avec des pans de description, plus ou moins longs, et, lorsque la situation évoquée est de courte durée, le temps narratif peut facilement excéder celui pendant lequel les faits se déroulent.

Ces opérations minutieusement préparées ou bien décidées sur-le-champ, réussies ou ratées, en fonction des objectifs préalablement fixés et des dégâts subis et causés, peuvent

installer un équilibre plus ou moins durable entre les adversaires. Elles risquent également d'enclencher une escalade d'agressions. Le module discursif d'action entend donc introduire de la tension, par le moyen d'une sensation de mouvement, de vitesse, de vertige et de dangerosité des actes qui se succèdent, et apporte du spectacle.

Indépendamment de l'ajustement des faits à la réalité, la présence du discours d'action dans le témoignage permet de lutter contre une possible saturation que la densité et la gravité du sujet et un style narratif autrement très invariable, pourraient produire. Si le discours sentimental illustre l'imbrication entre les états affectifs et émotionnels des personnages et leur situation économique, politique et sociale, le récit d'action établit un rapport entre cette situation et l'extrême impulsivité à laquelle elle pousse l'individu. Nous trouvons fréquemment des passages dans lesquels la tension narrative augmente à chaque instant où la vie des participants est mise en jeu. De tels passages ou micro-récits visent à notre avis à souligner les risques et les conséquences des actions armées et accroissent la saillance de l'ensemble du récit ; ils servent donc à maintenir l'attention du lecteur. L'incertitude incite à avancer vers le dénouement, à continuer de lire : l'opération est-elle réussie ou non ? L'ami du narrateur survit-il ou est-il liquidé ? Le narrateur parvient-il à s'évader ou est-il attrappé ?

Le *borgne* Giraldo a participé à plusieurs affrontements armés. Dans le premier chapitre de son autobiographie, il relate de nombreuses incursions, des attaques de l'armée qu'ils ont dû repousser et des affrontements armés entre des factions rebelles. L'un de ces incidents, le siège du petit village de Nunchía, dans la province de Casanare, au milieu des Plaines, visait à neutraliser le détachement de la police et à déloger tous les agents de la caserne. Les rebelles prennent position dans un couvent.

> (...) A las seis y veinte **disparé la primera ráfaga y eso *se prendió*** [205]. A pesar de que el convento estaba al frente del cuartel, quedaba muy lejos para disparar. Entre nosotros había una mata de coco rodeada de un *sardinelito*[206]. Vi que ahí me quedaba fácil *hacerme* [207] para **botarles granadas** y **permitir que la gente se acercara al objetivo**. **El cuartel había que derrumbarlo**, abrirle un boquete; entonces salté al parapeto protegido por mi gente. (…) La cosa se puso fea porque **los míos también me daban candela equivocadamente y el cura del pueblo** (…) **abrió fuego** desde la torre de la iglesia con un Grass. **Quedé entre tres líneas de fuego**. Había que hacerle el desgaste a la policía. (…) **No podía avanzar ni tampoco quedarme** ahí. **Di un bote y otro bote** y me salí (...) [*Corte* : 72].

[205] « *Prenderse* » : *encenderse*.

[206] « *Sardinel* » : bordure du trottoir.

[207] « *Hacerse* » : (Col.) souvent employé, dans différents niveaux, contextes et registres de langue, pour : « se placer, se positionner ».

Au bout d'une succession de combats, d'exactions de part et d'autre, de divisions et de réorganisations du mouvement et de tentatives de pourparlers, le positionnement des rebelles libéraux semble favorable à leurs desseins. Le chemin se dégage, sinon d'une prise du pouvoir, du moins du contrôle absolu de la Savane. À ce moment-là, le général Rojas Pinilla donne un coup d'État à Bogotá et propose aux combattants libéraux la démobilisation et le dialogue. Pour Giraldo, qui s'est montré rétif à cette démobilisation, mais a dû se plier aux pressions des autres chefs, « ainsi est finie une guerre qu'on avait pratiquement remportée » [*Corte* : 104]. Pendant les mois et les années suivants, maints combattants et leaders libéraux ont été assassinés, dans des circonstances qui constituent d'autres récits d'action.

La description que les différents narrateurs de *Penas* dressent des mutineries et des tentatives de fugue, ainsi que de la riposte des forces de l'ordre, rappelle par sa progression rapide et par sa tension narrative *in crescendo* les films d'action. Nous voyons Don Pedro relater la fugue de *Flaco* [*Penas* : 77-78] ; Alejandra raconte à son tour la tentative vaine de fugue lors de laquelle son ex-conjointe, Paola, est tuée [*Penas* : 111]. *Bombillo* rend compte d'une mutinerie qui se solde par l'exécution de plusieurs détenus, trente-huit, aux mains des gardiens [*Penas* : 136]. Le même événement est évoqué par *Gringo*.

> **Fue un motín general. Los guardias regresaron con gases, la policía montó un anillo por fuera**. El ejército, otro más afuera todavía. **Aquí adentro se tomaban posiciones, se organizaba el *revire*** [208]**, la resistencia**. **Y la guerra se vino cuando cogimos de rehenes a unos guardias** para cambiar por el hombre que se llevaban, pero que no alcanzaron a sacar. A las cinco de la mañana los jefes dieron la orden de subir a las azoteas. **Yo iba detrás de *Alias*** (…) **y llegando al último piso, él que asoma la cabeza, y la cabeza que le estallan de un tiro**. Unos soldados que estaban en la torre de la iglesia, que queda frente a la cárcel, le habían disparado. **Cayó a mi lado**. **Cayó muerto** (...) [*Penas* : 171].

Adelfa [*Fierros*] raconte, dans un style abrégé et pourvu d'une tension croissante, l'attaque aux explosifs, à laquelle elle participe, contre l'ambassade du Salvador à Bogotá.

> Llegó el día del **operativo**. Tenía que llegar. Lo esperaba **ansiosa**. (…) La compañera (…) me presentó al compañero Casanova, que no iría a participar pero, como era **experto en operativos**, allí estaba. (…) Me dijo sin más: "La hemos escogido para una **acción especial** porque la consideramos comprometida con nuestros ideales". Un elogio que me hizo sospechar que se trataba de un **acto peligroso** [*Fierros* : 101].

La combattante urbaine transmet son anxiété et à la fois son émotion. Bien qu'elle ait déjà participé à d'autres opérations, celle-ci revêt une grande valeur symbolique – une sorte de

[208] « *Revire* » de « *revirar* » : riposter.

manifestation de solidarité auprès du Farabundo Martí, groupe rebelle salvadorien, en 1982 – et entraîne un risque élevé pour la narratrice.

> No me equivocaba. Explicó los detalles sobre un plano hecho a mano alzada, muy defectuoso como habría de comprobar después. Luego hubo **silencio**. Yo bajé la mirada y acepté el **riesgo**. Quedó de entregarme más tarde **la bomba** que iríamos a **estallar** dentro de la embajada, me explicó **el mecanismo de explosión** y me alargó **un revólver calibre 38** con un "por si acaso" y **25 tiros** [*Fierros* : 101].

À l'acceptation de la valeur politique de l'action s'ensuivent les détails tactiques et logistiques dont dépendent la survie de l'unité et surtout la réussite du coup. Le lendemain, la narratrice et un autre camarade se rencontrent. Ensemble, ils doivent lancer chacun une bombe contre le front de l'ambassade. Ils le font et sont repoussés par les tirs de la police : le récit de l'attaque et de l'affrontement armé, riche en détails, aux phrases courtes, haletantes, se concentre en un seul paragraphe pourtant long de deux pages.

> (…) **La bomba del compañero cayó sobre el techo** de la caseta de la policía y **la mía no explotó**. Iba a regresar a recogerla cuando se abrió la puerta y **el policía salió disparando**, cruzó la calle y me pilló doblando la esquina. **Mi compañero me cubrió a bala**, pero yo **quedé en la línea de fuego**. **La policía se parapetó** y me dio tiempo para ganar una zona verde en la que me encontré desprotegida. Me paralicé. **El compañero paró a tiros a los agentes**. (…) **Corrí** hasta cuando me di cuenta de que **no tenía salida**. Al fondo había una *garita* [209] de *celador* [210]. Traté de regresar y, al voltear la cara, **me encontré con la policía**. **Les disparé, pero yo estaba emboscada**. Las manos no me daban para **recargar los cinco tiros** que me quedaban. Al fin **logré recargar y volví a *quemarles*** [211]. **El *sereno*** [212] **de la garita disparó**. Quedé de nuevo **entre dos fuegos**. **Los *candelié*** [213] **hasta cuando el arma no disparó más**. (…) sentí las manos pegajosas, me las miré y me las vi ensangrentadas [*Fierros* : 102-103].

Son camarade parvient à s'enfuir. Adelfa tombe blessée. Attrapée, elle se sauve d'être liquidée sur place grâce à la présence fortuite d'un riverain. Les policiers la conduisent en état d'arrestation, malgré eux, à un hôpital.

Également dans *Fierros*, le personnage central du dernier récit relate quelques opérations. Un rebelle lui aussi, il intervient notamment dans des braquages, dans des affrontements avec l'armée et dans des enlèvements. Une de ces opérations se déroule relativement bien : en fait, il n'a même pas besoin d'intervenir, sa présence – et celle d'une camarade – ayant pour but de couvrir la fuite de deux braqueurs en cas de problème.

---

[209] « *Garita* » : mirador.

[210] « *Celador* » : surveillant, veilleur de nuit.

[211] « *Quemar* » : (dans le contexte) ouvrir feu, tirer.

[212] « *Sereno* » : surveillant, veilleur de nuit.

[213] « *Candelear, candeliar* » : ouvrir le feu.

> **Yo temblaba. La muerte me daba vueltas, las manos me sudaban y temía que si necesitaba sacar el *fierro*, se me resbalara de las manos**. Acariciaba la *cacha* [214] para **darme fuerza**. Tenía **orden de disparar** para **cubrir el retiro** de dos compañeros que se abrirían con el **botín recuperado**. Pasaban los minutos. (…) llamamos por teléfono a ver qué había pasado porque hasta ese momento no habíamos visto nada sospechoso. Pensábamos que **la operación se había abortado**. Me dijeron que el **negocio se había hecho**, que mis tíos estaban bien y que **todo OK** [*Fierros* : 199].

Peu après, il est envoyé dans une zone rurale où il prend part à un combat lors duquel il est blessé, sans gravité apparente. Ils subissent pourtant la perte d'une camarade.

> **En Ronces**[215] **me tocó la horrorosa** (…). **Raulito dio la alerta. Julián no dio la orden a tiempo, y cuando la dio, ya estábamos encerrados**. Entonces **¡Sálvese quien pueda!** Nos invadió la *chulamenta*. En las primeras **me dieron un tiro en la pierna**, un tiro perdido, porque yo no era blanco; me dejó arrastrando una pata. **Raulito peleaba duro** y nosotros, protegidos, **tratábamos de encontrar el hueco de salida**. Raúl logró volarse con algunos compañeros. (…) **En el ataque cayó una compañera, de un tiro en el estómago**. Botaba mucha sangre, pero seguía viva. La alzábamos por turnos [*Fierros* : 101].

En raison des situations présentées, les échanges de feu, les pertes humaines, la lutte de positions sont fréquemment cités. Nous en trouvons plusieurs exemples dans des ouvrages comme *Tropel*, *Fierros* et *Llano*. Les passages d'action sont précédés ou suivis, non seulement de considérations politiques ou morales, mais aussi de réflexions stratégiques et tactiques.

Ces actes frénétiques, outre la tension et l'émotion qu'ils visent à produire, dépeignent également l'une des formes de la violence : celle du combat et de l'acte criminel armé. Ce mécanisme d'évocation ne se veut pas didactique et cherche plutôt à rétablir une perception de la réalité, celle des acteurs. À notre avis, la narration et la description de ces actions ne constituent aucune une apologie de la violence en général ni des actes d'agression en particulier, comme moyen de parvenir à un objectif – aussi altruiste ou condamnable qu'il le soit. En effet, les récits font souvent état de risques inutiles, de destruction, de bavures et de pertes. Les personnages impliqués expriment souvent de la peine, voire du remords à l'égard de leurs actes. Certains n'éprouvent aucune douleur ni repentance, mais ils sont présentés de façon négative par d'autres personnages, au sein du même récit ou d'un autre, ou bien par eux-mêmes, par le biais de leur propre discours. Enfin, d'autres entendent justifier leurs exactions par leurs luttes et par les circonstances. Dans un cas comme dans l'autre, l'auteur intervient implicitement, au travers des choix des personnages, des récits et des thématiques qu'il opère.

[214] « *Cacha* » : (Col.) crosse.

[215] Apocope de Roncesvalles, village du département de Tolima.

Comme nous le disions, ce discours d'action tisse des rapports avec d'autres écritures comme le récit ou la nouvelle journalistique sur le fait divers, voire le genre policier. Aussi bien dans le monde réel que dans la fiction, ces manifestations relèvent autant du sensationnel, de la *crónica roja*, que du journalisme le plus sérieux et approfondi. Si le discours d'action, le genre policier et le fait divers servent souvent à conforter des visions manichéennes, stéréotypées et conformistes, ils peuvent pourtant être réorientés vers le questionnement de la société, la contestation, voire l'émancipation. Dans l'introduction à l'œuvre *Quand le délit est dans le texte*, consacrée principalement à la littérature policière mexicaine, ses auteurs nous expliquent comment le genre, plus riche, varié et fertile qu'il ne le paraît, apporte d'importants éléments de compréhension de la réalité. Il rejoint donc le témoignage sans s'y substituer.

> (…) **Dans un monde où l'on détruit vite et où l'on meurt lentement, où la précarité est ordinaire**, où les discours identitaires stigmatisent l'autre, où la vie devient un bout de lumière qui finit dans la nuit (pour reprendre Céline) et où il est beau de contempler les ruines des êtres humains (selon Maldoror), alors **la Littérature est également l'essentiel lorsqu'elle lit et écrit l'inframonde, les mémoires de la résistance, les savoirs de l'agonie, les existences des oubliés, les voix des marginaux et les territoires des exclus** [Fourez, Martínez et Villatte 2011 : 9].

D'autres occurrences d' « action » chez Molano moins fréquentes, non forcement liées à des épisodes violents, apparaissent dans certains récits pour rendre compte de situations que nous pourrions qualifier d' « extrêmes », au sein notamment des récits de voyage et d'aventures. Nous avons déjà vu les moments d'émotion et de risque éprouvés par les chercheurs dans *Apaporis* ; arrêtons-nous maintenant sur ce passage de *Aguas*. Ignacio, le bijoutier, nous raconte, non sans hyperboles, comment il a failli se noyer dans la rivière Inírida après avoir été dépouillé par Arturo, l'homme qui l'a incité à partir de Bogotá vers cette région distante, zone d'extraction d'or, pour après l'escroquer.

> Al otro día salimos de San José sin desayunarnos. **Don Arturo se veía muy nervioso** (…) y casi no podía estabilizar la *voladora* [216]. Al rato avistamos una canoa de indígenas que bajaba y cuando don Arturo la vio se ofuscó todavía más y dejó apagar el motor, con lo que quedamos a la deriva. Maldiciendo, comenzó a *darle pita* [217] para iniciarlo de nuevo y de un momento a otro **prendió a moverse en cabriolas**, **como enloquecida**. **El viejo se fue al agua** del empujón **y yo resulté izado en la proa, porque la canoa se paró de culo**. Me agarré de donde pude y al rato comprendí que habíamos naufragado.
>
> **Se me zafó el maletín**[218] **y comencé a tragar agua**. Como poco nado, no podía sostenerme a flote. **Me hundía y volvía a salir y, cada vez que salía, veía más lejos el maletín**. Yo le gritaba a don Arturo, pero él andaba tras las joyas (…). Cuando ya no podía

[216] « *Voladora* » : dans le contexte, embarcation à moteur par-dessus bord.

[217] « *Dar pita* » : dans le contexte, tirer d'une corde. « *Pita, cabuya* » : corde.

[218] Ignacio portait ce qui lui restait de ses économies et de ses bijoux dans un cartable.

> más pensé "¡Dios mío, socórreme!", y **comprendí que me iba a ahogar**, pero en esas sentí que una mano me cogía del poco pelo que tengo y me empujaba hacia fuera. Hice un esfuerzo y me agarré de la mano que me sacaba, la mano de un indígena que me condujo a una canoa, me acostó boca abajo y me presionó el estómago. Vomité medio río (…) [*Aguas* : 138-139].

4.1.4 Le discours religieux: du dogmatisme à l'engagement

Los curas lo hacen a uno pecador [*Corte* : 317].

Ces mots, prononcés par Zabaleta dans le récit qui porte son nom, reflètent l'ambigüité du discours religieux et la façon dont sont comprises pratiquées la parole et la doctrine. Le discours religieux peut apparaître comme déclencheur et justificateur de la répression et de la violence les plus réactionnaires, autant que comme instrument libérateur et revendicateur. Il fait souvent office d'élément de contrôle social par le biais des idées de patience et de résignation. Mais il peut se laisser également imprégner d'onirisme et de délire.

Le discours autour de la religion, notamment chez le catholicisme et en seconde place, croissante, les églises évangéliques, apparaît fréquemment dans les témoignages. La raison de cette récurrence porte sur la forte présence du christianisme dans la société colombienne, comme dans l'ensemble des pays latino-américains, depuis la conquête et la colonie. Autant la mythologie que les rites catholiques façonnent la perception du monde, mais aussi l'Église comme institution exerce une influence décisive sur la vie économique et politique.

L'Église catholique est parvenue à cumuler d'immenses ressources monétaires et foncières, à déterminer l'orientation de l'éducation, privée comme publique, à s'appuyer sur des partis et des politiciens proches de ses intérêts et à s'aligner du côté des détenteurs du pouvoir économique et médiatique. La plupart des citoyens et des élites colombiens sont catholiques pratiquants, y compris ceux qui se disent libéraux. Les dirigeants de l'Église ont toujours siégé à côte des secteurs hégémoniques et des courants politiques les plus réactionnaires au sein du parti conservateur, mais aussi à l'intérieur du parti libéral. Néanmoins, certains religieux – prêtres, sœurs, ordres – adhèrent aux causes des pauvres et des exclus, par le biais d'un activisme politique qui dépasse la simple charité.

Le sociologue Carlos Londoño, dans son article consacré au rôle de l'État colombien dans l'avènement de la modernité dans le pays, expose la posture politique et doctrinaire de l'Église au milieu du XXème siècle. Pour Londoño, cette posture fut non seulement contraire à la modernité, à la liberté de conscience et au projet d'un État non confessionnel, mais favorable à l'exercice de la violence. L'Église a donc nuit à l'évolution de la société, selon lui.

> **Al leer los [documents] de la Iglesia colombiana** (…) **y los discursos de los políticos conservadores** – especialmente Laureano Gómez – (…) [on trouve] **una serie de enunciados en contra de la modernidad**: **se defiende la supremacía de la Iglesia frente al Estado** (…); se sustenta un **orden teológico** como fuente de todas las instituciones en contra de la autonomía de los ciudadanos; **se niega la libertad de conciencia y se anatematizan las teorías científicas** que amenazan el sistema de creencias **y las teorías sociales que sustentan las instituciones en la democracia** o que muestran la relatividad de las costumbres [Londoño 1995 : 124].

L'anthropologue María Victoria Uribe approfondit la vision du monde du président conservateur Laureano Gómez. Pour lui, « l'antagonisme » et l'impossibilité d'entente entre libéraux et conservateurs résidaient dans la façon d'appréhender la religion ; toute tentative de réconciliation s'avérait irraisonnable, écartant d'emblée toute médiation, même venant de son propre camp. Gómez n'envisageait pas les libéraux comme un parti, mais comme une « masse amorphe » sans doctrine ni principes et, pire encore – d'après lui –, influencée par le communisme. Pour les conservateurs, qui considèrent la doctrine catholique comme le socle de leur pensée et la base sur laquelle la société doit se construire, le communisme incarne l'antithèse absolue de leurs idéaux et menace donc l'ordre social [Uribe 2004 : 34-35].

Voyons maintenant la façon dont les gens du peuple, dans leur vie quotidienne, tissent leurs rapports, assez variés, à la religion. *Tío* Zabaleta [*Corte*] se souvient de sa jeunesse. Son vécu autour de l'univers religieux reflète la contradiction à laquelle se heurtent plusieurs narrateurs et personnages. Zabaleta se définit comme croyant, il écoute la parole et participe dévotement aux rites de façon plus ou moins spontanée : il reconnaît que « ce n'est pas que nous ayons respecté la loi divine », mais souligne que « nous ne savions pas ce qu'était le péché », du moins dans sa jeunesse. Il éprouve le dogmatisme des autorités religieuses et, plus tard, le parti pris de celles-ci en faveur des conservateurs dans le conflit politique. Il explique à la fois avec gravité et humour son approche du catholicisme. D'abord, il laisse entendre que sa foi ne naît pas forcément de la conviction, mais de la tradition, et se fonde davantage sur l'accomplissement des rites que sur l'étude ou l'interprétation de la doctrine.

> A nosotros **siempre nos ha gustado rezar**. **No es que hayamos respetado la ley de Dios**, **pero nos gusta el rezo**, esa como musiquita que tiene y que queda sonando. **Cuando niño fui acólito, el mejor acólito, el más cumplido**. Me sabía no sólo lo que se contestaba sino lo que el cura decía. La parte que nunca me aprendí, porque no me gustaba, era la que se decía en español: se me hacía un irrespeto hablarle a Dios en la misma lengua en que se cometían los pecados [*Corte* : 316].

Le narrateur explique son refus d'apprendre les passages de la messe en espagnol, « la langue dans laquelle on pèche ». Les cérémonies religieuses à plus forte empreinte, explique-t-il, étaient les funérailles, pour deux raisons bien différentes. D'une part, « la dévotion » des fidèles

se manifestait plus sensiblement et sincèrement ; d'autre part, la mort rendait plus tangible et explicite l'influence et le pouvoir des officiants sur la population. Les membres de l'institution religieuse, y compris les subalternes, comme les enfants, jouissent d'un pouvoir accru en tant qu'administrateurs, en quelque sorte, de la mort.

> **Nos gustaban las misas de difuntos y los réquiems**. **No sabíamos lo que era pecado, pero con todo y eso andábamos al día sobre las enfermedades y dolencias de la gente**. Teníamos una lista en la cabeza y sabíamos quién se iba a morir. No fallábamos nunca. (…) **La misa era más larga pero a nosotros nos gustaba porque había más devoción y así éramos más importantes**. **La gente pensaba en los muertos**. No era como la misa del domingo, en la que nadie paraba bolas porque todos estaban en lo que no estaban haciendo [*Corte* : 316].

L'enfant mélange ou fusionne cette attribution, ce pouvoir, et une approche naïve, panthéiste, des mystères et des rites. Ceux-ci ne se cantonnent pas, pour lui, à l'être humain, mais à l'ensemble des êtres vivants ou, pour le moins, aux mascottes – animaux humanisés. Ainsi le montre le microrécit sur les offices funèbres de sa chienne, qu'il a baptisée sous le nom de *la Guêpe*. Cet exercice sacramental – à mi-chemin entre l'imitation, le jeu et le véritable rituel – lui a valu une double punition physique de la part de son père et du curé.

> **Teníamos una perrita**, la Avispa. (…) **Como el cura no les hacía misa a los animales, decidimos hacérsela nosotros**. Sacamos a escondidas los hábitos de acólito, la estola del cura y el bonete, un copón que ya no se usaba, las vinagretas, las hostias, de todo, y nos fuimos. **Hicimos el altar, pusimos a la Avispa en un cajón y le rezamos la misa**. (…) **El cura se aflojó el cinturón y nos volvió a zurrar en el mismo sitio en donde nos había zurrado mi papá**. Ya no podíamos caminar. No pudimos tampoco dormir durante quince días [*Corte* : 317].

Les références religieuses se concrétisent non seulement dans les mots de plusieurs témoins, mais aussi dans une structure narrative et thématique liée à la condamnation et à l'exode vers un autre endroit qui peut constituer de façon provisoire ou définitive une « terre promise ». La possibilité de rédemption et le sacrifice d'un leader ou d'une figure majeure de la société à des fins d'exemple établissent un texte à caractère religieux et, dans les cas de populations dont la culture est fortement imprégnée par le christianisme, d'un récit biblique.

Le récit le plus riche en références religieuses s'avère, pour des raisons évidentes, celui de *la monja* dans *Rebusque*. La protagoniste, entièrement dévouée à Dieu par la charité et par des actions d'aide aux plus défavorisés, tombe naïvement entre les mains des autorités pour une affaire de stupéfiants. Dans son discours, les références chrétiennes foisonnent, parallèlement à un positionnement d'abnégation et d'autoflagellation. Son récit prend la forme d'une longue lettre envoyée depuis la prison en Espagne à son ancienne supérieure.

> Sé que soy, como lo que más**, indigna del hábito que llevo** (…), que **mi pecado debe ser purgado en la cárcel** (…) y que **sólo el Altísimo sabe cuánto arrepentimiento** me ha costado el error cometido [*Rebusque* : 145].

Même si elle explique avoir été trompée par des passeurs et leurs complices à la police de Madrid, elle assume et supporte toute la culpabilité, non seulement du point de vue humain, légal, mais sur le plan du péché qu'elle considère devoir expier. Plus que coupable de trafic de stupéfiants qu'elle a exercé à son insu, selon ses propres mots, elle regrette ce qu'elle appelle son péché d'égoïsme et d'arrogance. Son malheur dérive de sa hâte de devenir missionnaire en Afrique, sans en demander l'autorisation de sa congrégation.

> **Mi error, madre, que nunca pude enmendar y que nunca podré lavar, así vierta todas las lágrimas que quedan en mis ojos, fue no haber consultado con la santa comunidad**, y en especial con usted, la decisión que tomé. Quizá **el demonio**, que siempre ese nos aparece como **vanidad**, me robó la palabra y me aconsejó no consultarle a **su reverencia** en Colombia sino anunciarle desde España mi decisión de servir en África [*Rebusque* : 152].

Elle attribue sa vocation religieuse, qui naît depuis son adolescence, à un fait surnaturel ou miraculeux, « l'appel du Saint esprit ». Décidée à servir le Seigneur « jusqu'à [son] dernier jour », elle y est encouragée par l'évêque de son village natal.

> **Monseñor me dio alientos, me pidió reflexión y modestia**, pero me dijo que si en tres meses persistía buscando el camino del sacrificio, él me ayudaría. Me aconsejó leer **la vida de los santos** y me regaló **la biografía del padre Damián** [*Rebusque* : 161].

La monja a intériorisé à tel point ce sens du sacrifice que, lorsqu'elle trouve que son travail auprès des enfants des prisonnières gitanes devient non assez facile, mais pas suffisamment pénible, elle le quitte pour un autre, plus dur, auprès des malades du SIDA.

> **El trabajo con los niños gitanos, Madre, me fue agarrando tanto que se me perdió la cruz, y entonces solicité que me permitieran trabajar en el hospital atendiendo a los enfermos de Sida**. (…) **acompañar a los moribundos** en su hora suprema **es un acto final de amor**, porque la muerte es la única experiencia de la vida que no es compartida [*Rebusque* : 176].

Son abnégation prend ainsi une tournure christique, mystique. Elle envisage néanmoins cette posture expiatoire comme un moyen de lutte pour le bien-être matériel, tangible, de son entourage, soumis à des conditions de vie précaires et injustes ou à de graves risques. Elle assume donc une responsabilité à laquelle certaines congrégations religieuses et leurs membres s'engagent habituellement, pour prêter un service aux populations exclues et défavorisées ou par simple charité. En effet, l'intervention de ces structures religieuses permet de déresponsabiliser les instances publiques et privées et la société dans son ensemble de leur indifférence vis-à-vis des démunis. En revanche, en tant qu'individu, la narratrice agit pour les gens de façon

entièrement désintéressée : « En portant ma croix, j'aide mon peuple à supporter celle qu'on a mise sur ses épaules ». « ***Yo expío aquí no sólo mi pecado sino el pecado de los míos***. ***Llevando mi cruz*** *ayudo a mi pueblo a cargar* ***la que han puesto sobre sus hombros*** » [*Rebusque :* 177].

Le discours religieux apparaît d'une autre façon dans les événements et dans les paroles des personnages laïques. Leur croyance n'implique pas une praxis ; ils sont fidèles ou croyants par tradition ou par obligation. Nous avons vu comment Don Pedro compare, non sans ironie et humour noir, un acte d'extrême violence au sacrement de la première communion. El *Flaco* découpe en morceaux la tête de son ennemi juré, qu'il vient de liquider, afin que ses restes ne bouchent pas les canalisations, et va après manger sagement dans le réfectoire « comme s'il venait de célébrer sa première communion » [*Penas* : 14].

Nous retrouvons, dans le même volume, l'ex-agent secret *Bombillo*. Lors d'un plan qu'il concocte pour être envoyé dans une meilleure prison, il demande la confession auprès du prêtre du centre carcéral. Le détenu espère que le religieux intercédera pour lui auprès de la direction. *Bombillo*, dans sa confession, ment en affirmant qu'il est devenu compagnon de cause des membres de la guérilla emprisonnés. Le prête, au lieu de garder le secret de confession, auquel il est tenu, et d'aider le personnage, le trahit. Le curé divulgue ainsi cette information aux autorités, lesquelles envoient *Bombillo* dans un pénal plus sévère. Le passage revêt donc un grand sarcasme, car au mensonge de *Bombillo* s'ajoute un mensonge majeur, de la part de celui qui est tenu d'agir au nom de Dieu, donc de conforter les personnes en détresse et surtout de garder le secret de confession et de ne pas mentir.

Adelfa dénonce certains discours et pratiques religieuses ; elle met en cause le dogmatisme et le caractère discriminatoire des doctrines et des rites, ce qui lui vaut souvent des punitions et des mauvais traitements durant ses études secondaires [*Fierros* : 76, 77]. Elle rejette depuis sa jeunesse l'idée selon laquelle la femme incarne le péché original, l'impureté dès la naissance. Au préalable, Adelfa avait déjà évoqué comment son arrière-grand-père, petit propriétaire paysan, subissait l'extorsion exercée par le prélat de la région.

Plusieurs narrateurs, notamment dans *Aguas*, jugent également de façon négative la pénétration des groupes chrétiens évangéliques dans les populations amérindiennes dont ils provoquent l'acculturation. *Chispas* [*Aguas* : 39-42], les *Blonds* [*Aguas* : 167-168] et surtout Serafina, qui critique aussi les missionaires catholiques [*Aguas* : 207, 214-216], se plaignent notamment de la missionnaire évangéliste Sophia Müller. Ces critiques, quoique valables, ne portent pas d'intention revendicatrice ni profitable aux Amérindiens chez *Chispas*. Certes, il

dénonce la disparition des traditions amérindiennes à cause des élucubrations bibliques, mais n'adopte pas un regard indianiste, loin de là. *Chispas* s'en plaint car, étant devenu exploitant de caoutchouc, l'acculturation provoquée par madame Müller le prive, comme à ses collègues, de main d'œuvre rentable et soumise aux abus. *Chispas* s'explique ainsi :

> **Sophia comenzó a vivir con los indios, conociéndoles sus costumbres y su psicología, y aprendió 41 dialectos que hablaban**. Andaba sola en curiara por los ríos y los caños. **Poco a poco fue traduciendo sus lenguas a la biblia** y a volverse su diosa (…). **Les cambió sus bailes por las cenas y los parientes asistían como animalitos, cada mes, a las benditas cenas** (…). Mientras iban a las cenas, se perdían quince días, dejando botado el trabajo la mitad del tiempo, y para rematar el daño, les regalaba camisas, pantalones y vestidos. Total, el indio perdió el motivo para trabajar [*Aguas* : 40-41].

Le discours de *Chispa*s abonde en préjugés à l'encontre des Amérindiens. L'ancien caporal justifie même la violence exercée contre eux par les exploitants du caoutchouc, sous prétexte d'un besoin de main d'œuvre. En revanche, l'attitude de Serafina est toute autre : elle dénonce dans un premier temps l'éducation répressive, assurée par l'ordre des montfortiens.

> **Los curas nos tenían muy vigilados, no nos dejaban ni de día ni de noche**, nos seguían los pasos y **nos castigaban cada vez que pensaban que estábamos haciendo algo nuestro**. (…) Con otros internos practicábamos las cosas a escondidas, y en las vacaciones le preguntábamos a los viejos sobre tradiciones antiguas para llevarlas al internado y poder jugar a nosotros [*Aguas* : 207-208].

Les prêtres catholiques ne détiennent pas le monopole de l'acculturation par l'endoctrinement religieux. Plus loin, Serafina souligne les effets nocifs de la prédication protestante sur la culture, sur les traditions et sur le mode de vie amérindiens :

> Ambrosio, el sobrino, nos recibió con mucho ánimo, pero desde el comienzo **se le notó algo raro**. El día que llegamos **no quiso probar *yagé*** [219] **ni tomar chicha** (…). **Se mantenía hojeando la Biblia y cantando himnos todo el día.** Nosotros sabíamos de Sophia Müller, que era lo que él escondía, y un día se lo confesó a mi papá. Discutieron y quedaron enfrentados (…). Mi papá replicó que **si el saber de los indios se reemplazaba por el de los blancos, nadie se podía salvar**, y que la fuerza de los indígenas estaba en las creencias antiguas que Ambrosio estaba rompiendo [*Aguas* : 215].

La conversion au christianisme évangélique ne garantit pas chez les croyants un plus grand respect de leur prochain, par rapport aux croyances amérindiennes ou catholiques que professaient auparavant les convertis. Surtout lorsque ceux-ci, sous l'influence de leurs mentors religieux, abordent « la parole » de manière dogmatique, dépourvue de réflexion et de mise en contexte ; une parole pourtant fondée sur le respect et l'amour de l'autre[220]. Le narrateur du récit

[219] « *Yagé, Yagué* » : *Banisteriopsis caapi*, plante amazonienne, connue également sous le nom d'Ayahuasca, ingrédient principal d'une substance utilisée dans des contextes cérémoniels par plusieurs tribus amérindiennes.

[220] Selon la Bible, le Christ aurait dit « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13, 34) et « 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même'. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là » (Mc 12, 29-31).

La huella dénonce le traitement esclavagiste, donc inégal et injuste, que ses frères et lui recevaient de leur marâtre, Berenice. Ils enduraient cette situation autant par naïveté que par intimidation. Mais, avec le recul et la maturité, le narrateur prend conscience des vexations et extériorise sa méfiance vis-à-vis de « la parole » ou, du moins, de sa pratique.

> **Berenice era muy rígida y *cismática*** [221]. Nos levantaba a las cinco de la mañana a hacer el desayuno; luego, cuando llegábamos de estudiar, **tocaba lavar la *fama*** [222] antes de almorzar. (…) Por la tarde **aseábamos la casa**, **lavábamos la ropa**, **brillábamos los pisos**, **hacíamos la comida**. **Mientras tanto, ella leía la Biblia** y nos explicaba que donde dejara de hacerlo todo se acababa porque él [son père] volvía al vicio [alcoolique, il a cessé de boire après sa conversion]. Mejor dicho, **ella sostenía el peso de la casa leyendo**. **A nosotros se nos hacía verdad** [*Así mismo* : 129, 130].

Nous observons chez la narratrice du récit *la virgen de Sibilina* [*Llano*] une approche complètement différente du discours et du monde religieux. Comme dans le cas d'Adelfa, l'éducation religieuse est remise en cause, mais de façon complètement différente. La narratrice se voit forcée à accepter les valeurs qu'on lui inculque et qu'elle trouve artificielles et arbitraires, par rapport à la vie qu'elle menait durant sa plus tendre enfance[223], puisqu'elle est pratiquement forcée à suivre sa scolarité dans un internat de nonnes. Elle échappe à cette oppression en s'évadant de l'internat grâce à sa ruse. En parvenant à comprendre les rites, les codes et les symboles religieux, elle construit un événement fictif, comptant sur l'aide ultérieure de son père : elle affabule une apparition de la vierge.

> Como saliendo de lo más profundo **me vino la idea de una virgen** subida en el patio de las gallinas del corral de mi casa (…). Al principio no pararon bolas, pero **poco a poco fueron notando que yo no dejaba un aire como de idiota** que me seguía a todas partes y convinieron en preguntarme más por la aparición (…). **Yo seguía haciéndome la santa**. Miraba al suelo o al techo según conviniera.
>
> (…) **La madre Guadalupe se trajo unas imágenes en yeso de la virgen de Fátima** completa: con ovejas y pastorcitos (…). **Tenía la idea de entronizar a la virgen de Fátima en el almendrón donde yo había visto la aparición** [*Llano* : 25, 26].

Ce stratagème lui permet d'abandonner l'internat sous prétexte de veiller à ce que les images soient placées au bon endroit. Elle et son père s'engagent à ce qu'elle revienne à l'internat sitôt l'installation de l'autel. En réalité, elle ne retournera jamais chez les nonnes. Dans un sens autant direct que métaphorique, père et fille tournent le dos à la religion.

---

[221] « *Cismática* », de « *cisma* » (Schysme) : (fam.) dogmatique, radicale.

[222] « *La fama* » : (en Colombie) la boucherie (le père et la marâtre du narrateur sont propriétaires d'une boucherie).

[223] Également sur le plan politique et idéologique, comme elle le découvrira a posteriori, déjà adulte.

> Cuando llegamos al Llano y **ya sintiéndonos lejos, mi padre dijo que él pensaba que era mejor ir dejando las estatuas por el camino** porque con tanta agua se estaban derritiendo (…) [*Llano* : 28].

Le *borgne* Giraldo ne s'écarte pas forcément de la religion, mais manifeste sarcastiquement sa méfiance envers les curés catholiques à plusieurs reprises. Il fait d'abord une allusion humoristique aux rites et au comportement du curé de son village.

> **Mi mamá era la única mujer liberal** que había en San Carlos, Antioquia; por eso no la querían en el pueblo. **Un cura de apellido Noreña, que fue el párroco de siempre, la señalaba por atea cada vez que amanecía amargado**. (…) **En las semanas santas yo hacía de arcángel porque a pesar de que el cura no me quería yo era rosadito y bonito**. Pero desde ese día me puso a hacer de Barrabás y ¿Quién le decía que no? Al fin yo ni sabía quién era ese señor [*Corte* : 37].

Immédiatement après, il aborde un sujet plus délicat, celui de l'intervention des curés en politique à la faveur des conservateurs, autant par le rite que par l'action non religieuse. Les faits racontés dans ce passage peuvent sembler banaux, mais c'est leur accumulation qui déclenche la réaction des riverains libéraux et, plus tard, les affrontements.

> **Pedro Pablo Parra**, nacido en San Carlos, era el bravo de ese tiempo. Yo lo tenía como a un dios porque en una oportunidad **le había *cantado las cuarenta*[224] al cura en pleno atrio**. Lo habían excomulgado, pero eso a mis ojos – porque todavía estaba completo – era un honor. (…) tenía mis centavitos (…). Con eso trataba de ayudarle a mi mamá porque ella tenía una panadería que cada día daba menos. **El cura nos bloqueaba y el alcalde, que también era godo, le hacía la segunda** (…) [*Corte* : 37].

L'intervention des curés en politique, en détournant la doctrine pour l'associer à leur projet partisan, adopte des facettes encore plus graves, telles que l'incitation à la violence ou même la participation des prêtres eux-mêmes à des actions violentes. Comme le démontre l'historienne Gloria Rojas, grâce à la recherche documentaire effectuée sur les discours du clergé du département de Boyacá, les ministres catholiques appelaient sans ambigüité les fidèles à prendre les armes en défense du culte et des « valeurs ». Dans cette sorte de croisade, les « communistes », délibérément confondus avec les « libéraux », apparaissaient comme les hérétiques à éradiquer. Le prêtre Crisanto Luque[225], futur cardinal du pays, s'exprimait ainsi dans les pages du *Boletín Diocesano*, de Tunja, capitale du département, en 1945 :

> **Siendo el comunismo o socialismo democrático ateo**, materialista y acérrimo enemigo de la Iglesia, **ningún católico puede ser comunista**, pues por el hecho de abrazar doctrinas católicas (…) profesa gravísimos errores contrarios a los dogmas católicos, lo que constituye **una herejía** [Rojas 1995 : 230].

---

[224] « *Cantar las cuarenta* » : dire ses quatre vérités.

[225] Crisanto Luque (1889-1959) : archevêque de Bogotá de 1953 à 1959. Désigné cardinal de Colombie par le pape Pie XII.

Trois ans plus tard, en 1948, après l'assassinat du dirigeant libéral Jorge Eliécer Gaitán, le prêtre Eutimio Ramírez prône la lutte à mort contre lesdits « communistes », lesquels, à l'époque, ne sont autres que les libéraux, que le prêtre qualifie de « lèpre ».

> **El comunismo no es hoy una doctrina, sino un crimen**. Es una lepra galopante que tenemos que combatir hasta el último límite de lo posible (…). **Guerra a muerte, pues, al comunismo** en todos los frentes y todos los días [Rojas 1995 : 230].

Derrière cet argument, présumé fondé sur des principes doctrinaux, se cache une volonté de vengeance contre le parti libéral. En effet, les gouvernants libéraux des années trente, Enrique Olaya Herrera et Alfonso López Pumarejo, ont entériné des lois et des mesures contraires aux intérêts du clergé sur le plan de l'éducation, de la propriété terrienne et de l'influence sur l'administration de l'État (cf. 1.2.2.2). L'Église a mis au même ban les libéraux et les communistes, les uns comme les autres « ennemis de Dieu » [Rojas 1995 : 231-241].

Le narrateur du récit *La travesía*, dans *Corte*, nous illustre les extrêmes niveaux de connivence que pouvait atteindre le clergé avec les groupes armés proches du parti conservateur et les forces de l'ordre, acquises à cette formation politique. Le narrateur relate le mode opératoire du curé Pacho, qui mettait à prix les oreilles des libéraux.

> **Tenía por costumbre pagar las orejas de los liberales por docena**. El color no importaba; fueran moradas, rojas, blancas o puras secas, con tal de que fueran orejas.
>
> **Se ligó con el capitán Becerra**, un demonio chulavita, y en la misma volqueta del municipio que manejaba Bohórquez **recogió todas las putas** que encontró en san Martín y en Puerto López, porque **en esa época no había putas sino en los pueblos liberales**. (…) **Dejó que los chulavitas las violaran para después confesarlas** y ya sanas se las entregó a Becerra con la condición de que no fuera a pecar él ni dejara pecar tampoco a ninguno de sus hombres. Becerra se las llevó para el caño Camoa y allá, en la misma volqueta, **las asesinó y las descargó en un hoyo** [*Corte* : 203, 205].

Dans le récit intitulé *Los Silencios* [*Desterrados*], la pratique et le discours religieux sont abordés dans une perspective entièrement opposée : revendicatrice, libératrice, égalitariste. En premier lieu, nous voyons comment l'Église prend le parti des travailleurs agricoles et des petits propriétaires, tandis que l'armée et les bandes paramilitaires servent les intérêts des grands propriétaires dans la zone d'Urabá, au nord-ouest du département d'Antioquia. Mention est faite du prêtre jésuite Javier Giraldo[226], critique sévère des grands producteurs agricoles et l'un des plus importants contradicteurs du gouverneur du département et ultérieur président Álvaro Uribe.

[226] À l'heure actuelle, le prêtre Javier Giraldo maintient un site web, http://www.javiergiraldo.org/, à travers lequel il diffuse ses tribunes et rend compte des actions politiques et légales qu'il entreprend. Giraldo a rédigé plusieurs livres autour du conflit en Colombie, notamment *Derechos Humanos y Cristianismo - Trasfondos de un conflicto*. Dykinson. Madrid, 2008.

En outre, le narrateur, non seulement en qualité de leader paysan et ouvrier, mais notamment comme catéchiste, poursuit sa lutte pour les droits des humbles gens, malgré les assassinats et les massacres.

> El obispo de Barranca no se engañaba y nosotros, los campesinos, tampoco. (...) **La palabra de Dios no usa nuestra lengua** y era casi imposible entender que **interpretar las leyes era más cristiano que leer el propio Evangelio**, que era lo que hacíamos, o tratábamos de hacer. **Amar al prójimo es luchar a su lado**, pero saber cuál es el lado es una prueba que Dios sabe poner. Es entonces cuando **la fe salva y mueve montañas**, porque solo la fe permite entender qué es lo que se quiere y, por lo tanto, en dónde se está. (...) **Nos dedicamos con el grupo de catequistas a ayudar a organizar a las comunidades**; vivíamos haciendo talleres, consejos comunitarios, grupos de palabra y cuanto grupo asociado nos propusieran, porque si algo ha entendido el pueblo es que solo nada puede, nada es, no existe [*Desterrados* : 69-70].

Un autre exemple d'intervention de l'Église en faveur des petits propriétaires, les colons, les paysans, voire les membres de la guérilla s'observe dans *Cosas*. Alfredo Molano et les chercheurs arrivent à Piñalito, village au sud de la province de Meta, en pleine bataille entre les insurgés des FARC et l'armée. Avant, sur leur chemin, ils ont entendu toute sorte de rumeurs et de conjectures autour de la mort de quatre jeunes, connus des riverains, tués par l'armée. Pour éviter l'avalanche de versions contradictoires, les chercheurs décident alors d'interroger les seules individus présents investis d'une quelconque autorité : le leader du syndicat et le curé. En même temps, les dépouilles des jeunes sont ramenées dans le village. Le prêtre, « petit, robuste, agité » s'habille comme un ouvrier et fait preuve d'une attitude résolue et de franc parler.

> Al poco tiempo llegó **el cura**. Nos impresionó a todos: **pequeño, robusto, agitado**. **No usaba sotana sino un *overol*** [227] **enterizo** sobre el cual se había colocado despreocupadamente una estola. Rezó junto a los féretros, les dio una bendición y salió hacia la iglesia a preparar el entierro, que se había fijado para el día siguiente [*Cosas* : 22-23].

Italien, installé depuis longtemps dans la périphérie colombienne, le curé qualifie le multiple homicide de grave exaction, qu'il attribue effectivement à l'armée, et exprime sa « douleur de chrétien » face aux faits qu'il compare aux crimes du fascisme mussolinien.

> El cura es italiano, nacido en Turín, y hace 25 años reside en Colombia. Ha sido párroco del municipio de Mesetas y de Puerto Lleras. **Nos declaró que veía venir "cosas muy negras", porque él había vivido el fascismo en Italia** y "todo lo que aquí se está viendo es peor que lo que allá vivimos" [*Cosas* : 23].

Le prêtre « décrivit dramatiquement la situation de violence » provoquée par la production de la coca. L'enrichissement soudain, la circulation de grandes quantités d'argent, la spéculation et l'alcoolisme cèdent leur place aux règlements de comptes et aux vengeances. Il

[227] « *Overol* » : (de l'angl. Over all) *mono*, salopette, tenue de travail.

exprime une opinion favorable à l'égard de la guérilla des FARC, car c'est d'après lui la seule instance en mesure de réguler les rapports sociaux et d'éviter, tant bien que mal, que la région bascule dans une sorte de loi du Far West.

> Describió de manera dramática la situación de violencia que se estaba viviendo a raíz de la producción de coca. "**Mucha gente – decía – se bebe todo lo que produce**. En el pueblo hay cientos de cantinas; aquí, frente a la iglesia, funcionan siete. **Los arreglos de cuentas, las venganzas, hacen su cosecha de muerte todas las semanas**. Si no fuera por la organización de '*los muchachos* [228]', nadie podría vivir (…)" [*Cosas* : 24].

Durant les funérailles, le lendemain, les cercueils sont portés par les représentants des trois tendances politiques – libéraux, conservateurs, gauche –, afin de montrer que, au niveau des bases, la douleur et l'indignation dépassent le clivage partisan. Parmi les présents à la cérémonie, certaines crient des louanges et des vives aux FARC. C'est à cause de ces évocation et de l'énonciation d'arguments comme ceux du père, que certains accusent l'auteur de bienveillance, voire de connivence à l'égard des FARC. En effet, selon eux, soit Molano lui-même brandit ces arguments et les fait passer par la voix des personnages, soit ils émanent réellement des personnages, mais l'écrivain, en les diffusant, les cautionne. Ils laissent ainsi de côté un problème sous-jacent, plus grave, dénoncé autant par l'écrivain que par les témoins-personnages : l'incapacité de l'État à garantir la stabilité et la paix sociales.

L'adhésion aux opinions exprimées par le curé ne saurait être assimilée hâtivement à un appui sans restriction aux arguments de la guérilla – qui ne sont évoqués à aucun moment dans le fragment et qui sont, de surcroît, critiqués dans d'autres passages de *Cosas* et dans d'autres volumes. En revanche, il est clair qu'Alfredo Molano partage clairement la mise en cause par le religieux des excès de l'armée et sa critique de l'activité du narcotrafic. L'écrivain se base sur les trois éléments rhétoriques essentiels qui imprègnent les mots du curé : le *logos*, à travers « l'emphase de son argumentation », l'*éthos*, par « son attitude honnête », le *pathos*, reflété dans « la douleur qui l'envahissait ».

> Las opiniones del cura nos causaron una gran impresión. **El énfasis de su argumentación**, **la honradez de su actitud y el dolor que lo embargaba como cristiano** nos precipitaron a un hondo silencio [*Cosas* : 25].

Adelfa évoque des personnages et des événements centraux qui illustrent le rapport tissé entre le catholicisme et la lutte révolutionnaire latino-américaine, pacifique ou armée. Le père Pierre, un prêtre français, présente une autre facette du catholicisme, libertaire et engagée pour la

[228] « *Muchachos* » : nom euphémistique qui désigne les rebelles ou, par extension, tout groupe armé illégal qui contrôle une zone ou région.

justice sociale, complètement opposée à celle qu'elle avait subie durant son enfance et son adolescence. Pierre « travaillait avec les gens, suait à leurs côtés, mangeait tout ce qu'on lui donnait et bramait contre le gouvernement ».

> Al barrio la Victoria, donde trabajaba como maestra, asomó su palabra un cura francés, **el padre Pierre**. Nunca supimos el apellido. **Trabajaba con la gente, sudaba con ella, comía lo que le daban y tronaba contra el gobierno**. A mí, que era cristiana, católica, que creía en Dios y poco o nada me gustaban las sotanas, Pierre me mostró un camino nuevo. **Con él estudiamos la revolución del Concilio Vaticano II, la Teología de la liberación**, leíamos a Freire[229] y meditábamos con el Evangelio de san Mateo [*Fierros* : 82].

C'est grâce à lui qu'Adelfa s'intéresse aux lignes centrales du Concile Vatican II. Tenu en 1962 sous l'égide du pape Jean XXIII, il vise à réorienter l'Église catholique vers le service au prochain, notamment les démunis et les opprimés.

> **Aucune ambition terrestre ne pousse l'Église** ; elle ne vise qu'un seul but : continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur, l'œuvre même du Christ, venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi [Jean XXIII : 1962].

Les textes du Concile évoquent et dénoncent explicitement l'inégalité et l'oppression ; ils serviront par la suite de point de départ de la théologie de la libération et inspireront, notamment en Amérique latine, des prêtres distants des groupes sociaux hégémoniques. Certains, enclins aux thèses marxistes, deviendront des « curés révolutionnaires » pacifiques ou armés, comme le prêtre colombien Camilo Torres Restrepo, que l'écrivain a connu à l'Université Nationale.

> **Jamais le genre humain n'a regorgé de tant de richesses, de tant de possibilités, d'une telle puissance économique**, **et pourtant une part considérable des habitants du globe sont encore tourmentés par la faim et la misère**, et des multitudes d'êtres humains ne savent ni lire ni écrire. Jamais les hommes n'ont eu comme aujourd'hui un sens aussi vif de la liberté, mais, au même moment, surgissent de nouvelles formes d'asservissement social et psychique [Jean XXIII : 1962].

Le discours religieux peut enfin sortir des sentiers battus par le traditionalisme et même par un positionnement critique quand il rejoint la fantaisie et la rêverie. Les référents du panthéon judéo-chrétien sont bouleversés et en même temps renfloués de mysticisme et poussés vers une sorte d'absurdité, dans les mots et dans les pensées d'un personnage comme le capitaine Cornelio [*Así mismo*]. Il fait coïncider dans le temps le Christ, Noé et Salomon et réfléchit autour de l'inexistante femme du Christ : son absence, que Cornelio espère combler, expliquerait les

[229] Paulo Reglus Neves Freire (1921-1997) : prêtre et pédagogue brésilien, poursuivi par la plupart des dictateurs militaires de son pays. Il a développé une sorte de pédagogie critique, la « pédagogie de l'opprimé » visant à favoriser le questionnement de la société et de l'ordre politique par les individus et les groupes pauvres ou opprimés, vis-à-vis la culture hégémonique. P. Freire fut l'un représentant remarquable de la théologie de la libération, courant mis en place par le prêtre brésilien Genésio Darcy Boff – Leonardo Boff - et par le prêtre péruvien Gustavo Guitérrez Merino.

fléaux qui accablent l'humanité. « [I]l faut faire des *christes* pour qu'il [le Christ] retrouve le calme et cesse de lancer des messages de douleur ».

> Como cuando **Noé le dijo a Cristo: haga una inundación** a ver si el mundo le queda bien creado. **Cristo comenzó a bailar y a hacer fiesta** hasta que desató los elementos que su Padre Señor Dios – que no se puede mentar por su nombre – tenía bien amarrados. Todo se hizo agua. Noé mando, con su sano poder, hacer un barco y meter ahí todas las fieras; Solo fieras. (…) pero **Noé, el santo, estaba triste porque no había alcanzado a llevar a su mujer y como no tenía hijos, pensaba que era mejor que no dejara de llover**. Así, días y días. Una mañana, que mermó la abundancia de las olas, oyó un avión, rrrrrrr, (…) y sí, era **el avión que había mandado el sabio Salomón** viendo dónde aterrizar porque estaba cansado de volar. Noé le hizo señas y el sabio Salomón le mandó el arco iris (…) [*Así mismo* : 25].
>
> **Todos los males que sufre la pobre humanidad**, que son muchos más de los que ustedes ven, **vienen de que Cristo**, **que es el hijo de Dios**, **no tiene *tocaya***[230], **no tiene mujer**. La virgen santísima es la virgen santísima. Pero ¿Quién es la mujer de Cristo? **Hay que hacerle cristas para que él encuentre la calma** y deje de *telecomiar*[231] mensajes de dolor. Con una Crista él se calma, se sosiega [*Así mismo* : 32].

Passons maintenant à un autre domaine thématique et discursif, plus marqué par la croyance et par la non rationalité qu'on pourrait en déduire de prime abord, et souvent lié au discours religieux : le discours politique.

4.1.5 Le discours sur l'adhésion et sur le militantisme politiques

Alfredo Molano accorde une place essentielle au militantisme des narrateurs et des personnages, lesquels manifestent leur engagement pour une cause ou leur opposition à un parti ou au gouvernement, voire au système économique, politique et social. Les civils et les combattants acquis aux idées libérales expriment leur opposition au régime conservateur durant *la Violence* des années cinquante ; les activistes des courants politiques de gauche et les membres – armés ou non – des mouvements révolutionnaires élèvent leur voix contre le bipartisme. Les civils et les combattants conservateurs font également entendre leurs voix de soutien au parti. Plus tard, vers la fin du XXème siècle, les membres des guérillas et des groupes paramilitaires défendent leur appartenance à chacune de ces organisations. L'expression de l'appartenance politique varie en fonction des personnages : ceux ayant suivi une formation scolaire plus longue ou ayant occupé des postes de cadre dans les organisations utilisent un vocabulaire spécifique et un discours complexe. Les membres de base, les sympathisants et les

[230] « *Tocayo* » : homonyme. Par extension : personne à laquelle on s'identifie complètement, âme sœur.

[231] « *Telecomiar* » : (dans le jargon de Cornelio et peut être dans le langage militaire et des opérateurs de communications) envoyer un message par le biais du réseau de *Telecom*, ancienne compagnie telephonique et télégraphique d'État, absorbée par l'espagnole Telefónica durant le gouvernement Uribe en 2006.

individus à scolarité réduite expriment leurs idées politiques de façon plus simple, dans un discours qui ne se veut pas argumentatif.

El maestro, narrateur de son récit, défend son appartenance au parti conservateur, en raison de sa fidélité à ces institutions qui sont l'église et la famille, que le parti défend et promeut. Ce soutien à vie au parti prévaut sur les éventuels désaccords avec la ligne politique de l'organisation à un moment donné.

> **He sido conservador durante toda mi vida y así pienso morir**, aunque he estado en desacuerdo con el conservatismo muchas veces. **Sigo pensando que el conservatismo es el defensor de la Iglesia y de la familia**, los únicos bienes que uno realmente tiene, porque lo demás son meros adornos [*Tropel* : 13].

Souvent, les motifs invoqués par les individus pour expliquer ou justifier leur appartenance à un parti ou à l'autre, à un groupe ou à l'autre, ne s'appuient pas sur des argumentaires politiques, doctrinaires ou idéologiques « solides ». L'appartenance tient donc à des motivations non rationnelles, non issues d'un choix conscient, plus ou moins informé, mais de l'habitude, de l'héritage familial, même d'une imposition. C'est ainsi que le met en évidence Efraín Baron, un conservateur [*Tropel*] : « on était libéral ou conservateur sans savoir pourquoi », affirme-t-il. Barón exprime son accord devant l'abjuration que certains libéraux était tenus de faire afin de « se convertir » en conservateurs et ainsi sauver, sinon leurs biens, du moins leurs vies. À quoi bon, d'après lui, se faire spolier, chasser ou tuer pour une filiation partisane qu'on ne choisit même pas.

> **A algunos liberales** buenas personas, que se les hubiera comprobado buena fe y buena conducta, que fueran honrados y trabajadores, **el partido conservador les daba la oportunidad de renunciar a las ideas liberales y de meterse en el conservatismo**. A mí eso no me parecía malo porque al fin y al cabo **uno era liberal o conservador sin saber por qué**, uno sólo sabía que su padre era tal o cual cosa y uno cogía esa corriente [*Tropel* : 59].

Ana Julia, également dans *Tropel*, partage la même idée, mais adopte un positionnement entièrement opposé à celui d'Efraín Barón. En effet, elle se dispute avec son mari, Evelio, un libéral comme elle : il serait tenté par la « protestation », c'est-à-dire par la signature d'un document de renonciation au parti libéral. Autrement, il risque d'être contraint d'abandonner sa propriété, d'être spolié ou d'être assassiné. Pour Ana Julia, la seule possibilité de renoncer à être libéral ne relève que de la lâcheté et du manque de virilité : on ne renonce pas à quelque chose inhérente à soi, pense-t-elle, plus que congénital, héréditaire.

> Yo me *emberraqué*[232], las manos se me hicieron un nudo, la voz se me fue por los ojos. Le dije: "¿**Acaso usted no es membrado**? **Usted nació liberal y así tiene que seguir siendo**. (…) Si usted no puede defender lo que es suyo, por lo menos defienda lo que dejaron sus *taitas*[233]" [*Tropel* : 74].

Chimbilá, un conservateur, un tueur au service du parti et l'un des individus les plus détestés par Ana Julia, pense pourtant comme elle : on devient libéral ou conservateur dès la naissance, « dans la crèche », et cette appartenance se transmet d'une génération à l'autre.

> **Uno se hace liberal o conservador desde la cuna**. Yo, por ejemplo, **fui conservador porque mi papá lo era**, y mi papá lo era porque mi abuelo lo había sido. Y así, quien sabe hasta dónde [*Tropel* : 157].

Le *borgne* Giraldo s'exprime de la même manière dans *Corte*. Certes, au fil des années, de la répression subie et des batailles livrées, le combattant libéral a rationalisé et mûri ses convictions, mais affirme être né libéral, « *nací liberal* » [*Corte* : 36]. Sa filiation politique ne tient donc pas, du moins de prime abord, à une adhésion consciente.

Néanmoins, ce parti pris depuis la naissance peut tenir à des dérives d'une extrême gravité. Nasianceno Ibarra, narrateur de sa vie dans *Tropel*, évoque le vol et le trafic d'enfants orphelins, ceux des libéraux tués par les conservateurs dans le village de Cocuy, au nord-est du département de Boyacá. Le nombre de morts reste, selon Ibarra, impossible à estimer. Les enfants auraient été « arrachés des mains de libéraux » et destinés aux travaux domestiques par les familles conservatrices, qui les ont baptisés et endoctrinés. Sans atteindre le même niveau de planification, ces rapts nous font penser à des faits survenus en Espagne durant la dictature franquiste ou, plus tard, pendant la dictature argentine.

> Dicen que hubo más de mil muertos; yo no supe, a mí no me consta. Pero como que la batalla fue dura porque los del Cocuy estaban armados con fusiles que entregó el directorio liberal. (…) **La gente nuestra bajó del Cocuy con todas esas armas nuevas y con los niños**. Niños que agarraron por allá entre todas esas cuevas ateridos del frío. **Eran niños que no se podían dejar en manos de los liberales, niños que había que bautizar y acristianar porque no eran animalitos**. Todavía hay mucho hombre aquí que vino de niño en esos días (…), **hombres que se criaron como domésticos de los otros**, pero que ya son gentes de bien [*Tropel* : 206].

Plus que le fruit d'une véritable adhésion, l'appartenance politique – ou plutôt partisane – n'est pour beaucoup que le fruit de la reproduction – pour utiliser un mot de Pierre Bourdieu – d'un modèle préexistant, non consensuel, ni discuté ni assumé.

---

[232] « *Emberracarse*, *enverracarse* » : *enfurecerse*.

[233] « *Taitas* » : (Col. et dans d'autres pays et régions d'Am. Lat) parents.

4.1.5.1 Les division au sein des groupes politiques

Cependant, pour d'autres personnages, l'appartenance politique s'assume et se défend sciemment, entraînant le rapprochement de courants politiques similaires, mais provoquant aussi des nuances, voire de ruptures au sein d'un groupe en apparence homogène. Alfredo Molano s'attarde sur les expressions de mécontentement ou de rejet à l'égard des disputes intestines, des pugnacités gratuites, des dérives idéologiques et des exactions à l'intérieur des formations politiques. Les désaccords affleurent non seulement chez les révolutionnaires ou les rebelles, mais aussi dans les partis traditionnels, dont les sympathisants et les militants ne cautionnent pas systématiquement les décisions et les actions des dirigeants.

Comme le fait savoir *el maestro*, malgré leur soutien inconditionnel et à vie au parti conservateur, certains membres de cette formation rejetaient la stratégie de terre brûlée mise en pratique par les instances supérieures. Il évoque la situation dans le nord du département de Valle, au début des années cinquante : un groupe de modérés, opposés à la violence stimulée par le directoire départemental, créent un directoire ad hoc. Ces individus, qui se font appeler les « pattes jaunes », peut-être parce qu'ils laissaient voir qu'ils n'étaient pas suffisamment « bleus », sont finalement neutralisés par la pression et par la menace ; ils finissent par quitter la région. On les considère comme des traîtres. *El maestro* affirme adhérer à la démarche des modérés et met en cause la soif de violence des chefs politiques traditionnels.

> **Los conservadores que no estaban de acuerdo con esto y que veían que la violencia se venía encima trataron de pararla**. **Crearon un nuevo directorio conservador** (…). **Fueron los llamados *patiamarillos***. Pero el Cóndor estaba influenciado por Gustavo Salazar García, un tipo muy aprovechado, muy sagaz, que no quiso aceptar el nuevo directorio y más bien lo atacó. Salazar quería aprovecharse de todo el poder de León María [surnommé *Cóndor*, le chef dans l'ombre des bandes armées] y no aceptó el nuevo directorio que poco a poco, con amenaza y tal cosa, tuvo que acabarse y sus miembros salir para otro lado con su *patiamarillismo* [*Tropel* : 22].

Chimbilá, ancien leader des bandes armées sur le terrain, manifeste en prison, beaucoup plus tard, son mécontentement vis-à-vis des jeux de pouvoir à l'intérieur du parti et finit par croire que ses dirigeants ont manipulé les bases.

> Resulta que cuando yo comencé la conservatización en el 49, **las diferencias entre** [Mariano] **Ospina y Laureano** [Gómez] **no se conocían, o mejor, nosotros, los del último eslabón, no las conocíamos**. (…) Laureano, por más que estuviera sumamente desprestigiado, no quería darle vía a una nueva candidatura de Ospina. Laureano creía que Ospina iba a devolverle el poder a los liberales y eso no lo permitía ese hombre. Además, porque **Laureano siempre se creyó el partido. En cambio Ospina era un patriota y sobre todo un demócrata que quería detener la sangría llegando a un acuerdo con los liberales**. Bueno, fuera lo que fuera, en el 52 comenzaron a aparecer patrullas del ejército (…) a detener copartidarios [*Tropel* : 175-176].

Les disputes entre les deux principaux courants affaiblissent la formation vis-à-vis des libéraux – même si, comme le tueur finit par le percevoir, les différences entre les deux partis sont moins marquées que *la Violence* elle-même et ses innombrables victimes l'auraient fait croire. Ces divisions nuissent surtout aux suppôts comme lui, chargés du sale travail, qui assument tous seuls les responsabilités des exactions, pendant que les chefs politiques, aux mains aussi ensanglantées, ne sont pas poursuivis et gardent influence et pouvoir.

> **El partido, o mejor, el ospinismo, no me defendió**: **me abandonó completamente y los liberales no me quitaron el ojo**. En ese momento me comencé a desilusionar de la política y del conservatismo [*Tropel* : 178].

Les rebelles libéraux ne se délivrent pas, eux non plus, des rivalités entre leaders ou cadres moyens, sous prétexte de différences idéologiques ou pour le contrôle du pouvoir interne. En lutte contre les bandes armées du parti conservateur et contre les forces de l'ordre, les libéraux affrontent un autre ennemi, les différences internes. Berardo Giraldo, *le borgne*, décrit et dénonce sans cesse cette tension qui débouchait souvent sur la collaboration avec l'ennemi, voire sur le meurtre, pour se défaire d'un antagoniste.

> Luis García me declaró también la guerra. El ejército lo fue atrayendo a punta de trago y para resolver sus diferencias me *echó el pato*[234] de Pacho Sabogal, el dueño del hato Berlín, hermano de Jorge Sabogal el médico, personas acomodadas de Villavicencio y conservadoras. **Yo no maté a Pacho Sabogal**. **Ese cuento me lo montaron Eliseo y el gordo Luis**. Me pusieron retenes por todo lado y **Eliseo mandó un comando a liquidarme**. Los Betancur, que se daban cuenta de todo y que sabían que yo no tenía que ver con lo de Pacho, me llamaron y me dijeron que para mí y para ellos era mejor que saliera de la zona, que me colaboraban [*Corte* : 50-51].

En plein conflit bipartisan et en pleine division interne, Eduardo, l'un des camarades et amis les plus proches de Giraldo, souligne que le but du combat contre le gouvernement conservateur ne doit pas se limiter à la défense immédiate ni à la riposte. Pour Eduardo, le mouvement libéral doit envisager un changement structurel de gouvernement et de modèle de société, ce qui demande évidemment la fin des inimitiés internes.

> Eduardo en ese momento tendría mi edad, unos 29 años. Su idea – según me lo comentó esa noche – **era hacer un movimiento de ideas políticas que no se quedara en el ataque a los puestos de policía, sino que tuviera como meta la derrota del gobierno conservador y la formación de un gobierno liberal** (…). Yo nunca había pensado en eso. La mayoría de los guerrilleros de aquella época no pensaban tan allá. Solo nos defendíamos [*Corte*: 55].

Plus tard, après la démobilisation des guérillas libérales, Giraldo, Eduardo et d'autres leaders exercent un travail politique pacifique auprès des colons. Ils doivent aussi affronter, par

[234] « *Echar el pato* » : accuser injustement ou sans preuves quelqu'un de quelque chose. L'inculper.

le dialogue et par les armes, d'anciens camarades devenus des délinquants de droit commun, des « bandits », notamment Dúmar Aljure, ancien allié de Giraldo, dont il devient le pire ennemi. La narratrice du récit *El cuarto de hora* [*Corte* : 263, 264] confirme les opinions de Giraldo au sujet du banditisme exercé par Aljure et par d'autres anciens rebelles.

4.1.5.2 Critique des mouvements politiques et révolutionnaires

Comme nous le remarquons, plusieurs récits véhiculent une critique des mouvements révolutionnaires. La division à l'intérieur de ces formations libérales et de gauche entraîne fréquemment leur affaiblissement et la perte des repères politiques et idéologiques. Déjà, en pleine *Violence*, les libéraux de la Savane orientale se divisent et menacent de s'entretuer, pendant que l'ennemi sévit. Un membre important des guérillas libérales, Eliseo, envoie son lieutenant, Plazas capturer ou éliminer le *borgne* Giraldo accusé de crimes qu'il n'a pas commis. Eduardo se présente devant Eliseo et l'en dissuade, nous raconte Giraldo :

> Eduardo le hizo ver que yo estaba dispuesto a un consejo de guerra, que yo estaba dispuesto a responder por lo que se me acusaba, pero que yo tenía más gente que él y que **era mejor evitar una guerra entre revolucionarios**; que **si nos dividíamos, el enemigo era el que salía ganando** [*Corte* : 59].

Munición, narrateur qui présente dans *Trochas* la jeunesse et la famille de *Tirofijo*, développe, comme d'autres témoins, la formation et la postérieure désagrégation des guérillas libérales. En effet, les combattants du sud du département de Tolima appartenaient à deux tendances différentes, dont l'écart s'est fait notoire et, plus tard, irrémédiable. L'une des factions représentait les « pauvres », des paysans sans terre et de petits propriétaires, qui luttaient non seulement contre l'oppression politique et contre les meurtres perpétrés par les conservateurs, mais aussi pour une redistribution de la terre. Ils incarnaient un libéralisme héritier des thèses de Jorge Eliécer Gaitán, sans pour autant partager les idées communistes.

L'autre faction jouissait du soutien des riches libéraux, commerçants et grands fermiers, identifiés avec les principes généraux du libéralisme ou qui exerçaient une filiation partisane atavique. Ils ne soutenaient pas la redistribution des terres ni l'occupation des propriétés récupérées aux conservateurs, lors des contre-offensives, par des paysans libéraux chassés d'autres régions. Les libéraux riches des provinces, en meilleure communication avec les instances dirigeantes à Bogotá et qui accueillaient les thèses des modérés, s'intéressaient aux terres récupérées aux conservateurs en vue d'agrandir leurs propres fermes. Cette rupture affaiblit le libéralisme combattant et sert les intérêts des conservateurs.

Munición et *Tirofijo*, qui ne partageait pas, lui non plus, la doctrine et le mode opératoire des communistes, finissent par lutter à côté de ceux-ci, après être placés dans la ligne de mire des libéraux riches ou « propres ». Au début, *Munición* et *Tirofijo* se méfient de l'attitude stricte des communistes, de leur discipline militaire assez complexe et de la façon extrêmement zélée dont ils gèrent l'armement[235]. Mais leurs objectifs de lutte coïncident autour de la redistribution de la terre et de la défense des petits paysans. Les uns comme les autres jugent éthiquement contestable l'attitude des libéraux riches. Selon cette explication, *Tirofijo*, Pedro Antonio Marín, ultérieur fondateur et icône des FARC, était lui-même, à l'origine, libéral et non communiste [*Trochas* : 61-70]. Penchons-nous donc sur quelques passages du récit de *Munición*, dans lesquels il explique les raisons de la division à l'intérieur du parti libéral et l'ultérieure fusion d'un secteur de ce parti avec les combattants communistes, entraînant l'apparition des FARC.

> **Marulanda** [*Tirofijo*] **planteó que la vaina no podía quedarse en el solo golpe a la policía o en la venganza contra los conservadores, sino que había que traer gente a ocupar lo que se iba limpiando**. Ahí había una diferencia más con el capitán Peligro, que era uno de los García. Peligro creía más en ampliar las fincas de los liberales con las de los conservadores, que en poblarlas con liberales perseguidos, que era lo que pensaba Manuel [*Tirofijo*]. Los dos tenían sus defensores y sus enemigos, sus más y sus menos. Pero por lo menos en un comienzo ganó la orientación nuestra. (…) La gente llegaba huyendo y nosotros les decíamos "Métase allí si le gusta la finca, hágase ahí donde está el trapiche, agárrese ese cafetal". **Como corrió la especie de que dábamos tierra, pues todos los que tuvieron que abandonarla en otro lado agarraban para el lado nuestro**. Así el territorio fue creciendo, creciendo. Íbamos despoblando de godos y poblando de liberales [*Trochas* : 61].

Un problème se pose lorsque les libéraux, autant les riches que les « pauvres », adoptent la même stratégie dans les cordillères centrale et orientale des Andes que les conservateurs dans la cordillère occidentale. Ils délogent les conservateurs, spolient leurs terres, qui sont à leur tour occupées par des familles libérales venant d'ailleurs, préalablement expulsées de leurs propriétés par les groupes armés conservateurs. Une démarche de riposte, une sorte de loi du Talion s'opère. En outre, les familles expulsées cherchent, à leur tour, des endroits où refaire leur vie. Les combattants conservateurs opèrent également dans la nouvelle zone d'activité des guérillas libérales et des groupes communistes naissants.

> **Venían peleando muy duro con el ejército y la policía, con los *pájaros*, con los *chulavitas*, lo mismo que nosotros**. Eran también móviles, aunque andaban con familias. (…) **El acuerdo fue, como todos los que hicimos, luchar contra los godos**: cien liberales y cien comunistas en cada comisión. (…) **Si había acuerdos era porque había diferencias**. Ellos [les communistes] estaban mejor organizados que nosotros [les libéraux] y

[235] Pour les combattants communistes, les armes obtenues ou récupérées appartenaient à l'ensemble du groupe et devaient être gérées en fonction des besoins stratégiques et tactiques. Personne, y compris les commandants, ne pouvait s'approprier une arme. Pour les combattants libéraux, chaque arme appartenait à celui qui l'avait obtenue ou récupérée.

> formaban un bloque único alrededor de un comando central. En el comando se vivía como militar los días y las noches. (…) Los viernes, sábados y domingos daban conferencias públicas para explicar los motivos de la lucha, las razones de la violencia, las causas de los ricos y los pobres. (…) **tenían cosechas colectivas y lo que cogían era para alimentarse todos** [*Trochas* : 63].

Depuis sa perspective de combattant libéral, *Munición* juge positif l'engagement qu'affichent les communistes : ils combattaient fortement l'armée et la police, les *oiseaux* – les groupes armés conservateurs venus du département de Valle –, les *chulavitas* – les groupes armés conservateurs en provenance du nord-est. « Autant que nous » renchérit *Munición*, pour qui le but principal de leur action était de battre les *godos*, les conservateurs. Le mode opératoire des communistes et leur travail de formation politique attirent son attention.

> Donde la cosa se puso más diferente fue en la cuestión de las armas. Pensaban – como Marulanda – que las armas no eran de los guerreros, que no pertenecían al personal, sino al movimiento. (…) Manuel decía que **las armas no debían ser repartidas sino que debían formar un bloque para poder realizar acciones de peso. Las armas debían estar donde las necesitara el combate, no guiadas por los caprichos o los intereses del jefe de una región**. Toda la joda porque los liberales resultaban demasiadamente [sic] celosos [*Trochas* : 65].

Les communistes prônent donc le partage des ressources, des denrées, du travail, mais aussi des armes. Voici une grande différence vis-à-vis des libéraux : pour les communistes, aucun combattant ni chef ne doit s'approprier les armes prises à l'ennemi ; elles doivent rester à la disposition de l'ensemble des troupes. *Munición*, *Tirofijo* et d'autres effectifs libéraux trouvent cette démarche atypique, mais rationnelle et efficace sur le plan opérationnel. Contrairement aux chefs libéraux, ils sympathisent avec les communistes.

> Marulanda nunca aceptó la manera de distribuir las armas que tenían los liberales y fue por eso que comenzó a ser amigo de los comunistas. (…) **Entre liberales y comunistas había unas diferencias supremamente grandes**, comenzando por todas las cosas [*Trochas* : 67].

Les différences entre les libéraux riches et les communistes sont tangibles et profondes. Les libéraux pauvres se retrouvent, qu'ils le veulent ou non, de plus en plus proches des communistes. Le parti libéral se fissurera tôt ou tard, car ses dirigeants visent non seulement à pactiser avec le gouvernement conservateur, mais à se retourner contre les membres du parti contraires à l'accord ou qui rejoigneraient les communistes.

> Al día siguiente, Manuel [*Tirofijo*] (…) les hizo ver que el gobierno quería dividirnos para derrotarnos por separado, pero que él no aceptaba atacar a los comunistas, como tampoco les aceptaría a los comunistas atacar a los liberales. **El enemigo era el régimen conservador, y los muertos se habían puesto para derrotar a los godos y no para comerciar con la sangre del pueblo**. (…) Manuel no se dejó meter en la mochilita del

> directorio liberal y *se abrió* [236] con cuatrocientos hombres. Los liberales le advirtieron: usted que se sale y nosotros que le declaramos la pelea. La idea de llevar al liberalismo al poder se acabó ese día [*Trochas* : 68].

Selon le narrateur, cette attitude des dirigeants a empêché le parti libéral d'accéder au pouvoir démocratiquement ou par les armes, sans se diviser, sans négliger les communistes et sans pactiser avec les conservateurs. Les libéraux opposés au directoire central ont fini par abandonner le parti. *Tirofijo*, lui-même libéral, ne cautionnait pas toutes les démarches des « camarades », mais les affinités – plus importantes que les différences – entre ceux-ci et les dissidents libéraux ont conduit à la fusion. Trois alternatives se posaient donc aux combattants libéraux : rejoindre le nouveau groupe, déposer leurs armes ou devenir des combattants de droit commun. La structure qui venait de voir le jour devrait désormais affronter trois ennemis : le gouvernement, les bandes armées du parti conservateur et le parti libéral.

> Marulanda formó un nuevo Estado mayor donde estábamos Charro, Matallana, Suspiro, Mundo Viejo y yo. **Quedamos con tres enemigos: los chulos, los pájaros y *más encima*[237] los liberales**. (…) Manuel no convenía con el comunismo. Todavía se llamaba Pedro Antonio, pero ya era *Tirofijo* para sus enemigos. (…) **Con los camaradas nos fuimos acercando, a pesar de las diferencias, porque teníamos las mismas ideas en cuanto a las armas y en cuanto al gobierno**. Manuel había visto desde el primer día que las cosas no podían ser como las planteaban los liberales. (…) Los liberales, por el camino que escogieron, o se entregaban o se volvían bandidos [*Trochas* : 69-70].

À une époque plus récente, Adelfa, qui se distingue par ses réflexions élaborées, par un vocabulaire imprégné du jargon politique et par une façon de s'exprimer souvent proche de l'essai met en cause, sans cesse, la division qui mine de l'intérieur les mouvements révolutionnaires. Elle critique en outre la focalisation excessive de certains groupes sur « les ouvriers », au détriment d'autres secteurs également opprimés, notamment les paysans et les enseignants. Adelfa extériorise une certaine appréhension, une sorte de crainte d'être poursuivie par ses propres camarades, ainsi que la sensation de participer à une démarche stérile. Un jour, elle est convoquée à une réunion, dont elle craint l'issue :

> Temblando de pies a cabeza, me senté a la hora y en el sitio. No fue sino el susto: se trataba de una reunión para "**hacer el análisis concreto de la situación concreta**". Algo espesa la reunión, algo larga y, sobre todo, algo inútil. Pero volví a la siguiente y a la siguiente. Al tiempo **me invitaron a trabajar con "obreros obreros"**, no con "maestros, que son pobres – dijo el compañero – y explotados, pero no son obreros. En el país no se ha hecho la revolución porque nunca se ha trabajado con obreros, sino con pobres, y los pobres no tienen poder sobre el capital como los obreros, que son los que lo producen". **Sonaba convincente, aunque injusto** [*Fierros* : 85].

[236] « *Abrirse, abrirse del parche* » : (Col., pop.) s'écarter, s'éloigner, se séparer, se rétirer, s'en aller.

[237] « *Más encima* » : (pop.) *además*.

Plus loin, elle, qui avait au préalable condamné l'attitude apathique et même « réactionnaire » de plusieurs collègues, met en cause le sectarisme, dont elle-même a été victime, au sein du syndicat des enseignants. De telles attitudes, qu'elle met en évidence, ne débouchent que sur l'affaiblissement et la division des mouvements opposés au pouvoir hégémonique. Ces cas « curieux » de discrimination et de tiraillement se perçoivent même dans les situations les plus anecdotiques. Elle cite l'exemple d'une grève : la taille et la qualité du repas de chaque gréviste tenaient au courant auquel il militait au sein du même syndicat.

> Como había distintos sectores políticos en FECODE[238] y nosotras les hacíamos desayuno, almuerzo, comida, cena, refrigerios y demás, se presentaron cosas curiosas. Hubo jefes de cocina que si ellos eran del MOIR[239] y tenían que mandarle sopa a uno del partido comunista, le echaban *el pocillo*[240] de arroz más bajito y le cambiaban la carne por hueso. Se instaló lo que llamamos **el sectarismo de la *papa***[241]. **Éramos el reflejo del movimiento, y tuvimos que corregir sus vicios**, digamos, en la fuente [*Fierros* : 89].

Elle insiste sur les effets nocifs de l'atomisation des mouvements de gauche sur toute sorte de lutte pour l'égalité et les droits du peuple opprimé. Elle laisse en outre entrevoir que les mouvements civiques, la protestation et l'action des citoyens non politisés – non appartenant à un mouvement et dépourvus de culture politique – servent à mettre en évidence toute une série de situations problématiques. Si les partis et organisations alternatifs et de gauche ignorent ces manifestations populaires et s'enferment dans eux-mêmes, ils risquent d'être dépassés par les événements. Ils deviennent donc incapables d'apporter des réponses politiques efficaces au mécontentement du peuple [*Fierros* : 93].

Adelfa attire aussi l'attention sur un aspect délicat, devenu sujet de discussion au sein du M-19 quand elle en faisait partie. Cet élément se transforme facilement en axe central de la critique de la lutte armée par ses détracteurs : l'exercice de la délinquance de droit commun sous la bannière de la révolution ou de la lutte pour les opprimés. Elle dénonce la présence d'individus visant des intérêts personnels et des buts lucratifs à l'intérieur du mouvement. Adelfa et ses camarades discutent au cours d'une rencontre clandestine. L'un d'entre eux prend connaissance, en lisant la presse sensationnelle, que la police s'est saisie d'une imprimerie des

---

[238] « *Fecode* », *Federación colombiana de educadores* : à l'époque, et encore de nos jours, le syndicat d'instituteurs et d'enseignants du public le plus grand et représentatif de Colombie.

[239] « *MOIR* », *Movimiento obrero independiente y revolucionario* : mouvement de gauche, anciennement de tendance maoïste, qui compose à l'heure actuelle, à côté d'autres mouvements, l' *Alianza verde*. Ce dernier est issu de la fusion de deux partis, la formation de gauche *Progresistas* et la formation centriste *Partido Verde*, en vue des scrutins parlementaires et présidentiels de 2014. Les fusions et les fragmentations des mouvements non traditionnels en Colombie sont fréquentes, autant pour des raisons idéologiques que par la pression des groupes dominants.

[240] « *Pocillo* » : tasse.

[241] Le sectarisme de la patate.

séditieux à Bogotá même, où la cellule opère. Le jeune homme argue que ce type de situations survient à cause de la négligence ou de l'engagement insuffisant de certains. Il propose, afin d'éviter le manque de vigilance et d'encourager les membres de l'organisation, que quiconque participe à des opérations permettant d'obtenir de l'argent ou des biens puisse garder pour lui une partie du butin. Adelfa et un autre camarade, Luis, s'indignent de ses propos. Pour ce dernier, une telle attitude ne relèverait que du vol, délit de droit commun, entièrement contraire à toute geste révolutionnaire.

> **Luis palideció**. **No le salían las palabras**. **Por fin logró decir: "El EME no es una cueva de ladrones asociados**. **Aquí no estamos para hacer dinero**. Por el contrario, estamos en su contra como sistema, compañero. **Es distinto recuperar a robar**. Nosotros no somos delincuentes comunes; el delincuente común roba para eso que usted dice, para tener sus bienes, para comprarse un carro, una casa; si nosotros entramos a un sitio es porque recuperamos lo que sea y dentro de lo que recuperamos es todo para la organización. No puedo apropiarme de eso. **Si los militantes vienen al M-19 para que robemos, entonces no estamos formando militantes políticos, estamos formando bandas de delincuentes**. Se equivocó de sitio, compañero". La reunión se disolvió casi a gritos, pecando todos de emotividad excesiva y, sobre todo, de liberalismo[242]. Pero fui la primera vez que oí una crítica a la raíz misma de lo que después se llamaría *privatización* [243] [*Fierros* : 96].

Un autre personnage, le narrateur et protagoniste du récit qui donne son nom à *Fierros*, dénonce également le dogmatisme des organisations, pacifiques ou armées, durant les années soixante. Les distances entre les prorusses, les prochinois, les indépendants et les démocrates chrétiens – influencés ou non par des figures révolutionnaires – étaient souvent, selon lui, infranchissables [*Fierros* : 185]. Il intronise néanmoins la figure de Camilo Torres Restrepo, prêtre et enseignant à l'Université Nationale de Bogotá, respecté par tous, formé à la théologie de la libération et au marxisme. Torres, qui a plus tard rejoint la guérilla du ELN[244], a été abattu par l'armée en février 1966 [*Fierros* : 182-184]. Certains événements auxquels le narrateur fait allusion ont sans doute été vécus aussi par l'écrivain chercheur, qui a connu certains personnages directement ou indirectement. Rappelons que, comme lui-même le cite, Molano suivait ses études de sociologie à l'Université Nationale à la même époque.

> **Camilo Torres era profesor de sociología urbana** [à l'Université Nationale de Colombie, à Bogotá]. **Pésimo profesor: nunca llegaba a clase, y cuando llegaba corriendo en su Vespa, soltaba un cuento político lleno de sugerencias**. Pero de sociología urbana

[242] Le mot pourrait être entendu ici de deux manières : en tant qu'idéologie économique et politique – sujet dont ils viennent de discuter –, mais aussi en termes de comportement en public : nonchalance, imprudence.

[243] « Privatisation » : détournement de la lutte révolutionnaire à des fins « privées », c'est à dire personnelles.

[244] « *ELN* » : *Ejército de liberación nacional*, groupe rebelle fondé en 1964, influencé par les idées de la révolution cubaine et par la théologie de la libération. À l'heure actuelle, l'ELN concentre ses actions et ses attaques sur les installations pétrolières de compagnies états-uniennes en Colombie.

> como tal, *ni pío* [245]. Tenía mil compromisos. Dictaba conferencias, atendía la parroquia de las Cruces[246], daba clases en la ESAP[247] y ya andaba *encangrejado* [248] con el cardenal Concha Córdoba[249]. **Era un hombre carismático e irreverente, sus posiciones políticas y académicas nos daban seguridad y nos guiaban**. **De alguna manera, los curas seguían jugando un gran papel en la izquierda** [*Fierros* : 182].

Le narrateur, lui même étant devenu membre du ELN, quitte le groupe, dégoûté par les mauvaises prises de décision et par les « purges », y compris sous forme d' « exécutions ». Plus tard, il rejoindra le M-19, guérilla essentiellement urbaine, fondée en 1974.

> Yo salí escaldado de la militancia con el ELN. Me aterroricé el día que me gritaron por teléfono: "hijueputa, todo traidor merece la muerte" (…). **Eso de no poder *revirar* [250], discutir, me parecía una condena y más cuando cualquier desviación era castigada con el ajusticiamiento, el temible ajusticiamiento**. Y no era mierda. Era una realidad [*Fierros* : 194].

Les divisions et dissidences peuvent atteindre des niveaux extrêmes d'affaiblissement d'un mouvement et de cruauté, voire de barbarie, si nous nous permettons ce mot. De tels déboires peuvent trouver des motivations qui n'ont même rien à voir avec des conflits politiques ou idéologiques ni avec les « dommages collatéraux » aux combats et opérations armées. Évidemment, aucun de ces deux cas ne justifie la cruauté, mais celle-ci atteint son comble lorsque son but n'est autre que la pure envie de pouvoir. Melisa, cadre des FARC, évoque le massacre perpétré dans le village de Tacueyó par le commandant José Fedor Rey, alias Javier Delgado, dissident des FARC[251]. Par cet acte, aussi sanglant que véridique, « *Delgado le hizo más daño en un año al Movimiento que todo el ejército en cuarenta* ».

---

[245] « *Ni pío* » : (Loc. adv.) « Pas une miette », rien, « que dalle ».

[246] Quartier populaire et déprimé du centre-ville de Bogotá.

[247] « *ESAP » : Escuela superior de administración pública*, centre d'études supérieures où se forment les moyens et hauts fonctionnaires, éligibles par concours.

[248] « *Encangrejarse* » : « se mêler les pinceaux », s'affronter avec quelqu'un.

[249] Cardinal connu par ses positionnements réactionnaires.

[250] « *Revirar* » : réagir, contester une posture ou une décision. Riposter à une attaque ou à une agression, verbale ou physique, de manière équivalente ou plus forte.

[251] La succession de meurtres s'est déroulée entre décembre 1985 et janvier 1986 dans la commune de Tacueyó, département du Cauca, au sud-ouest du pays. Pour de plus amples informations (publiés dans des médias officiels, proches du gouvernement), voir le quotidien *El Tiempo*. Bogotá, 10 février 1995. *Cayó el autor de la masacre de Tacueyó.* http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-296278 , consulté en novembre 2011. Voir également l'hebdomadaire *Semana*. Bogotá, 10 février 1986. *El monstruo de los Andes.* http://www.semana.com/nacion/monstruo-andes/56375-3.aspx, consulté en novembre 2011. Ce dernier article, publié peu après la mise au jour des faits, délégitime entièrement les revendications des mouvements rebelles, en les réduisant à la simple action terroriste, et s'inscrit dans le contexte de la Guerre Froide. Néanmoins, il rend compte du degré d'irrationalité et de paranoïa de José Fedor Rey, en laissant entrevoir les préjudices que ses agissements ont causés à la guérilla dans son ensemble. Par ailleurs, les rédacteurs expriment leur étonnement devant la passivité, qu'ils jugent anormale, des autorités militaires.

> En una época fue el niño consentido de Jacobo [Jacobo Arenas, le second commandant des FARC à la fin des années quatre-vingt, mort naturellement en 1990]. Le gustaba la plata y con ella lo compraron. Tan pronto vio la papaya de tomarse el mando, lo hizo. **Plata y poder. Vendió a todos sus amigos y traicionó al resto**. Cuando se sintió acorralado, decidió acabar con todo. Se envició a la sangre, que es la medio hermana [sic] del dinero y del poder, y cuando vio que no le resultaban sus planes, se enloqueció. **Comenzó a matar a sus enemigos** – a los que creía que eran sus enemigos – **y luego el círculo se le amplió hasta que abarcó a sus amigos, uno por uno**. **Pero tanto muerto coge fuerza y para vencerla se necesitan más muertos y más muertos**. Así hasta que acabó con medio movimiento. (...) Una matazón [*Trochas* : 170].

Alfredo Molano, lorsqu'il se positionne non pas en médiateur, mais en témoin lui-même, profite de diverses occasions pour critiquer des actions, comportements et symboles de la guérilla et de ses membres. Certes, le sociologue met en relief les causes objectives de la lutte armée et juge positivement quelques actions de la guérilla, notamment la régulation de l'activité économique et le contrôle de l'ordre public dans les zones de culture de coca destinée au trafic, ainsi que son intervention pour la protection de l'environnement dans ces mêmes zones et dans les aires de colonisation.

Néanmoins, Molano met en cause de multiples aspects de la guérilla comme organisation et de ses membres. Il assume sa proximité avec certains leaders des groupes rebelles, tout en affichant ses différences avec eux autant sur les idées que sur les actes. L'écrivain parle d'Alfonso Cano, successeur de *Tirofijo* après la mort de celui-ci et abattu à son tour par l'armée en novembre 2011, pour qui il éprouvait une amitié étroite, malgré les désaccords politiques toujours non résolus entre les deux. Dans le passage qui suit, le « *hoy tampoco* » entre tirets, un déictique qui renvoie à la date de parution de *Trochas*, plus qu'une simple précision temporelle, renferme une prise de distance vis-à-vis de Cano et des FARC.

> **A Alfonso Cano lo había conocido en la Universidad Nacional como Guillermo Sáenz, estudiante de antropología**. Para mí, que era un exaltado camilista[252], el tipo era un *mamerto*[253], [mot] que en esa época quería decir reformista. (…) Poco a poco, sin embargo, nos fuimos haciendo amigos por dos razones: primero, porque habíamos sido clientes asiduos (…) del restaurante las Margaritas y, segundo, porque él tenía una hermana con la que muchos soñábamos. **Nos volvimos muy amigos, aunque nunca – hoy tampoco – cancelamos nuestros desacuerdos políticos**. Un día se fue para Alemania Oriental a estudiar historia y, otro día, supimos que de regreso a Bogotá lo habían cogido preso por unas armas que le encontraron en un allanamiento. Después apareció en las primeras páginas (…) firmando el acuerdo de la Uribe en 1984[254].

[252] Sympathisant de la personne et des postures politiques du prêtre engagé Camilo Torres Restrepo.

[253] Pendant les années soixante et soixante-dix, *mamerto* désignait un réformiste ou un modéré au sein de la gauche. En dehors du spectre politique de gauche, le mot désigne péjorativement un sympathisant ou activiste de gauche.

[254] Accord de haut niveau, signé entre l'État major des FARC et le gouvernement du président conservateur Belisario Betancur. À l'issue de cet accord, un mouvement politique de gauche, pacifique et légal, l' « *Unión Patriótica* » s'est formé, dérivé, en grande partie, des FARC. Cette tentative d'un secteur des FARC de participer à

L'écrivain s'adonne à une sorte de critique *ad-hominem* quand il dresse des descriptions, non dépourvues d'humour ni de sarcasme, sur l'apparence et l'attitude des chefs des FARC. Dans cet exercice métanarratif que constitue son « dernier chapitre » de *Trochas*, il s'attarde sur Jacobo Arenas, la main droite du célèbre *Tirofijo*. Jacobo, un homme « solennel et ridicule à la fois », comme ses gardes de corps.

> **Jacobo** vivía en el segundo nivel de una serie de alcobas que rodeaban al salón de actos. **Su apartamento-oficina lo vigilaban dos guerrilleros armados con** [fusils] **R-15 que nos evocaron los guardias que cuidaban la tumba de Lenin en Moscú**. No se movían de su sitio, ni siquiera pestañeaban. **Tenían algo de solemne y de ridículo al mismo tiempo**. De golpe se abrió una las puertas del segundo piso y salió una carcajada de Jacobo [*Trochas* : 196].

L'écrivain établit l'inventaire des objets dont dispose le chef rebelle sur sa table et dans sa chambre à coucher. Cet effet d'accumulation d'éléments qui ne sont pas, en eux-mêmes, banaux ou inutiles, crée tout de même une impression disparate.

> (...) Una pistola Beretta desarmada, una linterna de rayos ultravioleta, dos cápsulas para escopeta, una foto de él montando a caballo, una foto de Rosa Luxemburgo, un florero con flores de arrayán, un vaso de cristal, unos binóculos, una bufanda roja, piedritas de muchos tamaños y colores y un estilógrafo que, nos explicó, era una bomba con explosivo plástico que habían desactivado en el *Jeep* [255] de Pardo Leal[256] días antes de que fuera asesinado.
>
> (…) Una colección de armas dentro de las cuales pudimos distinguir una metralleta Thompson, de las que usaba Al Capone en Chicago, una mini-uzi, un fusil Grass de la Guerra de los mil días y otros aparatos que no distinguimos. Tenía también una pesa para contar billetes, unas *curabas* [257], unos mangos, una cafetera que no le vimos usar y una percha con diez bufandas y diez *cachuchas* [258] [*Trochas* : 196-197].

Après avoir dressé un portrait du personnage, tellement bigarré et excentrique qu'il pourrait, comme nous le verrons, être tiré d'une fiction magico-réaliste, l'auteur évoque sa discussion avec Jacobo de sujets divers. L'écrivain ne se prive pas de faire l'éloge de Jacobo dans son combat contre les conservateurs et dans ses différentes luttes et campagnes. Mais il ne se prive pas, non plus, de remarquer chez Jacobo une certaine avidité d'étaler sa prééminence, de

---

la politique du pays par des moyens légaux, à côté d'autres tendances de gauche non armée, dans un seul parti, s'est soldé par l'assassinat d'autour de 3 000 membres de la formation politique, des activistes de base aux candidats présidentiels.

[255] Véhicule tout terrain, 4x4, toutes marques confondues (le nom commercial Jeep s'utilise souvent comme nom commun désignant les tout terrain dans leur ensemble).

[256] Jaime Pardo Leal (1941-1987) : candidat de l'Union patriotique, parti politique issu des accords entre les FARC et le gouvernement du conservateur Belisario Betancur en 1984, à la présidence de l'État. Assassiné par des sicaires à la solde des trafiquants de drogue et des paramilitaires en octobre 1987.

[257] « *Curuba* » (*Passiflora tripartita*) : plante grimpante de moyenne et haute altitude dans la zone équatoriale des Andes. Son fruit, du même nom, est très consommé en Colombie et également apprécie en Équateur et au Pérou.

[258] « *Cachucha* » : (Col.) casquette.

se donner de l'importance. « *Jacobo se sentó frente a la grabadora y nos atiborró de* ***discursos altisonantes que*** *no nos sirvieron para nada porque* ***carecían de sustancia*** » [*Trochas* : 200].

Le sociologue va jusqu'au point de mettre en question la propagande que les FARC produisent pour défendre leur cause et leurs agissements. Il ose désigner de tels produits médiatiques comme un « éloge de la violence » et va encore plus loin en comparant les cérémoniels martiaux des troupes rebelles, dans la vidéo qu'il a visionnée, à ceux des soldats soviétiques ou, encore, à ceux des troupes allemandes pendant la Seconde guerre mondiale. Cette analogie entre certains comportements de la guérilla et la façon d'agir des nazis, situés à l'autre extrême du spectre politique, fait preuve d'une sévérité inattendue chez un intellectuel de gauche, critique du pouvoir et favorable au dialogue.

> **Esa noche nos mostraron un video**, llamado "Aquí estamos, Putumayo", sobre un ataque de la guerrilla a los campos militares de El Azul en el río Putumayo. **Nos pareció un elogio a la violencia, pero además mostraba a la guerrilla marchando a paso de ganso como si fueran tropas soviéticas o nazis**. Con franqueza y evidente fastidio se lo dijimos a Cano. Quedó en silencio un rato y nos respondió con tristeza: "**Es que la guerra es monstruosa**" [*Trochas* : 209].

Alfredo Molano laisse ainsi percevoir qu'il ne cautionne pas systématiquement les idéaux ni, encore moins, les exactions ni des guérillas. S'ils ne veulent pas répliquer le système qu'ils visent à renverser, les mouvements alternatifs et les groupes rebelles doivent se prémunir contre les méthodes et les visées totalitaires, voire fascisantes, laisse-t-il entendre.

Dans un autre passage, celui-ci extrait de *Apaporis*, volume écrit et publié en 2002, huit ans plus tard que *Trochas*, l'écrivain sociologue revient sur ce qu'il juge une perte de cohérence idéologique et stratégique des FARC. Les séditieux auraient ainsi abandonné le travail politique d' « avant-garde » auprès des citoyens, fondé sur l'analyse des problèmes sociaux, économiques et politiques et sur la proposition de solutions, au profit d'une activité purement politicienne. Dans nombre d'endroits, les guérillas ont donc cessé de présenter une alternative au pouvoir hégémonique, pour devenir une instance dont le seul intérêt s'avère l'exercice ponctuel, local et vertical du pouvoir. « Prisonnière de son inertie, [la guérilla] a cessé de s'appuyer sur le peuple » et est même devenue « despotique » à l'égard des Amérindiens et des paysans, favorisant donc l'action des paramilitaires, proches du régime.

> **El interés** [des rebelles] **por convertirse en lo que otro tiempo se llamó la "vanguardia" parecía haber sido reemplazado por un interés meramente mecánico por el poder** y, por lo tanto, la prédica ideológica ha cedido paso al afán político. Quedamos con la sensación de que la guerra tiene ya presa a la guerrilla en su inercia y ésta hubiera dejado de apoyarse en la gente del pueblo. **Hay algo despótico en su relación social con los indígenas y colonos que ha sido aprovechado por sus enemigos acérrimos, los**

> **paramilitares**, como argucia para ponerse del lado de las víctimas, de los maltratados [*Apaporis* : 42-43].

Molano considère que la guérilla a joui du soutien populaire et a fait preuve, par le passé, d'une volonté de changement politique et social. Sur ce plan, sa perception des rebelles est positive ou, en tout cas, il trouve une raison à leur apparition et à leur existence. Cependant, l'écart de plus en plus fort entre les principes fondateurs et les pratiques actuelles prive le mouvement de crédibilité et d'appui, minant sa crédibilité, juge le sociologue.

4.1.6 Le discours magico-réaliste : de l'improbable au merveilleux

> *"(...) Todos entendieron lo que Margarita en su agonía eterna había dicho y se prepararon para el mal que seguía al mal"* [*Caimán* : 130].

Arrêtons-nous quelques pages sur les phénomènes pour lesquels manquent les explications vérifiables ou plausibles, logiques et rationnelles. Autant les mythes et légendes que l'univers onirique optent pour des interprétations non logiques des êtres et des faits. La démarche magico-réaliste, comme l'adjectif le laisse entendre, a recours à un modèle interprétatif similaire, en associant le vraisemblable, voir le réel, à l'irréel. Quelle fonction remplit donc l'irréel ? Selon le critique Christian Chelebourg :

> **[I]l déforme les images fournies par les sens en se fixant pour seule règle de réaliser ses désirs**, fût-ce en ignorant les contraintes élémentaires apprises au fil de l'expérience [Chelebourg 2006 : 18].

L'irréel propose ainsi d'autres d'autres interprétations et démarches en vue d'appréhender et d'expliquer les perceptions. Même irréalisables, ces mécanismes stimulent l'imagination, servent à construire des imaginaires et permettent une métaphorisation de l'expérience. Le récit onirique et hallucinatoire utilise plusieurs éléments que nous pouvons considérer comme des stéréotypes, c'est-à-dire des corrélats quasiment inévitables. Parmi eux, nous trouvons le désert, ou les territoires extrêmement chauds et arides, la sensation d'isolement dans des espaces non insulaires, les mirages et autres hallucinations. Dans ces lieux et temps surviennent des faits qui contrarient les critères de l'existence concrète : la lucidité et les lois de la physique sont défiées, voire contournées.

Nous glissons inévitablement, le voulant ou non, vers des démarches narratives et styles proches du genre magico-réaliste, qu'on le désigne comme « réalisme magique » ou comme « réel merveilleux ». Dans ces deux genres le quotidien, le factuel, côtoie l'improbable, l'invraisemblable, voire le monde mythique, en s'appuyant variablement sur des référents historiques. Les personnages rendent compte d'expériences dont le contenu et le mode

d'expression nous situent entre le réel et l'inhabituel, l'irréel, le rêve, le délire. On est donc entre la réalité « à proprement parler » (car il ne s'agit pas là de la mimésis de la réalité) et un domaine autre que le réel. Les frontières entre ces deux espaces étant plus floues qu'elles n'y paraissent, la critique littéraire dans son ensemble peine toujours à tracer une limite. Le problème s'était déjà posé à d'autres moments et latitudes, dans les arts picturaux et aux temps du surréalisme, au début du XXème siècle, entre autres.

Nous observons cette envie de dépasser le réel, accompagnée de tentatives de définition de ce nouvel espace chez les poètes surréalistes, notamment chez Louis Aragon, pour qui « [l]a réalité est l'absence apparente de contradiction. Le merveilleux, c'est la contradiction qui apparaît dans le réel » [Aragon 1925 : 30]. Plus tard, pour préciser cette incursion vers le merveilleux, le poète affirme qu'elle « naît du refus d'une réalité, mais aussi d'un nouveau rapport, d'une réalité nouvelle que ce refus a libéré » [Aragon 1993 (1965) : 32]. Michel Leiris, lui-même membre pendant plusieurs années du mouvement surréaliste, place « le merveilleux » à l'endroit de la conjecture et de l'étonnement, sans nous préciser – du moins pour l'occasion – si l'une et l'autre tiennent de l'improbable ou de l'impossible.

> C'est aux dernières limites du possible, sur les confins les plus lointains des apparences, (…) voire même au-delà, **dans cette région où ne peut plus se rencontrer que la conjecture audacieuse ou bien plutôt l'étonnement sans mesure**, que s'effectue la plus profonde et la plus énigmatique peut-être des démarches que tente l'esprit de l'homme, celle par qui s'élabore secrètement **le Merveilleux**. [Leiris 2000 : 39].

Plus tard, le critique littéraire russe Tzvetan Todorov postule que la typification d'un événement comme merveilleux ou comme « étrange » dépend autant de la façon dont le perçoit le personnage qui s'y implique que de la manière dont le juge le lecteur.

> S'il [« il » peut évoquer autant le lecteur que le personnage] décide que **les lois de la réalité demeurent intactes** et permettent d'expliquer les phénomènes décris, nous disons que la l'œuvre relève d'un autre genre : **l'étrange**. Si, au contraire, il décide qu'on admette de **nouvelles lois de la nature**, par lesquelles le phénomène peut être expliqué, nous entrons dans le domaine **du merveilleux** [Todorov 1976 : 46].

L' « étrange » relève donc du crédible bien que peu probable, c'est-à-dire du réalisable au vu des lois – de la physique, de la chimie, etc. – qui régissent le monde réel. Le merveilleux va à l'encontre de telles lois et en propose l'existence d'autres, inédites. Plus récemment et dans le contexte de la littérature latino-américaine, le critique littéraire états-unien Seymour Menton insiste sur la distinction nécessaire entre le réalisme magique et le réel merveilleux. D'abord, il cite les mots du peintre hollandais Pyke Kosh, pour lequel « *El **realismo mágico** se basa en la representación de lo que es **posible pero improbable** (…)* ». S'y fondant, S. Menton fournit sa

propre définition des deux courants. Pour lui, la présence d'éléments fantastiques associés aux cultures amérindienne ou africaine détermine le réel merveilleux, tandis que le réalisme magique, en Amérique latine et partout ailleurs, rend compte d'éléments inattendus, atypiques ou improbables, mais réels.

> En la literatura hay que distinguir el realismo mágico, no sólo del surrealismo sino también de los fantástico y lo real maravilloso. (…) cuando los sucesos violan las leyes físicas del universo, como en *Aura* de Carlos Fuentes, la obra debería clasificarse de fantástica. **Cuando esos elementos fantásticos tienen una base folclórica asociada con "el mundo subdesarrollado"** [c'est nous qui soulignons et mettons aussi l'expression entre guillemets] **con predominio de la cultura indígena o africana, entonces es más apropiado utilizar el término inventado por Alejo Carpentier: lo real maravilloso**. En cambio, **el realismo mágico, en cualquier país del mundo, destaca los elementos improbables, inesperados, asombrosos PERO** [C'est Menton lui-même qui emploie les majuscules] **reales del mundo real** [Menton 1998 : 30].

La spécialiste en littérature latino-américaine Maryse Renaud, dans son texte qui évoque l'essor, le déclin et un certain resurgissement de ce style d'écriture et de perception du monde en Amérique latine, traite de l'origine de la notion de « réalisme magique ». Celle-ci a été employée pour la première fois par le critique allemand Franz Roh, pour faire allusion aux tableaux du néo-expressionisme allemand. Issue du domaine pictural, l'expression est adoptée plus tard, dans le contexte littéraire latino-américain, par le Vénézuélien Arturo Uslar Pietri.

> El "**realismo mágico**", fórmula que finalmente prevaleció (usada por Uslar por primera vez, en 1949, en *Letras y hombres de Venezuela*), también fue llamado por él anteriormente "**realismo primitivo**" (en 1945), "**lirismo objetivo**" y "**realidad intuitiva del hombre**". Estas formulaciones sucesivas, que recuerdan implícitamente el origen pictórico del realismo mágico, resultan harto reveladoras de la esencia del realismo mágico literario. Para la literatura mágicorrealista, **los fenómenos objetivos constituyen el punto de arranque de la observación, pero es la subjetividad del creador, es la mirada, la focalización la que altera la tradicional visión realista mimética, fotográfica**. Son la intuición, la emoción, la interioridad, el lirismo, la imaginación, el onirismo, los que permiten la transfiguración de lo representado. A nivel colectivo son las leyendas, los mitos, los símbolos de que se nutre la cultura popular, los que hacen posible la visión mágica de la vida cotidiana y la historia [Renaud 2010].

D'après le Bolivien Edmundo Paz Soldán [2008 : 35-42] et le Cubain Leonardo Padura, cité par Paz Soldán, la différence essentielle entre le « réalisme magique » et le « réel merveilleux », s'il en existe vraiment une, repose sur deux éléments : d'une part, la présence de l'information historique dans le texte ; d'autre part, le positionnement devant les faits et les êtres irréels ou invraisemblables. Le réalisme magique évoque l'histoire plus implicitement, tandis que les références historiques du réel merveilleux s'avèrent plus explicites. L'atmosphère onirique, irréelle ou absurde du réalisme magique englobe autant les personnages que le narrateur, même s'il est extradiégétique. Le narrateur ou le personnage central du réel merveilleux prend de la distance vis-à-vis de ce dont il parle ; son attitude s'avère plus « lucide » que celle des (autres)

personnages. Ce sont ces derniers qui perçoivent ou qui vivent vraiment les expériences irrationnelles ou irréelles [Paz Soldán 2008 : 40].

Moult événements, situations et anecdotes susceptibles d'être interprétés comme propres au réalisme magique paraissent dans *Caimán*. Leurs narrateurs et protagonistes sont originaires du nord du pays, de la zone des Caraïbes. D'abondants espaces, comme les paysages, les villages et les endroits comme les maisons et les rues, souvent caractérisés par la chaleur et par la quiétude excessives, nous rappellent les lieux des récits de Gabriel García Márquez, voire de Juan Rulfo. En outre, les actions et les comportements atypiques des personnages, la progression temporelle en apparence cyclique et répétitive, les faits difficiles à expliquer surviennent fréquemment. Certains, considérés de prime abord comme surnaturels s'avèrent banaux à postériori ; certains personnages prédisent des situations complètement inattendues ou inimaginables ; l'enchaînement des faits semble marqué par l'absurdité.

À une époque, le village de Soplaviento a connu une période de grande prospérité, pendant laquelle ont été créées de nombreuses industries et ateliers ; les riches se montraient généreux et magnanimes à l'égard des pauvres et un certain bonheur régnait. L'un des patrons les plus célèbres s'appelait don Julio, propriétaire de l'atelier de production de beurre en boîte. Un jour, son produit, si exquis et raffiné, a été récompensé rien de moins que par le Vatican, à Rome. En guise de remerciement, don Julio a voulu offrir tout un lot de beurre au Pape, mais cette idée a mal « tourné ».

Nous voici devant une situation atypique : le prix octroyé au beurre du village par le Saint-Siège. À cela s'ajoute l'accumulation de faits banaux, mais présentés de manière caricaturale, provoquant ainsi une expectative croissante : « il y a eu des cris, des feux d'artifice, voire des gens évanouis » par l'émotion et la ferveur. En effet, un produit du terroir et des gens qui l'habitent, dans un coin perdu d'un pays quelconque, mais plein de croyants dévoués, sera plébiscité par le Pape et ses acolytes. Le tout se solde par un dénouement imprévu et cocasse : les membres du jury « ont failli s'évanouir », non pas par la ferveur, mais à cause de la puanteur du beurre, décomposé après une longue traversée en mer. Surprise, exagération, humour et dénouement inattendu, sans pour autant aller à l'encontre du crédible, du vraisemblable, comme l'indiquerait T. Todorov pour parler de ce qu'il appelle « l'étrange ». Selon le classement proposé par S. Menton, cette histoire de beurre relève du réalisme magique : elle évoque certes une série d'événements peu probables, mais n'a pas recours au surnaturel ni ne contraire le fonctionnement du monde réel.

- **Don Julio metió en el compartimiento una caja de latas de mantequilla**: **la mitad para la Congregación del Santo Oficio, como le aconsejó el señor cura, y la otra mitad para el jurado**. **El pueblo comenzó a mover los pañuelos y las mujeres a secarse las lágrimas**, y cuando don Julio sacó la mano por la ventana **hubo gritos, pólvora y hasta desmayados**. Don Julio había pagado doce cajas de ron para que el pueblo lo acompañara, pero las cosas no salieron como estaban previstas.

- ¿Por qué?

- Porque imagínese que **el barco dio muchas vueltas por las Antillas y por las Canarias**, **y al llegar a Roma, cuando el hombre destapó las cajas, los asistentes casi se desmayan**. La mantequilla, de tanto aguantar, olía a muerto, y el jurado terminó por declarar desierto el premio (…) [*Caimán* : 48-50].

Dans le même volume, une lettre de don Vidal González à sa bien-aimée relate l'anecdote du jour où l'aiguilleur du chemin de fer qui passe par Soplaviento s'est endormi :

Soplaviento también tiene su historia. **Hace algunos días el *suichero* [259], don Luciano, se tomó unos rones y se le olvidó cambiar la dirección del *suich***, ese aparato que hace que el tren coja para un lado o para el otro, igual a las cascaritas que pone el destino.

(…) **El tren no pitó ese día, como lo hacia siempre, y eso me hace pensar que también el maquinista venía dormido**. (…) La máquina iba loca y el maquinista dormido, hasta que fue a estrellarse con el montón de tierra. Gracias a Dios estaba floja y así la máquina entró completamente entre ella hasta quedar completamente cubierta, amortiguando el golpe y evitando que se descarrillara.

(…) **Nadie se acordó del maquinista**, porque no era del pueblo y ni siquiera conocido, hasta que alguien preguntó por él y entonces todo el mundo comenzó a sacar la tierra de encima de la máquina, para ver cómo había quedado el cadáver y poder hablar de eso en los siguientes años. (…) **Retiraron todos los escombros, pero el señor maquinista nunca apareció, ni vivo ni muerto, ni dormido ni despierto**. (…) y entonces comenzó la gran discusión. (…) la discusión entre unos y otros se fue acalorando y al rato, de vuelta al pueblo, todos comenzaron a tomar ron. Se hicieron partidos y hasta había jefes de uno y otro bando, **y como en el pueblo de Soplaviento no hay conservadores, que son los partidarios del orden, el pueblo se dividió entre los amigos y los enemigos de doña Eufracia** [*Caimán* : 51-53].

Tout commence par un fait à la fois anodin et grave, lorsque l'aiguilleur, un homme capable de contrôler le destin, s'endort. L'incident devient de plus en plus dramatique, non pas en raison de l'accident ni de l'éventuelle victime, ignorée au début, et disparue sans explication logique. Ce sont les conjectures contradictoires sur le sort du machiniste qui provoquent la division et l'affrontement entre les habitants du village. Dans cet enchaînement de faits, aucun aspect n'échappe à une éventuelle explication logique, plausible. Cependant, le récit exploite l'absurde en raison du mystère, non résolu, de l'homme introuvable. Le récit ne rentre pas dans la catégorie du « merveilleux », tel que le définissent T. Todorov et S. Menton, ce qui, au

[259] « *Suichero* » : aiguilleur. « *Suiche* » (de l'anglais « *switch* ») : interrupteur, disjoncteur, mécanisme d'aiguillage.

passage, n'enlève rien de son intérêt, de sa tension ni de sa richesse : il reste pourtant « étrange », pour reprendre le terme du critique russe.

Plus loin, dans *Margarita o el oficio de morirse*, la narratrice explique la façon dont les chemins de fer et la navigation ont permis le contact de Soplaviento avec le monde extérieur, ce qui a transformé, voire bousculé, le quotidien et la mentalité des habitants.

> **Una tarde llegaron a Soplaviento las sombras chinas**, que *descrestaron* [260] a todo el mundo y a muchos hicieron creer que se podían quedar a vivir para siempre en el pueblo; otro día, mucho después de que pasara el presidente Olaya, llegó **una vitrola** que trajo un turco y en la que **por primera vez se oyó la voz de un muerto, el gran Caruso**. La gente se había acostumbrado a que **llegaran en tren o en barco cosas que nadie imaginaba** [*Caimán* : 128].

L'irruption des nouvelles inventions, médias et styles de vie contribue à mêler fiction et réalité. Les deux se combinent au point de confondre les individus, éblouis par tant de nouveautés. C'est pourtant la réalité, étonnamment ressemblante à la fiction, cinématographique, qui fait irruption et qui s'impose, comme dans l'exemple ci-dessous :

> Aparecieron primero unos **números patas arriba**, en medio del silencio general, y luego fueron saliendo de los parlantes sonidos roncos que acompañaban desde la distancia a las figuras que se perfilaban detrás de la sábana: un barco a todo vapor en medio del mar. (…) De golpe, no obstante, **la sábana comenzó a temblar, porque el barco se había estrellado contra una montaña blanca**. El estruendo era horroroso. Los niños gritaban y las mujeres corrían sin saber para dónde, el barco se comenzó a inundar y el pueblo también: **la calle era un mar** (…) [*Caimán* : 129].

Les habitants du village subissent une inondation juste au moment où ils regardent un film d'aventures maritimes. La présence des chiffres à l'inverse, habituelle dans les projections, évoque une sorte de prédiction cabalistique. La véritable inondation prend ainsi la forme d'un incroyable effet spécial, plus réaliste encore que la 3D en vogue dans les années 2010. Le navire du film flotte sur la vraie mer et s'incruste dans les spectateurs. L' « étrange », autrement dit le réel improbable et en quelque sorte imprévisible, propre au réalisme magique, se mêle au « merveilleux » au sens que T. Todorov accorde aux motx.

Nous nous voyons dans une situation curieuse, autant sur le plan du contenu que sur le plan critique et interprétatif : comme nous le disions, T. Todorov suggère que le caractère « étrange » ou « merveilleux » attribué au récit dépend de la façon dont les personnages ou le lecteur, ou ces deux instances, jugent les événements et les êtres. Ici, l'inondation de la salle de cinéma, précédée de l'apparition de mystérieux chiffres à l'envers et du soi-disant tremblement

[260] « *Descrestar* » : (Col.) épater.

de terre, constitue un fait merveilleux pour les personnages, tandis que le lecteur peut sans difficulté le trouver certes improbable, plein de coïncidences hasardeuses, mais pourtant « naturel ». Cette différence de perception rend poreuses les dichotomies proposées par T. Todorov et par S. Menton, à une exception près, chez ce dernier : l'action se déroule dans une région influencée par les cultures amérindienne et africaines, bien qu'aucune allusion explicite à ces mythologies ne soit formulée.

Un autre passage nous convie à une cérémonie d'inauguration, non pas d'un service, mais de sa fin, dans un clin d'œil critique à l'absurdité des décisions et des actes politiques, ainsi qu'à l'action des compagnies et des intérêts étrangers. L'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, événement historique fort et déclencheur indirect de la suppression des chemins de fer, selon la narratrice, apparaît pourtant vague et lointain, hors de l'espace et du temps du récit.

> Y así, un día, **trajeron la noticia demorada de que habían matado a Gaitán**, el otro, a Jorge Eliécer. La compañía inglesa, temiendo otra guerra, ordenó levantar los rieles del ferrocarril y, muchos años después, **el ministro de obras públicas llegó a inaugurar el fin del tren** [*Caimán* : 132].

Les décisions découlant des choix politiques n'appartiennent aucunement au domaine du surnaturel et n'ont rien de merveilleux ; elles dépendent de « la nature humaine », pour ainsi dire. C'est pourtant l'oxymoron, la contradiction entre « inaugurer » et « fin » – normalement une inauguration entraîne le début ou la mise en marche de quelque chose – qui provoque l'effet « magique » d'irréalité ou d'absurdité. Dans un cadre ubuesque, les politiciens n'ont d'autre promesse à faire et résultat à montrer que des « non œuvres » : ils créent ou construisent des choses inexistantes ; ils défont ce qui existait déjà.

Corte est un recueil plus proche du genre testimonial à proprement parler ; l'identification des narrateurs et des personnages s'y effectue plus clairement et l'évocation du médiateur ne procède pas de manière parodique, comme dans *Caimán* et *Así mismo*. Cependant, des récits de *Corte* flirtent avec le réalisme magique : nous y retrouvons des occurrences comme celle de Melco. Penchons-nous sur lui et son amusante anecdote.

> **Él es valiente. En una ocasión cargó en un avión un lote de ganado para llevar a Bogotá**. El piloto venía *de afán*[261] porque estaba enamorado. No andaba en lo que andaba sino más allá o más acá. **Andaba como soñando**. Embarcó rápido el ganado y no lo bloqueó; prendió motores antes de que el Melco alcanzara a *echar divisiones*[262] en la barriga del avión, y despegó. El avión se enderezó y **el ganado, asustado, perdió el pie y se**

[261] « *Afán* » : (Col.) *Prisa. Ir, venir de afán ; tener afán*.

[262] « *Echar divisiones* » : installer des cloisons.

> **cargó hacia atrás todo de una vez**. **El avión quedó mal parado en el aire**. Las reses se fueron todas a la cola y no pudo coger altura, no pudo nivelarse y claro, así las alas *no le hacían*[263], era puro motor. El *bicho*[264] casi arrastraba la cola por la sabana y no pudo despegar. **Iban derecho a la muerte todos**. **Las reses no se quedaban quietas; se arremolinaban y no dejaban enderezar el aparato**. (…) Cuando el Melco vio que no *arriscaban*[265] se pasó a la cola por encima del ganado, saltando de res en res, y abrió la puerta. **Se hizo un hueco de aire en el avión y se chupó al ganado**. Al Melco casi lo arrastra, pero el hombre logró agarrarse a una varilla y ahí aguantó el vendaval. **Así, ya sin ganado, que quedó regado por todo san José, vuelto pura carne, el avión pudo enderezarse y coger ruta**. Entonces aterrizaron. Al Melco casi no lo pueden desprender de la varilla (…) [*Corte* : 245].

La seule façon dont l'intrépide Melco, dans le récit intitulé *Los mangos de San José*, peut éviter une tragédie provoquée par un pilote d'avion ébloui par l'amour, consiste à se défaire du troupeau qu'ils transportaient vers les villes de Villavicencio et Bogotá. Ainsi, Melco réussit malgré lui à faire voler des vaches au-dessus de la ville de San José. Cette situation ne revêt aucune explication surnaturelle : il est normal, en fonction des lois de la physique, qu'un corps, une vache par exemple, se déplace dans l'air vers le sol sous l'action de la gravité, après avoir été expulsée par un corps la contenant, comme un avion. Néanmoins, ce fait n'arrive vraiment pas souvent, il est improbable. Le proverbe anglais « *And pigs might fly!* » s'utilise pour exprimer l'impossibilité absolue, mais dans l'anecdote de Melco « *And cows might fly!* »[266].

D'autres ouvrages nous permettent de percevoir des situations assimilables aux schémas du réalisme magique. Le premier récit de *Así mismo* se déroule dans la mangrove du Pacifique. En cabotage, au cours d'une enquête de terrain, les chercheurs s'approchent d'un hameau près de la mer. D'abord l'attention des chercheurs est attirée par la présence d'une cathédrale, au milieu de la forêt, couronnée d'une grande effigie du sacré cœur de Jésus. Une fois débarqués, ils sont sommés de se présenter auprès d'une autorité militaire zélée et méfiante, pour s'identifier et justifier leur présence. Cette situation banale pour des chercheurs en sciences sociales n'ooculte pas l' « énigmatique indiscrétion » du présumé représentant des autorités.

Progressivement, les visiteurs se rendent compte du monde parallèle dans lequel résident le capitaine Cornelio et sa sœur, Juvita. Cet homme, à qui ils doivent prêter dans un premier temps allégeance en tant qu'autorité, finit par leur raconter une partie de sa vie et leur permet de partager sa réalité. La narration des chercheurs se transforme en une description d'objets

---

[263] « *Las alas no le hacían* » : les ailes ne suffisaient pas à maintenir la stabilité de l'avion ni à l'équilibrer.

[264] « *El bicho* » : l'insecte. Ici, par analogie, l'avion.

[265] « *Arriscar* », de « *risco* », rocher, sommet d'une colline ou montagne : s'élever, prendre de la hauteur.

[266] Un physicien, un ingénieur aéronautique, un biologiste ou un vétérinaire nous diraient « pas du tout ! ». Néanmoins, en sens figuré, les vaches qui tombent de l'avion « volent ».

hétéroclites dans un climat insolite. Cette énumération à la fois fidèle et cocasse des éléments qui composent l'étrange décor, dépeint une atmosphère qui n'est pas sans présenter une certaine analogie avec des ambiances magico-réalistes, voire surréalistes.

Cornelio communique avec des postes de contrôle lointains qui existent pour lui, pas pour ses visiteurs, grâce à des dispositifs qui, pour eux, ne sont que des travaux manuels décoratifs. Cornelio garde une base militaire, entourée de figurines de vierges et de saints faits à la main, pleine d'avions en bois également fabriqués par lui-même, stationnés ou en manœuvres de décollage et d'atterrissage. Ces aéronefs « produisent clairement la sensation d'être en plein vol », déclarent étonnés les chercheurs. Les casques militaires et l'armement, hostiles et inoffensifs à la fois, côtoient les saints et les parapluies ouverts. Un florilège d'extravagance et d'excentricité constitue le quotidien de Cornelio. Une réalité délirante, plus ou moins anodine pour lui, mais suscitant l'émerveillement des chercheurs.

Le monde du capitaine est peuplé de troncs d'arbre qui prennent la forme de grands navires de guerre ; le jargon militaire et le langage mystique se mêlent sans se confondre, du moins dans l'expression et dans l'esprit de Cornelio, en pleine zone humide tropicale. Dans les passages qui suivent, il évoque ses efforts pour apaiser les morts du cimetière, en vue de faire venir son amoureuse, Evergita, à l'aéroport que lui-même a construit pour l'occasion.

> Vamos para el cementerio, pero ustedes no tienen nada que tener porque **yo ya amansé los muertos**. Me costó mucho trabajo y sufrimiento, gasté muchos *alabaos*[267] y me tocó azotarlos con *vara de cristo*[268]. No hallaba yo lugar de vivir, ni de dormir, por estar azotándolos para que descansaran. Tuve que *hacer velas de tres días* [269] sin sueño hasta que los amansé. Ya todo está *santiado*[270] y ahora Evergita – que es la mujer que yo quiero, la reina de mis rincones – puede llegar.
>
> **Yo levanté el croquis del espíritu**. Pero eso es muy difícil, muy difícil, hay que sufrir mucho para poderlo alumbrar y para poderlo entender. Lo tengo enterrado allá, más abajo, donde están los aviones. No se preocupen, para allá vamos. Tocó hacer muchos aviones buscando que caiga aquí el de Evergita [*Así mismo* : 26, 27].

Après le quartier général de Cornelio, un monde de modèles réduits de navires et d'avions, des vierges, des femmes messianiques et des conflits hiérarchiques au sein d'une institution militaire moins imaginaire qu'elle ne le paraît, Alfredo Molano nous fait toujours

[267] « *Alabaos* » (de « *alabado*, *alabados* »): chants de louange aux saints, notamment Saint Antoine, et à Jésus, interprétés traditionnellement par les populations d'ascendance africaine, dans la côte pacifique colombienne.

[268] « *Vara de cristo* » : Il s'agit d'une plante dont le bois rappellerait celui utilisé dans la croix du Christ.

[269] « *Hacer velas de tres días* » : Passer la nuit blanche, en veillée, durant trois jours.

[270] « *Santiado* » (de « *santear* » ou « *santiar* »): soumettre quelqu'un ou quelque chose à l'action, présumée purificatrice, des saints ou des divinités qui s'y assimilent.

longer la côte du Pacifique. Plus au nord, dans le département de Chocó, nous faisons connaissance du malhonnête sergent Celso Perlaza, grâce au récit qui nous parle de son antagoniste Ernesto Mosquera, maire provisoire du village d'Itsmina. Mosquera s'engage dans un bras de fer pour retourner au village, dont il a été exilé, et pour se faire payer son salaire, que Perlaza s'était refusé de lui verser durant de longues années.

Non sans un brin d'humour, nous apprenons quelque chose au sujet de ce dernier. Son idée la plus brillante, en tant que représentant de l'autorité, et qui lui a valu l'estime du gouverneur départemental, a été de transformer la prison municipale en fourrière. Au début, la décision paraît logique du point de vue sanitaire, mais elle débouche sur un système de pression et de trafic d'influences exercé sur la population. Rien de surnaturel ne se produit, les événements sont banals, mais c'est la tournure qu'ils prennent qui devient absurde et cocasse.

> Entonces el Sargento decretó que en el municipio (...) todo perro debía tener papeles contra la rabia y todo marrano debía vivir amarrado. Al mismo tiempo mandó construir un coso de media hectárea para los marranos y agrandó la cárcel municipal para meter a los perros. **Los policías se dedicaron por completo a llevar perros a la cárcel y marranos al coso**. Después de setenta y dos horas, el Sargento los remitía y los legítimos dueños los perdían. **Poco a poco también, como no había cárcel donde meter a los presos, la gente fue cayendo en cuenta que había cambiado el sistema de multas y penas y que ahora todo se podía pagar con perros y marranos** [*Así mismo* : 38].

Dans *Así mismo*, caractérisé dans son ensemble par la brièveté de ses récits, teints d'onirisme, d'irréalité et de tension narrative, nous observons aussi *El estupor de general Santos Carmona*, récit qui réunit une série de caractéristiques particulières. L'action se déroule dans la Guajira, zone désertique dans laquelle nous retrouvons des indiens Wayuu et des « Turcs », appellatif donné par les habitants de la région aux immigrants libanais, syriens et palestiniens, beaucoup d'entre eux consacrés à la contrebande. Cette situation se présente autant dans la réalité que dans l'univers macondien. Le récit aurait été obtenu dans le cadre d'une recherche de terrain, mais de façon subreptice, par un tiers supposé étudiant en sociologie ou en anthropologie : le narrateur aurait donc été enregistré à son insu. L'auteur du récit reste donc impossible à identifier. Seulement deux traits nous en sont communiqués. D'une part, « il est tellement respecté qu'il s'agit du seule *alijuna*[271] écouté autant par les guajiros que par les Wayuu » ; d'autre part, « on le sent marcher sur la peine et sur l'amour ».

Le personnage central, le capitaine Santos Carmona, exerce son pouvoir dictatorial et dévoile sa froideur sans cérémonie et sans ménagement. Une paresse permanente, peu de mots,

[271] « *Alijuna* » : pour les Wayuu (population amérindienne qui habite la zone désertique et côtière des Caraïbes, entre la Colombie et le Venezuela), personne étrangère à leur ethnie.

la dextérité de son jeu de domino et surtout sa visée précise de tireur le rendent redoutable. Il aime « lancer des citrons dans l'air pour leur tirer dessus ». Voulant faire justice et venger les vexations et abus commis par le capitaine, la communauté choisit l'un des individus les plus vulnérables et obéissants, manipulé à tout moment par tous les autres, surtout par les plus riches et puissants. Ceux-ci voulaient éviter d'affronter directement le militaire ou de subir ses représailles en cas d'échec du plan. Cette faible personne parvient, contre toute attente, à tuer le capitaine, sur lequel il tire à trois reprises. Néanmoins, il s'avère que le meurtrier a raté les trois coups. Lui, comme les autres habitants, n'accorde aucun crédit à ce qu'il voit et prouve, y compris après avoir jeté des cailloux sur le corps toujours inerte : tout le monde craint une réaction foudroyante qui ne se produira pas. Ils finissent par se convaincre de la mort du capitaine, sans pouvoir la certifier ni l'expliquer.

Nous pouvons ressentir l'immobilité, le temps qui semble ne pas avancer, la quiétude qui semble même arrêter la décomposition, dans un endroit réputé par la chaleur excessive. En somme, la stupeur se rend perceptible, tangible. D'abord, la stupeur de tous les villageois ; puis, certifiée par le médecin légiste de fortune, celle du capitaine.

> **El turco dio la orden de llamar al médico de Nazaret para que certificara la causa del deceso**. De otra manera, la muerte del capitán no se oficializaría. (…) Miró el cadáver. Por cumplir con el ritual le abrió el ojo derecho, le tomó el pulso, luego lo volteó boca abajo y le levantó la camisa buscándole los orificios de entrada, o de salida. Nada. **El cuerpo del capitán estaba intacto**. Pidió una hoja de papel y en ella escribió sin mayores detalles:
>
> "A quien interese: **certifico que el capitán Santos Carmona murió de estupor**. El médico" [*Así mismo* : 94, 95].

Acte magique ? Événement merveilleux ? La justice qui se sert des moyens du faible sur le plus fort ? Nous voilà à nouveau poussés vers les frontières poreuses entre le « réalisme magique » et le « réel merveilleux ». Le capitaine est peut-être mort d'un infarctus ou d'une rupture d'anévrisme, situation certes peu probable, mais toujours possible, donc « étrange », comme dirait T. Todorov : c'est « magique », mais c'est « réel ». Pourtant, pour les personnages, à commencer par le tireur, et éventuellement pour le lecteur, le fait peut relever du miraculeux, du surnaturel, donc du « merveilleux » ; une sorte d'intervention *Deus ex-machina*, hors de toute logique narrative et naturelle.

Rosalba, narratrice de *Cartas* [*Caimán*] constitue un cas particulier : apparemment extérieure aux événements traités dans les lettres qu'elle lit et explique, ces faits déterminent pourtant le parcours de sa vie. Dans le cas du récit sur le capitaine Santos Carmona, le narrateur – le seul blanc ou métis vraiment respecté par les Amérindiens – et le rapporteur – qui s'est

emparé du récit – semblent être les seuls individus « lucides » ; ils sont extérieurs à l'argument de l'histoire. La frontière entre les versants de l'écriture magico-réaliste demeure toujours floue : en effet, voir des vaches dans le ciel peut être considéré « étrange » – donc réel malgré le caractère inhabituel du fait –, mais aussi merveilleux – donc irréel, « fantastique ». En revanche, il est tout à fait normal, naturel, logique dans une perspective clinique, que Vitriolo [*Cosas*] subisse des hallucinations après l'inhalation prolongée de la fumée de cannabis ou qu'un paysan du centre du pays installé en Amazonie hallucine, lui aussi, lors d'une cérémonie de purification à laquelle il assiste pour la première fois. C'est l'univers construit lors de ces hallucinations qui appartient au surnaturel.

Le premier chapitre de *Cosas* réunit les différents témoignages recueilles par Alfredo Molano et l'équipe de chercheurs ont collectés dans la réserve forestière de la Macarena. Deux personnages rapportent leurs expériences hallucinatoires, produites autant par le cannabis que, sur un tout autre plan, par le Yagé. Dans le premier cas, le personnage est obligé par les autorités à incinérer la drogue qu'il produit et vend, mais qu'il ne consomme pas. Comme l'ajoute A. Molano, en marge du récit, le cannabis n'a procuré à Vitriolo rien d'autre qu' « une expérience hallucinante », mais non moins réelle :

> **Estaba contento porque el comprador iba a venir por las 200 o 400 arrobas** [de feuille pressée et séchée de cannabis] el lunes siguiente. **Todos nos veíamos felices** y hasta compramos buen whisky. Al otro día, es decir, el domingo – ¡En qué guayabo que andábamos! –, me despertaron los perros. Yo me asomé por la ventana y **vi eso verde, verde, pero de puros *tombos*[272]**. ¡El *tomberío* regado! Yo dije: me llevó *el Putas*[273]. ¿Qué hacemos ahora? Será abrirles antes de que se animen a romper el rancho.

Il bascule rapidement de l'optimisme à une gueule de bois, teinte de peur et d'angoisse, non seulement à cause du whisky bu la veille, mais surtout par l'arrivée soudaine des policiers. À l'occasion, il dresse un jeu de mots et de sens autour du vert : le vert, en effet, est la couleur de la jungle, du cannabis, mais aussi celle de la police. Tout se confond. Torturé, il finit par dévoiler aux agents où se trouve la cachette.

> Ellos *patasarribaron* [274] todo y como no encontraban nada, me sacaron por delante, para el caño. Allí, me "colgaron" hasta que les dije dónde estaba la caleta. El que mandaba fue a mirar y como a la hora volvió y me dijo: "**Bueno, malnacido, si mañana vuelvo, y encuentro esa yerba ahí, las tiene conmigo. Tiene que quemarla** (...)".

[272] « *Tombo* »: (Col.) péjorativement, agent ou officier de police.

[273] « *El Putas, el Patas* » : (Col.) le diable. Par extension, quelqu'un qui excelle dans son domaine.

[274] « *Patasarribear* » : (dérivé de l'adverbe de manière « *patasarriba* » : « *de revés*, *al revés* ») mettre par dessus dessous, fouiller de fond en comble.

Il procède à donc l'incinération et par inadvertance en inhale la fumée. Quelques minutes plus tard, ses jambes poussent à l'infini et s'élèvent dans l'air. Légères et flottantes, en retombant elles font pourtant trembler la terre. « Les secousses changent de couleur » dans une sorte de synesthésie et le sang bout lors d'une rêverie proche du délire.

> Al otro día, (…) fui a **quemar mi trabajo**. Me daba pena, pero tocaba porque los *tigres* [275] iban a volver; comencé a quemar poco a poco. Cuando llevaba dos *bultos* [276], me dio como una *moridera* [277], coma un abandono del cuento, que no podía tenerme en pie. Me acosté, **las piernas comenzaron a crecerme y a crecerme y a crecerme**; abrí los ojos y no era embuste: **las patas estaban lejísimos**, tenían metros y metros. **Traté de levantar una, parecía de paja**; **se subió por el cielo** y cuando cayó, despacio, despacio, **hizo temblar el suelo**. **Sentí el temblor en la cabeza**. Entonces comenzó la *torre*[278]; **el temblor** se me quedó dentro, y hacía vueltas por una parte y otra, **se volvía verde y rojo**. Cuando vi el rojo comencé a sentir la sangre por todo el cuerpo, alocada y desbocada, de un lado a otro. De la cabeza a los pies, de los pies a las manos, al cuello, corriendo, como si la estuvieran persiguiendo. La cosa debió seguir, porque cuando yo volví, estaba ya de noche. Me despertó *la seca y el filo* [279]. Me sentía capaz de comerme todo el yucal y de *tomarme*[280] todo el caño. **Entendí que la yerba me había vuelto loco** y, también, por qué el cabo [le caporal de police] no había quemado él mismo la yerba, ¡sino que me había mandado a mí! [*Cosas* : 115].

La deuxième situation découle d'un acte volontaire de purification de l'âme par des rites amérindiens. Tout tourne autour d'un événement apparemment anodin qui arrive à un personnage anonyme, un colon, comme beaucoup d'autres, installé dans la forêt tropicale. Venu du centre-ouest du pays avec sa femme, ils se consacrent au travail. Elle semble néanmoins le tromper et lui porter préjudice sans qu'il comprenne exactement comment : certainement, sa santé et son état émotionnel et mental se détériorent. Il décrit sa faiblesse hyperboliquement : « j'étais si maigre que je devais fixer mes caleçons avec du scotch » ; « Je sentais comme si j'avais dans la tête un ventilateur, dont les hélices découpaient en tranches tout ce que je regardais ». « Les médecins n'y comprenaient rien : pour eux, je n'avais rien ». « Mes économies partaient comme si j'avais un trou dans la poche ». « J'allais mourir fou ».

> **A los pocos días comencé a sentirme débil, débil**. Por la mañana no me podía parar. Creí que era el paludismo. **Fui donde el médico y nada: estaba saludable**. Pero la debilidad me seguía. **Eché a sentir como si tuviera un ventilador dentro de la cabeza**.

[275] « *Tigres* » : Nom, parmi d'autres, donné aux commandos ou aux forces spéciales de la Police.

[276] « *Bulto* » : (Col.) sac.

[277] « *Moridera* » : ennui extrême, dépression, envie de mourir, délire de mort. Le masculin, « *moridero* », enferme un autre sens : lieu pour mourir, lieu qui provoque l'envie de mourir.

[278] « *La torre* » : (fam., pop.) la tête.

[279] « *La seca y el filo* » : "*la sed y el hambre*". La soif et la faim.

[280] « *Tomar* » : (Col.) boire (utilisé systématiquement à la place de « *beber* », beaucoup moins fréquent, et davantage que les autres sens du mot – prendre, saisir –).

> **Las aspas pasaban y cortaban en pedazos lo que yo estuviera viendo**. Iba a comer y me cerraba todo por dentro, no me entraba ni un caldo de zuro. **Me fui poniendo flaco, flaco; tan flaco que los calzoncillos tenía que amarrármelos con esparadrapo**, y ese maldito ventilador en la cabeza dando vueltas, vueltas... **pensé que me iba a morir loco**. Los médicos no entendían ni acertaban con nada; los ahorros se fueron como si tuviera un hueco en el bolsillo [*Cosas* : 180].

Une connaissance lui suggère d'aller consulter un guérisseur traditionnel amérindien qui se comporte, du moins au début du traitement, comme un psychanalyste.

> Los indios del Putumayo son muy famosos; un conocido me dijo: "Para como está, nada pierde en ir donde un *curiaca* [281]". Allí fui a parar. **Le conté al curiaca todo lo que me pasaba**. Antes de que él aceptara tratarme, duré como ocho días *echándole carreta* [282] entre las **orejas y él apenas meneaba la cabeza de un lado al otro**, sin chistar nada. Al fin habló: lo curo por tanto. Acepté, me hice paciente del indio. Me dijo: "Tiene usted que tomar *Yagé*, **el yagé es una historia que enseña sin enseñar**, pero antes tiene que limpiarse el cuerpo". **Me llevó a coger un bejuco**. **Duramos metidos entre el monte tres días**. **El iba diciéndome: un pedazo de éste y otro de éste**. Luego volvimos a la maloca y **me puso a machacarlos**. Machaqué y machaqué esa mazamorra hasta que dijo: "No más". Eran las 11 de la mañana. Me encerró en un cuarto oscuro a descansar; no podía moverme. **Acostado estuve hasta las 9 de la noche, en silencio, todo pintorreteado y con ojos que miraban sin hablar**. Fuimos a sentarnos debajo de un árbol, prendió una *libra*[283] de *espermas*[284] y me hizo barrer debajo del árbol, hasta que no quedó ni una sola hoja seca. Todo en silencio. Llegaron después otros indios con la mazamorra. Se sentaron y el curiaca comenzó a repartirles yagé. Me tocó a mí; me mandé el *pocillado*[285] sin aliento. Yo nada sentí. Me miró el hombre y volvió a servirme otro. Me lo mandé. **Me quedé mirando los ojos del curiaca** [*Cosas* : 180-181].

Après une préparation minutieuse, pendant plusieurs journées, consistant en l'ingestion de différentes plantes, en l'isolement, en la pratique de certains rites, il prend deux doses de yagé sous contrôle du guérisseur et d'autres Indiens. Il commence à halluciner.

> **Detrás del curiaca había una culebra muy grande, más detrás una tortuga más grande todavía**. **Comenzaron a pelear**, la culebra a picar a la tortuga y ella a no dejarse. La culebra le hacía el viaje y ella se metía en la [sic] caparazón sin más. **Uno ahí ve lo que necesita ver**. Cuando los animales estaban por matarse, el curiaca fue y amarró a la serpiente. Yo me oriné en los pantalones y me comenzó un vómito por dentro que no me cabía. **Sentí que iba a volar, pero el hombre me detuvo. El veía todo lo que yo veía y todo lo que yo iba a ver**. **Él dominaba el tiempo**. **Miramos una guayaba que estaba por caerse y salió de ella un ángel azul**, un elemental, que es el alma de las plantas. El curiaca lo llamó y él se sentó al lado de todos. **La culebra comenzó a gritar, eran gritos como de ella, mi mujer, y entonces el hombre la azotó con un ramo de siempreviva, la azotó duro**. Ella se soltó y él me dio otro pocillado de yagé. Sentí que me

[281] « *Curiaca* » : *curandero*. Guérisseur.

[282] « *Echar carreta* » : parler sans arrêt d'un sujet quelconque. Par extension : mentir.

[283] 500g.

[284] « *Esperma* » : (Col.) bougie. L'expression « *prendió una libra de espermas* » se traduit donc : « il a allumé un demi kilo de bougies ».

[285] « *Pocillado* », dérivé de « *pocillo* » – à son tour dérivé de *pozo* – : (Col.) tasse. Quantité d'une substance suffisante à remplir une grande tasse.

> rociaba algo en la cabeza. La doña se levantó adolorida por los azotes y se fue para el cementerio. Allá caímos con el curiaca [*Cosas* : 181-182]

Il observe des êtres fantastiques et sa femme transfigurée en serpent. Il la voit exerçant des pratiques de sorcellerie. Elle arrache ses poils pubiens et génitaux, les trempe dans ses menstrues, les brûle et les mélange avec de la terre du cimetière du village, jusqu'à en former une boulette qu'elle fait manger à son conjoint sans qu'il s'en aperçoive. Il est impossible de dater les manœuvres de sa femme, mais le guérisseur prétend tout avoir vu au cours de la prise du yagé – le patient hallucine, le guérisseur aussi. Plus tard, durant la cérémonie de purification, l'homme vomit une boulette, celle que la femme lui aurait fait avaler, mais beaucoup plus petite. « C'est le yagé qui m'a purifié » dira-t-il.

> **Ella recogió una manotada de tierra de una tumba recién tapada, se arrancó unos pelos de sus partes y los quemó**. **Tenía mensual** porque se la vimos. **Mojó los pelos en sangre y luego los quemó**. **Mezcló las cenizas con un poco de tierra, hizo una bolita y al otro día me la echó en el chocolate al desayuno**. **El curiaca vio todo**. **Se dio cuenta de todo**. Me dio un frío como si estuviera en el páramo de Sumapaz, con nada me alentaba. El ayudante me pasó una cobija y me arropé con ella. **Entonces vomité hasta que me salió la bolita**. Estaba mucho más chiquita que cuando ella la echó en el pocillo. **A medida en que la bolita se iba derritiendo, yo me iba secando**. Ese era el cuento. Me vine despertando a los 3 días. El curiaca no me había dejado solo. Me sentía aliviado, descargado. **El yagé se encargó de limpiarme**. **Uno vive ciego y el yagé lo hace ver** [*Cosas* : 183].

L'homme quitte sa femme, mais il éprouve des difficultés économiques. C'est pourquoi il retourne chez le guérisseur. Après l'ingestion du yagé, il hallucine et se voit dans un endroit inconnu, « solitaire et vert », accompagné par l'Indien. La tâche que celui-ci lui impose consiste à partir ailleurs, jusqu'à trouver un endroit identique au paysage rêvé. Un endroit paradisiaque, presque utopique. Le lieu où il se trouve au moment de l'entretien. Il n'y cumule pas forcément beaucoup d'argent, mais manifeste avoir retrouvé son bonheur. Cette histoire rappelle le schéma des contes merveilleux proposé par Vladimir Propp : une sorte de héros (le paysan) connaît le malheur et la maladie (provoqués par sa femme). Il doit affronter des épreuves (quitter sa femme, partir ailleurs), épaulé par un adjuvant (le curiaca), à l'aide d'un élément magique (le yagé), afin de retrouver l'équilibre (une vie paisible).

> **La plata no se *amañaba*** [286] **conmigo**. Peso que cogía, peso que se iba; entonces volví al Putumayo a ver al curiaca. Me dio otra vez bejuco, en la misma forma que antes. La película era otra. **En el sueño del yagé él me acompañó a una tierra solitaria y verde, llena de animales que cantaban y de aguas que brotaban; había sol y luna al mismo tiempo; todo el mundo se miraba alegre y con risa**. El curiaca me la mostró desde lejos, y me dijo que para allí tenía que coger. Así fue como llegué al Duda, buscando lo que él me había mostrado. **Aquí vi los mismos parajes que el hombre me había mostrado en el**

[286] « *Amañarse* » : (Col.) s'habituer ; s'accoutumer.

> **viaje**, entonces me quedé a trabajar y a buscar la felicidad. Los curiacas son muy poderosos, no saben todo lo que tienen, o saben, pero como no son políticos, no les importa ese poder sino el otro, el de ellos [*Cosas* : 184].

Feuilletons maintenant le texte *Trochas*. Sans nous arrêter trop longtemps sur le versant de l'expression magico-réaliste dans lequel nous devrions classer le rebelle Jacobo Arenas, évoquons à nouveau ce personnage entièrement historique, mais légendaire, aussi absurde que factuel, membre emblématique des FARC[287]. Alfredo Molano dépeint Arenas, compagnon permanent d'aventures du célèbre *Tirofijo* et co-fondateur de l'organisation armée. Arenas, personnalité antithétique, s'affiche à la fois ridicule et magnanime, certainement hors du commun, inhabituel, « extrême » :

> **Era una mezcla muy seductora de general conservador** de la Guerra de los mil días, **terrorista ruso** anterior a la revolución de 1905, **monje benedictino**, **anarquista español**, áulico de María Cano[288], **terrateniente de páramo**, *filipichín*[289] de los años veinte y **guerrillero liberal**. **Era sin duda todo eso**. Hablaba como si estuviera echando un discurso en la Cámara de representantes y luego como si estuviera dictando cátedra en una universidad. Por momentos parecía responder una entrevista a un periodista de *Le Monde*. **Podía gritar como un capitán de caballería en medio del combate o adelgazar la voz como un confesor de viudas ricas** [*Trochas* : 197].

Pour clore notre réflexion au sujet de l'écriture magico-réaliste chez Molano, citons sa propre description des observations et des expériences vécues lors de son passage par le village de Calamar. Dans *Selva*, à la fois récit de voyage, rapport de recherche et essai, L'écrivain sociologue s'exprime ainsi :

> Los días pasados en Calamar fueron extenuantes. Nos asomamos a **un mundo alucinante y maravilloso**. Vimos tantas cosas, oímos tantos relatos y vivimos tantas experiencias que pronto **este cúmulo desbordó nuestras posibilidades de asimilación** y nos sentimos abruptamente fatigados. Calamar se nos presentaba como **un verdadero país**, como **un país extraño** y, **sin embargo**, **nada nos era ajeno** [*Selva* : 115, 116].

[287] Né dans la ville de Bucaramanga, département de Santander (Colombie) en 1924. Mort dans la commune de La Uribe, département du Meta (Colombie) en 1990.

[288] María Cano : (1887-1967) première dirigeante ouvrière et leader politique féminine en Colombie, connue sous l'appelatif de « *la flor del trabajo* ». Véhémente défenseure des droits des salariés manufacturiers et agricoles, elle lutte également pour la parité et contre les traditions machistes et sexistes, profondément ancrées en Colombie et particulièrement dans le département d'Antioquia, dont elle provint. Son activisme, central dans les mouvements ouvriers et paysans au début du XXème siècle, la transforme en figure de gauche précoce dans son contexte.

[289] Le dictionnaire de la RAE attribue ce mot à un individu « *lechuguino* » (dandy, vaniteux) ou « *afeminado* ». En Colombie, le mot porte un sens similaire à celui du terme, peu usité en français actuel, « petit-maître » (en espagnol, « *petimetre* »).

4.1.7 Le discours autour du mythe, de la légende et du surnaturel

Pénétrant les domaines du rêve, du fantastique et de la magie, du mythe et de la légende, nous constatons que le surnaturel s'immisce dans la vie des individus. Le surnaturel se positionne toujours comme l'un des filtres par le biais desquels l'individu observe, explique et interprète la réalité, quelle qu'elle soit. Par conséquent, le surnaturel se fait remarquer, « se manifeste » dans les récits de vie, lors des observations de la société à laquelle procèdent les chercheurs, ainsi que dans la métaphorisation qu'en proposent les écrivains. Comme l'avance Christian Chelebourg, le surnaturel aspire à rendre compte de « ce qui se cache derrière le voile de la réalité sensible » et à nous rappeler que « le visible n'est pas tout, que la froide raison échoue à expliquer des pans entiers de notre réalité » [Chelebourg 2006 : 5]. Évidemment, au fil des siècles, l'activité scientifique et l'interprétation rationnelle du monde sont parvenues à expliquer un nombre majoritaire d'éléments et de phénomènes. Cependant, d'autres manquent toujours d'explication ou de cause décelée, du moins pour d'autres cultures, visions du monde ou systèmes de pensée – la culture occidentale, à une époque précédente, manquait, elle aussi, d'explications à tout. C'est le terrain du surnaturel.

> **Ce qui est perçu comme illogique, impossible, proprement anormal**. L'impression du surnaturel procède d'une **transgression de l'ordre de la nature**, d'une contravention à ses lois les mieux reconnues, et suggère ainsi l'existence d'autres lois, nécessairement supérieures aux premières puisqu'elle s'imposent à elles [Chelebourg 2006 : 7].

Les différents témoins et personnages interprètent le monde par le biais de la tradition et du mythe. Ces récits fondateurs constituent le moyen d'expliquer les phénomènes naturels, l'origine du monde et des populations et communautés auxquelles ils appartiennent, de même que certaines situations provoquées ou déclenchées par l'être humain. Les témoins et personnages attribuent également des caractéristiques ou des pouvoirs surnaturels à des individus, qui deviennent légendaires, dont les façons de vaincre le danger, d'éviter la mort ou d'atteindre leurs exploits sont impossibles à expliquer.

L'homme qui a passé plusieurs nuits perdu dans la Savane se souvient de Dúmar Aljure, le célèbre rebelle, capable de se transformer en animal, qui aurait « tissé des pactes avec la chaume » pour fuir ses ennemis.

> (…) **Aljure se perdió en el pajonal**. Ni restos del hombre, aunque iba herido en una mano. ¡Como si lo hubieran alzado las ánimas benditas! Era que el finado se volvía un animal en la sabana. (…) **Tenía pacto con los pajonales** [*Corte* : 166].

Cet homme se souvient aussi de l'Indien Jerónimo, mort par un tigre qu'il tentait de chasser. Accablé par l'infidélité de sa femme, il s'est distrait, devenant ainsi la proie de son gibier.

> **El tigre sabe leer en los ojos todo lo que uno va a hacer**. (…) **El buen cazador se vuelve también como tigre**: tiene que aprender a verle al bicho en los ojos lo que él piensa y salir adelante. (…) **Dicen que** por eso fue que **el indio Jerónimo** fracasó: se le atravesó en el pensamiento su hermano. Él **sabía que su mujer andaba con Emilio, el hermano de Jerónimo, y eso lo tenía medio loco, abatido**. (…) **El tigre aprovechó el instante y le cayó por la espalda**, y en la espalda nadie tiene ojos [*Corte* : 168].

Le narrateur raconte que l'Indien s'est vengé après sa mort. En effet, son cadavre, anormalement hideux et lourd, était impossible à transporter pour l'enterrement : on a décidé de le jeter dans la rivière. Cette nuit-là, il a plu tellement fort qu'elle a débordé, en déposant le cadavre à la porte de chez sa femme. Elle a dû quitter par la suite la maison et le hameau.

Melisa, dans *Trochas*, couve dans sa pensée, mais aussi sur un plan non rationnel, des pressentiments fondés sur des présages, des signes avant-coureurs, mythiques, que nous pouvons considérer comme archétypaux. Elle-même, imprégnée pourtant d'un esprit très rationnel, aurait pu accorder à ces signaux une signification et une importance moindres. Cependant, de manière concomitante aux faits et après ceux-ci – comme l'insinue la séquence narrative –, Melisa confirme que ces mauvais signes l'étaient vraiment. Elle s'est heurtée à une ancienne relique amérindienne sans s'y attendre, en tombant par accident ; elle a entendu « un hibou qui chante quand quelqu'un va mourir » ; elle a fait des cauchemars sanglants. Une opération commando se prépare. Belisario, son compagnon, fait partie du groupe d'assaut. Elle n'est pas autorisée à partir à son côté. Seule, la peur s'empare d'elle.

> Yo, en cambio, no quería separarme de él porque **tenía el presentimiento de que algo le iba a suceder**. (…) Pero la cosa se empezó a poner más extraña todavía al caerme yo en un hueco y **toparme de manos a boca con un *tunjo*** [290] **que nadie había visto**, siendo un camino obligado de todos. (…) Yo estaba nerviosa, incómoda, cuando **oí que cantaba un currucucú, una lechuza que canta cuando alguien se va a morir**. Peor. Ahí sí me dio el berrinche. (...) Yo cerraba los ojos y veía ese *chorrero* [291] de muertos, unos encima de otros, y a Belisario agonizando tirado en un charco. Abría los ojos y seguía viéndolo. (…) Entonces me calmé, pero **quedé con la sensación de haber sentido la muerte a mi lado** [*Trochas* : 158, 159].

[290] « *Tunjo* » : (Colombie) figure anthropomorphe en or, élaborée par différents groupes amérindiens, utilisée dans les cérémonies funéraires. Par ailleurs son éventuelle valeur monétaire, la trouvaille d'un *tunjo* revêt un sens mythique. Elle peut porter bonheur, mais aussi déclencher des événements funestes.

[291] « *Chorrero*, *chorrera* » : (Col.) derivé de *chorro*. Rangée, file d'objets ou d'êtres, succession abondante, grande quantité, entassement.

Quelques heures plus tard, elle parvient à savoir que, lors d'un combat, le groupe n'a souffert qu'une perte: celle de Belisario. Ultérieurement, elle découvrira comment et pourquoi. Sans remord, Melisa considère pourtant avoir ignoré ces signaux funestes.

Les différents narrateurs de *Tropel* nous placent essentiellement devant des situations d'usage abusif et meurtrier de la force, d'exercice de la violence physique la plus cruelle. Ces situations concrètes, dépeintes de façon dénotative, crue, n'empêchent pas la présence du présage a priori indéchiffrable, y compris par les victimes. Un cadre qui se prête à l'horreur se constitue. La présence de signes météorologiques n'enferme pas en elle-même la tragédie, mais l'accompagne et, comble du malheur, n'est comprise comme telle qu'après les faits accomplis. Ana Julia rend compte de la destruction, d'une sauvagerie absolue, dans laquelle elle a retrouvé les corps de Blanca, de la plupart de sa famille et des travailleurs de sa ferme. Après avoir retrouvé Daisy, l'une des filles de la victime qui est parvenue à s'évader, et un petit enfant, Rosendo, les deux seuls survivants, Ana Julia s'exprime ainsi :

> Dizque por la nochecita, el día anterior, ella estaba con la *guisandera*[292] preparando la comida, cuando **de un momento a otro** aparecieron Melco y Polancho (…). **Daisy gritó**, pero no por los dos tipos, sino **por una mariposa que salió de la estufa**. Los tipos llegaron y saludaron, buenas y tal, pero se quedaron ahí en la puerta. "¿Dónde está doña Blanca, que le traemos un encargo?", dizque preguntó uno de ellos. "Está planchando", contestó Daisy. "Llámemela". Daisy salió y **se agarró a llover: un torrente de agua y un ventarrón que nunca se habían visto**. **El viento silbaba, los árboles parecía que los quisieran arrancar**, **los truenos no dejaban oír**, **los rayos iluminaban todo el cielo**. Daisy corrió a buscar a la mamá. Le dijo: "la necesitan". Ella ya sabía de qué se trataba y no se fue para la cocina, sino que salió directo para la alcoba, donde encontró a Rosendo jugando. Daisy dizque no la siguió porque pensó que era mejor ir a avisarles a los trabajadores, pero cuando llegó ya los hombres de Melco los tenían con las manos arriba. Se devolvió para la casa y vio cuando uno de ellos llevaba a dos niños alzados y gritando para la cocina. Mientras tanto, otro buscaba a doña Blanca por toda la casa, pero ella se había metido por un túnel que había mandado construir y que salía de la alcoba al cafetal. (…) Lo grave era que Melco y Polancho sabían del túnel y habían taponado bien la salida (…) [*Tropel* : 122-123].

Une mise en scène terrifiante préfigure donc le massacre : le papillon noir qui s'envole, l'averse et un vent de tempête « comme on n'en avait jamais vu », le bruit des tonnerres, l'obscurité traversée par les foudres. Dans le cas de Blanca et de sa famille, les faits étranges surviennent simultanément au massacre déjà en marche.

Condor, le célèbre dirigeant conservateur et leader dans l'ombre des milices des *pájaros* dans le département de Valle, est évoqué comme un héros ou comme un assassin par ses partisans et par ses détracteurs, tout au long de *Tropel*. Ce personnage ne se prive pas d'une

[292] « *Guisandera, guisa* » : dans les zones rurales et les contextes populaires, personne, d'habitude une femme, qui prépare le *guiso* et, par extension, les différents repas. Cuisinière. Employée domestique.

dimension mythique, notamment autour de son pouvoir, de la façon dont il dispose de la vie et de la mort d'autrui, et des circonstances de sa mort. José Amador, qui formule des conjectures sur les auteurs du meurtre, raconte aussi les derniers moments de León María Lozano. Cet enchaînement de faits qui peuvent sembler anodins enferme pourtant, pour les narrateurs et pour les personnages, des signes avant-coureurs, des indices impossibles de saisir ou d'interpréter, ou bien insuffisamment reconnus et déchiffrés, mais tout à fait anormaux. L'attention insuffisante aux présages empêcherait donc l'évitement du meurtre.

> **El día del asesinato, León María salió como siempre a misa, acompañado solamente por su perro, que llamaba Titi**. Ese día León María se devolvió a la *cuadra* [293] con Titi alzado y le dijo a Violeta: "**Hoy no quiero llevar a Titi; téngalo aquí, mija**". "Pero papá, ¿Por qué no va con Titi? – le preguntó Violeta – y él contestó: "No, hoy no quiero llevar al perro". **Dizque Violeta se quedó muy preocupada, como pensando algo malo**. Era muy raro que León María, que siempre salía con Titi, se devolviera a dejarlo en la casa. (…) Cuando Violeta oyó los tiros dijo "Mamá, mataron a mi papá" y salió corriendo con Titi, que no se había quitado de la puerta de la casa esperando a su patrón. El primero que llegó fue Titi y **cuando Violeta llegó ya el perro estaba aullando a los pies del Cóndor**, **que se desangraba e iba quedando azul** [*Tropel* : 52-53].

Par ailleurs, la couleur bleue que prend *Condor* durant son agonie trouve une explication évidente dans l'hypoxie, conséquente à la perte de sang. Néanmoins, ici, cette coloration comporte un second sens : le bleu représente, par métonymie, l'Église et le parti conservateur[294], les deux institutions auxquelles *Condor* a consacré sa vie et pour lesquelles il a ôté la vie à des centaines, voire des milliers d'individus, sans y toucher, à distance. À l'article de sa mort, sans richesse et sans pouvoir, il ne reste chez *Condor* que son dévouement à l'Église et au parti, qui s'approprient le corps gisant en le teintant de bleu.

Sans suivre un ordre narratif parallèle à l'ordre chronologique, José Amador avait d'abord mentionné l'état de conservation du cadavre de *Condor* lors de l'ouverture de son cercueil, cinq ans après le meurtre. Le bon état du corps pourrait sans doute découler de la salinité et de l'humidité pauvre du lieu d'inhumation, ou d'un bon embaumement, mais il n'est pas moins étonnant pour les gens qui l'auraient vu ni pour le narrateur, pour lesquels s'est opéré un fait miraculeux ou, pour le moins, atypique.

> Cuando abrieron el cajón, dizque la gente que había ido a traerlo se echó para atrás: **el Cóndor estaba disecado**, los tendones le salían como cables estirados, pero **la piel**

[293] « *Una cuadra* » : (Col.) environ une centaine de mètres, la distance entre un coin de rue et le suivant.

[294] Ces derniers se considèrent représentés par cette couleur, qu'ils utilisent sciemment (cf. 1.2.1.3).

> ***enteritica*** [295]. **El ceño lo tenía fruncido como en vida y la arruga de la frente estaba todavía igual**. Los ojos los tenía cerrados y no le quedaron cuencas así como de calavera. Estaba como una momia, parecía que le hubieran echado tierra por dentro de la piel. **Él quedó perfecto, tal como estaba el día que lo mataron** (…) [*Tropel* : 52-53].

Le surnaturel apporte donc une explication ou un antécédent manquant aux faits. Par moments, on pourrait croire que le surnaturel se substitue aux motivations sociales, économiques et politiques des faits. Ainsi, le surnaturel permettrait d'attribuer les faits à un entité intervenante extérieure, une espèce de *Deus ex-machina* comme nous le disions, partial ou impartial, mais par-delà l'action humaine. Cependant, autant Ana Julia que Melisa, comme José Amador et l'homme perdu dans la Savane, connaissent et expliquent, chacun de ses mots, les antécédents des faits. Ils en rendent compte des mobiles sociaux, économiques et politiques. Pour les témoins, le surnaturel n'annule donc pas les causes concrètes des faits qu'ils dénoncent, mais agit parallèlement à celles-ci. Le hasard opère de la même manière.

Toujours dans *Tropel*, *Chimbilá*, tueur de la bande armée au service du parti conservateur pendant *la Violence*, les *pájaros*, n'échappe pas, selon lui, à la présence terrifiante du surnaturel. Considéré par ses victimes et par ses détracteurs comme un bourreau sanguinaire, donneur de mort aux traits malignes, il se dit hanté, depuis son enfance, longtemps avant sa spirale meurtrière, par la mort. En prison, vieux et affaibli, il se sent à nouveau attrapé par cette vision – qui semble pourtant l'avoir abandonné durant sa jeunesse et sa maturité marquées par assassinats et massacres.

> No puedo mirar hacia delante. Hay una pared blanca que se me atraviesa. Y sé que **detrás está ella, acurrucada, callada, sin ojos**. Eso es lo que me tiene *en la olla* [296], verla sin ojos y oír su murmullo como resuello de buey [*Tropel* : 140].

Quelques lignes plus loin, il explique ses premières visions de cette « dame âgée, solitaire », d'abord une vraie personne ; plus tard, une figure fantomatique, une apparition.

> **Y es que yo desde muy pequeño la conozco, le he sentido ese olor a rancio que tiene**. Cuando yo tenía ocho años, la vi por primera vez. (…) Allá conocí a **una señora que vivía sola**, sin familiares ni amigos y mucho menos marido. Me había hecho amigo de ella porque en el solar tenía unos árboles de níspero. **Ella se encariñó conmigo y yo con ella**. Hablábamos poco. Un día bajando de la finca de mi primo, nos sentamos en una loma así a mirar… De pronto **apareció un féretro en la mitad del camino y vi a la señora de los nísperos, sentada en el cajón, que me miraba y me miraba**. (…) La vi tan claramente que sacudí a mi primo para que se la pillara, pero él no vio nada. (…) Fue cosa de un minuto, pero la visión fue muy clara. Pasó y salí corriendo para la casa de la señora. Cuando llegué

[295] « *Enteritico, a* » : (fam.) *entero*. L'usage du diminutif, voire du double diminutif comme ici, renforce le sens de certains de certains noms et adjectifs, servant de marqueur affectif à signaler le caractère particulier d'un être, d'un objet ou d'un fait.

[296] « *Estar en la olla, ser tenido en la olla* » : éprouver des situations difficiles.

> sentí miedo, miedo y curiosidad. **Abrí la puerta: la señora había muerto hace como dos días. Nadie se había dado cuenta**. Siempre creí que ella me había llamado a mí, su único amigo, para que la enterraran y poder así descansar [*Tropel* : 141].

Ainsi, le tueur, qui ne manifeste pourtant aucun remord vis-à-vis des morts qu'il a données, extériorise à la fois « de la peur et de la curiosité » à l'égard de la Mort. Si nous poussions la réflexion un peu – trop – loin, nous dirions que la figure de la Mort prend chez *Chimbilá* la place de la figure maternelle. Sans chercher non plus à trouver de justification métaphysique ou symbolique à la conduite du personnage, affirmons que, comme il le décrit, la Mort l'a toujours accompagné. L'entité extratextuelle qu'est l'auteur viserait à le dédouaner ? Rien de plus douteux. L'intérêt serait-il de montrer que, malgré son sang froid et ses loyaux et horrifiants services au parti conservateur, le bourreau devient en fin de compte aussi impuissant devant la mort que ses anciennes victimes ? Lui-même se voit mangé à la sauce de la cuisine électorale qu'il a si bien servie : à la fin de ses jours, l'arroseur se retrouve donc arrosé.

4.1.8 Le discours autour du hasard, du destin et de la fatalité

Les narrateurs et les personnages attribuent fréquemment leur situation au hasard, devant l'impossibilité d'expliquer les événements qui leur arrivent, ou car il s'agit effectivement d'événements fortuits. Ces narrateurs et personnages envisagent le hasard autant comme fatalité que comme éventualité favorable ou avantageuse. Cependant, même les témoins plus scolarisés, cultivés ou intellectualisés ne se délivrent pas systématiquement d'une certaine propension à la fatalité, comme nous l'a démontré Melisa.

Lorsque le paysan se voit forcé de quitter son terroir, pour fuir la violence ou à la quête d'un avenir meilleur, il s'installe dans des territoires qui, dans la plupart des cas, lui sont inconnus. Il y commence à labourer la terre, mais, malgré son savoir-faire et ses efforts, il ne peut pas être sûr au préalable qu'elle soit aussi fertile que celle d'où il vient ; il n'en connaît pas non plus les conditions hydrologiques et climatiques. Celles-ci peuvent favoriser la culture d'un produit ou lui être adverses, il est donc impossible à savoir de prime abord si la production sera abondante et de bonne qualité. Il se considère donc soumis à la volonté divine ou au hasard. Il utilise souvent l'expression « *echar suertes* », « tirer le sort », comme synonyme de planter ou de semer, dans l'attente d'une bonne récolte. La narratrice de *El cuarto de hora* [*Corte*] s'initie prudemment à la production de coca : non sans appréhension, elle finit par tenter sa chance.

> **Las *maticas*** [297] [de coca] **eran bonitas**. **Se veían como alborozadas**. **Las miraba como con miedo**, pero después les fui cogiendo cariño. Al final *nos metimos*[298]. Compramos los

[297] « *Matica* », diminutif à usage fréquent du mot « *mata* », synonyme de « *planta* ».

> *colinos*, *rozamos un abierto*[299] y **echamos la suerte a Dios**. Y Dios, como no es desagradecido, nos ayudó [*Corte* : 300].

Don Pedro [*Penas*], délinquant emprisonné, fait allusion au jeu du *parqués*[300], qu'il désigne comme le préféré des détenus par-dessus les échecs ou les dames. Ce jeu s'articule en effet autour du hasard, tout en permettant au joueur de se servir de sa capacité décisionnelle ou de son astuce, sans forcément demander d'effort intellectuel poussé. En effet, la ruse peut permettre au joueur d'avancer plus rapidement ou d'éviter la perte de ses fiches, mais c'est au bout du compte le destin qui décide, par le biais du jet des dés, du déroulement du jeu. Cette pratique devient une métaphore des raisons qui mènent l'homme en prison et de l'existence à l'intérieur de celle-ci, des raisons considérées hasardeuses, plutôt que judiciaires, légales ou sociologiques, par plusieurs détenus. Les dés utilisés en prison sont fabriqués en ivoire, en cristal ou en un minerai similaire, comme les boules de billard et celles utilisées dans la divination ou comme certains amulettes. Les faces du dé sont gravés d'inscriptions et de signes mystérieux, « diaboliques, qui font peur » et qui rappellent les hiéroglyphes et le zodiaque : « poissons, croissants, étoiles, rosettes ». « Le *parqués* est un jeu sacré ».

> **El parqués es un juego sagrado que se juega en silencio**. Al novato le cuesta entender que **sí pueden sumarse peras con manzanas** y avanzar en el tablero sólo oyendo el golpe de las fichas sobre el vidrio [*Penas* : 70].

La prison, produit du hasard, est aussi évoquée par *Gringo*, qui cite la chanson, interprétée par le Cubain Daniel Santos, *El juego de la vida* [*Penas* : 157]. Très connue dans les milieux populaires et par les amateurs du *bolero*, elle explique : « au jeu de la vie, joue le pauvre et joue le riche, joue le blanc et joue le noir, joue le grand et joue le petit[301] ».

On pourrait être tenté d'attribuer au hasard les vicissitudes éprouvées par d'autres personnages. Par exemple, Adelfa se sauve d'être exécutée par les policiers qui l'ont blessée, grâce à la présence soudaine d'un riverain, médecin [*Fierros* : 103]. *La Gata* [*Aguas*], elle, attribue le fait de se retrouver à Maimache, au milieu de la sierra de Naquén, un site lointain et peu accessible au sud-est de Colombie, au hasard. Parmi d'autres événements, elle relate comment elle est parvenue à monter son propre négoce de vente d'aliments cuits, après avoir

---

[298] « *Meterse a (hacer) algo* » : se mettre à faire quelque chose, s'y investir, s'y consacrer.

[299] « *Colino* » : (en Colombie) semence, racine ou plantule nécessaire à la culture d'une plante. « *Rozar* » : brûler, incendier une superficie cultivable avant de la labourer. « *Abierto* » : terrain ouvert, dégagé, défriché.

[300] « *Parqués* » (en Colombie et dans d'autres pays) ou « *Parchís* » (en Espagne) : jeu des petits chevaux.

[301] "*En el juego de la vida juega el pobre y juega el rico, juega el blanco y juega el negro, juega el grande y juega el chico. En el juego de la vida nada te vale la suerte, porque al fin de la partida llega el albur de la muerte*".

travaillé dans un restaurant dont les propriétaires la soumettaient à de mauvais traitements. C'est par un bon tour du hasard qu'elle rencontre son futur associé, *Rebusque*. « ***Por fortuna apareció*** Rebusque*, un loco que, haciéndose el loco, le conseguía* coloca[302] *a quien estuviera dispuesta a compartir el sueldo con él. Vivía de eso* » [*Aguas* : 90].

Le hasard scelle également l'avenir des trois hommes partis à la recherche de diamants, puis d'or, les blonds, *los Monos*. Bien que frères, ils ne se voyaient pas depuis longtemps : la rencontre qui déclenche leur vie de mineurs est donc fortuite, « un clin d'œil du destin » : « *Tomamos por* ***un guiño del destino*** *el encontrarnos todos el mismo día en Bogotá sin habernos puesto de acuerdo* » [*Aguas* : 156]. Le hasard sert aussi d'activateur des vicissitudes au milieu d'une existence sans histoire. Il déclenche l'événement qui marquera la vie de Gesualdo, dans *Llano*. Après une longue journée de travail, il prépare un rôti de veau, acte banal dans la Savane. C'est le hasard qui le met devant Efraín, un *llanero* vénézuélien, agressif et hautain.

> Una vez, *ganadeando* [303] en las sabanas del hato Gaviona, propiedad que era de don Víctor Machado, **me topé con el destino**. (…) Volvimos a la casa ya entrada la noche y veníamos con un hambre de esas que se devoran solas. El caporal me ordenó echarle mano a una ternera mamona para cenar. **Y estaba trabajando en la candela, con paciencia** (…) **cuando en esas llegó Efraín**, un venezolano que, como todos ellos, se creía dueño del Llano [*Llano* : 64-65].

Quand la protagoniste de *Ocho años, tres meses, un día* raconte ses mésaventures en Colombie et en Espagne, elle décrit sa rencontre avec une voleuse et escroc argentine et attribue ce fait au hasard, comme d'autres qu'il lui surviendraient plus tard. Elle ne les évoque pas encore à ce stade du récit, mais elle les anticipe de façon voilée. « *Fue el argumento central para aceptar, sin brincos,* ***lo que el destino me venía preparando*** » [*Rebusque* : 73]. C'est également le hasard qui détermine le sort de Sharon en Bolivie. Si, grâce à sa débrouillardise, elle a évité la prison lors son entrée au pays, c'est de façon complètement fortuite qu'elle fait connaissance du Ministre de l'intérieur à La Paz. Celui-ci la traite avec une déférence surprenante, mais, en même temps, sans le savoir, l'empêche de mettre en marche sa propre ligne de transport de stupéfiants, pour laquelle Sharon avait effectué ce voyage plein de risques depuis Bogotá [*Rebusque* : 136].

El tío Zabaleta [*Corte*] remémore son arrivée à Bogotá, une ville parmi plusieurs où il est passé durant sa vie, de retour de Cúcuta, ville du nord-est. Néanmoins, soudain, il décide de s'installer dans la campagne et de quitter la grande ville sitôt que possible. Le programme de colonisation, promu par le gouvernement et appuyé par les médias, n'était évidemment pas le

[302] « *Coloca* » : (du V. *colocar* ou *colocarse*) poste, emploi, activité productive ou rémunérée.

[303] « *Ganadear* » : faire déplacer les troupeaux. Par extension, faire le commerce du bétail.

fruit du hasard. Pourtant, le fait que le conducteur de l'autobus qui le ramène allume la radio à l'aube, peu avant la fin du parcours, juste lorsqu'un locuteur parlait du projet gouvernemental, et que le protagoniste en entende parler, si. La promesse d'une vie nouvelle le surprend pendant son sommeil (*sueño*), comme un rêve (*sueño*). Juste avant, « nous ne savions pas quel allait être [notre] destin ; nous ne savions pas où nous irions ».

> En el bus hacia Bogotá, **entre dormidos y despiertos, no sabíamos cuál iba a ser propiamente el destino**. Teníamos sí la lana de las prestaciones completa (…), pero **no sabíamos para dónde íbamos**. Entrando a la ciudad el chofer puso Radio Capital. Hablaba un Orlando López. El sueño nos venía dominando y, **entre sueño y sueño alcanzamos a oír, sin saber si era cierta, la alharaca del hombre**: **el retorno del campesino al campo** [*Corte* : 307].

Chapitre 4.2 Témoins et personnages : les cibles de la violence

L'œuvre d'Alfredo Molano accorde la parole à un ensemble de témoins et de personnages négligés ou ignorés par la société centrale et par le pouvoir hégémonique, dépourvus d'accès au gouvernement, exclus des processus de prise de décision, marginalisés, voire opprimés et poursuivis. Ils constituent donc ce que nous avons désigné sous le nom de périphérie. Néanmoins, comme nous l'avons signalé, la périphérie ne se réduit pas simplement à une question d'éloignement géographique des centres – car il n'en existe pas qu'un – de pouvoir économique, politique et culturel. Elle ne tient pas seulement à l'appartenance à une couche socio-économique modeste ou défavorisée. Les individus, les groupes et les populations qui se trouvent en position périphérique, qui sont l'objet de différentes formes de discrimination et qui deviennent souvent des victimes – quelquefois des bourreaux – de la violence sont multiples. Nous évoquerons ici, sans prétendre à l'exhaustivité, ceux auxquels l'écrivain chercheur se réfère le plus souvent, à savoir les paysans et les colons, la population amérindienne, les femmes, les représentants de la diversité sexuelle et de genre, les délinquants et criminels, les prisonniers.

4.2.1 Les paysans et les colons

La selva escoge a sus hijos [*Corte* : 325].

L'un des problèmes les plus complexes et sérieux que les témoins exposent est la situation difficile des paysans et des colons – qui ne sont, pour la plupart, que des migrants forcés – tout au long de l'histoire du pays et notamment dans les périodes récentes (milieu et fin du XXème siècle, début des années deux mille). La plupart d'entre eux sont obligés à quitter leur région et à perdre leurs propriétés, de petites extensions de terre, des habitations, des cultures et leur cheptel, qui passent aux mains des grands propriétaires et, dans certains cas, à celles d'autres paysans, comme eux, eux aussi déplacés d'autres provinces et régions.

Les paysans décident ou se voient contraints de s'installer dans des terres supposées – à tort – inhabitées ou sans propriétaire officiellement reconnu, situées à des dizaines, voire des centaines de kilomètres, de l'autre côté des montagnes. En réalité, ces extensions sont habitées par les populations amérindiennes, qui doivent subir la pression exercée par l'arrivée des colons. La colonisation de ces « nouvelles terres » se produit par étapes, successivement. Des conflits éclatent souvent entre les anciens colons, les nouveaux arrivants et les Amérindiens. L'exploitation des nouvelles extensions provoque également la déforestation.

Zabaleta, dans son récit, décrit le processus de colonisation auquel il a participé depuis 1968 : un processus pacifique, encouragé par le gouvernement et par les médias, assez organisé. Il explique comment, dans un premier temps, seulement les hommes adultes disposaient de l'autorisation de se déplacer vers les terres à occuper. Ils s'engageaient à défricher la terre, à semer et à entamer la construction d'un logement. Seulement au bout de quelques mois, lors des premières récoltes, les femmes et les enfants pouvaient les rejoindre.

La présence des enfants entraîne la construction des écoles. Au fil du temps, d'autres colons arrivent et, après eux, leurs familles. Les arrivants, en fonction de leur origine et de leur expérience, essaient différentes cultures agricoles, certaines avec succès, d'autres non. L'ananas, la canne à sucre, le riz et surtout le maïs poussent bien dans cet endroit au milieu de la forêt tropicale au sud-est de la Colombie où Zabaleta s'est installé. Beaucoup de colons se consacrent également à l'élevage de cochons et de volaille. À l'époque, au début et au milieu des années 1970, ces colonies représentent plus qu'une accalmie ; elles portent l'espoir d'une vie nouvelle après une, voire deux décennies de violence, de perte et de fuite. « Les gens n'avaient de cesse d'arriver. Derrière les venus de Caldas sont arrivés les gens venus d'Antioquia et de Valle, des gens de Tolima cognés par la violence, des gens de Huila chassés de leurs terres (…) ». Les migrants arrivent donc de partout, y compris de la capitale, et aux paysans se joignent même des citadins, souvent sans expérience de la vie rurale.

> Al año las cosas comenzaron a cambiar. **La gente llegaba sin parar**. **Detrás de los caldenses llegaron antioqueños y vallunos, tolimenses aporreados por la violencia y huilenses desterrados**; **gente de Cundinamarca**, de los lados del Guavio y de Medina. **La palma se la llevó fue Boyacá**. De toda esa región del Valle de Tenza y de San Luis de Gaceno llegaron cientos. **De Bogotá llegamos muchos**. Había chóferes de bus, obreros, estudiantes. **¡Qué no llegó esa vez!** Era un desfile permanente. (...) Como *arrimaron de*[304] tanta parte y cada uno con sus mañas, se cateó con todo. **Los caldenses y los tolimenses se metieron con el café**; **los del Huila, con el cacao**. Se sembró también caña, yuca, fríjol, ajonjolí, frutales, mango y naranja (…) [*Corte* : 325].

Cette terre de promission, fertile et apparemment abondante, réserve toutefois des surprises, à cause même de sa propre richesse. Vers 1975, raconte Zabaleta, la production de maïs dans la province de Guaviare, où il habite, s'accroît tellement que, à défaut de moyens de transport permettant de le vendre dans d'autres régions ou de l'écouler à Bogotá et dans d'autres villes, le prix tombe dramatiquement. En effet, les riverains ne parviennent pas à mettre en vente toute leur récolte, à en stocker les excédents ni à tous les utiliser pour leur alimentation ou celle des animaux. Nous sommes devant le paradoxe d'une surabondance qui mène à la ruine et qui

[304] "*Arrimar de alguna parte, a alguna parte*": (dans un registre populaire, oral, rural) provenir de, venir de, llegar a.

pousse les paysans vers l'option, inattendue et inespérée, du cannabis et plus tard de la coca [*Corte* : 326, 327]. L'infortune ne découle pourtant pas de la fatalité, même si pour beaucoup cette explication s'impose : il dérive en fait de l'absence de circuits commerciaux et de voies de communication, des facteurs qui n'ont pas été prévus.

Le *borgne* Giraldo, narrateur de sa vie dans *Corte*, observe également les processus de colonisation dont il est l'un des leaders. Les constats qu'il dresse sont assez inégaux. Si dans quelques endroits la prospérité est de mise, ailleurs les nouveaux venus doivent se contenter d'une existence misérable, comme à Mesetas, dans la province de Meta.

> De San Juan salimos para la Macarena, (…) y luego para Mesetas. En cada sitio nos salían a recibir los vivientes. **La pobreza era extrema**, vivían prácticamente de las cosechas de maíz echadas en la ceniza caliente de las quemas, de la caza y algo de pescado [*Corte* : 136].

Dans une région voisine, autour de laquelle ils prévoient d'organiser une vague de colonisation, d'anciens colons habitent déjà. La situation y semble meilleure, en raison non seulement de la qualité des terres ou du climat, mais aussi d'une organisation sociale efficace.

> **Vimos tierras excelentes para la agricultura**, sobre todo en el cañón del río Duda, aguas abundantes y maderas. (…) **Los colonos trabajaban con ánimo, tumbando selva y haciendo rozas**. Tenían maíz, arroz, algunos café, cacao, ganado. (…) **Estaban organizados** en *juntas de acción comunal*[305], en sindicatos, **trabajaban en sociedad unos con otros** [*Corte* : 137].

Dans le cas de Giraldo et des personnes qui l'accompagnent, pour la plupart des sympathisants et des membres du parti libéral, l'ambiance, favorable à l'installation, se voit éclipsée par les décisions prises à Bogotá. Les dirigeants libéraux n'entendaient pas favoriser la colonisation impulsée par les communistes. Les colons libéraux se voient donc obligés de s'établir dans des zones préalablement occupées par d'autres paysans ; le problème de l'accès à la petite propriété foncière, au lieu d'être résolu – même aux frais des Amérindiens – se reproduit donc. Le résultat de cette politique s'avère funeste : « envoyer les petits colons à des coins perdus et rendre plus riches ceux qui étaient déjà [dans la zone] ».

> Pero **se atravesó la maldita política**: el frente de colonización no se debía hacer en la Uribe porque eso era hacerles un favor a los comunistas. **Decidieron hacerlo en Granada, en Canaguaro y en Avichure**. **Eso ya estaba colonizado**. La montaña se escaseaba día por día. Había fincas de trescientas y cuatrocientas hectáreas. Meter la colonización en Canaguaro era **arrinconar a los pequeños colonos y hacer más ricos a los que ya estaban** [*Corte* : 138].

[305] « *Junta de acción comunal* » : en Colombie, sorte de conseil de quartier.

Ainsi, autant au début des années soixante, juste après la fin de *la Violence*, qu'au milieu des années soixante-dix, comme l'évoque *Tío* Zabaleta, les paysans, victimes de la spoliation et du déplacement forcé par les affrontements partisans, se voient lésés, une fois de plus, par des décisions prises à Bogotá. Ils se déplacent des vallées interandines et des montagnes centrales et occidentales, un monde périphérique non pas par sa situation géographique, mais par sa condition rurale, vers une autre périphérie encore plus lointaine. Ils le font individuellement, par petits groupes, voire par groupes nombreux, que certains de leurs leaders appellent les « colonnes de marche » [*Trochas*].

Desconfianza [*Fierros*], un personnage qui rejoint la guérilla à cause de problèmes comme ceux que nous venons d'évoquer, explique et revendique son origine paysanne. Il raconte comment ses parents, originaires de deux zones rurales du département de Cundinamarca, distantes entre elles d'une trentaine de kilomètres environ, se sont rencontrés. Ils se sont installés plus tard dans un autre endroit, le village de Cabrera, en haut de la cordillère où ils cultivaient la terre et gardaient leurs troupeaux, comme lui-même le ferait par la suite.

> Mi mamá era de Pasca (…). Mi papá era de Une, Cundinamarca. No sé cuando se encontró con mi mamá. Sería que él se vino a trabajar a Pasca. Se casaron y en Cabrera pararon. En ese entonces estaban parcelando la tierra que fue de los Pardo y mi papá se había conseguido una finquita en la vereda Santa Marta. Eran treinta fanegadas y le costó setenta centavos. **Tumbó monte y fundó finca**. (…) Mi papá logró comprar dos fincas e hizo potreros donde mantenía ganado. Nos enseñó a trabajar el páramo, esos pajonales *enfrailejonados* [306] donde el frío es rey de espadas [*Fierros* : 42].

Desconfianza explique qu'il a travaillé dans la campagne pendant son enfance et sa jeunesse, autant dans la ferme familiale qu'ailleurs ; il dit apprécier la vie bucolique, sans minimiser les efforts physiques qu'elle demande. Il essartait la terre, plantait et récoltait le blé et la patate, élevait des vaches et des chèvres, préparait du beurre et d'autres produits lactés. Le personnage se dit d'appartenance libérale depuis l'âge de quatorze ans, laissant entendre qu'il a été marqué par l'assassinat de Gaitán mais, en même temps, que sa filiation politique était plutôt spontanée. C'est plus tard qu'il s'implique sciemment dans la lutte. Les tâches journalières et son habitude de sécher les cours – il devait marcher pendant une heure et demie pour atteindre l'établissement – l'ont vite éloigné de la scolarité.

[306] « *Enfrailejonado* » : terrain sur lequel pousse le *frailejón* (*Espeletia – corymbosa*, *boyacensis*, *summapacis* entre autres –), plante au tronc gros, sans branches, couronnée par une rosée de feuilles velues. Cette plante pousse dans les *páramos* andins, biotopes ou paliers thermiques entre 3 000 mètres d'altitude et les neiges éternelles, caractérisés par leur humidité, leur basse température et leur exposition élevée aux rayons du soleil.

Dans la région du *Llano*, Gesualdo décrit une paysannerie consacrée à l'élevage bovin, où le mode de vie rappelle celui de la Pampa. Les *Llaneros* déplacent des troupeaux vers les points de distribution et les abattoirs du centre du pays ou du Venezuela ; un métier qu'ils apprennent et dominent par l'imitation et par la pratique. Le narrateur explique, se servant d'un vocabulaire spécifique et riche, les différentes facettes de l'activité *ganadera*.

> **Yo andaba en los seis años, sentado en las varas de la *majada*[307] mirando trabajar llano a mi *taita*** [308], caporal que era del hato de Maturín, en *costas*[309] del Pauto[310], cuando comienzan mis recuerdos. **Más demoraba en despuntar el día que yo en acomodarme para mirar cómo apartaba el ganado para herrarlo, sanearlo y hacerle doler la fuerza del *botalón*** [311]. Por la mañana, el aire olía a boñiga hasta que mi taita mandaba asar las *castraduras* [312] de los *mautes* [313] que había escogido para ser bueyes, y entonces el olor me movía la gana y me bajaba de las traviesas a darme codo con los vaqueros para no quedarme sin perder bocado [*Llano* : 55].

Au fil du temps, travaillant autant à l'intérieur des campements, auprès des femmes, qu'à côté des vachers au dressage des bêtes, Gesualdo grandit. Un jour, don Antonio, l'homme pour lequel il travaille, le somme de conduire, dorénavant, les troupeaux vers la frontière au nord ou vers Villavicencio, ville au sud-ouest de la Savane, proche de Bogotá. Pour le narrateur, cette sommation est une aubaine : il la vit comme un rite à la fois d'initiation – il devient un vrai *Llanero* – et de passage à la vie d'adulte. Gesualdo peut enfin faire « ce pourquoi [il était] né ».

> "Gesualdo, se trata de que **de ahora en adelante usted va a *ganadear*** sacando por el Arauca reses hasta Venezuela y por el Meta hasta Villavicencio". **Era lo que yo más codiciaba, porque para eso había nacido** [*Llano* : 62].

C'est plus tard que, comme nous l'avons vu précédemment, le destin impose un détour dramatique à la vie de Gesualdo.

Cosas intercale les récits des paysans et des colons aux commentaires, sous une forme proche de celle de l'essai, que font Alfredo Molano et les chercheurs qui l'accompagnent sur la base de leurs observations et du dialogue avec les témoins. Ce texte, comme l'indique son sous-titre, illustre richement le processus de colonisation de l'est du pays. Penchons-nous, parmi

---

[307] « *Majada* » : bergerie.

[308] « *Taita* » : père.

[309] « *Costas* » : (dans le contexte) berges.

[310] Pauto : rivière qui naît dans le contrefort des Andes orientales et traverse une partie de la Savane orientale de Colombie. Affluent du Meta, lequel à son tour débouche sur l'Orénoque.

[311] « *Botalón* » : (dans le contexte de l'élevage) poteau auquel est attaché le bétail.

[312] « *Castraduras* » : (dans le contexte) organes génitaux retirés aux animaux châtrés.

[313] « *Maute* » : torillon, veau (le mot s'utilise autant dans la zone colombo-vénézuélienne qu'en Argentine).

beaucoup d'autres, sur le récit du *Mico*[314] Fernández, un homme originaire du centre du pays et qui s'était auparavant installé ailleurs avec sa famille, sans grande fortune, obligé ainsi de repartir. Lui et un ami tentent la chance de la colonisation à la Macarena : d'abord ils partent seuls, en prospection, pour reconnaître le terrain et peut-être choisir un endroit pour s'installer. Ils choisissent le lieu-dit Maracaibo, déjà habité par quelqu'un, mais abandonné. Après avoir défriché et préparé deux hectares de terrain et construit une sorte de campement, ils retournent amener leurs familles. Leurs débuts furent durs, mais ils semblent mener déjà une vie relativement stable au moment du dialogue avec les chercheurs : d'autres ont échoué avant, mais ils ont – à leur insu – rendu moins dur le travail de *Mico* et de son ami.

> El *rozado*[315] con plátano que habíamos hecho con Evelio ya estaba *reventando*[316]. Se dio solo, porque en esta tierra no había ni Dios. **Fuimos con la mujer y comenzamos a trabajar. A eso habíamos venido**. Derribamos *en junta*[317], yo con el hacha y ella con la *rula*[318]; yo en la tala, y ella en la *socola*[319]. Los niños, en la casa. **A pura fuerza dimos los primeros pasos, porque aquí no había colaboración**: solo don Sergio, el fundador del pueblo (…) tenía un rancho habitado; en los demás, que eran pocos, no había ni perros. **Los pobladores habían fracasado y se habían ido**. Al principio hay mucha derrota. **Los fracasos se suman pero no se pierden**, porque después, los que llegan, los aprovechan. Yo veo que eso nos pasó a nosotros [*Cosas* : 15].

Comme le soulignent le témoignage de *Mico*, d'autres récits et les commentaires des chercheurs, la colonisation se présente comme un chemin semé d'embûches qui oblige les paysans à un travail physiquement éprouvant et de longue haleine, qui demande de la patience et du sens de l'organisation. S'y ajoutent les aléas du climat et de la qualité de la terre, et d'éventuels imprévus personnels et familiaux, comme la maladie. Une fois installé, le colon peut connaître des problèmes d'ordre politique, économique et environnemental, comme ceux que les chercheurs vont observer et constater et qui donnent origine à *Cosas*. Les différents textes au sujet de la paysannerie et de la colonisation laissent transparaître que les seules variables sous contrôle du paysan sont sa volonté et sa force de travail.

On pourrait se demander si le regard adopté par Alfredo Molano, bienveillant à l'égard des paysans et des colons, relève d'un positionnement traditionaliste. Autrement dit, s'il se montre contraire à des activités agricoles « nouvelles » ou « modernes ». Ce rejet ne découle pas,

---

[314] « *Mico* » : singe.

[315] « *Rozado* » : essart. « *Rozado con plátano* »: champ ensemencé de banane plantain après avoir été essarté.

[316] « *Reventar* » : (Col.) fleurir, fructifier, produire.

[317] « *En junta* » : ensemble.

[318] « *Rula* » : machette.

[319] « *Socola* » : du verbe « *socolar* », défricher.

à notre avis, d'une vision passéiste du monde rural, mais du constat que les pressions économiques et politiques extérieures agissent au détriment des modes de vie et de production locaux. Molano fait certainement l'éloge de la paysannerie et du travail de la terre, notamment celui du métayer et du petit et moyen propriétaire agricole, qu'il soit autochtone (entendu ici comme riverain, originaire de la même région où il est installé) ou venu d'ailleurs, sans éluder le problème que pose l'occupation de nouveaux territoires, comme nous le verrons de suite.

4.2.2 Les Amérindiens : étrangers dans leurs propres terres

> *Los blancos pasan por estas tierras sin saber que pasaron, y no ven lo que no saben mirar*
> [*Apaporis* : 116].

Plusieurs narrateurs et témoins appartiennent à des populations amérindiennes. Ils font connaître les difficultés que leurs groupes affrontent en raison de l'action de l'État, qui ne respecte pas leur spécificité socioculturelle, de l'installation des colons dans les terres où ils ont vécu depuis le temps de leurs ancêtres, ainsi que des pratiques discriminatoires exercées par la société métisse et blanche. Par ailleurs, comme l'exprime l'Indien Patricio, qui conduit les chercheurs en bateau sur un tronçon de la rivière Apaporis, les blancs ne comprennent pas le monde des Indiens. Les blancs « ne voient pas ce qu'ils ne savent pas regarder ».

Afin de comprendre un peu mieux la place et le positionnement des groupes amérindiens dans la nation colombienne, voyons les chiffres et les réflexions que nous apporte l'ONIC, l'Organisation nationale indienne de Colombie.

> (…) llegamos a la conclusión debidamente soportada que **en el territorio nacional habitan 102 pueblos indígenas** [comme d'habitude, c'est nous qui soulignons], algunos de ellos reconocidos por el Estado colombiano a través de instituciones como la Dirección de Etnias del Ministerio del Interior y de Justicia, el Departamento Nacional de Planeación, el Ministerio de Defensa y el Departamento Nacional de Estadística, entre otras, pero no por todas ellas. En esta situación se encuentran 87 pueblos. (…) De la misma manera pensamos que **deben ser los pueblos y organizaciones indígenas del país quienes con seriedad puedan pronunciarse respecto de este tema** [ONIC].

Les trois dernières lignes nous laissent penser que, dans le cadre d'une démarche indianiste, l'organisation considère que ce sont les groupes ethniques, eux-mêmes, qui doivent se prononcer sur la manière dont il sont ou devraient être reconnus par les institutions par les organismes d'État. Le fragment ci-dessous nous signale qu'environ trois pour cent de la population colombienne, d'après le recensement de 2005, est constituée d'Amérindiens. Le territoire où habitent presque 500 000 d'entre eux n'est toujours pas reconnu par l'État.

> La información suministrada por el DANE[320], derivada del Censo General 2005, presenta **una población indígena total para Colombia de 1 378 884 personas** y una población indígena asentada en resguardos de 933 800 personas que incluye resguardos contemporáneos y los históricos de origen colonial y republicano. De acuerdo con esta información institucional en Colombia existen 445 084 indígenas que no poseen un territorio colectivo reconocido que representa el 27% de la población indígena nacional [ONIC].

Des Indiens comme Zarkuney-Ati, de l'ethnie Wayuu, au nord-est du pays, parviennent à présenter les problèmes de leurs sociétés depuis une perspective qu'on peut considérer comme proche de l'indianisme. Ce positionnement s'oppose notamment à celui de la plupart des colons, des organisations confessionnelles, notamment les églises catholique et évangélique, et des institutions d'État. Tous eux ont mis en place, durant des décennies, voire des siècles, des politiques et des actions méprisant entièrement les populations amérindiennes soumises à l'exploitation, à l'acculturation et à l'anéantissement physique. Dans les meilleurs des cas, ces acteurs et institutions ont suivi une ligne d'action indigéniste, c'est-à-dire voulant la dignification de l'Amérindien et la lutte pour ses droits par la voie de l'occidentalisation.

Alfredo Molano nous présente donc la vie et la problématique des populations amérindiennes sous plusieurs angles, souvent opposés : celui des chercheurs, celui des colons et des paysans, celui des Amérindiens eux-mêmes. À plusieurs reprises, les paysans et les colons reflètent une vision méprisante et opportuniste à l'encontre des populations autochtones. Opportuniste, par exemple, puisqu'ils jugent souvent les Amérindiens comme des paresseux, tout en les faisant travailler excessivement, dans des conditions précaires, soumis à la maltraitance et sous la menace de mort, dans les plantations de caoutchouc et dans la production en masse de coca. Méprisante, car les colons envisagent souvent de façon réductrice les sociétés amérindiennes, qu'ils considèrent moins abouties, moins « civilisées » que la leur, mais le modèle de civilisation qu'ils présentent aux Amérindiens se fonde, dans plusieurs circonstances, sur l'escroquerie et la manipulation de l'autre. Parmi les colons, plusieurs parviennent pourtant à être conscients des abus commis contre les Indiens.

Tío Zabaleta détaille la façon dont les Indiens étaient exploités et dépouillés par les intermédiaires et les négociants de la coca. Ceux-ci incitaient les Indiens, qui se servaient de la coca de manière traditionnelle et régulée, à la planter intensivement à des buts lucratifs. Les Indiens étaient payés à un prix largement inférieur à celui que réclamaient les paysans. Lorsqu'ils ont découvert l'escroquerie, ils ont protesté et essayé de redresser la situation. Pour les neutraliser, les négociants ont distribué du *basuco*, un dérivé de mauvaise qualité de la

[320] « *DANE* » : *Departamento administrativo nacional de estadística*.

cocaïne, similaire au *crack*, pour favoriser l'addiction chez les Indiens. La consommation généralisée de *basuco* conduisait à la déliquescence des familles et des groupes.

> **Los naturales de por aquí también la cosechaban** [la coca]. **Como ellos sabían cultivarla y no sabían del dinero, dieron en estafarlos**. Fueron los primeros clientes. Hicieron trato. Les hicieron sembrar sus abiertos en coca y luego les compraban la hoja regalada. Claro que para los indígenas cualquier cosa es una cantidad de plata. Pero no había consistencia si se mira lo que la pagaban a uno. Era nada lo que ellos recibían y, con todo, casi se vuelven locos. No sabían de plata, y de números mucho menos. (…) **Cuando ya supieron lo que era el billete y comenzaron a molestar y a defenderse, entonces los *enviciaron*[321] al *basuco***. Pobres. (...) **Acabaron por ahí tirados, muertos de hambre**. Eran familias enteras, porque los indios grandes daban *basuco* a los niños (…) para no tener que atenderlos con comida. (…) A los pocos indios que no acabaron en las *guahiberías*[322] los acababan con el *basuco* [*Corte* : 346, 347].

Comme beaucoup de colons et paysans venus d'ailleurs, le *borgne* Giraldo abuse des Indiens, qu'il traite pratiquement comme des idiots, et juge leur mode de vie inférieur à celui des métis et des blancs, c'est à dire les « *civilizados* ». Afin de développer son activité d'extraction de bois, Giraldo s'empare d'une Indienne et s'associe avec un Indien dans la zone du village de Granada, Meta : Dionisio. Grâce à ce dernier, Giraldo mène une activité prospère, rentable, mais un jour, durant son absence, Dionisio subit un accident : un grand arbre qu'il coupait tue ses deux enfants qui l'accompagnaient. L'Amérindien en rend Giraldo responsable indirect et souhaite prendre sa vengeance sur lui. Giraldo, pour le contenter, apporte à son associé et aux autres membres de la communauté un tas de bibelots de peu ou d'aucune valeur, dans une attitude loin d'être dépourvue de cynisme, avant de s'enfuir.

> De resto sólo indios guayaberos. No había civilizados. Creo que nadie había llegado a ir por aquellas tierras. **Conocí a una tribu que tenía por capitán al indio Dionisio, el único que medio hablaba español**. Me lo llevé para que me colaborara y me sirviera de puente con los indios. (…) Me tocó hacer compañía con Dionisio.
>
> De regreso traje junto con la mercancía a una india medio civilizada.
>
> Cuando no hubo suficiente madera para pagarle viaje y ya sin plata ni mercancías para endeudar a los indios, me fui para Villavicencio.
>
> Dionisio estaba con malas intenciones, armado de fuego y flechas. Dije, "no, yo vengo es a traerles regalos, necesito una entrevista con Dionisio". Así fue. **Yo les traía cuchillas de afeitar viejas, porque ellos no tienen barba, pero les gusta imitar todo lo que ven hacer al blanco, y les traía también confites para los niños, porque ellos no conocen el dulce, y perfumes para las mujeres, que los estimaban muchísimo** [*Corte*: 31-34].

[321] « *Enviciar, enviciarse* » : provoquer chez quelqu'un ou chez soi-même l'addiction à un produit stupéfiant.

[322] « *Guahibería* » : (de *Guahibo* ou *Jiwi*, nom d'une population amérindienne des Savanes colombienne et vénézuélienne) tuerie d'indiens Guahibo ou d'autres Indiens, pratiquée par les blancs ou par les métis.

Jerónimo Solano, le narrateur du récit intitulé *Los mangos de San José*, explique la façon dont les Amérindiens des zones de production du caoutchouc étaient forcés à l'endettement par les colons et par les exploitants. Se sentant attirés par des produits comme les cigarettes, les vêtements et les parfums, des objets et des habitudes extérieures que la population locale adoptait progressivement, « les blancs » procédaient à des trocs asymétriques. Bien que le narrateur lui-même évoque les Indiens péjorativement, il admet que ceux-ci étaient manipulés et laisse percevoir les agissements malhonnêtes des nouveaux arrivants. En échange de leur force de travail et des ressources locales pour des objets inutiles, non seulement les colons escroquaient les Indiens, mais contribuaient à leur acculturation. Si les dénonciations directement formulées par les Amérindiens avaient été mises en doute, sous prétexte de partialité, la confirmation que de tels actes fournissent les paysans et les colons eux-mêmes rend compte de la gravité de la situation. D'où l'intérêt d'Alfredo Molano de présenter leur version, l'explication qu'ils avancent sur de telles pratiques.

> Los civilizados, que éramos muy pocos en Mitú, nos dedicábamos a comprar pescado a los indios. (…) Los indios les sacaban el *tripaje*[323] y los secaban con sal al sol. (…) **Los comerciantes, que eran dos o tres en Mitú, se los cambiaban por ropa, por cigarrillos y por perfumes**. (…) **les daban crédito para endeudarlos y tenerlos ahí llevando pescado**. **Nunca podían salir del endeudamiento porque no sabían hacer cuentas** y el comerciante les pedía y les pedía pescado para pagar [*Corte* : 221].

La récolte et le traitement du caoutchouc se traduisent en conditions de travail abusives pour les Indiens, qui extrayaient la résine des plantes et la transportaient autant que la gomme déjà préparée, en effectuant la plupart du travail. En cas de mécontentement ou de tentative de soulèvement chez les Indiens, ceux-ci étaient assassinés.

> **El caucho tenía que dar para que todos ganaran: la compañía por la derecha, la policía por un lado y uno por el otro**. **El pobre indio volvió a salir jodido**. (…) Yo digo que eso es como el agua en un caño: el que lava arriba ensucia el agua de los demás y **el último era siempre el indio**. (…) Y vaya a ver si lo dejaban lavar arriba: indio que medio se iba *parando* [324], ¡Tan!, *tamboreado* [325] caño abajo [*Corte* : 227].

Zarkuney-Ati, dans le récit qui porte son nom, adopte un positionnement différent face aux problématiques des populations amérindiennes, depuis sa multiple perspective de femme, de membre d'un groupe ethnique et de victime de la violence. En effet, son mari a été assassiné par

[323] « *El tripaje* » : les tripes.

[324] « *Pararse* » : s'ériger ou se hisser quelque chose ; se mettre débout. Par extension, contester ouvertement une action ou une décision ; réclamer. Devenir indépendant.

[325] « *Tamborear* » : dans ce contexte, tirer un coup de revolver ou de pistolet, exécuter quelqu'un.

vengeance de la lutte qu'il menait contre la répression et l'exploitation des Arhuaco[326], peuple du nord de la Colombie. Dès le début, elle dénonce les abus que commettaient les commerçants et les intermédiaires qui arnaquaient depuis le début du XXème siècle les riverains lors des transactions monétaires et des trocs.

À l'époque, Vicente Torres, le grand-père de son conjoint, s'est décidé à voyager vers la capitale du pays, afin de solliciter personnellement au président[327] l'envoi d'instituteurs et de maîtres : Torres envisageait d'apprendre l'espagnol et les mathématiques à la communauté, afin d'empêcher qu'elle soit systématiquement escroquée par les *Bunachi* [328]. Les bonnes intentions de Torres se sont heurtées à un résultat inespéré et funeste, entièrement à l'opposé de son dessein. En qualité d'enseignants, une mission des Capucins a été envoyée s'installer dans la montagne ; les missionnaires y ont orienté la formation à des fins entièrement confessionnelles et vers leur seul et propre profit. Zarkuney-Ati explique cette dérive.

> **Nos enseñaron las letras para leer las vidas de los santos, y los números para contar los días de trabajo obligatorio en la misión**. Comenzaron a llegar comerciantes, que eran todos paisanos de los curas, y a entrar colonos, también amigos de los curas [*Así mismo* : 60].

La situation des Arhuaco, au lieu de s'améliorer grâce à la mission éducative, se dégrade. Nous pouvons également remarquer comment Zarkuney-Ati juge négativement l'arrivée des colons, population à laquelle Alfredo Molano octroie abondamment d'espace et de parole, perçue favorablement dans d'autres récits et recueils. Comme nous l'avons mentionné, ils sont, eux-aussi, des victimes de la persécution et de la spoliation.

Par le témoignage de Zarkuney-Ati, l'auteur pousse le lecteur à saisir les implications que pour les peuples amérindiens revêt l'arrivée inopinée des personnes d'autres régions. Dans certains endroits, la basse densité de population favorisait une cohabitation non sans problèmes, mais beaucoup moins tendue, par exemple dans la Savane ou en Amazonie. Dans la Sierra Nevada de Santa Marta – où habitent les Arhuaco et les Kogui, de la même famille – la situation

---

[326] *Arhuaco* (*Iku*) : peuple amérindien qui habite dans la région sud-est de la Sierra Nevada de Santa Marta, au nord de la Colombie, dans la région Caraïbe ou Atlantique. En 2005, la population totale du groupe ethnique atteignait un peu plus de vingt-deux mille personnes. Ils sont souvent confondus, à tort, avec les « Arawak », axe ou famille ethnique et linguistique auquel appartiennent, entre autres, les Wayuu (dans la zone désertique colombo-vénézuélienne). Pour plus d'informations sur les Arhuaco, voir le site internet du Ministère de la Culture de Colombie (http://www.mincultura.gov.co/?idcategoria=41773#). Voir également, pour obtenir des informations générales en français, le site http://www.survivalfrance.org/peuples/arhuaco (Site de *Survival*, organisation non gouvernementale).

[327] José Vicente Concha, dirigeant du courant modéré du Parti conservateur, élu président de 1914 à 1918.

[328] « *Bunachi* » : nom sous lequel les Arhuaco désignent les blancs et, en général, les personnes non appartenantes à leur peuple.

s'avère complètement différente. En tout état de cause, il n'existait aucune concertation préalable des nouveaux arrivants avec les Amérindiens.

Les abus n'ont pas cessé, ils ont même augmenté et entraîné l'acculturation et la perte des terres, l'impossibilité de profiter de la production agricole et, souvent, le métissage forcé. Cette situation, prolongée durant des décennies, nous rappelle que l'hybridation – culturelle et génétique –, tellement célébrée pourtant, n'a toujours été ni consensuelle ni pacifique. La narratrice elle-même, comme tous les enfants indiens, est sommée de suivre l'instruction confessionnelle : sa mère la dépose dans la mission pour éviter que les religieux l'y amènent de force. Plus tard, elle s'évade et son père parvient à la cacher.

C'est au milieu des années quatre-vingts quand les Indiens se soulèvent face aux religieux et décident de prendre les installations de la mission et de la déloger, menés entre autres par Napoleón Torres, conjoint de la narratrice. Quelque temps après, Napoleón sera assassiné par des inconnus armés.

> Yo quería mucho a mi papá, era mi aliento. Por eso cuando me entregué a quien en vida se llamó Luis Napoleón Torres, yo me miré feliz. Él no me dejó extrañarlo nunca porque llenaba todo lo que mi papá había abierto, que fue ante todo el respeto a los muertos. **Él no se podía morir de muerte natural, tenían que asesinarlo por cualquier cosa**. (…) **Lo que a él no le perdonaban, ni siendo ya *finado*** [329]**, era el haber sido nuestra fuerza** [*Así mismo* : 62].

La dénonciation que fait Zarkuney-Ati de l'intervention des *Bunachis* dans le territoire de son ethnie et l'usage régulier de son nom indien, à la place du nom christianisé qui lui a été imposé, constituent des mécanismes de revendication de l'autonomie de son peuple. Elle, comme son conjoint et comme ceux qui se sont soulevés contre les curés et les commerçants, vise à ce que l'ethnie cesse d'être décimée et parvienne à conserver son mode de vie.

L'adhésion d'Alfredo Molano à cette revendication se rend donc palpable sur le plan discursif : de prime abord, au début du récit, il apparaît et souligne que le « véritable » nom de Concepción est Zarkuney-Ati. Ensuite, il s'engage à transcrire « sans filtres », sans aucune modification, le récit de l'Indienne et, au passage, son positionnement [*Así mismo* : 59], afin de souligner que c'est la représentante de l'ethnie qui dénonce, elle-même, les faits et non lui. C'est une fois le récit fini qu'A. Molano reprend la parole – dans un exemple d'intervention du médiateur dans le récit – et interpelle le gouvernement, lui exigeant d'élucider l'assassinat des activistes Indiens – dont le compagnon de Zarkuney-Ati –, de punir les responsables du crime et

[329] « *Finado* » : (de « *fin* » et « V. *finar* ») décédé.

de réparer les dégâts provoqués à la communauté [*Así mismo* : 62]. Autant la narratrice qu'Alfredo Molano prônent une posture proche de l'indianisme, c'est-à-dire la rescousse de l'unité territoriale, de la langue et du mode de vie de chaque société amérindienne. Certains courants indianistes contestent la légitimité, voire l'existence des États-nations ; l'écrivain sociologue n'adhère pas explicitement à cette démarche, mais insiste sur le besoin d'une cohabitation respectueuse des droits des Amérindiens.

> **Ce qui rassemble les organisations indianistes, c'est leur commune hostilité à l'État-nation qu'elles jugent coupable d'ethnocide à l'égard des Indiens**. Blancs et métis sont accusés d'utiliser l'appareil étatique pour détruire les nationalités que représentent les peuples indiens et pour ravaler ces derniers au rang d'une population indifférenciée, dans l'intention de les faire disparaître. (...) **La culture indienne sera, à leurs yeux, d'autant plus forte qu'elle demeurera pure ou le redeviendra**. Pour cela, il faut qu'elle renoue avec les forces authentiques de sa tradition et qu'elle se protège des contacts acculturatifs. (...) l'instrument de l'appropriation culturelle qu'est la langue doit être récupéré et développé [Favre 2009 : 106-107].

À cette vision stricte de l'indianisme, citée par l'ethnosociologue français Henri Favre, s'oppose celle que le journaliste et écrivain Noël Las Fargues (connu sous le pseudonyme de Christian Rudel) attribue notamment à Evo Morales, président de la Bolivie.

> **(...) un indianisme qui ne doit pas laisser de côté la Bolivie non indigène ni la rejeter dans une situation de mépris, au nom d'une quelconque revanche historique** ou d'un retour excluant aux traditions et coutumes des peuples andins. Cette politique aurait sans doute vite fait de provoquer la partition de la Bolivie en deux parties : une « indienne » et pauvre sur l'Altiplano et l'autre « blanche » et riche dans l'Oriente. Aussi, « l'évisme » offre-t-il à la Bolivie non indigène la situation et les mêmes droits que ceux des nations natives et l'associe au partage et à l'exercice du pouvoir.
>
> **L'indianisme, ainsi complété, a été qualifié de « flexible » et « culturel »** par opposition à un certain indigénisme intransigeant et excluant qui a eu naguère ses partisans. D'ailleurs les « 500 ans de colonialisme et d'injustice » auxquels le nouveau gouvernement veut mettre fin ne s'étaient pas abattus sur les seuls indigènes mais sur l'ensemble de la population [Rudel 2007].

En termes de vision du monde, de mythologie fondatrice et de système de croyances, la perspective indianiste récuse évidemment le christianisme, considéré comme l'un des constituants de la culture occidentale hégémonique imposée par la force. L'indianisme prône donc la récupération de la cosmogonie des ethnies, davantage compatible avec leurs modes de vie, et la préservation de leur environnement, ce qui placerait « l'Indien en communion avec la Terre-Mère » [Favre 2009 : 108].

Dans un autre endroit, le bassin de la rivière Apaporis, au sud-est colombien, l'Indien Patricio détaille ce que pour lui a signifié le passage des missionnaires protestants états-uniens du *Summer Institute of Linguistics* par le lieu-dit de La Pedrera, près de la limite avec le Brésil.

L'évangéliste Pablo Mostern, lequel, selon Patricio, avait déjà participé à l'acculturation de certains groupes d'une autre ethnie, les Nukak Maku, dans le département de Guaviare – entre la Savane et la jungle – s'est rendu à la Pedrera sous prétexte d'apprendre l'espagnol aux riverains. Après, il a commencé à traduire la Bible en langue locale.

> **Dedicado a ese oficio, Pablo fue colándose**. **Ridiculizaba las creencias, los miedos, los rituales, los bailes de los indios, y sembraba la cizaña para que la comunidad desconociera a sus autoridades**. Para el misionero, toda cultura indígena era obra de Satanás, puesto que estaba poseída por el mal. (…) Poco a poco los indios no sólo se convirtieron al protestantismo, sino también se volvieron trabajadores del misionero [*Apaporis* : 119].

Autrement dit, Mostern détruit le système des croyances des Indiens et à la fois les exploite, en les faisant travailler pour lui et en leur vendant des objets qu'il était censé, de surcroît, distribuer gratuitement. La distribution gratuite d'objets par le missionnaire n'aurait certainement pas résolu le problème de l'acculturation, l'aurait même peut-être aggravé, mais met en évidence le dessein du Nord-américain de s'enrichir sur le dos des Indiens. Au passage, les chercheurs citent directement les souvenirs que Patricio lui-même exprime :

> **Vivía de nosotros** porque no sembraba ni una mata, había que llevarlo cargado a sus correrías y **todo lo que le mandaban de su país para nosotros nos lo vendía barato, sí, pero vendido**. Terminamos vistiéndonos con ropa de su país que nos quedaba holgada y que era casi toda negra y caliente. Nos la vendía barata, pero no nos la regalaba [*Apaporis* : 118-119].

Afin d'effectuer leur parcours de la rivière Inírida vers la frontière brésilienne, sujet traité dans *Aguas*, Molano et les chercheurs doivent engager Mauricio, propriétaire d'une embarcation. Le jeune homme, qui se définit lui-même comme un marchand, négociant, revendeur d'armes et transporteur, impliqué dans toutes sortes d'affaires légales et illégales, rend compte de son expérience avec un ancien associé, Alipio, d'origine amérindienne. Comme l'explique Mauricio, ancien citadin, Alipio, entièrement occidentalisé, a assimilé les us et coutumes des métis et des blancs, mais aussi leur façon malhonnête de négocier, sans pour autant abandonner sa langue ni ses traditions ; il n'est donc pas acculturé, selon le narrateur. Se retrouvant perdu dans la jungle avec ses marchandises, Mauricio a été sauvé par Alipio, qui lui a permis de quitter un endroit isolé, dont il ne serait pas sorti par ses propres moyens, et aussi de vendre de nombreuses denrées périssables et coûteuses qu'il avait apportées. Néanmoins, Alipio n'a pas offert ses services gratuitement : il a engagé Mauricio à lui rendre la moitié des gains produit de la vente de la marchandise et à le prendre dorénavant comme associé.

> **Mi socio a la fuerza era un Curripaco**[330] o mejor, **había nacido curripaco, hablaba la lengua y sabía las costumbres de su gente, pero se había vuelto civilizado**. Había trabajado como obrero en Arauca [au nord-est de Colombie] y como contrabandista en el Amparo, Venezuela; había *mineado* [331] oro en el Putumayo y el Patía [au sud-ouest de Colombie], y diamantes en Venezuela y Brasil; viajaba a Bogotá y Villavicencio con frecuencia, tenía familia en el Guaviare y podía trabajar la hoja [de coca]. **Era pues un indio desmadrado y curtido** [*Aguas* : 59].

Ils organisent ensemble un commerce de denrées, d'outils et d'armes pour les mineurs de la rivière Inírida, dans le département de Guainía et dans la zone frontalière avec le Brésil, zones d'exploitation de l'or. Pour se montrer compétitifs, ils font parvenir les marchandises par avion depuis Villavicencio, ville relativement proche de Bogotá, à la différence d'autres commerçants qui les acheminent par voie fluviale ou terrestre depuis le Brésil ou le Venezuela. Mauricio se trouve à « Villavo » ; Alipio se trouve au Guainía, où il les distribue. Après avoir travaillé longtemps, Mauricio fait confiance à l'Indien.

> Pensábamos que era posible competir con los otros comerciantes, no tanto en precios sino en velocidad (…). No obstante, para lograrlo **tenía yo que surtir a Alipio desde Villavo**[332], y fue así como dejé en sus manos todas las cuerdas. Alcancé a mandarle dos viajes, hasta que un buen día el piloto me informó que Alipio se había perdido y que nadie daba cuenta de él. (…) **Alipio se había esfumado. Había cobrado las cuentas y rematado las mercancías, y nadie sabía dónde estaba**. No sólo se había alzado con el capital, sino que me había dejado con una deuda grandísima de gasolina [*Aguas* : 70].

On pourrait penser que l'attitude d'Alipio infirme les supposées honnêteté et naïveté originales des Amérindiens, lesquelles ne seraient qu'une construction occidentale et utopique : les Indiens peuvent donc être, eux aussi, malhonnêtes. L'avantage de cette interprétation réside dans la possibilité de dédouaner totalement ou partiellement les métis et les blancs sur le plan éthique, lorsqu'ils exploitent et spolient les natifs. On pourrait aussi croire, en revanche, qu'une façon chez certains Indiens, indépendamment de leurs propres critères éthiques, de se prémunir contre les abus des Occidentaux consiste à devenir aussi corrompus et malhonnêtes qu'eux. Nous voilà confrontés à une sorte d'apprentissage négatif, comme d'autres que nous avons évoqués, un mécanisme adaptatif et de défense face à des comportements préjudiciables des individus extérieurs aux ethnies. L'attitude d'Alipio pourrait s'exprimer par le proverbe « *Si no puedes vencer a tu enemigo, únete a él* » et s'inscrit dans la démarche du *ladino*. À l'origine, dans le

[330] *Curripaco* ou *Kurrupaku* : ethnie appartenante au tronc commun ou famille linguistique Arawak, établie dans la zone limitrophe des bassins de l'Orénoque et de l'Amazone – ses affluents – en Colombie et au Venezuela, apparentée à d'autres groupes amérindiens de la même région.

[331] « *Minear* » : travailler dans les mines.

[332] « Villavo » : Villavicencio.

contexte latino-américain[333], le mot désigne l'Amérindien qui parle espagnol comme langue première. Par extension, le vocable désigne l'Indien qui adopte les habitudes occidentales, l'Indien « métissé », voire le métis. Sans perdre leurs sens d'origine, le mot prend par la suite une tournure péjorative, car il s'utilise également pour désigner un individu rusé, sournois, hypocrite, *taimado*. Rappelons que les Amérindiens présentés par Molano restent, pour la plupart, étrangers à des pratiques que les Occidentaux considéreraient malhonnêtes ou contraires à l'éthique : ils sont, en revanche, victimes des agissements des occidentaux. L'Amérindien est poussé à agir comme Caliban, ce personnage archétypal, mythique, dont nous avons précédemment parlé (cf. 3.3.2): Caliban se voit obligé d'utiliser les mêmes armes que Próspero pour s'en défendre.

> (…) **Próspero invadió las islas, mató a nuestros ancestros, esclavizó a Caliban y le enseñó su idioma para entenderse con él**: **¿Qué otra cosa puede hacer Caliban sino utilizar ese mismo idioma para maldecir**, para desear que caiga sobre él la "roja plaga"? No conozco otra metáfora más acertada de nuestra situación cultural, de nuestra realidad [Fernández 2000 (1971) : 25-26].

L'écart entre métis, paysans et Indiens s'avère plus poreux qu'il ne le parait, en raison du degré d'adoption de la langue et des habitudes occidentales par les Indiens et de leur degré d'acculturation ou, au contraire, de conservation de leur culture. De même, les métis et paysans peuvent conserver, voire revendiquer leur héritage indien – même s'ils en ont perdu des éléments. Un habitant du centre qui se voit forcé de s'installer dans une colonie au milieu de la Savane ou en Amazonie n'a certes aucun lien ni contact préalable avec ses habitants. Pourtant, lui-même peut sans doute avoir une ascendance indienne de son propre lieu d'origine, qu'il en soit conscient ou non, qu'il l'assume de façon positive, négative ou neutre. Certains paysans, comme *Desconfianza*, assument et revendiquent l'héritage amérindien, sans s'identifier eux-mêmes comme tels. C'est pourquoi l'anthropologue et linguiste suisse péruvien Jorge Gasché, que nous avions déjà cité, propose, pour être à la fois plus large et moins contraignant dans la définition des sociétés installées dans la périphérie géographique, la dénomination « *bosquesino* » – à peu près, « de la forêt ». À l'intérieur de cette catégorie s'observent des gradations, souvent beaucoup plus subtiles et variées, que la simple dualité Indien – métis.

> **La categoría "bosquesino" no distingue a priori entre "mestizos" e "indígenas" en una época en la cual la sociedad bosquesina evoluciona de día en día, los indígenas "amestizándose" hasta cierto punto y los mestizos "indigenizándose" en cierto grado** (…). Descubrimos pronto que la mayoría de los abuelos hablaban una lengua indígena y que, además, los mismos comuneros balancean entre considerarse mestizos e indígenas,

[333] Le mot *ladino* désigne aussi la langue séfarade ou judéo-espagnole, de même que, dans une autre aire linguistique, le rhéto-roman.

según las ventajas legales que cada estatus les propicia frente al Estado y las ONG. **El concepto genérico de "bosquesino"**, que, desde luego, abarca a todos los que hemos llamado hasta ahora "campesinos", "mestizos", "ribereños" e "indígenas", **nos plantea el reto de definir, en cada lugar observado, la sociedad existente en sus propios términos específicos**, sin reducirla a priori a las categorías vagas de "indígena" o "mestiza" [Gasché et Vela 2011: 31].

Comme nous l'avons vu, les processus et les formes du métissage et de l'hybridation sont complexes et oscillent entre l'acculturation, le syncrétisme et le biculturalisme, comme celui dont semble faire preuve Alipio, l'Indien Curripaco. Melisa, cadre des FARC, l'observe par elle-même : les habitudes, mais aussi les conceptions politiques peuvent différer largement entre les Indiens et les non Indiens – qu'ils soient métis, paysans ou citadins –, même lorsque les deux groupes semblent partager les objectifs. Elle est envoyée par l'État major auprès de la tribu *Paez* pour discuter de leurs orientations politiques et pour essayer d'obtenir leur appui et de trouver des angles d'attaque communs. Elle s'aperçoit rapidement que les habitudes alimentaires des *Paez* sont complètement différentes des siennes, qu'elle éprouve des difficultés à s'y adapter, risquant d'entraîner la méfiance des Indiens, et que leurs points de vue sur l'usufruit de la propriété foncière divergent complètement. En effet, pour les *Paez*, selon Melisa, tous les propriétaires terriens non indigènes installés dans leur territoire original sont purement et simplement des envahisseurs, y compris les petits fermiers pauvres.

Nos desplazamos a Belalcázar[334] a trabajar con los indios Paeces. A mí me tocaba darles charlas políticas. No era fácil porque **son gente quisquillosa, que mira al blanco como por entre una hendija y, aunque todos hablan el castellano, cuando uno llega de afuera no entienden sino paez**. Había un mar de dificultades para poder acercarse a ellos. No sólo por la lengua sino por la comida. Consideran que si uno no come su comida no es su amigo, había que comenzar por ahí. (…) Eso fue un problema grande, porque a mí no me pasaba lo que ellos preparaban [*Trochas* : 150-151].

Melisa juge les *Paez* susceptibles, méfiants et renfermés sur eux-mêmes. Elle sait qu'elle doit se montrer ouverte à leur mode de vie, si elle entend gagner leur confiance : le rite de partage et d'inclusion que constitue le repas se pose déjà comme une épreuve.

Yo pensaba: "si con los indios hay tanta diferencia en la comida ¿Cómo será en la política? El día y la noche". Si no nos poníamos de acuerdo en cómo hacer un caldo, mucho menos en qué andábamos buscando juntos. **Ellos consideraban que todo lo que estaba en manos de un blanco era un *latifundio* [335], así tuviera dos hectáreas**.

[334] Belalcázar: zone urbaine de la municipalité de Páez, Cauca ; son nom reprend celui du conquistador cordouan Sebastián de Belalcázar, qui a fondé la ville de Cali en 1536. Cette commune se situe dans une zone occupée depuis des siècles par les indiens Páez ou Paeces, dénomination en espagnol du peuple *Pats* ou *Nasa Yuwe* (gens de l'eau). S'y installent également des Afrocolombiens – des citoyens originaires de l'Afrique subsaharienne, descendants des esclaves – et des métis. Le département de Cauca réunit également un pourcentage relativement élevé de blancs, nombre d'entre eux appartenant à un milieu aristocratique, et de grands propriétaires terriens.

[335] Grande propriété terrienne, souvent constituée au détriment des petits propriétaires.

> **Nosotros no pensábamos así**. **Un colono es más colono que blanco y tiene, por ser trabajador, derecho a la tierra**. Nosotros sosteníamos que había que recuperar la tierra contra los latifundistas y no contra los colonos. Fue en el fondo lo que nos permitió unir fuerzas con el Quintín Lame [*Trochas* : 151-152].

Les *Paez*, l'un des groupes indiens au nombre le plus élevé de membres en Colombie, est parvenu à subsister sans se désagréger, malgré l'acculturation, la spoliation et les conflits qu'il a connus tout au long de son histoire. Ils ont exercé, depuis l'arrivée des Espagnols et jusqu'à nos jours, une sorte de résistance passive, non belligérante, face aux groupes armés. Récemment, affectés par les combats entre les FARC et les forces militaires, ils sont parvenus à faire déloger les deux groupes de leur territoire. Les *Paez* sont l'une des premières ethnies à s'être organisées, seules ou en compagnie d'autres groupes amérindiens, en syndicats et autres organisations consultatives et de décision vis-à-vis du gouvernement central.

Melisa évoque le mouvement Quintín Lame, organisation rebelle fondée par les *Paez* et d'autres ethnies en 1984 et dissoute en 1991 afin d'exercer des actions principalement défensives à l'encontre des grands propriétaires blancs, de l'armée et d'autres groupes rebelles. Sur certains points politiques et stratégiques, le positionnement du Quintín et celui des FARC coïncidaient, permettant ainsi des rapprochements ponctuels. Quintín Lame, dont les rebelles ont pris le nom, fut un leader indien *Paez* (1880-1967) poursuivi par le pouvoir central et par les blancs, qui a défendu et revendiqué l'existence et les droits des ethnies.

Les personnages que nous venons de citer, et d'autres, dressent un panorama des groupes amérindiens dans les différentes régions et permettent d'évoquer leur mode de vie, leurs rapports aux paysans et aux citadins et que les problèmes auxquels ils sont confrontés.

4.2.3 Les femmes, victimes du conflit

Les différents épisodes de violence en Colombie ont particulièrement porté atteinte à la vie, à l'intégrité sexuelle et à la dignité des femmes. Par ailleurs, à des époques et des régions non touchées par des actes violents particulièrement visibles, les femmes sont victimes des pratiques machistes, sexistes et discriminatoires, auxquelles s'ajoute une méconnaissance de l'égalité entre les sexes. Dans le monde du travail, il n'existe de véritable parité dans aucun des trois secteurs de l'économie, autant dans les contextes urbains et citadins que dans les zones rurales. De lents progrès s'observent pourtant, dérivés de la recomposition sociale, de l'activisme et de l'influence des universités et des centres de recherche sur le pouvoir gouvernemental. Néanmoins, encore de nombreuses femmes ne parviennent pas à connaître et faire valoir leurs droits, soit à cause de l'insuffisance d'information et de formation, soit en raison de la

transmission atavique et souvent inconsciente de modèles inégalitaires, effectuée y compris par les femmes elles-mêmes.

Revenons au conflit armé dans son rapport aux femmes. L'activiste Gabriela De Cicco, membre de l'organisation internationale *Association pour les droits de la femme et le développement – AWID*, interroge l'avocate colombienne Luz Romero. Celle-ci juge que le conflit colombien s'est davantage acharné sur les femmes.

> Le conflit armé colombien, qui dure depuis plus de 40 ans, s'est développé parallèlement à une situation de pauvreté nationale. Le déplacement forcé, les massacres perpétrés à l'encontre des populations ainsi que **différents actes de violations du Droit International Humanitaire affectent surtout les femmes** [De Cicco 2011].

Plus loin, madame Romero apporte des chiffres, issus d'organismes officiels et d'organisations non gouvernementales, pour étayer son affirmation :

> **Sur les plus de cinq millions de personnes qui ont été déplacées** [entre 1984 et 2011], **on compte 50,5% de femmes, 24,3% de foyers ayant une femme à leur tête**, 49,6% de moins de 18 ans, 4,7% de plus de 65 ans, 4,0% de personnes appartenant à des groupes indigènes, 9,7% de personnes appartenant à la population afro-colombienne et 0,53% de personnes présentant un quelconque handicap [De Cicco 2011].

Gabriela de Cicco et Luz Romero expliquent les différentes violences qu'éprouvent les femmes : violence psychologique, violence meurtrière, viol et agression sexuelle, ainsi que d'autres formes moins visibles, mais aussi graves, d'agression.

> Les femmes victimes du conflit subissent des violences et des menaces en interaction les unes avec les autres, des séparations, la perte d'êtres chers, l'insécurité physique et économique, et courent un risque plus élevé de violence sexuelle. Dans de nombreux territoires contrôlés par les forces de sécurité, par l'armée, les paramilitaires et la guérilla, **la violence sexuelle exercée sur les femmes est en étroite relation avec le pillage des terres, ainsi qu'avec l'idée d'infliger un châtiment aux guerriers des bandes adverses en agressant sexuellement leurs femmes** [De Cicco 2011].

Dans un contexte comme celui que nous venons d'évoquer, la prise de parole féminine joue un rôle essentiel. Les textes et récits accordent la parole aux femmes systématiquement. Un grand nombre d'entre elles font office de narratrices ou jouent des rôles centraux dans les récits, rendant ainsi compte de leurs luttes et de leurs souffrances ou comme témoins oculaires. Alfredo Molano contribue ainsi, à notre avis, au même titre que des écrivaines colombiennes contemporaines comme Patricia Lara, Olga Behar et María Eugenia Vásquez, à faire entendre la voix de la femme. Cette voix reste toujours marginalisée en Colombie dans les espaces et contextes périphériques, au-delà des grandes villes, des médias de masse et du *Showbiz*. En tant qu'homme qui collecte et diffuse des récits produits par des femmes, lesquelles abordent la

société dans une optique qui leur est propre, mais en débordant les simples clivages de genre, Alfredo Molano rejoint un projet libertaire et novateur.

> Projet postcolonial défendu par **de nombreuses femmes** (…) **qui se proposent de mettre à bas les séparations artificielles entre « nous »** [les femmes] **et « eux »** [les hommes], entre « moi » et « l'autre » (...) [Forero-Mendoza 2010 : 18].

Nous percevons également une présence particulière de la féminité dans des univers considérés, a priori, comme éminemment masculins. Outre le contexte carcéral – d'emblée masculin voire machiste, mais imprégné de féminité et de transgénérisme, comme nous le verrons –, nous avons découvert le monde hallucinant du capitaine Cornelio [*Así mismo*]. À côté des objets et des symboles militaires, marqués par le stéréotype de l'agressivité, de la dureté et du bellicisme, donc liés à une vision traditionnelle de la masculinité, font irruption des éléments traditionnellement associés à la féminité. Nous voici entourés de miroirs, de parapluies, de vierges, de fleurs, annonçant la présence de Jovita, la sœur du capitaine, et l'arrivée attendue d'Evergita, son amoureuse rêvée et fantastique. Quelques lignes précédemment, il s'était ainsi exprimé sur les femmes, en mêlant le machisme atavique et religieux avec une sorte d'idée d'émancipation, liée au non exercice de la maternité, dans un registre rappelant celui des *boleros*[336] :

> **Las mujeres cuando son profundas dejan corto al hombre**, pero siempre hay que buscarlas hasta encontrarlas. **Uno sin mujer es como si la luz le faltara al día**. No puede ser. La mandaron ser y ella se hizo para darnos vida a nosotros los demás, los varones. Ella es administrada por nuestra necesidad hasta cuando deja de tener obligación mensual. **Entonces es libre, libre porque ya no puede tener hijos** [*Así mismo* : 25].

Par le biais d'Alfredo Molano s'expriment des femmes appartenant aux différents spectres politiques et couches socioéconomiques, aux milieux urbains et ruraux, ainsi qu'aux populations métisses et amérindiennes, mais presque toujours opprimées ou abusées. En termes d'appartenance politique, nous pouvons retrouver des activistes de gauche et des combattantes des guérillas, autant que des membres des escadrons paramilitaires. Les voix féminines et celles de certains hommes nous laissent percevoir le sexisme, le machisme et l'absence d'égalité et de parité de genre qui portent davantage préjudice aux femmes des campagnes, mais s'extériorisent également dans les milieux intellectuels et politiques urbains.

Plusieurs récits mènent à conclure que les femmes sont souvent confrontées à des épreuves largement plus dures que celles que les hommes subissent, en dépit de la passivité et de

[336] Chansons romantiques en espagnol à une musicalité similaire à celle de la *Habanera* et du *Danzón*. Originaire de Cuba, le genre s'est répandu à Porto Rico, au Mexique et dans l'ensemble de l'Amérique latine depuis les années quarante et cinquante.

la faiblesse qu'on leur attribue à tort. D'autres textes mettent en avant la capacité accrue des femmes à résoudre des conflits pacifiquement. La voix des femmes est donc fortement entendue et surtout revendiquée ; leur expression est sciemment mise en contraste avec les propos machistes et sexistes de quelques personnages masculins.

Laura [*Penas*] et Adelfa [*Fierros*] représentent les femmes installées dans la ville, de classe moyenne, pourtant en contact avec le monde rural, qui ont suivi des études supérieures et qui se consacrent à l'activisme politique. Voyons quelques éléments, plus ou moins discrets, cachés, donc tolérés ou acceptés, qui témoignent du sexisme et de la discrimination contre les femmes dans la société, que nous rapporte Adelfa. Tout au long de sa formation dans d'un établissement d'éducation secondaire confessionnel, elle se voit empêchée de participer à certains rites et cérémonies, réservés aux hommes. Les enseignants de religion traitent abondamment de la vie des saints, mais ils négligent ou tout simplement omettent celles des saintes. Les gestes sexistes s'observent pourtant au-delà du cours de religion ; les filles intellectuellement performantes sont ignorées ou méprisées.

> **El primer choque fue con un profesor de matemáticas**. En una clase escribió en el tablero un número de seis cifras y preguntó "¿Quién es capaz de sacar la raíz cuadrada?" Yo alcé la mano de primeras. Era muy *ducha*[337] en la operación. Otros fueron levantando la mano con inseguridad. Pasó un compañero y nada. No dio con el chiste. Yo seguía con mi mano alzada. La movía para que el *cucho*[338] la viera. Nada. Pasó el segundo, el tercero (…). Por fin dijo "esto es así y así" y dio el resultado. Yo *me paré* [339] y le grité "¿**Acaso no me ve**? ¿**Es que las mujeres no contamos**? ¡Usted debe ser marica!" [*Fierros* : 79].

Quelques années plus tard, un événement consternant exerce une influence décisive sur son chemin politique ultérieur. Ce fait lui permet d'apprécier les dégâts provoqués par la pauvreté, mai aussi par le sexisme et par l'hypocrisie de la société.

> **Mi tía trabajaba en un hospicio de huérfanas**. **Un día llegó muy acongojada**. **A una de las niñas del orfelinato le habían matado a su mamá, una *mujer de la vida*** [340] **en Yopal**, Casanare. Se la había dado a las monjitas y mi tía creyó muy cristiano que la peladita, que ya tenía doce años, fuera al entierro. (…) Al atardecer llegamos a Yopal. Se oía un escándalo de pitos y cornetas, carros, camiones, buses. La niña miró por la ventana del bus y yo, azorada y arrinconada, le dije sin saber por qué: "**Es el *entierro*** [341] **de tu mamá**". (…) Ella salió corriendo, alguien la reconoció e hizo detener la procesión. Acercaron a la niña al féretro. **No lloraba, estaba paralizada, miraba sin respirar a su mamá, que conocía en ese instante**. (…) El desfile continuó hacia el cementerio. **Hubo de hacerse un gran**

[337] « *Ducho, a* » : expert(e).

[338] « *Cucho, a* » : professeur, enseignant. Par extension, parent, ascendant ou toute personne adulte ou âgée.

[339] « *Pararse* » : (usuel en Col. et en Am. lat) se mettre débout, s'ériger.

[340] « *Mujer de la vida* » : (Col.) expression euphémistique pour désigner une prostituée.

[341] « *Entierro* » : *funeral*.

> ***rodeo*** [342] **porque las señoras bien del pueblo habían obligado al cura y a la policía a cambiar de ruta para que la muerta**, que había sido una mujer de la vida muy querida**, no pasara por las puertas de las casas donde sus maridos esperaban decirle adiós** [*Fierros* : 81-82].

Ana Julia [*Tropel*], Otilia [*Fierros*], comme les narratrices de *No puedo dejar de llorar* et de *El retaque* [*Llano*], Osiris et la narratrice de *El Jardín* [*Desterrados*], témoignent des conditions de pauvreté et de violence les plus dures dans la campagne, menant au désarroi et à la fuite. Otilia décrit son existence de paysanne et la division sexuelle du travail dans la campagne sans l'attribuer à la discrimination, mais mettant au clair que la femme devait se circonscrire au périmètre de la maison et éviter de quitter la ferme. Compagne d'un chef rebelle, *Desconfianza*, elle participe pourtant plus tard au « comité féminin » de l'organisation. Elle a perdu deux frères, un enfant, un beau-fils et un petit-fils. L'enfant, devenu guérillero comme son père, est mort au combat. Le petit-fils, qui ne s'est jamais uni aux rebelles, fut assassiné par l'armée, qui l'a présenté comme un mort au combat.

> Antes de conocer a Desconfianza fui madre muy joven. Estudié como hasta los trece años, hasta *segundo* [343], aquí en la vereda. **Cuando ya no hubo escuela me tocaba en la casa con mis papás, cocinando y en los oficios domésticos**. A veces nos sacaban a recoger papa, pero ahí, en la misma parcela de mi papá. **Los hombres trabajaban con el azadón, y a nosotras nos tocaba la cocina**. Solamente si tenían un trabajo muy urgente, entonces nos dejaban trabajar y cogíamos el azadón igual que ellos, pero la mayor parte era en la casa [*Fierros* : 69].

María Soledad et Flor, qui travaillent dans des *maquilas* [*Espaldas*], témoignent de l'exploitation dans le travail manufacturier auquel d'innombrables femmes sont soumises dans la frontière entre le Mexique et les États-Unis, zone où elles sont également victimes de la violence meurtrière. María Soledad subit de mauvais traitements et des abus sexuels durant son enfance ; adulte, elle alterne des travaux dans des *maquilas* et la vente de tacos dans la rue ; elle passe d'un échec sentimental à l'autre.

> Mis amores estaban ya muy lejos, y el presente era José Isabel y Arcángel Serafín. Ellos se terminaron de criar sin mí porque yo tenía que conseguir para comer, para pagar donde vivir y para pagar quién me los cuidara. **Esa era la verdadera rueda de la máquina que casaba con la otra, la de la maquila, y entre las dos iban apretándome y quitándome la vida**. Era como si yo, con mi trabajo en la maquila, les quitara a los chamacos la vida que me ganaba trabajando. Aunque eso me rebelaba, terminé por verlo como mi obligación y la expiación de mis pecados [*Espaldas* : 51].

Flor quitte dès son plus jeune âge Puebla, non loin de la capitale mexicaine, pour s'installer au District fédéral, puis à Ciudad Juárez, chez sa cousine. Employée dans des

[342] « *Rodeo* » : détour, contournement. Au sens figuré : ambages.

[343] « *Segundo* » : deuxième année d'éducation secondaire ou, actuellement, « septième degré ».

maquilas, elle est obligée de travailler dans des conditions de plus en plus hostiles et doit affronter des patrons voyous et changer souvent d'emploi ; par ailleurs, sa cousine est assassinée. La violence au travail, la violence au quotidien et la violence sexuelle règnent.

Des personnages à première vue négatifs comme les paramilitaires Tatiana et J. C. [*Fierros*], *la Doña*, passeuse de migrants [*Espaldas*], Angélica, courrier humain devenue trafiquante de drogue, et Sharon, trafiquante elle aussi [*Rebusque*], font état des conditions davantage difficiles pour elles au sein de leurs organisations et des motivations qui les ont poussées au délit et au crime. La sœur Mercedes, incarcérée à Madrid pour trafic de stupéfiants [*Rebusque*] dépeint un univers complexe marqué par la consécration à la vie religieuse, la violence rurale, la naïveté piégée par des délinquants et des autorités malhonnêtes et la dureté de la vie en prison. La protagoniste de *Ocho años tres meses, un día* et ses filles [*Rebusque*] éprouvent une expérience similaire, entraînée par le souhait de mener une vie digne, transformé en cupidité, lorsque les associés de la narratrice lui tendent un piège.

4.2.3.1 Contre le machisme et le sexisme

Plusieurs personnages féminins s'érigent contre le machisme et le sexisme ou constituent des exemples vivants de la discrimination et des mauvais traitements dont sont objet de nombreuses femmes. Ces personnages font néanmoins preuve de courage, de ténacité et de capacité à affronter et à résoudre des situations de risque, de vulnérabilité et de violence, tout en supportant très souvent des actes machistes et sexistes. Elles illustrent les rapports homme-femme dans les contextes intime, familial et social, les pressions auxquelles elles sont soumises et leur capacité à surmonter, tant bien que mal, l'oppression et à se faire valoir.

La discrimination à l'encontre des femmes et la tendance à établir des relations personnelles asymétriques, les situant au-dessous de l'homme, s'extériorisent chez plusieurs narrateurs et personnages masculins, qui manifestent leur sexisme dans la vie quotidienne sociale et par le langage. Lorsque don Pedro parle de *Flaco*, il affirme que le père de celui-ci était le propriétaire d'un camion, "*Un camioncito que engallaba*[344] *más que a la mujer*" [*Penas* : 17]. Par cette comparaison hyperbolique, il réduit la femme à une condition d'objet, une sorte de bien de consommation, moins rentable que le camion, bien de capital. Ces manifestations semblent si enracinées qu'elles deviennent faussement spontanées.

[344] « *Engallar un objeto, un vehículo* » : y installer des accessoires et des ornements, « tuner ».

Dans le même récit, nous trouvons d'autres exemples de ce sexisme prétendument normal. Pour Don Pedro, l'expression des états émotionnels chez la femme ne dépend pas d'une motivation particulière. L'émotion n'est qu'un comportement inhérent au sexe féminin qui ne demande, par conséquent, aucune réaction ni tentative de compréhension. Si une femme pleure, c'est parce que toutes le font. Don Pedro évoque les problèmes entre *Flaco* et sa femme, Gelen, notamment après une fusillade dont il réussit à se sauver. D'après Pedro, *Flaco* n'encourait ces risques que pour satisfaire les caprices de Gelen qui, jamais contente, s'efforçait peu de lui plaire et le comprendre, se montrant toujours hostile à son égard. On pourrait pourtant croire qu'elle craignait pour la vie de son mari, car elle tenait bien à lui, et cette angoisse la rendait irascible.

> Cuando llegó a la casa, Gelen lo recibió: "Lárguese, güevón. A la mierda con usted. Dijo que se iba a ajuiciar y mire en la que estamos". La mujer lloró, pero **como siempre lloraba y lloraba como todas las mujeres**, el Flaco no le hizo caso [*Penas* : 44].

Plus loin, Pedro livre des réflexions sur la dégradation des relations amoureuses à cause de la maternité – maternité pourtant souhaitée et souvent imposée par l'homme. Gelen tombe enceinte de *Flaco* et "*desde que el hijo llega, todo con la mujer propia cambia*". Il explique que la femme subit, durant la gravité, des changements émotionnels et physiques qui la rendent sexuellement inintéressante. Étant donné que Gelen est décrite comme un être passif qui ne s'intéresse qu'aux cadeaux et aux prérogatives qu'elle obtient de son conjoint, sans l'aider ou le soutenir vraiment, ses seules valeurs, ce qu'elle pourrait offrir, restent son sexe et son rôle passif d'élément décoratif, deux éléments qui souffriraient de la maternité. Si les rapports sexuels se dégradent avec « *la propia*[345] », la partenaire, la seule solution consisterait à établir une liaison avec une autre – Darcy, dans le cas de *Flaco*. Gelen joue également le rôle de destructrice, car, mue par la jalousie et par la vengeance, c'est elle qui livre *Flaco* aux autorités. À ce moment-là, au grand dam de son compagnon, Gelen démontre sa capacité à sortir de sa passivité, mais le fait d'une façon jugée ingrate, négative, maligne.

Nous percevons cette idée de causalité entre la femme et la déchéance ou la perdition chez plusieurs autres personnages masculins appartenant aux bas-fonds. Ancízar, *el arriero*, le muletier, passeur de courriers humains transportant de la drogue vers l'Espagne, attribue sa disgrâce à la rivalité entre Virginia, son premier conjoint, et Lucía, une de ses « mules », avec laquelle il établit une liaison passionnelle et tourmentée. Ce sont donc les deux femmes qui, par vengeance, finissent par trouver un point d'entente : elles le livrent à la police espagnole. Certes,

[345] « *La propia* » : mot à entendre dans deux sens : « l'authentique, la véritable (épouse) », mais aussi « la propriété ».

l'une et l'autre ont sciemment commis des délits et des crimes, mais nous pensons qu'Ancízar prétend se dédouaner d'une partie de sa propre responsabilité, autant en tant que délinquant que dans l'échec de ses rapports amoureux, en stigmatisant les deux femmes. Il les accuse ainsi, à tort, d'être les principales responsables de sa chute [*Rebusque* : 19-24].

Pelusa, protagoniste de son propre récit dans *Rebusque*, purge une peine de prison en Bolivie pour trafic de drogue. Dans sa gradation des délits et des crimes selon leur gravité, il assume un positionnement qu'on pourrait qualifier de sexiste au premier degré. En évoquant d'autres prisonniers colombiens dans son centre de réclusion, il explique que tous y sont pour des motifs liés au narcotrafic, sauf un : « un couillon qui a tué sa femme ». Ce crime est présenté par *Pelusa* comme une sottise, une « connerie », la raison qui mérite le moins d'aller en prison. On y va pour de vrais motifs, pas pour peu de chose, insinue-t-il. « *Sólo aquí, en la cárcel de Cochabamba, hay veinticinco paisanos. Todos por narcotráfico, excepción hecha de un güevón que mató a la mujer* » [*Rebusque* : 46].

Le Pendu, un autre personnage et narrateur de *Rebusque*, pointe aussi du doigt sa femme comme déclencheuse du mal. C'est poussé par l'ambition ou plus précisément, selon lui, par l'ambition de sa femme, qu'il s'est laissé « tenter » par le trafic de drogue. Dépourvue de la naïveté et de la candeur dont elle jouissait jadis, lorsqu'ils se sont connus jeunes et pauvres, elle s'est acharnée à lui exiger de plus en plus d'objets somptuaires. Le personnage s'est sacrifié en vain, puisque justement sa femme et son associé, avec qui elle le trompait, l'ont livré aux autorités pour se débarrasser de lui [*Rebusque* : 57-63]. Sa femme a donc incarné « la tentation », « la trahison » et « la perdition », s'identifiant ainsi à la condition d'être pécheur et impur que la pensée judéo-chrétienne[346] attribue par défaut à la femme. *Le Pendu* assume pourtant sa part de responsabilité, dans une phrase propre au discours feuilletonesque : « *El único culpable era yo por no decidirme a perderla* » [*Rebusque* : 64].

Le sexisme qui imprègne les mots de *Flaco* se sublime dans une sorte particulière de sens de l'honneur. Lors d'un attentat contre lui, un règlement de comptes, Darcy, sa nouvelle compagne qu'il aimait et admirait pour son courage, est assassinée. À ce moment-là, il met en avant le respect que la femme mérite, cette fois-ci vénérée comme un élément sacré, qui devrait rester à l'abri de la confrontation violente.

[346] Ou une certaine interprétation de celle-ci.

> ¡**Cómo se le ocurre matar a una mujer**! Yo, para qué, yo nunca habría hecho eso de matar a una mujer, hay mujeres que (…) hay que callarlas y hasta un puño se ganan. Pero ¿matar a una mujer? **La pelea es sólo entre hombres** [*Penas* : 74].

La femme apparaît donc, aux yeux de *Flaco* et de Pedro, à la fois comme le symbole de l'innocence et de la paix – des qualités dont elle n'est pas systématiquement pourvue, comme le montrent Gelen et plusieurs autres personnages féminins – et le véhicule du plaisir charnel, l'objet sexuel. Elle doit garantir la jouissance de l'homme et lui être soumise, mais elle ne devrait pas être la cible de la mort, encore moins par vengeance. Elle peut comporter, pour eux, trois facettes à la fois, assez opposées, celle d'être pur, celle d'objet de plaisir et celle de mécanisme de condamnation, mais aucune autre nuance.

Le sexisme et la discrimination à l'encontre des femmes sont forgés et encouragés depuis l'enfance, dans la division du travail au sein des foyers et par les instances religieuses et éducatives – celles-ci souvent confessionnelles. Comme le dénonçait Adelfa, leur formation intellectuelle est délibérément négligée ; l'expérience vécue par la narratrice de *El cuarto de hora* nous le confirme.

> **A la escuela fuimos poco**. Mitad porque una **tenía que ayudar en la casa** y porque **niños y niñas no se podían *topar*** [347] ni en el camino de la escuela. Había camino para varoncitos y camino para nosotras. **Una aprendía a medir leer y a medio contar, porque la mayoría de los días se iban en cantar himnos a la Virgen**. Yo vine a conocer de letras ya *formada*[348], cuando me casé con el patrón [*Corte* : 251].

Elle est privée d'une véritable éducation, remplacée par une dévotion forcée et irraisonnée, même pas axée sur une quelconque réflexion théologique, seulement fondée sur la « pureté », au nom de laquelle tout questionnement était évité. Elle se voit, de surcroît, interdite de presque toute interaction sociale avec le sexe masculin depuis son plus jeune âge. Par ricochet, cet écart forcé entre les deux genres nuit à l'homme qui se retranche, lui aussi, dans l'ignorance, les stéréotypes et les idées reçues.

Adelfa connaît des circonstances complètement différentes. Malgré sa formation intellectuelle et politique solide, son travail d'enseignante, sa militance syndicale et dans la guérilla, elle aussi a été objet du sexisme dans un milieu qui se vante d'être progressiste. La situation est d'autant plus grave que, contrairement au dogme catholique traditionnel, le syndicalisme se prétend défenseur de l'égalité à tous les niveaux. On n'y écoute pas ses

[347] « *Topar, toparse* » : rencontrer, croiser.

[348] « *Formarse* » : dans un registre oral, familiaire, populaire ou rural, « prendre des formes » féminines ou masculines, devenir adulte.

interventions, pas plus qu'on ne tient compte de ses propositions. On l'envoie même « faire des galettes », c'est-à-dire, en termes dénotatifs, exercer une activité traditionnellement réservée aux femmes et, en termes connotatifs, ne pas intervenir dans les réflexions et dans les décisions prises par les hommes. Adelfa se consacre effectivement, pendant quelques jours, à préparer des galettes : par ce moyen, elle attire l'intérêt de plusieurs apathiques à l'égard de la lutte syndicale, tout en récoltant des fonds et en créant un climat de coopération sous prétexte de l'activité culinaire. Elle parvient donc à faire valoir sa prise de position et à démontrer à ses camarades masculins sa capacité à tirer profit de sa soi-disante infériorité [*Fierros* : 87].

Melisa, membre des FARC, éprouve, comme Adelfa, le machisme et le sexisme au sein d'une organisation censée lutter pour l'égalité et pour le progrès économique et social. Elle se voit entraînée dans une situation tellement absurde qu'elle serait même risible, si elle n'avait pas fini tragiquement. Villafañe, l'homme qui l'a convaincue de partir au maquis, en profitant de l'envie dont elle débordait de joindre le mouvement révolutionnaire, avait en réalité l'intention de la posséder sexuellement. L'homme la courtise, exerce des pressions sur elle à l'intérieur de l'organisation et tente même de la violer. Il prétend en avoir le droit.

Une autre camarade la protège, dans un acte de solidarité de genre et parce que cette combattante, depuis plus longtemps dans les files du mouvement, connaît déjà les agissements de Villafañe. Il persiste pourtant dans ses tentatives de viol, jusqu'au jour où Melisa se sert de son arme de service et tire sur lui sans l'atteindre. Accusée de tentative de meurtre sur un supérieur hiérarchique, on l'envoie en conseil de guerre. Le jugement devient rocambolesque à cause de l'argumentaire étayé par l'accusation et des implications « politiques » de l'affaire.

Le compagnon[349] Belisario, qui assume le rôle de défenseur, explique la situation :

> El compañero Villafañe estaba detrás de la compañera desde antes de que ella tomara la decisión de integrarse a la lucha revolucionaria. La entusiasmó con el monte para que se entregara a él. ¿Pero qué pasa, compañeros? **A Melisa no le gusta el hombre sino el Movimiento**. Melisa no está pensando en matrimonio y él sí. **Por eso, en el camino, ella lo rechaza y él, ofendido, decide vengarse**: primero, haciéndola caer en fallas; segundo, manteniéndole en secreto los reglamentos de la organización; y en tercer lugar, al ver que aun así ella se negaba a quererlo, **optó por violarla**. Dicho en otras palabras, yo acuso al compañero Villafañe de engaño deliberado e intento de violación carnal [*Trochas* : 130].

Le représentant de la partie accusatrice, le compagnon Gregorio, rétorque :

[349] Dans les mouvements de gauche et révolutionnaires, en Colombie, les camarades ont l'habitude de se désigner mutuellement sous le titre de « *compañeros* » (compagnons).

> Ustedes – dijo textualmente – ya han oído que fue del Eme, pero todavía no nos ha dicho qué hace aquí, qué se propone, quién la mandó. **El enemigo nunca descansa y menos en utilizar mujeres para alcanzar sus fines. Ellas son siempre la caída del guerrero y el enemigo lo sabe**. Es claro que la comunera Melisa, o la señorita Melisa, es una mujer que nos seduce a todos. Ella es *gustadora* [350] y lo sabe, **sabe la mercancía que vende**. Ella trató con su cuerpo y la promesa de… – Gregorio no encontraba la palabra y la gente gritó "¡Dárselo!" – de seducir al compañero Villafañe. Por lo tanto ella es culpable de intento de soborno, seducción e intento de asesinato. Me reservo la acusación de infiltración enemiga para más adelante [*Trochas* : 130-131].

L'argumentaire de Gregorio délivre Villafañe de toute responsabilité et prétend surtout culpabiliser Melisa du harcèlement dont elle a été victime. Gregorio argue qu'elle utilise son corps comme moyen de subornation et d'infiltration de l'ennemi, car, ayant été anciennement sympathisante du M-19, elle a « donc » l'intention larvée de déstabiliser les FARC. Gregorio s'appuie sur des considérations selon lesquelles la femme agit comme un élément perturbateur du « guerrier », par le biais de sa capacité séductrice et partant porteuse du mal. Cette posture, venant d'un soi-disant révolutionnaire, s'avère entièrement proche de celle défendue par l'éducation religieuse, selon laquelle la femme incarne le péché original. Quelle différence, quelle évolution – pourrait se demander un autre personnage, Adelfa, dont nous avons déjà parlé – s'opère entre les valeurs véhiculées par le dogmatisme religieux et celles défendues par la lutte révolutionnaire si cette dernière se fonde sur les mêmes stéréotypes sexistes ?

Melisa continue à décrire la tournure politique et idéologique de ce procès ubuesque :

> **Belisario acusó a Villafañe de machismo, de abuso de autoridad**, "que es en el fondo puro fascismo, una forma, compañeros, de racismo contra la mujer: como Hitler. ¿Ustedes saben quién fue Hitler? El gran enemigo de la Unión soviética, el gran enemigo del comunismo. Fascistas son los militares y los que odian a los negros, a los pobres, a los indios y a las mujeres" [*Trochas* : 131] .

L'importance du plaidoyer de Belisario réside dans l'attribution à Villafañe de conduites et attitudes discriminatoires et oppressives propres à l'ennemi. La guérilla, par de telles conduites, cesse de se distinguer de ses adversaires. Belisario formule donc une critique acerbe de l'abus de pouvoir, de l'inconséquence et de l'arbitraire dans le mouvement. Cependant, Melisa n'en est pas satisfaite, et non sans raison : comme elle l'explique, tout l'imbroglio, au-delà de ses implications politiques, naît du simple fait d'être une femme.

> **Fascismo por parte de Villafañe e infiltración enemiga por parte mía**. Cada cual con su argumento. **Mi problema era otro: me trató de forzar a *tirar* [351] con él**. (…) Yo le quemé cinco tiros, todo el mundo los oyó; yo le había desobedecido, todo el mundo lo supo;

[350] « *Gustadora* » : Attirante, charmante.

[351] « *Tirar* » : la forme intransitive signifie, en langage populaire, non vulgaire, avoir des rapports sexuels.

> pero **él había tratado de violarme a la fuerza** [sic]. Así lo dije cuando me tocó el turno (…).
>
> La pelea duró casi todo el día. **Finalmente, en el consejo de guerra pesó una sola cosa con dos caras: que yo era mujer. Ahí estaba tanto el agravante, la seducción, como la atenuante, la debilidad, el esfuerzo**. Que Villafañe me tratara de seducir aun por la fuerza no se le hacía pecado a aquella asamblea de hombres. Liliana lloró durante todo el día. Que lo hubiera tratado de matar, tampoco se les hacía extraño, porque suele suceder. Lo que no podían aceptar, con o sin intención, era que yo o cualquiera de las mujeres tratara de volver a repetirlo y a generalizarse. "**Si cada vez que alguien se lo pide a una compañera ella saca el fierro, las cosas se ponen delicadas en una guerrilla**", dijo Gregorio. Belisario se encendía de furia con esos argumentos, pero no pudo mostrar y nadie le hubiera creído el hecho de que yo no le había coqueteado a Villafañe. (…) no había nada qué hacer [*Trochas* : 132].

Aucun homme ne se serait vu dans cette situation du seul fait d'être un homme, suggère Melisa. Elle avait beau appartenir à une organisation supposée progressiste, le traitement à l'égard de la femme ne différait guère de celui qu'adoptait le reste de la société. Par suite de ce jugement, elle est passible de sanctions de moindre ampleur, mais non moins humiliantes, et Villafañe est temporairement dégradé. Melisa et Belisario, son « avocat défenseur », tombent amoureux, se marient plus tard et mettent au monde un enfant, Camilo Ernesto. Villafañe prend ultérieurement sa vengeance en faisant tuer Belisario, qui ne parvient pas à connaître son fils [*Trochas* : 158-162]. Melisa soupçonne un coup monté, comme elle le confirmera plus tard, poussée par ses pressentiments et par sa propre enquête.

Ces éprouvantes expériences que vivent Adelfa et Melisa nous renvoient aux déclarations de María Eugenia Vásquez, écrivaine et ancienne membre de la guérilla du M-19. Elle remémore, dans son article intitulé *Les guérilleras colombiennes et leur retour à la vie civile*, sa vie au sein du mouvement armé depuis une perspective de genre et à la lumière des transformations politiques et sociales que l'organisation était censée défendre et impulser. Elle témoigne de la place que la femme gagnait très lentement dans les instances dirigeantes.

> S'aventurer dans le domaine politique et militaire et obtenir des **responsabilités de commandement** dans des structures militaires et des postes de **décision** a représenté quelque chose d'inédit entre les années soixante-dix et quatre-vingt car, auparavant, les femmes qui rejoignaient la guérilla y effectuaient surtout des tâches de soutien logistique.
>
> Bien évidemment, dans notre façon d'être femmes guérilleras, ces divers changements coexistaient non sans tension avec les modèles traditionnels. (...) C'est pourquoi, **malgré l'accès des femmes aux postes de responsabilité et de commandement dans les diverses structures, les fonctions dévolues à celles-ci sont restées d'importance moyenne et très peu d'entre elles sont parvenues au sommet de la hiérarchie** [Vásquez 2010 : 82].

Les préjugés personnels et sexuels persistent et résistent. Les femmes peuvent avoir intériorisé les idées et les pratiques d'indépendance, d'autonomie et de libre choix de leur vie

sentimentale et sexuelle ; ni leurs camarades masculins et ni le reste de la société, hommes et femmes, ne les suivent du même pas.

> Il en est de même en ce qui concerne l'autonomie dans la vie sexuelle. **La censure, ouverte ou déguisée, s'est abattue sur les femmes qui ont usé au grand jour de leur liberté de choisir leur compagnon et d'en changer à leur guise** : elles ont été la cible de plaisanteries ou ont été qualifiées de façon méprisante de *promiscuas*, alors que ces jugements de valeur ne s'appliquaient pas aux hommes qui usaient de la même liberté [Vásquez 2010 : 83].

L'équilibre et la parité sont donc encore loin d'être atteints. Pour comble, plusieurs droits difficilement acquis au sein du mouvement se perdent lors de sa dissolution ou de retour à la vie civile. Au lieu de se répandre au reste de la société, les idées progressistes d'égalité des genres s'y dissolvent.

> (...) Les conquêtes relatives obtenues dans le domaine n'ont pas trouvé leur équivalent dans celui de la culture. **Un grand nombre des avancées réalisées par celles qui ont participé aux guérillas sur le terrain de l'autonomie et de l'estime de soi, ont été perdues avec le retour à la vie civile** (...).
>
> Durant cette étape si cruciale pour le triomphe de la paix en Colombie, **les guérilleras ont été plus stigmatisées que reconnues**. La société nous a fait payer le prix de notre double transgression : nous avions agi contre l'ordre établi et à l'opposé des rôles féminins (...) [Vásquez 2010 : 84].

Dans un spectre politique et idéologique complètement opposé, celui de l'extrême droite armée, ancré dans une conception traditionnelle des rapports entre les genres, nous observons la même violence contre la femme. J. C., la seule dénomination de la jeune qui relate ses vicissitudes dans *Hospital de Sangre*, récit de *Fierros*, se trouve de l'autre côté de l'échiquier politique. Elle, qui travaillait occasionnellement pour les paramilitaires, devient une de leurs membres sans le vouloir vraiment, comme personnel médical. Comme dans le cas de Tatiana, le commandant de son escadron prétend maintenir des rapports sexuels avec elle, mais J. C. n'y consent pas et ne se laisse pas manipuler. Elle résiste donc aux avances de *Doblecero*. Dans un premier temps, celui-ci ne la force pas, mais l'agresse physiquement.

> Era un sábado, me invitó a almorzar. Me preguntó "Mona ¿Usted *copia o no copia*[352]?" Yo quedé desconcertada porque si me lo hubiera preguntado por radio, lo habría entendido, pero fue en el momento en que nos estábamos sentando en su mesa. **Yo me preguntaba para mis adentros qué sería eso de copiar. O mejor, la mujer que lleva una por dentro sabía qué me preguntaba, pero la de afuera se sorprendía mientras definía qué contestar**. "¿Qué, comandante? No le entiendo". Entonces el hombre se me echó encima: "Que si quiere dormir conmigo esta noche". Seguro que para otra habría sido un honor, pero para mí era un golpe bajo. "¿Sabe qué? Usted me irrespeta", le contesté; "**yo soy la**

[352] « *¿Copia, me copia?* » : Vous recevez ? (Expression utilisée pour vérifier la connexion lors des conversations radiotéléphoniques).

> **enfermera del Bloque central Bolívar y no una de las putas que traen por aquí**. Yo no soy la cantimplora de nadie" [*Fierros* : 163].

J. C. fait donc preuve de fermeté, en rappelant surtout que sa mission à l'intérieur de l'organisation n'est pas de se prostituer, et reproche vertement à *Doblecero* son manque de respect. Outre sa réaction violente, il la dégrade quelques jours après au poste de combattante, malgré ses qualités prouvées comme infirmière efficace et résolue.

> No había terminado la frase cuando **sentí la palmada más fuerte y humillante que me han dado en mi vida**. Una palmada sonora, cargada de rabia. (…) Me gritó: "**Yo soy su comandante y si digo que el cielo es morado, usted lo ve morado!**". Le paré la cara y le escupí. Entonces me agarró por el cabello y me dio dos patadas en las costillas. Gritaba "¡Hijueputa, malnacida! ¿Usted con quién cree que está hablando?" (…) [*Fierros* : 164].

Elle se plaint des mauvais traitements auprès de l'homme qui lui a servi de contact pour rejoindre l'organisation, le médecin pour lequel elle travaillait dans sa ville d'origine. En rigolant, il la responsabilise du problème : comme pour Adelfa, au sein des FARC, la faute de J. C., au sein des AUC, n'est que d'être femme et d'être attirante : « *Nooo… Mona, eso sí ¿Quién te manda a ser la única alta y tetona del campamento?* » [*Fierros* : 164]. Ce critère, répandu dans la société, s'avère humiliant au même titre pour les femmes considérées comme attirantes que pour celles qui ne le seraient pas : les premières se voient pratiquement converties en objets sexuels par obligation ; les autres sont systématiquement méprisées.

La piégeant, *Doblecero* parvient à la violer sous la menace d'une arme à feu. Il la fait venir au poste de commandement, sous prétexte qu'il aurait été blessé.

> Él se acostó en un camastro y dijo con soberbia: ¡Examíneme! tengo un tiro en la cadera. Le estaba yo aflojando el cinturón cuando sentí que me mandó la mano. Traté de quitármela, pero **era un hombre fuerte y, para completar, ágil**. **En el forcejeo, caí al suelo, me puso una bota en el pecho y sacó su pistola, una Beretta que, me dijo, era muy obediente**. Se arrodilló a mi lado y me metió el cañón entre la boca. Fue bajándose el pantalón. Yo cerré los ojos y me encomendé a Dios ¡Fue tan humillante y tan bajo todo! (…) [*Fierros* : 168].

Pourquoi les réactions de Melisa et de J. C. face au harcèlement et à l'agression sexuelle sont différentes de celle de Tatiana, qui résiste d'abord à son agresseur, mais finit par tomber amoureuse de lui ? Les deux premières disposent d'un niveau éducatif beaucoup plus élevé, ce qui pourrait expliquer en partie la situation. Les deux jeunes femmes sont en outre beaucoup plus âgées que Tatiana au moment des faits : celle-ci a environ 18 ans, Melisa et J. C. ont environ 25 ans. Tatiana a également subi des agressions sexuelles au foyer. Les trois personnages manifestent leur vécu et le médiateur n'apporte pas de conjectures, le lecteur est donc mené à formuler ses propres hypothèses.

Les femmes se voient donc souvent abusées et maltraitées par les hommes, mais, dans une sorte de paradoxe, ce sont souvent elles les seules capables de régler par le dialogue, en faisant valoir leur poids au sein du groupe – foyer, communauté, parti –, des conflits que les hommes, sans intervention féminine, déclenchent et auraient sûrement aggravés. La narratrice de *El cuarto de hora* et sa voisine nous donnent cette leçon. En effet, les deux couples s'affrontaient pour des problèmes mitoyens et une escalade d'agressions s'annonçait entre les deux hommes. Leurs femmes ont réussi à les convaincre d'éviter la confrontation physique, par le dialogue et en exerçant sur eux des pressions d'ordre conjugal. « Au sein du mariage, il y a toujours de la place pour les caprices des femmes » – affirme la narratrice. Ainsi, les deux familles ont réglé leurs problèmes de limites et ont même commencé à s'entraider.

> Un día le dije [la narratrice à sa voisine]: "Bueno, lo que pasa es que nosotras **debemos ser amigas y ayudarnos en vez de vivir como perros y gatos**. Tracemos una medianía y respetemos (…). Paguen ustedes el derecho a fundarse y nosotros, en, vez de coger para donde están ustedes, cogemos para el otro lado. Ustedes hacen lo mismo". **Ella convino**. Era tiernita todavía y no sabía de maldades. Le expliqué que juntos podíamos más que solos (…). La cosa es que ella le tenía como mucho miedo al marido. Yo le aconsejé: "**en el matrimonio siempre hay lugar para los caprichos de la mujer. Ahí es donde ellos dan a torcer la fuerza**". Así debió ser porque poco a poco ya no nos evitábamos [*Corte* : 295, 296].

La narratrice du récit intitulé *Puerto Confín* [*Así mismo*] expose les difficultés et les mauvais traitements qu'elle et sa famille ont subis durant la confrontation bipartisane de *la Violence* et des années après, pendant l'époque de la culture de la coca pour la production de cocaïne. Elle éprouve l'exil, la migration forcée, la persécution arbitraire par les forces de l'ordre, la mort violente des êtres aimés. Fille d'un père libéral et d'une mère conservatrice, c'est derrière le père qu'ils fuient quand les commandos armés du parti conservateur et les forces de l'ordre, acquises à ce parti, investissent le village de Villarrica, où ils habitaient. À ce moment, c'est la voix du père qui s'impose : « c'est la force de l'homme qui commande ». « *Mi papá era liberal pero mi mamá era conservadora. Eso no importó.* ***La fuerza del hombre es la que manda****, y una noche tuvimos que salir para Icononzo*[353] » [*Así mismo* : 43].

Plusieurs années plus tard, adulte, son associé, devenu son conjoint et le père de ses deux enfants, est assassiné. Elle est obligée de se charger des petits toute seule et éprouve plusieurs difficultés et la pénurie absolue. Elle rencontre un autre homme qui l'abandonne après avoir enfanté une fille de lui, ce qui lui provoque une dépression sévère. La peur de négliger ses trois

[353] Icononzo et Villarrica sont deux municipalités au sud du département de Tolima, sur la cordillère centrale des Andes. Villarrica a constitué un noyau de résistance libéral face à l'avancée des milices du parti conservateur, et de l'armée, dans la région, au début des années cinquante.

enfants et le besoin de récupérer l'envie de vivre l'obligent de se ressaisir – ou le lui permettent – sans avoir à dépendre d'un homme. Elle ouvre et gère un restaurant sans avoir à chercher le soutien d'aucun homme, dans un endroit appelé Puerto Confín. Elle parvient à se convaincre que, contrairement au sort de sa mère jadis, dans son cas « ce n'est pas la force de l'homme qui commande », comme elle l'exprime avec clarté. La femme ne se réalise ni ne s'émancipe par la résignation, pense-t-elle.

> La única mujer que tiene que resignarse al lado de un hombre es la que no sabe llevar la vida. **Para salir adelante una no necesita estar acompañada**. Las compañías son para buscar problemas: que con quién anda, que qué estaba haciendo, que si sí, que si no. (…) Todavía **puedo *frentear*** [354] **la vida sin necesidad de otro**. ¿Qué no quiero trabajar? No trabajo. ¿Qué no quiero levantarme? No me levanto. Lo que uno hace con otro es amargarse la vida en compañía (…). **Cuando una está sola tiene es que aprender a manejar esos calorcitos que vienen y van**, pero para eso uno no necesita empeñarse (…)[355] [*Así mismo* : 48, 49].

Une autre femme, Carmen María, mène une existence beaucoup plus aisée en termes de revenus et de propriétés. Issue de la colonisation, cette habitante de la zone autour de la rivière Duda, dans la zone de la Macarena, confirme à sa manière le point de vue de la narratrice de *Puerto Confín*. Carmen María, interviewée par Molano pour *Cosas*, affirme, pleine d'humour et non sans malice, avoir cumulé ses terres et effectué la plupart des labeurs agricoles par elle-même, à l'aide de ses filles et de ses petites-filles. Toutes, propriétaires chacune de terrains assez étendus, parviennent à se passer des hommes, à qui elles ne font appel qu'accessoirement car, comme elle l'énonce, les hommes finissent toujours par devenir inutiles et capricieux. À l'exception du « *rato* », c'est-à-dire du temps des ébats amoureux et sexuels, des rencontres intimes, ils sont ennuyeux. À l'exception de la vie sexuelle, dont elles ne se jugent de toute façon pas esclaves, elles sont complètement autonomes.

> -¿Y son tierras buenas?
>
> -Son buenas, toda tierra es buena, **lo que son malos son los hombres**.
>
> -¿Pero sin hombres no sería aburrido todo?
>
> -Lo mismo de aburrido. **Después del rato, lo mismo de aburrido**. Para el Duda sí hay tierras buenas, por aquí también.
>
> (…)
>
> -¿Los árboles grandes los tumban ustedes solas también?

[354] *« Frentear »* : (fam.) *hacer frente a algo o a alguien. Afrontar.*

[355] « Quand vous êtes seule, ce qu'il faut faire, c'est savoir gérer ces moments où vous êtes chaude, mais pour ce faire vous n'avez pas besoin de vous engager ».

> -No señor, contratamos la motosierra de don Pablo. El viene y trae el *amarre*[356] y *descombra*[357] lo que hayamos *socolado* [358].
>
> -¿Pero entonces sí necesitan hombres?
>
> -Para amarrar sí, será lo único que saben.
>
> -¿Cuánto hace que viven solas?
>
> -Desde que se fueron los hombres [*Cosas* : 176].

Certains narrateurs et personnages masculins reconnaissent chez la femme autant ou davantage de capacités de résistance, de lutte et de contrôle d'une situation de crise que chez eux-mêmes. La femme ne se cantonne donc pas à une condition passive, d'infériorité ou de résignation. Vitriolo, colon installé à la Macarena, explique à l'écrivain sociologue comment ils ont bénéficié de la période de prospérité due à la production et à la vente de coca. Comme l'abondance économique favorisait la consommation d'alcool, la dépense d'argent auprès des commerçants et des prostituées et souvent les disputes et les rixes, la femme de Vitriolo « a aidé » à la prévention de tels risques. C'est elle qui incitait son conjoint à la consommation d'alcool et aux plaisirs charnels au sein du foyer, auprès d'elle. Elle a ainsi garanti la cohésion conjugale et familiale, de même que la gestion rationnelle de l'argent.

> **La mujer ayudó mucho**. Ella cuando vio que la cosa daba, vio por dónde se podía ir. Cuando vendíamos, ella misma compraba uno botella de whisky y me decía: "Camine para la casa y allá nos la tomamos". **No me dejaba quedar en el pueblo sino que me provocaba para que me viniera**. Así me daba gusto pero no me dejaba botar lo que habíamos agarrado [*Cosas* : 125].

Les fragments et témoignages précédents permettent de percevoir, d'une part, que le machisme, le sexisme et la discrimination à l'encontre des femmes perdurent en Colombie ; d'autre part, que ces conduites se manifestent différemment en fonction de l'époque, de la région et, surtout, du profil de la victime. Les femmes originaires des zones urbaines ou y ayant résidé, ayant suivi des études secondaires avancées ou supérieures, semblent plus sensibles au problème de la discrimination et du mauvais traitement, qu'elles reconnaissent et contre lequel elles réagissent plus ouvertement. Par ailleurs, autant dans les milieux urbains que dans la campagne, les femmes s'avèrent capables de s'affranchir de la dépendance tacite ou explicite vis-à-vis de l'homme. Les constats que les narratrices et témoins permettent de dresser ne disposent pas évidemment de représentativité statistique, puisque de toute façon il n'y a pas de documents

[356] « *Amarre* » : (dans le contexte) ensemble de bûches attachées entre elles, après élagage, pour être transportées.

[357] « *Descombrar* » : débarrasser une surface ou un terrain des objets qui l'occupent. Dans le contexte, débarrasser un terrain cultivable de la friche préalablement coupée ou des arbres élagués par le bûcheron.

[358] « *Socolar* » : (Colombie, Équateur, Amérique centrale) défricher.

chiffrés. Néanmoins, ils permettent au lecteur de se faire une idée de la situation des femmes dans la périphérie colombienne.

Outre des organisations non gouvernementales et des institutions universitaires, le gouvernement central s'est penché depuis plus de deux décennies sur la recherche de l'égalité homme-femme et de la parité. À cet effet, la création du Haut conseil pour l'équité de la femme, *Alta consejería para la equidad de la mujer*, vise à définir des lignes d'action et à coordonner les activités des instances locales, régionales et nationales, publiques, mixtes et privées, visant la reconnaissance et la protection des droits des femmes. Le but est de passer d'un stade de victimisation à un stade de participation des femmes aux prises de décision et à l'exercice de pouvoir dans tous les domaines. La population ciblée en premier ordre par les actions du Haut conseil est celle des femmes victimes de la violence et de la migration forcée [Consejería 2014]. Malgré l'importance de ces efforts institutionnels, la discrimination et la violence contre les femmes subsistent, comme le démontrent les récits évoqués.

4.2.4 La diversité sexuelle et de genre

Mi padre no fue a la guerra porque se volvió mujer
[*Así mismo* : 119].

La discrimination, le rejet de la part d'une grande partie de la société, le sexisme et les mauvais traitements psychologiques et physiques se retournent également contre les membres de la diversité sexuelle et de genre : homosexuels, lesbiennes, bisexuels, transgénéristes et transsexuels. Plusieurs témoins et personnages dépassent la frontière personnelle, biologique et sociale que leur impose la dualité homme-femme. Dans certains cas, il s'agit d'une « transgression » feinte, d'un travestisme conjoncturel, pour fuir l'ennemi ou se banaliser, une dissimulation de l'identité. Dans d'autres situations, les personnages mettent en sursis ou entre parenthèses une hétérosexualité qu'ils revendiquent pourtant, en raison des circonstances hostiles et du manque d'affection. Enfin, d'autres sont l'objet des pressions familiales et sociales afin d'étouffer l'expression de leur identité sexuelle et de genre, de châtier leur « déviation ». Ils expliquent le conflit personnel que la reconnaissance de leur condition leur impose, leurs progressives acceptation et adaptation à l'identité qu'ils assument et leur combat contre le mépris social et institutionnel.

4.2.4.1 De la découverte de l'homosexualité à la transsexualité

Dans *Penas*, Alejandra doit lutter en permanence pour que son orientation sexuelle soit reconnue et acceptée. La première personne qu'elle doit affronter est son père, qui se refuse à

tolérer et à comprendre que son fils, Henry, veuille adapter non seulement l'apparence, mais surtout l'identité et la façon d'agir d'une femme. Il ne s'agit pas simplement de travestisme hétérosexuel ou homosexuel, car Alejandra assume une condition transsexuelle et transgénérique.

C'est auprès d'un autre homme, rencontré par hasard, qui porte à ce moment-là le prénom féminin Janet et qui vise le même objectif de changement de genre et de sexe, que Henry entame son processus de transformation. Janet le guide et l'entraîne à l'adoption d'une apparence et d'une attitude féminines. Durant ce temps, il est victime de l'homophobie institutionnalisée et ancrée dans le quotidien de la société. Incarcéré, il demande à être envoyé dans un pénal pour femmes et, surtout, à ce que son identité sexuelle ne soit pas déterminée par de seuls critères anatomiques et soit reconnue par l'état civil. Il souligne l'importance des tables de dialogue, grâce auxquelles le traitement accordé à la diversité sexuelle s'est légèrement amélioré en prison et certaines des revendications à lui et à Paola (qui prête son nom au titre du récit) ont été entendues [*Penas* : 95-110]. La revendication défendue par Alejandra et par Paola à l'intérieur de la prison s'étend à l'extérieur du monde carcéral par le biais de l'acte même d'en témoigner, mais aussi en expliquant, comme le fait la narratrice, la façon dont l'orientation sexuelle et de genre se découvre et se vit au quotidien.

4.2.4.2 L'amour lesbien

Les rapports sexuels et sentimentaux lesbiens semblent, à première vue, être moins choquants pour les individus qui critiquent ou rejettent la diversité sexuelle et de genre. Néanmoins, dans une société au sein de laquelle les rôles et comportements assignés à chaque sexe ont la vie dure et le partage des tâches et la parité peinent encore à s'établir, l'homosexualité féminine incarne une transgression multiple. D'une part, elle mène les femmes à s'affranchir de l'homme, n'étant plus dépendantes de lui pour le plaisir ni pour l'existence au quotidien ; d'autre part, l'amour lesbien questionne la conception traditionnelle de la maternité et de la famille. D'ailleurs, pour les hommes, outre les critiques d'ordre soi-disant moral, religieux ou même biologique qu'ils sont souvent enclins à formuler, se pose le problème, en réalité inexistant, du manque de femmes disponibles pour eux.

C'est en raison d'une conception binaire de la sexualité, si fortement enracinée y compris chez les femmes, que lorsqu'une d'entre elles s'aperçoit de son attirance pour une autre, elle le prend souvent plus avec du dégoût qu'avec de la surprise et renie sa condition de lesbienne. Tout d'abord, elle craint que ses amitiés féminines lui tournent le dos, situation qui se présente assez

souvent, ou que sa propre féminité s'efface. Tatiana raconte son état d'âme après avoir rencontré pour la première fois la femme dont elle va tomber amoureuse.

> **No podía aceptar que me estuviera pasando**. A mí siempre me habían gustado los machitos y mientras más varones fueran, mejor. Había estado *encoñada*[359] y hasta enamorada. **No podía entender ni aceptar lo que me pasaba** [*Fierros* : 35].

Une occasion se présente pourtant qui accélère le rapprochement entre les deux jeunes femmes. Dans la pension pour combattants réinsérés où elles habitent, une fête s'organise : le gouvernement vient de verser à tout le monde sa première mensualité. Divisés en deux sections – hommes et femmes –, ils sont autorisés ce jour-là à se retrouver tous ensemble pour célébrer. La soirée dansante est de surcroît bien arrosée. Tatiana danse autant avec des hommes qu'avec des femmes, attitude anodin dans ce type d'actes.

> Yo bailaba con una y con otra, hasta que **ella me miró, se vino, me cogió la mano y me sacó a bailar. Se me fue la respiración**. Bailaba bien. La luz la había disminuido para que la timidez cediera. Nada decía. Le pregunté de dónde era. No respondió. Le dije que yo la conocía. Nada me respondió. Pero yo le sentía sus manos sudorosas y su respiración agitada. Sentía sus senos en los míos, mis puntas se endurecieron buscando las de ella. **Se acercó a mi cara**. Sentí su cabello y, de un instante a otro, su lengua se metió rápida y tibia debajo del lóbulo de mi oído. **Traté de retirarme, pero ella me apretó la mano como dándome una orden. Dudé. Y caí. No fue más. Pero fue todo** [*Fierros* : 35].

Celle qui deviendra plus tard sa compagne a profité de l'occasion pour la séduire et, malgré sa réticence initiale, Tatiana a enfin cédé. Jour après jour, leur liaison se consolide.

> **Las compañeras de casa se pillaron el romance. Se burlaban a escondidas y hasta en público**. **Nos llamaban las cóncavas porque dormíamos una contra otra**. En las noches yo esperaba oír que se moviera de su cama. (…) Se acercaba agachada, silenciosa. A mí me cubrían los escalofríos cuando levantaba las cobijas y se metía empujándome al rincón de la cama. Y después sus piernas frías, sus rodillas buscando caminos, sus manos rondándome, escalándome, resbalándose sobre mis hombros, sobre mi cadera rendida, su aliento en la nuca, sus dedos disparando. **Había dejado las armas para tener paz y ella estaba en guerra, sitiándome hasta doblegarme, reduciéndome a ser suya. Yo era su botín de paz** [*Fierros* : 37].

Tatiana assume enfin son homosexualité et se laisse entraîner dans la romance. Elle se sent satisfaite et épanouie, même si elle garde toujours la sensation de mener un combat qu'elle avoue perdu d'avance. Elle accorde peu d'importance aux taquineries des autres résidentes, qui les appellent désormais « les concaves » – les rapports hétérosexuels sont parfois décrits en termes de « concavité – convexité ». Elle, habituée par le passé à s'emparer des butins de guerre, affirme s'être convertie, elle-même, en « butin de paix ».

---

[359] « *Encoñarse* » : (fam.) chez une femme, éprouver, plus que de l'attirance, une sorte de dépendance sexuelle à l'égard d'un homme.

4.2.4.3 La bisexualité : une homosexualité circonstancielle

Le récit de la vie qu'Alejandra a menée en prison permet de découvrir l'homosexualité comme pratique courante dans les prisons masculines, même parmi les reclus qui se vantent d'être les plus « mâles ». Alejandra y a été la concubine d'un *cacique* ou caïd. Mais cette situation s'observe y compris chez les hommes hétérosexuels ; dans leur cas, les rapports homosexuels sont favorisés par la solitude, l'entassement, le besoin de partage physique et affectif, ainsi que par le contact restreint ou nul avec une femme.

Bombillo, l'ex-agent du bureau national d'intelligence, incarcéré, explique cette particularité à sa manière :

> **Hay sexo por todos lados**. Hay una especie de prostitución de hombres (…). Mucho muchacho *lo pone* o *lo mama*[360] por plata para que el cliente descargue las ganas. **No son *maricas* unos ni *cachorros*** [361] **los otros**, la mayoría necesita desocuparse de semen porque el semen acumulado produce alucinaciones y las alucinaciones terminan en sangre [*Penas* : 133].

Desecho, narrateur de son récit de vie dans *Corte*, relate la manière dont il a pris la fuite du campement de production de cocaïne dans lequel il a été confiné à une époque. Il est subordonné au chimiste principal, qui tombe amoureux de lui « à défaut de femmes ». C'est grâce à cet engouement qu'il gagne la confiance de l'homme ; ils commencent à se déplacer ensemble à l'extérieur du campement, autant pour livrer de la drogue que pour s'épanouir. Il tire profit d'une de ces occasions pour s'évader. *Desecho* juge cette relation homosexuelle, provoquée par les circonstances, bénéfique pour lui au bout du compte.

> **Me fui ganando la confianza del químico, que se medio enamoró de mí porque no había mujeres**. **Yo pensé que esa era la salida**. El hombre me llevaba para un lado y otro. Cuando sacaban la merca me invitaba y nos íbamos a llevarla por río hasta un punto que llamaban el Esquivo. (…) Allí **pasábamos buenos ratos**.
>
> Una noche subíamos y al motor se le partió el pin. No llevábamos repuesto. Tocaba amanecer en la costa del caño. **Cuando sentí que el otro se había dormido, me escabullí** [*Corte* : 388].

Gringo entame une relation homosexuelle en prison. D'abord, selon lui, la liaison avec le jeune Saúl surgit du seul besoin d'assouvir des pulsions sexuelles refoulées durant l'incarcération et à cause de l'apparence « féminine » du jeune. En outre, ce dernier se trouve dans une situation de vulnérabilité vis-à-vis des autres internes et de *Gringo* lui-même, mais c'est

---

[360] « *Ponerlo* » : dans le cas d'un homme, se montrer consentant à être pénétré lors des rapports sexuels anaux. « *Mamarlo* » : dans le cas d'un homme ou d'une femme, effectuer la fellation de son partenaire.

[361] « *Marica* » : celui qui consent à être pénétré lors d'un rapport sexuel entre deux hommes. « *Cacorro* » (mot dérivé de 'caca') : celui qui pénètre.

lui qui le protège du reste. Par la suite, les rapports prennent une tournure beaucoup plus affective, sentimentale et sincère : « Je suis tombé amoureux de Saúl ». *Gringo* analyse son cas de manière antithétique : il réaffirme sa virilité tout en assumant les faits qui pourraient la mettre en doute : « je le dis sans aucune honte, comme l'homme que je suis ». Ce positionnement se voit renforcée par l'appropriation qu'il fait d'un rôle à tendance masculine, au sein du couple, pendant que le rôle plutôt « féminin » correspond à Saúl. « La cellule a commencé à sentir la femme depuis que l'homme s'y est installé » dit *Gringo* dans un jeu de mots.

> En una de esas vueltas **me enamoré de Saúl**. **Lo digo sin vergüenza porque para eso soy hombre**. Era un pelao *sardino* [362], delicado (…). Cuando me habló, entendí quién era. Me gustó. Yo lo protegí desde el comienzo porque tenía una cara ingenua, algo femenina, y vivía como pensando en el más allá. Yo dije para mí: hay que salvarlo del redoblón. Pero yo no maliciaba comérmelo. Lo llevé a la celda. Ya mi palabra era respetada y nadie me miró rayado cuando lo acomodé conmigo. **La celda me fue oliendo a mujer desde que el hombre se instaló**. Al principio dormía en una colchoneta sobre el suelo; pero una noche le oí castañetear las *carracas* [363] de frío y lo invité a mi cama. El se trasladó. Temblaba. **Yo lo arropé** y en la arropada le sentí ese cuerpo blandito, suelto, y el deseo de llegar más allá, a un sitio que nunca sabe uno dónde queda. **Me inflamó**. Y ya, como se dice, hubo buen viento y buena mar. Lo que no es para uno, se lo comen los gusanos. **Lo besé**. **Él me respondió**. **Terminamos haciendo el amor**. Yo llevaba varios días sin saber qué era eso, pero aquel *pelao*[364] se me metió entre ceja y ceja, entre pecho y espalda, entre pierna y pierna. Yo me decía: "pero usted es un hombre, un hombre ¿Qué diría su familia si lo vieran así? ¿Enamorado como una colegiala?" **Yo me lo reprochaba, pero cuando él me hablaba a mí se me olvidaba mi macho**. **O mejor, se me salía** [*Penas* : 156,157].

Gringo semble avoir vécu un conflit d'identité de genre, mais l'avoir entièrement assumé. Il réaffirme son identité masculine tout en mettant en évidence sa propre contradiction : « quand il me parlait j'oubliais mon côté macho. Ou, plutôt, il jaillissait ».

Plus tard, *Gringo* se retrouve dans une situation entièrement opposée. À nouveau circonscrit aux rapports physiques et sentimentaux hétérosexuels, il tombe amoureux de Shirley, la fille de don Adán, un codétenu riche et puissant, ancien homme politique et avocat des grands caïds. *Gringo* se marie avec Shirley et ils mettent au monde une fille, mais quelque temps plus tard sa femme est emprisonnée et se lie d'amour avec une autre prisonnière, Marina. Ainsi, les deux membres du couple hétérosexuel ont vécu, chacun à sa manière et à son temps, des relations homosexuelles, à une différence près : lui agit en bisexuel ou assume une homosexualité occasionnelle ; Shirley devient lesbienne.

---

[362] « *Sardino, a* » : (Col.) adolescent(e), jeune adulte à l'apparence d'un(e) enfant ou d'un(e) adolescent(e).

[363] « *Carracas* » : mâchoire, denture.

[364] « *Pelao, pelado*, *a* » : enfant, jeune.

Gringo détecte des signes avant-coureurs du penchant de sa femme pour sa codétenue. « Il n'y avait pas d'affaire, mais il y avait quelque chose », juge-t-il. « *Aunque no me lo dijera, noté que entre ella y Marina, su compañera de celda, no había negocio, pero algo había. Según una carta, Marina estaba por secuestro* » [*Penas* : 169]. Certains passages d'une des premiers lettres que Shirley lui envoie le mènent au doute, notamment lorsqu'elle décrit sa codétenue à deux reprises comme « *bonita* », jolie, voire « *muy bonita* ». Elle la trouve aussi « *resbalosa* », littéralement « glissante », qui s'entend au sens figuré comme « tentante, qui peut faire tomber quelqu'un facilement, qui pousse au faux pas ». Marina, ajoute Shirley, « vise à se faire aimer de tout le monde. Et elle y parvient ».

> Papito, el cuento de Marina es cruel. Imagínese, sumercé, que ella era una niña de colegio, vivía con la abuela. El papá la había dejado botada y la mamá no aparecía. (…) Es una mujer bonita como toda *caleña*[365] y resbalosa como toda caleña. **Como está acostumbrada a ser bonita, espera que todo el mundo la quiera**. **Y le cuento, papito, que lo consigue**. (…) Ella es una mujer muy bonita [*Penas* : 169].

Les mots de Shirley obsèdent et déconcertent *Gringo*. « *Esa última frase me quedó dando vueltas. Shirley no admiraba a las mujeres, así, sin más. Me quedó registrada* » [*Penas* : 170].

Quelques temps après, l'orientation sexuelle et le choix sentimental de Shirley se définissent, comme elle le fait savoir à *Gringo* par un autre courrier. Elle lui demande de la pardonner pour l'avoir quitté, lui assure qu'il n'en est en rien responsable, mais affirme ne plus vouloir le rencontrer, car Marina la comble comme femme, mais aussi comme personne.

> Papito. **Yo sé que usted me perdonará algún día lo que hice, pero me enamoré de Marina**. **Ella me ha dado todo, sin ella no hubiera podido vivir**. La hija de los dos se la mandé a la abuela de Marina y ella la cuidará mientras yo salgo. Aquí no puedo tenerla más. Llora como desde el primer día. No sabe lo que es una hora sin llanto. Yo le pido que me perdone, pero **no quiero volver a saber nada de usted**. Usted ha sido bueno conmigo y la mala he sido yo. Perdóneme, papito. (...) Perdóneme [*Penas* : 172-173].

4.2.4.4 Le travestisme comme camouflage

Le travestisme, quand il n'apparait pas comme un trait constituant de l'homosexualité ni de la transgénéricité, comme dans le cas d'Alejandra et de Paola, fonctionne comme un artifice qui peut garantir la survie dans une situation de violence ou de conflit. Telle est l'utilité qu'y découvre le père de Maximiliano Gómez de Castilla [*Así mismo*]. La dissimulation de son identité et de sa masculinité, par le déguisement en femme, le sauve d'être recruté pour combattre dans la Guerre des mille jours (1899-1902).

[365] « *Caleño, a* » : de la ville de Cali, en Colombie.

La présence des hommes à la maison pour préparer les repas et pour s'occuper du ménage et des enfants, de plus en plus habituelle et « normale » à l'heure actuelle, ne l'est toujours pas dans le partage traditionnel des rôles au foyer dans la société latino-américaine, encore moins au début du XXème siècle. Cependant, lorsque les hommes devaient rester à la maison pour éviter d'être envoyés au front, la répartition des tâches s'inversait, du moins pour que les femmes puissent sortir. Dans une société sexiste, cette inversion de rôles et d'apparences constitue un cas particulier d'androgynie qui a permis à Hermencia, comme s'est fait appeler le père du narrateur, d'être à l'abri de la guerre pendant un certain temps. Maximiliano précise que c'est d'une grande-tante qu'est venue cette idée astucieuse. Comme nous le voyons, l'ingéniosité féminine démontre une fois de plus sa capacité à trouver des solutions, même provisoires, aux dégâts du conflit, autres que la fuite ou l'affrontement. Plus tard, se cacher dans la maison est devenu inutile pour tromper les militaires, lesquels, soupçonnant une tromperie, se sont décidés à réquisitionner les domiciles.

> **Mi padre no fue a la guerra porque se volvió mujer**. (…) Los domingos cerraban las cuatro esquinas y todo lo que quedara adentro, salvo las mujeres, era batallón. Por eso sólo **las mujeres iban al mercado; los hombres se quedaban haciendo el almuerzo**. Pero cuando los generales se pillaron que no era que no hubiera hombres, sino que ellos se quedaban en las casas, se dieron a la tarea de ir a buscarlos. Entonces a una tía abuela no le quedó otro remedio que **comprar peinetas, corpiño y una pollera para mi padre**. **Vivió así, haciéndose llamar Hermencia**, hasta que ya no pudieron arrancarle más los pelos de la barba [*Así mismo* : 119].

Dans ses pages, Molano ne se prête à aucun débat sur les facteurs naturels ou culturels pouvant déterminer l'orientation sexuelle et de genre. Il présente aux lecteurs les multiples manifestations de la diversité et, comme le constatent et le revendiquent certains personnages, suggère que l'orientation sexuelle et de genre est muable, car éventuellement soumise aux circonstances ponctuelles. Les témoins et personnages prônent la reconnaissance de leur identité et le respect de leurs droits – comme le voudrait tout autre individu – sans être stigmatisés ni exclus de la société en raison de leur orientation. Leur but est de pouvoir être l'objet des mêmes exigences et prérogatives que la société dans son ensemble.

4.2.5 Les délinquants, les criminels et les bourreaux

L'auteur s'intéresse d'emblée aux victimes de *la Violence* et des différents conflits armés, mais aussi aux récipiendaires de cette violence « douce », larvée, qui plane sur la société colombienne. Néanmoins, l'écrivain chercheur tourne aussi son regard vers les bourreaux, dont il vise à comprendre la détermination des exactions, sans les justifier. Pour lui, les criminels, malgré la gravité de leurs agissements, sont eux-aussi des victimes. En s'introduisant dans leur

parcours, Alfredo Molano aide à élucider les responsables et les motivations cachés des délits et des crimes : souvent, les victimes elles-mêmes les dénoncent ; quelquefois, ce sont pourtant les criminels qui dénoncent leurs complices et commanditaires. À plusieurs reprises, ces derniers ne fournissent pas de renseignements directs, mais ils en apportent des indices ou des éléments contextuels, expliquent les motivations et les retombées – espérées et réelles – de leurs actes. Ces informateurs poussent le lecteur à juger les données apportées, les actes perpétrés, la chaîne des responsabilités : un jugement logique, politique et idéologique plutôt que judiciaire ou légal.

D'autres écrivains, ainsi que des délinquants ou criminels, par le biais de la confession et de l'autobiographie, dépeignent le mode opératoire, les débuts, les objectifs, les victimes des individus hors-la-loi. Eux-mêmes ou leurs biographes évoquent la fin de leur carrière : tranquille, tragique, signée par la condamnation judiciaire et la sanction sociale, marquée par l'impunité ou bien rachetée par la réinsertion ou la réhabilitation. Parmi les plus célèbres criminels colombiens qui ont fait état de leur vie, on compte Roberto Escobar, cousin du caïd Pablo Escobar, abattu en 1993 et Carlos Castaño, leader des structures paramilitaires présumé assassiné[366] en 2004 par ses hommes à l'issue d'un règlement de comptes. Si certains de ces ouvrages revêtent un certain intérêt sociologique et historique, d'autres affichent une qualité littéraire et référentielle discutable, font l'apologie d'actes criminels graves et doivent être abordés, pour le moins, sous bénéfice d'inventaire[367].

Alfredo Molano accorde assez souvent la parole à des personnes dont les actes sont non seulement illégaux, mais surtout sanguinaires. Parmi eux, citons *Chimbilá* qui explique dans *Tropel*, non sans cynisme au vu de la gravité de ses crimes, comment les fraudeurs, les trafiquants, les escrocs et même les meurtriers sont poussés à agir de la sorte par les circonstances. Il adhère donc à une sorte de déterminisme socioéconomique. Ces criminels agissent souvent à la solde de quelqu'un de plus puissant et malveillant qu'ils servent pour obtenir de l'argent ou du prestige. En référant ces propos, l'auteur vise en revanche à mettre en évidence que, derrière la tête visible d'un délit ou d'un crime, se trouvent d'autres individus dont les conduites s'avèrent aussi ou davantage reprochables, mais qui sont souvent épargnés par la justice. Lisons la façon dont s'exprime *Chimbilá*, qui insiste à l'envi sur la responsabilité politique au plus haut niveau des partis dans *la Violence* des années cinquante.

[366] Son corps n'a pas été retrouvé ni identifié au moment de la rédaction de cette étude.

[367] L'un de ces textes est l'autobiographie de John Jairo Velásquez, *Popeye*, ancien tueur à gages au service de Pablo Escobar.

> **Las indicaciones de los políticos, como el Cóndor, uno no las podía desconocer**; además, uno estaba dispuesto a oírlas y obedecerlas. (…) Lo mismo debía suceder en el lado liberal. Yo no sé sino de oídas lo que allí pasaba porque uno no podía hablar con liberales ni a uno le importaba tampoco lo que ellos dijeran. **Todo era política**. **Por eso los cuatro o cinco mil presos eran todos políticos**. **Así hubieran cometido el crimen más cruel y espantoso** [*Tropel* : 158].

Don Pedro [*Penas*] explique comment, d'abord par souci d'indépendance vis-à-vis du noyau familial, plus tard pour subsister et pour éviter de se faire tuer, il s'enracine dans le banditisme. Enfin, des années plus tard, grâce à la réputation de pistoleur efficace qu'il s'est taillée, il trouve un travail comme garde du corps d' *El mexicano*[368], célèbre caïd du cartel de la cocaïne de Medellín, abattu en 1989. Celui-ci le met en contact avec Yair Klein, mercenaire israélien payé par *El mexicano* lui-même et par d'autres caïds et leaders paramilitaires de la région qui ont organisé les premières milices armées d'extrême droite. Pedro « progresse » ainsi dans la criminalité. Comme il le laisse entendre, il fait partie d'une mouvance illégale qui dispose pourtant de protections et d'appuis institutionnels. La dénonciation sous-jacente prend une forme concrète : les forces de l'ordre favorisent la formation de groupes armés illégaux financés par les trafiquants de drogue, l'État s'allie donc aux criminels.

> Poco a poco me dejaron de sudar las manos antes de un operativo y **cuando aprendí a no cerrar los ojos el coronel me ofreció trabajar para ellos**. Al principio yo pensé que eran trabajos encargados por el gobierno y no me importaba nada dejar los muertos firmados. Pro un día me dijo el hombre: "**El jefe lo tiene visto para un trabajo muy especial: colaborarle a El Mexicano**", un hombre que ya era afamado. Me llevaron a Pacho y allá don Gacha se me presentó y me dijo: "Bueno, chino, yo veré…", y dejó un reguero de puntos suspensivos, para que yo llenara con las cruces que me enseñó a hacer un extranjero muy serio, uniformado con traje de fatiga del ejército y que me dijo al presentarse: "**Soy su instructor, me llamo Yair Klein**" [*Penas* : 25].

Gringo, délinquant incarcéré sans que nous, lecteurs, puissions en connaître la raison ponctuelle, considère également que les prisonniers sont des victimes des autorités à l'intérieur et à l'extérieur du lieu de réclusion, beaucoup plus corrompues que les détenus eux-mêmes.

> Es a ellos y a los abogados y jueces a quienes les queda el trabajo que nosotros, los delincuentes, hacemos. **Son ellos los que usan las cárceles para delinquir y hacernos delinquir** [*Penas* : 171].

Nous avons déjà cité J. C., la narratrice et protagoniste du récit *Hospital de sangre* [*Fierros*] qui s'incorpore au groupe paramilitaire AUC comme personnel médical, mais est forcée plus tard à devenir combattante. Elle agit de la sorte par nécessité économique et par

[368] Gonzalo Rodríguez Gacha (1947-1989). Naturel d'une zone rurale au centre de la Colombie, son surnom s'explique par son goût marqué par les *rancheras*, musique traditionnelle mexicaine, et par la figure du *charro* (cavalier et propriétaire terrien qui porte une tenue particulière, notamment un grand chapeau et des ornements métalliques), personnage qu'il aimait représenter.

souhait d'indépendance, sans en avoir au début l'intention. Cependant, comme elle l'explique, c'est son chef, à la clinique dans laquelle elle travaillait, qui maintenait des contacts avec les terroristes ; il savait vraiment quel serait le travail que l'infirmière auxiliaire exercerait et pour le compte de qui. Elle se retrouve donc victime d'une tromperie qu'elle découvre et accepte, d'une part parce qu'elle se sent utile en exerçant sa profession, d'autre part, mue par le besoin. Grassement récompensée pour ses services au début, elle se montre très enthousiaste à l'égard de ceux qui deviendront, plutôt que ses patrons, ses commandants.

> Al salir, se me acercó el comandante sonriendo y me dijo: "Mona, muy querida *vos* [369], quedamos muy agradecidos con vos, fuiste muy valiosa en esta operación", y **me dio un paquetico que metí en el bolsillo de mi bluyín** como haciéndome la desinteresada, aunque yo sentí que era un *paco* [370] de billetes. Al bajarme de la ambulancia en la clínica, lo primero que hice fue ir al baño a contar cuánta plata había. Nerviosa los miré uno a uno, los conté, los reconté, los volví a contar, me restregué los ojos muchas veces. No había duda: **dos millones de pesos**[371] **en billetes de cincuenta** [des billets de cinquante mille pesos]. **¡Una fortuna!** Yo que vivía endeudada con mi mamá, que *debía colegios* [372], que no compraba una falda, que el sueldo no me alcanzaba sino para pagar las cuentas de servicios y el *arriendo* [373], tenía en mis manos un paquete con dos millones de pesos. **¡Ni la cenicienta cuando le cupo el zapato de cristal!** [*Fierros* : 155].

Nous avons déjà évoqué le récit sous forme de conversation que l'auteur nous présente dans *Así mismo*, dans un jargon propre au milieu de la pègre de Medellín, au début des années quatre-vingt-dix. Comme d'autres jargons similaires, c'est un langage riche en expressions familiales et très codé. Ce récit dialogué, intitulé *Salto Largo*, ne dispose pas de texte introducteur ni de commentaire final de la part du médiateur, médiateur multiple déjà, car ce sont « Rosalba et Rodrigo qui m'ont raconté l'histoire », comme l'annonce Molano dans la dédicace.

Nous pouvons déduire, après une ou plusieurs relectures, que le dialogue dépeint un épisode de vol de voiture à main armée ; le propriétaire ou conducteur parvient pourtant à établir un certain rapport de confiance avec son agresseur. Celui-ci s'aperçoit que sa victime appartient à la même couche sociale. La façon de s'exprimer des deux insinue cette proximité socioéconomique et socioculturelle. En outre, il est possible que les deux hommes se soient déjà vus. Le voleur exprime une certaine considération sans doute feinte, qui semble d'abord réelle,

---

[369] À l'ouest du pays, sur les cordillères centrale et occidentale et la vallée de la rivière Cauca, du nord du département d'Antioquia au sud du département de Valle, en passant par la zone de production de café, le « *voceo* » s'emploie systématiquement dans tous les registres et contextes à l'oral. Du point de vue grammatical, il est identique au vouvoiement du Cône sud.

[370] « *Un paco, un fajo* » : un paquet, une liasse.

[371] Huit cents euros environ (au taux en vigueur en mars 2014).

[372] Elle avait du retard dans le paiement des frais de scolarité de ses enfants.

[373] « *El arriendo* » : (Col.) *el alquiler*, le loyer.

pour sa victime. Pour l'amadouer, le voleur joue de son côté conciliateur, disant à sa victime qu'elle ne semble pas mériter d'être blessée ou tuée, à la différence de beaucoup d'autres. Par de tels propos et d'autres du même ton, il parvient à convaincre sa victime de lui « prêter » sa voiture, pour la lui rendre une heure plus tard. À un moment donné, pour mettre en évidence sa présumée considération à l'égard de sa victime, c'est le voleur qui lui exprime sa confiance.

> Yo le digo que **desde el comienzo confié en usted**. Me dije: me equivoqué de *pinta* [374]. Es que en este *camello* [375] se va conociendo la gente. **Hay clientes *bacanos*[376] que uno no quiere *bajar*** [377] y hay otros a los que a uno le da como gusto hacerlo porque se les ve asomar por esa cara pálida toda la maldad que cargan por dentro [*Así mismo* : 66].

Quelques instants après, le voleur s'engage à retourner la voiture au propriétaire. Il entend, durant son long tour de parole, maintenir la confiance que sa victime lui témoigne. Il promet de ne pas « *saltar largo* », c'est-à-dire de ne pas le duper. Promesse à considérer par le lecteur, au vu du titre du récit : *Salto largo*. « *Yo a usted,* llave*[378], no lo tumbo,* fresco*[379] que volvemos, no tiene necesidad de rezar. Todo se paga en la vida.* ***Tranquilo llave, que yo no sé saltar largo*** » [*Así mismo* : 68].

Ancízar, *El arriero*, l'homme incarcéré en Espagne pour trafic de drogue, rejoint la pègre à cause de sa précarité de jeune travailleur honnête : la pression, le harcèlement moral et le bas salaire de livreur de boissons alcooliques lui empêchent de mener une vie personnelle et sentimentale épanouie. Cependant, son entrée aux bas-fonds aurait été beaucoup plus lente et difficile sans l'aide et les encouragements de son frère, déjà rôdé aux sales négoces.

> **Mi hermano, al verme *llevado*** [380] **porque perdí el trabajo de la licorera y de rebote ella casi me bota** – o mejor, la suegra –, **me dijo que no fuera gilipollas**, que habiendo oficio para qué me ponía a rebajarme trabajando a órdenes de un patrón, matándome **por un sueldo infeliz que nunca podía compensar**. Me llevó por allá a la estación de la Sabana[381] a beber, y en medio de la *rasca*[382] recuerdo que me preguntó "¿A usted le gusta viajar lejos?

[374] « *Pinta* » : (fam.) personne, individu. Dans d'autres contextes, parure, tenue vestimentaire.

[375] « *Camello* » : (fam., Col.) : travail, emploi, métier.

[376] « *Bacano* » : (fam.) sympathique, agréable, fiable.

[377] « *Bajar (a alguien)* »: (fam.) descendre, tuer. « *Bajar* (*a alguien de algo*) » : (lui) voler (qqch).

[378] « *Llave* » : (fam.) associé, personne de confiance, proche, ami.

[379] « *Fresco* (adj.) » : (fam.) tranquile, calme.

[380] « *Estar o andar llevado* » : être dans une mauvaise passe, éprouver des difficultés, mener une vie dure.

[381] Ancienne gare centrale de Bogotá et le quartier qui l'entoure, devenus une zone d'activités commerciales et industrielles en gros et un endroit déprimé, fréquenté par des individus sans domicile fixe, dans l'indigence, et par des délinquants.

[382] « *Rasca* » : *borrachera*.

> ¿A usted le gusta conocer y vivir a lo bien? Pues bueno, **le voy a presentar a un *man***[383] **que lo saca del hoyo y le devuelve la mujer, y no sólo esa fea con quien anda, sino que le da todas las *chimbas*** [384] **de la tierra**. ¡No llore, no sea güevón!" [*Rebusque* : 20-21].

Son frère se moque de sa vie modeste et l'incite à « partir ailleurs », à « connaître [d'autres endroits] et à vivre vraiment bien ». Ancízar prend le risque et se lance donc dans l'aventure. Au fil du temps, il mesurera par lui-même le prix à payer ; le sort encouru par son frère lui servira d'avant-goût et d'avertissement – avertissement qu'il ignore au passage. Le jour où il ingère son premier chargement de cocaïne, son frère est assassiné.

> **El día que me presenté para ser cargado con bolas, ese día** – cuatro de la tarde – **estaban matando a mi hermano** en la calle cien con quince[385]. **Se la tenían cantada**. El hombre era reservista del ejército (…) y manejaba fierros desde niño. Eran su pasión. Tenía negocios en el Dorado[386] con un capitán de la policía, disgustaron a muerte por un envío y el hijueputa ese se "*enamoró*[387]" de mi hermano. **Tenía que matarlo**. Lo cazaron sin darle tiempo al revire y **lo hicieron pasar por un bandido** [*Rebusque* : 20-21].

Par ailleurs, Alfredo Molano dévoile chez les délinquants et les criminels des personnalités complexes et une sorte d'éthique, aussi minimale soit-elle, malgré leurs tromperies, leurs actes violents et les préjudices qu'ils portent aux autres et à la société dans son ensemble. Une société qui devient, elle, complice de la délinquance, dans la mesure où elle lutte contre le crime, mais l'engendre et le favorise de façon sous-jacente. Le délinquant et le criminel se présentent donc comme des individus qu'on ne peut pas considérer comme entièrement méchants. Le délinquant vise sans doute à s'autojustifier, en ignorant des responsabilités qui lui incombent, en minimisant les dégâts produits ou en se déclarant poursuivi et puni injustement. Le médiateur ne vise aucunement à cautionner ou à justifier les actes délictuels et criminels, mais veut signaler que, derrière les suspects de convenance et les coupables parfaits, il en existe d'autres dont la responsabilité est habituellement passée sous silence.

4.2.6 Le monde carcéral

> *« Aquí entra el hombre, no el delito »* (Inscription affichée à l'entrée de plusieurs prisons en Colombie).

[383] « *Un man* » : un homme.

[384] « *Chimba* » : (Col., fam. ou vulgaire) vulve. Par extension, femme.

[385] Zone huppée de Bogotá.

[386] Aéroport de Bogotá.

[387] Le narrateur, lui-même, met le mot entre virgules pour souligner son sens figuré : « s'est obsédé » – s'est obsédé à le tuer, en raison de leurs différends dans le partage du butin.

Les individus déclarés coupables de délits et de crimes, que leur jugement soit impartial ou manipulé, se retrouvent enfermés – nombre d'entre eux restent longtemps incarcérés avant que leur culpabilité soit prouvée ou d'être innocentés. Quelques prisonniers, comme *la monja* [*Rebusque*], ont certes commis des délits, mais sans véritable intention ; d'autres sont derrière les barreaux pour des crimes avec sévices sciemment perpétrés, comme *Chimbilá* dans *Tropel*. À l'instar d'Isidro, les reclus peuvent également l'être du fait de leur lutte contre le statu quo, qui les poursuit pour sédition ou pour rébellion, des délits politiques. Par ailleurs, les détenus peuvent se retrouver en prison ou voir leurs condamnations alourdies pour des raisons autres que les faits reprochés, hors de leur contrôle et de leur responsabilité, comme les arrangements partisans sur le plan politico-judiciaire. Deux volumes se consacrent presque entièrement à l'univers carcéral et réunissent des témoins en prison : *Penas* et *Rebusque*. Nous trouvons aussi des récits de prisonniers dans *Tropel* et *Espaldas*.

Dans *Rebusque*, les personnages évoquent les motifs de leur incarcération : les déterminations socioéconomiques, un contexte favorable à l'exercice de la délinquance, les entourloupes dont ils ont été victimes. Dans *Penas* principalement, les témoins dénoncent l'inefficacité du système pénitentiaire sur le plan de la réhabilitation. Ils se plaignent également de la répression et de la violence que contre eux exercent les gardiens, la police envoyée réprimer les protestations et les mutineries, ainsi que le gouvernement et les médias. Dans des prisons surpeuplées où l'entassement et l'extrême précarité sont monnaie courante, les reclus agissent pour améliorer la vie en prison, un combat qui intéresse peu ou prou le reste de la société. Le champ thématique de l'univers carcéral s'imbrique en particulier avec les récits sentimentaux, lorsque le quotidien des prisonniers est exposé, ainsi qu'avec le récit d'action, qui dépeint les affrontements entre les détenus avec les autorités.

4.2.6.1 L'arrivée en prison

Comme eux-mêmes le signalent, l'un des moments les plus marquants pour les individus en réclusion criminelle, notamment pour ceux qui ne s'y attendaient pas, reste l'arrivée pour la première fois au pénitentiaire. Elle constitue une sorte de cérémonie initiatique et apporte déjà un avant-goût des privations, des contraintes et des affrontements que la personne éprouvera pendant des années, voire des décennies ; c'est, enfin, un point d'inflexion, même de non retour.

La protagoniste de *Ocho años, tres meses, un día* raconte ainsi son arrivée en prison. Elle est examinée et reçoit les fournitures minimales dont elle aura besoin. Elle traîne son sac autant que sa propre douleur. Elle explique plus loin avoir tardé deux ans à accepter et à assumer sa

condition de détenue, après être parvenue à s'imposer sur d'autres prisonnières qui voulaient la soumettre, avoir été transférée et voir son appel rejeté.

> **Cuando llegamos a Yeserías**[388], una cárcel larga de dos calles, dos niveles, dos secciones, estaban en huelga porque la dirección había restringido los permisos y los tiempos de las comunicaciones telefónicas. Los presos hacían un estruendo infernal golpeando los platos de aluminio contra los barrotes. Nos asignaron dos celdas de seguridad mientras nos examinaban los médicos, los sicólogos, los sociólogos, y nos conocían todos los guardianes. Antes de pasar a los pabellones ordinarios nos dotaron con mantas, almohadas, toallas, uniformes – opcionales – y útiles de aseo. **Yo llegué a mi celda arrastrando la tula como si fuera mi alma misma** [*Rebusque* : 82].

À la différence de la narratrice du passage précédent, déjà installée en Espagne depuis quelque temps avant d'être arrêtée et qui connaissait déjà le milieu délictuel – ce qui ne l'a pas pourtant pas empêchée de tomber dans un piège –, la sœur Mercedes s'est innocemment condamnée, comme dans le proverbe hispanophone[389]. Elle, qui n'avait pas la moindre accointance avec la pègre ni n'avait jamais quitté la Colombie, fut interpellée le jour même de son arrivée en Espagne, où elle ne connaissait personne. Son sort fut celui de centaines de « mules » qui se trahissent souvent elles-mêmes par leur comportement apeuré ou peu naturel ou qui sont dénoncées par leurs propres recruteurs. La religieuse compare son arrivée en prison à une cérémonie funéraire. Elle partagera la cellule avec Mónica, enfermée depuis déjà un certain temps, laquelle lui présente d'autres colombiennes, toutes incarcérées pratiquement pour la même raison. Sa codétenue et amie lui apporte du soutien moral, tout en l'avertissant : « ici tu ne seras plus une nonne, mais une Colombienne, et tu devras te faire respecter comme telle ». En effet, les prisonnières s'organisent elles-mêmes en groupes ou communautés, en fonction de leur pays ou région d'origine – les Andalouses, les Nigériennes, les Colombiennes, les Roumaines, etc. – ou de leur appartenance à une communauté – comme les Gitanes.

> **No olvidaré, madre, el momento en que crucé las puertas de Carabanchel**[390], una tras otra. **Se abrían como tragándome y se cerraban haciendo un ruido seco que reposaba en la galería como una campanada en misa de difuntos**. No olvidaré tampoco el encuentro con el chabarro, como dicen en España, donde debía permanecer ocho años: un cubículo de dos metros por tres con veinte, donde vivimos dos mujeres dejadas de nuestras familias, olvidadas por nuestra gente. Ella se llama Mónica (…). Es bogotana, casada y con tres hijos. Me acogió en su regazo desde que entré. Me presentó a las demás y me contó los pequeños secretos que uno necesita para vivir. – "**Tú aquí no eres una monja, eres una colombiana que tiene que hacerse respetar como tal**" [*Rebusque* : 169].

[388] Yeserías : ancienne prison madrilène qui a cédé sa place, en 1991, à un centre pénitentiaire en semi-liberté.

[389] « *Quien inocentemente peca, inocentemente se condena* ».

[390] Carabanchel : prison à Madrid, ouverte par le dictateur Franco en 1944 et fermée en 1998. À sa place fonctionnent actuellement un commissariat en un centre de détention administrative pour étrangers en attente d'expulsion.

Pour *Gringo*, pourtant homme endurci et délinquant expérimenté, l'entrée en prison marque le début d'une vie signée par la mort qui maraude et qui peut se précipiter sur tout un chacun à tout moment : « finie la rigolade ». Si la peine de mort n'existe pas, la possibilité d'en sortir les pieds devant reste élevée. La mort, « le mort, aux pantalons ensanglantés et au visage apeuré par la mort », défile devant eux, « mort comme n'est mort qu'un mort ».

> **El día de mi llegada** a la Modelo[391] nos encerraron, como es rutina ya, en una jaula (…). Íbamos 140 muchachos remitidos por la Fiscalía, desde los juzgados de Paloquemao[392]. *Recochábamos* [393] sí, porque uno se hace *el sobrado*[394] frente a los demás y porque uno siempre espera pasar y no quedarse. (…) **Todos nos reíamos y cada cual contaba su caso sin contar el verdadero**. *Cañero*[395] que se respete no cuenta nunca lo que hace, sino lo que quiso hacer. (…) En ese concurso de malandrinadas andábamos cuando **vimos sacar a un señor muerto en una bandeja**. **Muerto como sólo está muerto un muerto: blanco y tieso**. **El silencio salió de ese cadáver** y se nos metió a todos en la garganta. Pasó al lado mío. No le habían cerrado los ojos que es lo menos que uno puede hacer con un finado. Tampoco le habían tapado la cara con una sábana. Iba como cayó. Con sus pantalones ensangrentados y su cara de miedo a la muerte. Hasta ahí fueron fiestas en esa jaula. **Todos pensamos en que así, con las patas para adelante, podríamos salir de esta vida a la que entrábamos** [*Penas* : 149].

4.2.6.2 Dans le pénitentiaire : répression, corruption et isolement

La prison, dans les sociétés occidentales, est censée mettre hors d'état de nuire les individus qui ont porté atteinte – ou qui pourraient le faire – à la société, sans les soumettre à des traitements inhumains et cruels et surtout en favorisant leur réinsertion. L'évolution du système carcéral, selon Michel Foucault, vise à susbtituer au supplice des formes plus élaborées et moins sanglantes de contrôle social.

> **La pyramide carcérale donne au pouvoir d'infliger des punitions légales un contexte dans lequel il apparaît comme libéré de tout excès et de toute violence**. Dans la gradation savamment progressive des appareils de discipline et des « encastrements » qu'ils impliquent, la prison ne représente pas du tout l'enchaînement d'un pouvoir d'une autre nature, mais juste un degré supplémentaire dans l'intensité d'un mécanisme qui n'a pas cessé de jouer dès les premières sanctions. (…) **Rigoureuse économie qui a pour effet de rendre aussi discret que possible le pouvoir singulier de punir**. Rien en lui désormais ne rappelle plus l'ancien excès du pouvoir souverain quand il vengeait son autorité sur le corps des suppliciés [Foucault 1975 : 309-310].

La prison sert en fait à cacher la misère et l'injustice sociales ; elle se transforme souvent en un moyen de répression et devient la scène de multiples faits violents, voire mortifères, allant

[391] « *La cárcel modelo* » : la prison la plus connue, grande et surpeuplée de Bogotá.

[392] Quartier au centre-ville de Bogotá.

[393] « *Recochar* » : rigoler, faire des blagues.

[394] « *Sobrado* » : (fig.) individu expérimenté, expert.

[395] « *Cañero, canero* » : (fam.) détenu, reclus.

à l'encontre de cette espérée disparition du supplice. En guise d'exemple, citons les expériences de Don Pedro. Il raconte comment les gardiens de la prison, avec la complicité de la direction, permettent l'entrée d'armes pour les détenus appartenant aux bandes paramilitaires. Eux et surtout leurs commandants visent à contrôler tous les pavillons du pénitentiaire et à gérer tout commerce et trafic interne, ce qui n'a d'autre conséquence que l'aggravation des conditions de subsistance du reste des détenus. Les délinquants de droit commun et les ex-guérilleros visent à contrer les paramilitaires et à conserver leur territoire sous contrôle pour éviter d'être écrasés. L'affrontement interne reflète le conflit à l'extérieur et, plus largement, les tensions sociales.

> **En esos días todo estaba caliente, los del ala norte, donde estaban los guerrilleros y la *delincuencia social*[396], estaban preparándose. En el ala sur de la cárcel estaban los *paracos***, pero con la benevolencia de los guardias del Inpec[397], se infiltraban en el ala norte (…). Los paramilitares se habían metido por unos tubos, habían roto una pared y, cuando la gente del patio dos se dio cuenta, ya Gorranegra [prisonnier qui commandait un escadron de paramilitaires à l'intérieur du centre de réclusion] estaba adentro tratando de acorralar a la guerrilla, que recibió a los *paracos* a plomo limpio. **Los jefes de Gorranegra** (…) **se paseaban en sus celdas dando órdenes y contraórdenes, como si sus celdas fueran puestos de mando**. Y lo eran, de verdad. **La guardia los protegía** porque ellos la tenían comiendo en la mano [*Penas* : 85].

Pedro souligne comment les personnels de sécurité ne se contentent pas de faire cesser l'affrontement et prennent parti pour les paramilitaires. « ***La guardia comenzó a echarles gases y plomo*** *a los del patio dos, como si no fuera suficiente lo que Gorranegra hacía* » [*Penas* : 86]. Les membres de la guérilla réagissent à l'attaque en amorçant des explosifs artisanaux et en récupérant des fusils aux paramilitaires. La police, venue de l'extérieur, ne réprime que la guérilla et les délinquants de droit commun. Les mutinés n'ont pas de contact avec l'extérieur.

> **Los guerrilleros llenaron de bombas y *sombreros chinos*[398] todos los pasadizos** y pasillos que ellos podían dominar. La policía entró a disparar plomo contra el ala norte (…). **Cuando los paras oyeron lo de los *cilindros*** [399] y vieron que la guerrilla ya tenía fusiles**, la policía aceptó negociar** [*Penas* : 87].

En même temps, Yesenia, la concubine de Pedro, se trouvait en dehors de la prison, comme beaucoup d'autres femmes angoissées par le déroulement des faits et craignant pour la vie de leurs conjoints et proches. Dans une lettre qu'elle a ultérieurement envoyée à son compagnon, Yesenia dénonce l'absence d'information et la partialité des médias.

---

[396] Délinquance de droit commun.

[397] « *Instituto nacional penitenciario y carcelario* », autorité chargée des prisons en Colombie.

[398] Sorte de mine explosive antipersonnelle, de fabrication artisanale, utilisée par les guérillas, dont la forme conique rappelle celle d'un chapeau chinois.

[399] « *Cilindro de gas* » : bouteille de gaz. La guérilla des FARC les utilisait souvent comme arme de combat, en les lançant sur leurs ennemis. Elles provoquaient souvent des dommages collatéraux ou sur les civils.

> **RCN y Caracol** [les deux chaînes de radio les plus écoutées en Colombie] **informaban que la guerrillas tenían un "portentoso armamento"** y que se trataba de "una fuga que la policía estaba evitando". **Les gritábamos que no fueran mentirosos**, que estaban *cargados* [400], que abrieran bien los ojos y contaran lo que de verdad estaba pasando, que ellos eran los responsables de hacer parar esa matazón [*Penas* : 88].

Bombillo évoque également les exactions des autorités carcérales. Sans adopter le regard d'un défenseur des droits de l'homme, loin de là, tout en justifiant que des prisonniers puissent être abattus lors des fusillades ou des tentatives de fugue – rappelons qu'il fut membre de l'armée, puis agent secret –, il dénonce pourtant de graves excès. Ainsi, sans en avoir l'intention, le discours de *Bombillo* met en évidence que le « pouvoir souverain » cherche et trouve toujours des moyens de venger « son autorité sur le corps des suppliciés », pour reprendre les mots de M. Foucault. Et cela s'opère de façon « aussi discret[e] que possible », au travers des médias et des communiqués qui cachent la situation.

> **Hubo 38 muertos, entre presos, guerrilleros o no, y transeúntes que la guardia asesinó alegando que eran prófugos**. El Inpec [401] reportó solo cinco muertos (…). Yo digo, bueno, los que *estaban en las que estaban* [402], bien. Ahí estaban. Pero los que nada sabían y que mataron sin saber quién los mataba, ni por qué los mataba, **no tenían por qué morirse y menos a manos de la ley ¿Qué justicia puede haber en eso? Nada, venganza de un lado, inocencia del otro** [*Penas* : 137].

Autant *Bombillo* que Pedro divulguent des informations contredisant le discours officiel sur les mobiles de l'exaction et sur le nombre de victimes mortelles. À son tour, *Gringo* dénonce l'existence, à l'intérieur de la prison où il est incarcéré, d'une salle de torture gérée par des paramilitaires, tolérée par les gardiens. *Gringo* pointe du doigt les abus des autorités, qui sabotent les espaces de dialogue et les tables de discussion organisés par les prisonniers en vue d'éviter des conflits internes. Il en évoque comme exemple la tentative des gardiens de transférer un codétenu, un paramilitaire, qui participait aux commissions de prisonniers. Autant les « prisonniers politiques » que les détenus de droit commun, pourtant en situation d'affrontement permanent avec les reclus paramilitaires, ont vivement protesté contre les autorités. Même s'il s'agissait d'un ennemi, sa présence dans les commissions symbolisait le droit acquis par les reclus de régler leurs différends par eux-mêmes pacifiquement et réduisait le climat d'hostilité entre les trois factions.

---

[400] « *Estar cargado por o contra algo o alguien* » : prendre parti pour ou contre quelque chose ou quelqu'un, lorsque on est censé être neutre ou impartial.

[401] « *INPEC (- Instituto nacional penitenciario y carcelario)* » : institution armée chargée des prisons.

[402] « *Estar en lo que se está* »: participer de manière consciente et volontaire à une action.

> El enemigo es la corrupción de la guardia y de la autoridad; son ellos los que tienen las *canas*[403] como las tienen (…). **El *rebote*** [404] **más grave que yo presencié comenzó porque los guardianes llegaron a una mesa de trabajo a sacar a un *paraco*** para llevárselo a El Barne [Nom propre, en raison du lieu-dit où elle se trouve, d'une célèbre prison de haute sécurité]. Todos protestaron (…). **Todos lo defendían, tantos los políticos como los *paras*, como los sociales, nosotros**. **Y no porque estuviéramos de acuerdo, sino porque nos atacaban un derecho ganado, el de resolver nosotros el problema** y de hacer leyes para las cárceles que los presos respetaran. Fue un motín general. Los guardias regresaron con gases, la policía montó un anillo por fuera, el ejército, otro más afuera todavía [*Penas* : 171].

Chimbilá, emprisonné pour ses multiples crimes et des manœuvres politiques et partisanes, a connu différents centres de réclusion urbains et ruraux. Il a même été transféré à l'île pénitentiaire de Gorgona dans l'océan Pacifique, où étaient souvent confinés les condamnés considérés comme les plus dangereux, mais aussi certains prisonniers politiques. Les condamnés envoyés dans l'île étaient l'objet d'une « préparation » préalable consistant en l'isolement total dans des conditions « inimaginables même par l'esprit le plus misérable ».

> **El paseo a Gorgona**[405] **comenzaba con la leyenda. Le seguían los preparativos del viaje**. A uno lo aislaban totalmente unos tres meses antes. Ya se sabía que hombre aislado más de una semana en el calabozo por más de una semana era huésped seguro de la Gorgona. **Lo encerraban en una celda sin servicios, sin luz, sin aire, sin agua** (…) **tenía como fin impedir que uno preparara de antemano la fuga y lógicamente hacer todo más tétrico**. Es que las que son capaces de inventar estos hijueputas para destrozarlo a uno **no tienen cabida en la mente más miserable** [*Tropel* : 160].

Les témoins et personnages emprisonnés, des plus inoffensifs aux plus sanguinaires, des accusés de droit commun aux poursuivis pour des raisons politiques, semblent d'accord sur un point. La prison, que l'on trouve à la fin d'un processus historique d'évolution de l'appareil judiciaire et des mécanismes de punition, et qui substitue aux tortures et aux exécutions l'éloignement de l'individu, confiné sous surveillance, propose toujours une peine fondée sur le supplice, mais dissimulée, occulte, hors de portée du public et qui ne découle d'aucune peine proférée par un juge. Ce supplice dissimulé se manifeste dans la précarité derrière les barreaux, par le contact quasiment nul avec l'extérieur, ainsi que par les tensions et les affrontements entre prisonniers. Il peut déboucher sur des meurtres et sur les interventions musclées des gardiens et d'autres corps armés, sorte d'expéditions punitives d'après plusieurs témoins.

[403] « *Cana* » : (colloquial, argotique) prison, centre de réclusion.

[404] « *Rebote* » : (familier) mécontentement marqué ou généralisé. État préalable à un soulèvement.

[405] Gorgona : La prison fut inaugurée en 1960 et fermée en 1985. Puis l'île fut déclarée Parc national naturel.

4.2.6.3 La survie en prison : de l'entraide à la riposte

Certains personnages connaissent un sort plus favorable en prison et parviennent à éviter ou à contourner les affrontements avec leurs codétenus, ainsi que les abus exercés par des gardiens et d'autres personnels de sécurité. Des facteurs comme la taille de l'établissement, sa densité et sa situation géographique – difficiles à prévoir et à contrôler pour la plupart des prisonniers – favorisent le climat de tranquillité. Néanmoins, seuls le dialogue, l'adoption consensuelle de règles de vie en commun – outre celles que les autorités carcérales imposent – et l'entraide permettent aux détenus d'écoper leur peine dans des conditions favorisant leur réinsertion. Les prisonniers de la maison d'arrêt de Cochabamba constituent une famille marquée par le respect, affirme *Pelusa*, pour qui « être en prison n'est pas un délit. Le délit, commis auparavant, est resté dehors et c'est pourquoi on est dedans ». Autant cette affirmation que la description de la vie dans le pénitentiaire nous rappellent cet exercice discret et doux de la punition évoqué par Foucault.

> En esta cárcel, llamada Municipal de Cochabamba, vivimos unos cuatrocientos internos más ciento veinte mujeres y ciento ochenta niños**. Somos una familia y, como en toda familia, aquí nos respetamos unos con otros y nos hacemos respetar**. El hecho de que se esté condenado, con justicia o sin ella, no quiere decir que a uno lo puedan tratar como a un trapo viejo, de cualquier manera, *pasándose por la faja* [406] los derechos que tenemos como seres humanos. Puede que entre nosotros haya desavenencias y disgustos, pero eso no significa que las autoridades la monten por donde quieran. No. **¿Acaso estar preso es un delito? No**. **El delito se cometió antes, el delito quedó afuera** y por eso uno está adentro [*Rebusque* : 35].

La protagoniste de *Ocho años, tres meses, un día* souligne aussi l'importance de l'entraide, du travail en équipe et de l'accompagnement que les détenues – les Colombiennes, en l'occurrence – s'apportent l'une à l'autre. Elles font ainsi face aux adversités, mais surtout à l'hostilité des autres prisonnières et des autorités ; elles parviennent même à contrôler des activités importantes à la maison d'arrêt, ce qui leur confère un pouvoir élevé sur les autres.

> Me fui haciendo conocida entre sus amigas y poco a poco fuimos metiéndolas todas al pabellón nuestro, hasta que quedamos viviendo sólo colombianas. **Nos hicimos muy fuertes y no sólo manejábamos el dormitorio sino poco a poco los comedores, los baños, el locutorio, los talleres**. El paisanaje – como le decía Dianita – llegó a manejar muchas palancas. Impusimos la disciplina y el orden contra las nigerianas, contra las gitanas y contra las andaluzas. **Mandábamos porque sabíamos hacernos grupo en cualquier menester, éramos solidarias a muerte entre nosotras** (…) **hasta las funcionarias y guardianas nos respetaban** [*Rebusque* : 94].

Si les solutions pacifiques ne suffisent pas, la survie dépend de la prise de décisions radicales entraînant des actes violents : le prisonnier se voit poussé à commettre d'autres délits, à

[406] « *Pasar(se) por la faja* » : faire fi de quelque chose.

perpétrer de nouveaux crimes, ce qui ne peut qu'alourdir sa situation à long terme, mais s'avère la seule façon de rester en vie. S'il ne parvient pas à se faire respecter, il doit se faire craindre, considère don Pedro. Lui, ses amis et une bonne partie des reclus sont victimes des abus de Socha, un homme cruel, puissant, rusé et surtout soutenu par la direction.

> **Socha había sido sargento mayor del ejército. Era disciplinado, calculador y, como buen militar, le gustaba la plata**. (…) cuando vio que *traquetear* [407] era mejor negocio que perseguir bandidos, dejó el ejército y se dedicó al narcotráfico. Muy bien le fue porque **tenía todos los vínculos que necesitaba para hacer plata**. **Era amigo de los mandos** del departamento, tanto de los que estaban de su lado – las autoridades civiles y militares –, como de las autoridades que combatió [c'est-à-dire la guérilla] y con las que muy pronto transó para hacer negocios en socia. Hizo mucho dinero. Se decía (…) que le vendía munición a la guerrilla comprada a sus socios en Indumil[408]. Justo por eso cayó a la cárcel. Pero poco le importó. **Tenía un poder grande desde que entró porque el director había sido también capitán de la policía y hasta conocidos eran**. Mejor dicho, cambió de sitio para dirigir sus empresas [*Penas* : 58].

L'entraide ne vise ici qu'un but dans l'immédiat : l'assassinat de Socha en profitant de l'effet-surprise, afin d'éviter un affrontement massif avec ses nombreux subalternes et de démanteler la structure tentaculaire qu'il dirige. Pedro doit donc frapper juste et vite.

> Llegó el día y llegó la hora. *Corrieron lista* [409] y, cuando rompimos filas, **yo le entré a Socha y sin más lo jodí**. **No hubo necesidad de traslado al hospital**. La gente nuestra se portó como debía. Fue un cambio de mando sin dolor. Sabíamos que la sorpresa los cogía dormidos y que muy pronto reaccionarían y tratarían de recuperar el mando. Pero no tenían una cabeza. **Por eso es tan sabio aquello de que a la culebra, en la porra**. **Desde el mismo momento en que cayó Socha, muchos de sus hombres aflojaron** y, aunque no lo aceptaron de entrada, muchos comenzaron a mirarnos con respeto, que es el primer paso de la obediencia [*Penas* : 61].

[407] « *Traquetear* » : faire du trafic de stupéfiants ou exercer des activités connexes.

[408] *« Indumil » : Industria militar*, usine de fabrication d'armes gérée par l'armée.

[409] « *Correr lista* » : *llamar a lista*, faire l'appel.

Chapitre 4.3 La violence : sujet central dans l'œuvre d'Alfredo Molano

Dans ce dernier chapitre, nous allons nous pencher sur la notion même de violence, nous évoquerons de manière plus détaillée l'épisode central de l'histoire récente de la Colombie connu justement sous le nom de *la Violencia* (*la Violence*), que nous avions abordé brièvement au début, et nous regarderons aussi de plus près la violence récente du pays (cf. Chapitre 1.2).

Pour entrer dans le vif du sujet, citons les mots d'Orlando Fals Borda, dans le prologue au document dont il est le coauteur, publié en 1962. En lisant le passage ci-dessous, nous nous demandons si, outre la description sommaire de *la Violencia*, Fals Borda s'anticipait aussi à ce que serait le conflit d'après, celui qui dure encore jusqu'à nos jours.

> Para la sociedad colombiana, el problema de la "violencia" es un hecho protuberante. Muchos lo consideran como el más grave peligro con que haya corrido la nacionalidad. Es algo que no puede ignorarse, **porque irrumpió con machetes y genocidios, bajo la égida de guerrilleros con sobrenombres que aprenderán nuestros hijos**; **porque su huella será indeleble en la memoria de los individuos sobrevivientes** y sus efectos tangibles en la estructuración, conducta e imagen del pueblo de Colombia [Fals Borda et alii 1962 : 12].

La violence constitue l'élément fédérateur des champs thématiques préalablement traités, c'est également la violence qui pousse les témoins et les personnages à fuir, à souffrir, à résister ou à lutter, mais aussi, évidemment, à s'exprimer, à témoigner. D'abord, nous aborderons la violence dans un sens large, abstrait, pour nous rapprocher ensuite du contexte dont s'occupe Alfredo Molano : la Colombie des sept dernières décennies.

Nous traiterons dans ce chapitre des motivations de l'exercice de la violence et revisiterons le caractère prétendument inné de celle-ci chez le Colombien. Nous nous intéresserons à l'avènement de la violence vécu comme une sorte de point d'inflexion, analogue – pour utiliser une comparaison religieuse – à l'expulsion d'un paradis. Notre attention se portera également sur les manifestations de la violence au sein de la famille, situation qui peut favoriser l'exercice ultérieur d'autres formes de violence. Puis, nous nous arrêterons sur les facteurs économiques et sociaux qui favorisent la violence et sur le rôle de l'État dans la dégradation de la paix sociale. Pour finir, nous nous intéresserons aux formes les plus cruelles d'agression dans le cadre du conflit. Nous aborderons évidemment ces aspects par rapport à l'œuvre de l'écrivain sociologue, sans prétendre à l'exhaustivité.

4.3.1 La violence : acte humain, rationnel et nuisible

La notion de violence dérive étymologiquement, en passant par le latin, du mot grec *vis*, qui signifie force, énergie, et renvoie à l'origine autant à l'usage excessif ou non contrôlé de la force comme au viol, à l'agression sexuelle. Voyons maintenant quelques façons dont elle est définie, dans la perspective des sciences humaines et sociales. Ainsi, l'anthropologue français Régis Meyran propose une « définition minimale », très générale : « Acte consistant à **user de la force**, physique ou psychologique, **de façon à contraindre quelqu'un**, ou un groupe, **à agir contre sa volonté »** [Meyran 2006 : 7].

À son tour, le spécialiste canadien de la communication Bernard Dagenais, dans son texte portant le titre suggestif de *Éloge de la violence*, définit celle-ci ainsi :

> Quand on parle de violence, on fait ordinairement référence à **l'usage de la force sur un individu contre sa volonté**. Il s'agit le plus souvent de force physique, mais il est aussi quelquefois question de violence psychologique. (...) **Il s'agit alors de l'acte délibéré de faire intentionnellement du mal ou du tort à quelqu'un**. L'agression inclut également le vol et la destruction des biens matériels [Dagenais 2008 : 187].

Le professeur de sciences politiques Xavier Crettiez, spécialiste de la violence politique et de la conflictualité en général, définit lui-même la violence comme suit : « C'est bien **la mise à l'épreuve intentionnelle de la volonté de l'autre, génératrice de douleurs**, qui est première pour qualifier la violence » [2008 : 5]. L'anthropologue et ethnologue Françoise Héritier élargit le champ d'action de la violence aux êtres animés autres que les humains et aux objets autres que leurs biens. Elle soutient explicitement que les effets, même involontaires, d'un acte volontaire de violence sont violents aussi.

> **Toute contrainte de nature physique ou psychique susceptible d'entraîner la terreur, la souffrance ou la mort d'un être animé**, tout acte d'intrusion qui a pour effet volontaire ou involontaire la dépossession d'autrui, le dommage ou la destruction d'objets inanimés [Héritier 1996 : 17].

Françoise Héritier adhère au positionnement du psychiatre André Bourguignon (1920-1996), pour qui « l'homme s'est placé au-dessous de l'animal », dans la mesure où celui-ci n'exerce pas le meurtre [Héritier 1996 : 28]. Cette position est partagée par B. Dagenais, comme nous venons de l'évoquer, et par le philosophe et scientifique Axel Kahn, pour qui la violence est inhérente ou consubstantielle à l'être humain – de même que d'autres notions auxquelles il s'intéresse, comme « la perversité », voire « le mal ». En effet, un être non rationnel, comme les animaux ou les plantes, n'exerce pas d'actions nuisibles sur un autre individu volontairement, tandis que l'être humain, capable de rationalité, peut bien le faire.

Remarquons que dans toutes les définitions précédentes sont mis en relief l'usage de la force, l'action exercée sur un destinataire ou récepteur de cette force, qu'on pourrait désigner sous le nom de « victime », et enfin l'action volontairement exercée par l'agent contre la volonté de sa victime. Tous ces éléments caractérisent effectivement la période de *la Violence* et les ultérieurs conflits qu'a connus le pays et qui se sont particulièrement acharnés sur les individus dont Alfredo Molano recueille l'expression.

La qualification d'un fait ou d'un acte comme « violent » – exercé avec violence – peut se voir relativisée, des points de vue éthique et juridique, dans des cas particuliers de « consentement de la victime », de force majeure ou d'imprudence ou négligence, lorsque le préjudice causé excède celui que l'infracteur avait l'intention d'infliger. Évidemment, tous les cas de « consentement de la victime » n'entraînent pas la disparition de l'infraction, car ce consentement peut être obtenu sous pression ou sous tromperie, et l'imprudence peut s'avérer « simple », mais aussi « caractérisée », selon qu'elle s'opère spontanément ou sciemment.

Le droit pénal, la jurisprudence et les délibérations dans des situations spécifiques illustrent la complexité dans la qualification de ces faits. En effet, la typification d'un acte comme violent, passible de sanctions sur le plan civil ou pénal, peut varier d'un État à l'autre, d'un territoire à l'autre, de façon diachronique et dépend variablement de la subjectivité des législateurs et des juges. C'est derrière un argumentaire de cette nature que se réfugie *Chimbilá* [*Tropel*] pour contester le degré de culpabilité qui lui est imputé. Il entre aussi dans le sujet précédent, celui de l'exercice volontaire de la nuisance, en plaidant que ses agissements ne dépendaient pas uniquement de sa volonté, mais aussi de celles de l'Église, du parti conservateur, du directoire politique départemental et de *Cóndor*, le chef local.

La façon dont ils mesurent leurs actes et la tendance à être indulgents à l'égard d'eux-mêmes, que nous observons autant chez *Chimbilá*, le tueur conservateur, que chez Giraldo, combattant libéral et ultérieur allié des guérilleros communistes, ou encore chez *Flaco*, délinquant de droit commun, confirme le point de vue de Xavier Crettiez. D'après lui, la violence « est le fruit à la fois d'un contexte et d'une lutte de pouvoir » [Crettiez 2008 : 4]. Même lorsque la violence est « extrême », très facilement repérable, sa reconnaissance comme telle, notamment chez ceux qui l'exercent ou qui l'encouragent, de même que chez ceux qui ne la subissent pas, est donc variable et relative. On assiste ainsi à la sous-estimation des actes violents, présentés comme moins graves qu'ils ne le sont, voire comme inoffensifs, ou à la reconnaissance de leur capacité de nuire, mais tolérée ou justifiée sous prétexte d'éviter des actes

plus graves. Cet argument, selon lequel il faut choisir de deux maux le moindre, contribue à ce que Hannah Arendt avait désigné comme la banalisation du mal. La dualité manichéenne bien *versus* mal semble loin d'être dépassée, mais elle comporte de multiples nuances, du simple fait qu'aucun individu n'est entièrement bon ni entièrement mauvais, comme le laissent entendre les témoins et les personnages.

Chimbilá fait preuve, à quelques moments de son existence, d'une certaine bonté : enfant, il tient compagnie à la femme âgée et solitaire qui habite près de chez lui – celle qui, morte, deviendra ce fantôme qui le poursuivra à plusieurs moments de sa vie. Adulte, il affirme avoir commis toutes les exactions meurtrières dont on l'accuse – et qu'il revendique souvent sans état d'âme – pour servir son parti, certes, mais aussi pour porter secours aux petits paysans conservateurs victimes, selon lui, des libéraux [*Tropel* : 173]. Il se dit, surtout en vieillissant, victime de la méchanceté d'individus pires que lui notamment en prison, où il subit toute sorte de mauvais traitements. « C'est la fin – dit-il –, je ne m'étais jamais senti complètement vaincu ». Le *borgne* Giraldo reconnaît, lui aussi, avoir tué, mais explique à plusieurs reprises avoir agi de la sorte pour la défense des paysans victimes des conservateurs, chassés de leurs terres et, encore une fois, trompés et maltraités par le gouvernement.

Revenons aux notions de « violence » et de « mal » qui se rapprochent notamment pour deux raisons : leur humanité et leur rationalité. Ainsi, Axel Kahn définit le mal – auquel il consacre l'un de ces livres – d'une manière qui pourrait également définir la violence.

> **Les actes se fixant pour objectif d'attenter à l'humanité d'autrui, de la nier, ou bien qui ne feront que témoigner d'une négligence envers le souci de l'autre**, de ses conditions d'accès à la joie, au bonheur, d'une indifférence à son épanouissement autonome [Kahn et Godin 2009 : 65].

4.3.2 La violence non physique ni corporelle

À la violence physique, consistant en « l'exercice d'une agression déclenchant le ressenti d'une douleur », pouvant provoquer des lésions, voire la mort, s'ajoute la violence psychologique, celle qui ne vise ni n'atteint le dommage physique ou corporel. Davantage larvée, beaucoup moins perceptible, donc difficile à identifier et à combattre, elle n'est pas moins nuisible sur les plans rationnel et émotionnel. Chez Alfredo Molano, la violence physique s'exprime sans limite, mais la violence psychologique affleure également. La persécution que subissent les paysans libéraux, sous la forme de harangues des prêtres, d'attitudes discriminatoires des autorités, de pressions et de menaces voilées et explicites, constitue une forme de violence psychologique – et une incitation plus ou moins dissimulée à l'exercice de la

violence, adressée aux sympathisants conservateurs. Le traitement méprisant dont sont l'objet Osiris, femme originaire du nord-ouest du pays, et sa famille, comme des milliers d'autres migrants forcés qui s'installent a Bogotá, témoigne aussi de la violence psychologique [*Desterrados* : 155].

Le narrateur de *La huella* explique comment lui, son cadet et sa sœur aînée, Jennifer, sont soumis à des actes de violence psychologique par leur marâtre, chez laquelle ils se voient contraints d'habiter après la dissolution du couple parental. Leur mère pratiquement chassée, sans argent ni propriétés, part travailler dans les lointaines mines d'or, afin de se constituer un capital avec l'espoir de les faire venir la rejoindre à l'avenir.

> Un día Jennifer [la sœur du narrateur] se fue a vivir con su *cabo* [410] y entonces Henry y yo quedamos solos. **No nos trataban mal, pero tampoco nos ponían atención**. **Las miradas eran para los hermanastros que día a día ganaban prelación** y *la montaban*[411]. Ellos (…) estrenaban la ropa y luego nos la pasaban cuando ya estaba rota y *mariada* [412]. De lógica, nos quedaba estrecha. **Era una humillación muy humillante**. Cuando a uno lo humillan puede hacer dos cosas: o se aguanta, pero entonces no se queja; o consigue plata y se desquita (…) [*Así mismo* : 103].

L'exercice de la violence psychologique, mais aussi les actes de violence physique, dans certains contextes, peuvent même échapper à la qualification de « violence », ne pas être considérés comme tels, autant chez la victime que chez l'agent qui les exerce. Cette violence, remarquée et dénoncée par Michel Foucault, est désignée par Pierre Bourdieu sous le nom de « violence symbolique » : « Tout pouvoir qui parvient à **imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force** qui sont au fondement de sa force » [Bourdieu 1972 : 18].

Le Norvégien Johan Galtung [2004, cité par X. Crettiez] parle à son tour de la « violence structurelle », celle qui « correspond à l'action systématique d'une structure sociale ou d'une institution empêchant les gens de réaliser leurs besoins élémentaires ». Cette violence indirecte, voire invisible, reste pourtant une force qui oppresse l'individu et provoque, à moyen ou à long terme, des réactions violentes concrètes.

En d'autres termes, plusieurs actes et comportements, licites ou illicites, ne consistent pas en eux-mêmes en un exercice de la force physique ou de la contrainte en vue de faire agir quelqu'un contre sa volonté. Le fait de considérer comme légitimes, voire comme normaux, les

---

[410] « *Cabo* » : caporal.

[411] « *Montarla* » : gêner quelqu'un, le déranger en prétendant être supérieur à lui.

[412] « *mareada, mariada* » : décolorée.

mauvais traitements au conjoint et aux enfants est une forme de violence symbolique et structurelle ; le sont également le sexisme et l'attitude discriminatrice à l'égard des femmes et de la diversité sexuelle et de genre. L'assimilation des Amérindiens à des catégories sociales et humaines soi-disant inférieures, comme la pratiquent les autorités religieuses et civiles, voire les paysans – eux-mêmes souvent objet de discrimination –, en voulant les priver de leur vision du monde, de leur langue et de leur culture, constitue un exercice de violence symbolique. Celle-ci précède et favorise l'exercice de la violence physique à leur encontre, sous forme de spoliation, de destruction de leur habitat, de migration forcée, d'exploitation par le travail forcé et de meurtre. Des personnages comme Zarkuney-Ati [*Así mismo*], Tamne [*Apaporis*], Serafina [*Aguas*] et l'écrivain sociologue lui-même dénoncent cette violence symbolique à l'encontre des Indiens, sous-tendue, qui finit par devenir tangible et sanglante.

Selon Pierre Bourdieu, la violence symbolique fonctionne en vertu d'un double mécanisme de reconnaissance et de méconnaissance. Les dominés – non forcément les Indiens eux-mêmes lorsqu'ils sont violentés, mais, par exemple, les paysans qui les violentent – reconnaissent comme légitime l'ordre social dominant et ses manifestations. À la fois, ils méconnaissent le caractère arbitraire et dominant de cet ordre, ils ignorent que cet ordre soit nocif pour eux-mêmes. C'est ainsi que la violence s'intériorise et se banalise. Le travail du sociologue consiste donc à dévoiler, aux yeux des dominés et éventuellement des dominants aussi, la réalité dissimulée de ces mécanismes de violence ; la mettre en évidence, la démasquer. La démarche molanienne, comme celle des représentants de l'écriture testimoniale, s'oriente dans ce sens : par les récits qu'il présente, il vise non seulement à faire connaître des événements violents ponctuels, mais à dénoncer les antécédents et les conséquences de ces actes, beaucoup moins évidents et perceptibles que les faits eux-mêmes.

4.3.3 Les motivations de la violence

De prime abord, le but de la violence consiste à causer du dommage – physique, mais aussi psychologique, voire économique – à la victime. Pourtant, la violence s'exerce le plus souvent de façon instrumentale, si elle constitue un moyen de parvenir à une fin quelconque. Il peut s'agir d'un intérêt particulier ou d'un but collectif ou présenté comme tel : par exemple, le rétablissement de l'ordre public sert d'habitude à justifier l'exercice de la violence sur certains individus. À son tour, l'exercice même de la violence, surtout s'il est dépourvu de mécanismes régulateurs ou atténuateurs, entraîne une réponse violente et provoque donc un effet d'escalade.

Les motivations à l'exercice de la violence, que Xavier Crettiez dénomme les « processus d'adhésion à la violence » tiennent à de multiples facteurs culturels, socioéconomiques et individuels. X. Crettiez effectue une différenciation détaillée de tels processus et motivations, tout en nous laissant inférer que l'exercice de la violence par un individu ou par un groupe peut s'appuyer sur diverses raisons à la fois. Parmi les facteurs socialement déterminants, il cite la marginalité politique, la frustration économique et le contexte socioculturel et géographique. Les facteurs individuels peuvent prendre la forme de la quête de profit, de la quête de plaisir ou de la quête de prestige [Crettiez 2008 : 20-42].

Les deux exemples ci-dessous nous permettent d'apercevoir la complexité des motivations et des formes de la violence : l'un focalise la violence depuis la perspective d'un combattant ; l'autre apporte une description critique d'une situation violente par Alfredo Molano et les chercheurs. Dans le premier passage, *Tuerto* Giraldo rend compte de l'affrontement que lui et ses hommes, des combattants libéraux, ont maintenu durant plusieurs jours contre les *Chulavitas*, les bandes conservatrices, et la police dans le village de Pore. Cet endroit de la Savane orientale, peuplé par des *Llaneros* « naïfs et pacifiques », comme les définit *Tuerto*, sympathisants libéraux ou sans appartenance partisane, commençait à être assiégé à feu et à sang. Autant pour protéger les riverains que pour assurer le contrôle stratégique de la zone, Giraldo dirige une contre-attaque efficace et meurtrière, le début d'une « guerre à mort », sans merci, qui surprend même ses hommes et ses amis.

Par un discours d'action, entremêlé d'un ton frénétique et de réflexions aussi politiques que tactiques, combinant les champs sémantiques de la mort, du courage et de la peur, Giraldo s'explique. Dans ce combat, ils luttaient pour la vie des riverains, contre la marginalité politique, pour protéger la terre, en riposte à des actes préalables de violence, pour gagner du prestige individuel et une réputation en tant que groupe politique armé. Se posait un paradoxe : les riverains manquaient complètement d'expérience sur les plans stratégique et tactique et ne disposaient d'aucun moyen logistique ni d'entraînement au combat ; surtout, ils ne faisaient preuve d'aucune volonté belliqueuse ni de désir de nuire a autrui. Néanmoins, devant l'assaut des conservateurs, toute tentative de se défendre par des moyens pacifiques s'avérait d'avance vouée à l'échec. La survie d'une communauté traditionnellement non violente dépendait de manière incontournable de l'exercice de la violence, selon Giraldo. Après l'intervention de Giraldo et de ses troupes, sorte de *Deus ex-machina* par rapport aux riverains, autrement perdus, ceux-ci ont été épargnés et les hommes armés conservateurs neutralisés – du moins, à cette

occasion. Giraldo s'est taillé une réputation d'homme sanguinaire. Il le savait et l'assumait, car « [il fallait] faire la guerre à mort ».

> Había que **jugársela toda** y **atacar de frente y a la brava**, **muriera el que muriera**. (…) **Desde ese día conseguí fama de sanguinario**. Para el ejército era un asesino, para los chulavitas el enemigo más peligroso. Eso estaba bien porque había que poner tierra entre ellos y nosotros. Ellos debían saber, desde ese momento, con qué enemigo contaban y nosotros no nos debíamos engañar tampoco. (…) **Mi plan era hacer la guerra a muerte y** (…) **se lo hice saber a todo el mundo**. **En la guerra la mejor defensa es el ataque**. No había otro camino si queríamos seguir en lo que andábamos. Me costó trabajo que la gente entendiera porque **los llaneros son pacíficos e ingenuos** [*Corte* : 46, 47].

Voyons maintenant la façon dont Alfredo Molano et les chercheurs expliquent, dans le chapitre trois de *Selva*, en adoptant un ton d'essai, la colonisation du département de Guaviare où se sont développés par la suite la culture et le traitement de la coca. Les agressions d'attaque et de riposte se complexifient et s'aggravent au fur et à mesure que l'activité devient rentable et intéresse de plus en plus de monde. La violence y sert à exercer toute sorte d'abus, mais permet aussi de les contrecarrer ou de les venger. Elle se répand à tel point que l'élucidation de ses motivations devient impossible. « La violence indiscriminée s'est généralisée, on tuait parce qu'on avait tué, tout désaccord se réglait par balle ».

> Al comienzo, el Guaviare fue tierra de nadie. La **colonización armada** tenía influencia, pero también puntos de apoyo débiles. El trabajo de organización era rutinario en aquellas soledades y casi esporádico. Los ***capos*** [413] madrugaron e impusieron su ley, que se reducía a la **ley del más fuerte**: para obtener mayores y más expeditas ganancias recurrían a **eliminar a los cultivadores** con el objeto de no pagarles la hoja y lo mismo hacían con los recolectores y con todos los trabajadores de la emergente empresa. Pero, naturalmente, **éstos, a su vez, se defendían con las mismas armas**; **asesinaban a los comerciantes**, a los "químicos", a la policía. Se generalizó una **violencia indiscriminada** que llegó a nutrirse de su propia dinámica: **se mataba porque se había matado**. Todo saldo, toda deuda, **todo desacuerdo se resolvía a plomo limpio**. Los protagonistas del negocio, cualquiera que fuera la escala, la jerarquía o el papel que desempeñaran, se vieron amenazados o sufrieron el rigor de la llamada "**guerra** del Guaviare": en San José, la **morgue** amanecía **llena de cadáveres**; solo las **cuadrillas armadas** podían transitar, y con suma dificultad. (…) La generalización de tal estado de cosas, de esta **ley del revólver**, de la mansalva y del **asalto** corrió pareja con la propagación del cultivo y ambos procesos se implicaban por momentos [*Selva* : 75-76].

4.3.4 Les violences en Colombie (1) : *la Violencia*

Abordons maintenant, encore une fois, cette thématique centrale de l'œuvre molanienne, que nous avons cependant abondamment évoquée en nous attardant sur les types de textes, les univers discursifs et les personnages-victimes. Son centre d'intérêt et son souci majeur, qu'on le

[413] « *Capo* » : leader (dans l'activité de production, de traitement et de trafic de drogue).

considère comme sociologue ou comme auteur, reste la violence, dans ses différentes étapes et manifestations.

Au sujet de ces différents épisodes, l'historien Gonzalo Sánchez suggère que, contrairement aux guerres civiles du XIXème siècle et à la Guerre des mille jours, les confrontations du XXème siècle – dont *la Violence* – et du XXIème siècle ne semblent avoir aucun but défini à atteindre. Il paraît que les seuls dégâts produits par les conflits furent l'objectif de ceux-ci ; ils deviennent une fin en eux-mêmes et non plus un moyen de parvenir à des changements socio-politiques ou de préserver le statu quo [Sánchez 2003 : 27-29].

L'opacité de cette dynamique d'hostilités et de dégâts rend le phénomène insaisissable, incompréhensible, comme le remarque l'historien français Jean-Pierre Minaudier et comme le met en relief à l'envi le sociologue Daniel Pécaut, déjà cités.

> El uso constante del término "*Violencia*" que hacen los colombianos deja entender que, en su concepción, se trata de una **fuerza anónima e incontrolable que se sustrae a las determinaciones sociales y es asumida de una manera aleatoria** por las entidades sociales y los individuos más diversos [Pécaut 2003 : 19].

Cette configuration notionnelle de la violence – étrangère à toute rationalité – commence à se forger au milieu du XXème siècle, justement durant et après la période qui est désormais baptisée ainsi : *la Violencia*. En effet, non seulement les dégâts matériels et les pertes humaines se sont revélés incommensurables, mais de nombreux actes hostiles et meurtriers dépassaient toute justification et explication, se plaçant au-delà de l'horreur.

D. Pécaut énumère et détaille trois facteurs contextuels déterminant *la Violencia* : la division politique de la société en deux grands blocs partisans, la précarité de l'État-nation et la faiblesse des acteurs sociaux. Le premier facteur, ce clivage bipartisan auquel nous nous référons souvent, provoque la polarisation de la société et empêche le surgissement de nouvelles forces politiques. Le deuxième facteur, la déliquescence institutionnelle, affaiblit ou rend inopérante toute idée abstraite et toute pratique concrète d'unité nationale ; l'État n'exerce donc aucun rôle ordonnateur ni régulateur de la société. Enfin, les classes opprimées urbaines et – à l'époque principalement – rurales, divisées et sans véritable conscience politique de leur propre situation, privées d'accès à une éducation leur permettant d'adopter un positionnement critique face aux élites, manquaient des moyens de se faire entendre et de revendiquer leurs droits.

Dans ces conditions, continue Daniel Pécaut, s'imposait une logique ami-ennemi, en fonction de laquelle « qui n'est pas avec moi est contre moi » et qui s'aggravait par l'invocation du sacré comme prétexte. Laureano Gómez, le dirigeant et président conservateur extrémiste,

présentait la confrontation bipartisane comme un « cataclysme purificateur » qui défendait, comme alternative à la polarisation, l'homogénéisation forcée de la société à la suite de l'extermination du contraire [Pécaut 1996 : 230-235]. Par ailleurs, à l'instar du cas rwandais, l'anthropologue colombienne María Victoria Uribe signale que la radio, média de masse au milieu du XXème siècle en Colombie, a servi de véhicule d'aliénation et d'exacerbation des rivalités entre les paysans d'un parti et de l'autre [Uribe 2004 : 32].

Les faits de *la Violencia* des années quarante et cinquante s'érigent systématiquement en toile de fond des mémoires individuelles et collectives, affirme Daniel Pécaut [2003 : 121]. Plus d'un demi-siècle après, les Colombiens qui l'évoquent sont toujours nombreux – y compris ceux qui sont nés après la période, sans l'avoir vécue – en tant que point de départ de tous les conflits survenus dorénavant. *La Violencia* a pratiquement acquis le statut de mythe fondateur de la Colombie contemporaine, mais c'est précisément ce caractère mythique qui la rend uchronique, au détriment de la compréhension du phénomène.

Comme le dit le sociologue français, la violence à motivation politique ou plutôt partisane et la violence entre individus se mélangent dans l'imaginaire collectif [Pécaut 2003 : 20]. Ainsi, les référents et les mobiles politiques, économiques et idéologiques de la violence s'estompent ; la violence se dépolitise et devient, aux yeux des citoyens, une manifestation ou un résultat – comme d'autres – de l'existence quotidienne. Gonzalo Sánchez rappelle à son tour que depuis le *Frente nacional*, système d'alternance bipartisane du pouvoir en 1958, quand *la Violencia* n'avait même pas encore cessé, l'évocation du phénomène commença à être bannie et son existence même à être niée, malgré plus de 200 000 morts qu'il a produits [Sánchez 2003 : 33-35]. Par ailleurs, certains survivants ou témoins directs de cette violence, encore en vie, subissent, comme la narratrice de *El retaque* [*Llano*], les dégâts de la mémoire littérale dont nous avons parlé : l'évocation des faits reste extraordinairement fidèle, mais la douleur provoquée s'est tellement enracinée qu'elle empêche toute analyse critique. Ainsi, *la Violencia* s'affiche, d'après G. Sánchez, comme une sorte de « guerre sans nom », qu'on ne désigne pas comme telle.

4.3.5 Les violences en Colombie (2) : les conflits récents et actuels

La violence récente et actuelle, pour certains difficilement identifiable en raison, entre autres, de la disparition de la dénomination concrète, voire redondante, *violencia*, ne l'est pas moins, comme le défendent le sociologue français Daniel Pécaut [1996 : 244-257] et l'historien colombien Gonzalo Sánchez. La confrontation bipartisane cède la place à l'action des guérillas, à

l'apparition, plus tardive, des groupes paramilitaires et à l'essor du trafic de drogue, activité aussi rentable que meurtrière. Ce passage d'une étape à l'autre s'ancre dans l'évolution des guérillas libérales que nous avons déjà évoquée, quand un important groupe de combattants, après avoir lutté contre les bandes du parti conservateur, se voit abandonné par les dirigeants libéraux et, par ailleurs, commence à les trouver inconséquents sur le plan politique et idéologique. L'historien et analyste politique colombien Reinaldo Barbosa Estepa, dans son texte sur Guadalupe Salcedo, l'un des guérilleros libéraux les plus célèbres (mentionné dans quelques textes de Molano, à côté du *tuerto* Giraldo et de Dúmar Aljure) explique l' « évolution qualitative » des luttes dans la Savane, la Plaine orientale.

> **La vacilación del liberalismo**, su inclinación por la "resistencia civil"; la antirrevolución pactada entre hacendados y fuerzas armadas y los reiterados cercos económicos y militares a la región agudizaron **el paso cualitativo de la confrontación liberal conservadora a la insurrección popular armada** (…) [Barbosa 1992 : 120].

Le pays devient majoritairement urbain, dynamique qui se voit stimulée par l'industrialisation, par le développement du secteur tertiaire de l'économie et par la croissance démographique, mais aussi accélérée par l'exode rural. L'ensemble de la population exprime son rejet de la politique traditionnelle et de son fonctionnement clientéliste, rejet pourtant diffus, puisque les partis traditionnels et leurs dirigeants – ou leurs proches – continuent à détenir le pouvoir politique. Néanmoins, en raison des influences étrangères – intellectuelles, artistiques, médiatiques –, de la diminution progressive de l'illettrisme, de l'urbanisation, de l'approche progressiste adoptée par un secteur de l'église catholique et de la modernisation de la vie quotidienne, la société évolue à un rythme variable, inégal. L'étart de siège est souvent décrété.

Le trafic de stupéfiants exerce une influence transversale à tous les niveaux : il finance autant les organisations rebelles – comme le dépeint Alfredo Molano dans *Aguas* – que leurs antagonistes, les groupes paramilitaires. Il alimente une bonne partie de la délinquance de droit commun. En outre, il infiltre les partis politiques traditionnels, mais aussi l'activité agricole, la production industrielle, le commerce intérieur et international – import et export –, la banque et l'immobilier. Les mafieux visent à légaliser leurs revenus, à blanchir leur argent ; de nombreux entrepreneurs et hommes d'affaires sont à la recherche d'investisseurs ou d'associés : des synergies se construisent donc entre les trafiquants et l'économie dite légale ou traditionnelle.

La délinquance de droit commun se complexifie dans la mesure où ses cibles se diversifient et ses motivations directes s'accroissent – la satisfaction des besoins essentiels, l'accumulation de ressources, le contrôle territorial, etc. Elle se met au service des trafiquants de

drogue, des groupes paramilitaires, des rebelles, voire de la force publique, toutes des organisations ou des institutions intéressées à la « sous-traitance » de leurs activités, pour des raisons stratégiques, tactiques ou légales : les narrateurs et personnages de *Rebusque* et de *Penas*, et d'autres comme *Desecho* dans *Corte*, le manifestent clairement. L'exemple le plus connu de cette violence sous contrat reste celui du tueur à gages, le sicaire, le *quiñador*[414], comme Don Pedro, agissant à la fois par le besoin, par cupidité et en quête de prestige. Il finit souvent assassiné par ses commanditaires ou abattu par la force publique, mais peut devenir membre ou leader d'une structure armée indépendante ou adossée à un cartel de la drogue.

La violence récente connaît également des intellectuels proches des élites, issus des classes dominantes, qui rejoignent les groupes rebelles pour lutter contre le pouvoir hégémonique, qu'ils connaissent par ailleurs de l'intérieur : tel fut le cas du M-19. Comme le détaillent Adelfa [*Fierros*], Melisa et son amie Beatriz [*Trochas*], les insurgés se battent non seulement contre la police, l'armée et les paramilitaires, mais aussi contre d'autres rebelles, pour des raisons idéologiques et territoriales, bien que leurs objectifs – du moins sur le plan abstrait – ne soient vraiment pas si différents. Dans un autre registre, les cartels de la drogue, malgré leurs intérêts en principe communs, se disputent les routes, les centres de production et de distribution et les espaces d'exercice du pouvoir : cette confrontation passe autant par les meurtres ciblés que par les voitures piégées[415].

À la différence de la *Violencia* des années quarante et cinquante, le conflit ultérieur et actuel se caractérise donc par un « critère ami-ennemi complexifié » qui découle de l'interférence et de la juxtaposition des « acteurs » aux comportents souvent contradictoires. Pour des raisons stratégiques ou pour des besoins ponctuels, ils assument les mêmes positionnements, entreprennent les mêmes démarches ou ont recours aux mêmes appuis que leurs adversaires : un exemple de cette confusion de genres nous l'apporte Socha, l'ennemi de Pedro et de *Flaco* en prison. Cependant, les groupes rivaux opèrent dans la campagne et en ville sous une logique de « microterritorialité » nettement définie – toutefois difficilement perceptible, voire invisible, pour le passant ou pour le nouvel arrivant. Au sein de certaines *comunas* ou *localidades*[416], voire d'un même quartier, une zone peut être contrôlée par des miliciens enclins à

[414] « *Quiñador* » : (du verbe, propre aux bas-fonds de certaines villes et régions, *Quiñar* : tuer) tueur.

[415] L'intense activité meurtrière des *sicarios* et l'explosion de voitures pièges principalement à Bogotá, à Cali et à Medellín – comme actes d'intimidation contre l'État ou pour atteindre les propriétés immobilières du cartel rival – ont marqué la vie colombienne entre 1984 et 1994.

[416] « *Comuna* (à Medellín ou à Cali), *localidad* (à Bogotá) » : arrondissement, district.

la guérilla, une autre par des bandes acquises aux paramilitaires, enfin une troisième par la délinquance de droit commun.

Pour l'observateur et, pire encore, pour la victime, cette opacité rend encore plus difficile à comprendre les actes qu'il vise à analyser ou dont il est le récipiendaire. Le message, quel qu'il soit, est brouillé ; la tentative d'explication de la violence s'avère extrêmement compliquée, voire vaine, si l'individu ne dispose pas de suffisamment d'information ni de critères pour l'analyser. D'après Gonzalo Sánchez, le conflit colombien est le résultat d'une « accumulation de guerres » concomitantes, celles des guérillas, celles des narcotrafiquants, celle des paramilitaires et celle des forces de l'ordre, qui donnent comme résultat une « guerre civile ». D. Pécaut ne partage pas cette catégorisation, du fait qu'une grande partie de la population colombienne ne participe pas activement à la confrontation, ce qui caractérise les guerres proprement dites. Cependant, la totalité de la population, y compris les élites et celle qui se considère en sécurité, est touchée par le conflit – certes, beaucoup moins que les habitants de la périphérie – comme dans les guerres civiles [Sánchez 2003 : 53].

En vertu de la « loi des victimes », entérinée en 2011, l'État procède au recensement, à l'identification et à la reconnaissance des victimes du conflit à partir de 1984. Évidemment, entre 1966 et 1983, sorte d'intervalle entre *la Violencia* et le conflit actuel, la violence persistait, mais cette période n'est pas prise en compte. La quantification des victimes se heurte à des difficultés dans la collecte et le traitement de l'information, mais aussi à « l'absence de volonté politique de reconnaître et d'affronter le problème », notamment durant la première décennie du XXIème siècle[417]. Malgré les difficultés quantitatives, des sources officielles et des ONG évoquent au moins 150 000 homicides et entre 4 700 000 et 5 700 000 victimes de déplacement forcée (cf. Annexe 6.1).

> Establecer las dimensiones reales de la violencia producida por el conflicto armado es una tarea que enfrenta numerosas dificultades. Por una parte**, la recolección y el procesamiento de la información se inició** [sic] **tardíamente** en el país, **debido a la falta de voluntad política** para reconocer la problemática y afrontarla, y porque el mismo conflicto armado no se ha contemplado en su verdadera magnitud. **A ello se suman obstáculos logísticos y metodológicos** para captar y registrar la información, y problemas derivados de la dinámica misma de la guerra (…). Todo lo anterior incide en el subregistro[418] de los hechos violentos [Centro memoria 2013 : 31].

[417] L'exprésident Álvaro Uribe (2002-2010) niait l'existence d'un conflit armé en Colombie.

[418] « *Subregistro* » : registre incomplet ou insuffisant.

Comme le manifeste l'anthropologue María Victoria Uribe, les antécédents de *la Violencia* et du conflit actuel en Colombie remontent, pour le moins, au XIXème siècle. Elle évoque les guerres bipartisanes pendant le premier temps de la République, mais les rapports sociaux problématiques, marqués par la concentration de la terre aux mains d'un petit groupe et par l'exclusion, s'ancrent même dans les époques de la conquête et de la colonie.

> **Depuis le XIXème siècle, la Colombie est le théâtre d'une violence sourde mais continue**. Enracinée dans des guerres fratricides qui opposent libéraux et conservateurs, cette violence resurgit aujourd'hui dans les affrontements entre armée, paramilitaires et guérilleros, donnant lieu à d'innommables exactions, enlèvements et assassinats. **Entre 1975 et 1995, on recense en Colombie 22 617 homicides** [Uribe 2004 : avant-propos].

4.3.6 La violence en Colombie est-elle inéluctable ?

Comme nous le disions, la perception du caractère inéluctable de la violence semble gravé dans la tête du citoyen colombien. Mais comment définir cette violence inéluctable ? Xavier Créttiez la décrit comme une conduite inhérente à tout individu.

> **[E]st considérée comme inéluctable cette violence intrinsèque à l'être humain**, laquelle va de pair avec l'assouvissement de ses désirs et de ses pulsions, ou bien avec l'impossibilité d'y satisfaire, c'est à dire avec la frustration. **Elle se positionne au centre de la théorie psychanalytique, pour laquelle la violence réside dans le « ça »** (…) [Crettiez 2008 : 18].

Cependant, une vision atavique construite au fil des années et installée dans l'imaginaire de la société colombienne, voudrait présenter le Colombien comme quelqu'un de violent par nature, à la différence de tout autre individu, comme s'il était doté d'un « ça » plus fort que celui du reste des humains et moins soumis au contrôle du « moi » et du « surmoi ». En réalité, aucune raison psychique ni physiologique n'existe pour que le Colombien – individu certes beaucoup plus hétérogène que lui-même ne le croit – soit plus ou moins violent que les autres. Pourtant, comme le laisse entendre Jean-Pierre Minaudier, une telle vision, diffuse, obscure, comme magique et surnaturelle, inexplicable, de *la Violence* et de la violence en général est partagée et acceptée par « la grande majorité des notables colombiens » et, par suite à l'interprétation que de l'Histoire et de la société forgent ces élites, par un pourcentage majoritaire des citoyens. Cette « boîte noire », mécanisme sans explication, permet d'évader les responsabilités desdites élites, des institutions et des partis politiques, voire des groupes armés, dans les problèmes du pays.

Le narrateur du récit *Los silencios* dépeint très clairement la façon dont s'imbriquent les différents facteurs entraînant la violence : oppression, abus d'autorité, vengeance, rivalité politique. « Un long enchaînement de disputes et de rancunes », mais aucune raison innée, consubstantielle à l'individu, génétique et, par conséquent inéluctable.

> Mi padre nació cerca de Cereté en tiempos de Ana Julia Campos, una mujer que se levantó contra **los atropellos que cometían los patrones con los trabajadores** del ingenio Berástegui y que creció oyendo **cuentos de los abusos de políticos y ganaderos**. Él mismo estuvo colaborándole a don Julio Guerra cuando éste tomó armas por los lados del cerro Murrucucú en el año 48 para **vengar la muerte de su jefe**, Jorge Eliécer Gaitán y se declaró enemigo jurado del gobierno conservador de Mariano Ospina Pérez. **Una cadena larga de peleas y rencores** nos amarraba a toda la gente que huía – que huíamos – por el caño Tiquisio [*Desterrados* : 54].

Cet enchaînement de haine et de soif de vengeance ne se concentre pas simplement sur la haute sphère politique. Il se répand aux familles, aux individus, non seulement des élites, mais surtout des bases. À une seule différence : les élites ne s'affrontent pas physiquement ni ne visent à la suppression de leur adversaire, lui aussi protégé par une existence citadine et par son appartenance à un cercle fermé. À l'exception emblématique de Jorge Eliécer Gaitán, des trois candidats aux présidentielles assassinés entre 1989 et 1990 et d'Álvaro Gómez, les dirigeants des partis politiques n'ont pas vraiment été touchés par le meurtre. En revanche, l'élimination physique de l'adversaire réel ou supposé devint la norme au sein des populations rurales et modestes, attisée par les leaders locaux et régionaux. En outre, les descendants et les proches des victimes devenaient ainsi, eux-mêmes, des cibles potentielles : l'altercation et le désir soit d'extermination de l'ennemi, soit de vengeance, passaient de père en fils. D'où ce caractère prétendument congénital, voire héréditaire et, de ce fait, inéluctable, de la violence.

> On exterminait souvent des familles entières (…) : **laisser la vie sauve à l'un des membres de la famille, c'était courir le risque que celui-ci se charge plus tard de venger les siens**, sauf dans certains cas où on donnait sa parole et où les promesses étaient tenues [Uribe 2004 : 42].

Dans cette perspective cyclique, toute tentative de solution du conflit s'avérerait stérile, inutile. Alfredo Molano vise à nous introduire au centre de cette complexité, en vue de comprendre quels sont les acteurs et les motivations de la violence, afin de sortir de la « boîte noire » et de la croyance erronée selon laquelle la violence n'a ni début ni fin. Il nous suggère des alternatives de solution ou nous incite à en imaginer d'autres. Molano dépasse donc la description sanglante ou sensationnelle, malgré le dramatisme et la gravité de nombreuses situations. Comme le pointe la critique littéraire belge Myriam Watthee-Delmotte, le but de cette littérature de la violence est d'interpeller le lecteur, de le pousser à se positionner et à agir.

> **La violence est un thème littéraire et artistique particulièrement problématique**. Peut-on en effet la montrer ? La violence confronte à l'innommable : elle se présente comme la tache aveugle de l'expérience, là où il n'y a plus rien à dire. C'est pourquoi **la violence brute, lorsqu'elle est posée dans le cadre d'un travail littéraire, artistique, théâtral, etc. qui interpelle** – par l'effort de la création – **le sens de la beauté, appelle nécessairement une interprétation qui va au delà de ce qui est montré d'un point**

> **de vue littéral**. De ce fait, la représentation de la violence (…) « réancre » la lettre et souligne le geste artistique [Watthee-Delmotte 2002 : 8].

Revenons maintenant à la façon dont se manifeste la violence, aux éléments qui la déclenchent et à ses conséquences, comme les dépeignent les témoins et l'écrivain.

4.3.7 La violence et le paradis perdu

Les événements violents et sanglants marquent souvent un bouleversement, un point d'inflexion ou de non-retour, aux yeux des victimes, voire de quelques bourreaux. L'irruption de la violence, notamment sous forme de confrontation politique, marque la fin d'une étape et d'un mode de vie qu'ils décrivent comme intemporels, pré – « historiques ». Un état caractérisé précisément par la paix et la concorde, à l'encontre de l'argument souvent brandi de la violence innée, car si conflit il y avait dans cet environnment, il restait dépourvu de gravité et facilement soluble. Les témoins et personnages assistent donc à la rupture d'un cadre qu'ils décrivent comme paradisiaque, mythique, souvent parallèle à leur enfance ou leur jeunesse. L'équilibre se caractérisait par une subsistance modeste, mais marquée à la fois par l'abondance, par une relative cohésion familiale, par la conservation de leurs traditions et coutumes, même dans les cas de coexistence avec des traditions extérieures ou dominantes. Angelina, la narratrice du récit intitulé *El retaque* [*Llano*], décrit la quiétude d'une vie dans des conditions économiques minimales pourtant suffisantes, dans le partage, qu'elle menait pendant son enfance à la Savane. La nature se montrait généreuse, le travail ne visait aucun but lucratif, un système tacite de propriété communale de la terre prévalait et les engagements reposaient sur la parole. En effet, le cadre est plus propice à la description qu'à la narration, car « rien n'arrivait ».

> Mi padre levantó una fundación en colindancias de Moreno – como se llamaba antes Paz de Ariporo – con Pore[419]. Alcanzó a tener unas quinientas reses. **Allá las cosas no sucedían: los días se iban parejos, unos detrás de otros, sin que nada nuevo pasara**. Los veranos llegaban en su momento y se iban ahuyentados por las aguas de abril. Los niños fuimos creciendo a la sombra que los viejos nos hacían sin *mezquiniarnos*[420] nada**. Se trabajaba sólo para la ropa y la sal, porque comida había a las anchas** (…).
>
> **Las tierras sobraban**. El que quisiera venir a fundarse en un centro de sabana sólo tenía que traer su ganado y decirle a los vecinos que con su permiso. Y si permiso daban, no había más que hablar. **La palabra era documento** [*Llano* : 43-45].

Dans *Caimán*, les riverains du Magdalena dépeignent, eux aussi, une ambiance humble et prospère à la fois, où la place suffit à accueillir tout le monde ; le problème de la déforestation et de la haute densité démographique dans des zones vulnérables ne se posait pas encore. *Cocuyo*,

[419] Des villages du département de Casanare, aux limites entre la Savane et la Cordillère des Andes.

[420] « *Mezquinear, mezquiniar* » : *escatimar*, lésiner sur quelque chose.

navigateur fluvial et musicien, explique que la nature fournissait suffisamment d'aliments et le commerce, quoique rentable, n'était pas livré à la spéculation.

> En ese tiempo **había bastante movimiento en el río**. De los Santanderes **llegaba mucho campesino a tronchar montaña para hacer finca o para hacerle fincas a otro**, como también sucedía. Pero cada quien cogía para donde quería y en eso **no cabía disgusto**. Se sembraba maíz y **salían toneladas de frutas** para alimentar a la gente de Barranca**. Había plata**, porque habiendo buena plaza dónde vender, aunque haya briega, **no había penas** [*Caimán* : 21].

À une époque plus récente, Ángela, petite fille, et sa famille ont été contraints d'abandonner la terre qu'ils occupaient et cultivaient dans la zone rurale du nord-ouest du département d'Antioquia. Elle explique avec une simplicité particulièrement illustrative la vie qu'ils y menaient entre la subsistance, à la fois modeste et confortable, et l'abondance qui découlait de l'agriculture, la chasse et la pêche. Même si elle apparaît, comme elle le laisse percevoir, plus perméable aux habitudes de la vie citadine que d'autres immigrants forcés, elle ne vante pas moins la vie à la campagne. Comme la fillette l'évoque, ils disposaient déjà, comme bon nombre de familles paysannes aux années quatre-vingt-dix, d'accès à l'électricité et regardaient les chaînes nationales de télévision. La famille habitait dans une maison en brique, que le père avait construite petit à petit, pièce par pièce.

> Teníamos **un jardín** que le daba vueltas a la casa. **Había flores adelante y atrás**, y yo sembré habichuelas de las de verdad, no como las que nos toca sembrar aquí en Bogotá, chupadas y flacas. **Allá en el solar de la casa *pegaba*** [421] **todo: ají, tomate, limón, papaya, yuca. Todo nos lo comíamos nosotros y a veces había hasta para los vecinos**. Cuando la cosecha llegaba, mi casa se volvía como una tienda y todos iban a comprar una cosa y otra. En el Nechí **era solo estirar la mano y coger**. **Había una fruta amarilla que llaman anón cienaguero, que era fresca** y, cuando maduraba, **uno no necesitaba ni estirarse porque ella misma caía**. (…) ¡Aquí me hace falta chupar caña! Por acá no la he visto ni la he vuelto a probar, como tampoco he vuelto a probar el pescado. (…) Echo de menos la *carne de monte* [422], la *guatinaja* [423], el armadillo, el *pisingo* [424] que **mi papá** traía cuando se iba a los cerros a *marisquear* [425]**: llegaba con la camisa sudada, pero nunca con las manos vacías** [*Desterrados* : 42-43].

Pour Ángela, ses sœurs et ses parents, le cadre prospère et verdoyant s'assombrit lorsque font leur apparition la guérilla et les paramilitaires. Un jour, son père aperçoit des hommes armés qui arrivent, à pied, aux berges de la rivière. Ils lui demandent de la leur faire traverser dans son

---

[421] « *Pegar* » : (en langage familier, paysan, et dans le contexte) pousser.

[422] « *Carne de monte* » : nom générique donné au gibier non domestique dans la forêt et les zones rurales.

[423] « *Guatinajo* » ou « *Guartinajo* » (*Agouti paca*) : rongeur sauvage – et parfois élevé en captivité – présent dans les zones chaudes et tempérées des Amériques centrale et du sud. De la taille d'un petit chien, sa viande est très appréciée.

[424] « *Pisingo* » (*Dendrocygna autumnalis discolor*) : canard sauvage d'Amérique du sud.

[425] « *Marisquear* » : chasser dans la forêt.

embarcation à moteur et, apeuré, il acquiesce. Peu de temps après, les paramilitaires débarquent et l'accusent d'être un collaborateur des guérillas. S'ensuit une série de restrictions aux habitants du hameau, l'interdiction faite à son père de travailler dans la rivière, les difficultés économiques au foyer, la précarité, le départ de son père à Bogotá et, enfin, l'exode du reste de la famille.

Comme pour beaucoup d'autres témoins et personnages, l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán constitue, pour Angelina, le passage de l'avant heureux à l'après malheureux, l'avènement de la dévastation, de la mort, de l'exode. Un regard extérieur, diachronique, historique, pourrait expliquer sans doute les facteurs et situations qui prédisposaient à un conflit qui n'attendait que son propre déclenchement. Cependant, plusieurs individus qui ont été attrapés du jour au lendemain, par surprise, par l'escalade meurtrière, n'étaient pas censés savoir ou percevoir ce qui s'annonçait. Encore moins s'ils étaient enfants. Angelina nous raconte le point de départ de son drame : elle connaît la violence de *la Violence*.

> **Un día, ya de tardecita, llegó la noticia de la muerte de Gaitán**. Aunque en el Llano no lo conocíamos, era persona muy querida por los llaneros. Nunca bajó en vida a estas tierras. Bajó ya finado – y sólo de nombre – a encender la revuelta. Recuerdo que mi padre me despertó de afán una mañana: "Levántese, mija, que lo que estamos es de huida". **Y salimos huyendo**. **Los chulavitas venían quemando ranchos, robando ganado y matando gente** (…) [*Llano* : 46].

Pour *Cocuyo* aussi l'assassinat de Gaitán marque le début de la débâcle, même s'il ne subit pas de plein fouet la violence déchaînée, comme beaucoup d'autres personnages. *Cocuyo* résume ainsi la raison pour laquelle, selon lui, a été assassiné le leader : « *Hablaba de los pobres, de la oligarquía (…). Por eso lo mataron* » [*Caimán* : 22].

D'autres personnages s'aperçoivent du déchaînement de la violence de façon indirecte ou différée. Soit par l'arrivée, « un jour », d'hommes armés menaçants, soit parce qu'ils commencent à entendre des ouï-dire, des rumeurs ou, tout simplement, des coups de feu. Autant à l'époque de l'assassinat de Gaitán et de la confrontation bipartisane, que pendant l'expansion paramilitaire, un autre signe récurrent de la violence se traduit par l'apparition de cadavres flottant, emportés par les rivières et les fleuves [*Caimán* : 131].

4.3.8 La violence au foyer : déclencheur d'autres violences

La violence atteint les hauts sommets de l'État et s'étend à des régions entières, mais elle couve souvent au foyer, derrière les portes des maisons, où les individus reçoivent des mauvais traitements notamment de leurs parents, du conjoint et des adultes. Ces agressions sont motivés entre autres par les différends de couple, l'application de normes morales excessives et

arbitraires par les parents sur leurs enfants – notamment sur les jeunes filles –, l'alcoolisme, la précarité même du quotidien et les abus sexuels sur les enfants.

La violence intrafamiliale peut pousser les jeunes à quitter abruptement la maison, se voyant obligés d'exercer des activités dangereuses ou illicites pour subvenir à leurs besoins, y compris dans des cas particuliers, comme celui de *Flaco*. Il abandone le foyer après s'être disputé avec sa mère, même s'il ne vit pas dans la précarité, car son père lui fournit de l'argent, mais, ayant déjà tué un homme, il rejoint facilement le milieu criminel [*Penas* : 25]. Paola se voit contrainte de quitter la maison parentale après avoir été violée par son oncle.

> **Yo me volé de la casa cuando mi padre me echó**. Me echó dizque por mentiroso, porque yo le confesé que **era su hermano, mi tío, quien me había hecho el daño**. Yo tenía diez años y un día me dejaron solo con él, mientras mis padres hacían un trabajo juntos. Mi tío, que en esa época tenía unos veinte años, me sentó en sus piernas, fue acariciándome y cuando me di cuenta estaba con los calzones abajo y la cara consumida entre la almohada. **Yo me trataba de librar del hombre, pero él era más fuerte** y, por fin, me *coronó* [426] [*Penas* : 97].

À leur tour, Tatiana et sa sœur, outre la recherche de prestige et d'une activité régulière et rentable qui les pousse à rejoindre la guérilla, décident de quitter leur famille pour éviter le harcèlement par leur oncle dont elles étaient victimes.

> **Mi tío comenzó a *echarle los perros* [427] a mi hermana desde cuando la vio**. Ella es bonita, tiene el cuerpo bien hechecito y unos ojos voladores. Mi tío la seguía para donde fuera. (...) la espiaba cuando se bañaba y llegó a *gatearle* [428] por la noche. Mi hermana nada decía (...) porque, al fin, de mi tío dependíamos. **Ella se fue haciendo señorita con ese miedo** [*Fierros* : 13].

Nous percevons à nouveau la vision déterministe chère à Alfredo Molano : être l'objet de la violence prépare à la violence, pousse l'individu à l'exercer plus facilement ou, du moins, à y être insensible. Les victimes deviennent des bourreaux, comme le remarque Jorge Orlando Melo dans son prologue à *Aguas* [*Aguas* : 11].

La narratrice de *No pude dejar de llorar*, titre assez explicite, éprouve toutes sortes d'agressions dès son plus jeune âge. Victime de *la Violence* dans son enfance, elle doit subir, adulte, les mauvais traitements que lui inflige son conjoint, mu par la dépression et par la jalousie, après la mort de leur premier enfant.

---

[426] « *Coronar* » réussir à faire ou à obtenir quelque chose par des moyens dangereux ou illicites.

[427] « *Echar los perros* » : (col.) démontrer de l'affection ou du désir pour quelqu'un.

[428] « *Gatear* » : (col.) se déplacer à quatre pattes, se déplacer discrètement, comme un chat. Au sens figuré, tourner autour de l'endroit où se trouve quelqu'un, s'y introduire subrepticement.

> **Me agarró del pelo a darme puños en los ojos y en la boca**. Cuando se cansó sacó la *rula* [429] a darme plana **hasta dejarme sin sentidos** [sic]. Cómo sería la *vaina* [430] que cuando salió don Plinio, los muchachos entraron a recogerme en un pañolón negro (…). Me llevaron a la cocina y ahí me escondieron debajo de la mesa [*Llano* : 35].

4.3.9 Les motivations économiques de la violence

La pratique de la violence, directe ou indirecte, consciente ou non, individuellement ou en groupe, volontaire ou non, peut découler des besoins et intérêts économiques. J. C., La narratrice du récit *Hospital de Sangre* [*Fierros*] raconte comment, tel qu'elle la fait, plusieurs recrues des groupes paramilitaires rejoignent cette organisation armée d'extrême droite principalement ou exclusivement sous la promesse d'un salaire ou d'une compensation pécuniaire. Indépendamment des postulats idéologiques et de l'orientation stratégique et tactique du groupe, que les nouvelles recrues saisissent souvent de façon fragmentaire, vague ou insuffisante, l'organisation s'érige en moyen de subsistance. Plusieurs nouveaux combattants ignorent le degré d'endurance et la durée de leur engagement, qui peut devenir une allégeance à vie, volontaire ou forcée, et les délits et les crimes qu'ils seront amenés à perpétrer. Quelquefois, comme l'éprouve J. C., ils ne reçoivent même pas la paie promise au moment de leur incorporation.

Dans *Rebusque* abondent les exemples d'entrée à la délinquance, qui entraîne l'exercice de la violence sur les personnes et sur les biens, afin de subvenir aux besoins économiques du quotidien, d'améliorer le cadre de vie ou d'affronter des situations de crise. Les « mules » qui ingèrent por la première fois des capsules de cocaïne pour la transporter vers les États-Unis ou l'Europe, le font souvent mus par la précarité économique, plutôt rarement par cupidité.

> **Entre las mulas hay de todo**. Hay gente sana y gente corrompida; gente que hace el viaje por necesidad y gente que lo hace por vicio. **Conocí una mula de buena cuna, con apellidos pomposos, que viajaba sólo para poder comprar ropa fina en Madrid**. (…) **También conocí mulas "*llevadas* [431]", que viajaban por pura necesidad**. Señoras abandonadas por sus maridos con cinco muchachos. Una, doña Tila, paró en Carabanchel "por aeropuerto", es decir, con un kilito en la barriga, porque había quedado viuda con tres niños. Al marido que era chofer de bus en Bogotá lo habían matado por robarle el producido de un día [*Rebusque* : 14, 15].

Néanmoins, la motivation économique, souvent cachée sous des arguments politiques, pousse des individus ou des groupes, qui ne manquent pourtant pas de moyens de subsistance ni ne visent à garantir un cadre de vie minimum, à exercer des actes violents sur d'autres. Les

[429] « *Rula* » : *machete*.

[430] « *Vaina* » : (mot courant et polysémique) chose, objet, « truc », affaire, situation, problème, enjeu.

[431] « *Estar llevado* » : être dans la panade, éprouver de graves difficultés.

premiers visent à s'emparer des biens des seconds, notamment leurs propriétés foncières, leurs terres. C'est la raison pour laquelle toute la famille de don Misael et de doña Betty, voisins et associés d'Angelina, narratrice du récit intitulé *El retaque*, ainsi que la fille de cette dernière, sont sauvagement assassinés. Ayant dû fuir les *chulavitas*, plusieurs années plus tard, on les accuse d'avoir été leurs complices. Mais ce n'est qu'un pretexte.

> Así iba el tiempo, pasando *por debajito* [432], cuando **un día**, para decir mejor un viernes por la noche, **llegaron unos señores** preguntando por don Misael. (…) **Ellos dijeron que la cosa era personal** porque venían de parte de un tal Víctor Carpintero y que, **aunque el tiempo de Gaitán ya había pasado, todavía quedaban chulavitas con deudas viejas**. (…) De golpe oímos que alguien gritaba de afuera: "¡Salgan, chulavitas, a recibir lo que les corresponde!". Los de adentro comenzamos a empujarnos y a gritar. Yo alcé al niño pequeñito, pero la niña se me soltó; a doña Betty [sa voisine] la perdí de vista en el barullo. Todo era malos tratos y malas palabras. **Yo comencé a suponer lo peor**; sentí un golpe en la cabeza – de atrás para delante – y alcancé a verme caer contra el piso. (…) debieron pasar como seis horas, porque volví a mis sentidos antes de la media noche. **Estaba guindada en un chinchorro con el niño muerto en la entrepierna**; tenía toda su cabecita reventada contra mí. Pensé que nos habían matado. Me fui tocando los huesos de la cara hasta sentirme viva (…)[*Llano* : 52].

Le vrai but du meurtre multiple, présenté comme une expédition punitive, consiste à s'approprier les terres de Misael et de Betty, comme elle l'explique, blessée, avant de mourir.

> Sentí un ruido pequeño, que no era un gemido ni un jadeo sino como un resuello livianito: era doña Betty asesinada. Me dijo: "Angelina, nos mataron *en paro* [433]. **Los asesinos se llaman Campo Elías y Vitelio, los caporales de don Víctor**. **Él quería estas tierras desde muy atrás, porque *macoyas de guafa*[434] no es que queden muchas. No hay tal de política ni de enredos de esos; la misión era quitarnos la tierra**. No se deje engañar. Venda lo mío y pague mis deudas para no andar yo penando cuando vaya a la muerte. No hay pecado más negro que morir debiendo. Todo lo mío es de usted. Hijos vivos no dejo. Lo que tenemos lo hicimos por la mano de ustedes" [*Llano* : 53].

En effet, l'intérêt économique gravite souvent non seulement autour de l'argent ou des biens, mais surtout autour de la propriété terrienne. Pour Alfredo Molano, la possession de la terre constitue l'une des motivations centrales, sinon la plus importante, des différentes formes de violence en Colombie, autant durant *la Violencia* qu'à l'heure actuelle.

4.3.10 La distribution inégalitaire de la propriété foncière

Le problème de la répartition inégale de la terre se trouve au centre, voire à l'origine du conflit social et politique qui ravage la Colombie. Pour les paysans et les Amérindiens, la

---

[432] « *Por debajito* » : (Col.) expression adverbiale à plusieurs sens, notamment « doucement », « lentement », « subtilement », mais aussi « en arrière plan », « sans s'en apercevoir », même « insidieusement »

[433] « *En paro* » : (Col.) expression adverbiale : rapidement, instantanément, d'un seul coup, d'un seul trait.

[434] Macolla de Guafa : village du département de Casanare, en pleine Savane. Région fertile de savane.

spoliation de leurs terres ou l'impossibilité d'accéder à la terre pour s'y établir et pour la travailler constitue la base du désarroi, de la précarité et de la misère. Alfredo Molano évoque, dans le premier chapitre de *Desterrados*, quel est le point commun entre les différents individus, notamment les paysans qu'il a interrogés tout au long de sa carrière : la perte de leurs terres.

> La gente me contó mil cuentos. En todos había – y hay – un elemento común: **el desalojo por razones políticas, pero con fines económicos**. A los campesinos los acusaban los ricos de ser liberales, o conservadores, o comunistas, para expulsarlos de sus tierras y quedarse con ellas. **Siempre las guerras se han pagado en Colombia con tierras**. Nuestra historia es la historia de un desplazamiento incesante, sólo a ratos interrumpido [*Desterrados* : 14].

L'écrivain sociologue nous l'explique également lors de l'entretien que'il nous a accordé en août 2010, quand il compare la violence des années quarante et cinquante à celle des trois dernières décennies.

> Esta nueva violencia tiene unos elementos más sociales, digamos así, que la violencia de los años cincuenta. La parte social era más escamoteada, más sustituida por el color político, aunque **la violencia de los años cincuenta tiene relación con el problema de la tierra, como lo tiene hoy día todavía**. **Es lo que subyace en el fondo de todo** [Molano 2010 : (47:29)].

Desconfianza, dans *Fierros*, explique l'action des guérillas libérales et communistes dans la région de Sumapaz, une zone de haute montagne à soixante kilomètres au sud de Bogotá. Toutes les terres cultivables et tout ce qui poussait ou courait sur elles appartenaient à une même famille, les Pardo Rocha, qui exploitait les travailleurs agricoles de la région dans une sorte de métayage propre à la période coloniale, voire à l'époque féodale : la paysannerie menait une existence misérable, toujours endettée auprès du propriétaire. À cette violence, exercée par les Pardo Rocha, s'opposait donc celle des guérillas.

> Porque **antes el Sumapaz todo era de los Pardo Rocha**, propietarios de grandes haciendas donde a los trabajadores los trataban peor que a las bestias: se les daba un par de días libres a la semana para que trabajaran la parcela que el patrón les había prestado, y el resto de la semana tenían que trabajar en tierras del dueño. Se cogían un venadito, había que pagarles la obligación trabajando una semana entera para ellos, porque **eran dueños de todo**. (…) **Luchando, jodiendo por todos lados, logramos que el gran latifundio de los Pardo se convirtiera en muchas, muchas fincas**. (…) Por eso muchos de los que luchaban por la misma causa en otras partes vinieron aquí a buscar tierra (…) [*Fierros* : 48-49].

Comme l'explique *Tío* Zabaleta, « les guerres donnent toujours des terres » [*Corte* : 314], aux vainqueurs, bien sûr, car les vaincus perdent aussi leurs terres et souvent leur propre vie. Tel fut le cas des généraux victorieux du parti conservateur après la Guerre des mille jours, des dirigeants libéraux durant les années trente et, pendant la première phase de *la Violence*, des conservateurs : en tant que vainqueurs ; il se sont emparés des terres de leurs adversaires et des

terrains vagues. Les combattants libéraux de la faction « pauvre » du parti et les communistes, à la fin des années cinquante et au début des soixante [*Trochas* : 60-61], comme plus tard les FARC et comme les Indiens, qui l'apprennent à leur propre détriment, le savent aussi : les guerres donnent – ou enlèvent – des terres. Les trafiquants de stupéfiants et les paramilitaires, dont le but n'est pas de redistribuer les terres, mais de les cumuler au profit des grands propriétaires, par le biais de la spoliation, le savent également.

La spoliation conduit à la concentration de la propriété rurale et à la pérennisation d'une économie fondée sur le *latifundio*. Les *hacendados* ou *gamonales*, les grands propriétaires, contrôlent la vie politique et les pouvoirs publics dans leurs zones d'influence. En outre, la spoliation vise de multiples objectifs stratégiques et tactiques pour les groupes en conflit. Elle favorise la consolidation du contrôle territorial, dans la mesure où les riverains considérés comme sympathisants, proches ou alliés objectifs de l'ennemi sont délogés et l'installation de partisans dans la zone est favorisée. La spoliation permet également le contrôle des corridors de transport d'armes, de denrées de première nécessité et de produits illicites, ainsi que la mobilisation des effectifs vers d'autres zones de combat, comme l'explique le document élaboré en 2009 par la *Comisión nacional de reparación y reconciliación*.

> Existen disímiles argumentos motivacionales que inciden en la formulación de estrategias de despojo. (…) Algunas de ellas, en el caso del despojo son: **control de tránsito de tropas amigas o enemigas en un territorio**; "quitarle el agua al pez" en el contexto de una guerra irregular; **control de suministros e insumos** para la manutención de tropas y confrontación bélica; **aseguramiento de posiciones militares** como de corredores de movilidad; aseguramiento militar de zonas estratégicas para la inversión de capital y garantías de seguridad a los inversionistas y sus actividades económicas; Conservación de retaguardias; aseguramiento de zonas para el ejercicio del poder público y privado; **mantenimiento del control de mercados lícitos e ilícitos**, poblaciones y recursos estratégicos; valorización futura de tierras; depreciación del mercado de tierras; legalización de capitales ilícitos [Despojo 2009 : 68].

La spoliation constitue le socle de l'inégalité et de l'exclusion rurales. Elle est exercée par des groupes armés, mais aussi par des avocats, des notaires, des fonctionnaires et des politiciens véreux. S'établit également une corrélation entre la concentration de la propriété foncière dans la campagne et le difficile accès à la propriété immobilière dans les zones urbaines, deux phénomènes à la base des déséquilibres qui caractérisent la société colombienne.

Le sociologue colombien Alejandro Reyes Posada explique le problème de la concentration de la terre en termes juridiques. En effet, le phénomène est étroitement lié au pauvre contrôle sur les titres de propriété : la plupart des petits agriculteurs et des Amérindiens n'en disposent pas et, lorsqu'ils en ont, ils sont souvent victimes de manipulations notariales ou

des registres légaux. Leurs terres tombent principalement dans les mains des grands éleveurs de bétail, affirme Reyes, mais aussi, dès le début du XXIème siècle, des grands projets agroindustriels locaux ou transnationaux.

> **El despojo de tierras** (…) **revela una ruptura profunda del régimen de la propiedad territorial**, cuya debilidad estructural es **la precariedad de los títulos** de propiedad de la población campesina y **el monopolio de las mejores tierras establecido por los grandes terratenientes**, a favor de la ganadería extensiva y en perjuicio de la pequeña agricultura [Reyes 2009 : 113].

La spoliation ne se cantonne souvent pas à la propriété terrienne. Outre la perte de leurs fermes, les victimes se voient dépourvues de leur bétail, des machines agricoles, lorsqu'elles en disposent, et des meubles et appareils qu'elles sont contraintes d'abandonner. La *Comisión de seguimiento a la política pública sobre desplazamiento forzado*, l'une des institutions créées dans le cadre légal de protection et de réparation des victimes, estime que 83% des 10 443 familles interrogées ont perdu des biens entre 1998 et 2010 à cause du conflit (cf. Annexe 6.10)[435].

4.3.11 La déliquescence de l'État, génératrice de violence

L'anthropologue Régis Meyran signale, en reprenant une idée de la philosophe Hannah Arendt, que la violence généralisée se développe parallèlement à l'affaiblissement ou au déclin des États-nations. Un État dont les instances législatives et judiciaires présentent des dysfonctionnements ne peut pas administrer la justice, c'est-à-dire contrôler les sanctions et ainsi limiter les ripostes, en vue d'éviter la mise en place d'une justice privée. L'affaiblissement de l'État-nation dégrade également la position des individus au sein de la société et les rend facilement perméables à la « propagande totalitaire » et à une conception utilitariste de l'être humain, envisagé non plus comme personne, mais comme objet [Meyran 2006 : 31-38]. La précarisation administrative et politique s'aggrave dans un contexte de crise économique et sociale, comme le mettent en évidence de nombreuses situations évoquées par Alfredo Molano. L'État colombien ne parvient pas à accomplir ses tâches d'organisation, de gestion, de régulation pas plus qu'il ne se porte garant des droits et des devoirs des individus.

L'État doit être à même d'arbitrer les conflits sociaux de façon juste et impartiale dans « un espace commun de débat public », évitant la confrontation violente entre les adversaires et se réservant l'exercice d'une violence soumise à des normes, à utiliser en dernier recours. Quand l'État, débordé, tolère la « violence généralisée », il « [doit] confronte[r] des oppositions armées et

[435] « ¿De qué tamaño es el despojo de la tierra y de los bienes en Colombia? ». In : *Semana*. 20 octobre 2010.

agit en ennemi d'une partie de la population » qui se considère abandonnée à son sort, voire directement attaquée par les autorités. La Colombie, d'après le sociologue Alejandro Reyes, connaît cette difficulté.

> El papel del Estado ante los conflictos sociales es garantizar a los adversarios la existencia de ese espacio común de debate público y decisión política, cuya esencia es la renuncia a la violencia como medio de acción. **Mientras exista una situación de violencia generalizada, el Estado confronta oposiciones armadas y actúa como enemigo de una parte de la población** [Reyes 2009 : 22].

Les témoins et narrateurs laissent percevoir comment la violence découle de la crise de l'État : les autorités administratives absentes ou inopérantes n'exercent la souveraineté territoriale ni ne régulent les relations sociales. Au début du vingtième siècle, des hommes comme le caporal *Chispas* [*Aguas* : 26-35] doivent assurer la présence de l'État dans les régions périphériques. La précarité de leur situation, sans aucun soutien matériel, sans contact fluide avec les instances centrales ni de chaîne de commandement efficace, oblige *Chispas* à se charger de sa survie autant qu'il le peut. Au fil du temps, sous la pression du contexte – spéculation sur les denrées, trafic de caoutchouc ou d'animaux, absence de salaire, entre autres facteurs – la survie mue en envie d'enrichissement personnel en contournant, voire en violant les mêmes lois qu'il est tenu de faire respecter. Plus d'un demi-siècle plus tard, en dépit de l'amélioration relative des transports et des télécommunications, la présence de l'État reste insuffisante en Amazonie, dans la Savane orientale et dans la région du Pacifique.

Néanmoins, la présence des agents de l'État, des institutions administratives et des forces de l'ordre ne favorise pas la paix, l'exercice des libertés individuelles ni le respect des lois lorsque ces agents et institutions agissent de manière partiale, au service d'intérêts particuliers, exercent le corporatisme ou se laissent corrompre. La déliquescence de l'État se manifeste dans la connivence entre les autorités, civiles et militaires, et les grands propriétaires terriens, les groupes armés – guérilla, paramilitaires, organisations de délinquants –, les grandes compagnies agricoles ou minières et d'autres pouvoirs privés. Le témoignage de *Bombillo*, que nous avons maintes fois évoqué, nous instruit abondamment sur la corruption de nombreux institutions et fonctionnaires. Comme l'expose l'historien Carlos Londoño, même dans les zones centrales où les institutions et les pouvoirs publics sont installés de longue date, la négligence et la corruption administrative s'observent fréquemment, favorisant la dégradation des conditions d'existence, les abus contre les plus démunis et les conflits sociaux. La régulation absente ou inefficace favorise particulièrement les classes sociales dominantes nationales, régionales et locales,

lesquelles peuvent ainsi exercer sans aucun contrôle leur pouvoir sur les autres [Londoño 1995 : 122].

Dans de telles conditions, la construction d'une unité nationale, respectueuse à la fois des spécificités des différents groupes dans le territoire de l'État, devient inatteignable. Le même phénomène survient lorsque la participation à la vie politique et la possibilité d'élire et de se faire élire dans les organes exécutifs et législatifs en conditions équilibrées cèdent leur place à la polarisation partisane : l'État se voit également voué à la crise. Les pressions exercées sur les votants libéraux par les bandes armées liées au parti conservateur en 1949 et 1950 rendent impossible l'exercice de la volonté politique des libéraux et favorisent la consolidation, par la violence, du gouvernement conservateur [*Tropel* : 92-102]. Les pressions paramilitaires – souvent avec la passivité, voire la connivence des autorités civiles et militaires – ou des guérillas sur les populations dans leurs zones d'influence, à la fin du XXème siècle et au début du XXIème, biaisent aussi l'expression démocratique. Une autre manipulation consiste en « l'achat » des voix – en échange d'aides ponctuelles, inutiles, voire contreproductives – lors des élections, pour ainsi détourner la volonté des votants, générer des divisions parmi eux et empêcher l'avènement des courants politiques non hégémoniques. La pratique tend à diminuer dans les grands centres urbains, mais perdure ailleurs.

> Ahí comenzó otra lucha, porque yo no quería que nos separaran por tribus sino que todos formáramos una sola familia, cosa que no les gustó a **los políticos de Inírida, que buscaban era dividirnos para poder dominarnos y ponernos a votar por ellos**. (…) Los políticos venían a comprarnos con tejas de zinc para que *untáramos el dedo* [436] y yo les decía a mis hermanos que **las tales votaciones eran como preguntarle a un condenado a muerte si quería que lo fusilaran o lo ahorcaran** [*Aguas* : 220].

Serafina, Amérindienne du sud-est de Colombie, évoque dans le passage précédent la situation dans la zone où elle habite. Un village est érigé et peuplé d'Indiens de différentes tribus, en provenance de divers endroits, concentrées chacune dans un emplacement spécifique. Elle rejette ce sectionnement, qui pourrait paraître de prime abord favorable à la cohabitation et à l'entraide des différents groupes, mais qui sert en réalité à leur acculturation et à la spoliation de leurs terres. En effet, Serafina en est consciente et sait aussi que ce regroupement, créé de toutes pièces et imposé par les politiciens traditionnels, venus du chef-lieu de la province, favorise la manipulation des Indiens.

[436] « *Untar el dedo* » : voter. Jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, l'index droit du votant était teint d'encre rouge dans le bureau de vote, immédiatement après le dépôt de son suffrage dans l'urne.

L'État affiche une attitude pour le moins ambiguë à l'égard des riverains dans les zones dont il vise à exercer ou à récupérer le contrôle et se cantonne bien souvent à la seule présence militaire. Comme le laisse percevoir Alfredo Molano, il n'existe aucune unité de critères concernant la démarche à entreprendre, y compris à l'intérieur du même organe qui est, dans ce cas, l'armée. Au sein de celle-ci, censée se consacrer à la répression et au combat, les attitudes des sous-groupes et des individus divergent. L'écrivain décrit par exemple les opérations de ratissage menées par les forces armées dans la Macarena, auxquelles lui et ses étudiants ont assisté malgré eux. Il insinue également que, tant que la présence de l'État ne sera totale ni stable, elle se réduira à une dynamique cyclique d'offensive et de repli, de perte et de reprise du contrôle de la zone, une fois par les forces de l'ordre, la suivante par les insurgés.

> **De todo se vio: oficiales compasivos, oficiales rudos y oficiales bárbaros**; **soldados solidarios con la gente y soldados solidarios con los oficiales**; **robo de gallinas, *allanamientos*** [437]**, patadas y curación de niños heridos**; **distribución de alimentos, hijueputazos y palabras de sosiego**. Poco a poco, el ejército fue instalándose en la región a las buenas o a las malas. Muchos colonos, sabiendo que estaban en la lista negra, huyeron antes de ser detenidos; otros se quedaron a ver si le hacían el quite a la nueva situación. **Lo mismo sucede cuando entra la guerrilla a una zona: unos se van y otros se quedan** [*Trochas* : 186].

L'effet rhétorique de cette énumération, ou plutôt de cette accumulation d'éléments antithétiques, consiste à souligner une situation qui pourrait paraître tout à fait ridicule, si elle n'entraînait pas de graves difficultés pour les habitants de la région : mauvais traitements, migrations forcées, perte de leur patrimoine, risques de représailles. L'autorité de l'État ne se fonde donc pas sur le respect, comme elle le devrait, mais sur l'intimidation.

4.3.12 La violence excessive, « gratuite », les sévices

Désignons comme violence gratuite celle qui n'a aucune explication instrumentale ou opérationnelle, celle qui dépasse tout objectif et devient une fin, un but, en elle-même : une définition de départ, admettons-le, nettement machiavélique. Axel Kahn élargit sa définition du « mal », que nous avons déjà citée, à toute action nuisible à autrui qui ne naît pas d'un besoin, mot que le philosophe et généticien entend en termes biologiques, de survie. Le « mal », selon lui, émane de la volonté de provoquer « une nuisance ou une terreur chez l'autre » de laquelle peut également découler une quelconque jouissance pour l'acteur [Kahn et Gaudin 2008 : 66]. Pour lui, toute violence est gratuite par définition et incarne le « mal ».

[437] « *Allanamiento* » : (Col., dr.) perquisition, fouille du domicile.

À cet égard, le philosophe français Étienne Balibar nous avertit que la considération de certaines violences comme « gratuites » entraîne le risque de faire croire que d'autres ne le sont pas. Ainsi, on conclurait implicitement que, outre les violences « gratuites », il existerait des violences éventuellement inévitables ou nécessaires, pouvant donc être justifiées [Balibar 1996 : 67-69]. Il se demande même s'il peut exister une quelconque frontière entre une cruauté « pure » et une cruauté « civilisée » [Balibar 1996 : 86]. Nous voilà immergés dans le débat fréquent au sujet de la différence entre la violence non autorisée et la violence légitime, en fonction des acteurs, des récipiendaires, des arguments validant l'exercice des actes, de leur intensité et de leur récurrence. Se pose aussi la question sur l'estimation que ferait quelqu'un de sa propre mort, en dehors de toute force majeure ou événement fortuit, lorsqu'elle dérive de la volonté de tuer : l'absence de sévices rendrait-elle le fait moins grave ? Un meurtre « discret » ou « non horrifiant » ne reste-t-il plus un meurtre ?

Alfredo Molano et les informateurs dépeignent de multiples sévices et agressions meurtrières sur des personnes sans défense, soumises à des tortures et des mutilations et, pour nombre d'entre elles, à la destruction et la disparition de leurs cadavres. Comme dans beaucoup d'autres épisodes historiques de guerre entre États, de guerre civile, de conflit ethnique, d'extermination de communautés ou de génocides, se pose la question autant sur la pertinence référentielle que sur les enjeux éthiques de présenter aux yeux de la société les dégâts tangibles, horrifiants, de cette violence gratuite et stérile[438]. Comme l'explique la philosophe française et spécialiste de l'image Dominique Baqué dans son volume sur la représentation visuelle de la violence – par la photographie, la peinture, la sculpture et la performance –, l'exhibition de l'horreur oscille souvent entre la peur de choquer et la complaisance. La peur de choquer favorise – même sans en avoir l'intention – la dissimulation de l'information ou la censure, donc l'impossibilité chez le public – qu'il regarde ou qu'il lise – de percevoir les faits, de les analyser et de se positionner. La complaisance mène, par le chemin contraire, au même résultat, à la banalisation de la violence montrée – ou racontée – et, par la suite, à l'indolence, donc à l'impossibilité de percevoir les faits, de les analyser et de se positionner [Baqué 2009 : 106-107].

Plusieurs questions se posent souvent sur le traitement de la violence et de l'atrocité. Pour en citer quelques-unes parmi plusieurs possibles, on se demande quel intérêt, pour Alfredo Molano, de présenter au lecteur des atrocités, racontées par les témoins avec force détails

[438] Supposant, comme nous le disions, qu'on accepte l'argument, toujours discutable, de l'existence de violences justes ou utiles.

systématiquement dénotatifs, presque « photographiques », iconiques dans le sens peircien du mot. Le public n'est-il déjà pas suffisamment informé des événements historiques pour qu'il faille les traiter encore une fois avec autant de « voyeurisme » ? Quant au passé immédiat et à l'actualité, n'existe-il déjà pas abondamment de sources d'information sur le conflit et sur la violence dans la sphère médiatique pour que la littérature et l'activité intellectuelle s'y ajoutent ? L'écrivain chercheur ne se livre-t-il pas à une esthétique et à un exercice référentiel propre à la rubrique des faits divers ? Les réponses, à notre avis, foisonnent. D'abord rappelons que l'intérêt de présenter de tels événements de façon dénotative, mais contextualisée, est au bout du compte la visée du témoignage, que nous avons évoquée dès le début : informer sur une série de situations problématiques pour qu'elle soient connues, résolues si elles sont toujours en cours, réparées ou évitées à l'avenir.

La différence la plus grande, d'une importance capitale, entre le témoignage et l'écriture du fait divers réside dans l'apport d'éléments permettant au lecteur de comprendre les antécédents du fait, ses conséquences et impact, mais aussi les enjeux de pouvoir, dans un sens large, qui le précipitent. Le témoignage ne vise pas à recenser un ensemble de faits sanglants, parmi tant d'autres. L'évocation de faits passés tient à les sauver de l'oubli, dans une société moins consciente de son histoire qu'elle ne le semble. L'enjeu consiste donc à exercer un travail de mémoire, à apporter des éléments permettant de (re)construire et de (re)interpréter l'Histoire. L'évocation des faits passés sert également à établir une comparaison entre l'atrocité jadis et celle de l'actualité, permettant aussi – du moins au lecteur avisé – d'identifier des éléments communs, des différences et des éventuels liens de causalité entre les deux époques. Enfin, au milieu d'une surabondance d'information fragmentaire, le témoignage sur la violence apporte, comme nous l'avons dit, des éléments de jugement.

Les sévices exercés durant la période de *la Violence*, surtout par les bandes armées du parti conservateur, mais également perpetrés durant le conflit récent et actuel, principalement par les groupes paramilitaires et les « bandes criminelles » qui en dérivent, répondent à la démarche désignée par María Victoria Uribe sous le nom de *matar, rematar y recontramatar*. Cette expression sert de titre à un texte de l'anthropologue colombienne, laquelle explique que ces actes de cruauté extrême s'inspirent, pour ainsi dire, de la pratique de la boucherie et de l'abattage du bétail, et peuvent prendre des allures quasiment cérémonielles. Daniel Pécaut cite les travaux de M. V. Uribe et glose ainsi les trois étapes du carnage : ôter la vie, laisser des traces de l'exécution, sectionner le corps pour annuler son unité [Pécaut 1996 : 240].

> **Les massacres de la Violence exposent ce qui appartient à l'intérieur du corps, disposent en haut ce qui était en bas et inversement**, assemblant par la sorte des entités corporelles profondément ambiguës et productrices de terreur [Uribe 2004 : 140-141].

Le but du démantèlement du corps et de l'altération de la disposition de ses membres et organes, outre que de rendre difficile ou impossible l'identification de la victime, consiste à ôter le caractère humain à la personne assassinée. Cette procédure n'annule le caractère intentionnel, donc humain, de la cruauté infligée, mais en minimise la gravité : les meurtriers entendent avoir affaire, non pas à un être humain comme eux, qu'ils viennent de tuer, de torturer ou de mutiler avant sa mort ou de dégrader après, mais à un amas de viande [Héritier 1996 : 16]. La destruction de la victime sert également d'avertissement à ses proches : ils peuvent encourir le même sort.

> **Aux yeux des auteurs des massacres, les préjudices dont ils sont responsables ne portent pas sur des objets humains**. Les morts, ceux qui ont été des voisins et des connaissances pendant la Violence et qui aujourd'hui sont des étrangers, n'ont pas de nature humaine [Uribe 2004 : 141].

L'incinération des cadavres – sauf si elle s'effectue publiquement –, leur inhumation dans des fosses commmunes ou l'acte de les jeter dans une rivière recherchent un but opposé : la disparition de la victime, afin de empêcher les proches de faire le deuil.

Le narrateur de *La travesía* se souvient de plusieurs faits violents, qu'il trouve répudiables, y compris dans un contexte d'affrontement armé. Il relate les sévices dont sont l'objet les libéraux par les milices conservatrices durant *la Violence*. Après avoir raconté que les *Chulavitas* « dépeçaient les libéraux qu'ils attrapaient et jetaient dans la rivière leurs têtes séparées du corps », il décrit l'assassinat du dirigeant du village où il habitait à l'époque.

> A don Chucho Ortega, el jefe liberal de la vereda, lo pillaron en su casa porque él no creyó que debía huir siendo tan respetado. (…) **Lo amarraron al propio botalón del corral y le ordenaron que cantara el himno de Gaitán. Pero era que el himno de Gaitán no existía** ¿Qué podía cantar el pobre hombre? (…) **y así, tratando de canturrear algo, lo fueron despedazando**. Ahí lo dejaron botado para que todos escarmentaran. **Duró muriéndose dos días**, hasta que su propia sangre hizo hueco. Era la suerte de los liberales que agarraban [*Corte* : 173].

Le narrateur attribue cet acharnement non seulement à la « férocité » des conservateurs armés, mais aussi à l'incapacité ou à l'inexpérience des victimes dans le combat, ce qui les empêche de se défendre.

> **La gente tampoco sabía defenderse**. En Planadas los cogieron a todos y les hicieron lo que se les dio la gana. Mi mamá contaba que ponían multa por ir a lavar al río porque venían **los encanastados**. **Eran trabajadores que cogían en el cafetal y los asesinaban, les cortaban la cabeza y en el mismo canasto de recoger café se las echaban y así los embarcaban río abajo**. Cada uno con su cabeza debajo del brazo [*Corte* : 185].

Face à ces tueries, les libéraux finissaient par s'organiser et s'armer afin d'assurer leur défense et celle de leurs familles et communautés et, dans le pire des cas, pour riposter ; nos voilà a nouveau devant la loi du Talion. En réaction aux meurtres avec démembrement commis par les conservateurs, les milices libérales procédaient, elles aussi, à des tortures et à des mutilations.

> **Así quedó también la *chulada*** [les *Chulavitas*, les hommes armés conservateurs] en la Cuncia. No todos, porque hubo unos que saltaron con la bomba ya muertos, pero **a otros los dejaron feos** [On les a torturés ou mutilés] [*Corte* : 185].

À une époque beaucoup plus récente, au milieu des années quatre-vingt-dix, Laura, la partenaire d'Isidro, assiste à l'attaque et au massacre de riverains, dans le village de Mapiripán, par des commandos paramilitaires. L'ensemble des exactions commises lui semble répudiable, notamment le découpage des corps des victimes – certaines encore vivantes – à la scie à moteur et l'utilisation de leurs têtes comme des ballons de football. Les commandos, à la fin de la tuerie, jouaient un match amical entre eux pour s'amuser et célébrer leur action.

> **De pronto el silencio se transformó en una gran algarabía**, parecía una fiesta, una celebración (…). Una de nosotras salió y atisbó. Regresó diciendo: "**Están jugando fútbol**". Se nos hizo raro un partido después de semejante balacera. En efecto, era un partido de fútbol **¡Pero el balón era una cabeza!** [*Penas* : 216][439].

Cette expression de la violence la plus sanguinaire, gratuite et absurde, une sorte de violence par plaisir, est considérée par les meurtriers comme un instrument de contrôle du territoire et d'affaiblissement des supposés collaborateurs de la guérilla des FARC.

Dans *Hospital de sangre*, J. C. expose un fait qui a déclenché sa dépression et surtout sa plus profonde déception à l'égard de l'organisation paramilitaire. Elle assiste à l'assassinat d'un enfant à coups de machette par le nouveau commandant de son escadron.

> **Un niño como de siete añitos** que había estado mirándonos sin despegar sus ojos, **comenzó a jugar con nosotros**. **Nos amenazaba con un palo como si fuera un fusil ¡ratatatatatatá! Repitiendo lo que de seguro había oído**. El comando, ya de salida, volteó a mirarlo con rabia y mandó que se lo trajeran. Un patrullero lo alzó y se lo trajo. El peladito repitió su juego. **El mando lo miró de arriba a abajo, sacó el machete y lo degolló mientras el niño seguía tratando de jugar**. Yo me boté al suelo a chillar, mientras la mamá gritaba y trataba de arañar al mando. El niño se desangró entre convulsiones. (...) **No pude volver a dormir y ya ni la enfermería me importaba**. A quien se tuviera que morir, se moría, porque yo no bregaba contra la muerte. Mi vida comenzó a peligrar [*Fierros* : 170-171].

[439] Tatiana nie avoir vu de tels actes et dément qu'ils aient pu être perpétrés, tout en affirmant avoir assisté ou participé à nombre d'autres exactions sanguinaires [*Fierros* : 29].

Après l'assassinat d el'enfant, son envie de déserter le groupe terroriste se cristallise quand on lui donne à manger de la « soupe de guérillero », dans un acte classique de cannibalisme rituel, consistant non seulement à réduire l'ennemi à de la viande, mais à s'approprier sa force en l'ingérant.

Comme vient de le raconter J. C., les groupes de combattants et les acteurs armés ont souvent recours aux sévices comme moyen d'intimidation vis-à-vis de leurs victimes et de leurs adversaires, dont ils visent à s'emparer des propriétés et, dans une plus large mesure, du territoire. Ils pratiquent également de tels sévices pour exhiber, auprès des autres et d'eux-mêmes, le pouvoir dont ils disposent d'administrer la mort et donc de contrôler la vie même des autres. Cette dernière attribution place les bourreaux à un niveau pratiquement surnaturel, divin ou démoniaque. C'est pourquoi Toñito [*Desterrados*], lorsqu'il évoque l'occultement et la dégradation des cadavres de leurs victimes auxquels procèdent les paramilitaires, n'hésite pas à les assimiler à des diables, au Diable.

Conclusion

À l'issue de notre étude de l'œuvre d'Alfredo Molano, nous tenons à revenir de façon synthétique sur trois aspects centraux chez l'écrivain et sociologue colombien. En premier lieu, nous avons percé le processus de transformation que connaît l'écriture de l'auteur, en passant d'un style éminemment scientifique à une pratique journalistique et littéraire, assumée comme telle par l'auteur. Puis, nous avons mis en avant cette démarche si chère à l'écrivain sociologue qu'est le recours à l'imputation, nom sous lequel certains analystes et l'auteur lui-même désignent la fusion ou synthèse de plusieurs témoins en un seul personnage. Un autre élément d'importance capitale dans l'œuvre du Colombien, auquel fait référence le titre de notre étude, renvoie à la notion d'hybridation générique. Celle-ci permet non seulement de théoriser la nature de la démarche de l'auteur, à la charnière entre recherche scientifique et littérature, mais aussi de traiter la réalité hybride de la société colombienne en soulignant la polarisation existante entre centre élitiste et périphérie opprimée. Nous revenons donc, dans le détail, sur ces trois étapes argumentatives.

Nous avons observé dès le début que certains volumes disposent d'éléments paratextuels, verbaux et visuels qui apportent des informations à caractère technique et historique, comme dans les documents scientifiques. Les notes de bas de page ne se limitent donc pas à apporter des éclaircissements ponctuels ou à remplir une fonction lexicale, elles servent à introduire des références bibliographiques ou à approfondir certaines notions. Les cartes, les tableaux et les grilles remplissent également une fonction de support thématique, permettant de décrire les individus, les processus et les espaces d'une façon qui se veut objective. Des parties importantes du volume, en extension et en densité, c'est-à-dire des chapitres entiers, adoptent un ton expositif et argumentatif propre au discours scientifique, comme nous l'avons observé dans *Selva* et dans *Cosas*. Le premier associe les textes narratifs des témoins, les récits de vie, à des documents oscillant entre l'essai et le rapport ; la collecte des récits de vie est présentée explicitement comme une « méthodologie » permettant l'obtention d'informations « sans trahir les principes de la discipline » qu'est la sociologie. Le second, *Cosas*, présente dans sa première partie des récits de vie où s'intercalent les commentaires qu'effectue l'auteur ; leur enchaînement produit un texte parallèle qui présente des informations à caractère scientifique combinées à des perceptions et à des jugements exprimés de façon subjective. Les parties restantes de *Cosas* correspondent, en fait, à des études scientifiques sur le peuplement de la région de la Macarena (sociologie), ainsi que sur la faune, la flore (biologie, écologie, agronomie), le sol et le relief de la zone étudiée

(géologie, géographie). Comme nous l'avons vu, *Selva* et *Cosas* gardent un style très proche du discours scientifique.

Le style scientifique disparaît progressivement dans les volumes postérieurs aux deux cités. *Corte*, paru également en 1989, contient un certain nombre d'éléments bibliographiques sous forme de notes de bas de page et a principalement recours aux photographies et aux cartes, mais n'adopte pas un ton d'exposition ni d'argumentation propre au discours scientifique. Dans *Trochas* (1994) et dans *Llano* (1995), les traces du style scientifique disparaissent, même si, dans l'épilogue de ce dernier, l'auteur explique l'importance de la collecte et du choix des récits dans la recherche historiographique. Nous relevons des références au discours scientifique, mais de façon détournée, humoristique, dans *Así mismo* et *Caimán* : cette sorte de moquerie constitue une critique à la prétention objectiviste du chercheur en sciences humaines et sociales. Dans *Apaporis* (2002), Alfredo Molano utilise par moments un style et un jargon scientifiques. Par ailleurs, dans des textes comme *Espaldas*, *Desterrados* ou *Fierros*, le style scientifique est complètement absent, même si *Espaldas* évoque implicitement la démarche du sociologue. Nous percevons donc le passage chez l'auteur d'une écriture proche du discours scientifique à des textes d'envergure narrative, dans un style journalistique, voire littéraire. Bien que cette mutation se soit opérée progressivement, nous tenons à signaler que *Tropel*, qu'Alfredo Molano considère comme un recueil emblématique et fondateur de son écriture, paru pour la première fois – incomplet – en 1985 et réédité en 1991, ne contient que des récits et n'est pas de facture scientifique.

Nous avons étudié et mis en relief la technique de l'imputation, comme l'a désignée pour la première fois le sociologue colombien Orlando Fals Borda, en tant que démarche inhérente à l'œuvre d'Alfredo Molano. Cette procédure dont se sert l'auteur en permanence, sauf lorsqu'il considère que certains témoignages se suffisent à eux-mêmes et qu'il n'est donc pas nécessaire d'en incorporer d'autres, n'est pas exempte de répercussions sur le plan critique. La fusion ou synthèse de récits et de témoins en un seul personnage peut permettre aux détracteurs de l'auteur, autant sur le fond que sur la forme, de mettre en question la factualité de son œuvre et par conséquent la validité de ce qu'elle énonce et dénonce. N'oublions pas que l'écrivain se réclame du caractère véridique, historique, des événements que les témoins et lui-même évoquent. Molano établit avec les lecteurs, mais surtout avec les témoins, un contrat de vérité et vise à ce que ses informateurs respectent une sorte de pacte autobiographique ou plutôt testimonial, malgré le recours à l'anonymat – né plutôt du besoin de préserver la sécurité des témoins et de leurs proches que d'un exercice de style – et à l'imputation elle-même. En quoi consiste la

procédure de vérification que l'écrivain exerce, selon ce qu'il nous explique, très fréquemment ? Il fait connaître les récits aux témoins et s'ils s'identifient aux personnages et aux faits, comme s'ils se regardaient dans un miroir, la factualité est donc préservée. *In fine*, comme l'auteur l'explique, l'appartenance à un même cadre spatio-temporel et surtout l'expérience d'une même situation problématique deviennent indispensables à la fusion de plusieurs personnages et récits : l'exercice de l'imputation ne doit pas dénaturer les témoins ni leur vécu. En revanche, il permet d'accroître et de retenir plus aisément l'attention du lecteur.

La pratique de l'imputation appartient-elle exclusivement à Alfredo Molano ? Dans notre étude, nous avons cité l'écrivain allemand Winfried Sebald (1914-2000), considéré, lui aussi, comme un écrivain hybride. Ses textes combinent l'autobiographie, les mémoires, les interventions de multiples personnages, comme dans un recueil de témoignages, et l'utilisation d'éléments paratextuels et non verbaux. Surtout, il procède à une sorte d'imputation, mais fictionnelle, et pour cause : il n'a pas rencontré ni interrogé ses témoins, tous étant morts. Il a donc dû les reconstituer par lui-même, grâce à la recherche historique et à la création littéraire. L'imputation s'utilise donc bien dans la fiction, mais nous ne disposons pas d'éléments nous permettant d'affirmer que d'autres auteurs de témoignage, du moins parmi les plus emblématiques ou canoniques comme Miguel Barnet, Elena Poniatowska ou Óscar Lewis s'en soient servis. Parmi les écrivains espagnols nés entre le milieu et la fin de la dictature franquiste, comme Jordi Soler, Dulce Chacón ou Juan Manuel de Prada (pour n'en citer que trois ; voir à ce sujet les études de Christine Rivalán-Guégo), nous observons des procédures similaires à l'imputation, mais plus proches de la création de personnages fictionnels alternant avec des personnages réels.

Nous avons constaté que l'œuvre de l'écrivain colombien accède au territoire de plusieurs genres, littéraires et non littéraires, narratifs et non narratifs, ancrés aussi bien dans le factuel que dans la fiction. Ainsi, Alfredo Molano s'appuie sur l'autobiographie, sous forme aussi de récit de vie, propre aux sciences humaines et sociales, et également se sert des mémoires, afin de retracer l'existence de ses informateurs, racontée par eux-mêmes, et la sienne. La rencontre des témoins, dans les endroits et les contextes qui sont les leurs, et la présentation de la réalité qu'il observe et que les informateurs affirment vivre ou avoir connue, rapproche l'écrivain du reportage, mais aussi du récit de voyages, un genre aussi factuel que romanesque, voire fantastique. L'organisation des recueils de récits autour d'un même thème central, mais évoquant différents sujets, présentés selon un ordre chronologique ascendant – comme dans *Tropel* – et racontés d'un point de vue subjectif, renvoie à la chronique. Nous parlons non seulement de la chronique

journalistique, mais de ce qu'était la chronique à son origine : dans les deux cas, un genre aussi littéraire que factuel. D'ailleurs, autant certains personnages que le narrateur et ses collaborateurs expriment de façon argumentée, non dépourvue de subjectivité, des réflexions, des opinions et des suggestions autour des situations problématiques évoquées. Ces interventions adoptent les traits de l'essai sans l'être vraiment, puisqu'elles apparaissent enchâssées ou incrustées dans un récit – principal ou secondaire –, auquel elles apportent, en arrière-plan, un approfondissement.

Des traits d'autres genres, notamment du récit d'apprentissage – un apprentissage souvent négatif à l'égard de la morale et de la loi régnantes –, du récit à l'eau de rose et du récit d'action et d'aventures se manifestent dans la façon dont Alfredo Molano pratique l'écriture testimoniale. Ces trois genres s'associent davantage à l'écriture romanesque, donc fictionnelle, qu'à l'écriture testimoniale. Leur présence – comme celle d'autres genres que nous n'avons pas repris ici, comme le discours épistolaire et le dialogue –, notons-le, vise à concentrer l'intérêt du lecteur sur les éléments véridiques que le témoignage présente.

Par-delà la distance ou la proximité entre Molano le sociologue et Molano l'écrivain, les deux avatars indissociables poursuivent les mêmes buts, à savoir l'observation et l'analyse d'une série de phénomènes sociaux et historiques, ainsi que la vulgarisation de cette information afin de susciter une réaction, des solutions ou, pour le moins, une prise de position de la part du public et des autorités. Le mode de présentation et de communication des observations effectuées et des arguments étayés ne serait sans doute pas homologué, comme l'explique l'auteur, par certains comités scientifiques de la discipline, bien que, comme nous l'avons vu, la démarche molanienne soit entièrement valide depuis une perspective de recherche qualitative. Autant cette démarche que ses textes sont accueillis favorablement dans le milieu de la recherche en sciences humaines et sociales en Colombie, mais aussi dans le monde de la création et de la critique littéraire, sans pour autant jouir, dans ce dernier, de la reconnaissance accordée à des écrivains comme Laura Restrepo, William Ospina ou le très célèbre Héctor Abad Faciolince.

Nous nous demandons si cela découle du caractère essentiellement référentiel de son œuvre ou du « reproche », qu'on pourrait opposer à Alfredo Molano, comme à tous les représentants de l'écriture testimoniale, que l'ensemble des sujets, des personnages et des intrigues ne dérivent pas entièrement de sa propre création. Autant les lecteurs néophytes que les connaisseurs de l'œuvre du Colombien sont attirés à la fois par sa valeur référentielle, que l'écrivain revendique, et par son style : la forme compte autant que le contenu.

Nous sommes, en tout état de cause, devant un écrivain hybride, produisant des textes hybrides et abordant des sujets et des individus divers, mais qui portent comme marque commune celle d'exister dans la périphérie et d'y appartenir. Qu'ils soient victimes, la plupart, ou bourreaux, comme certains, ou qu'ils incarnent ces deux conditions à la fois, ils sont périphériques. Qu'ils habitent dans des zones urbaines, dans la campagne ou dans la jungle – les sociétés « *bosquesinas* » dont parle l'Helvéto-péruvien Jorge Gasché – par-delà leur genre et leur orientation sexuelle, ils sont toujours périphériques. Cette périphérie dépasse donc les clivages géographiques et territoriaux, et quelquefois aussi les clivages socio-économiques, quoique la plupart des témoins éprouvent la précarité économique et aient été l'objet de spoliation. Sans ignorer les conséquences tangibles, concrètes, sanglantes de l'inégalité et de l'exclusion, la périphérie s'étend dans un espace large, global, même abstrait : l'espace extérieur aux activités, aux codes et à la vision du monde adoptés et préconisés par les élites centralisées, par la société hégémonique. Les personnes et groupes périphériques visent soit à ne plus être considérés comme tels, soit à abandonner cette condition. Les premiers prônent le respect de leurs droits, de leur dignité et de la particularité qui leur est propre et qui vaut autant que celle de la société centralisée – et centraliste. Les seconds visent à se faire accepter par la société hégémonique, à s'y intégrer, à s'y infiltrer ou, du moins, à imiter son mode de vie et sa vision du monde. Les élites réagissent par le rejet, par l'instrumentalisation d'une périphérie qu'ils cherchent de surcroît à diviser, afin de favoriser les affrontements en son sein, ou par l'instauration d'un climat apparent – mais non réel – de consensus et de paix sociale, sans une transformation véritable ou significative des rapports de pouvoir. L'accès restreint de la périphérie aux richesses matérielles – partagées de façon inégalitaire –, à l'éducation et au savoir, ainsi qu'à la justice, traduit, malgré l'existence d'un État-nation certes hybride et multiculturel, la domination des puissants et des décideurs sur les classes moyennes et modestes et sur les minorités vulnérables. Alfredo Molano, comme nous le formulons dans le titre d'un chapitre, vise à dépasser cette hybridation sans la nier, mais pour la sortir de l'immobilisme qui semble la caractériser. En nous basant sur un titre de Mabel Moraña, nous constatons que l'écrivain fait son propre pli au canon du témoignage.

Après cette étude de nouvelles perspectives de travail se profilent autour non seulement de l'œuvre d'Alfredo Molano, mais, encore et toujours – en pleine décennie 2010–, autour du rôle que peut et devrait jouer le témoignage pour une meilleure connaissance de la société colombienne, de sa complexité et de ses conflits. Indépendamment du fait que le genre semble à tort surexploité, épuisé ou dépassé, cette pratique continue d'être exercée en milieu universitaire

– par les historiens, les sociologues, les anthropologues, les ethnologues et les travailleurs sociaux entre autres –, par des journalistes et par des écrivains et, comme Molano le démontre, ces catégories ne sont pas étanches. Surtout, certains faits passés, présents – se déroulant en ce moment – et même susceptibles de survenir doivent être connus et compris. Des explications et des prises de responsabilités s'imposent. L'urgence, pour reprendre le mot cher à Marie Estripeaut-Bourjac, consiste à empêcher que les faits du passé ne tombent dans l'oubli et que les victimes soient reconnues, que les situations problématiques en cours puissent être résolues et que, à l'avenir, de tels événements ne se reproduisent pas. Les textes d'Alfredo Molano et le témoignage dans son ensemble mettent à la disposition de la communauté universitaire et lettrée, mais aussi du grand public, des informations historiques nécessaires à la compréhension de la réalité et à son interprétation contextualisée et critique. Sans cet apport référentiel, la présentation fictionnelle du monde – et de la réalité colombienne, dans le cas qui nous occupe – risque de devenir fragmentaire et surtout partiale.

La proposition molanienne d'exercer l'écriture testimoniale implique, sinon une originalité, pour le moins une variation importante sur le plan formel et tient au flirt avec la fiction, non pas comme une fin, mais comme un moyen, malgré la contradiction qui se pose – déjà assumée, entre autres, par Paul Ricœur – de favoriser la factualité. Il conviendrait de prolonger l'analyse de la technique d'imputation et la manière dont elle peut faire surface et se rendre perceptible sur le plan formel. Il serait également pertinent d'engager une étude affinée de la réception des textes de l'écrivain colombien auprès de différents types de lecteurs, dans des contextes variés, en fonction du niveau de scolarité, du niveau socio-économique, des traits socioculturels, du lieu de résidence, de l'intérêt pour l'histoire, du bagage littéraire et esthétique, de la familiarité avec les univers dépeints par Alfredo Molano. Une telle étude pourrait mesurer l'impact réel de son œuvre, laquelle, à notre avis, mériterait une diffusion et une approche critique accrues chez les spécialistes en littérature et a fortiori en civilisation. Les rencontres, congrès, colloques et journées d'études de ces disciplines pourraient tenir davantage compte de l'œuvre de l'écrivain et du témoignage en général.

Pour l'heure, tant que la périphérie et les opprimés le resteront, le témoignage, dans sa forme traditionnelle ou dans ses nécessaires variations novatrices, doit garder une place prépondérante en sciences humaines et en littérature.

> Hoy los colombianos somos víctimas de los tres grandes males que echaron a perder a Macondo: la fiebre del insomnio, el huracán de las guerras, la hojarasca de la compañía bananera. Vale decir: la peste del olvido, la locura de la venganza, la ignorancia de nosotros

> mismos que nos hizo incapaces de resistir a la dependencia, a la depredación y al saqueo [Ospina 2001 : 2].

L'œuvre d'Alfredo Molano, comme celle de beaucoup d'autres écrivains – factuels et de fiction – et chercheurs en sciences humaines et sociales qui abordent l'histoire orale et les « études subalternes » sous divers angles parfois divergents [Archila 2005 : 301-304] peut servir à guérir de la peste de l'oubli, à essayer d'enrayer la spirale de la vengeance et à vaincre « l'ignorance de nous-mêmes ».

Bibliographie

Nous présentons les différentes sources bibliographiques et consultées en ligne (webographie) en fonction du champ thématique général auquel ces documents se rapportent. En premier lieu, nous reprenons néanmoins les ouvrages qui ont servi de corpus à notre étude. Nous présentons ensuite les textes et documents traitant de la théorie et de l'analyse littéraire, ainsi que des écoles, courants et périodes littéraires. Puis, nous dressons l'inventaire de documents et d'ouvrages au sujet de la sociologie, de l'historiographie et, plus largement, de l'approche qualitative dans la recherche en sciences humaines et sociales. Cette bibliographie inclut également des textes et des documents sur la linguistique et sur la philosophie du langage, des textes et des documents sur l'histoire de la Colombie durant les trois derniers siècles, des travaux critiques sur l'œuvre d'Alfredo Molano et des documents sur la violence, entre autres sujets. Les œuvres littéraires testimoniales ou non, factuelles et fictionnelles, auxquelles nous avons fait allusion, sont également citées.

Œuvres d'Alfredo Molano

Cette liste présente les œuvres de l'auteur par ordre alphabétique. Dans la première partiede notre étude les titres s'affichent en ordre chronologique.

Aguas arriba – entre la coca y el oro [*Aguas*] (2001 (1989). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Ahí les dejo estos fierros [*Fierros*] (2009). Aguilar. Bogotá.

Apaporis – viaje a la última selva [*Apaporis*] (2002). Planeta. Bogotá.

Así mismo – relatos [*Así mismo*] (2002). Los cuatro elementos. Bogotá.

Del llano llano [*Llano*] (2008 (1995)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Desterrados – crónicas del desarraigo [*Desterrados*] (2005 (2001)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Espaldas mojadas – historias de maquilas, coyotes y aduanas [*Espaldas*] (2005). El Áncora – Panamericana editorial. Bogotá.

La tierra del Caimán – historias orales del bajo Magdalena [*Caimán*] (2006). El Áncora – Aguilar. Bogotá.

Los años del tropel – crónicas de la Violencia [*Tropel*] (2000 (1985, 1991)). El Áncora. Bogotá.

Penas y cadenas [*Penas*] (2004). Planeta. Bogotá.

Rebusque mayor – relatos de mulas, traquetos y embarques [*Rebusque*] (2005 (1997)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Selva adentro – una historia oral de la colonización del Guaviare [*Selva*] (2006 (1987)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Siguiendo el corte – relatos de guerras y de tierras [*Corte*] (2006 (1989)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Trochas y fusiles – historias de combatientes [*Trochas*] (2007 (1994)). Punto de lectura – Alfaguara. Bogotá.

Yo le digo una de las cosas – la colonización de la reserva de la Macarena [*Cosas*] (1989). Fondo FEN – Corporación Araracuara. Bogotá.

Ouvrages et documents de théorie et d'analyse littéraire

Aínsa, Fernando (2006). « El género ensayo en América latina: entre la respuesta a "nuestro tiempo" y las formas literarias ». Texte présenté durant les journées d'étude *L'essai littéraire hispano-américain au XXe siècle*. Centre de recherches latino-américaines – Archivos. Poitiers.

Aragon, Louis (1925). *La révolution surréaliste* (vol. 3). Paris.

Aragon, Louis (1993 (1965)). *Les collages*. Paris. Hermann.

Bakhtine, Mikhaïl (1970). *La poétique de Dostoïevski*. Seuil. Paris.

Batista-Ralle, Roselís (2007). « La *telenovela* latino-américaine et les stéréotypes raciaux (le cas du Mexique et du Brésil) ». In : Renaud, Maryse (coord.). *La utopía mestiza: reflexión sobre sincretismo y multiculturalismo en la cultura iberoamericana*. Centre de recherches latino-américaines – Archivos, CNRS. Poitiers.

Becerra, Eduardo (1995). « La narrativa contemporánea: sueño y despertar de América ». In : Fernández, Teodosio ; Millares, Selena et Becerra, Eduardo. *Historia de la literatura hispanoamericana*. Universitas. Madrid. pp. 283-396.

Bettinoti, Julia (1998). « Lecture sérielle et roman sentimental ». In : Saint-Jacques, Denis (dir.). *L'acte de lecture*. Nota Bene. Québec. pp. 161-174.

Bertolini, Frida. *Mémoire et authenticité: le méta-témoin et le récit de la Shoah*. Fondation Auschwitz. Bruxelles. http://www.academia.edu/2067458/Memoire_et_authenticite_le_meta-temoin_et_le_recit_de_la_Shoah, http://www.auschwitz.be/images/_inedits/bertolini.pdf, Consulté en mai 2013.

Beverley, John et Achúgar, Hugo (2002 (1992)). *La voz del otro: testimonio, subalternidad y verdad narrativa*. Abrapalabra – Universidad de Guatemala. Guatemala.

Beverley, John (2012). « Subalternidad y testimonio ». In : *Nueva sociedad* N°238. Mars-avril 2012. http://www.uso.org.

Bornand, Marie (2004). *Témoignage et fiction - Les récits de rescapés dans la littérature de langue française*. Droz. Genève.

Bouju, Emmanuel (2006). *La transcription de l'histoire – essai sur le roman européen de la fin du XXe siècle*. PUR. Rennes.

Brunel, Pierre et Moureau François (Coord.) (1986). *Métamorphoses du récit de voyage*. Champion-Slatkine. Paris.

Budor, Dominique (2004). « Les enjeux d'un concept ». In : Budor, Dominique et Geert, W. *Le texte hybride*. Presses de la Sorbonne nouvelle. pp. 7-25.

Casas, Arturo (1999). « Breve propedéutica para a análise do ensaio ». In: Álvarez, Rosario y Vilavedra, Dolores (eds.). *Cinguidos por unha arela común. Homenaxe ó Profesor Xesús Alonso Montero* (tomo II). Universidade de Santiago de Compostela. Santiago de Compostela. pp. 315-327. http://www.ensayistas.org/critica/ensayo/casas.htm, consulté en septembre 2013.

Chelebourg, Christian (2006). *Le surnaturel – poétique et écriture*. Armand Colin. Paris.

Combe, Dominique (1992). *Les genres littéraires*. Hachette. Paris.

Constans, Ellen (1999). *Parlez-moi d'amour : le roman sentimental, des romans grecs aux collections de l'an 2000*. PULIM. Limoges.

Domenichelli, Mario (2007). « Fortunes et malheurs du roman d'apprentissage ». In : *Fortunes et infortunes des genres littéraires en Europe: Deuxième Congrès du Réseau européen d'études*

littéraires comparées. Université Blaise Pascal – Maison des Sciences de l'Homme. Clermont-Ferrand. http://encls.net/files/Domenichelli.pdf, consulté en septembre 2011.

Eco, Umberto (1985 (1979)). *Lector in fabula – le rôle du lecteur*. Grasset. Paris.

Estripeaut-Bourjac, Marie (2012). *L'écriture de l'urgence en Amérique Latine*. Presses universitaires de Bordeaux. Pessac.

Fernández Retamar, Roberto (1983). "El mestizaje cultural: ¿fin del racismo?". In : *El correo de la UNESCO*. Année 36, N° 11. Paris. pp. 31-33.

Fernández Retamar, Roberto (2000 (1971)). *Caliban*. Casa de las Américas. La Havane.

Fink, Nadine et Heimberg, Charles (2008). « Transmettre la critique de la mémoire ». In : *Culture et mémoire – représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre*. Les éditions de l'École polytechnique. Palaiseau. pp. 65-73.

Fondanèche, Daniel (2005). *Paralittératures*. Vuibert. Paris.

Forero Mendoza, Sabina (dir.) (2010). *Art, littérature et témoignage en Colombie : la part des femmes*. Les cahiers d'Artes. Nantes.

Fowler, Alastair (2004). « Les formes de la transformation générique ». In : Macé, Mireille. *Le genre littéraire*. Flammarion. Paris.

Fourez, Cathy, Martínez, Víctor et Raphaël Villatte (dir.) (2011). *Quand le délit est dans le texte : le genre policier, un littérature de l'excès ?* Peter Lang. Bruxelles.

Gaudard, François-Charles et Suárez, Modesta (coords.) (2003). *Formes discursives du témoignage*. Champs du signe – Éditions universitaires du sud. Toulouse.

Genette, Gérard (1979). *Introduction à l'architexte* Seuil. Paris.

Genette, Gérard (1982). *Palimpsestes*. Seuil. Paris.

Glaudes, Pierre et Louette, Jean-François (2011 (1999)). *L'essai*. Hachette. Paris.

González Flores, José Reyes (2004). « Genealogía del ensayo ». In: *Sincronía* (année 9, N° 33). Centro Universitario de Ciencias Sociales y Humanidades – Universidad de Guadalajara. Jalisco. http://sincronia.cucsh.udg.mx/gonzalezwinter04.htm, consulté en septembre 2013.

Hähnel-Mesnard, Carola, Liénard-Yeterian, Marie et Marinas, Cristina (dirs.) (2008). *Culture et mémoire – représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre*. Les éditions de l'École polytechnique. Palaiseau.

Herlinghaus, Hermann et Walter, Monika (2004). *Renarración y descentramiento*. Iberoamericana –Vervuert. Madrid – Frankfurt am Main.

Krisinsky, Vladimir (2004). « Sur quelques généalogies et formes de l'hybride ». In : Budor, Dominique et Geert, W. *Le texte hybride*. Presses de la Sorbonne nouvelle. Paris. pp. 29-32.

Lachaussée, Ingebourg (2006). « L'art de la mémoire et les figures de l'oubli ». In : Mogin-Martin, Roselyne, Caplán, Raúl, Dumas, Christophe et Fisbach, Erich (coords.). *La mémoire historique – interroger, construire, transmettre*. Presses de l'Université d'Angers. Angers. pp. 11-26.

Lecarme, Jacques et Lecarme-Tabone, Éliane (1997). *L'autobiographie*. Armand Colin. Paris.

Leiris, Michel (2000). *Le Merveilleux* (édition établie, présentée et annotée par Catherine Maubon). Didier Duvillez Éditeur. Bruxelles.

Lejeune, Philippe (1975). *Le pacte autobiographique*. Seuil. Paris.

Lejeune, Philippe (1986). *Moi aussi*. Seuil. Paris.

Lepape, Pierre (2011). *Une histoire des romans d'amour*. Seuil. Paris.

Liano, Dante (2000). « La génesis de Rigoberta, la nieta de los Mayas ». In : Lienhard, Martín (éd.). *La memoria popular y sus transformaciones*. Vervuert – Iberoamericana. Madrid. pp. 209-219.

Madelénat, Daniel (1986). *L'épopée*. PUF – littératures modernes. Paris.

Mathien, Michel (2009). « Médias, histoire et mémoire. Un débat récurrent ». In: Latouche, Régis et Mathien, Michel (dirs). *Histoire, mémoire et médias*. Bruylant. Bruxelles. pp. 1-16.

Méchoulan, Eric (2008). « Mémoire et culture, des paradigmes obsolètes ». In : Culture et mémoire – représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre. Les éditions de l'École polytechnique. Palaiseau. pp. 53-64.

Menton, Seymour (1998). *La verdadera historia del realimo mágico*. Fondo de cultura económica. México, D. F.

Moraña, Mabel (1998). « El boom del subalterno ». In: Gómez Santiago et Mendienta Eduardo (eds.). *Teorías sin disciplina - latinoamericanismo, poscolonialidad y globalización en debate*. Edición de Santiago Castro-Gómez y Eduardo Mendieta. Miguel Ángel Porrúa, México.

Moraña, Mabel (2004). *Crítica impura*. Iberoamericana. Madrid.

Paredes, Alberto (2006). « Pequeño ensayo sobre el ensayo (en forma de serenata) ». Texte présenté durant les journées d'étude *L'essai littéraire hispano-américain au XXe siècle*. Centre de recherches latino-américaines – Archivos. Poitiers.

Paz Soldán, Edmundo (2008). « Alejo Carpentier: teoría y práctica de lo real maravilloso ». In: *Anales de Literatura Hispanoamericana*, N° 37. Madrid. pp. 35-42.

Perec, Georges (1992). « Robert Anthelme ou la vérité de la littérature ». In : *L. G. Une aventure des années soixante*. Seuil. Paris. pp. 87-115.

Renaud, Maryse (coord.) (2004). *Espejismos autobiográficos*. Centre des recherches latino-américaines – Archivos. Poitiers, 2004.

Renaud, Maryse (coord.) (2009). *Epicidad y heroísmo en la literatura hispanoamericana*. Centre des recherches latino-américaines – Archivos. Poitiers.

Renaud, Maryse (2010). « Amores y desamores: las vicisitudes del realismo mágico ». In : *El montevideano – laboratorio de artes*. Montevideo. http://elmontevideanolaboratoriodeartes.blogspot.fr/2010/03/especial-desde-poitiers-maryse-renaud.html, consulté en septembre 2013.

Ricœur, Paul (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil. Paris, 2000.

Rivalán-Guégo, Christine (2006). « À la recherche des voix perdues : l'exemple de romanciers espagnols (XXème et XXIème siècles) ». In : Mogin-Martin, Roselyne, Caplán, Raúl, Dumas, Christophe et Fisbach, Erich (coords.). *La mémoire historique – interroger, construire, transmettre*. Presses de l'Université d'Angers. Angers. pp. 49-59.

Salas, Alberto (1959). *Tres cronistas de Indias: Pedro Mártir de Anglería, Gonzalo Fernández de Oviedo, fray Bartolomé de las Casas*. Fondo de cultura económica. México.

Salwa, Piotr (2004). « Umberto Eco: texte hybride, narration rhizomatique, ironie ». In : Budor, Dominique et Geert, W. *Le texte hybride*. Presses de la Sorbonne nouvelle. Paris. pp. 53-68.

Stalloni, Yves (1997). *Les genres littéraires*. Topos - Dunod. Paris.Thomine-Bichard, Marie Claire et Cadinot, Sylvie (2001). « Le récit bref ». In : Mortier, Daniel (dir.). *Les grands genres littéraires*. Honoré Champion. Paris.

Todorov, Tzvetan (1976). *Introduction à la littérature fantastique*. Seuil. Paris.

Todorov, Tzvetan (1991). *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Seuil. Paris.

Tyras, George (2008). « Témoignage littéraire et dispositifs de garantie. Maquis, de Alfons Cervera ». In : *Culture et mémoire – représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts du visuel, la littérature et le théâtre*. Les éditions de l'École polytechnique. Palaiseau. pp. 409-417.

Ouvrages et documents sur les sciences humaines

Archila Neira (2005), Mauricio. « Voces subalternas e historia oral ». In : *Anuario colombiano de Historia Social y de la Cultura*. No. 32. pp. 293-308

Blanchet, A, Ghiglione, R, Massonat, J, Trognon, A. (1987). *Les techniques d'enquête en sciences sociales*. Dunod. Paris.

Bourdé Guy, Martin Hervé (1997 (1983)). *Les écoles historiques*. Seuil. Paris.

Bourdieu Pierre (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Droz. Paris.

Bourdieu Pierre (1986). « L'illusion biographique ». In : *Actes de la recherche en sciences sociales*. N° 62-63. pp. 69-72.

Bourdieu, Pierre (1994). Raisons pratiques, Sur la théorie de l'action. Seuil. Paris.

Couco, Vincenzo (1924). *Scritti vari* (Vol. II). Cortese et Nicolini. Bari.

Digneffe, Françoise. « De l'individuel au social : l'approche biographique ». In : Albarello, Luc (Éd.). *Pratiques et méthodes de recherches en sciences sociales*. Armand Colin. Paris. pp. 145-173.

Dilthey, Wilhelm (1870). *Leben Schleiermacher*. I. Band. Berlin.

Dilthey, Wilhelm (1942*). Introduction à l'étude des sciences humaines*. PUF. Paris.

Favre, Henri (2009). *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*. L'Harmattan. Paris.

Foucault, Michel (1975). *Surveiller et punir – naissance de la prison*. Gallimard. Paris.

García Canclini Néstor (1990). *Culturas híbridas*. Grijalbo. México.

Gasché, Jorge et Vela, Napoleón (2011). *Sociedad bosquesina – Ensayo de antropología rural amazónica, acompañado de una crítica y propuesta alternativa de proyectos de desarrollo*. Tomo 1. Instituto de Investigaciones de la Amazonía Peruana. Iquitos. Texte susceptible d'être consulté et téléchargé gratuitement sur http://www.sociedadbosquesina.pe/sociedad-bosquesina-el-libro, consulté en mars 2014.

Girard, Pierre (2008). *Giambattista Vico. Rationnalité et politique. Une lecture de la* Scienza Nouva. Presses Universitaires de Paris Sorbonne. Paris.

Goffman, Erving (1974). *Les rites d'interaction*. Minuit. Paris.

Lévi-Strauss, Claude (1962). *La pensée sauvage*. Plon. Paris.

Malinowski, Bronislaw (1968 (1944)). Une théorie scientifique de la culture *et autres essais*. François Maspéro. Paris. Également accessible sur le site web *Les auteur(e)s classiques* de l'Université du Québec à Chicoutimi, http://classiques.uqac.ca/classiques/malinowsli/theorie_culture/theorie_culture.html, consulté en août 2013.

Mucchielli, Alex et Paillé, Pierre (2008 (2003)). *L'analyse qualitative en sciences humaines*. Armand Colin. Paris.

Ruquoy, Danielle (1995). « Situation d'entretien et stratégies de l'intervieweur ». In : Albarello, Luc (Éd.). *Pratiques et méthodes de recherches en sciences sociales*. Armand Colin. Paris. pp. 59-82.

Rudel, Christian (2007). « Bolivie : Du colonialisme à l'indianisme ». In : *RISAL (Réseau d'information et de solidarité avec l'Amérique latine)*. Bruxelles. http://risal.collectifs.net/spip.php?article2232, consulté en mars 2014.

Quéré, Louis (1999). La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. L'Harmattan. Paris.

Wachtel, Nathan (1992 (1971)). *La vision des vaincus*. Gallimard. Paris.

Ouvrages et documents sur l'histoire de la Colombie

El despojo de tierras y territorios. Aproximación conceptual (2009). Área de Memoria Histórica – Comisión Nacional de Reparación y Reconciliación – Línea de Investigación Tierra y Conflicto. Bogotá.

Gandilhon, Michel (2011). La *guerre des paysans en Colombie – de l'autodéfense agraire à la guérilla des FARC*. Les nuits rouges. Paris.

Londoño Ramos, Carlos (1995). « La modernidad y el papel del Estado en la época de la Violencia ». In: Guerrero, Javier (coord.). *Política y violencia en la historia de Colombia*. Asociación colombiana de historiadores – Archivo general de la Nación, UPTC. Tunja. p. 116-125.

Minaudier, Jean-Pierre (2007 (1997)). *Histoire de la Colombie – de la conquête à nos jours*. L'Harmattan. Paris.

ONIC (s. d.) – Organización nacional indígena de Colombia. *Pueblos indígenas: ¿Cuáles son, cuántos y dónde se ubican los pueblos indígenas de Colombia?*. ONIC (site web de l'organisation). http://cms.onic.org.co/pueblos-indigenas/, consulté en mars 2014.

Ospina, William (2001). « Colombia en el planeta ». In : *Alma Mater – Agenda cultural*. N°70. Universidad de Antioquia. Medellín. p. 2. http://aprendeenlinea.udea.edu.co/revistas/index.php/almamater/article/viewFile/15858/13751, consulté en mars 2014.

Piccoli, Guido (2005 (2003)). *El sistema del pájaro*. ILSA. Bogotá.

Reyes Posada, Alejandro (2009). *Guerreros y campesinos: el despojo de la tierra en Colombia*. Norma, Friederich Ebert Stiftung. Bogotá.

Rojas, Gladis (1995). « Protagonismo de la Iglesia en el experimento totalitario en Boyacá ». In: Guerrero, Javier (coord.). *Política y violencia en la historia de Colombia*. Asociación colombiana de historiadores – Archivo general de la Nación, UPTC. Tunja. pp. 228-243.

Sánchez, Gonzalo (1998). *Guerre et politique en Colombie*. L'Harmattan. Paris.

Sánchez, Gonzalo (2003). *Guerras, memoria e historia*. ICAHN. Bogotá.

Ouvrages de linguistique et de philosophie du langage

Austin, John (1970 (1962)). *Quand dire c'est faire*. Seuil. Paris.

Ducrot, Oswald (1984). *Le dire et le dit.* Minuit. Paris.

Grice, Paul (1979). « Logique et conversation ». In : *Communications*. No 30. pp. 57-72.

Labov, William (1978). *Le parler ordinaire*. Minuit. Paris.

Labov, William et Fanshel, D (1977). *Therapeutic Discourse: psychotherapy as conversation*. Academic Press. New York.

Ong, Walter (2006 (1982)). *Oralidad y escritura: tecnologías de la palabra*. Fondo de cultura económica. México, Buenos Aires.

Rabatel, Alain (2008). *Homo Narrans - pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*. Lambert-Lucas. Limoges.

Searle, John (1972). *Les actes de langage – Essai de philosophie linguistique*. Hermann. Paris.

Sperber, Dan et Wilson, Deirdre (1989 (1986)). *La pertinence – communication et cognition*. Minuit. Paris.

Textes critiques de l'œuvre d'Alfredo Molano

Martínez Pinzón, Felipe (2008). « La fuga al mito - Laura Restrepo y Alfredo Molano: El cronista colombiano y la tradición literaria nacional ». In: *Graduate Students' Conference*. New York University. New York. http://ojs.gc.cuny.edu/index.php/lljournal/article/view/392/369, consulté en janvier 2012.

Molano, Alfredo (1990). « Consideraciones sobre historia oral ». In : *Gaceta*. Colcultura. Bogotá. pp. 11-12.

Molano, Alfredo (1998). « Mi historia de vida con las historias de vida ». In : Lulle, Thierry, Vargas, Pilar et Zamudio, Lucero (coords.). *Los usos de la historia de vida en las ciencias sociales*, Vol. 1. Anthropos. Barcelona. pp. 102-111.

Vélez Rendón, Juan Carlos (2003). « Violencia, memoria y literatura testimonial en Colombia. Entre las memorias literales y las memorias ejemplares ». In : *Estudios Políticos*, No. 22. Instituto de Estudios Políticos - Universidad de Antioquia. Medellín.

http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/colombia/iep/22/03-velez-rendon.pdf, consulté en janvier 2012.

Œuvres de témoignage d'autres auteurs

Barnet, Miguel (1966). *Biografía de un cimarrón*. Instituto de etnología y folklore. La Havane.

Burgos, Elizabeth et Menchú, Rigoberto (1994 (1983)). *Me llamo Rigoberta Menchú y así me nació la conciencia*. Seix barral. Barcelona.

Burgos, Elizabeth et Menchú Rigoberta (1992 (1983)). *Moi, Rigoberta Menchú : une vie et une voix, la révolution au Guatemala*. Gallimard. Paris.

Cru, Jean-Norton (1993). *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*. Presses universitaires de Nancy. Nancy.

Levi, Primo (2005). *Œuvres*. Robert Laffont. Paris.

Lewis, Óscar (1966). Los hijos de Sánchez: autobiografía de una familia mexicana. Joaquín Mortiz. México.

Poniatowska, Helena (1990). *Hasta no verte Jesús mío*. Era. México.

Ruiz Álape, Arturo (1983). *El bogotazo: memorias del olvido*. Casa de las Américas. La Havane.

Soler, Jordi (2007 (2004)). *Les exilés de la mémoire (los rojos de ultramar)*. Belfond. Paris.

Walsh, Rodolfo (2008 (1964)). *Operación masacre*. 451 editores – Ediciones de la flor. Madrid, Buenos Aires.

Œuvres non testimoniales et fictionnelles

Giardinelli, Mempo (1991). *Santo oficio de la memoria*. Norma. Bogotá.

Osorio Lizarazo, José Antonio (1988). *El día del odio*. El Áncora. Bogotá.

Rivera, José Eustasio (2002 (1924)). *La vorágine*. Cátedra. Madrid.

Sebald. Winfried (2001). *Austerlitz*. Actes Sud. Arles.

Œuvres et documents sur la violence

Baqué, Dominique (2009). *L'effroi du présent – figurer la violence*. Flammarion. Paris.

Centro nacional de memoria histórica (2013). *¡Basta ya! Memorias de guerra y dignidad – informe general – grupo de memoria histórica*. Bogotá.

Crettiez, Xavier (2008). *Les formes de la violence*. La découverte. Paris.Dagenais, Bernard (2008). *Éloge de la violence*. L'aube. La tour d'aigues.

De Cicco, Gabriella (2011). *Les droits des femmes et le conflit armé en Colombie* (entretien avec Me Luz E. Romero, fondatrice et coordinatrice générale du *Colectivo Mujeres al Derecho*). Association pour les droits de la femme et le développement - AWID. Toronto. http://www.awid.org/fre/Actualites-et-Analyses/Dossier-du-Vendredi/Les-droits-des-femmes-et-le-conflit-arme-en-Colombie, consulté en mars 2014.

Fals Borda, Orlando, Guzmán Campos, Germán et Umaña Luna, Eduardo (1962). *La violencia en Colombia – estudio de un proceso social* (Tome I). Universidad nacional de Colombia. Bogotá.

Héritier, Françoise (1996). *De la violence* [I]. Odile Jacob. Paris.

Kahn, Axel et Godin, Christian (2009). *L'homme, le bien, le mal*. Hachette. Paris.

Meyran, Régis et alii (2006). *Les mécanismes de la violence : État, institutions, individu*. Éditions Sciences Humaines. Auxerre.

Pécaut, Daniel (1996). Réflexion sur la violence en Colombie ». In : Héritier, Françoise. *De la violence* [I]. Odile Jacob. Paris. pp. 223-270.

Pécaut, Daniel (2003). *Violencia y política en Colombia – elementos de reflexión*. Universidad del Valle. Cali.

Uribe, María Victoria (1990). Matar*, rematar y contramatar: las masacres de la violencia en el Tolima, 1948-1964*. CINEP. Bogotá.

Uribe, María Victoria (2004). *Anthropologie de l'inhumanité*. Calmann-Lévy. Paris.

Watthee-Delmotte (2002), Myriam (coord.). *La violence : représentations et ritualisations*. L'Harmattan. Paris.

Wieviorka, Michel (2005). *La violence*. Hachette. Paris.

Œuvres et documents sur d'autres sujets

24 heures dans une rédaction. Agence française de coopération médias, École supérieure de journalisme de Lille. http://www.24hdansuneredaction.com/, consulté en octobre 2013.

Alta consejería para la equidad de la mujer (2014). Presidencia de la República. Bogotá. http://www.equidadmujer.gov.co/, consulté en mars 2014.

Fraval, Alain. « Les insectes noctiluques » (2009). In : *Insectes*. N°154. INRA. pp. 3-7. http://www7.inra.fr/opie-insectes/pdf/i154fraval2.pdf, consulté en juin 2013.

Martín Vivaldi, Gonzalo (1987). *Géneros periodísticos*. Paraninfo. Madrid.

Molano, Alfredo (2013). « Viaje al pueblo más pobre de Colombia ». In : *Soho*. Publicaciones Semana. Bogotá. http://www.soho.com.co/zona-cronica/articulo/viaje-al-pueblo-mas-pobre-de-colombia/32284, consulté en septembre 2013.

Paul XXIII, évêque (1962). *Gadium et Spes : constitution pastorale. Sur l'église dans le monde de ce temps*. Cité du Vatican. http://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19651207_gaudium-et-spes_fr.html, consulté en mars 2014.

Annexes

1. Texte du dialogue entre Jésus David Osorio et Alfredo Molano.
2. Images et photgraphies des couvertures.
3. Photographies à l'intérieur du volume Apaporis.
4. Dessins à l'intérieur du volume Así mismo.
5. Cartes, plans.
6. Articles de presse, tribunes.

1. Texte du dialogue entre Jésus David Osorio et l'écrivain et sociologue Alfredo Molano

L'entretien transcrit ci-dessous (en version originale, en espagnol) s'est déroulé le 25 août 2010 à Bogotá, D. C.

(00:00) Jesús David Osorio (D. O.): Bueno. Estoy hoy aquí en la casa del profesor Alfredo Molano. Decidí venir a ver al profesor Molano para que él me comente desde su propio punto de vista y con sus propias palabras algunos aspectos acerca de su obra, de su trabajo como sociólogo y escritor. Por eso decidí venir directamente a plantearle algunas preguntas. ¡Buenas tardes!

(00:50) Alfredo Molano (A. M.): ¡Dígame!

(00:55) D. O. La primera pregunta que se me ocurrió es la siguiente. Es algo que usted y los prologuistas que hacen referencia a su trabajo comentan. ¿Cómo dio usted ese paso del informe científico, es decir, del trabajo universitario, donde se presentan una serie de conclusiones con base en observaciones de campo, consultas bibliográficas, etc. hacia el relato, ya una escritura mucho más narrativa?

(01:35) A. M. Pues es simple, realmente simple. Los trabajos de campo son trabajos, que eran para mí muy atractivos. Pero al verter, al utilizar ese material 'pa' un informe, el informe siempre… el lenguaje del informe, el formato del informe, el esquema del informe era muy apretado. Digamos que la vida real no me cabía ahí. Entonces, ahí tomé una decisión, a sabiendas de las consecuencias, que fue presentar mi tesis de grado con relatos y no bajo el formato académico, por considerarlos más ricos en elementos, matices, más cerca del ser humano y capturaban, digamos, ángulos y matices que en el informe se perdían. Entonces, decidí presentar mi tesis de tercer ciclo así.

(02:45) D. O. Comentaba usted que en "l'École normale" no les gustó mucho esto.

(02:50) A. M. entonces, entré en una diferencia con Daniel Pécaut, que en ese momento había reemplazado a [Alain] Touraine. Y la pregunta era ¿hasta dónde lo que dice ahí es imaginación suya y hasta dónde es realidad? No sé distinguir entre las dos cosas. Realmente es una profesión,

es una mirada subjetiva, es una mirada que no es alojable dentro de un esquema académico y a mí no me complica qué sea imaginación y qué sea verdad.

(03:40) D. O. Por eso usted aclara, por ejemplo, en *Apaporis*, que es una percepción completamente subjetiva del viaje que hicieron ustedes por el río.

(03:50) A. M. Ahora, el problema es ¿Hasta dónde lo subjetivo no es objetivo? Una pregunta que siempre queda flotando. Ahora, yo me he venido a convencer cada día más de que esos formatos académicos ¿Cierto? han ido teniendo un hijo, un monstruo, que es el informe oficial. Que se usa para todo: se usa para el gobierno, para las ONGs. Con un lenguaje aséptico, un lenguaje que trata de evadir responsabilidad. El hecho de que yo hable en primera persona, [significa que] yo asumo la responsabilidad. La tercera persona no asume responsabilidad

(04:40) D. O. Como dicen los especialistas de la enunciación, no se hace cargo de lo que está hablando.

(04:48) A. M. "Desmontarse por las orejas", se dice eso en nuestro idioma. Entonces no me he arrepentido aunque eso haya tenido consecuencias, inclusive consecuencias políticas.

(05:02) D. O. Que por lo menos en Colombia las conocemos bien y supongo que también en España. Pero son un poco ignoradas en países como Francia por ejemplo. ¿Cuáles son las consecuencias políticas, aunque yo más o menos conozco, y usted las comenta también en el libro *Desterrados*, que le ha traído este tipo de escritura?

(05:27) A. M. Las consecuencias políticas son las siguientes: es que usted cuando habla en el informe ¿no es cierto? que es para un gobierno, para una agencia internacional, para cualquier programa, es un informe que está adaptado a una contabilidad, de resultados. Entonces usted tiene que meter la realidad dentro de ese informe contable.

(05:56) D. O. ¿De manera que ahí también hay ficción, por mucho que parezca objetivo este informe?

(06:00) A. M. Es objetivo porque tiene números, y como los números finalmente los maneja el Estado, porque nadie puede hacer un censo…

(06:12) D. O. Como bien sabemos, los números son exactos, pero la forma en que se plantean las estadísticas no es muy exacta que digamos.

(06:20) A. M. Un libro muy famoso que se llama *¿Cómo decirlo con números?* en la época en que yo estudié en la universidad tenía cierta fama… Ese libro mostraba cómo usted podía decir una cosa o la contraria con números. En fin. De donde yo huyo es que… ni el informe académico, ni el informe oficial, público, que llaman público, permiten ver lo que se ve subjetivamente: ni los sentimientos, ni las pasiones. Eso queda como para la literatura.

(07:05) D. O. E incluso, tanto aquí como en Francia uno conoce gente de las ciencias exactas que cuando pretende desvirtuar un trabajo que no considera preciso o exacto dice "¡Eso es literatura!"

(07:22) A. M. Exactamente. "Eso y lo demás es literatura", la frase célebre… Bueno, yo he afrontado eso, porque realmente a mí me retribuye más la cercanía con el ser humano que la cercanía con las oficinas públicas, me gratifica más.

(07:45) D. O. Las oficinas públicas están al vaivén de quien las controle en una época o en otra.

(07:50) A. M. Ahora yo creo que es muy grave una cosa que está pasando, ¡hombre! Ese lenguaje aséptico es un lenguaje que se formó en Naciones Unidas. Naciones Unidas tenía que hacerle caso a todo el mundo, a tirios y troyanos, digamos. Entonces optaba por una línea media,

por caminar en el filo de la navaja sin decir nada. Usted lee un informe de Naciones Unidas y es aterradoramente neutral, digámoslo así.

(08:23) D. O. Como quien dice "no nos metemos con nadie".

(08:26) A. M. Sí. No nos metemos en problemas porque nos quitan el apoyo. Ese lenguaje se volvió el criterio de exigencia de los informes de Naciones Unidas. Y por lo tanto de los investigadores. Y por lo tanto de la academia. Ahí hay un vínculo entre esas cosas y quieren, digamos, justificar eso diciendo "Es que la realidad es sustantiva y no adjetiva".

(09:04) D. O. Pretendiendo abstenerse de cualquier valoración.

(09:06) A. M. ¡Claro, el adjetivo! Pues yo he reaccionado contra eso, simplemente. A mí preguntan ¿Usted hace qué? ¿periodismo? ¿literatura? ¿Qué mierda hace usted? Pero es que la realidad no está dividida en lo que usted quiere ¿No es cierto?

(09:26) D. O. Es algo como lo que decía otro francés, Edgar Morin, que criticaba justamente la especialización porque según él dice, y uno lo observa por ejemplo con los tecnócratas actuales: ellos andan muy especializados en lo suyo, pero no tienen una visión de conjunto de las cosas, lo que les permite, por un lado, lavarse las manos, y por otro les impide comprender las repercusiones de lo que ellos decidan.

(10:00) A. M. Ahora, lo que es real es que es mucho más interesante oír a la gente. Muchísimo más interesante, mucho más rico, rico en elementos – ¿No? – que tratar de meter las realidades en unos esquemas bastante rígidos. Cuando yo voy a observar a través de esos anteojos académicos o en informes públicos, realmente veo cosas que me mandan ver, pero no veo lo que hay.

(10:48) D. O. Pero, al mismo tiempo que usted desarrolla su trabajo narrativo ¿Todavía continúa haciendo o tiene que elaborar trabajos académicos?

(11:00) A. M. Sí, claro. Todavía estoy en ese problema, hoy día tengo ese problema. Hoy día tengo un informe para una entidad del Estado y un contrato para hacer otro libro de relatos sobre dos realidades similares: una realidad en el Chocó y una realidad de los refugiados colombianos en el Ecuador. Las realidades, digamos, son la misma, pero un informe es una cosa y otro informe es otra cosa. He venido luchando en los últimos meses justamente por eso. Porque… y me han rechazado ya tres veces el informe sobre el Chocó, porque no da el tono que están pidiendo, que pide la oficina.

(11:50) D. O. Es un tono de documento oficial.

(11:52) A. M. De documento oficial, donde no se puede usar, por ejemplo, la primera persona. Entonces ahí he tenido mucho problema. Me he sentido, para decirlo muy francamente, muy desgraciado de tener que hacer esos "putos" informes todavía en mi vida porque necesito comer, simple y llanamente. No hay otra razón. Necesito comer y me toca hacer esa mierda.

(12:15) D. O. Me imagino que al comienzo, por ejemplo, con *Selva adentro*… uno lo observa y encuentra un poco de las dos cosas.

(12:23) A. M. Con *Selva Adentro* me pasó que eso fue un informe… ¡fíjese usted cómo fue la vaina!: fue un informe también para una entidad, la corporación Araracuara que era financiada por los holandeses. Los holandeses, cuando yo presenté el informe, no sabían de qué se trataba. ¿Esto es una novela? ¿Esto qué es? ¿Esto es una narración periodística? ¿Es una crónica? ¡Esto no se sabe qué es! Pero, en ese momento, el director del programa era un tipo sensible a esa otra mirada. Me dijo "bueno, está bien, no me presente el informe, pero organice esto mejor", digamos. Lo organicé mejor, como un relato de viaje, una crónica de viaje. Y no solamente lo aceptó, sino que financió la publicación. Después vinieron otros.

(13:15) D. O. De ahí que tenga una parte que sea tipo informe y otra parte más eminentemente narrativa.

(13:20) A. M. Tiene toda la razón

(13:22) D. O. Es lo que llaman… una especie de "texto híbrido".

(13:35) A. M. Seguramente.

(13:36) D. O. Que reúne elementos de un género y de otro

(13:40) A. M. Sí, pero yo me he ido separando naturalmente de uno, en ese tipo de cosas. Pero el informe sigue existiendo como una pesadilla para mí.

(13:56) D. O. ¿Es más que un mal necesario?

(13:58) A. M. Pues sí, me toca aceptarlo.

(14:08) D. O. Entremos en la parte narrativa y, sobre todo, de lo que cuenta la gente. ¿Con base en qué criterio selecciona usted las memorias, las historias de vida, los relatos que la gente le comenta y que usted decide incluir en los compendios? ¿Es por el tema, es por la impresión que genera…? ¿Con qué criterio selecciona los relatos que incluye en los compendios, las memorias o las historias de vida, o incluso las anécdotas que le comentan las diferentes personas o que eventualmente usted mismo crea, prepara?

(15:27) A. M. Sucede lo siguiente hermano. Los temas generales sí son, digamos, escogidos de acuerdo a una situación coyuntural que vive el país. Muchos, por ejemplo los primeros, fueron relacionados con el tema de la colonización, porque ahí estaba el problema de la lucha armada. Cogiendo pues con esta situación, la lucha armada; por ejemplo, otro, la época y la gente de *la Violencia*. Los que participaron en *la Violencia* en los años cincuenta iban muriendo e iban desapareciendo. Esos testimonios había que recogerlos, ese fue otro motivo. El Llano también estaba desapareciendo en un momento dado ¿no? Y hay otros más coyunturales, porque consigo la financiación y entonces hago el trabajo que yo tengo en la cabeza dándome vueltas. Por ejemplo, los desplazados. El tema. El tema ya me da una línea – ¿No es cierto? – de interrogantes, de preguntas. De ahí yo grabo muchísimas entrevistas, y las leo muchísimas veces. Leo una entrevista veinte veces, diez veces, hasta tener el conjunto más o menos claro. Y después voy dentro de esas entrevistas; hay una digamos que es más completa, que da cuenta más coherentemente de la situación. Esa es, digamos, el hilo conductor y las demás alimentan ésa.

(17:15) D. O. ¿efectivamente el centro es temático?

(17:17) A. M. Claro.

(17:24) D. O. Creo que es Fals Borda quien lo comenta en el prólogo del libro *Yo le digo una de las cosas* o es un comentario previo al libro de *Los años del tropel* [en réalité, c'est dans le prologue de *Corte*]. Se habla de la técnica que él llama de la "imputación" que, si bien entiendo, es algo así como fusionar diferentes personajes que tienen más o menos la misma problemática en uno mismo.

(17:53) A. M. Sí, hay un sujeto, de todas maneras; al que se le imputan experiencias de otros. Eso es lo que llama Orlando la imputación; eso lo hace usted también con la estadística.

(18:05) D. O. Exacto. Quiere decir que de todas maneras se conserva un individuo real, existente o que ha existido, al que se le agregan elementos de otros individuos que también han existido y que sufren más o menos el mismo problema.

(18:23) A. M. En vez de contármelo a mí, él lo cuenta como si a él se lo hubieran contado.

(18:32) D. O. Usted hace esto en algunas ocasiones o…

(18:35) A. M. A veces, yo no tengo reglas.

(18:38) D. O. ¿De qué depende?

(18:40) A. M. No, yo no tengo reglas, hombre. Yo me siento a trabajar y hay algo que va empujando, que va jalando. Digamos que, aunque sea petulante decirlo, hay alguien que sopla. Cuando uno escribe hay alguien que sopla. Eso los griegos lo descubrieron muy bien.

(19:04) D. O. ¿Sus eventuales detractores no le critican esto?

(19:07) A. M. ¡A mí me importa un culo!

(19:10) D. O. No faltará el que diga "¡No! ¡Es que como a él le soplan!"

(19:12) A. M. Es que yo no tengo ningún interés en figurar, en ganarme un *honoris causa* en una universidad. Realmente no, no tengo ese interés. Yo tengo mucho afecto por la Universidad Nacional, muchísimo afecto por el claustro en general. Pero tampoco tuve, digamos, fidelidad académica. No tengo intereses académicos.

(19:42) D. O. Su fidelidad es con usted mismo y con las personas a quienes…

(19:45) A. M. Es con la gente con que yo hablo; la gente que yo quiero, desde el punto de vista histórico, si usted quiere utilizar esa palabra un poco antipática.

(19:58) D. O. ¿Hay ocasiones en las que, por la emotividad o por la claridad del testigo, o algo así, usted deje el comentario o la narración que él hizo o ella hizo tal cual?

(20:13) A. M. Sí, muchísimas veces. Muchísimas porque hay testimonios que en general son muy superiores a cualquier imputación, entre comillas, en el sentido en que están mejor ilados, son más articulados. Entonces yo esos los dejo, ajusto algunas cosas de puntuación o de edición muy elementales. Pero en general hay testimonios completamente textuales. Hay unos que tienen una responsabilidad – ¡Qué le digo yo! – moral muy fuerte. Por ejemplo la entrevista con Marulanda. Marulanda me presentó a mí a uno de sus guardaespaldas, en el libro de *Trochas y fusiles*. Él cuenta lo de Marulanda como si él, como socio de Marulanda, lo hubiera oído de Marulanda. Eso que dice él de Marulanda es textual, absolutamente textual. Recuerdo ese caso, pero en muchísimos otros casos yo no me aparto de la textualidad; aunque yo no soy devoto de la textualidad tampoco.

(21:47) D. O. O sea que en ocasiones, como usted lo comenta, se da el caso en que el testigo habla con tal claridad y coherencia, dentro de su espontaneidad, que no requiere de ninguna intervención para…

(22:00) A. M. No necesita ser tocado. Exactamente.

(22:07) D. O. Hablando precisamente de los testigos. En *Apaporis*, en *Los años del tropel*, en *Trochas y fusiles*, etc., como en la vida cotidiana, hay diferentes formas de iniciar el diálogo. Algunos diálogos son organizados previamente para encontrar a la persona y hablar del tema, como estamos haciendo hoy; otros son con personas que usted conoce a lo largo de los viajes; hay todo tipo de situaciones de diálogo. ¿Usted cómo hace para conducir esos diálogos y que la gente comente no solamente acerca del tema del que usted desea hablar, sino que además se sienta a gusto, tranquilamente, cuando habla?

(22:55) A. M. Eso tiene un secreto: yo no solamente le pido a la gente que me dé, sino que yo también le doy a la gente. Es decir, en ciertos momentos o en ciertas referencias que hacen, que me permiten a mí contar cosas mías, yo también les doy ¿cierto? Eso crea un intercambio más fraterno y, por lo tanto, un interés mutuo en lo que estamos hablando.

(23:24) D. O. Es algo equilibrado.

(23:27) A. M. Más equilibrado: yo no llego a robarles, a sonsacarles el testimonio, sino que hay una compensación. También tiene un fundamento ético.

(23:43) D. O. Tiene que ver algo, obviamente, con su postura como individuo de respeto a los demás ¿Pero también tiene que ver algo con las posturas de investigación de la sociología o de la historiografía? ¿Lo que habla de "observación participativa" o participante?

(24:05) A. M. Puede ser, puede ser algo así ¿no? Pero yo creo que el fundamento es más ético que epistemológico, aunque esos dos niveles están tan cerca, esas dos dimensiones. Pero en general no se trata de un recurso o de una herramienta para conseguir más información, sino quizás para hacerla más íntima.

(24:36) D. O. Hablando de la parte ética y de la parte epistemológica ¿Usted asume una especie de perspectiva o de enfoque historiográfico o sociológico en particular?

(24:55) A. M. No entiendo la pregunta.

(24:58) D. O. Como hay diferentes corrientes historiográficas…

(25:00) A. M. ¿Ah, escuelas? Yo he perdido ese rastro…

(25:05) D. O. la escuela marxista, la escuela de los Anales, la de los escépticos, la *Nouvelle histoire*…

(25:20) A. M. Le sintetizo: yo estudié sociología funcionalista en la universidad, positivismo… Después tendí más hacia eso que llaman estructuralismo, pero, finalmente, mi formación más rigurosa fue con *El capital*. Yo no le digo ni siquiera con el marxismo; con *El capital* que estudié muy detenidamente con el profesor Zuleta. Entonces, de ahí algo me quedó. Pero Zuleta no estudiaba solamente el capital; Zuleta estudiaba a Nietzche, estudiaba a Freud.

(25:55) D. O. ¿Estanislao?

(25:57) A. M. Sí. Zuleta estudiaba los clásicos rusos, estudiaba y exponía la filosofía clásica. Zuleta era un compendio, pero su hilo, por lo menos el hilo que yo trabajé con él, fue *El capital*. Ahora bien, hubo una formulación dentro del marxismo que era: "Lo concreto es concreto por ser la síntesis de múltiples determinaciones". Es una frase clásica, más hegeliana que otra cosa. Eso a mí siempre me sonó. Es decir que la vida es un conjunto de elementos -¿no es cierto?- que son indivisibles entre sí, que se vinculan, que se implican. Por eso los relatos míos tratan de mostrar conjuntos, contextos. De ahí no me aparto. Pero, digamos, como no pude comenzar y terminar en un solo colegio, tampoco me he matriculado con una escuela de ningún tipo.

(27:15) D. O. Lo que le da diversas perspectivas, de todas maneras.

(27:17) A. M. No soy muy amigo de eso. Yo creo que por un problema personal ¿no es cierto?

(27:25) D. O. Sí. Volviendo a las historias, una pregunta un poco de cajón, que tal vez le habrán hecho muchas veces ¿Cuál es la historia de vida, o el relato o el testimonio; y junto al testimonio pues el personaje y el tema que más lo han marcado; de tantos, tan diversos y tan complejos que ha recogido hasta ahora?

(27:55) A. M. Pues, mire, hombre. Yo, uno de los testimonios que más estimo fue el del *tuerto* Giraldo. Porque lo trabajé mucho tiempo. Está en *Siguiendo el corte*, es el primero. El capitán Giraldo era un guerrillero liberal muy astuto, muy volátil si se quiere. Hicimos una buena amistad y trabajamos juntos esos textos durante varios meses, y no solamente él, sino que él me dio pauta para trabajar otros muchos con sus amigos, relacionados o enemigos. Ese fue un texto que yo trabajé y quise mucho. Hay otros – ¿no es cierto?. Ya ni me acuerdo. En "Desplazados" [*Desterrados*] hay algunos, y uno en particular de una niñita, que busca, que finalmente lo que

quiere en su vida son unos tenis rojos. Hay otros que tienen que ver casi con relaciones personales mías, que también quiero mucho. Por ejemplo, del libro *La tierra del caimán*, hay uno, "El oficio de morirse", de Margarita no sé qué (*Margarita, o el oficio de morirse*), que también quiero mucho. Hay textos en que uno se apasiona más que en otros, y da más de uno, expone más de uno.

(29:37) D. O. Hablábamos hace un momento de los enemigos, cuando usted hablaba del *tuerto* Giraldo. Actualmente, aunque esto comienza desde hace ya varias décadas, se habla mucho de la literatura testimonial, y se insiste mucho en que esta tiene como fin divulgar las condiciones de exclusión, de marginamiento, de violencia, que sufren los sectores de la población y de la sociedad que siempre han estado subyugados. Y esta literatura testimonial les da la voz a las víctimas. Según lo que he visto, lo que el profe trabaja concuerda con esto. Pero hay algo bien curioso y es que, en ocasiones, usted también le da la posibilidad de expresarse a gente o a individuos que podríamos considerar, a primera vista, no tanto las víctimas, sino los victimarios, viéndolo de una forma un poco maniquea. ¿Cuál es la importancia de poder escuchar de vez en cuando a estos victimarios como el *Chimbilá* o como el *Arriero*?

(31:02) A. M. Hombre, o como en la última, en *Ahí les dejo estos fierros*, dos mujeres paramilitares. Pues yo creo que el interés es el mismo, un poco si usted quiere, lugar común también, el alma humana -¿no es cierto?- que es tan atractiva en un caso como en otro, aunque uno tenga, digamos, una mayor identidad con una mirada política de uno de los personajes que con el otro. Yo no comparto con los paramilitares nada, he sido víctima de los paramilitares, pero, naturalmente, tratar de entender cómo viven – ¿no? –, cuál es su material interior; me atrae muchísimo.

(31:50) D. O. Y me imagino, y uno lo nota cuando observa las situaciones que ellos comentan, que eso permite ver que de algún modo, sin pretender justificar lo que hacen, que ellos también han sido víctimas de algo ¿no?

(32:05) A. M. Claro. Son también síntesis de múltiples determinaciones ¿No es cierto?

(32:30) D. O. Ya hablamos hace un momento de historiografía, y también hablamos de la forma en que un personaje, por decirlo así, se ve añadido de las historias de otros personajes. Comentaba usted al principio que algunas personas le decían: "¡No, pero lo suyo no se sabe si es realidad o si es ficción!". Y decía usted que, al final, eso no era lo más importante. Hay teóricos, como Ricœur, que, aparte de lo que tiene que ver con el lenguaje literario, se interesa mucho por "el deber de memoria", de hacer memoria, la memoria histórica. Él se preocupa sobre todo por el Holocausto que sufrió el pueblo judío, pero pues podríamos aplicarlo a otros hechos graves que han implicado gran pérdida de vidas, como las sucesivas violencias que ha habido en Colombia. Él dice que, para llamar la atención de los lectores, del público, sobre estos hechos que son reales, no solamente es válido, sino también incluso puede ser muy necesario, recurrir en ocasiones a la ficción. Recurrir a la ficción para que se haga sentir esta realidad ¿Qué opina usted de esa afirmación, de esa postura de Ricœur?

(34:22) A. M. A mí me parece válida por esta razón: fíjese usted que los testimonios pueden ser reales ¿En qué sentido son reales? Son reales en el sentido en que a uno se lo han contado. Entonces uno los toma por reales. Pero, haga usted el siguiente ejercicio: vuelva a hablar con la misma persona cinco años después y verá que le cuenta otra cosa.

(34:27) D. O. Por evidentes razones subjetivas o por la memoria de cada cual…

(34:30) A. M. Eso se va moviendo. Un testimonio se va moviendo; un testimonio no es una cosa que esté alinderada y definida y así es, sino que tiene elementos que lo determinan según las circunstancias de la persona, según su relación en ese momento, según su vida íntima, según sus relaciones con el gobierno, con los vecinos, según su estado de ánimo. Hay muchos elementos.

Por lo tanto, siempre hay un elemento subjetivo, ficticio – llamémoslo así, para entendernos. Con eso le quiero decir que muchos de los elementos que vinculan un testimonio con otro, en el caso mío, son ficticios, no exactamente han pasado. Es que yo sí reivindico ese ingrediente entre los relatos, porque permite, digamos, añadirles un elemento que es deducible de otros testimonios. O sea, lo ficticio que yo hago no es una cosa inventada, no es producto de mi invención.

(36:25) D. O. No es traído de los cabellos, como pretenderían algunos.

(36:27)A. M. No. Eso es extraído, en algún momento, de los testimonios, de muchos otros testimonios: de su espíritu, de su tonalidad, de su intencionalidad, del sabor que tienen. Ese ficticio no es tan ficticio. Pero, fíjese usted que, en eso de Ricœur y de la memoria colectiva ¿Qué pasaría si Alemania no hubiera perdido la guerra? Nunca nos hubiéramos enterado de lo que pasó, nunca. Con eso quiero decir que las versiones oficiales escamotean sistemáticamente – ¿no es cierto? – unas determinadas realidades. De alguna manera, estas memorias de la gente enfrentan, critican y le quitan fundamento a las versiones oficiales sobre los hechos.

(37:45) D. O. Es como cuando se dice que el desplazamiento interno forzado no existe.

(37:50) A. M. Exactamente. Que es migración.

(37:55) D. O. "Migración"… Sin ser literato ni especialista, encierra una actitud más o menos voluntaria.

(38:00) A. M. Y fíjese usted que en *la Violencia* de los años cincuenta, no sabemos qué pasó bien porque, en primer lugar hubo censura oficial todo el tiempo. El país casi se vino a enterar de lo que había pasado con el libro de Orlando, y de Monseñor [l'étude intitulée *La violencia en Colombia*], y esos testimonios se fueron perdiendo, y quedaron perdidos y sepultados, la gente se murió.

(38:29) D. O. O sea que ya no hubo forma de saber nada.

(38:31) A. M. No hubo forma. Y el testimonio de esos actores – digámoslo así, palabra detestable también –, como nunca fueron tomados, nunca llegaron a la escritura, se perdieron. Perdidos quedaron, como los de los soldados de Bolívar, perdidos, nadie se interesó por eso.

(38:58) D. O. No quedó sino la interpretación oficial.

(39:00) A. M. Claro, exactamente. Y es que eso persiguen. La interpretación oficial muchas veces persigue eso.

(39:10) D. O. Aquí vienen otras preguntas que tienen que ver con eso. Como ésta. Las personas y los grupos marginalizados, como sabemos, son víctimas permanentes de todo tipo de actos de violencia directa e indirectamente, no solamente por el Estado, también por la sociedad. Cuando uno ve a un desplazado y le da "cosa" acércasele para que no le pida dinero, pues eso también es un gesto de violencia. Aparte de la violencia física, la de los ataques que son presentados como combates, la de las masacres, la de las incursiones a pueblos por parte de paramilitares – también sucede con la guerrilla, pero obviamente la guerrilla no representa al Estado –, aparte de esa violencia física ¿Qué otra violencia se ejerce sobre la población excluida, subyugada?

(40:15) A. M. Yo creo que ya lo habíamos hablado, depende un poquito de lo anterior. La violencia del silencio, ¿No es cierto? O, si usted quiere, la palabra también de moda, "invisibilidad". A la gente la borran, la borran. No solamente la matan, la desaparecen. La borran, no existe. Eso me parece una de las más brutales de las violencias, y no lo hacen solamente con episodios gravísimos de la vida nacional, como pueden ser los "falsos positivos". Lo hacen en general con la oposición, la borran. Ellos tienen un sistema muy inteligente: es no volver a nombrar. No lo nombran a usted, no lo nombran.

(41:16) D. O. Lo vemos hasta con una persona que de oposición no tiene absolutamente nada, como Noemí Sanín. Pero, aun así, "desapareció".

(41:20) A. M. Hay un sistema. Uno, es matarlo ¡Pam! Un balazo. Esa es la violencia que conocemos. Hay otro, que es llevarlo a los tribunales, echarlo del país, perseguirlo, sindicarlo de terrorismo…

(41:33) D. O. Como en el caso de Hollmann Morris [journaliste critique de l'ex-président Uribe].

(41:35) A. M. Hay otro que es rodearlo de invisibilidad. No hablo solamente – digamos – de personas concretas, escritores, poetas, lo que usted quiera, sino de la gente. No existe, no existe.

(41:50) D. O. La gente que ni siquiera sabemos cómo se llama ni dónde está.

(41:58) A. M. Yo no sé si usted se habrá dado cuenta, seguramente sí, que los hijos de los campesinos no son bebés. ¿Los niños? Son criaturas. ¿Sí me entiende? No son bebés.

(42:12) D. O. "Los bebés" son los bebés urbanos y ojalá de estrato tres hacia arriba.

(42:20) A. M. Los bebés son de Johnson y Johnson; los otros, no existen.

(42:25) D. O. A tal punto que cuando sucedió lo de Cajamarca [lors d'une opération militaire contre les FARC dans ce village, plusieurs civils, dont on bébé, furent tués], cuando se habló de la noción de bebé en ese caso…

(42:30) A. M. Fíjese. Esos bebés no existen. Existe el hambre de los niños, pero eso es una vaina abstracta. Pero el bebé concreto nace en clínica.

(42:45) D. O. Eso quiere decir que estamos ante lo que llaman usted y otros la invisibilidad, la indiferencia.

(42:53)A. M. Claro. Hay una astucia discriminatoria muy "berraca".

(42:58) D. O. Eso me lleva a otra pregunta. Algunos conocemos más o menos bien; muchos porque han tenido la ocasión, a través de su profesión, de viajar en trabajos de campo, en visitas; otros a través de la lectura de libros como los suyos… Pero, cuando la gente toma uno de sus libros por primera vez y no lo conoce mucho como escritor o no conoce mucho la problemática ¿Cuál es la reacción de la gente? ¿Cuál es la reacción ante las temáticas, las situaciones, las personas de las que usted habla? Por ejemplo, de parte de los lectores extranjeros. O también de parte de la gente de aquí de Colombia que, por una u otra razón, carece de conocimientos sobre esto. Que por ignorancia espontánea o por desinterés conoce estos temas por primera vez.

(44:01) A. M. No tengo mucha idea de eso porque, a la gente, digamos, le gustan mis cosas o simplemente las rechaza y las considera especulativas y mentirosas, malintencionadas. Pues ¿Qué puede pensar José Obdulio de un texto mío? Que soy un 'hablamierda'. Pero hay otra gente a quien le gusta, otra gente pues me dice en la calle ¡Gracias por lo que usted escribe, gracias por lo que usted escribe! Usted sabe que en eso hay también una mirada, una división muy fuerte, en el siguiente sentido: quien le mueve la silla de una manera que le es ingrata, absolutamente ingrata, y le mueve su manera de vivir, pues naturalmente la rechaza. "Es un hablamierda". Pero hay gente a quien le abre como cortinas, que se le abrieron y mira otras realidades, entonces tienen otra opinión.

(45:26) D. O. ¿Puede existir un lector que sea "neófito", que no conozca, pero que a la vez sea más o menos neutral y de alguna manera se muestre sensible?

(45:40) A. M. Es que la gente, por ejemplo, puede hablarle a usted de los cuatro millones de desplazados, y puede oírlo muchas veces y toda esa mierda. Pero, realmente, nadie sabe qué es un desplazado fuera de los que ve en el semáforo. Pero meterse en la vida, nadie sabe eso.

Entonces, hay gente que, al leer un texto sobre el desplazamiento, entiende que es una cosa mucho más complicada. Algo mucho más humano, si usted quiere, el término que una simple cifra que son cuatro millones doscientos [quatre millions deux cent mille] o una sentencia de la Corte.

(46:18) D. O. Algunos dicen para consolarse, al menos hasta hace unos pocos meses, que no eran cuatro millones doscientos sino dos millones quinientos ¿No? Como para pretender bajarle la gravedad a la cosa a través de la estadística.

(46:30) A. M. Los "falsos positivos" no son mil quinientos, porque no ha sido juzgado ninguno, o han sido juzgados uno o dos casos no más. Pero en eso también hay una mirada política, naturalmente.

(46:46) D. O. Se trata de minimizar estadísticamente, como decía usted al principio.

(46:50) A. M. Hay intereses…

(46:54) D. O. Usted habla de *la Violencia* con V mayúscula, como período histórico, y luego sigue hablando de todas las demás violencias que ha habido en las últimas décadas. ¿Cómo ve usted que ha evolucionado, para bien o para mal, la situación desde 1948 para acá, no solo en términos de violencia concreta sino en términos de distribución de las tierras, acceso a bienes, recursos importantes como el agua…?

(47:29) A. M. Esta nueva violencia tiene unos elementos más sociales, digamos así, que la violencia de los años cincuenta. La parte social era más escamoteada, más sustituida por el color político, aunque la violencia de los años cincuenta tiene relación con el problema de la tierra, como lo tiene hoy día todavía. Es lo que subyace en el fondo de todo.

(49:38) D. O. No ha habido un intento realmente concreto y efectivo de buscarle una solución a eso.

(49:50) A. M. No. Todo lo contrario. Se obstaculiza cualquier solución.

(49:55) D. O. Si a eso le añadimos el asunto de la distribución de los recursos económicos y financieros…

(50:02) A. M. ¡No! Pues ahí tiene un cuadro completo. Se viene un capítulo complicadísimo que es la minería, ya comenzó.

(50:20) D. O. Otra pregunta, volviendo un poco a usted mismo. En algunas obras suyas como *Selva adentro*, *Apaporis*, *Espaldas mojadas*, *Yo le digo una de las cosas* y una que me parece muy clara en eso que es *Desterrados*, usted mismo es uno de los protagonistas. De eso modo ¿Usted está mostrando que no solamente le concede el uso de la palabra a los testigos y a las personas que han vivido sus situaciones, sus problemáticas y sus vivencias, sino que se está poniendo en el lugar de ellos y como demostrando que a usted le sucede – guardando las proporciones – lo mismo?

(51:02) A. M. Es que sucede, hermano, que… me imagino que usted habrá leído a Sábato. Sábato comienza con engranajes y termina metido ahí en la historia. Usted no puede desligar, no puede desligar. Los personajes definitivamente son suyos todos, ficticios o reales, pero los personajes son todos. Hay tanto de usted en esos personajes que finalmente usted termina siendo un personaje de su elenco.

(51:48) D. O. Al principio, usted comentaba de una obra que está en proceso de traducción en Bélgica ¿Aparte de este caso sus obras han sido traducidas a otros idiomas?

(52:00) A. M. Sí. *Desterrados* fue publicado por una editorial que le publica a Chomsky, americana. No me acuerdo el nombre exacto, pero la traductora inclusive fue la sobrina de

Chomsky. Y el otro fue *Siguiendo el corte* que lo editó la Universidad de Columbia en Nueva York, traducidos al inglés. No sé cómo habrán quedado esas traducciones. Naturalmente, ni ganas me han dado de mirar.

(52:36) D. O. ¿O sea que teme usted, como en general todos los escritores, que en la traducción pase algo?

(52:45) A. M. No. Traductor es traidor, pero yo no me complico. De todas maneras, algo se transluce de la realidad colombiana, así la traducción no logre captar todos los matices del testimonio. Yo no me preocupo de eso en lo más mínimo.

(53:08) D. O. Otra pregunta bien importante que también le habrán hecho muchas veces: ¿Cómo se forjó usted esa consciencia y ese deseo de trabajar de la forma en que lo hace para facilitar que en el ámbito urbano y en muchos otros contextos se conozca esta situación de estas víctimas?

(53:30) A. M. Yo creo que es simple. Yo nací en una hacienda. Naturalmente, no había televisión. A las cinco de la tarde, uno se ponía a oír a los muchachos de la hacienda, los peones, sus cuentos. Para mí eso era la televisión; el encanto de la narración oral, de la gente. Los chistes, confidencias, chismes. Todo eso salía ahí. Y yo me acuerdo de ellos; realmente yo me sentaba, yo iba a buscarlos a las cinco y media o seis de la tarde, cuando ellos estaban en la cocina comiendo o descansando. Esos relatos, era una fascinación 'pa' mí oírlos. Yo creo que la misma impresión que le puede causar a un niño la televisión hoy día. Y el mismo disparo de la imaginación frente a lo que ellos contaban. 'Pa' mí era absolutamente maravilloso, yo creo que es eso.

(54:45) D. O. O sea que antes de cualquier influencia académica o universitaria fue una cosa espontánea.

(54:50) A. M. Claro. Fue un vínculo con mi niñez, un vínculo también con mi papá, con mi mamá, con mis hermanos, con los muchachos de la hacienda, con la hora. Una hora tan sensible como las seis, seis y media de la tarde. Uno busca a la mamá. Yo volví a encontrar ese tono del relato después, cuando comencé a hacer la tesis en los Llanos para la *École pratique*. Ese tono de relato de los colonos fue fascinante. " 'Pa' la mierda la academia".

(55:39) D. O. Dos últimas preguntas. La primera es: ¿el anonimato total o parcial de los testigos es una condición para protegerlos?

(55:57) A. M. Para que ellos hablen, claro. Mire: hay alguna gente a quien no le interesa, no le importa. Pero hay otra que sí, y yo eso naturalmente lo guardo religiosamente. Pero la persona tiene que estar segura cuando habla de dos cosas: que uno no lo va a traicionar. Y parte de ese no traicionarlo es guardar su anonimato cuando lo pide, o confundirlos de tal manera que sean irreconocibles.

(56:27) D. O. La imputación también sirve para esto: no solamente respetar la intimidad del sujeto abstracto, sino también la seguridad personal.

(56:40) A. M. Ahora, el efecto que eso produce en la gente cuando lee el relato, yo también he hecho ese experimento, fue bien maravilloso, porque estos relatos son un poco como espejos – ¿no es cierto? – en donde se reconocen y al mismo tiempo no se reconocen. El no reconocimiento es por ejemplo "– ¿sabe qué? Usted está equivocado. No estaba vestido de azul, estaba vestido de caqui". No tiene ninguna importancia eso, pero esa fidelidad de ellos al relato, al testimonio mismo, a veces los confunde. Pero, en general, la función es de espejo. Se ven un poco retratados, se ven ahí y se ven reconocidos.

(57:24) D. O. Y ahora sí la última pregunta, más general y más delicada: ¿Cómo prevé usted que serán los años futuros, no vamos a decir quinientos años, sino el futuro mucho más inmediato, para estas personas excluidas y maltratadas y para el país en general?

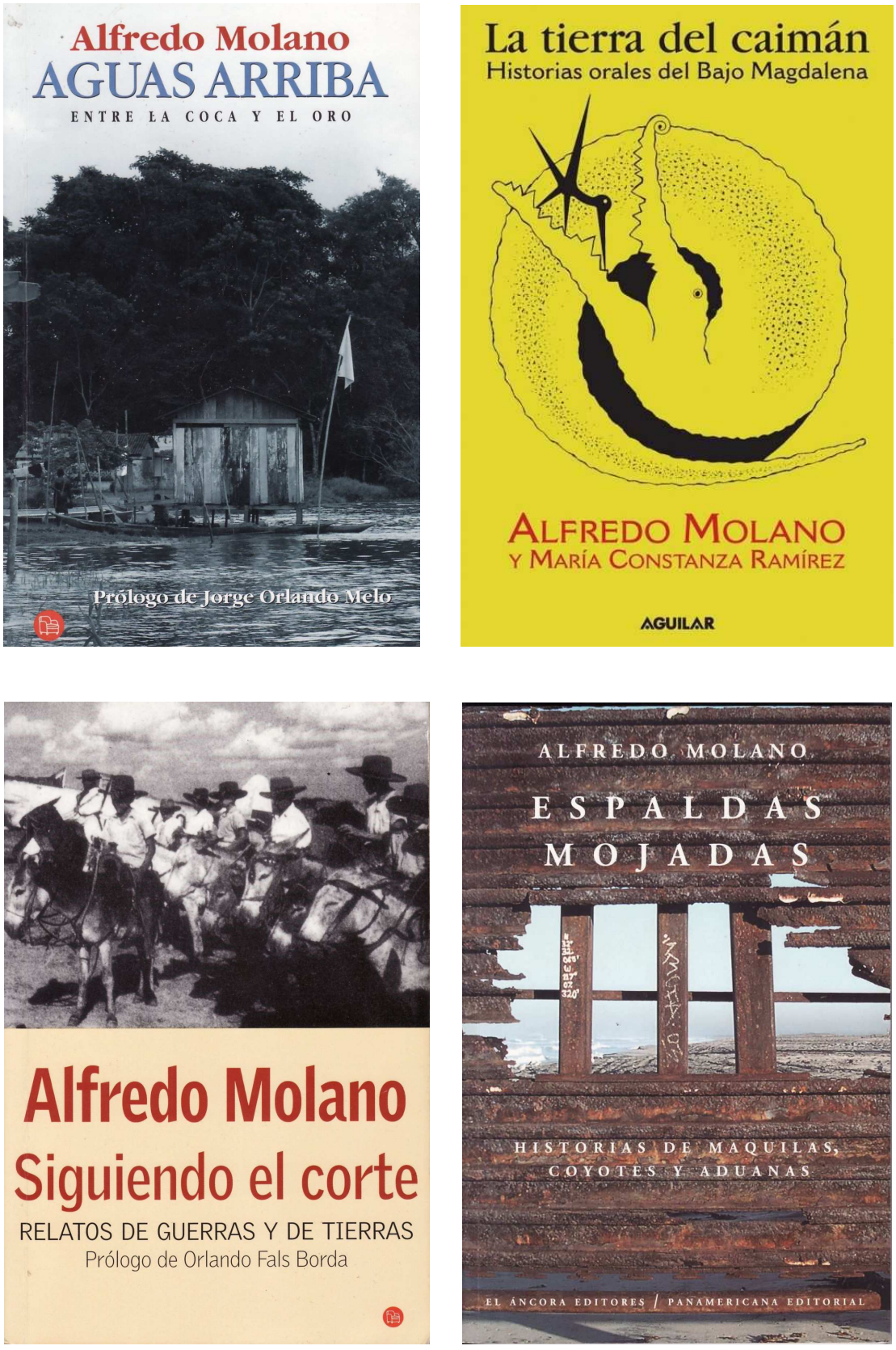
(57:42) A. M. No, pues… esa pregunta, no sé cómo… ¿Cuáles son mis deseos? Naturalmente que la discriminación, la explotación, la violencia, la persecución, todas esas cosas se acaben. Pero yo creo que todas esas determinaciones históricas cambian de modalidad, pero no de esencia. Lo digo y lo he dicho muchas veces: uno no resuelve problemas, uno los transforma. Yo creo que la vida también es así, en parte. Se podrá resolver el problema del hambre, pero vendrá el problema de la intoxicación ideológica, digamos, por la vía mediática. O sea, el hombre no terminará nunca de resolver sus grandes retos.

(58:39) D. O. Lo que no quiere decir una resignación, como dicen algunos, que problemas ha habido y habrá siempre.

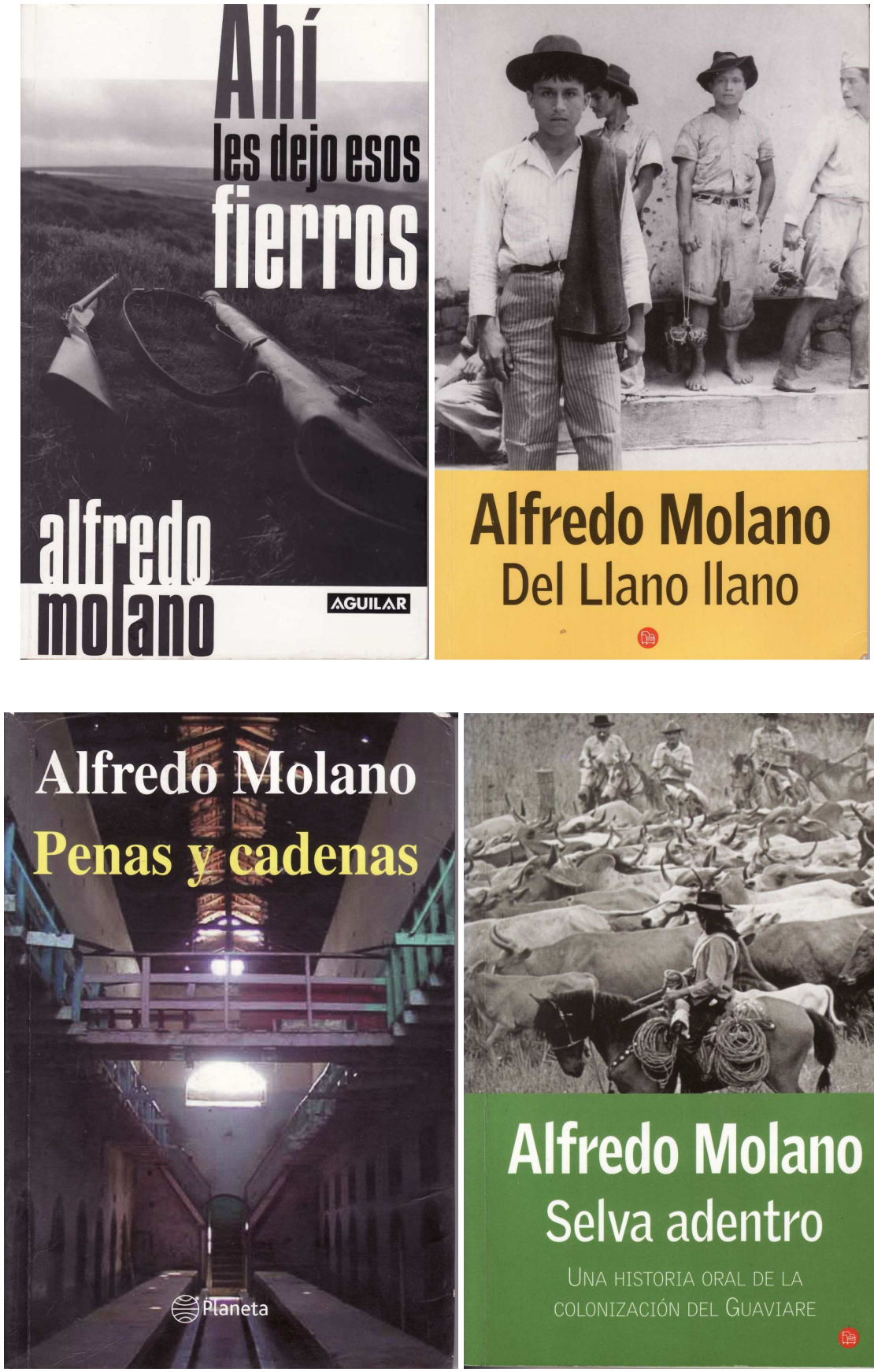
(58:45) A. M. No. Porque los problemas que van a venir siempre, siempre tendrán oposición, siempre serán luchados. Los que pelean en Cataluña, es una cosa distinta a la que pelean en el Putumayo, pero finalmente siempre hay un motor de pelea, de inconformidad, de búsqueda de solución a los problemas. Pero naturalmente que los problemas que hoy viviremos… en cincuenta años, en quinientos años, serán otros los problemas que atormentan al ser humano.

(59:48) D. O. Bien. Muchas gracias, profesor Molano.

2. Images et photographies des couvertures



Photographie 7 : couvertures de *Aguas*, *Caimán*, *Corte* et *Espaldas*



Photographie 8 : couvertures de *Fierros*, *Llano*, *Penas* et *Selva*

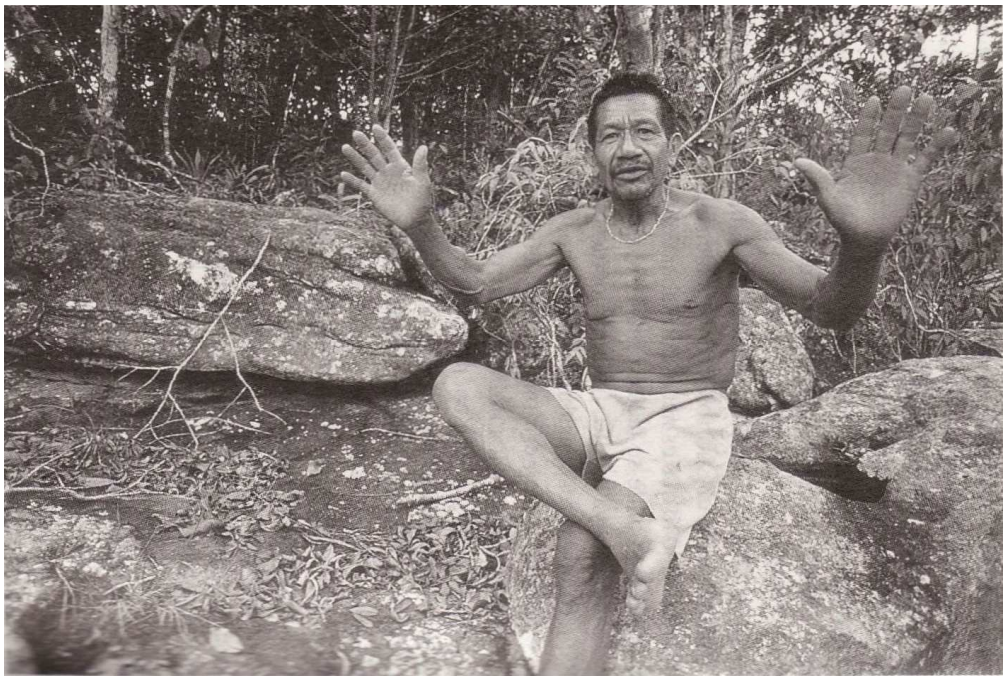
3. Photographies à l'intérieur du volume Apaporis



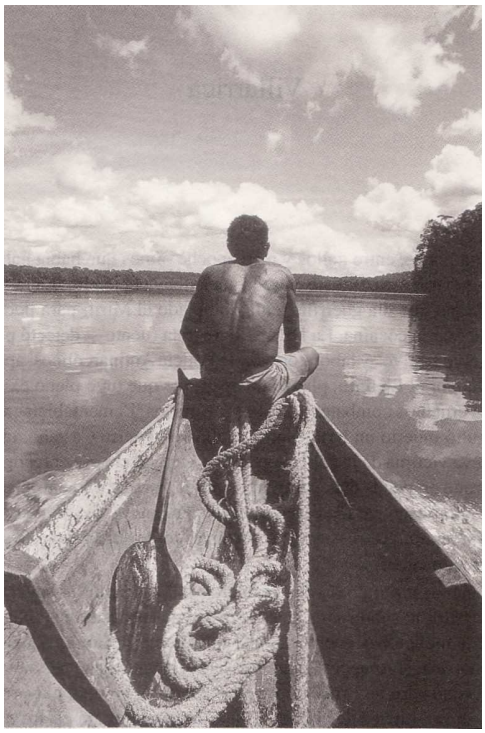
Photographie 9 : Amérindiens habillés pour une danse traditionnelle



Photographie 10: Vue extérieure d'une maloca, unité d'habitation amérindienne en Amazonie

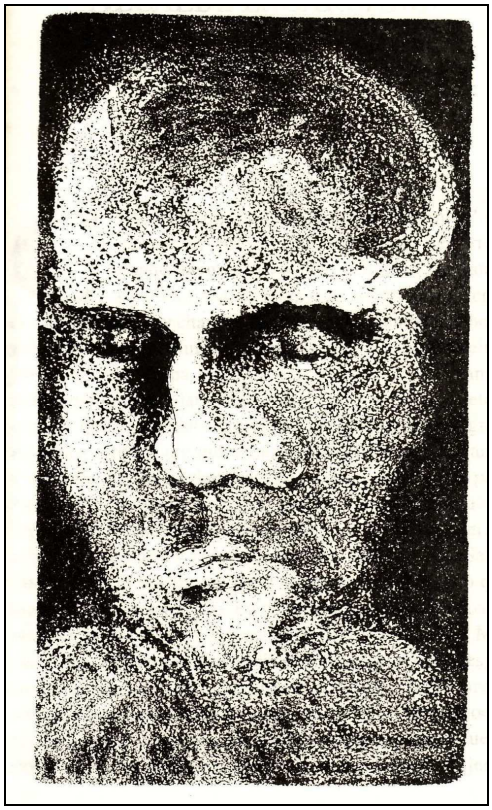


Photographie 11: Tamne (Gustavo Rojas), leader d'une communauté amérindienne aux berges de l'Apaporis

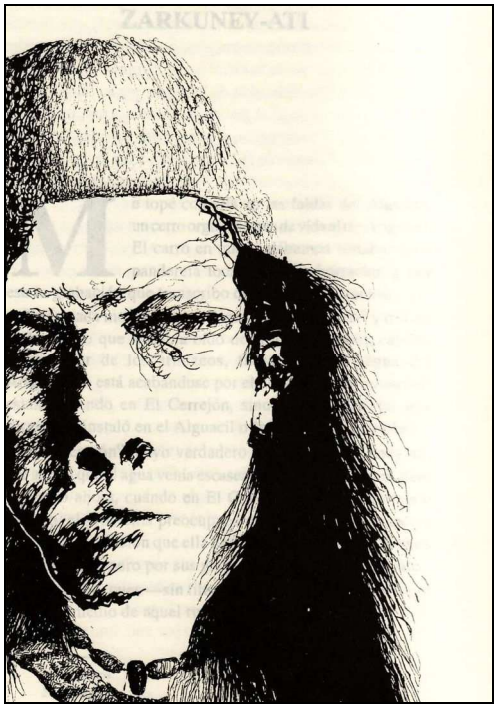


Photographie 12: navigation fluviale

4. Dessins dans Así mismo

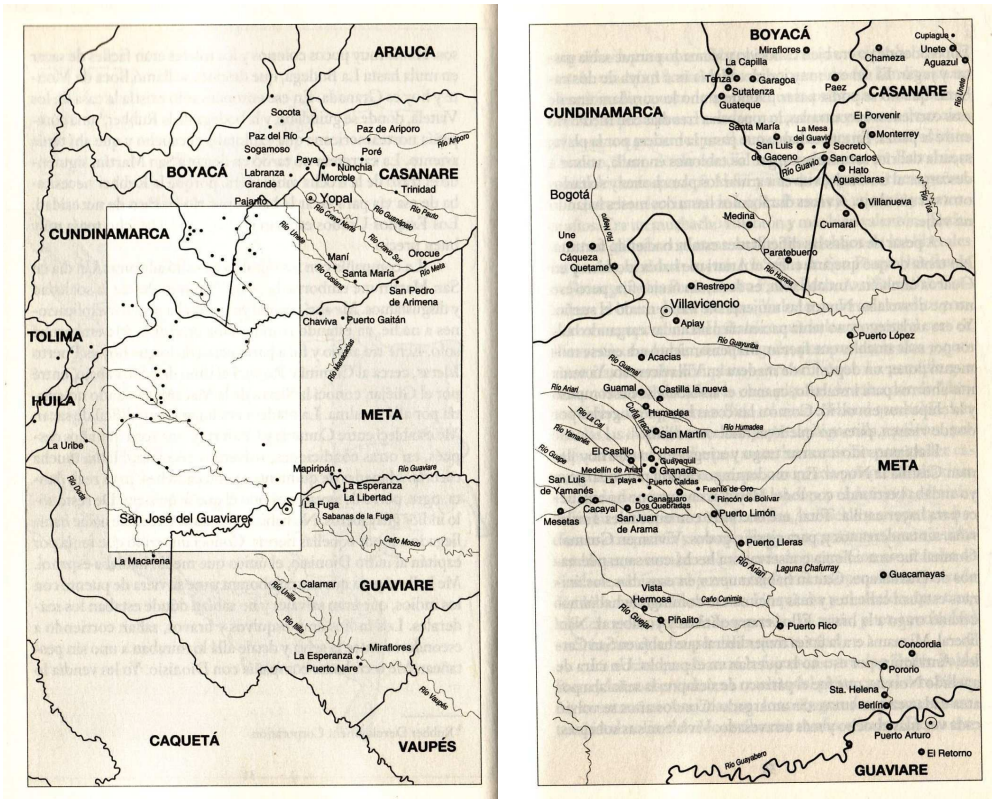


Dessin 3 : Dessin qui accompagne le récit intitulé *Alcalde encargado*

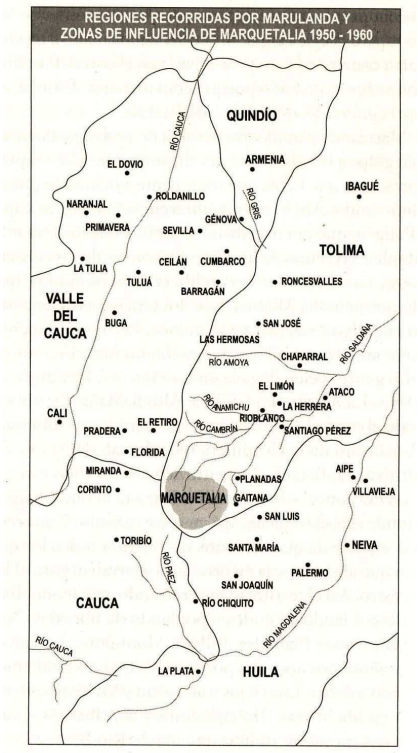


Dessin 4 : dessin qui accompangne le récit intitulé *Zarkuney – Ati*

5. Cartes, plans



Carte 5 : zone de colonisation entre la cordillère orientale et la Savane [*Corte*]



Carte 6 : en gris, zone d'influence de *Tirofijo* (futur cofondateur des FARC), au début des années soixante [*Trochas*]

6. Articles de presse et tribunes

6.1 *Seis millones de víctimas deja el conflicto en Colombia*. In : *Semana*. 8 février 2014.

Source: http://www.semana.com/nacion/articulo/victimas-del-conflicto-armado-en-colombia/376494-3



20/3/2014 Imprimir - Seis millones de víctimas deja el conflicto en Colombia

Semana

08/02/2014

Seis millones de víctimas deja el conflicto en Colombia

CONFLICTO ARMADO El número de víctimas del conflicto armado registradas llegó a 6.043.473. Una cifra aterradora.

Al empezar este año, la Unidad de Víctimas registró a la número 6 millones desde 1984. Pocos conflictos armados en el mundo exhiben una cifra semejante. La cual, por aterradora que sea, apenas da una pálida idea de los centenares de miles de destinos individuales, familiares y de

Al empezar este año, la Unidad de Víctimas registró 6 millones desde 1984. Pocos conflictos armados en el mundo exhiben una cifra semejante. La cual, por aterradora que sea, apenas da una pálida idea de los centenares de miles de destinos individuales, familiares y de comunidades completas que han sido pasto de la moledora de la guerra en estos 30 años.

En los dos años transcurridos desde la sanción de la Ley 1448 o de Víctimas, el Estado ha incluido en el registro nacional a más de 6 millones de víctimas. En su inmensa mayoría, se trata de víctimas de desplazamiento forzoso, las cuales suman casi 5,4 millones desde 1984 (con esto, la cifra oficial se acerca, por fin, a la que han manejado ONG especializadas como Codhes).

Pero están también miles de personas que sufrieron toda suerte de otros crímenes de guerra: más de 130.000 amenazados, cerca de 75.000 que perdieron algún bien, más de 90.000 desaparecidos y sus familiares, más de 21.000 secuestrados, casi 55.000 víctimas de algún tipo de acto de terrorismo, cerca de 95.000 homicidios y más de 540.000 personas afectadas por el asesinato de un ser querido, 10.500 víctimas de minas antipersonas, 6.500 casos de tortura, casi 7.000 de reclutamiento forzado de niños y 4.000 casos de violencia sexual componen la radiografía del padecimiento que ha compilado la Unidad de Víctimas.

Un elemento preocupante es que, pese a que el proceso de reconocimiento y reparación de las víctimas está en pleno curso (se han indemnizado más de 350.000) y pese también a la negociación en La Habana para poner fin al conflicto armado, el número de víctimas ha crecido mucho durante este gobierno.

En 2012 más de 221.000 personas sufrieron algún hecho de victimización y lo mismo ocurrió con otras 122.000 el año pasado. En total, más de medio millón de colombianos han sido

víctimas del conflicto desde que se aprobó la Ley de Víctimas, en junio de 2011. Evidencia de que la guerra sigue haciendo estragos en no pocas zonas del país. Y, como lo constató la Corte Constitucional el año pasado, de que los grupos sucesores de los paramilitares, o bandas criminales, pese a no ser reconocidos como actores del conflicto, generan desplazamiento y son fuente de homicidios, desapariciones, masacres y otras atrocidades.

Antioquia es el departamento con más víctimas, con cerca de 1,2 millones. Le siguen Bolívar, con casi medio millón; Magdalena con 380.000; Nariño, con más de 320.000; Chocó, Cesar y Valle, que tienen cerca de 300.000, y luego están Caquetá, Cauca y Córdoba, que pasan de las 260.000 cada uno. Y todas las regiones del país tienen miles de víctimas.

Ese es el resultado de medio siglo de conflicto armado.

6.2 *Desde Marquetalia, "Para el Presidente en su Palacio"*. In : *El Espectador*. 31 octobre 2010.

Source : http://www.elespectador.com/noticias/politica/marquetalia-el-presidente-su-palacio-articulo-232540



Desde Marquetalia, "Para el Presidente en su Palacio" - Versión para i... http://www.elespectador.com/node/232540/print

ELESPECTADOR·COM

Política | 31 Octubre 2010 - 9:00pm

Desde Marquetalia, "Para el Presidente en su Palacio"

Por: Tatiana Acevedo | Elespectador.com

En el fondo de la presidencia del Archivo General de la Nación reposa una carta que llegó, quizá, demasiado tarde.

Transcurría el año 1964. Luego del primer período del llamado Frente Nacional, correspondiente al gobierno liberal de Alberto Lleras Camargo, el turno era para el conservador payanés Guillermo León Valencia. Aún se sentían los coletazos de la violencia partidista vivida por la

Transcurría el año 1964. Luego del primer período del llamado Frente Nacional, correspondiente al gobierno liberal de Alberto Lleras Camargo, el turno era para el conservador payanés Guillermo León Valencia. Aún se sentían los coletazos de la violencia partidista vivida por la República desde la década del cuarenta y en algunas de las regiones del país se registraba la presencia de bandoleros.

Por su propia cuenta, y tras el asesinato del líder comunista Jacobo Prías Alape en 1960, el Partido Comunista y el movimiento agrario habían conformado grupos de autodefensa, que a su vez emprendieron campañas de colonización armada, echando raíces en espacios que el Estado colombiano no había copado. Estas comunidades habían sido descritas por Álvaro Gómez Hurtado en el Senado de la República como "repúblicas independientes" que escapaban a la soberanía nacional y al control del gobierno central. Entre éstas, las más importantes eran Marquetalia, Riochiquito, El Pato, Guayabero, Sumapaz, la región del Ariari y la intendencia del Vichada.

En un clima internacional caldeado por la influencia de la Revolución Cubana, las Fuerzas Armadas colombianas aprehendían la doctrina de la Seguridad Nacional, fundada en la percepción del "enemigo interior" y la necesidad de adelantar acciones de carácter preventivo para evitar su desarrollo.

Fue en este contexto que el día 20 de mayo "los colonos y campesinos residentes en Marquetalia" enviaron una carta de cinco páginas al Presidente de la República. Escrito a máquina y firmado por un grupo de 16 hombres y mujeres, liderados por Manuel Marulanda Vélez, el documento describe la vida en aquella provincia del sur de Tolima.

"Queremos ponerlo al corriente, señor Presidente, sobre cuestiones de importancia que seguramente su excelencia ignora", puede leerse. Los remitentes de la misiva comenzaron por reconocer la riqueza de sus tierras. Afirmaron poseer mulas, puercos, vacas y miles de aves de corral. Declararon cultivar café, fríjol, maíz y caña de azúcar. Y describieron sus seis principales problemas, exigiendo soluciones inmediatas.

Pidieron carreteras o caminos para sacar sus productos a la venta. Se quejaron de la disparidad de precios y de las dificultades que tenían para conseguir ciertos artículos como velas, chocolate, pilas para linternas y arroz. Reclamaron la construcción de escuelas y hospitales, y afirmaron, también, ser víctimas de paludismo y de epidemias tropicales.

Por último, denunciaron la presencia de un cerco militar a su alrededor y le confesaron al Presidente que se sentían incómodos ante el gran número de Fuerza Pública que se les acercaba día a día. Admitieron, de igual manera, que preferían mediar sus demandas específicas con los mandos civiles del departamento en el momento en que se retiraran los militares. "El señor Presidente no ignora que está jugando con fuego", amenazaron.

La carta viajó por el país durante varios días y finalmente fue radicada ante el despacho del Señor Ministro del Interior, el 17 de junio.

El 27 de mayo de 1964, cuando había sido enviada pero no recibida, se llevó a cabo la famosa "Operación Soberanía", en la que, según el mito fundacional de las Farc, tan sólo un puñado de 48 combatientes lograron resistir a los bombardeos y al cerco militar.

6.3 *El 'baile rojo'*. In : *Semana*. 7 août 2007.

Cet article évoque la campagne sytématique d'extermination dont furent l'objet les membres de l' « Union patriotique », parti de gauche démocratique issu des accords de 1984 entre le gouvernement et les FARC.

Source : http://www.semana.com/nacion/articulo/el-baile-rojo/87549-3



2/4/2014 Imprimir - El 'Baile Rojo'

Semana

11/08/2007

El 'Baile Rojo'

POR:

DOCUMENTO SEMANA y 'Caracol Televisión' presentarán el próximo sábado, por primera vez en el país, un impactante documental sobre la historia del exterminio de la Unión Patriótica.

Veintidós años después de su nacimiento como partido político legal, la Unión Patriótica hoy no tiene personería jurídica. Circunstancia que no parece especial, si se tiene en cuenta que a muchos partidos les sucedió lo mismo por no alcanzar la votación mínima requerida por

Veintidós años después de su nacimiento como partido político legal, la Unión Patriótica hoy no tiene personería jurídica. Circunstancia que no parece especial, si se tiene en cuenta que a muchos partidos les sucedió lo mismo por no alcanzar la votación mínima requerida por las leyes electorales. Sin embargo, el caso de la UP tiene una particularidad que lo hace excepcional. Y es que se quedó sin votos porque se quedó sin líderes políticos. A todos los mataron.

Los mataron poco a poco, como si se tratara de una misión de largo aliento que pareciera no acabar nunca. Empezó el 30 de agosto de 1986, cuando cayó asesinado en Barrancabermeja, el representante a la Cámara Leonardo Posada, y aún no ha terminado. En los últimos cuatro años, mataron a 140 sobrevivientes y 38 más desaparecieron.

Yesid Campos, un documentalista colombiano, resumió en 54 minutos esta tragedia en un documental titulado: El Baile Rojo: Memoria de los Silenciados, que será presentado por el Canal Caracol el sábado 18 de agosto. El relato ha tenido gran impacto en los públicos de Europa, Estados Unidos, Canadá y otros países de América Latina, pero nunca había sido llevado al aire en Colombia. Según los realizadores, el título corresponde al primer nombre que tuvo la operación encubierta que se puso en marcha para acabar con las vidas de los militantes de este partido político.

Por este caso, el Estado colombiano está ante la que podría ser la mayor condena de la que se tenga noticia en los tribunales internacionales del sistema interamericano de justicia. A pesar del reconocimiento político que se ha hecho del genocidio, de la magnitud del caso y del paso del tiempo, la justicia nacional no ha podido llevar a buen término más de una decena de investigaciones, que tienen en la cárcel escasamente a cinco personas. Algunos paramilitares y miembros de las Fuerzas Armadas.

El sino trágico que se posó sobre este partido político de izquierda empezó en 1985, cuando como resultado de los acuerdos de paz firmados entre el Estado y las Farc, nació como el escenario democrático que recibiría a los desmovilizados de las Farc en su tránsito a la paz. En esa época, la política era el camino más optimista para la reinserción de la guerrilla a la vida civil. Y fue tal el entusiasmo que generó en el país, que en las primeras elecciones en las que la UP participó, el 9 de marzo de 1986, obtuvo cinco curules en el Senado, nueve en la Cámara de Representantes, 14 diputados, 23 alcaldes y 352 concejales.

Muy pronto, con el inicio de los asesinatos, las Farc se retiraron de la UP y volvieron al monte. Llegó al final la tregua pactada con el gobierno y la guerra continuó. Quedaron muchos viejos y

jóvenes comunistas que siguieron en la política legal en un partido que les brindaba un espacio que no tuvieron antes. Pero llegó el exterminio. Hoy la Fundación Reiniciar, que reúne a las víctimas de la UP, tiene en sus registros 5.400 nombres de víctimas de violaciones a sus derechos, entre ellas 2.800 asesinados.

El 27 de febrero de 2006, el gobierno y las víctimas rompieron el escenario de 'solución amistosa' en la que estuvieron empeñados por nueve años y en la que intentaban lograr un arreglo que evitara llegar a una instancia superior, como es la Corte Interamericana, donde se podría dar una condena sin precedentes al Estado colombiano. En marzo pasado las víctimas presentaron los alegatos de fondo y se espera que en octubre, el gobierno presente su parte.

6.4 *Fiscalía tiene documentados 173 183 homicidios cometidos por 'paras'*. In : *El Espectador*. 13 janvier 2011.

Sources: http://www.elespectador.com/noticias/judicial/fiscalia-tiene-documentados-173183-homicidios-cometidos-articulo-244826, http://www.elespectador.com/print/244826



iene documentados 173.183 homicidios cometidos por 'paras' ... http://www.elespectador.com/pri

ELESPECTADOR·COM

Judicial | Jue, 01/13/2011 - 20:20

Fiscalía tiene documentados 173.183 homicidios cometidos por 'paras'

Por: Con información de EFE | Elespectador.com

Los casos documentados también dan cuenta de 429 políticos relacionados con esa organización ilegal.

La Fiscalía General de la Nación ha documentado 173.183 casos de homicidio y 34.467 de desaparición forzada cometidos por paramilitares.

La misma entidad también tiene documentadas 1.597 matanzas de responsabilidad de ex miembros de las Autodefensas, así como el desplazamiento forzado masivo de 74.990 comunidades y el reclutamiento de 3.557 menores de edad.

Los registros judiciales indican que los paramilitares desmovilizados cometieron 3.532 casos de extorsión, 3.527 de secuestro, 677 de violencia de género y 68 de narcotráfico, además de 28.167 "de otras conductas" que la fuente no precisa.

Los tipos penales han sido documentados por la Unidad Nacional de Fiscalías para la Justicia y la Paz, jurisdicción especial de la Fiscalía General creada en virtud de la llamada Ley de Justicia y Paz, adoptada en junio de 2005 como marco jurídico para la reinserción de las Auc.

En un informe divulgado en Bogotá, la Unidad Nacional de Fiscalías para la Justicia y la Paz precisó que los casos documentados corresponden con un periodo que va desde su entrada en funciones (2005) y el pasado primero de diciembre. La misma dependencia de la Fiscalía indicó

que avanza en las diligencias de confesión de 51.616 hechos por parte de postulados, en casos con 65.747 víctimas relacionadas.

El informe también indica que las confesiones de los paramilitares desmovilizados han permitido hallar 3.037 fosas comunes, en las que fueron encontrados 3.678 cadáveres, de los cuales 1.323 han sido identificados de manera plena.

Las familias han recibido ya los restos de 1.207 de ellos, según la misma fuente, que indicó que otros 748 tienen identificación preliminar y que se tiene pendiente la entrega de 116. Los casos documentados y las confesiones también han permitido establecer la presunta vinculación con ellos de 429 políticos, 381 miembros de las fuerzas de seguridad y 155 funcionarios civiles, además de otras 7.067 personas (particulares), según el mismo informe.

6.5 *Le scandale des paramilitaires éclabousse Uribe*. In : *Le Figaro*. 24 avril 2008.

Source : http://www.lefigaro.fr/international/2008/04/24/01003-20080424ARTFIG00375-le-scandale-des-paramilitaires-colombiens-eclabousse-uribe.php



Le cousin et associé politique du président colombiaen a été arrêté.

C'est un symbole de la politique oolombienne qui est sorti mardi soir sous les huées des manifestants, enfermé dans un 4 x 4 noir, de l'ambasade du Costa Rica a Bogota. L''ex-senateur Mario Uribe, accusé d'association de malfaiteurs pour ses liens présumés avec les paramilitaires d'extreme droite, venait de se voir refuser l'asile politique par le petit pays d'Amérique centrale. Le cousin germain du president Álvaro Uribe a rejoint la prison de La Pioota, où un pavillon spécial a ete amenage pour loger la trentaine d'ex-parlementaires ecroués depuis 2007. Selon une blague colombienne à la mode, « bientôt, le Parlement devra siéger à La Picota».

Le scandale dit de la « parapolitique » n'en finit pas d'ébranler les institutions et d'éclabousser les alliés du président Álvaro Uribe. La presse a ainsi surnommé l'affaire ds liens d'une partie de la classe politique avec la mafia paramilitaire, ces milices antiguerilla intimement liees au traic de cocaïne. Toujours plus d'elus sont accusés d'avoir eu recours, depuis 2001, à la terreur exercée par les « paras » sur les électeurs pour s'assurer des votes. Depuis, la paramilitaires ont rendu les armes, contre da peines mineures, glàce à une politique de démobilisation engagée par le president Uribe.

Salvatore Mancuso, l'un de leurs chefs aujourd'hui en prison, a affirme que les paras étaient parvenus à infiltrer « toutes les institutions » de l'État. « Sous couvert de lutte antiguerilla, les paramilitaires, alliés à certains secteurs de l'armée et de l'oligarchie, ont massacré et deplacé des paysans pour voler leurs terres», rappelait devant l'ambasade du Costa Rica, le comédien Carlos Satizabal. Toute la journée de mardi, une foule indignée de defenseurs des droits de l'homme et de représentants des victimes a manifeste devant le bâtiment où Mario Uribe, dans l'espoir d'échapper à la prison, s'était refugié. Selon les ONG, des dizaines de milliers de Colombiens sont portés disparus ou ont ete assassinés ces vingt dernières années par la paramilitaires.

Le parquet accuse Mario Uribe de s'être réuni, à des fins electorales, avec le chef paramilitaire Salvatore Mancuso, et d'avoir eu recours aux milioes pour acquérir des terres. Avec son incarcération, le scandale de la parapolitique touche le cercle des intimes du président. Car Mario Uribe n'est pas seulement le cousin germain d'Álvaro. Il est aussi, depuis deux decennies, son associé politique. Dans la région de Medellin, les deux cousins ont gravi main dans la main les marches du pouvoir, depuis leur election au Parlement en 1986. Ensemble, les deux hommes ont fondé le parti Colombia Democrática, dont la totalite des élus au Parlement sont aujourd'hui sous les verrous.

Popularité record

Plus d'une soixantaine de parlementaires sont aujourd'hui mis en examen. « Et le pays semble trouver cela normal », ohservait un manifestant devant l'ambassade du Costa Rica. Une allusion à la popularité record du président Álvaro Uribe: 84% des Colombiens approuveraient son style de gouvernement et sa politique de guerre totale oontre les guerillas, notamment celle des Farc qui detient des otages parmi lesquels la Francocolombienne Ingrid Betancourt.

Comme pour prendre la devants, le prùident a révèlé mercredi, sur les ondes de Radio Caracol, qu'un ex-paramilitaire, « un bandit assoiffé de vengeance », l'impliquerait dans le massacre d'El Aro, en 1997, au cours duquel une vingtaine de paysans ont été assassinés. Álvaro Uribe, qui était alors gouverneur de la région de Medellin, a vivement réfuté ces accusations. Mais alors que ses adversaires l'accusent de faire pression sur le pouvoir judiciaire pour étouffer les scandales, le chef de l'État rappelle que c'est au contraire grâce à sa politique de démobilisation des paramilitaires qu'ils peuvent aujourd'hui éclater au grand jour.

6.6 *Reparar a las víctimas, requisito para la paz en Colombia*. In: *Semana*. 13 février 2014.

Source : http://www.semana.com/opinion/articulo/seis-millones-de-victimas-en-colombia-opinion-de-paula-gaviria/377095-3



20/3/2014 Imprimir - Reparar a las víctimas, requisito para la paz en Colombia

Semana

13/02/2014

Reparar a las víctimas, requisito para la paz en Colombia

POR: PAULA GAVIRIA BETANCUR*

COLUMNISTA INVITADA **Cada vez más víctimas presentan sus declaraciones y la evaluación ha mejorado, hay criterios más claros y procedimientos más rápidos.**

El conflicto armado ya ha dejado oficialmente más de seis millones

El conflicto armado ya ha dejado oficialmente más de seis millones de víctimas. El Estado, que unos años atrás negaba la mera existencia del conflicto, hoy reconoce que el 12 % de su población ha sufrido las terribles consecuencias de la guerra más larga del hemisferio occidental. Colombia no sólo reconoce a las víctimas del conflicto, sino que también trata de repararlas en medio de este, siendo el único país del mundo en hacerlo.

En junio del 2011, en una ceremonia junto al secretario general de Naciones Unidas, el presidente Juan Manuel Santos sancionó la Ley de Víctimas y Restitución de Tierras. La norma, que será aplicable por 10 años y cuenta con 54.9 billones de pesos para su implementación, trajo nuevas instituciones al escenario político colombiano. Una de ellas es la Unidad para la Atención y Reparación Integral a las Víctimas, que dirijo desde su creación en el 2012.

Unificar seis millones de víctimas en el mismo registro no ha sido tarea fácil. Hasta que se aprobó la Ley de Víctimas, sólo algunos textos legales daban cuenta de la situación de los desplazados internos y las cifras no reflejaban la dimensión real del problema. Esto cambió en el 2011. Nuestro Registro Único de Víctimas incluye hechos como el abandono o despojo de tierras, actos terroristas, amenazas, delitos contra la integridad sexual, desaparición forzada, desplazamiento, homicidio, minas antipersonales, pérdida de muebles o inmuebles, secuestro, tortura o reclutamiento de niños, niñas y adolescentes.

Cada vez más víctimas presentan sus declaraciones y la evaluación por parte de la Unidad ha mejorado gracias a mejores formularios de declaración, criterios más claros y procedimientos más rápidos. Ese es uno de nuestros logros: más víctimas del pasado están dispuestas a hablar. Durante la primera mitad del 2013, el 78 % de los hechos victimizantes declarados se referían a años anteriores, y los hechos declarados entre el segundo semestre del 2010 y el primero del 2013 eran casi la mitad menos que los registrados en el mismo periodo durante el 2006 y 2009.

Por tanto, ahora sabemos más sobre las circunstancias que rodean a las víctimas, las relaciones entre los distintos hechos y dónde enfocar los programas y proyectos ofrecidos por las 51 entidades que hacen parte del Sistema Nacional de Atención y Reparación a las Víctimas.

Para finales del año pasado, 353.174 personas habían sido indemnizadas, incluidas 8,992 víctimas de desplazamiento forzado. Un total de 6.098 niños, niñas y adolescentes fueron indemnizados a través de un encargo fiduciario. Esto jamás había ocurrido en Colombia. No obstante, somos conscientes de que la reparación va más allá del dinero: tiene que ver con lo psicosocial, lo simbólico, lo moral.

Gloria Salamanca, una mujer de 53 años cuyo hijo desapareció en el 2006, nos contaba que "la reparación sí es integral. Yo antes me consideraba una víctima más, y hoy soy una sobreviviente del conflicto que he recuperado mi vida, mis emociones, mis sueños y me siento productiva". Por eso, estoy segura de que la reparación transforma vidas. En abril del 2013, Gloria Salamanca se unió a un grupo de voluntariado impulsado por la Unidad y hoy ayuda a más gente que, como ella, sufrió los golpes más duros del conflicto.

También recuerdo la historia de Nelson Vargas, secuestrado durante más de un mes en el 2004. Tras recibir su indemnización, ahora se ha inscrito en una maestría sobre desarrollo humano. "Yo les digo a otras víctimas que lo peor que uno puede hacer es 'revictimizarse'. Acá nos toca utilizar toda la valentía y pensar que hay que salir adelante. Si el Estado te da un empujón, hay que hacerle", ha repetido en varias ocasiones.

Por tanto, en la reparación hay elementos fundamentales como las medidas de satisfacción, relacionadas con la dignidad de la víctima, la restitución de tierras y propiedades, la rehabilitación física y psicológica, y las garantías de no repetición. En la mayoría de los casos, el

apoyo psicosocial es vital para que las personas recuperen sus proyectos de vida y construyan de nuevo sus redes sociales.

Es el caso de Alejandro, un joven abusado sexualmente por un grupo armado ilegal cuando tenía 11 años. “Hay algo más que el dinero, en mi caso, fue el apoyo psicosocial, porque creo que el solo hecho de que a las víctimas se les tenga en cuenta, se les escuche, se les haga sentir como actores válidos, con voz y sueños, eso ya es muy importante”, asegura.

Su mala experiencia había quedado en secreto hasta que se aprobó la Ley de Víctimas y decidió contar su historia a una funcionaria. Para nosotros, es un logro importantísimo oírle decir que la mujer que lo atendió “me ayudó mucho, me escuchó, no me criticó, no me condenó y yo no oculté ni una palabra de lo sucedido”.

Algunas voces críticas consideran que la implementación de la ley es lenta, y debo confesar que a todos nos gustaría que se diese más rápidamente. Sin embargo, hemos aprendido que se deben alcanzar muchos acuerdos, y que hay personas muy diferentes a las que atender. Es necesario que avancemos lentamente, pero firmes, si queremos que este sea un proceso sostenible.

Además, no podemos olvidarnos que se trata de algo dinámico: todo el proceso se ve influido y mejorado por actores muy diversos. Por ejemplo, el año pasado la Corte Constitucional sentenció que las víctimas de las bandas criminales también deberían incluirse en el Registro Único de Víctimas, y que las indemnizaciones también fueran otorgadas a las víctimas de desplazamiento forzado.

Por eso, este proceso nos afecta a todos: el gobierno, el aparato judicial, el órgano legislativo y la sociedad en general. En un país con tantas desigualdades, creo firmemente que debemos defender y dignificar a las víctimas en público. Su estigmatización por décadas, en ocasiones, se ha visto acentuada por tratarse de alguien proveniente de una etnia diferente, contar con alguna discapacidad, ser adultos mayores, mujeres, de la comunidad LGTBI…

Para lograr que se empoderen, es importante que las víctimas participen en las 657 mesas a nivel municipal, departamental y nacional. Desde ahí, pueden influir y dar seguimiento a la política pública que les atañe directamente. Solo apoyando el ejercicio efectivo de los derechos de las víctimas, lograremos que Colombia tenga una democracia inclusiva.

Es evidente que nos enfrentamos a muchos retos como país. Necesitamos reconstruir y fortalecer la confianza de los ciudadanos en las instituciones, especialmente en aquellos lugares donde el Estado había estado poco presente. Para ello, es esencial descentralizar las políticas públicas sobre víctimas. Hasta el momento, disponemos de más de mil comités de justicia transicional en funcionamiento, y más del 90 % de los entes departamentales cuentan con planes de acción territorial. Estos comités permiten que las víctimas sean conscientes de sus derechos y comiencen una nueva vida, donde la violencia ya no sea un elemento central y, por qué no, se inicie un proceso de reconciliación.

Tener seis millones de víctimas no es algo de lo que estar orgullosos, pero sí debemos estar orgullosos y orgullosas de nuestras víctimas. Su resistencia y su valentía pueden enseñarnos mucho a la sociedad colombiana sobre cómo afrontar grandes dificultades.

Una de las medidas de reparación que establece la Ley 1448 es la no repetición. Teniendo en cuenta el momento histórico que estamos viviendo, en el que el gobierno y la guerrilla de las FARC están dispuestos a dialogar para poner fin a más de 50 años de conflicto, una de las mejores garantías de no repetición, sin duda, sería un acuerdo de paz.

*Directora de la Unidad de Atención y Reparación Integral a las Víctimas.

6.7 *Garzón: "Me apena que el franquismo se tenga que juzgar en Argentina"*. In : *El País*. 19 septembre 2013.

Source: http://politica.elpais.com/politica/2013/09/19/actualidad/1379624301_702694.html


05/10/13 Garzón: "Me apena que el franquismo se tenga que juzgar en Argentina" | Política | EL PAÍS

EL PAIS

POLÍTICA

Garzón: "Me apena que el franquismo se tenga que juzgar en Argentina"

El magistrado lamenta que en España se cerrara el proceso pero celebra el triunfo de las víctimas

"La juez califica los hechos de crímenes de lesa humanidad, que es lo que son"

NATALIA JUNQUERA | Madrid | 19 SEP 2013 - 22:58 CET

Desde Buenos Aires, el exmagistrado de la Audiencia Nacional Baltasar Garzón celebra la decisión de la juez argentina María Servini de Cubría de dictar una orden de detención internacional contra dos expolicías, un exescolta de Franco y un exguardia civil acusados de torturas durante la dictadura. "Me alegro mucho por las víctimas del franquismo porque esto les da un poco de reconocimiento después de muchos años sin que se les haga caso. Y estoy contento porque la juez ha calificado los hechos como crímenes de lesa humanidad, que es lo que son, lo que yo he creído siempre, 150.000 desaparecidos, y con eso abre una causa para llamar a estas y otras personas", ha declarado a EL PAÍS.

Al tiempo, la noticia le dejaba también una sensación amarga. "Me da mucha pena que tenga que ser en Argentina donde se investiguen estos crímenes porque España en su día paralizó el proceso, cuando me suspendió y con el auto posterior del Tribunal Supremo que cerraba todas las vías para las víctimas".

El exmagistrado de la Audiencia Nacional asegura que el auto, de 204 páginas, de la juez María Servini de Cubría "dignifica a la justicia argentina" frente a "la impunidad que ha habido en España". Cuando la magistrada le tomó declaración en Buenos Aires el pasado 27 de mayo, le preguntó si, como le habían transmitido las autoridades españolas para intentar frenar su causa, los crímenes del franquismo ya se estaban investigando en España. "Le contesté que evidentemente no y que un auto del Supremo de marzo de 2012 cerró definitivamente la vía de la investigación penal".

Garzón está convencido de que la magistrada argentina "seguirá identificando y llamando a responsables" después de estas cuatro órdenes de detención contra el el exguardia civil Jesús Muñecas Aguilar, el exescolta de Franco y de la Casa Real Celso Galván Abascal, el excomisario José Ignacio Giralte González y el exinspector José Antonio González Pacheco, Billy El Niño. Las víctimas que acudieron a la justicia argentina habían reclamado, además, las imputaciones de tres exministros: José Utrera Molina, suegro de Alberto Ruiz-Gallardón; Rodolfo Martín Villa, y Fernando Suárez González, y dos exjueces: Jesús Cejas Mohedano y Rodolfo Gómez Chaparro, pero de momento, la magistrada no se ha pronunciado sobre ellos.

La decisión de la juez argentina cierra un círculo, recorre un camino de ida y vuelta. Garzón abrió hace 17 años una causa contra los crímenes de la dictadura argentina y ahora Servini de Cubría se dispone a hacer lo mismo con los de la española. Entonces, recuerda el exmagistrado de la Audiencia Nacional, Argentina tampoco colaboraba. "En su momento, no cooperaba con

las medidas que pedíamos, pero todo cambió cuando Néstor Kirchner llegó al poder". "Ahora España tiene que cumplir esa petición de la juez argentina o abrir una causa por esos crímenes".

La juez María Servini de Cubría ha dado un paso idéntico al que Garzón dio, en octubre de 1998, cuando firmó la orden de detención del general chileno Augusto Pinochet. La orden se ejecutó unas horas más tarde, en Londres, aunque finalmente, el dictador no fue extraditado a España. Regresó a Chile y murió en 2006 sin haber sido juzgado.

El tercer elemento de ese camino de ida y vuelta es Carlos Slepoy, abogado de las víctimas del franquismo que acudieron a la justicia argentina. Estaba personado en el caso Pinochet y también en aquella causa contra la dictadura de Videla que Garzón abrió desde España.

6.8 *Volver a la Macarena*. In : *El Espectador*. 8 septembre 2013.

Vingt-cinq ans après l'élaboration de l'étude sur la colonisation de la Sierra de la Macarena, à l'origine de Cosas, Alfredo Molano retourne à la région et dresse une comparaison entre la situation actuel et ce qu'il a vu et vécu à l'époque.

Source : http://www.elespectador.com/opinion/volver-macarena-columna-444959



16/09/13 Volver a La Macarena - Versión para imprimir | ELESPECTADOR.COM

ELESPECTADOR·COM

Opinión | Sab, 09/07/2013 - 23:00

Volver a La Macarena

Por: Alfredo Molano Bravo | Elespectador.com

HACE 25 AÑOS LLEGUÉ POR PRIMERA vez a La Macarena, un pueblito con pista y río. Viajé desde San José del Guaviare en una canoa con motor de 30 caballos. Un día entero navegando río arriba.

Al comienzo todo fue emoción, la selva siempre es excitante, transmite una vibración desde sus oscuros adentros. Lo más duro fue el paso del raudal, un estrecho de rocas enormes que

Al comienzo todo fue emoción, la selva siempre es excitante, transmite una vibración desde sus oscuros adentros. Lo más duro fue el paso del raudal, un estrecho de rocas enormes que impone al río —semejante gigante— el cauce. En su centro había una piedra llamada La Tonina que sobresalía y dividía el cauce en dos. Las canoas tenían que orillarse y hacer una cabriola para evitar un naufragio. No había salvavidas, la guerrilla no lo exigía. Pasado el raudal, se volvía a respirar y a mirar las yarumeras de las orillas. De tanto en tanto cruzaba otra canoa. Había pocos puertos: El Cafre, Nueva Colombia, La Cachivera. Desde los barrancos aparecían de trecho en trecho destacamentos guerrilleros que saludaban si el motorista era conocido; si no, obligaban a las lanchas a detenerse y a sus pasajeros a identificarse. El control era riguroso.

La Macarena tenía cinco manzanas, una droguería, tres graneros, cinco cantinas. No había Fuerza Pública. El avión —un DC-3 reluciente— de vez en cuando traía víveres, gasolina y correo. Salir a ver el aterrizaje de ese monstruo era el gran programa. Mirar quiénes llegaban y suponer a qué venían los pocos forasteros era un juego de azar. La colonización había invadido el Parque Nacional. Un millón de hectáreas de selva. Los colonos vivían del aserrío de maderas finas, del pescado y del maíz. El ritmo del pueblo lo imponían las corrientes poderosas, y en verano solemnes, del río. De vez en cuando se oía lejana una motosierra. Los domingos algunos vecinos iban a bañarse a Caño Cristales y había riña de gallos.

Hace dos semanas regresé con mi nieta Antonia. Viajamos por Satena —siempre incumplida— porque hacerlo por río es casi imposible. El paso por el raudal está prohibido, pese a que dinamitaron La Tonina. Es obligatorio el salvavidas y hoy no hay línea diaria de San José a La Macarena. Los puertos son hoy pueblos; la guerrilla no se ha ido, pero ya no está a la vista. La gente viaja en avión con maletas de cuero, sombreritos de explorador y tiquetes de regreso. El día de nuestra llegada había once avionetas y tres aviones DC-3, brillantes como peces. El pueblo tiene 25 manzanas, circulan por él camiones, volquetas, buses, carros y mil motos. Hay soldados de todos los rangos por todos lados. Miran y miran. Llegan helicópteros y aviones artillados. Dicen en la región que hay 14.000 soldados y tienden a aumentar al ritmo del turismo y de la ganadería. Cuando estuvimos, el general invierno dominaba. La paja de las sabanas estaba verde y las algas estaban en todo su esplendor. Pero había cientos de turistas vigilados discretamente por un destacamento del Ejército. Mi nieta y yo no tuvimos ningún tropiezo, pero al ritmo que van las cosas se podría llegar a imponer el modelo imperante en Machu Picchu, donde los "operadores de turismo" monopolizan el negocio, desde los vuelos hasta los hoteles, pasando por los permisos. De todas maneras, Caño Cristales y en general el Parque Nacional Natural de La Macarena son auténticas joyas. La comunidad ha impedido la entrada de cadenas hoteleras y de grandes firmas de turismo, pero el peligro ronda.

La coca está de capa caída, el pueblo vive una nueva bonanza que tiene su apogeo entre julio y noviembre. Al llegar el verano, el calor seca las algas y desaparecen los visitantes, lo que, dicho sea de paso, no disminuye la actividad militar. Los helicópteros suenan día y noche; llegan y salen aviones, se ven gringos, las descargas en el polígono hacen pensar que los combates no están muy lejos. Mi nieta, que no entendía qué pasaba ni por qué, me preguntó: "Abuelo, ¿por qué los soldados nos miran como si todos fuéramos malos?". No pude responderle.

6.9 *Así quedó escrito*. In : *El Espectador*. 26 septembre 2010.

Alfredo Molano évoque le chef rebelle, abattu quelques jours auparavant par l'armée, et l'identifie au narrateur du récit intitulé *El camino de los huyentes* [*Trochas*].

Source : http://www.elespectador.com/columna-226160-asi-quedo-escrito


Así quedó escrito - Versión para imprimir | ELESPECTADOR.COM http://www.elespectador.com/node/226160/print

ELESPECTADOR·COM

Alfredo Molano Bravo | 25 Septiembre 2010 - 9:57pm

Así quedó escrito

Por: Elespectador.com

*"La tierra del suelo natal, antes que nada, ha moldeado nuestro ser con su sustancia. Nuestra vida no es otra cosa que la esencia de nuestro pobre país". Simón Bolívar **

ENTREVISTÉ EN 1990 AL MONO JOJOY en La Julia, sobre el río Duda, muy cerca de donde lo mataron. En el libro Trochas y Fusiles él es el narrador anónimo del relato "Camino de

ENTREVISTÉ EN 1990 AL MONO JOJOY en La Julia, sobre el río Duda, muy cerca de donde lo mataron. En el libro Trochas y Fusiles él es el narrador anónimo del relato "Camino de Huyentes". La referencia a su vida es textual.

"Yo nací en uno de los repliegues del movimiento al alto Sumapaz, cuando todavía se luchaba contra la dictadura de los godos. A mi padre lo mataron durante la guerra con Rojas Pinilla y crecí oyendo hablar de los Vargas, una familia vieja de la Esperanza a la que don Juan (de la Cruz Varela) expropió la tierra. Don Antonio Vargas, el padre de todos, era conservador, y las haciendas le venían por herencia de su señor abuelo. No convino con los agraristas de don Juan y menos con nosotros. Mandó matar mucha gente, y a mí me contaron que por cuenta de él mataron a mi padre y a mi hermano mayor. Pisoteaba a cuanto compañero se le atravesaba, y llegó hasta atravesarse él mismo en Cabrera. No se podía pasar porque ahí mismo lo quebraba a uno. Después de la guerra de Villarrica, él era el motivo para mantener vivas las autodefensas.

Estuve en la escuela hasta que me expulsaron por decir que la hostia era simple, que no sabía a nada y que sería más rica si se le echaba membrillo de guayaba. La maestra me acusó de hereje y el partido (comunista) respaldó la sanción. En cosas de educación, la dirección siempre respaldaba a las autoridades. Acepté la expulsión porque tenía oficio con las autodefensas, que era lo que me interesaba y porque siempre me han gustado las armas de combate. Cuando niño me sentía culpable de sólo mirarlas. Las autodefensas nos entrenaban matando pájaros con caucheras. El que más pájaros, más negros y más grandes, trajera, ganaba: y ganar era igual a que a uno lo miraran bien y no le tacañearan el dulce, la panela. Matábamos mucho pájaro: éramos unos expertos en volarles la cabeza con munición hecha con barro colorado secado al sol.

Cuando comencé a crecer y ya tenía unos doce años servíamos de guía a las guerrillas para ayudarles a hacer las travesías. Nosotros conocíamos todas esas hoyas, filos y páramos como nuestra propia casa y por eso los guerreros confiaban más en nosotros. En una de esas me ordenaron acompañar a unos compañeros desde la Hoya de Palacios hasta Sinaí. A uno no le decían sino lo que tenía que hacer: 'Vaya y llévelos de tal parte a tal otra'. Nada más. Pero entre silencio y silencio uno va haciendo conversa. A mí me dio la corazonada de que los compañeros eran camaradas, gente de mando. Los noté cansados, como si llegaran de pelear, pero no se había oído de encuentros en esos días. Venían ocho hombres muy bien armados y se trataban unos a otros con mucho respeto. Había un camarada, amplio de cuerpo y cara, con unos ojos muy finos y rápidos, que hablaba poco y que lo llamaba a uno 'joven'. Me gustó porque daba órdenes secas. Traté varias veces de hacerle conversación, pero el hombre tenía la cabeza en otro lado. Yo sentía que él pasaba y pasaba la misma película, aunque nada decía ni lado daba. Me le puse al corte y ni por esas. No fui capaz de saber a qué camándula le daba vueltas. Los dejé en El Sinaí y me devolví para la Esperanza. Mucho después me vine a dar cuenta de que el hombre era Marulanda y que la conferencia era la Segunda, de la que salió la fundación de las Farc.

A los quince años me aceptaron en las autodefensas. Primero vino el entrenamiento militar: lo de armar y desarmar, lo de hacer catalicones y trincheras, vivir en el monte, pagar guardia, aguantar hambre, todo eso lo viene uno aprendiendo desde antes de nacer. Lo que a mí hacía falta era el título: miliciano".

* Citado por William Ospina. 'En busca de Bolívar'.

6.10 *¿De qué tamaño es el despojo de la tierra y de los bienes en Colombia?* In : Semana. 20 octobre 2010.

Source : http://www.semana.com/nacion/articulo/de-que-tamano-despojo-tierra-bienes-colombia/123454-3


Semana.com - Imprimir Artículo http://www.semana.com/wf_ImprimirArticulo.aspx?IdArt=146154

Semana.com

¿De qué tamaño es el despojo de la tierra y de los bienes en Colombia?

Nación **Un estudio de la Comisión de Seguimiento a la Política Pública sobre Desplazamiento Forzado, con la mayor muestra hecha hasta ahora entre las víctimas, demuestra que el 90% perdió su tierra y que el 99% algún bien.**

Uno de los problemas que enfrenta la reparación de las víctimas del conflicto armado es la cuantificación de los bienes que les fueron despojados, que abandonaron, o que perdieron por causa de la violencia.

Para suplir, en parte, este vacío, la Comisión de Seguimiento a la Política Pública sobre Desplazamiento Forzado hizo una encuesta a 10.433 familias, en 68 municipios del país, en la que indagó por algunos aspectos del estado del derecho a la propiedad de los desarraigados por el conflicto.

Los resultados de la "III Encuesta Nacional de Verificación de los derechos de la población desplazada" constituyen la radiografía más aproximada de las condiciones por las que los desplazados (desde 1998) tuvieron que abandonar sus tierras y bienes, y qué fue lo que perdieron.

La encuesta incluyó hogares de personas inscritas en el Registro Único de Población Desplazada (RUPD), que lleva Acción Social de la Presidencia y hogares de personas no inscritas.

El estudio fue hecho por el Centro de Investigaciones para el Desarrollo de la Universidad de Colombia, bajo la dirección del profesor Luis Jorge Garay, y los resultados preliminares en materia de "bienes rurales" fueron revelados este martes.

Garay explicó que esta encuesta es la tercera que la Comisión ha hecho para "verificar cuál es el goce efectivo de los derechos de la población desplazada y constatar el cumplimiento de la Sentencia T-025 de 2004".

Sin embargo, esta encuesta se diferencia de sus versiones anteriores porque la muestra es más que significativa, lo cual permite concluir que los resultados son muy próximos a la realidad. Según Garay, esta tercera encuesta también "permitió concluir que los resultados de las encuestas anteriores son bastante consistentes".

Lo que tenían y lo que perdieron

El estudio reveló que un 83 por ciento de personas inscritas en el RUPD perdió alguno de los bienes preguntados, porque se vio obligado a abandonarlo o porque le fue arrebatado. Así, el 72 por ciento los encuestados dijo haber perdido ganado u animales productivos; el 50 por ciento, maquinaria o vehículo; el 42 por ciento, tierras; el 24 por ciento, infraestructura productiva; y el 19 por ciento, bienes raíces no rurales.

La encuesta discriminó la propiedad de bienes productivos de los muebles del hogar. Porque, cuando se pregunta por estos, el porcentaje de familias que perdió algún bien aumenta a 99 de cada 100.

La situación de las personas no inscritas en el registro es muy parecida. El 78 por ciento perdió algún bien; el 63 por ciento, animales; el 45 por ciento, maquinaria y equipo; el 36 por ciento, tierras; el 23 por ciento, cultivos; el 17 por ciento, bienes; y el 16 por ciento, infraestructura productiva.

El estado de la propiedad

La mayoría de las familias desplazadas, el 78,3 por ciento, se declaró propietaria de la finca o parcela que tenía antes de su desplazamiento. De este porcentaje, solo el 21 por ciento cuenta con una escritura registrada y el 9 con una sin registrar.

El 35 por ciento de las familias desplazadas inscritas en el RUPD no cuenta con un papel que acredite su tenencia y el 23 por ciento cuenta con documentos como promesas, contratos, entre otros.

"Así, se muestra con toda claridad la tradicional informalidad en la tenencia de la tierra rural en el país", concluye el informe.

El destino de la tierra

La encuesta también constató que debido a la amenaza inminente y el peligro para sus vidas, el 90 por ciento de las familias encuestadas tuvo que abandonar su tierra. El 3,5 por ciento la dejó al cuidado de familiares o amigos; una proporción semejante se vio obligada a venderla; y el 2,2 por ciento la tuvo que entregar sin recibir nada a cambio.

Conocimiento de la condición de la tierra

El estudio también incluyó preguntas que buscaron identificar si la población desplazada sabe en qué condiciones se encuentran sus bienes.

Más de la mitad, el 53 por ciento, cree que sus bienes continúan abandonados; el 30 por ciento no sabe, el 6 por ciento los explota directa o indirectamente; y otro porcentaje igual al inmediatamente anterior respondió que su predio está ocupado sin su consentimiento.

Un alto porcentaje, el 76.8 por ciento de las familias, dijo no saber cuál es el uso de sus tierras; el 39 por ciento afirmó que está "enmontada" (descuidada); el 36 que es utilizada en actividades agrícolas; un 17 por ciento dijo que es utilizada en actividades "agrícolas de gran escala" y el 6 por ciento aseguró que su tierra está dedicada al cultivo o al transporte de sustancias de uso ilícito.

La cantidad de tierras despojadas o abandonadas

La cantidad de hectáreas de tierra usurpadas o abandonadas por causa de la violencia entre 1980 y julio de 2010 es cerca de 6,65 millones, sin contar los territorios de comunidades étnicas. Esa cantidad de tierras equivale al 12,9 por ciento de la superficie agropecuaria del país.

Según estableció la investigación, entre 1998 y 2008 fue el período en el que más se abandonaron o despojaron las tierras: 5,3 millones de hectáreas.

Hay que tener en cuenta que con el abandono de las tierras, la población desplazada también perdió su casa, pues el 89 por ciento de los predios contaban con ese inmueble.

Además, la calidad de las tierras era óptima para la producción pues el 82 por ciento dispone de agua casi todo el año; el 55 por ciento está en planicies; el 20 está ubicada en laderas; el 60 por ciento era "tierra negra" y el 15 por ciento "café".

Un dato significativo que arrojó la encuesta es que el 41 por ciento de los desplazamientos fue "masivo", el 31 por ciento de carácter "individual" y el 28 de tipo "grupal" (entre 2 y 10 familias).

A propósito, los investigadores sugirieron que ante la predominancia de los desplazamientos masivos, el Estado podría "pensar en retornos grupales que facilitarían el desarrollo de actividades productivas asociadas".

Sobre la Ley de Víctimas

Al final de su informe preliminar, los investigadores celebraron la radicación en el Congreso de una Ley de Víctimas. "Resulta a no dudar esperanzador para un grupo poblacional que ha sido víctima del desplazamiento forzado y de otras violaciones graves a los derechos humanos, tales como asesinatos, masacres torturas, secuestros, desapariciones forzadas, etc."

No obstante, advirtieron que el proyecto de Ley tiene falencias que si no son corregidas "comprometerían su constitucionalidad".

La primera es que contempla como "reparación" la ayuda humanitaria que el Estado ha entregado por vía administrativa. Los investigadores recuerdan que la jurisprudencia vigente "prohíbe descontar de la reparación a las víctimas las prestaciones o servicios a las que tienen derecho por razones humanitarias o de solidaridad, o simplemente por su condición de ciudadanos (como la educación, salud, entre otros, que son deber del Estado con toda la población)".

En segundo lugar, indicó Garay que el concepto de reparación, a la luz de la jurisprudencia vigente y de los compromisos adquiridos por Colombia con la legislación internacional, debe ser integral. Es decir, "que incluya la restitución de bienes materiales e inmateriales, no solo las tierras, sino los animales, infraestructura y otros bienes que son fundamentales para producir ingresos", explicó Garay.

Además, el concepto de reparación también incluye el "lucro cesante" y el "daño emergente", que es la estimación económica de la cantidad de dinero que perdió la población desplazada o dejó de recibir a causa de su despojo.

Garay es consciente de que este concepto de reparación sería demasiado costoso para el Estado. Sin embargo, advirtió que no por ello el proyecto debía ir contra el principio contenido en la jurisprudencia. "Se deben contemplar medidas de tarificación para la reparación administrativa, buscar salidas, pero no echar por tierra principios porque se podría caer la Ley por inconstitucional. Eso sería lo peor que podría pasar", dijo el investigador.

El grupo de investigadores también indicó que para que la Ley cumpla con requisitos de constitucionalidad y goce de legitimidad es necesario contar con la participación de las víctimas en su discusión, máxime cuando proyectos como este exigen una consulta previa con las comunidades étnicas.

Por todo esto, los resultados de la "III Encuesta Nacional de Verificación de los derechos de la población desplazada", la más completa y aproximada sobre cuál es la situación de la población desplazada, no son de poca monta. Representan un baluarte para una verdadera reparación.